

GOVERNMENT OF INDIA
ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 34198

CALL No. 705 / Sys.

D.G.A. 79





LA SIXIÈME CAMPAGNE DES FOUILLES DE BYBLOS

(MAI-JUILLET 1927)

PAR

MAURICE DUNAND

34233

I

Avant d'annoncer les résultats obtenus pendant la sixième campagne des fouilles de Byblos, il ne sera pas inutile d'exposer dans quelles conditions matérielles ont été conduits les travaux qui nous les ont livrés.

Une exploitation de fouille est fonction de bien des éléments. Il y a en premier lieu le caractère particulier des sites qui offrent entre eux de grandes différences. Une ville antique habitée à toutes les époques et encore occupée par des constructions et des jardins ne présente pas les mêmes facilités qu'un site désert. Et si l'on fait abstraction des vivants pour ne s'occuper que de la fouille, l'épaisseur des décombres accumulés, la nature des vestiges sous-jacents, les facilités dont on dispose pour se débarrasser des déblais, les crédits alloués, la main-d'œuvre disponible, sont autant de facteurs qui entrent en ligne de compte et qu'il faut peser pour tirer le meilleur parti d'un site antique.

De Morgan à Suse et Macalister à Gezer, bien que placés dans des conditions de terrain analogues, ont magistralement conduit leurs travaux selon des procédés cependant différents.

A Byblos, en dehors des particularités du site, deux éléments dominent l'organisation des fouilles : les expropriations de terrains et les crédits pour les travaux.

Sur les terrains à fouiller ce ne sont que maisons, jardins et vergers, sans parler d'un cimetière musulman dont l'acquisition a été effectuée depuis les premiers travaux. Le gouvernement local ne peut acquérir d'un bloc tous les terrains envisagés pour les fouilles. Les prix varient de 9 à 10 piastres-or le

705
Syr

Ref 913.005
Syr



F2327

mètre carré, sans compter les mûriers, nombreux dans la région, et dont le prix est fixé à une livre turque pièce. Force lui est donc de procéder par acquisitions successives échelonnées sur plusieurs exercices.

Les crédits pour la fouille obtenus de diverses sources ne sont pas une allocation annuelle fixe. La contribution du gouvernement local, en particulier, dépend de ses disponibilités budgétaires et de l'intérêt qu'il porte aux fouilles de Byblos, qui ont tant contribué à l'enrichissement des collections nationales.

Questions de terrains et considérations budgétaires mettent donc le fouilleur dans l'obligation de ne travailler que sur un espace restreint et de pousser le plus possible la fouille en profondeur.

La première opération consiste à débarrasser le champ de fouille des constructions inutiles et des déblais de toutes sortes qui peuvent l'encombrer. A Byblos l'acropole est recouverte d'un couche de terre de 2 à 3 mètres d'épaisseur, formée d'apports récents, postérieurs aux Croisades puisque Benjamin de Tudèle a pu voir en place les colosses du sanctuaire. Malgré nos recherches, cette strate est demeurée jusqu'ici absolument stérile. Pour l'enlever, on installe un décauville à sa base et les équipes avancent en s'attaquant à toute son épaisseur, la terre étant jetée à la pelle dans les wagonnets. Le terrain ainsi décapé est réparti entre plusieurs ateliers ou équipes ayant chacun une tranchée à ouvrir. Dans l'état actuel des travaux ces ateliers sont au nombre de six.

En premier lieu, il a fallu explorer la bande de terre comprise entre la nécropole royale, telle que nous la connaissons depuis les belles découvertes de M. Montet, et le mur Sud de l'enceinte des Croisés. Une tranchée partant de la mer a été menée perpendiculairement au rivage. Arrivés à la hauteur de la colonnade corinthienne qui traverse le chantier du Nord au Sud, le terrain ne nous appartenant plus, nous avons tourné à droite pour conduire l'excavation parallèlement à la ligne des colonnes, ce qui est la suite normale de l'exploration de la nécropole sur son côté Est.

Au Sud, la fouille avait été arrêtée par la présence d'un jardin. Celui-ci exproprié, on en a fait l'exploration au moyen d'une tranchée menée perpendiculairement au rivage et sur laquelle six autres tranchées orientées du Nord au Sud prennent leurs accès. Les tranchées 1, 2 et 3 ont rencontré le rocher à 1 mètre environ de la surface du sol et n'ont livré aucun document; les tranchées 4, 5 et 6, vu la profondeur qu'elles atteignaient, ont été fondées en

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL

LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 34198

Date 10.6.58

Vol. No. 705/Syria

FOUILLES DE BYBLOS

6^e Campagne.

Diagramme de localisation et état des travaux le 6 VII 1927.

0 5 10 15 20 25 m.

- 1-6 Tranchées parallèles.
 7 Tranchées du figuier.
 8 " " châteaux.
 9 " " gros mur.
 10 " " de la colonnade.
 11 bis Tranchées du paroi.
 12 " " temple.
 13 " " des colosses.
 14 Bassin sacré.
 15 Sanctuaire aux colosses.
 16 Grande vasque.
 17 Gros mur.
 18-19 Dépôts de fondation.
 20-21 Statues de la déesse.
 22 Relief égyptien.

Vers le village.

B

N

A

- Limites du chantier.
 □ Maisons habitées.
 □ " disparues.
 Jardins expropriés.
 ———— Chemin.

A Mur sud de l'enceinte.
 des Croisés.

B Château des Croisés.

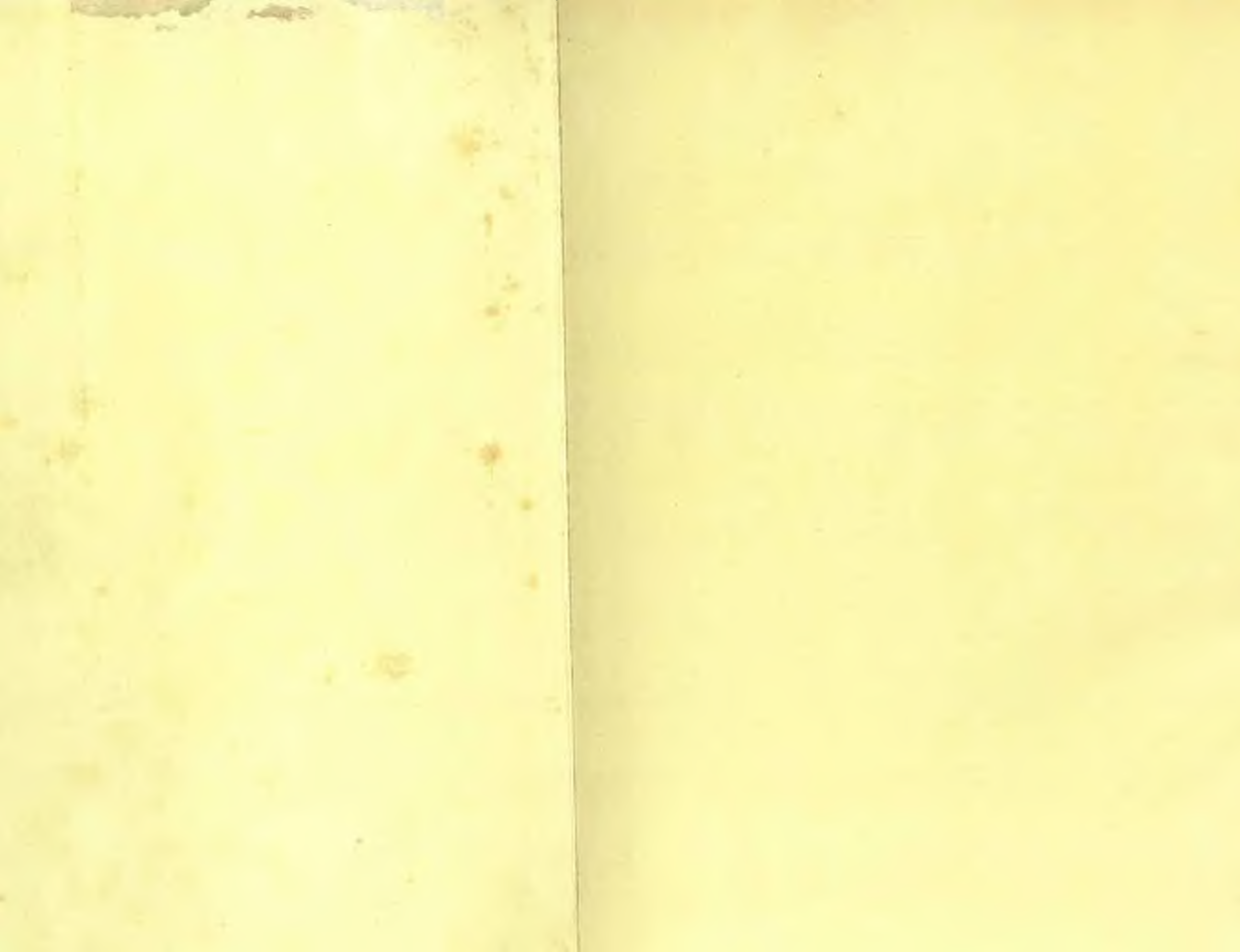
C Tour.

D Falaise.

E Maison non expropriée.

- 23 Grand dallage.
 24 Fries d'arcades.
 25 Colonnade corinthienne.
 1-13 Tombes royales.

— Limites de la fouille après la 6^e campagne.



une seule excavation d'une largeur de 15 mètres. Sur l'emplacement des temples enfin, toute la région comprise entre la tranchée 1 et la limite orientale du chantier forme une fouille d'un seul tenant, avec une avancée vers le Nord que nous appelons la « tranchée du gros mur » (pl. I).

Chacune de ces tranchées est divisée dans le sens de la longueur en tronçons, de manière à pouvoir préciser l'origine des objets. Ces divisions, de la largeur de la tranchée, ont toutes 20 mètres de longueur. Trois pioches enlèvent en une journée toute cette superficie sur une épaisseur de 20 cm. Chaque piocheur a, près de lui, un couffin dans lequel il jette les fragments de poteries qu'il ramasse. En fin de journée, ceux-ci sont triés et disposés en une ligne sur une terrasse. La même opération est répétée tous les jours, en sorte qu'arrivés au roc ou au sol vierge, nous avons, reportée en plan horizontal, toute la stratification céramique du point fouillé. Dès lors le repérage de la strate d'un document est chose facile. On a, par exemple : « Tranchée du figuier, tronçon B, 5^e levée. » Si l'on veut plus de précision, on ajoute l'indication : Nord, Sud, Est, Ouest, Centre, et pour les documents qui le méritent, les pans de mur en particulier, on les localise géométriquement.

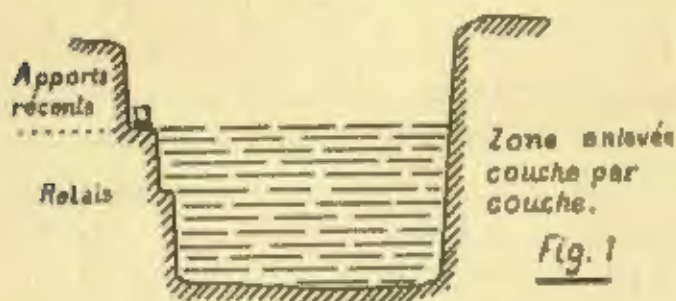
La fouille se fait au couffin, la brouette n'étant utilisable que dans les endroits dépourvus de constructions. On procède ainsi : les équipes de 1 à 4 pioches sont suivies chacune d'une pelle accompagnée de 3 à 6 enfants porteurs de paniers, selon la longueur du parcours qu'ils ont à parcourir. Ceux-ci, chargés chacun de trois pelletées de terre en moyenne, portent leurs couffes au wagonnet où elles sont prises par un homme pour être jetées dans la benne. Chaque véhicule est poussé par deux hommes. Au repos l'un fait le travail que je viens de dire, l'autre examine la terre ainsi versée. Les terres sont donc examinées par la pioche, par la pelle, par le porteur du couffin et par le préposé au wagonnet. Quand un objet est recueilli en morceaux ou si l'on se trouve dans un gisement riche, la terre est tamisée.

A chaque objet trouvé correspond un *bakchich* d'autant plus élevé que l'objet est plus petit ; il est également tenu compte de sa valeur.

Dans chaque équipe, les ouvriers sont mêlés. On met par exemple un indigène chrétien, un musulman, des Arméniens et des Métoualis. Enfin, ces équipes sont fréquemment remaniées, ce qui empêche la camaraderie et exclut les connivences.

Les hommes sont payés régulièrement tous les samedis par le chef de la mission lui-même, mais avec une semaine de retard cependant, en sorte que l'ouvrier qui vient au travail le lundi matin doit percevoir déjà six jours de solde. A la moindre indiscretion, l'ouvrier est congédié et la semaine précédente entièrement retenue ainsi que les jours de travail de la semaine en cours. Et si celui-ci a été dénoncé par un ouvrier, ce dernier perçoit dans son intégralité le traitement du délinquant.

Dans le temple, le decauville ne descend jamais au-dessous de la strato romaine. A partir de ce niveau la terre est montée au wagonnet dans des cou-



fins, en utilisant des points de relais ménagés en relief sur la tranche de l'excavation (fig. 1).

A la « tranchée du château » et son prolongement « la tranchée

de la colonnade » seulement, le decauville repose presque sur le sol vierge. Les terres enlevées par couches sont déversées en surplomb des bennes (fig. 2). Dans les deux cas, les terres sont jetées à la mer.

En s'accumulant contre la falaise qui surplombe le rivage, les déblais forment à la fin de chaque saison de fouilles de véritables cônes de déjection. Pendant l'hiver, alors que les objets lavés par l'eau ressortent davantage, le détachement de Sénégalais, affecté à la garde du champ de fouille, se déploie en tirailleurs après chaque pluie, obligatoirement au moins une fois par jour, afin de rechercher les objets qui auraient pu nous échapper. Ce travail n'a donné jusqu'ici que des résultats insignifiants. En tous temps, l'accès des cônes de déjection est gardé par une sentinelle (4).

(4) Ces précautions ont été prises lorsque le bruit courait que des objets provenant de Byblos avaient été vendus à Jérusalem. Il est possible que quelques menus objets apparaissent de temps à autre sur le marché. Il y a aussi dans la société anglo-américaine de Beyrouth, deux collections qui détiennent de-

puis plusieurs années quelques documents provenant de Byblos et surtout pas mal de faux (voy. MONTET, C. R. Acad., 1925, fasc. 1). La plupart proviennent de fouilles faites par le « Near East Relief » au cours des travaux de terrassement effectués en 1923 près de son dispensaire, situé au Sud de l'acropole de

A la fin de chaque campagne le résultat des fouilles est transporté au Musée de Beyrouth. En attendant, les objets sont mis en sûreté et disposés d'après leur origine dans la maison qui sert d'abri aux fouilleurs. Mention de leur découverte est faite dans le « journal de la fouille » et la notation précise de leur origine en accompagne la description dans l'inventaire des documents exhumés.

La moyenne des effectifs employés aux fouilles de Byblos est de 60 ouvriers, auxquels il faut ajouter un détachement de 15 tirailleurs qui collaborent aux

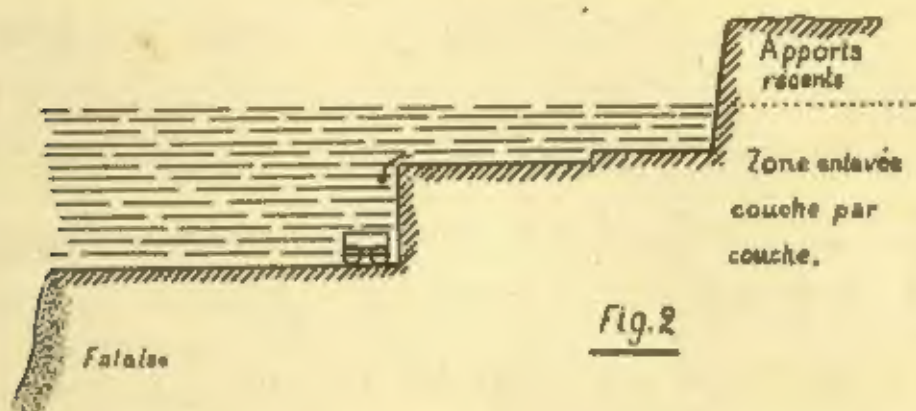


Fig. 2

travaux et assurent pendant toute l'année la garde du chantier. Le directeur est aidé par un chef de chantier français, M. Collin, qui travaille à Gébeil depuis le commencement des fouilles, et par le sergent français commandant le détachement, qui contribue à la surveillance des ouvriers. Enfin, un arrêté du gouvernement de la République libanaise, en date du 19 avril 1927, a adjoint à ce personnel un inspecteur libanais.

MAURICE DUNAND.

(A suivre.)

Byblos. Le directeur de cet établissement s'est ainsi monté une petite collection personnelle, de céramique en particulier. Plus tard, quand une permanence fut établie au chantier de Byblos, le Service des Antiquités a courtoise-

ment été invité à présider à l'exploitation de ces découvertes fortuites. Cette mission a été confiée à M. Collin, préposé à la garde de la fouille.

L'ANCIENNE QATNA
OU LES RUINES DEL-MISHRIFE AU N.-E. DE HOMS (EMESE)
DEUXIEME CAMPAGNE DE FOUILLES (1927)

PAR
LE COMTE DU MESSIL DU BLISSON
(2^e article).

VIII. — LA BUTTE DE L'ÉGLISE.

Les fouilles de 1924 avaient déjà désigné la butte de l'Église ⁽¹⁾ comme un point important, celles de 1927 ont confirmé cette indication tout par les découvertes effectuées sur le sommet (§ 1) que sur le versant de l'Ouest (§ 2) et dans la falaise du Nord, c'est-à-dire le subassement (§ 3).

§ 1. — Les fouilles du dessus de la butte de l'Église.

Au début des fouilles, le dessus de la butte de l'Église présentait une vaste surface bouchée (pl. III, 1, à comparer avec la pl. V, 1) terminée par une falaise au Nord (pl. II), par des glacis de faible pente sur les autres côtés et soudés par de légers enselllements à la Colline centrale au Sud-Est et à la partie médiane du rempart occidental à l'Ouest. L'église orthodoxe était située vers le sommet, un peu à l'Ouest. Pendant l'été 1927, à la suite des fouilles, les villageois l'ont démolie et remplacée par une nouvelle située au Sud de l'agglomération.

Le déblaiement méthodique de la surface a porté sur une large bande Nord-Sud située à l'Est de l'ancienne église et du cimetière et s'étendant de la falaise au Nord jusqu'à des carrières de terre à brique à l'extrémité Sud de la butte. Des deux côtés, le groupe des constructions déblayées ne paraissent pas de-

(1) Syria, 1926, I, 311.

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB — PARIS VI^e

Sous presse :

PATROLOGIAE CURSUS COMPLETUS

ACCURANTE J.-P. MIGNE

SERIES GRAECA

THEODORUS HOPFNER

INDEX LOCUPLETISSIMUS

TAM IN OPERA OMNIA OMNIUM AUCTORUM VETERUM
QUAM IN ADIECTAS PRAEFATIONES DISSERTATIONES COMMENTATIONES
OMNES OMNIUM VIRORUM DOCTORUM RECENTIORUM
PER CAPITULA OPERUM OMNIUM ARGUMENTA COMPLECTENS

ACCEDIT

INDEXUS AUCTORUM EX ORDINE TOMORUM
INDEXUS AUCTORUM EX ORDINE ALPHABETICO,
INDICULUS METHODICUS

2 volumes in 8 jesus d'environ 800 pages à deux colonnes,
soit 1.600 colonnes.

L'ouvrage sera publié par fascicules de 96 pages, au prix de
35 francs le fascicule.

PRIX DE SOUSCRIPTION à l'ouvrage complet 2 volumes :
250 francs

MIGNE PATROLOGIAE GRAECAE

INDEX LOCUPLETISSIMUS

ACCURANTE TH. HOPFNER

La *Migne Patrologia Graeca* est une œuvre monumentale, qui, par sa richesse et sa précision, a été jusqu'à la chute de Constantinople, en 1453, le principal recueil de la littérature grecque.

240 000 colonnes.

Il est composé de 100 volumes, dont 100 de textes et 10 de notes.

jusqu'à la chute de Constantinople, en 1453.

Il est composé de 100 volumes, dont 100 de textes et 10 de notes.

Il est composé de 100 volumes, dont 100 de textes et 10 de notes.

Il est composé de 100 volumes, dont 100 de textes et 10 de notes.

I — DOGMATIQUE

1. *De la Trinité* (I, 1-100). — 2. *De la Divinité de Jésus-Christ* (I, 101-200). — 3. *De la Personne du Saint-Esprit* (I, 201-300). — 4. *De la Création* (I, 301-400). — 5. *De la Rédemption* (I, 401-500). — 6. *De la Résurrection* (I, 501-600). — 7. *De la Vieillesse* (I, 601-700). — 8. *De la Mort* (I, 701-800). — 9. *De la Vieillesse* (I, 801-900). — 10. *De la Mort* (I, 901-1000).

II — APOLOGÉTIQUE

Nous pouvons établir les catégories suivantes :

1. *Contre les hérétiques* (I, 1-100). — 2. *Contre les païens* (I, 101-200). — 3. *Contre les juifs* (I, 201-300). — 4. *Contre les musulmans* (I, 301-400). — 5. *Contre les chrétiens* (I, 401-500). — 6. *Contre les hérétiques* (I, 501-600). — 7. *Contre les païens* (I, 601-700). — 8. *Contre les juifs* (I, 701-800). — 9. *Contre les musulmans* (I, 801-900). — 10. *Contre les chrétiens* (I, 901-1000).

Apollonius Iseulo Ascalas Ithacae Pseudo-Clementina Hippolytus, Gaius, Melito
Adriaticus Athanasius Eusebius Caesariensis Eusebius Johannes Chrysostomus

7. *Contre les Manichéens* 3 auteurs. Hégésippe Bésus Alexandre Léopoldinus
Socrate Théodoret Epiphane Théophraste Euthyme Alexandrinus Zacharie
Mythiacus, Armon, 6. *Disputatio contra Paganam Manticam* Johannes Damascenus
Petrus Siculus, Photius, Michael Psellus.

8. *Contre les Ariens* les 3 auteurs suivants. Alexandre Alexandrinus Eustathius Anti-
ochus, Eusebius Caesariensis Athanasius Petrus II Alexandrinus Epiphane Euthyme
Léonius Gregorius Nazianzenus Gregorius Nyssensis Jeanne Crisostome Théodore
Mopsuestensis Maron Damascus Cyrille Alexandrinus Cyrille Jérusalem, Grego-
rie Caesariensis Ammonius Stabla Leontius Zichaeus Nicetas Acomatensis.

9. *Contre les Apollinaristes* 13 auteurs. Gregorius Thaumaturgus Julius Julius
Jeanne Berchensis Anastasius Epiphane Hieronime Laurentius Gregorius Nazianzenus
Gregorius Nyssensis Hieronime Mopsuestensis, Evellus Alexandrinus Anagrat Bastetius
Leonius Byzantius, Euthymius Zigabenus.

10. *Contre Marcellus Theodorus et Theodorus* les 3 auteurs suivants. Eusebius Caesa-
riensis, Epiphane Egeus Jeanne et Cyrille Alexandrins.

11. *Contre les Nestoriens et les Eutychiens* Pas moins de 60 auteurs se sont représentés
parmi lesquels Eusebius Caesariensis Cyrille Alexandrinus Athanasius Melitenus Meliton Ephésien
Euthyme Ichnensis. Un seul *Synodicum aduersus Itraquedam Irenae* Theophrastus
Patrius Theodosius II. *Opuscula* Proclus Athanasius Berytensis Jeanne Adonensis
Dalmatius Athanasius Eucherius Constantinopolitains, Euthyme Acomos, Leonius
Festorius Gergerius Theodorus Tarantais. Quant à Jeanne Maximas Theodo-
sios Alexandrinus, Leonius Byzantius Justinianus Epiphane Alanchien, Euthyme Alexan-
drinus, Gregorius Paphlagonia, Maximian Confessor, Anastasius Apocrisatensis Anastasius Sinaita
Gereonius Jeanne Damascenus, Petrus Mankor, 12 autres Grégoires, Theodorus Alagath
Jeanne Nicetas, Nicetas Byzantius Isaac Maron Comnenus, Theophrastus.

12. *Contre les Hartantes les Athinganes les Massaliens les Bogamiles etc* 8 auteurs
savoir. Paphlagonius Apollonius *Formita aduersus Athinganorum* Jeanne Xiphonius
Euthyme Zuchenus Gergerius Nicetas Acomatensis Athanasius Gergerius.

13. *Contre Origène* les 9 auteurs suivants. Michelus Eustathius Antiochensis
Epiphane Constantinopolitains Léopoldus Alexandrinus Theodorus Scythus Antipa-
le Bastetius Paphlagonia. Justinianus Imperator Theodorus Amara.

14. *Pour Origène* en regard des 9 auteurs suivants. Gregorius Nazianzenus
Paphlagonia, Athanasius Gregorius Nazianzenus Ichnensis.

15. *Sur la Querelle des Images* 17 auteurs dont les principaux sont. Euthyme Caesa-
riensis Athanasius Socrate Jeanne Meliton Neophytus Ancyranus Theophrastus Jeanne Da-
mascenus Jeanne Hilarionus Neophytus Comnenus, Theodorus Stabla
Armon, 6. *Iconoclasta* Constantinus Porphyrogenitus Michel Comnenus Maron Cris-
tophalus, Theophrastus Cerameus.

16. *Sur la querelle entre Latins et Grecs* 73 auteurs parmi lesquels. Adrianus
Basileus Pierre Tragenus Monachus Leo Achelensis Nicetas Perterius Cardi-
nalis Ruellus Nicetas Chortghilax Theophrastus Acomos IV Nicetas Maronensis
Paphlagonia Ichnensis Neophytus Bleumata Jeanne Vocas, Georges Mephibe
Georges Cyrenus Jeanne Chrys Georges Pachimeres Maxime Planides, Laquar
Nicetas desdits Meliton, 12 autres Maxime Chortghilax, Nicetas Ichnensis Marcus Ephesus
Georgius Melitus Gergerius Paphlagonia Bessarian, Gregorius Trupetius
Melitus Curvoynus.

17. *Sur la querelle des Heschistes* 25 auteurs, entre autres. Symeon Juper
Gregorius Sinaita Neophytus Monachus Gregorius Paphlagonia Paphlagonia Constantinopolitain.

1895. James A. Caldwell. On the genus *Neoporus* Latreille. *Geological*
Philosophical Magazine. Vol. 3. London. No. 1. 1895. Caldwell.

Il s'agit d'un document de travail, non officiel, et ne doit pas être utilisé à des fins autres que celles pour lesquelles il a été conçu.

III. — EXEGÈSE DE L'ÉCRITURE SAINTE

Laon et les Commentaires bibliques.

IV. HAGIOGRAPHIE

Les Actes des Martyrs.

V. — HOMILETIQUE

VI. LITURGIE

VII. - MORALE ET ASCÈSE

Il s'agit de des ouvrages confiés à la vie ou à la mort. Ils sont dus à 91 auteurs ou doctes.

VIII. — CANON ET DISCIPLINE

Deux catégories peuvent être distinguées

1. Das canonische

Dans cette section, j'en rent par exemple les *Constitutions Apostoliques* ou *Canon*,
Epistolae canonicae Patrum les *Synagmata* et *Synopsis canonum*

2. Jus ecclesiasticum graeco-romicum

A cette seconde catégorie appartient le *Imperatorum Novellae Constitutiones*, les *Patriciarum Constantinoarum et aliorum Acta*, les *Libri de his canonicis vel iuribus*, les *Acta et Epistolae Romanorum Pontificum, Episcoporum et Patriciarum Constantinopolitanorum, Latinorum et aliorum*.

IX. — HISTOIRE

Les subdivisions sont nombrées :

1. Chronologie et Fastes.

Cette catégorie comprend le moins de auteurs ou ouvrages parmi lesquels Théodore Gaza, Henri van Operarius, Anonyme Laticulis meorum Vice-Comitum et Genodorum Romanorum temporum putatis et Summa, Expositione subterfectorum capitulum, l'histoire nationale et passionis annis Posti Cuspimam, Idathum, Cornet et aut Laticulis et Catalogi pontificum Romanorum episcoporum Romae Antiochia Alexandria praefectorum urbis imperatorum Romanorum Catalogi Georgii Colini et Constantini Luscuris.

2. Histoire de l'Eglise

Nous trouvons à 15 mètres : Isoturus, Nectoporus, Libostegus, Sciaenops, Scomberus, Heterosomus et d'autres espèces de poissons. Toutefois le corail est commun. Il y a aussi l'écoulement d'eau saumâtre. *Haliotis acrocephala*, *Anomia*, etc.

3. Histoire profane.

Full section is composed of 7 chapters: 1. THE DUTY OF THE LEGATIONARY
2. THE DUTY OF THE LEGATIONARY
3. THE DUTY OF THE LEGATIONARY
4. THE DUTY OF THE LEGATIONARY
5. THE DUTY OF THE LEGATIONARY
6. THE DUTY OF THE LEGATIONARY
7. THE DUTY OF THE LEGATIONARY

4. Chroniques et Annales

On ne peut partager ces documents en deux groupes selon la base des temps antérieurs à l'usage l'iso ou des sources de vers et rime.

(1) $\text{Hom}(A, B) \cong \text{Hom}(A, C) \oplus \text{Hom}(A, D)$ if and only if $B \cong C \oplus D$.
 (2) $\text{Hom}(A, B) \cong \text{Hom}(A, C) \oplus \text{Hom}(A, D)$ if and only if $B \cong C \oplus D$.

XII. — THE FISHES.

Phell. in *Mercurii Thesauri Pharmacopoeia* videtur

Voilà de plus 11. 16 - *Sur l'Humanisme.*

XIV - SCIENCES NATURELLES

humilis Melotti, *De consuetudinibus naturali* Theodori II Lascaris

XV. — ASTRONOMIE ET ASTRONOMIE

[illegible]

XVI. — POLITIQUE ET ŒUVRES SUR LA GUERRE.

[illegible]

XVII. — ŒUVRES POSTHUMES

[illegible][illegible]

La ville est monumentale est une mine inépuisable à la fois pour l'hist-



Plan de la butte de l'Eglise.



1. Le dessus de la butte de l'église, au début des ouïlles vu de l'est. Au fond le village et la Porte orientale



2. L'esplanade du Sud vue du Nord Nord-Est



3. La même vue du Nord.

A. Le sanctuaire B. Grande base du Nord H. Grande base du Sud D. Second col E. Fosse

LA BUTTE DE L'ÉGLISE, L'ESPLANADE DU SUD

passer ces limites. Au contraire, un déblaiement partiel au Sud du cimetière et une piste poussée vers l'Est jusque dans la zone cultivée ont montré que les travaux devront s'étendre à l'Est et à l'Ouest.

Venant du Sud, on aborde les édifices déblayés par une vaste esplanade en parvis recouvert d'un béton à la chaux (pl. III, 3-4, et V, 1-2). Le niveau de ce cote affleure le sol moderne. L'esplanade à l'Est se termine par un long mur de briques Nord-Sud. Un sondage 4 exécuté sur le bord (pl. II et V, 3) a conduit jusqu'aux fondations de ce mur, c'est au lit de pierres posées sur le rocher : ces fondations sont terminées à l'Est, mais qu'elles paraissent se prolonger vers l'Ouest sous le massif de briques.

L'angle Nord-Est de l'esplanade est occupé par le sanctuaire dont il sera question plus bas. Au Nord, l'esplanade paraît se terminer encore par un mur de briques crues normal au précédent; au Nord-Ouest, elle n'est pas entièrement déblayée à cause du cimetière. À l'Ouest, on remarque deux grandes bases rondes monolithes en basalte engagées dans le sol la forme (pl. IV, 1, V, 1 et VI, 1). Elles mesurent, celle du Sud *base 7* 2 m. 47 de diamètre au ras du sol, avec un relief en dehors du b. ton de 0 m. 24 et une hauteur totale de 0 m. 80; celle du Nord *base 6*, 2 m. 52 de diamètre, avec un relief apparent de 0 m. 12 à 0 m. 14. Quoique de dimensions beaucoup plus importantes et de profil un peu différent, ces bases sont évidemment à rapprocher de celles que nous allons rencontrer dans les salles dégagées (*base 1-5*, pl. IV, 1 *bis*). Leur forme et leur position incitent à y voir des bases de colonnes ou de piliers comme il est aisé d'en trouver en Égypte aussi bien qu'en Assyrie. Les types de ces deux pays se retrouvent même ici. Il est à noter cependant que sur aucune, nous n'avons pu discerner de vestiges d'une colonne ou d'un pilier, soit en briques, soit en pierres. S'agirait-il de piliers de bois?

À côté de la grande base du Sud (*base 7*), au Sud-Ouest, une jarro (*cér.* 96) engagée dans le sol bétonné a été trouvée et laissée en place. Entre les deux bases, plus près de celle du Nord, un double bassin en basalte (*pierr.* 4) paraît avoir été volontairement brisé, mais la partie inférieure est certainement encore en place dans le sol (pl. V, 4, VI, 1, et III).

À l'Ouest des grandes bases et du bassin et parallèlement à leur axe d'ali-

(1) Cf. à la fin de ce § 4 du titre VIII, la description des divers objets de basalte ou de

céramique dont il est question ici.

gnement, on remarque le rebord d'un second sol betonné de 0 m. 10 plus haut que celui de l'esplanade et paraissant établi sur lui (pl. II et VI, 1). Ces deux sols se prolongent vers l'Ouest, car nous les avons retrouvés dans le sondage fait au Sud du cimetière. Il semble donc que nous soyons en présence d'un édifice orienté de l'Est à l'Ouest et précédé à l'Est d'un bûilant indiqué par les deux bases. Cette construction paraît se terminer au Nord par un mur de briques crues. Le sondage 2 a été fait dans les fondations de ce mur. Il n'a révélé que la présence dans le briquetage, à 2 m. 30 de profondeur, de la partie inférieure d'une jarre contenant les ossements d'un nouveau-né avec de la terre fine, et recouverte d'une brique plate et dure ⁽¹⁾.

Le sol betonné de l'esplanade du Sud présente plusieurs lacunes. Celle du Sud-Est mesurant 1 m. 88 sur 1 m. 90 est à peu près rectangulaire et contient dans un angle une petite jarre englobée dans le sol et sans doute en place (cer. 90). Entre les deux bases, un sondage 3 fut dans une lacune semblable de 1 m. 70 à 1 m. 80 de côté (pl. V, 1, et VIII, 1), a produit jusqu'au rocher, à 2 m. 30 sous le béton, de la terre mêlée de charbon et de débris d'incendie, au lieu du massif de briques crues qu'on s'attendait à rencontrer ⁽²⁾. Il semblerait toutefois qu'à 0 m. 90 ou 0 m. 95 sous l'esplanade se trouve un lit de pierre calcaire de 0 m. 06 d'épaisseur, correspondant peut-être à un sol plus ancien. L'esplanade porte encore des vestiges de mur de pierre sèche qui paraissent avoir été ajoutés à une époque postérieure (pl. III, 2 A, et V, 1) et sur le côté Est quelques mètres carrés de sol betonné superposé à celui de l'esplanade même ⁽³⁾.

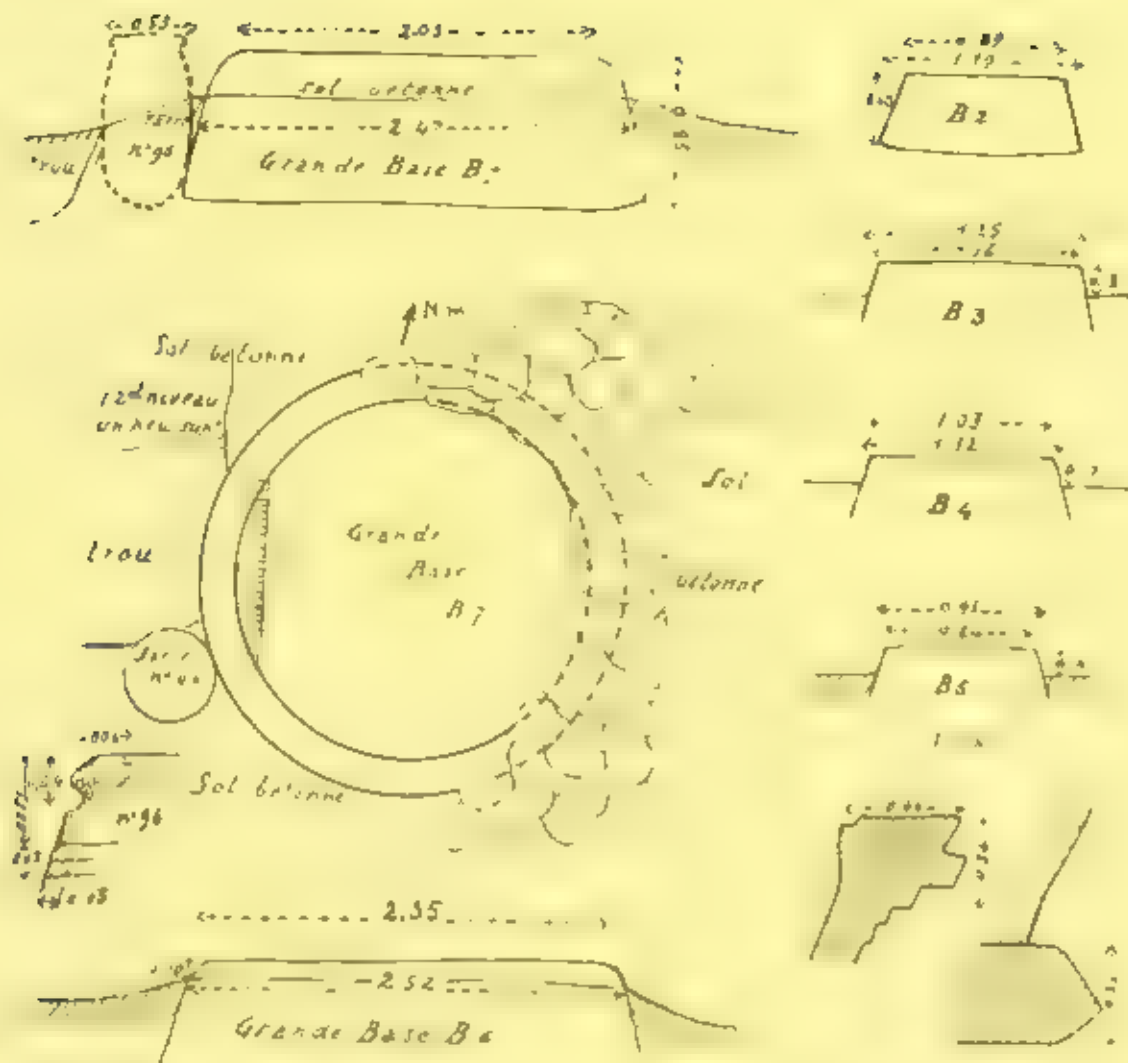
Il est à remarquer que les débris de l'esplanade contiennent très peu de traces d'incendie. Tout a fait au Nord se reprenant une grosse poutre carbonisée en partie, gisant encore sur le sol (pl. VI, 2). Elle paraît avoir été carrée et mesurant encore 0 m. 30 de côté, sur 1 m. 50 de longueur. M. le professeur Levonte, directeur de la section botanique au Museum, a bien voulu examiner

⁽¹⁾ Grand diamètre du fragment de jarre : 0,24, hauteur 0,16. Cf. *Syria*, 1926, p. 364 et note 3, surtout H. VINCENT, *Canaan*, p. 190.

⁽²⁾ Une autre lacune de forme allongée, située au Nord-Ouest, provient d'une tombe moderne, comme nous avons pu nous en assurer au moment du déblaiement.

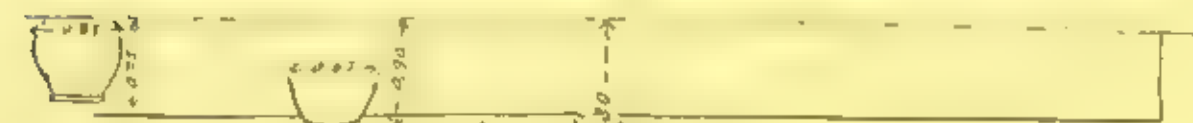
⁽³⁾ Ce sol mesure 2 m. 70 du Nord au Sud et serait à peu près carré; il est à 0 m. 25 au-dessus du sol de l'esplanade qui existe encore au-dessous (pl. III, 2 D).

⁽⁴⁾ A 2 m. 20 du Sanctuaire, son axe était approximativement Nord-Sud (N.-N.-E., S.-S.-O.).

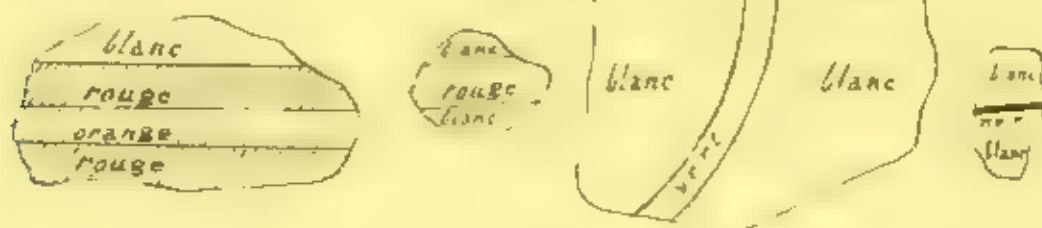


1. Plan et coupes des bases de pilier

2. Coupe du rebord et du fond d'une jarre de la salle des Jarres



3. Coupe schématique d'un fragment de la salle des Jarres.



4. Fragments d'entort mural - salle de la Pierre noire

Dessins et coupes de dessins de la salle de l'Église

Vient de paraître :

J.-G. FRAZER

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE

L'HOMME, DIEU ET L'IMMORTALITÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS

par PIERRE SAYN, AGREGÉ DE L'UNIVERSITÉ

Un volume de XIV et 335 pp., in-4 couronne, 1928. Prix. **30 fr.**

Edition de luxe tirée sur Corvol l'Orgueilleux, limitée à 100 exempl.
numérotés de 1 à 100, avec signature autographe de l'auteur.
100 fr.

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB (VI^e)

1928

R. G., Seine 87.717

. « Il ne se dégageait pas jusqu'à présent, — constatait récemment un critique très averti¹ — ou l'on avait peine à dégager, — de l'œuvre immense de Sir James-George Frazer, une philosophie personnelle que, sans doute, on y pressentait bien, mais que l'auteur n'avait jamais formulée.

Une personnalité vigoureuse et charmante d'une modestie presque excessive, une science encyclopédique la passion de l'érudition allée à la plus lucide pénétration, à la plus classique pureté de style la compréhension intuitive de la mentalité des sauvages côte à côte avec un goût prononcé pour l'art et la civilisation helléniques et pour la culture polie du XVIII^e siècle anglais, tout cela certes ressortait nettement d'un labeur consacré à des travaux aussi différents que le sont *Le Rameau d'Or*, *Le Culte de la Nature* *La Croyance en l'Immortalité*, *Pausanias le Périégète*, *Le Folk-lore de l'Ancien Testament*, *Les Fastes d'Ovide* et *Heures de Loisirs*. Mais cette richesse même et cette variété empêchaient le lecteur de se faire une idée précise de la *Weltanschauung* dont elles devaient et qu'étant donné l'éminence de l'écrivain, il eût été si précieux de connaître »

Le volume actuel vient heureusement remédier à la difficulté, il comble pour ainsi dire une lacune car il renferme, groupées de façon méthodique les conclusions essentielles auxquelles ont abouti les vastes enquêtes et les longs travaux du grand anthropologue anglais. La doctrine du Maître, dégagée de la gangue des faits, des documents, des témoignages et preuves de toutes sortes qui la dissimule parfois aux yeux non avertis, s'y révèle dans la pureté éclatante de son métal.

L'ouvrage s'adresse tout spécialement à ceux que leurs études n'ont point préparés directement à suivre dans leurs innombrables détours les examens critiques et les discussions scientifiques indispensables à l'élaboration de toute œuvre historique et philosophique, mais qu'attire cependant, et passionne, la question des origines de la société et de la pensée humaine.

¹ H. Géraudeau. *Les Langues Modernes*, 15 fév. 1928.

PREMIÈRE PARTIE L'Etude de l'Homme.

Une nouvelle province du savoir — L'évolution de l'homme — La méthode comparative. — L'étude de l'esprit humain — Diversité des types — Homme condition et résultat de l'évolution — L'ethnologie des races. — Le sauvage comme document historique — La disparition du sauvage — Le devoir en Angleterre — Feuilles sylvestres — Origine de la civilisation dans la sauvagerie — Echelle d'évolution intellectuelle — L'esprit scientifique — La méthode naïfve — Les vaccinations du paradis social — Le mirage d'un âge d'or — Le choc des cultures — La comédie humaine — L'écueil, pierre de touche des croyances — Le ritornélisme du sauvage — Le sauvage actuel, et l'homme primitif — Etat arriéré et dégradation — La signification du Folklore — Folklore et Poésie — Etat arriéré des Aborigènes d'Australie — La mer comme point de départ du progrès — Le progrès matériel comme mesure du développement intellectuel — Evolution et diffusion de la culture — Ressemblances les coutures et l'économie — Origine multiple ou unique — Du danger d'une simplification excessive — Les problèmes de l'anthropologie — Le progrès de l'humanité.

DEUXIÈME PARTIE L'Homme en société.

Découverte du Totémisme et de l'Exogamie — Le Totémisme, l'Exogamie et la question de leurs origines diverses — Histoire du Totémisme — Le Totémisme et l'Exogamie dans la nature — Définition du Totémisme — Diffusion du Totémisme — Théorie la plus récente du Totémisme. — Théorie conceptionnelle du Totémisme — Théorie de la conception chez les sauvages — Conception primitive de la paternité — Le Totémisme dans les coutumes de l'écueil — Le Totémisme et l'origine de l'agriculture. — Le rôle de la femme dans l'origine de l'agriculture — Le Totémisme et l'art — Le Totémisme et le resserrement des liens sociaux — Le problème de l'Exogamie — Origine de l'Exogamie en Australie — Exogamie et mariage par groupes — Renouveau de l'anneau du mariage — Origine des degrés prohibés — Rapports du Totémisme et de l'Exogamie en Australie — Descendance masculine ou féminine — Le règne du gynécocratie — Le problème de l'Exogamie solution générale — Exogamie et exogamie scientifique — Vénus des proches parents — L'horreur de l'inceste est d'origine humaine — Hypothèse sur l'origine de l'horreur pour l'inceste. — Système de classification des parentés — Origine du système de classification dans le mariage par groupes — Classification des parentés et système à deux classes — Mariage par groupes et parenté par groupes — Le système de classification des parentés point de repère historique — Lévirat et mariage par groupes — Le Lévirat et le Sororat vestiges du mariage par groupes — Le trou des sœurs et l'origine du mariage par groupes — L'Exogamie et le système de classification des parentés dans leurs rapports avec l'évolution de l'humanité — Mariages entre hétéro-cousins — L'homme n'est pas un automate. Les lois ne sont jamais entièrement nouvelles. — L'évolution de la morale — Ce que nous devons au sauvage — Les piliers de la société — Bienfaits indirects de la superstition. — Plaidoyer pour la superstition — Conclusions de la défense et verdict la mort.

TROISIÈME PARTIE : L'Homme et le Surnaturel.

Origine de la notion de Dieu chez l'homme — Notion rudimentaire de Dieu chez les sauvages — La théologie naturelle — L'âge de la Magie — Principes de la Magie — Magie négative — Télépathie magique — Interactions des images chez les Hébreux — Enfants provenant de l'élevé ou des magiciens publics — La carrière du magicien — Les vrais conducteurs de l'humanité — Dieux humains — Royaumes otloga oïres — Évolution des rois — Analogie de la Magie et de la Science — Le jour de la Magie — Antécédence de la Magie sur la Religion — Passage de la Magie à la Religion — Effet du contact sur la croyance à la Magie — Religion et Magie des saisons — La vicissitude des saisons sans la tradition égyptique — L'influence de la nature sur la Religion — La création d'un monde — Le milieu magique — Trau petit bonheur de la Magie — Rites magiques des peuples de pasteurs — Origine religieuse ou Magique de la tragédie — Dramas sacrés comme rites magiques — Satirales antiques. — Châteaux de sable. — Le rocher de Sisyphus — Ascension des Dieux — Arche de la Magie — Hostilité de la Religion à l'égard de la Magie — Le voyage à l'omniprésence des dieux — L'inspection dans les paroles. — Les démons de l'abbé Richier — Les crèches du grand prêtre — La voix des cochons — Religion et Musique — Nature de la Religion — Les deux formes de la Religion naturelle — L'animisme — Stratification de la Religion — Transformation des Totémis en Dieux — Structure composite de la Religion — Passage de l'Animisme au Monothéisme — L'âme et la Mort — Vertu du Tabou — La confession des péchés — Permanence de la superstition — L'art primitif — La menace de la superstition — La croyance à la Magie en Europe — Saints faneurs le poire en Sicile — État transitoire des grandes religions — La Religion du peuple. — Religions orientales en Occident — La Pitié de Michel Ange — Étude historique des religions — La marche de la Pensée

QUATRIÈME PARTIE : L'Homme et l'Immortalité.

La croyance à l'immortalité — Le problème de la Mort — Théories primitives de la Mort — La peur de la Mort — Le mépris de la Mort — La chute de l'Homme — La Mort n'est pas une nécessité naturelle — L'acceptation de l'âme chez les primitifs — L'âme comme ombre — La croyance en une âme extérieure — Rêve de la Mort et de la Résurrection — Raisons de déposer l'âme en dehors du corps — Croyances des sauvages relatives à l'âme des animaux — Les rêves comme source de la croyance à l'immortalité — La vie comme énergie indestructible — Empédocle — Herbert Spencer et Darwin — Le Monde des ombres — La crainte des revenants — Effets salutaires de la peur des fantômes — Le culte des morts — La déification des morts — Évhémérisme. — Grands hommes fondateurs des religions — Déméter et l'immortalité — La Mort et les roses — La Mortalité des Dieux — La mise à mort de l'Homme-Dieu — Buvez ceci est mon sang — Le Dieu qui meurt dans le rôle de Rédempteur — Théorie du Délivré — Sacrifice d'un Dieu pour le salut du Monde — La question de l'immortalité — De l'Existence d'un Monde extérieur — L'aptitude de l'esprit humain à comprendre l'infini — Matérialisme et Spiritualisme — L'Éternelle poursuite — Index — Table des Matières



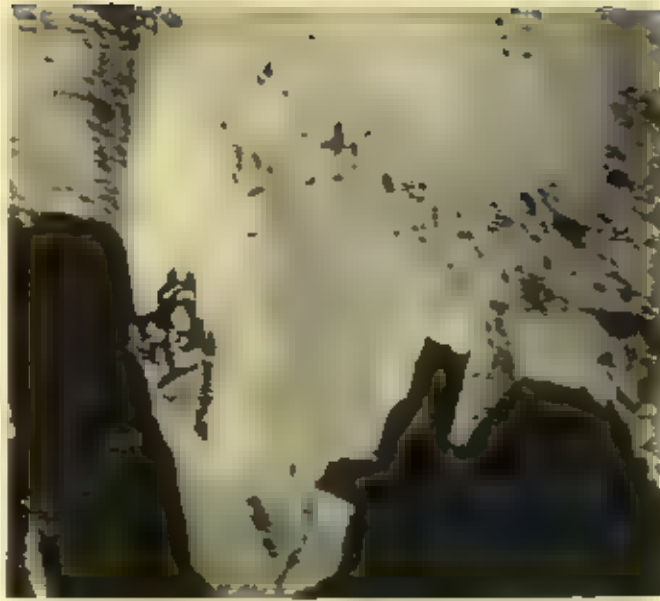
1 La grande basilique de l'Esplanade du Sud, au premier plan. Au fond, le Sanctuaire A. Vue du Sud-Sud-Ouest.



2 L'esplanade du Sud. Vue du cimetière de cyprie et du Nord-Ouest.



3 Le rebord oriental de l'Esplanade du Sud, au premier plan. Le couloir 4. Vue prise du Sud-Est.



4 Le double bassein en bas de l'Esplanade du Sud, au premier plan. Vue prise du Nord-Est.

L'ESPLANADE OU PARVIS DU SUD, LES GRANDES BASILQUES



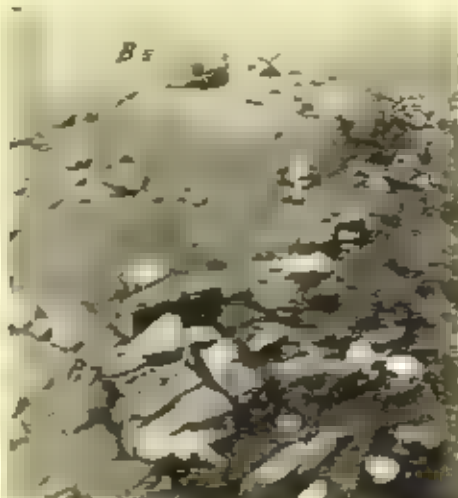
1. La grande base du Nord (B. 6) et le double bassin (pierre 4) vus du Nord.



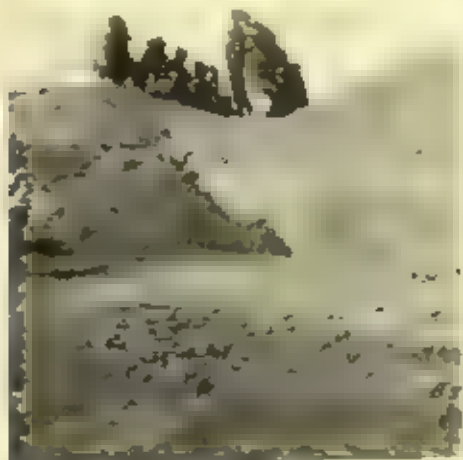
2. Poutre calquée en place sur le sol bétonné de l'esplanade du Sud (extrémité Nord).



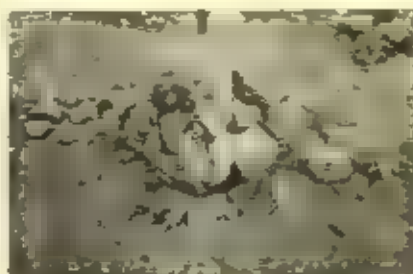
3. Vestiges des Orthostates du côté Nord du Sanctuaire, une partie du témoin et le sol bétonné à droite, le mur de briques crues à gauche



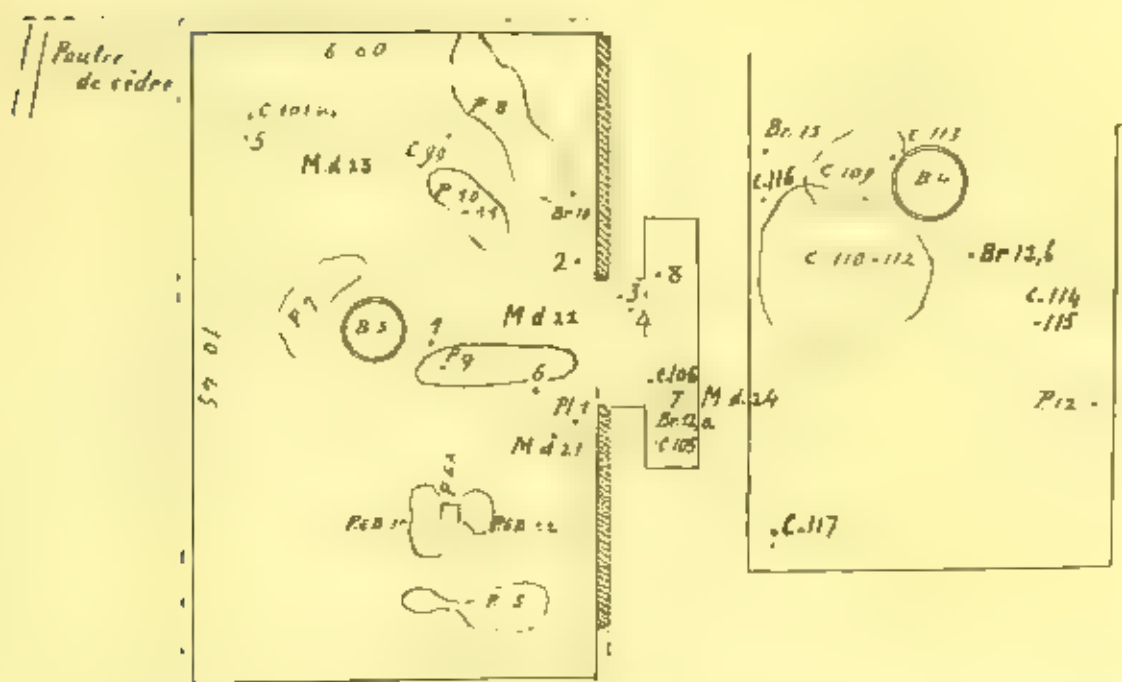
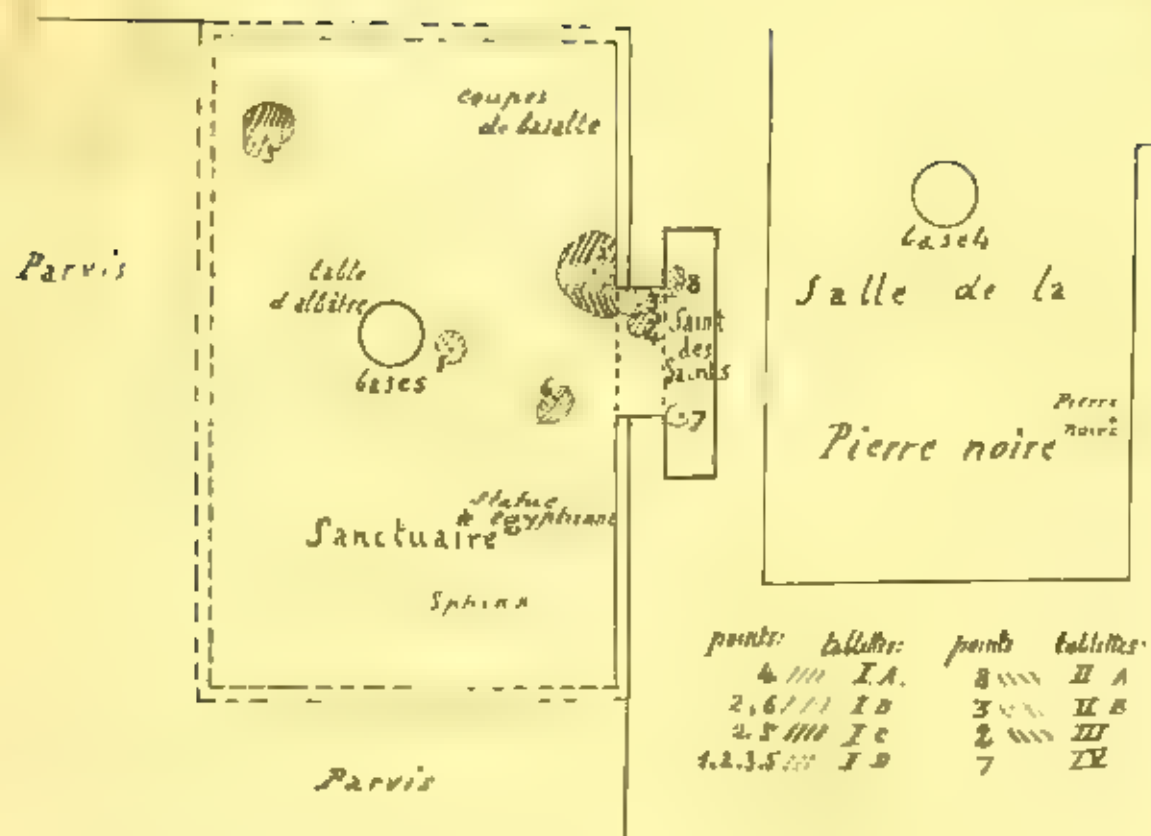
4. La base du Sanctuaire (F) et les fragments de la table (pierre 1).



5. La base du milieu du Sanctuaire (F), les fragments de la table d'albâtre (pierre 7) et l'angle Nord-Est, vues du Sud-Ouest



6. La base de la statue égyptienne (pierre 6 A) en place sur le sol bétonné du Sanctuaire, vue du Nord-Est.



Plan de la Salle de la Pierre noire. Le Sanctuaire. La Salle de la Pierre noire.

a = aile, b = base, c = coupe, d = dôme, e = entrée, f = fontaine, g = grotte, h = hall, i = image, j = jardin, k = kitchen, l = library, m = museum, n = nave, o = office, p = palace, q = quarter, r = room, s = street, t = tower, u = university, v = villa, w = wall, x = window, y = yard, z = zone.



1 Le sanctuaire exploré et son aspect Nord-Est
cette vue est prise à l'ouest après la descente



2 Le sanctuaire vu du Sud-Est



3 Le sanctuaire vu du Nord
A droite le sanctuaire et le parvis du Sud



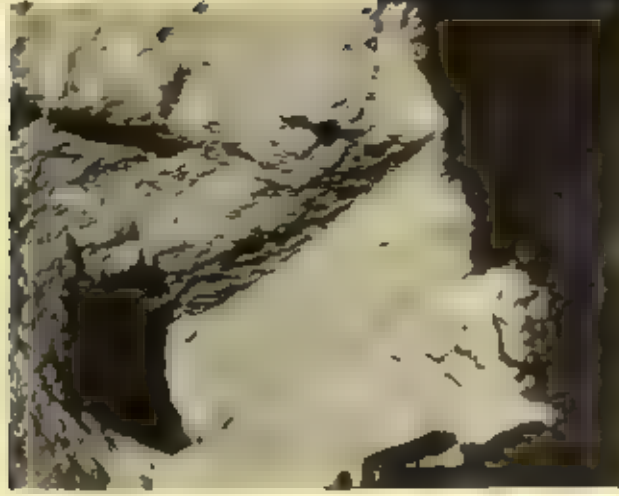
4 Le sanctuaire vu de l'ouest
Le sanctuaire vu du Nord-Est
Le sanctuaire vu du Sud-Est
Le sanctuaire vu du Nord



1. Large North East door of Sanct. at
beginning of excavation



2. North East door of Sanct. from South
excavated by Pierre N. (d'orthostates Pierre N.)



3. Corner of Sanct. from North East
vase in foreground



4. Large North East door of Sanct. from North



5. Same North East door of Sanct. from North



6. North East door of Sanct. from North
vase in foreground

LES ORTHOSTATES DU SANCT. VIRE, UN COULOIR DE CAILLOUX ET LA PIERRE NATURELLE



1 Base de la Pierre noire et l'entrée de la Baie des Nattes
dans une vue prise du Nord-Ouest
On remarque la Pierre noire N°12 en pointe



2 La Baie de la Pierre noire et l'entrée de la Baie des Nattes
et les rochers du Sud-Ouest pris du Nord-Ouest



3 La Baie de la Pierre noire en arrière la Baie des Nattes
l'expansion du Nord-Ouest prise du Sud



4 L'expansion du Nord-Ouest du Sud-Ouest pris du Sud-Ouest
Les rochers de la Baie de la Pierre noire



1 Jatte N° 119 encastrée dans le sol
bétonné et formant puits d'aération



1 La jatte après décaissement
En arrière, coupe du sol bétonné



1 La base des grandes notes
vue du Sud-Est



Base du décaissement par les habitants

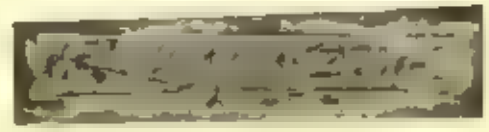


1 Deux grandes jattes encastrées dans le béton
Vue Est de la note précédente



1 L'espacement Nord-Sud de la jatte est une
distance d'axe de la jatte

LA BUTTE DE L'ÉGLISE DÉTAILS DE L'ESPLANADE DU NORD



Le p. de la p. amuse. et l'objet selectionné
de la p.

des échantillons de ce bois assez bien conservé, mais friable. Il les a « trouvés absolument identiques au cedre du Liban, avec de place en place des séries circumferidulaires de canaux sécréteurs disposés sur la ligne de contact des zones d'accroissement ». Les fragments carbonisés découverts dans la butte de l'Eglise, spécialement dans le Sanctuaire, « étudiés avec beaucoup de peine, sont de la même structure. Les bois sont donc du cedre⁽¹⁾ ».

Le Sanctuaire — que les tablettes à inscriptions cunéiformes permettent d'attribuer à Nin-Egal, forme, avec un sol identique, un prolongement de l'esplanade du Sud. Elle n'en est séparée actuellement que par une ramure dans le bloc — de 9 m. 20 environ de largeur qui trace en angle droit les côtes Ouest et Sud de l'enceinte (pl. VIII). Par les vestiges des côtes Est et Nord, il est facile de voir que ces ramures sont le logement de la base des grandes dalles de pierre formant les côtes. Au Nord, elles ont été brisées par l'incendie, mais on en retrouve encore en place de nombreux fragments (pl. VI, 3-4). À l'Est, les dalles sont encore presque intactes (pl. VIII, 3, et IX, 1-2, 4-5). Elles mesurent 4 m. 10 de hauteur sans compter la partie basse engagée dans le sol, leur épaisseur est de 0 m. 20; celle de gauche (Nord) a 3 m. 95 de long; à droite (Sud), les deux dalles, ajustées à la perfection, ont 0 m. 85² et 2 m. 58. Les dalles sont de calcare, taillées en biseau sur la tranche. La face extérieure, polie à l'origine, a été endommagée par le feu.

À l'Est et au Nord de l'enceinte, les dalles s'appuyaient sur des murs de briques crues, à l'Ouest et au Sud, nous n'avons pu trouver trace de murs semblables³. Cependant s'il n'y a eu qu'une enceinte de dalles dressées, le pilier central est difficile à expliquer. Vers le milieu du rectangle « se trouve, en effet, engagée dans le sol, une base de basalte de forme tronconique *crase* 3, pl. IV, 1 bis, VI, 5 et VIII, 1-2. Cette base ne mesure, à la surface, que 0 m. 83 de diamètre et, au niveau du sol, 0 m. 95 environ. Le profil de la taille est plus anguleux que dans les grandes bases de l'esplanade « et » a sans

(1) Certains fragments contiennent des galeries attribuables à des tarets. Elles sont sans doute postérieures à la construction du temple et antérieures à l'incendie.

(2) Cette dalle avait primitivement 1 m. 99, une bande de 0 m. 14 a été brisée à gauche.

(3) Nous avons laissé un témoin à la place

où ce mur aurait pu exister derrière les dalles de l'Ouest (pl. VIII, 1-3). Il a été impossible jusqu'à présent d'y reconnaître la trace d'un mur.

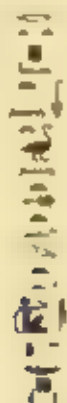
(4) Les distances de la base aux dalles sont, au Nord, de 4 m. 21; au Sud, de 5 m. 16, à l'Est de 2 m. 14 et, à l'Ouest, de 2 m. 31 (pl. VII).

doute la l'indice d'influences différentes. Sa hauteur visible est de 0 m. 14.

On verra par nos plans (pl. VII) la position des principaux objets trouvés sur le sol a. m. 10 n. d. un amas de débris carbonisés, de matériaux effondrés et calcinés, parmi lesquels le bois de cedre a été reconnu. Dans la partie Nord-Est du Sanctuaire, la couche de charbon avait 0 m. 17 d'épaisseur, sous 1 m. environ de terre et de briques déplacées. La couche totale du remblai atteignant 1 m. 30 dans la partie Ouest. La façon dont les objets étaient brisés — le sphinx égyptien comptait environ 400 fragments (pl. IX, 2, et XII) — prouve une intention de détruire. L'état des cassures et la dispersion des débris (pl. VI, 4-6, et VII) montrent, en outre, que le vandalisme a sévi avant l'incendie, sans doute au cours du pillage. Les tablettes reconstituées dont il sera longuement question, se composent actuellement de débris dont les teintes passent brusquement du gris clair au noir. Beaucoup des objets ont dû rester à peu près en place à cause de leur poids, en particulier le bassin soutenu par des pieds de taureaux (pierre 8), la table d'altaire (pierre 7), la statue égyptienne du personnage âgé (pierre 6) dont une partie du socle a été fendue par l'incendie sans que les fragments calcinés se soient déplacés (pl. VI, 6, et pl. XIII-XIV).

Le beau sphinx égyptien qui devait se trouver dans la partie Sud-Est du Sanctuaire, représentant quelque offrande à la déesse, fournira une date importante dans l'histoire du temple.

Entre les pannes, le levain, M. A. Moret a lu cette inscription



*La princesse,
fille du roi,
de son ventre,
sa chérie,
lila,
maîtresse
de féauté*

* 1 ac. de ces briques, trouvées intactes dans l'angle Nord-Est, mesurant 0 m. 38 x 0 m. 34.

x 0 m. 17. L'épaisseur de 0 m. 16 et 0 m. 17 a été plusieurs fois notée le derrière les

Vient de paraître :

A.-M. GOICHON

LA VIE FÉMININE AU MZAB

ÉTUDE DE SOCIOLOGIE MUSULMANE

Préface de WILLIAM MARÇAIS

*Professeur au Collège de France
Membre de l'Institut*

Un volume de XIX planches, XIV et 345 pp., in-4 couronne, format du présent prospectus, 1927. Prix 80 fr.

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VI^e)
—
1927

récl. : Lorrain 45-18 et 50 92

B. C. 39913. 87.717

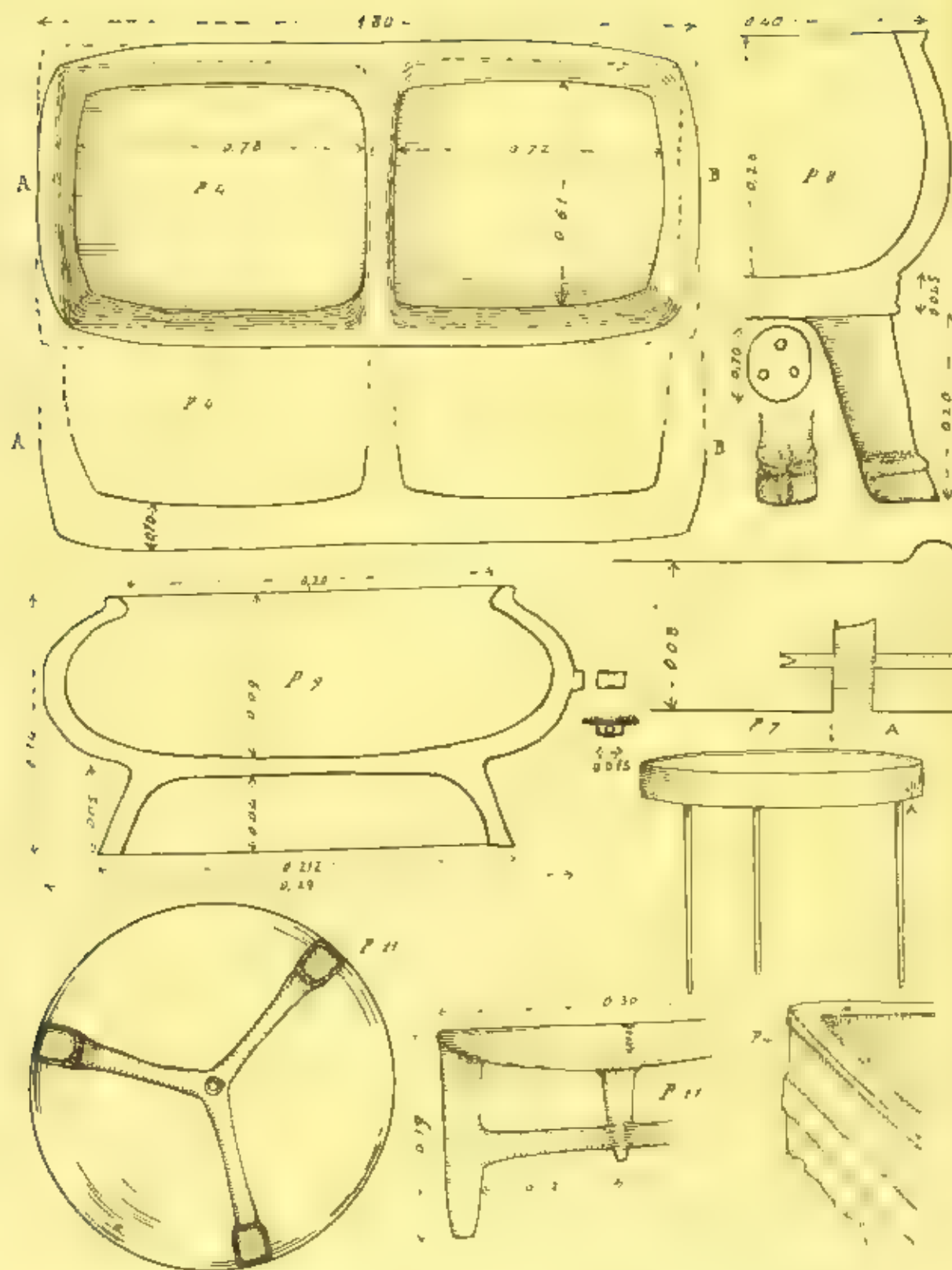
CONTENU :

I La formation du groupe mozabite et sa législation familiale — II Naissance — III Enfance — IV Mariage — V Jeunes femmes — VI Rêves Maternels — VII. Les joies et les peines — VIII. Magie — IX Religion. — X. Vieillesse et mort — Conclusion — Appendice. Recettes de cuisine — Parfums — Remèdes basés sur l'action des simples. — Textes arabo-berbères avec traduction littérale. — Petit vocabulaire des mots concernant le travail de la laine — Index des mots berbères disséminés dans le texte — Index des mots arabes disséminés dans le texte. — Index des matières.

Les renseignements que l'auteur a réunis sur la vie féminine au Mزاب ont été obtenus au cours d'un séjour de quelques mois. L'auteur a su inspirer pleine confiance aux femmes Mozabites et par là s'explique qu'elle a pu réunir l'abondante matière du présent livre. L'étude de la vie féminine au Mزاب présente, en effet, un réel intérêt car ce sont les femmes qui constituent l'armature cachée de l'édifice social, et qui, en subissant les contraintes imposées par une loi de salut public, assurent la pérennité de la vieille confédération abadite. Entre l'humble vie quotidienne de ces demi-veuves, laborieuses, mélancoliques et mal nourries et la secrète grandeur de leur rôle, le contraste est saisissant.

Les femmes mozabites ont conté à l'auteur leurs coutumes qui a simplement dirigé leurs récits afin de leur faire tracer une esquisse d'ensemble et l'auteur a ensuite verified auprès de quelqu'autre les détails donnés par chacune d'elles. Cette enquête a été faite à Ghardaïa, et ces résultats peuvent valoir pour les 5 villes du Mزاب.

Les remarques sur les méthodes de travail des femmes mozabites sont le fruit d'une observation très fine et très juste, très nouveaux également les renseignements fournis dans les chapitres consacrés à la Magie et à la religion. A signaler finalement une partie de texte et de vocabulaire.



Monuments de pierre trouvés sur l'esplanade du Sud (pièce 4) et dans le Sanctuaire de Nio-Egal (pièces 7-11).

M. A. Moret, membre de l'Institut, qui a communiqué ce texte à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres¹, a reconnu cette fille royale : « Deux princesses de la XII^e dynastie portent ce nom. Leurs cercueils et leurs monnaies, chargées de très riches bijoux, ont été retrouvés à Dachhour en 1894-1895 par J. de Morgan : l'une, fille du roi Amenemhat II (3^e roi de la XII^e dynastie, vers 1938-1904 av. J.-C.) s'appelle Ita, l'autre, fille du même roi s'appelle Itanout. Le sphinx appartient vraisemblablement à la première ». Les noms d'Amenemhat III et IV s'étaient rencontrés dans la nécropole de Byblos (6^e et 7^e roi de la dynastie). Nous savions déjà par les textes égyptiens que les trésors de l'Asie affluaient vers les demeures de ces pharaons. Les monuments égyptiens de Qatna, sur lesquels nous aurons à revenir, prouvent, pour ne pas dire davantage, une sérieuse influence égyptienne au pays d'Amourrou à cette époque. Ils font prévoir comme à Byblos des rapports beaucoup plus anciens entre Qatna et la vallée du Nil.

Nous n'avons trouvé qu'une seule porte, encore conduit-elle à un réduit sans issue, le Saint des Saints de la déesse. Dans le côté de l'Est, en effet, une large baie a été réservée entre les dalles dressées et donne accès dans le massif de briques (pl. II, VII et VIII, 3), à 0 m. 70, on trouve un petit couloir de 0 m. 84 de largeur fermé aux extrémités et parallèle au côté de l'Est du Sanctuaire (pl. VIII, 4). Aucun de ces éléments n'est exactement symétrique. L'entrée n'est pas au milieu du côté Est, et le petit couloir la déborde au Nord de 0 m. 90, au Sud de 0 m. 84. Le sol bétonné du Sanctuaire se termine devant l'entrée; sur le bord, un ressaut d'un centimètre s'élève qu'il venait s'appuyer contre un seuil qui a disparu, mais n'était peut-être constitué que de briques crues. Ce seuil a été arraché des avant l'incendie². Le sol bétonné ne reprend qu'à dans le réduit allongé, mais il est ici à 0 m. 20 plus haut. Une draperie fermait probablement l'entrée, car nous n'avons pas trouvé trace de portes. La

grandes dalles du côté Nord des briques de ce type étaient disposées sur champ, face en avant. Les briques sont le plus souvent de même forme larges, présentant une forme oblongue. Au sujet des dimensions des briques du sanctuaire, cf. Syria, 1926, p. 31-35. Pour les points de comparaison, cf. Viss. inst. Libanais, p. 32 et note 2. La brique de 0 m. 36

au carré des alènes, très archaïques — le Tell Teinuk. Syria, op. cit., p. 21 — comparées aussi avec un échantillon qui paraît être la même, une partie des subassements de la ville de l'Église.

¹ Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 13 mai 1927.

² Cf. Remarque, à la fin de cet article.

lampe *nr 106*, encore posée sur le sol du Saint des Saints, paraît confirmer l'idée que ce réduit ne possédait pas de fenêtres. On conservait là, sans doute, les objets d'or du trésor de la déesse, sa statue d'or¹ et sans doute aussi les inventaires dressés sur des tablettes d'argile. Une sorte de grand cabochon (*Matières diverses* 2o fig. 8), entièrement calciné, s'y trouvait encore. C'est une pierre riche en paillettes de mica dont le scintillement devait produire un effet agréable. M. J. Ortel, assistant de minéralogie au Muséum, a reconnu que cet objet était primitivement serté dans une monture d'or, dont

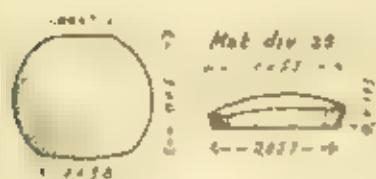


FIG. 8. — Grand cabochon trouvé dans le Saint des Saints

les parcelles fondues adhèrent encore au pourtour de la pierre⁽²⁾. Cette circonstance prouve que la température pendant l'incendie a dépassé ici 1.063° centigrades.

Le fond du Saint des Saints à l'Est est actuellement crevé (pl. VIII, 3, et X, 3) et l'on pénètre par là dans le dedale des murs, en

briques crues, et des chambres. Comme les salles ont été comblées principalement de briques provenant de l'effondrement des murs, il sera souvent très difficile de savoir si l'on est dans un mur ou dans une salle. Les sols bétonnés donnent une indication certaine. À défaut, les débris noircis de l'incendie marquent l'axe des chambres. Fuite de cet indice, on doit recourir à l'examen de la tranche du terrain : quelques bruyères forment des lignes claires ou foncées qui dessinent des lignes horizontales ou des lignes obliques. Les premières montrent que les briques sont en place dans un mur; les secondes qu'elles ne forment qu'un remblaiement. Si l'on songe qu'il faut parfois que la terre se lie plusieurs jours pour que les lignes apparaissent, on ne sera pas étonné que nous donnions souvent la position ou la limite d'un mur comme incertaine.

Les briques de la butte de l'Eglise (étudiées ailleurs)³, ne sont pas toutes

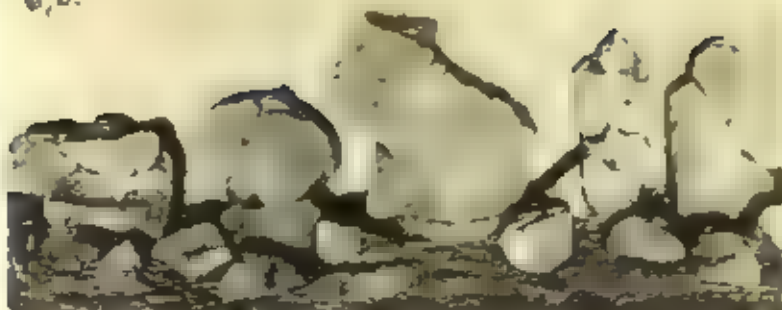
¹ *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1927, p. 234.

² « En examinant au loupe la plaquette calcinée j'ai aperçu sur le pourtour (présentant des traces de fusion) des globules jaunes. Deux de ces globules isolés à l'aiguille sous le microscope binaculaire sont insolubles dans l'acide

azotique et se dissolvent dans l'acide régale. Ils présentent donc les caractères de l'or. J'ai fait photographier au microscope métallographique le plus gros globule (0,0015 mm) resté sur la plaquette » (— J. 11).

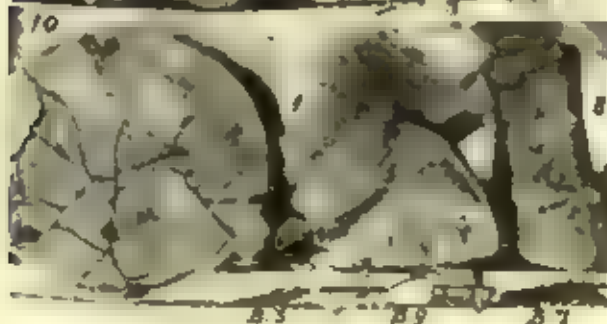
⁽³⁾ *Syria*, 1926, p. 122-23 et pl. LX.

6, 8.



1. Fragmente de la statue égyptienne N° 6 B
(albâtre) sous deux aspects.

2. Deux coupes en basalte. N° 6 et 8.



3. Coupe de basalte et un des pieds d'une coupe de la figure 3

semblables. Il paraît bien d'abord que celles de la falaise, c'est-à-dire du soulassement des édifices, offrent plus de variété de teintes. Les briques du dessus sont tantôt pétries sans patte comme celles de la falaise, tantôt avec le la patte comme celles que font encore les habitants¹⁾. Les deux types se trouvent mélangés dans les mêmes murs comme par exemple ceux qui avoient le Sanctuaire. Le second type, constituant peut-être une innovation au moment de leur construction. Lorsqu'il s'agira de fixer les dates de chaque élément d'édifice, il y aura sans doute à préciser encore la composition des divers briquetages.

Le fond de l'étroit réduit formant le Saint des Saints, décrit plus haut, est formé par un mur de briques de 0 m. 77 d'épaisseur, probablement déjà ouvert au moment de l'incendie²⁾, en arrière se trouve une chambre, la salle de la Pierre noire, qui n'a qu'un sol de briques mais recouvert d'un amas épais de débris carbonisés (pl. IV, 1-3). Vers le centre, une base de basalte un peu plus grande que celle du Sanctuaire et de même stylé est encore en place (base 1, pl. IV, 1⁶², et V, 2). On a découvert dans cette salle une tôle de monton en bronze (bronze 1, pl. XVI, 1 et XVII, 1), des fragments de vases mycéniens (cer. 109-112, pl. XVII, 3 et XVIII, 1), une pile d'assiettes grossières (cer. 114-116) et surtout une curieuse pierre noire (pierre 12, pl. IV, 6⁶³, V, 1, et XV, 1), qui lui vaut son nom. On y a trouvé aussi dans la partie Nord-Est les fragments de revêtements de plâtre ou de chaux peints de bandes rouge foncé, jaune d'or, vert d'eau ou noir sur fond blanc (pl. IV, 4).

Immédiatement au dessous du sol, un couloir de cailloux, sorte de lit vertical de pierreille qui coupe le massif de briques (pl. IX, 3 et 1926, pl. LIX, 1), trace deux angles droits en longeant ces murs (pl. II). La découverte de plusieurs couloirs semblables au cours des deux campagnes de fouilles⁶⁴⁾ permet de tenter de les expliquer. Il fallait laisser se dessécher l'énorme massif de briques crues formant le soulassement, les interstices entre les cailloux laissent pénétrer l'air dans la masse compacte, de plus, des tassements ne pouvaient manquer de se produire qui entraînent des fentes, les couloirs donnent une certaine élasticité à l'ensemble. Enfin les cuvettes taillées dans le

⁶¹⁾ Au sujet de la patte nécessaire aux briques en Égypte pendant la captivité, *Exote*,

v. 1-8.

⁶²⁾ Remarque, à la fin du cet article.

⁶³⁾ *Syria*, 1926, p. 313-315, et *infra*.

⁶⁴⁾ *Syria*, 1926, p. 313-315, et *infra*.

rocher à l'extrémité étaient peut-être destinées à recevoir l'eau entrainée vers ces couloirs formant drainage⁽¹⁾.

Une porte fait communiquer, à l'Est, la salle de la Pierre noire avec une autre salle incomplètement déblayée (dite salle² des Nattes à cause des empreintes que les nattes y ont laissées sur l'argile (pl. XV, 2). Les angles Sud-Est et Sud-Ouest ont été déblayés, ils sont garnis de dalles dressées et à biseau dans le genre de celles du Sarcophage, quoique moins grandes³. Il ne semble pas que le mur, dans la partie intermédiaire, ait été revêtu de dalles semblables. Au Nord le dégagement d'un sol bétonné n'est pas terminé.

Une large porte dans un mur épais — 1 mètre — fait communiquer cette salle avec celle du grand vase, on nous avons découvert, en 1924, les fragments de la belle pièce publiée ici⁴. De nouveaux débris ont été exhumés (pl. XV, 3). Cette salle possède un sol bétonné qui n'a été qu'incomplètement déblayé. Immédiatement en-dessous se trouve un couloir de cailloux qui forme un angle droit parallèlement au mur. On a trouvé dans les débris, plus spécialement dans l'angle Nord-Ouest, des fragments d'une grosse dalle de 0 m. 20 à 0 m. 25 qui paraît avoir le semblable à toutes celles que nous avons déjà rencontrées, mais aucun indice ne permet d'en fixer la place.

A noter encore une brique *cute* carrée isolée, de 0 m. 25 de côté sur 0 m. 05 d'épaisseur. Plusieurs briques de ce type ont été trouvées dispersées dans les chambres de la butte de l'Eglise et de l'Ouvrage des Tirailleurs; elles étaient en général posées à plat sur le sol au-dessus. Leur dimension est quelquefois un peu plus petite, 0 m. 20 de côté par exemple.

Pour visiter la partie Nord des fouilles, il est actuellement nécessaire de

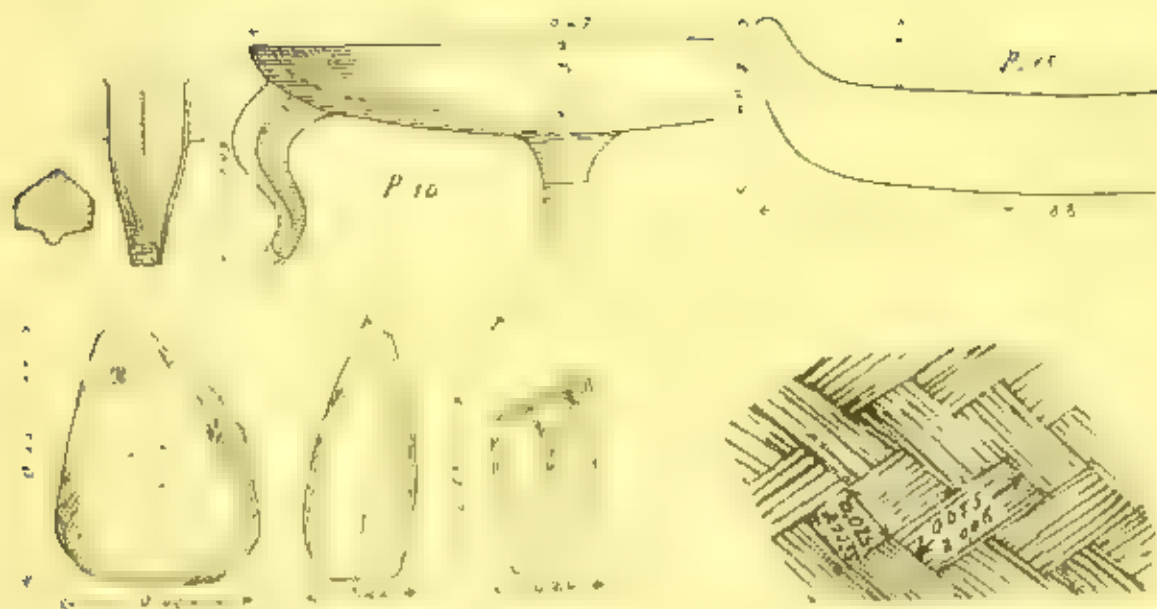
(1) L'assèchement des murs de briques, qui paraît avoir conduit ailleurs les architectes à ménager dans la masse des conduits d'irrigation et d'écoulement.

(2) Désignation provisoire, car on peut être en présence d'une cour.

(3) Voir leurs mesures. Angle Sud-Ouest, dalle de l'Ouest en partie brisée par l'incendie du côté du Nord, hauteur maximum, 0 m. 85, longueur 1 m. 40, mais pouvait avoir originellement 0 m. 50 de plus. Épaisseur 0 m. 15, dalle du Sud, même hauteur et même épaisseur, longueur 2 m. 23. Angle Sud-Est;

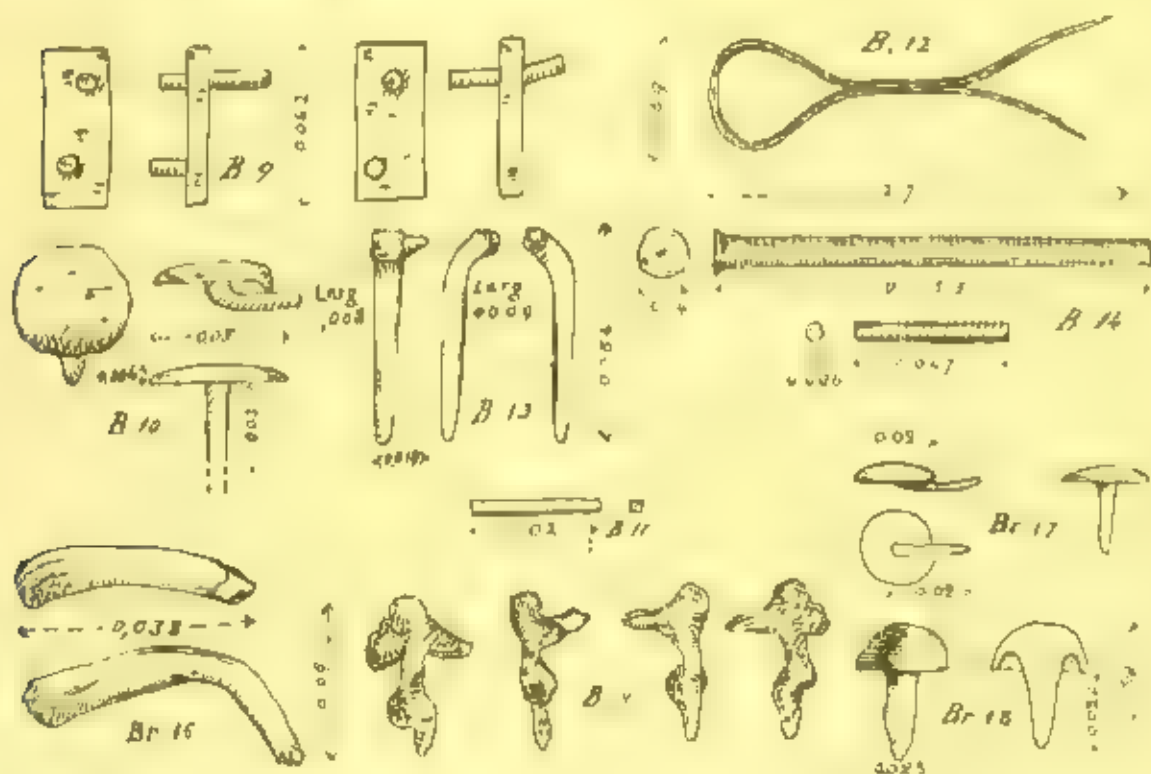
dalles mieux conservées, dalle du Sud, hauteur, 0 m. 85; longueur 2 m. 20 épaisseur, 0 m. 19, dalle de l'Est, même hauteur, longueur 1 m. 38, épaisseur 0 m. 13.

(4) *Syria*, 1926, p. 316-318. M. Ortel a reconnu que les coulées noires et bulleuses répandues sur les fragments sont constituées par une roche basaltique fondue et non du bitume. C'est donc une partie du vase lui-même qui est entrée en fusion, ce qui a nécessité une température considérable (1.200-1.400°C.).



1. Menues pièces en pierre trouvées dans le Sanctuaire d'Apollon (11-15) et au lac d'Antioch (9-12) dans le Péninsule du Nord-ouest.

2. Fragment de tissu en laine et en coton.



3. Bronzes provenant du Sanctuaire de Nîr-Egöl.

revenir dans la salle de la Pierre noire. La façon dont cette salle se terminait au Nord n'apparaît pas nettement. Il n'y a presque plus de traces d'incendie pour nous guider et il n'a pas été possible de déterminer la position du mur séparant la salle de la Pierre noire de la salle suivante au Nord. À droite, à l'Est, on distingue encore l'angle d'un mur recouvert d'un enduit de chaux et non loin une grande jarre est disposée en piasard dans un sol bétonné (pl. XI, 1-2). Dans cette jarre se trouvait une petite assiette de terre cuite et un lingot de plomb fondu. La salle suivante n'est pas entièrement dégagée, il sera difficile d'en distinguer nettement les limites. On y remarque une base de basalte tronconique semblable aux précédentes (*base* 3, pl. IV, 1^{bis}, et X 2^e). Une lourde coupe de basalte très simple et les fragments d'une autre aussi sans ornements ont été découverts au peu à l'Ouest de la base (*pièce* 13-14, pl. XIV, 3).

C'est de ce côté que se trouvent les deux salles de l'Anneau d'argent et des Jarres, qui ne possèdent pas de sol bétonné, l'une et l'autre recouvrent des couloirs de cailloux. Le mur qui sépare la salle de l'Anneau du sanctuaire de Nin-Égal est bien déterminé, il a été étudié à l'aide d'une tranchée perpendiculaire, on a reconnu qu'il se composait de deux murs accolés séparés seulement par un enduit de chaux.

La salle des Jarres n'est pas encore complètement vidée (pl. XI, 3-4, et IV, 2). On y a découvert jusqu'à présent huit grandes jarres brisées, mais en place. Elles se partagent en trois groupes disposés à des niveaux différents (pl. II et IV, 3). Les jarres d'une belle forme devaient avoir environ 1 mètre de hauteur et 0 m. 80 de grand diamètre.

Au Nord de la salle des Jarres, entre les couloirs D et E, découverts en 1924¹⁾, se trouvent encore une petite salle dont le sol bétonné, tombe au centre, a pu être exactement delimité, puis une autre à l'Ouest dont la plus grande partie du sol a malheureusement disparu par suite de l'abaissement du terrain (pl. X, 4). À peu près entre les deux pièces on trouve encore une base du type déjà étudié qui a certainement été déplacée (*base* 2, pl. XI, 5). Les habitants prétendent, cependant, qu'elle est à peu près en place et qu'il n'ont pu l'emporter à cause de son poids. Il faut noter de plus qu'en 1914 une base

¹⁾ *Syria*, 1926, p. 312-316.

semblable également le place avant de voir un peu au Nord-Est (base 1).

De la petite salle au sol bombé, on accède de plain-pied à l'esplanade du Nord dont elle était séparée par un mur de 2 mètres d'épaisseur (pl. X, 4).

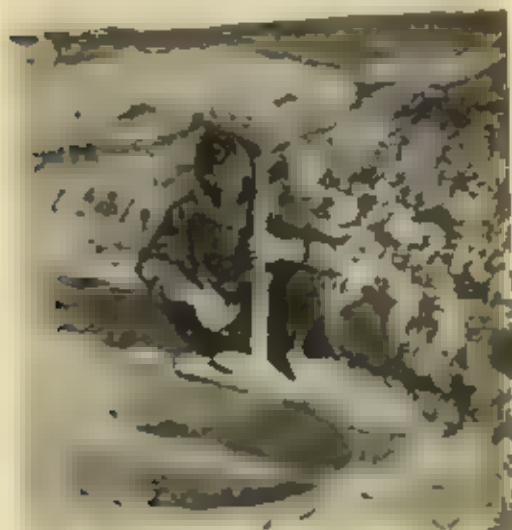


Fig. 9. — La grande coupe engagée dans le sol à l'entrée du parvis du Nord.

L'esplanade est bien délimitée au Sud et à l'Ouest par le rebord du sol bétonné. Du côté de la falaise, au Nord, la coupure au contraire est due à l'effritement du sol qui a entraîné avec lui le rebord ancien. À l'Est, l'aire bétonnée est interrompue par un fossé moderne, mais elle ne paraît pas reprendre au delà.

Sur cette esplanade, on trouve un monument remarquable. C'est une coupe de basalte de 0 m. 88 de diamètre, à fond presque plat, enfoncée dans le sol jusqu'au rebord et entourée d'un carré formé d'une assise de 0 m. 08 à 0 m. 10 de large, qui est évi-

demment le logement de dalles dressées disparues. Les cotés du carré sont à 0 m. 66 environ de la coupe et offrent la même orientation que les autres constructions (pl. X, 4) (as de terre de protection : M. 6, et XV, 1 (fig. 9).

OBJETS PROVENANT ET ISSUS DE LA BUTTE DE L'ÉGLISE

I. — Pierre

6. Double bassin de forme à peu près rectangulaire entouré à l'extérieur d'une double ceinture en relief. L'épaisseur des parois est irrégulière, et les formes généralement arrondies. Basalte. Brisé en de nombreux fragments. Longueur : 1,80; largeur : 0,79. La hauteur devant dépasser un peu 1,65, paroi de 0,07 à 0,12, vers le fond, et 0,05 à 0,07 à la partie supérieure. Trouvé et laissé en place sur la butte de l'Eglise entre les grosses bases de piliers 6 et 7, plus près de celle du Nord; légèrement engagé dans le sol bétonné (Pl. II; V, 4; VI, 1, et XIII).

5. Sphinx égyptien. La coiffe striée est partagée symétriquement par une alouosté médiane et se prolonge sur le dos par un p... d'un autre côté. La pyramide de l'œil est

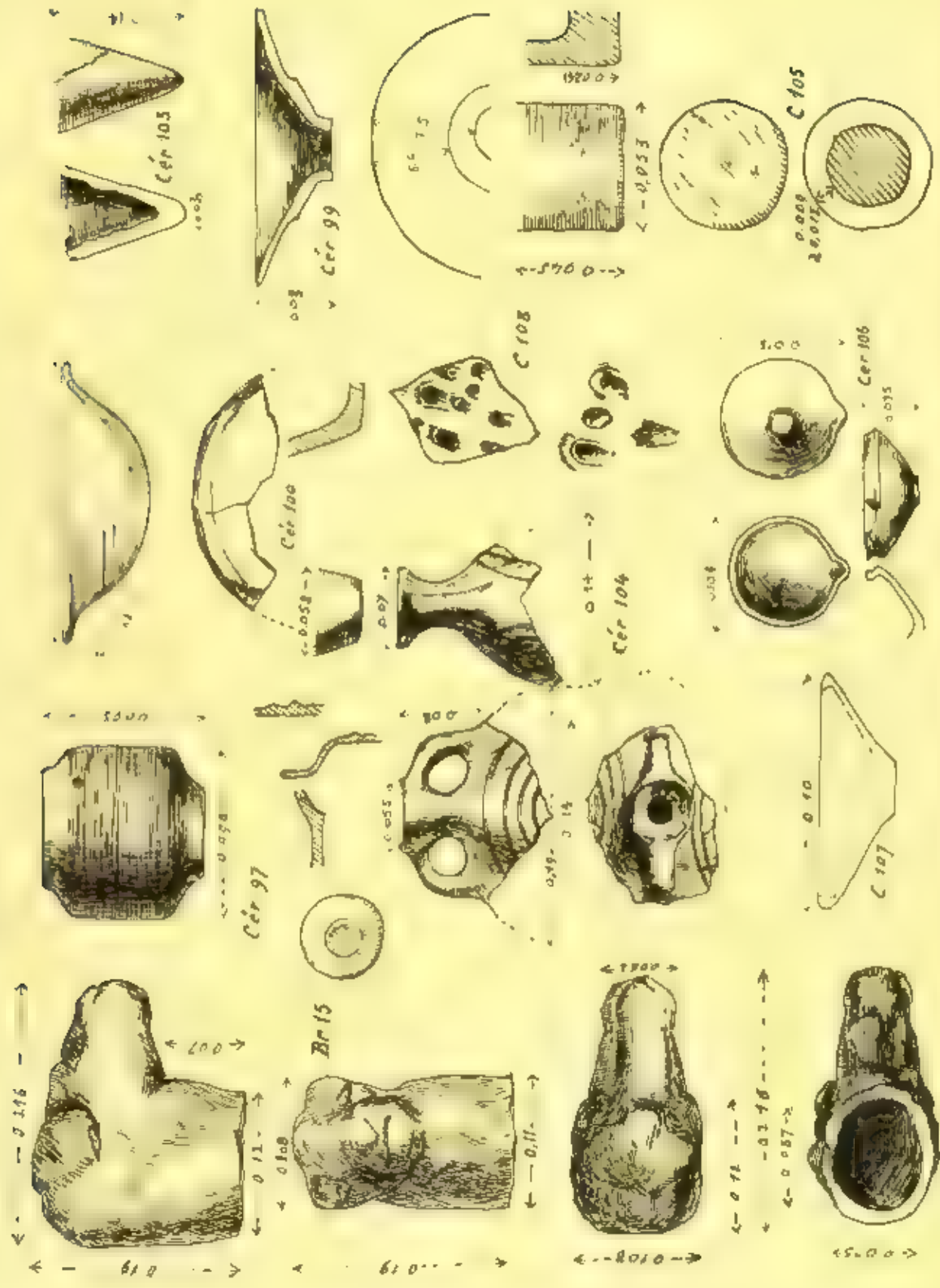


Fig. 1. Fragmentary pottery from the site of the "Cér 97" (see text for details). Fig. 2. Fragmentary pottery from the site of the "Cér 97" (see text for details). Fig. 3. Fragmentary pottery from the site of the "Cér 97" (see text for details).

Fig. 4. Fragmentary pottery from the site of the "Cér 97" (see text for details). Fig. 5. Fragmentary pottery from the site of the "Cér 97" (see text for details). Fig. 6. Fragmentary pottery from the site of the "Cér 97" (see text for details).

indiquer par un léger aplatissement. Large collier en forme de pectoral. La queue, en partie engagée dans le socle, est ramené sur le côté du corps. Le socle, arrondi par derrière, ne dépasse pas la croupe, par-devant, les pattes affleurent également le socle. Entre les pattes de devant une inscription hiéroglyphique entre deux traits. Façade égyptienne d'un beau style. Longueur d'ensemble 0,48, largeur 0,23. Serpentine ou basalte fine verte, presque noire à la polir. Brisée en quatre cents fragments environ. Hauteur 0,27, longueur 0,57, largeur 0,10, hauteur du socle 0,043. Dans le sanctuaire, cf. pl. VII, 2, et IX, 3, sur le sol bétonné. Pl. XII.

6. Fragments d'une statue égyptienne d'un homme agaçouille. Le personnage coiffé du khaft ou de la perroquet, était assis sur ses talons, les bras tendus en avant dans la position de l'offrande. Socle rectangulaire avec entablement ou sabb. D'une grandeur naturelle anatomie très exacte. Abîme calculé par endroits. Dans le sanctuaire, cf. pl. VII, 2.

A. Socle. Une partie posée sur le sol bétonné par là en place. Orientation analogue à celle de l'acrotère dallés dressés à 85° et 145 degrés. Le socle est à 2 m. 34 de l'paroi Est. Au Sud l'intervalle entre le fragment du socle et l'annexe paroi est de 2,54. La grande dimension est orientée Nord-Sud. D'une soixante du socle. Largeur complète 0,79 (Est-Ouest), longueur de la partie conservée du socle 0,42. Hauteur 0,19. Surfaces polies fortement calcinées. L'albâtre devenu friable s'est fendu suivant les veines de cristallisation. Fragments paraissent avoir fait partie du socle. Fragments à surface plate calcinée, deux fragments sans doute de l'entablement qui aurait 0,06 d'épaisseur avec saillie de 0,025 environ. La statue faisant corps avec le socle se trouvait en deux points à 0,05 et à 0,07 du bord. Pl. VI, 4.

B. Statue. A côté de nombreux fragments impossibles à déterminer, on désigne quelques parties des membres, du tronc et de la coiffe sur leur position respective, cf. pl. VII, 2.

1° Les membres. Le genou droit, entier, complètement replié. Dimensions 0,18, 0,15 et 0,09. Traces d'attaches au socle et sur le côté gauche, sans doute à une sorte de tablier pendant sur le devant du personnage. Fragment du genou gauche.

Les deux coudes et le haut du bras nuds, longueur 0,14, section du haut du bras 0,157. Autre fragment du bras 0,05. La main droite palmée très longue, ongles bien marqués. La main est fermée sur un objet, par là le bord d'une ancre. Les ongles devaient être en dessous d'après la position des bras. Pl. XIV, 1.

2° Le tronc. Fragment d'avant et de la ceinture. La ceinture par là le bracelet rond de 0,015 de relief avec stries verticales. Un pagne ou un tablier paraît se crocher à la ceinture.

3° La coiffe. Partie postérieure, ramures convergent vers le bras. Hauteur 0,12, largeur 0,11. Trois fragments à ramures du même genre. Deux autres fragments portent en outre une bande de 0,005 de relief et 0,017 à 0,022 de largeur. Fragment d'un bracelet en émail rond portant des ramures semblables. Pl. XIV, 1.

4° Table ronde en albâtre. Fragments. Épaisse dalle ronde munie par dessus d'un rebord en forme de tore se terminant en cavet vers l'intérieur. Cette table est parlante.

ment par quatre petits pions en sautoir qui sont très légèrement bombés. Par-dessous, le logement des pions sur lequel le pied est constitué par trois, peut-être quatre, trous de 0,22 de diamètre, terminés aux faces et ne traversant pas complètement le pied de profondeur égale à environ 0,03. Deux de ces trous se trouvent à 0,045 du rebord. V. 0,23 de profondeur, diamètre de 0,09. Le bagueau traverse le tron principal. Logement d'une cheville de 0,008 de diamètre. Dans un fragment la cheville atteint le tron principal à 0,44 de profondeur. Le logement de la cheville est tantôt à peu près normal au bord, tantôt oblique. Dimensions de la table : épaisseur sans le rebord 0,08, rebord 0,007. Le centre de la table 0,77 environ. Dans le Sanctuaire, cf. pl. VII, 2, sur le sol bétonné. Pl. VI, 4-5, et XIII.

8. Grande coupe pied de soutien par trois pieds de bagueau. Basalte à gros grains, et tel peut-être, très irrégulier. Brisé en nombreux fragments. Hauteur totale 0,50, mais les pieds ont des hauteurs inégales des l'antépende et repare par trois tenons de bronze. Les tenons ont une largeur de 0,013 de diamètre extérieur. Dans le Sanctuaire, cf. pl. VII, 2, sur le sol bétonné. Pl. XIII et XIV, 2.

9. Les pieds du pied de soutien, par trois pieds retenues sur la paiss, quatre petits appendices de suspension avec tron. Pierre noire très brisée en nombreux fragments. Dans le Sanctuaire, cf. pl. VII, 2, sur le sol bétonné. Pl. XIII et XIV, 2.

10. Coupe soutènement par trois pieds de bagueau. Les XV. Le bagueau est assez bien poli. Par-dessous, vestiges d'un petit pied central rond. Basalte à gros grains. Brisé en nombreux fragments et le bord des pieds manque. Dans le Sanctuaire, cf. pl. VII, 2, sur le sol bétonné. Pl. XIV, 3 et XV, 1.

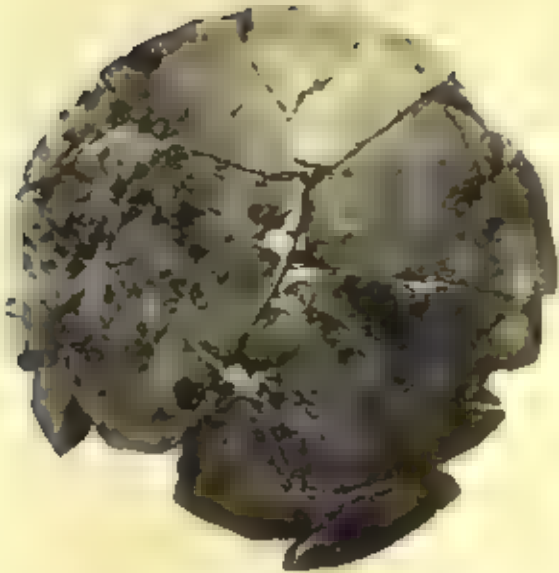
11. Coupe de trois pieds de soutien par des bagueaux à un axe central. Basalte. Brisé en nombreux fragments. Dans le Sanctuaire, cf. pl. VII, 2, sur le sol bétonné. Pl. XIII, et XIV, 3.

12. Pied de soutien par trois pieds de bagueau. Le dessous paraît avoir été soutenu par un axe central. La pierre est très anciennement brisée. Pierre très enflammée par l'incendie pour l'essentiel profondément le basalte. Saite de la Pierre est sur le sol bétonné, près du mur de l'Est, couchée au point où elle est vue dans la pl. X, 1. Cf. pl. VII, 2. On n'a pu trouver aucune pierre semblable dans les débris de la butte de l'égise, sa présence au milieu des débris de l'incendie est difficile à expliquer. Pl. IX, 6, et XV, 4.

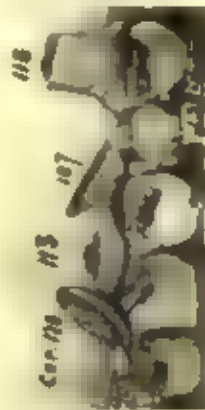
13. Coupe très épaisse. Les trois pieds sont à peine indiqués et engagés dans la masse. Peut-être avoir servi de mortier. Basalte. Pres de la salle des Jarres à l'Est. Pl. XI, 3.

14. Trois fragments d'une coupe sans pied rappelant en plus petit la forme de la grande coupe pl. n° 13. Basalte. Même endroit que la coupe précédente. Pl. XIV, 3.

15. Grande coupe pied et fond plat basalte. Hauteur 0,18. Diamètre maximum 0,88, 4 mètre de fond, 0,73 de profondeur. 0,07 d'épaisseur de la base trouvée et brisée en place engagée jusqu'au rebord dans le sol bétonné et entourée d'une petite encas de dalles dressées. Pl. XI, 6, et XV, 4 ; fig. 9.

[illegible]

$\frac{d}{dt} \left(\frac{\partial L}{\partial \dot{x}} \right) = \frac{\partial L}{\partial x}$



— 17 —

II. — *Bronze.*

9. Deux tenons semblables cousus les par une plaque métallique d'0,062 sur 0,02 et 0,007 et traversée de 2 chevilles de 0,006 de diamètre. Dans le Sanctuaire cf. pl. VI, 2, près de la porte du Saint des Saints. Pl. XIV, 3, et XV, 3.

10. Clou à grosse tête ronde légèrement bombée. La partie supérieure indique traces d'incendie. Dans le Sanctuaire cf. pl. VII, 2, près de la porte du Saint des Saints. Pl. XV, 3.

11. Petite tige à section carrée. Dans le Sanctuaire. Pl. XV, 3.

12. Deux crampons formant anneau, tige à section rectangulaire, l'un, *a*, dans le Sanctuaire, l'autre, *b*, dans la salle de la Pierre noire. Cf. pl. VII, 2. Pl. XV, 3.

13. Patte de chevre à section rectangulaire d'0,008 sur 0,005. Peut s'appuyer sur le côté. Dans le Sanctuaire. Pl. XV, 3.

14. Deux chevilles rondes. L'une à tête légèrement aplatie, l'autre sans tête. Route de l'Église. Pl. XV, 3.

15. Tête de monton. Le cou qui sert de base est évidé par une cavité ovale qui, si ce n'était le poids de la pièce, permettrait d'y verser un vase. Rappelée par le cylindre du prototype assyrien. La tête porte une bosse sur le front et deux petites nœuds. Les yeux sont creux et semblent avoir été garnis d'une plaque en cuivre. Bon état de conservation. Pièce très lourde et d'un beau style trouvée dans la salle de la Pierre noire, cf. pl. VII, 2, au milieu de charbon et de débris d'incendie, près de la base centrale et des fragments des vases mycéniens n^{os} 104-112. Pl. XVI, 1 et XVII, 1.

16. Les deux extrémités d'un bras de, très oxydé. Diamètre maximum 0,009. Salle de la Pierre noire, dans les cendres. Pl. XV, 3, et XVII, 2.

17. Clou à tête ronde et léger sacre bombée; pour s'attacher. Diamètre 0,02. Salle des Nattes. Pl. XV, 3.

18. Clou à tête ronde fortement bombée. Salle des Nattes dans les cendres. Pl. XV, 3, et XVII, 2.

19. Petit objet rouge et calcaire, paraissant avoir représenté un personnage ou un animal. Hauteur 0,06. Esplanade 1, Sud, près des grandes bases. Pl. XV, 3.

III. — *Céramique*

93. Petite jarre brisée, terre commune. Grand diamètre intérieur: 0,40, épaisseur de la paroi 0,015. Laissee en place, engagée dans le sol à l'extrémité de l'esplanade du Sud, vers l'angle Sud-Est, cf. pl. II.

94. Grande jarre à large ouverture, terre commune. Diamètre maximum 0,53, épaisseur de la paroi 0,03. Laissee en place, engagée dans le sol à l'extrémité de l'esplanade du Sud à côté et au Sud-Ouest de la grande base du Sud. Cf. pl. II, IV, 6, et V, 1.

97. Vase à large ouverture et en partie cylindrique. La paroi est percée d'3 trous de suspension, cubit du genre des précédents, la prise orifice de guidage des terre. Du genre des précédents, un peu plus rose. Hauteur 0,095, grand diamètre 0,006. Esplanade du Sud, près de la grande base du Nord, base 6. Pl. XVI, 2, pl. IX, 1 et 7. 4.

98. Petite assiette commune à fond hemisphérique. Terre bistre clair. Dans le voisinage des grandes bases. Pl. XVI, 2.

99. Fragments d'une coupe en terre cuise d'un vert bleu-vert fondu par suite de l'incendie. La pièce a été brisée en nombreux fragments avant ou pendant l'incendie, le fond ou le bas mesure (Grand diamètre) 0,16 à 0,18. Dans le Sanctuaire, cf. pl. VII, 2, dans les décombres calcinés.

100. Deux fragments d'un petit vase en terre bleue de ciel, à l'intérieur et à l'extérieur. Le bleu est étalé sur une couche blanche, argenteuse, style égyptien. D'origine par le feu. Forme évasée. Dans le Sanctuaire, partie N-E. Pl. XVI, 2.

101. Fragment du même genre mais vert, l'intérieur n'a pas été conservé. Même endroit.

102. Bas. Vase de terre cuise commune à col évasé. Traces de l'incendie. Dans le Sanctuaire. Cf. pl. VII, 2, et XVII, 3.

103. Assiette en terre gris foncé poreuse, forme profonde grossièrement dotée, sur le tour biseauté au moment traces d'incendie. Il manque quelques fragments, hauteur 0,07. Diamètre 0,285. Dans le Sanctuaire, avec beaucoup de fragments d'assiettes du même genre.

104. Fragment de vase à col et panse, terre gris foncé, assez poreuse et grasse que le numéro précédent, l'intérieur grossièrement écaillé. Dans le Sanctuaire. Vases du même genre à l'ouvrage des fraddeurs en terre rouge et à l'ouvrage Rontexalle, en terre bistre). Pl. XVI, 2.

105. Partie supérieure d'une grande assiette à deux anses. Sur la panse, des ronds légers et marqués en creux. Les marques du tour indiquent que les côtes ont été tournées. Plat argile de couleur terre de Sienne presque noire à l'intérieur et assez dure. Dans le Sanctuaire ou auprès. Pl. XVI, 2.

106. Fond d'un petit vase épais du travail grossier. Côté Sud du Saint des Saints. Pl. XVI, 2, et XVII, 3.

107. Coupe à petit bec-pièce. Bord égrainé et retourné, terre bistre clair. A l'œuvre du Saint des Saints, posé sur le sol baveux, sans doute en place, cf. pl. VII, 2, et XVI, 2; pl. LXX (1927), 1.

108. Fragment d'une petite assiette, fond plat échiné, terre commune assez fine. Diamètre 0,10 en son diamètre 0,03. Salle de la Pierre noire, angle S.-O. Pl. XVI, 2 et XVII, 3.

109. Fragment d'une grosse jarre ornée d'un réseau de trous très grossièrement exécutés avec le bout d'un bâton souvent effilé obliquement dans la terre molle. Même endroit. Pl. XVI, 2.

110. Amphore à deux anses sur col en fait clair. Dans les fragments les plus éprouvés par le feu, le col est devenu noir et le fond gris. Les ténies intermédiaires sont aussi représentées. Large bande d'imbrications sur laquelle viennent s'accrocher trois petites anses. Le col est très épais. Le matériel dure et fine, cassures rose et ocre, surface bistre parus de 1,00 environ. Salle de la Pierre noire, à l'Ouest et au Sud-Ouest de la base 4, auprès du bronze 13. Pl. XVII, 3, et XVIII.



Céramique mycénienne de la saule de la terre noire (Rest. att. m. Céramique 1913)

110 Cratère du même genre, même terre et même cuisson, l'épaisseur de la paroi et la forme du pied sont semblables. Décor en trois bandes : noir, jaune d'or et acajou sur café au lait clair. La spirale enroulée, si caractéristique des arts méditerranéens, a inspiré l'ornementation. Sur les côtes deux vases ornés de losanges. Le vase comme le précédent, est certainement d'importation mycénienne. Salle de la Pierre noire, même endroit. Pl. XVII, 3, et XVIII.

111 Coupe très fine et de beau style à une anse. Paroi de 0 002 à 0 003 d'épaisseur, remarquablement dure à son métalique, assure gros fer. Surface lustrée tournant par endroits au rouge. On obtient au feu sans fritt. De même provenance. Même endroit. Pl. XVIII.

112 Fond d'un vase du même genre et de même forme un peu plus petit. Même endroit. Pl. XVIII. Les fragments des n° 109-112 étaient au milieu des cendres, mêlés les uns aux autres, leur fracture a eu lieu avant l'incendie de l'édifice qui les contenait. Deux fragments du n° 109 étaient dans le Sanctuaire vers le point 2. Cf. pl. VII, 2.

113, Petite assiette identique au n° 107, terre un peu plus rose. Salle de la Pierre noire près de la base 4 au N.-O. Pl. XVII, 3.

114. Écuelle ou assiette très grossière. Hauteur : 0,095, grand diamètre : 0,25. De la salle de la Pierre noire, cf. 116. 0,25 à 0,26. Terre rouge très poreuse, fond mal venu. Fond plat. Salle de la Pierre noire, partie Ouest. Pl. XVII, 3, et XIX, 2.

115. Assiette semblable un peu moins grossière, trouve comme la précédente et avec une quantité de fragments d'assiettes du même genre dans la salle de la Pierre noire, partie Ouest. Cf. pl. VII, 3. Les assiettes semblent avoir formé une pile au moment de l'incendie. Pl. XVII, 3.

116. Petite cruche à gobelet et de forme élégante, terre commune. Salle de la Pierre noire, à l'Ouest. Trouvée dans les cendres et très marquée. Assures incisées. Pl. XVII, 3; fig. 10.

117. Autre cruche du même genre mais un peu plus grande. Même endroit, quelques cassures. Pl. XVII, 3; fig. 10.

118. Pièce cylindrique et creuse à base arrondie, cassures en haut et en bas. L'intérieur du cylindre est à peine ébauché, ce qui fait penser que l'artisan a travaillé au fond



d'un tube plus long. Terre commune, épaisseur de la paroi 0,01, hauteur 0,084, largeur maximum 0,061 diamètre au sommet 0,053. Sade du Grand vase A comparer avec le n° 12 du tombeau I, cf. *Syria*, 1927, p. 17-19 et pl. XII C. On peut rapprocher ces deux pièces dont la base et le commencement font défaut, du bréle parfum de Teil Taannak *SELLIN*, *Teil Taannak*, fig. 94, H. VINCENT, *Tannan*, p. 182, fig. 94. Pl. XVII, 3, et XIX, 2.

119 Jarre brisée, terre commune mais bien cuite. Profondeur 0,75, largeur à l'intérieur 0,54, orifice 0,24 rebord de 0,04 environ. Engagée jusqu'au rebord dans le sol bétonné, au N-E de la salle de la Pierre noire. Pl. XI, 4-2.

120 Petite assiette à bords légèrement retournés, dessous plat, pièce simplement détachée du tour. Terre commune assez claire. Trouvée avec un petit fragment de piquet dans la grande jarre engagée dans le sol au Nord-Est de la salle de la Pierre noire (n° 119). Pl. XVII, 3.

121 Petit vase de faïence assez semblable à la gaudet égypt. Fond légèrement concave, cassure dans la panse. Hauteur 0,067, cassure au sommet, grand diamètre 0,053, épaisseur de la paroi 0,005. Esplanade du Nord, partie Sud-Est. Pl. XVII, 3, et XIX, 2; pl. LXX (1927), 1.

A B. — Toute cette céramique est assez exactement datée par l'incendie qui paraît remonter à la prise de la ville par les Hittites vers 1475 avant J.-C. On y trouve des apports égyptiens n° 118-121 et mycéniens n° 104-112 en accord avec l'époque. Une seule pièce, n° 118, est à rapprocher de la céramique des tombes IV et III, encore peut-être moins exacte. Le déblaiement de l'espace des Jarres n'étant pas terminé, la publication et l'étude des grandes pièces qu'on y a trouvées ne seront faites qu'après la troisième campagne de fouilles. Pl. IV, 2, et XI, 3-4.

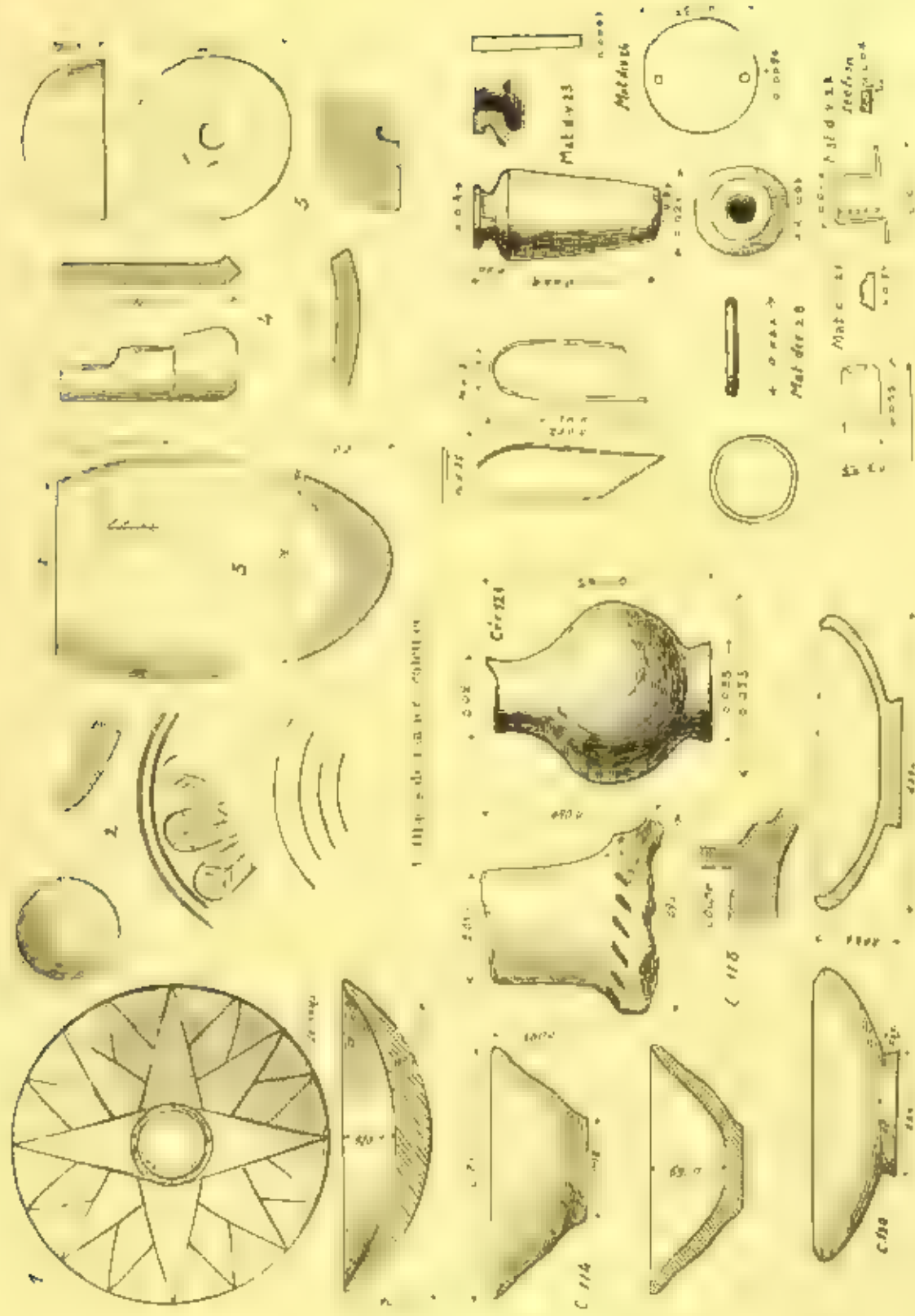
IV. — Matière calcinée

Matière grise ou blanche très poreuse, sans doute par suite de calcination, ressemblant à de la pierre ponce, fragile. Objets découverts exclusivement dans le temple de Aia-Egal, dans le Sanctuaire, spécialement entre la base 3 et l'angle N-E. Matière ayant subi une température considérable et a souffert d'un très léger

1. Groupe sans pied en forme de calotte, autour d'une sorte de bouton au tour par endroits, sans doute par suite de l'action du feu. Le dessous est orné d'une série de points rappelant la « rosace des vents » et autour au centre un petit cercle garni intérieurement d'une ligne de points. Le dessus est tracé par un creux rempli d'une matière plus claire. Pièce très fragile mais brisée en nombreux fragments. Diamètre 0,152 épaisseur moyenne 0,015. Pl. XVII, 2, et XIX, 1.

2. Trois fragments du rebord d'une assiette qui paraît être du même type. La face intérieure est cependant moins creuse et plus plate. Dessin de palmettes autour du centre, dessin noir sur fond clair. Intérieur très uniformément noir. Épaisseur 0,017. Pl. XIX, 1.

3. Partie du rebord et fond d'un vase ovoïde orné de palmettes tombantes. Procédé



2 Céramique de la salle 1. La Pierre noire (Cér. 414), de la salle du Grand vase
Cér. 118 (Cér. 1 parvis du Nord Cér. 121)

3 Pot à col de matières diverses provenant du
sanctuaire

de fabrication et de décoration semblable à ceux des pièces précédentes. Le dessin très effacé apparaît actuellement en blanc sur fond violet foncé de vin ou vert pâle en l'ours. Diamètre de l'orifice : 0,085 environ, hauteur totale : 0,16 environ, grand diamètre : 0,11, épaisseur du la paroi : 0,009. Pl. XIX, 1.

4. Partie d'un vase cylindrique (on a paroi épaisse 0,028), grand diamètre : 0,19 environ, hauteur dépassant un peu 0,165, vernis noir brillant, endommagé par le feu, peut-être violet à l'origine et noir par le feu. Pl. XIX, 1.

5. Ornement demi-sphérique enlaid d'un vernis vert, pointille de noir, le vernis sur la partie plate porte des traces d'adhérence contre un autre objet. Pl. XIX, 1.

V. — Matières diverses.

21. Deux fragments de feuilles d'or : partie de revêtement, trace de fusion en haut. L'un des deux est reployé à l'extrémité, l'autre petit est d'un côté, longueur : 0,055. Dans le Sanctuaire, cf. pl. VI, 3, Pl. XVII, 3, et XIX, 3.

22. Tige d'argent à section rectangulaire lisse en forme de grecque. Dans le Sanctuaire. Pl. XVII, 3, et XIX, 3.

23. Minuscule vase soigné en terre cuite, ou pierre dure, très dure et de grain très fin. Le bord polé des parois d'un côté sans doute à la suite de l'incendie. Fond plat par dessous plutôt un peu bombé. Hauteur : 0,034, grand diamètre : 0,021. Dans le Sanctuaire. Pl. XVII, 3, et XIX, 3.

24. Disque lisse lisse : 2 perçes de deux trous. Très soigné et paraissant provenir d'un bijou. Diamètre : 0,033, épaisseur : 0,0045, diamètres des trous : 0,0024. Dans le Sanctuaire, partie Sud. Pl. XVII, 3, et XIX, 3.

25. Disque plat par dessous, bombé par dessus. Les dessous très polis que le dessous lisse lisse lisse de deux côtés opposés section suivant une corde de la circonférence lisse lisse. Roche granitique riche en mica et ayant subi une forte calcination, cf. d'après M. J. Or. et. Dans le Sanctuaire des Saints du temple de Nin-Egal, partie Sud, fig. 8.

26. Spatule en os arquée d'un bout paraissant brisée de l'autre. Couleur brune. Les deux faces sont polies. Longueur : 0,012, largeur : 0,017, épaisseur : 0,002. Salée de la Pierre noire, dans les cendres. Pl. XVII, 2, et XIX, 3.

27. Spatule d'un même genre en os, couleur beige sans trace d'incendie, un peu plus épaisse que la précédente. Un seul côté poli. Longueur : 0,029, épaisseur : 0,003. Vers le même endroit (trouvé dans les débris). Pl. XIX, 3.

28. Bague en argent en forme d'anneau. Fer plat à l'intérieur, bombe à l'extérieur. Salle de l'Anneau d'argent. Pl. XIX, 3.

VI. — Tablettes à inscriptions.

I. — Inventaire du trésor de Nin-Egal, 4 exemplaires, 6 colonnes, 3 sur chaque face.

Au sujet des points de découverte, cf. pl. VII, 2.

A : 0,24 x 0,215 x 0,04, couleur crème et blanchâtre. Au point 1 (9 avril), un peu en dessous du niveau du sol bétonné du Sanctuaire.

B 0,26 x 0,22 x 0,045, gris rose et gris foncé, revers détruit. Une partie comprenant deux angles au point 2 (4 avril), l'autre partie plus calcaire au point 6 (19 avril).

C 0,21 x 0,21 x 0,05, couleur grise. Deux angles, au point 2 (9 avril), deux autres fragments au point 5 (18 avril).

D 0,22 x 0,20 x 0,048, gris clair et gris foncé pour les fragments calcinés, une partie très abîmée, a plu sur le sol bétonné du Sanctuaire au point 1, un fragment d'angle par-dessus mous atteint et plusieurs petits fragments aux points 2 et 3 (9 avril), entre la moitié de la tablette et quelques autres fragments au point 5 (18 avril).

II. — Inventaire du trésor des dieux du roi, 3 exemplaires.

A 0,145 x 0,11 x 0,03, marron, presque intacte, gros caractères au point 8 (29 avril).

B 0,091 x 0,075 x 0,01, couleur grise, caractères serrés. 2 fragments au point 1 (9 avril).

C 0,085 x 0,04 x 0,027, gris clair, la surface provient du triage des débris au Sud du Saint des Saints, primitivement dans le Sanctuaire ou le Saint des Saints, partie méridionale (vers la fin de la campagne).

III. — Inventaire du même genre que les inventaires I et II, 2 fragments.

1. 0,10 x 0,067, en deux morceaux.

2. 0,047 x 0,06. Au point 3 (9 avril).

IV. — Petite tablette.

0,102 x 0,067, bruns ou gris foncé, presque complète, une face intacte, caractères espacés avec des vides, au point 7 (21 avril).

Remarque. Toutes ces tablettes ont été trouvées posées sur le sol bétonné ou mêlées aux débris voisins du même sol, ou encore, aux points 1 et 4 dans la terre à un niveau égal ou inférieur au sol bétonné du Sanctuaire.

Les tablettes I ont été brisées au même endroit sans doute au point 2, leurs fragments, en effet, étaient mêlés. Les débris en ont été dispersés comme ceux des autres objets trouvés dans le Sanctuaire, mais pas davantage. L'éloignement du groupe est cependant difficile à expliquer. La dispersion des fragments est antérieure à l'incendie car ils ont subi des calcinations différentes. La face des tablettes posées sur le sol bétonné a été détériorée par la haute température qu'il a dû atteindre.

Les constructions paraissent avoir été maltraitées les avant l'incendie, le seul séparant le Sanctuaire et le Saint des Saints avait déjà disparu, laissant à cet endroit, un creux où sont tombés les fragments de tablette. Le mur séparant le Sanctuaire et la salle de la Pierre noire et déjà probablement crevé car nous avons trouvé des fragments d'un même vase (n° 100) vers le point 2 (2 fragments) et à l'ouest de la Lase centrale dans la salle de la Pierre noire nombreux fragments. Il est donc possible que les tablettes II et IV proviennent de cette salle qui ferait partie du « temple des dieux du roi ». Avant l'incendie on a dû procéder méthodiquement au déménagement des objets, à la destruction des monuments abandonnés et peut-être aussi à la recherche des trésors et des dépôts de fondation dans la construction même.

(A suivre.)

DE MESSIL DU BUISSON.

NOUVEAU DIPLOME MILITAIRE RELATIF A L'ARMÉE DE SYRIE

PAR

RENÉ CAGNAT

Les documents épigraphiques relatifs à la composition de l'armée auxiliaire de Syrie à l'époque romaine sont encore peu nombreux : on possède jusqu'ici, touchant cette question, trois diplômes militaires. Le premier, d'édit de l'année 86, accorde *equitibus et pedibus qui sunt in Judaea* ⁽¹⁾, le second, d'édit de l'UD, concède à des auxiliaires de *Syria Palaestina* ⁽²⁾ le troisième, rendu en faveur des troupes *quae sunt in Syria*, est l'an 157 ⁽³⁾ à quoi il faut joindre certaines inscriptions de moindre longueur dont la principale nous fait connaître un certain nombre de détachements envoyés *in Mesopotamiam* sans doute à l'époque de Trajan et employés à aménager une route militaire sous le commandement d'un M. Valerius Lollius ⁽⁴⁾. C'est à l'aide de ces documents et des données de la *Nature des Dignités* qui étant d'une date beaucoup plus récente, ne saurait être utilisée pour le Haut Empire qu'avec circonspection, que M. Chapot a pu, dans son livre sur *la Frontière de l'Euphrate*, donner la liste des ailes de cavalerie et des cohortes de fantassins dont la présence en Syrie nous est attestée à un moment quelconque et sur lequel on peut le quel point du domaine géographique qui intéresse notre sujet ⁽⁵⁾.

A ces maigres sources d'information, il convient de joindre maintenant un nouveau diplôme militaire provenant de Bulgarie. M. Welkov vient de le publier dans le 4^e volume du *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare* (p. 69 et suiv. avec fac-similé). En voici le texte ⁽⁶⁾ :

(1) *Dipl. mil.*, n° XIV.

(2) *Dipl.* CIX.

(3) *Dipl.* CXL.

STRAUS — IX.

(4) *Cl. Lat.* III, 600.

(5) *Cl. Lat.* III, 600 et 601.

(6) *Cl. Lat.* III, 600 et 601.

Faces intérieures.

IMP·CAESAR·DIVI VESPASIANI F·DOMITIA
 NVS·AVGVSTVS GERMANICVS PONTIFEX
 MAXIMVS TRIBVNIC PÔTESTAT·VIII·IMP
 XVII·COS XIII·CENSOR·PERPETVVS P·P
 EQVITIBVS·ET·PEDITIBVS QVI MILITANT·IN ALIS
 TRIBVS·ET·COHORTIBVS DECEM·ET·SEPTIEM·QVAE
 APPELLANTVR·II·PANNONIORVM·III·AVGVSTA
 THRACVM VETERANA GALLICA·I·FLAVIA CIVI
 VM·ROMANORVM·I·MILLIARIA·I·LYCENSIVM
 I·ASCALITANORVM·I·SEBASTENA·I·ITV
 RAEORVM·I·NUM·DARVM·I·ITALICA CIVI
 VM·ROMANORVM·II·THRACVM CIVIVM
 ROMANORVM·II·CLASSICA·III·AVGVSTA·THRA
 CVM·I·THRACVM·SYRIA·A·II·BRACAR
 AVGVSTANORVM·III·SYRIACA·IIII·CALLAE
 CORVM·LYCENSIVM·AVGVSTA·PANNO
 NIORVM·MYSVLAMIORVM·ET·SVNT IN
 SYRIA·SVB·P·VALERIO PATRVIND QVI QVI
 NA ET VICENA STIPENDIA·AVT·PLYRA·ME
 RVERANT QVORVM NOMINA SVBSCRIPTA
 SVNT IPSIS·LIBERIS·POSTERISQVE·EORVM CIVI
 TATEM DEDIT·ET·CONVBIUM·CVM·VXORI
 BVS QVAS·TVNC·HABVISSENT·CVM·EST·CIVI
 TAS·IIS·DATA·AVT SI QVI CAELIBES·ESSENT
 CVM·IIS·QVAS·POSTEA·DVXISSENT·DVMTA
 XAT·SINGVLI·SINGVLAS·A·D VII·IDVS NOVEMB
 M·OTACILIO·CATVLO·SEX·IVLIO·SPARSO·COS
 COHORT·MYSVLAMIORVM·CVI PRAEST
 M·CAECILIVS SEPTEMBER
 PEDITI
 BITHO SEVTHI F· BESSO
 DESCRIPTVM·ET·PECOGN TVM·EX TABULA·AENEA
 QVAE FIXA·EST·ROMAE·IN CAPITOLIO

Faces extérieures.

a) Même texte, sauf que les deux dernières lignes portent

NEA QVAE FIXA EST·ROMAE IN CAPITOLIO IN
 LATERE SINISTRO TABVLARI PVBLICI

b) Signatures des témoins :

Q • M V C I	A V G V S T A L I S
M • C A L • P U R N I	I V S T I
C • L V C R E T I	M O D E S T I
C • C L A V D I	S E M E S T I V I
C • P O M P E I	E V T R A P E L I
C • I V L I	H E L E N I
L • P U L L	V E R E C U N D I

C'est-à-dire :

Imperator Caesar Divi Iulii Caesaris filius Domitianus Augustus Germanicus pontifex maximus tribunus rei potestatis VIII imperator XVII consul VIII | censor perpetuus pater patriae equitibus et pedestribus qui militavit in alis tribus et cohortibus decem et septem quae | appellantur II Pannoniorum, III Augusta | Thracum, Veterana Gallica, I Flavia civium | um romanorum I miliaria, II Lucensium, I Asculanorum, I Sebastena, I Iurac | orum, I Numidarum, II Italica civium ro | manorum II Thracum civium romano | rum II classica, III Augusta Thracum, III Thracum Syriaca, III Bracaraugustano | cum, III Syriaca, III Bracaraugustano | rum, III Syriaca, III Calhaeorum Lucens | um, Augusta Pannoniorum, Musula | miorum, | et sunt in Syria sub P. Viterio Patrino qui quo | na et vicena stipendia aut plura meruerant | quorum nomina subscripta sunt, ipsis libe | ris posterisque eorum civitatem dedit et co | ntributum cum aerariis quibus tunc habuissent | cum est civitas eis data aut si qui caelibes ex | sent cum eis quos postea duxissent duxit | xat singuli singulas Ante diem VII Idus Novembres | M. Marcio Catulo, Sex Iulio Sparso | coactis uibus,, Cohortes Musulaniarum cum praefectis | M. Caccilius Septembris, pediti, | Bitho, Senti filio, Besso |

Descriptum et recognitum ex tabula ae | rea quae fixa est Romae in Capitolio | in latere sinistro tabulari publico.

C. Muci(i) Augustuli

M. Calpurni(i) Iusti

C. Lucreti(i) Modesti

C. Claudii(i) Semestini

C. Pompei(i) Eutrapehi

C. Iuli(i) Heleni

L. Pulli(i) Verrecundi

La date du monument est fournie par les noms de l'empereur Domitien accompagnés du chiffre de ses puissances tribunitiques qui nous reportent aux années 88-89, les années du règne de l'empereur commençant le 13 septembre pour prendre fin le 13 septembre de l'année suivante. Comme, d'autre part, on lit à la fin du texte la date des mois où le décret a été rendu : a d VII Id Nov., ce qui répond au 7 novembre, il faut admettre que le diplôme appartient à l'année 88.

Les noms des consuls, M. Otacilius Catulus et Sex. Julius Sparsus, devraient confirmer cette conclusion; mais c'est la première fois qu'ils se rencontrent. Pour l'année 88, les Fastes, tels que nous les connaissons, portent comme consuls ordinaires : Imp. Domitianus XIII, l. Minucius Rufus, et à la place de Domitien : du 15 avril au mois d'octobre, L. Plinius Grepus.

Il n'y a aucune mention de M. Otacilius Catulus ni de Sex. Julius Sparsus, pas plus, d'ailleurs, qu'en 89. Un des premiers résultats de la nouvelle est donc de compléter les *Fastes consulaires* pour l'année 88. Le consulat des deux personnages qui y figurent doit être assigné au 4^e trimestre de cette année.

À cette date — et c'est encore un fait que nous ignorons — le gouverneur de Syrie était P. Aferius Patrumus, celui sans doute qui fut consul suffect en juillet 82 avec L. Antonius Saturninus¹. Cinq ou six ans auraient ainsi séparé son consulat de sa légation de Syrie, ce qui est un intervalle normal.

La liste des corps auxquels les privilèges habituels ont été conférés par notre diplôme comprend trois ailes de cavalerie et dix-sept cohortes.

AILES : 1^{re} *Ala II Pannoniorum*. — Gichorius, dans l'article si précieux qu'il a consacré aux ailes de cavalerie de l'armée romaine², ne connaît qu'une seule aile de ce nom, dont la mention se trouve sur des briques découvertes en Mésie supérieure; il admet donc que la troupe campait dans cette province au 1^{er} siècle. Selon lui, elle aurait été employée le 1^{er} par Trajan contre les Daces. Il faut croire qu'elle aurait été employée en Syrie antérieurement à nous, ce qui serait très possible, qu'il n'y ait eu dans les cadres de l'armée deux *alae Pannoniorum*, celle de Mésie et celle de Syrie;

¹ G. I. L., IX, 5430.

² Le père de Trajan, consul en 89, fut légat de Syrie en 76, A. Cornelius Palma, consul en 99, fut légat en 105, Hadrien, consul

en 109, fut légat en 114, etc.

² *Denkschrift* de l'Académie de Berlin, Wissensch. 1 col. 125.

2^e *Ala III Aug. Thracum*. — Vous savez déjà qu'elle campait en Syrie une inscription de Tarragone contemporaine de Titus contient le nom d'un préfet du corps avec l'addition : *in Syria* ⁽¹⁾;

3^e *Ala Veterana Gallica*. — Elle figure dans le diplôme C.V.

Commares. 1^{re} *Coh. I Fl. c. r.* — Figure dans le même diplôme.

2^e *Coh. I miliaria*. — Au 13^e volume du *Corpus* ⁽²⁾, il est question d'un centurion *[co]hortis Rhannae (?) miliariae in Syria*;

3^e *Coh. I Lucensium*. — Son nom se lit parmi ceux des différentes vexillations envoyées en Mesopotamie sous la conduite de Valerius Lollianus à l'époque de Trajan;

4^e *Coh. I Aescalanorum*. — Même observation;

5^e *Coh. I Sebastena*. — Citée dans le diplôme militaire C.IV.

6^e *Coh. I Hurorum*. — Aucune trace de sa présence en Syrie ne nous était parvenue avant la découverte du présent diplôme. On ne connaissait de cohortes d'Itureens qu'en Pannonie, en Germanie et en Tingitane.

7^e *Coh. I Numidarum*. — Aucune mention épigraphique jusqu'ici en Syrie d'une cohorte de ce nom ⁽³⁾;

8^e *Coh. II Italica c. r.* — La cohorte figure au diplôme militaire C.V. De plus, on lit au 11^e volume du *Corpus inscriptionum latinarum* la mention *triduanus, cohortis miliaris Italicae cotant ariorum quae est in Syria*,

9^e *Coh. II Thracum c. r.* — Elle est citée au diplôme C.V;

10^e *Coh. II classica*. — Le 3^e volume du *Corpus* ⁽⁴⁾ fait mention d'un Q. Aemilius Secundus qui servit dans cette cohorte durant les dernières années du règne d'Auguste, sous le légat P. Sulpicius Quirinus. La troupe était donc déjà en Syrie à cette date;

11^e *Coh. III Aug. Thracum*. — On la retrouve au diplôme C.V.

12^e *Coh. III Thracum Syriaca*. — J'ai publié dans l'*Année épigraphique* ⁽⁵⁾, l'épithaphe d'un Agrippa natif de Palmyre qui servit dans la cohorte III Thracum Syri...;

(1) C. I. L., II, 4251.

(2) Cf. CILMUS, dans la *Revue épigraphique*, IV, col. 337.

(3) N° 3084.

(4) M. CHAPOT, op. cit., p. 106, mentionne

une cohorte de *Nesais*; citée par Arrien, III, 18.

(5) N° 6117.

(6) N° 6187.

(7) Année 1896, n° 35.

13^e Coh. IV *Bracaraugustavorum* — Son nom est inscrit au diplôme CIX et une inscription d'Afrique la qualifie de coh. *Bracarum in Judaea*¹.

14^e Coh. IV *Syracca*. — Ce serait d'après Caelionus, une cohorte de Thraces, mais la présence du corps en Syrie n'étant point encore signalée.

15^e Coh. II *Callaecorum Lucensium*. — On retrouve son nom dans la liste des vexillations envoyées en Mésopotamie, au temps de Trajan:

16^e Coh. Aug. *Pannoniarum* — Le nom de la cohorte se lit au diplôme CX.

17^e Coh. *Musulamiorum* — On ne connaissait jusqu'ici de cohortes de Musulames qu'en Numidie.

Telles étaient donc quelques-unes des troupes de cavaliers et de fantassins qui composaient les effectifs du corps d'armée de Syrie. A cette liste il conviendrait naturellement d'ajouter, pour compléter le tableau d'ensemble, non seulement les légionnaires, mais un certain nombre d'ailes ou de cohortes, auxquelles, cette année-là, il n'y avait pas eu lieu d'accorder la cité romaine ou qui la reçurent à une autre date de l'année, dont par suite, le nom n'avait pas à figurer sur notre diplôme.

Nous noterons que, parmi les corps énumérés par le nouveau texte de Bulgarie, quelques-uns étaient établis dans le pays avant l'année 88 ou y demeurèrent dans la suite.

Étaient dans le pays avant l'an 88.

La coh. Aug. *Thracum*, signalée déjà sous Titus.

La coh. II *classica*, déjà en Syrie sous Auguste et qu'on retrouve en 157 dans le diplôme CX, sous le nom de *II classica sagittariorum*

Continuèrent à séjourner en Syrie au II^e siècle :

L'aile *Veterana Gallica* (diplôme de 139);

La coh. I *Flavia c. r* (diplôme de 139, inscription de Lollianus, sous Trajan);

La coh. I *Lucensium* (inscription de Lollianus);

La coh. I *Ascaltanorum* (diplôme de 157, inscription de Lollianus);

La coh. I *Sebastena miliaria* (diplôme de 139);

La coh. II *Italica c. r* (diplôme de 157)

La coh. II *Thracum c. r* (diplôme de 157);

La coh. III *Aug. Thracum* (diplôme de 157);

La coh. III *Bracaraugustanorum* (diplôme de 139);

La coh. IV *Callaecorum Lucensium* (inscription de Lollianus);

La coh. *Angusta Pannoniorum* (diplôme de 157);

Comme il était d'usage, l'original du diplôme avait été affiché *in Capitolio*, non point sur un de ces nombreux édifices qui peuplaient l'*area Capitolina*, mais sur le côté gauche du *tabularium publicum*. Or ce monument, bien connu, était bordé à gauche, pour qui le regardait du forum, par le *clivus Capitolinus*. C'était donc le long de la voie, sur le mur de droite pour qui montait au Capitole, que la table de bronze était fixée. Le renseignement se rencontre pour la première fois. Il a son intérêt. Jusqu'en 85 les diplômes militaires étaient conservés dans l'enceinte même de l'*area Capitolina*. Les choses avaient changé en 88 ainsi que le prouve le texte du présent document, la place faisant peut-être défaut dans l'*area*, ils furent exposés à l'extérieur, le long de la voie qui y donnait accès du Forum. À partir de 90, on le sait, c'est sur le Forum même que se fait l'affichage, *in foro post templum Divi Augusti, ad Minervam*.

R. CAENAT.

L'AIGUIÈRE DE SAINT-MAURICE EN VALAIS

PAR

JEAN EBERSOLT

Ce joyau du trésor de l'abbaye d'Aigue est une des pièces d'orfèvrerie dont l'origine et la date ont été fort discutées. Des opinions très diverses ont été émises sur cet objet d'art en or fin, décoré d'ornements ciselés, d'émaux chassonnés et de pierres précieuses. Œuvre de haute qualité et de grand style, elle attire et retient longtemps les regards du visiteur, elle lui, comme le peletin d'autrefois, par la délicatesse des ciselures, l'éclat et la somptuosité des couleurs. Le vase, d'air galbe si élégant, est-il bien, comme la tradition le rapporte, un présent fait à l'abbaye d'Aigue par Charlemagne qui l'aurait reçu en cadeau du calife Haroun-al-Raschid ? Est-ce une œuvre arabe, persane ou byzantine ? Est-elle, en présence d'un travail exécuté en Occident d'après un modèle d'origine orientale ? Selon une autre hypothèse, la monture en métal précieux et les ciselures seraient l'œuvre d'un orfèvre byzantin, qui aurait utilisé des plaques émaillées fabriquées dans l'Orient asiatique.

D'après une autre supposition, cette monture serait un travail d'orfèvrerie occidentale et carolingienne. L'Orient et l'Occident se sont-ils associés pour

¹ G. COMBET-MARTIN, *Mélanges d'archéologie*, t. III, Paris, 1873, p. 120. — F. BUCK, *Denkmale christlichen Moslems neben Altordnungen*, t. II, K. Central-Commissariat, t. IX, Wien, 1865, p. 9. — E. ACHER, *Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Aigue*, Paris, 1872, p. 172 s., pl. 11-12. — H. RYCE, *Geschichte der Goldarbeiten des Mittelalters*, Zurich (1871), p. 118. — L. DE LISAS, *Les origines de l'orfèvrerie européenne*, t. I, Paris, 1877, p. 24 s. — E. MONTSAÏE, *L'émallure*, Paris, 1894, p. 74 n. du même, *L'orfèvrerie renaissante et moderne*, Paris, s. d., p. 79 s. — N. KOSYKOV, *Histoire et monuments des émaux byzantins*, Francfort, 1892,

p. 212 s. — M. DRESCHKE, *Lehrbuch der Kunstgeschichte*, t. V, Paris, s. d., p. 188 s., fig. 113.

² J. J. MARIOTTI et VASSEROT, *Les influences orientales*, V. MARIOTTI, *Histoire de l'art*, t. I, Paris, 1905, p. 601. — S. GREGG, *The Christian Iconography des ersten Jahrhunderts in der Schweiz*, Leipzig, 1907, p. 162 s. — M. BÉGIN, *Antiquités du Valais*, Fribourg, 1910, p. 25 s., pl. 11-16. — O. M. DALTON, *Byzantine art and archaeology*, Oxford, 1911, p. 496. — M. CONWAY, *The Treasury of St Maurice d'Aigue*, *The Burlington Magazine*, t. 21, 1912, p. 261 s., pl. 5. — P. GERMES, *Die christliche Monumental-Kunst in den Rhodan-*



A gu ere de Saint-Maurice en Va 414



Aiguille de Saint Maurice en Vézère

REVUE DES ÉTUDES ISLAMIQUES

ANNÉE 1927

Tome I^{er} — 4 cahiers

La REVUE DES ÉTUDES ISLAMIQUES est publiée sous la direction de

LOUIS MASSIGNON

Professeur au Collège de France

La REVUE DES ÉTUDES ISLAMIQUES publie chaque année .

4 cahiers, chacun d'environ 150 pages, format in-4 couronne (23,5 x 18,5)

Prix de l'abonnement à l'année 1928 France, **80 fr** , Étranger, **100 fr**.

Prix des années écoulées **125 fr**

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VI^e)

1927

n. o. DÉPÔT N° 717

REVUE DES ÉTUDES ISLAMIQUES

L'examen attentif des faits sociaux musulmans, notamment après établissement des deux premières éditions de l'*ANNUAIRE DU MONDE MUSULMAN*, dont la troisième édition est en préparation, a conduit son directeur à fonder la présente revue en lui donnant pour triple objet

- 1° De modeler sa *bibliographie* périodique d'islamologie sur le type des 'abstracts' qui rendent tant de services aux physiciens et biologistes, c'est-à-dire de donner avant tout dans les notices, après sommaire très concis des chapitres, le résumé précis des résultats nouveaux, l'état exact d'avancement atteint par la recherche scientifique
- 2° De fournir par intervalles un tableau des progrès des études islamiques dans les divers pays européens, — et de la connaissance de l'Occident chez les musulmans.
- 3° De donner des mémoires originaux d'islamistes européens et d'accueillir également des études de savants musulmans, portant sur des questions qu'elle proposera en enquête, notamment l'organisation du travail, les réformes pédagogiques, le statut juridique féminin et familial

Le système de transcription des mots orientaux sera technique en cas de nécessité

REVUE DES ÉTUDES ISLAMIQUES

SOMMAIRE DU TOME PREMIER

(ANNÉE 1937)

CAHIER I. — 4 planches, pages 1-144, in-4 couronne

Abstracta Islamica. Première série, sections I-XII, avec recension de 123 ouvrages nouveaux.

Enquêtes. Le Statut de la Femme Kabyle et la Réforme des Coutumes Berbères, par Marcel MORAND.

L'Université d'El-Azhar et ses Transformations, par Achille SEKALY.

Mémoires. Les "Souvenirs" du Cadi Mustafa Kemâl Pacha à suivre, version française remaniée d'après l'original turc par Jean DÉNY.

Chronique. Une lettre de Cheikh Sé'ad al-Moussaï Kamara, communication de M. Delafosse, avec une planche.

CAHIER II. — 2 planches, 1 carte, pages 145-308, in-4 couronne

Mémoires. Les "Souvenirs" du Cadi Mustafa Kemâl Pacha (suite et fin), version française remaniée d'après l'original turc par Jean DÉNY (avec 2 planches hors texte).

Enquêtes. Organisation Sociale et Politique des Tribus berbères indépendantes. I. Les Idj-dj-Touan Haut Atlas Occidental, par Robert MONTAGNE (avec 1 carte).

Blades sur les corporations musulmanes indo-persanes. I. Rasail Saqal. II. Rasail Sipalagari. III. Zang-Namé, traduits par A. M. KASSIM.

Compléments à l'enquête de 1923-1924 sur les corporations marocaines : chants corporatifs, etc., réunis par L. M.

Chronique. La lettre du Cadi de Mossoul à Lazard, critique par Naimé Kemal, d'une notice de Renan.

Au sujet d'un répertoire chronologique d'épigraphie arabe projeté par MM. Etienne COMBE et Gaston WIET.

Remarques sur certains articles parus dans les dernières livraisons de l'Encyclopédie de l'Islam. I^{er} Articles Kalender, kalendari.

Liste des ouvrages reçus et retenus pour la composition de la prochaine série d'Abstracta Islamica. Errata.

CAHIER III - 4 planches, pages 309-323, in-4 couronne

Exotètes. Les musulmans chinois et la République. Littérature islamique chinoise, par A. VISSIERE.

La latinsation de l'alphabet turk dans les républiques turko-tatares de l'U. R. S. S., par J. CASTAGNE.

Mémoires. Les chroniques de Ouata et de Néma. Soudan français (avec 1 planche) (à suivre), par P. MARTY.

Les Bealakis et Roumélie avec 2 planches par M. CHOLBIER.

Chronique. Les Kāvasthān ou "scribes", caste hindoue iranienne, et la culture musulmane dans l'Irān, par Y. BUSAIN.

Fa-Simile d'un autographe de Moustafa Kemal Pacha (avec 1 planche), par J. DENEY.

CAHIER IV - 1 planche, pages 464-618, in-4 couronne

Exotètes. L'Université d'El Azhar et ses transformations à suivre, par Achille SEKALY.

Mémoires. Les Chroniques de Ouata et de Néma. Soudan français (suite et fin) (avec 1 planche), par P. MARTY.

Cronique. Extraits de Presse Persane. *Habibul Matin* de Calcutta, *Satanekhye Iran* de Téhéran, traduits par A.-M. KASSIM.

Liste des ouvrages reçus et retenus pour la composition de la prochaine série d'Abstracta Islamica.

Note relative à l'index du tome I.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné,

declare m'abonner

à exemplaire de la REVUE DES ETUDES ISLAMIQUES.

année 192... au prix de fr l'abonnement

Adresse à laquelle l'abonnement devra être servi

Date :

Signature :

Contremarque :

composet cet ouvrage magnifique ? Ne serait-il pas plutôt au de ces nombreux objets d'art importés d'Orient en Occident pendant le moyen-âge ? Telles sont les questions que se pose le voyageur après avoir visité le trésor de la célèbre abbaye valaisanne.

8

L'anguine présente la forme d'un disque convexe sur les deux faces. Elle est munie d'un long col à huit anneaux, d'un bec tridenté, d'un couvercle et d'une anse à double courbure et d'un pied cylindrique. Le doigt n'est plus intact. Une main postérieure a fait subir à l'œuvre primitive des modifications pour la transformer en vase à reliques. Le couvercle et le bec tridenté ont été substitués avec de la cire, qui a débordé sur les parois extérieures. Le pied cylindrique est lisse et son or est plus brillant que sur les autres parties de l'anguine. Au-dessus de ce pied, sur les deux faces de la tranche du disque, deux petites plaques ne sont pas recouvertes d'or ni d'ivoire, comme plus haut nous le verrons. Les deux plaques et le pied cylindrique ont dû être rapportés postérieurement (pl. XX et XXI).

Les trois pièces mises à part, l'œuvre paraît avoir été conçue et exécutée d'un seul jet. Les plaques émaillées qui décorent les deux faces du disque, la tranche et le col, sont absolument appropriées à la forme du vase. Elles sont lues les séries dans des battes rabattues, exactement comme les numéros des gros saphirs. Les pierres précieuses sont filigranées et unies. Les minces filigranes sertissent les plaques émaillées dont ils épousent tous les contours. Ils ornent, d'abord, le couvercle, l'anse et le long col, le long d'une, comme les deux plaques convexes du disque. Ce sont des rangs de perles, des séries de demi-cercles, des lignes sinuées avec enroulements, des poses régulières et dans les courbes par alternance. Entre ces lignes ininterrompues, le filigrane, deux séries de feuilles à cinq ou à sept lobes sont délicatement ciselées. Sur l'anse se détache une feuille à lobes multiples.

1. *Journal des Savants* 16 p. 16 fig. 138
 H. P. u. K. R. 1898. *Beantw. d. Frage* Londres
 1926, p. 35 pl. 41-42

leur de l'ensemble 0 m 34 ha.

aparece (cont'd) de la p. 104 a la p. 105

Cette eau qui cache les pommiers ex-
rieurs de l'embouchure et qui est visible sur
un ph. logarithme a été élevée depuis

..

Ainsi, les émaux cloisonnés sont parfaitement adaptés aux surfaces planes et courbes qu'ils devaient décorer. Sur les deux cotés du disque, qui mesure 0 m. 113 de diamètre, les plaques sont convexes et accusent une forte courbure. A ce point de vue l'aiguillère est une œuvre fort remarquable. Ce genre de travail, le plus difficile de tous, exigeait une très grande habileté manuelle, une longue expérience technique. Que l'on songe à la difficulté de rapporter et de souder sur une surface bombée des lamelles délicates, qui forment les cloisons entre lesquelles on déposait ensuite les pâtes vitreuses, mêlées d'oxydes métalliques ! Cette application d'émaux sur une surface courbe est d'une rareté extrême. Elle apparaît sur une couverture d'évangélaire du trésor de Saint-Marc à Venise, où la tête en relief de saint Michel est recouverte d'un émail couleur de chair sur un masque d'or ¹⁰. Ainsi les artistes byzantins ont su appliquer l'émail à la décoration des reliefs, ils étaient passés maîtres dans la pratique délicate des émaux cloisonnés sur or (*chrysmos phtastros*). Sur les plaques de l'aiguillère de Saint-Maurice les cloisons d'or sont d'une finesse extrême, la surface, polie et brillante, ne présente aucune aspérité.

On remarque cependant quelques malheures dans le dessin : irrégularité des nombreux cercles, des fleurons et des marguerites, dissymétrie dans les ornements en forme d'étoile ou de cœur dans les feuillages, les rinceaux, les ornements géométriques et floraux, qui recouvrent toute la surface ; erreurs de dessin dans les corps des deux griffons et des deux quadrupèdes léonins, affrontés. Ces imperfections s'expliquent peut-être par la difficulté qu'a eue l'artiste de dessiner au burin sur des plaques courbes. Le corps des quatre animaux est, par contre, recouvert de petits ornements d'une fantaisie et d'une finesse merveilleuses : ce sont des petits cercles, des feuilles stylisées, des bandeaux, des zigzags. L'artiste a utilisé les ornements géométriques et floraux pour donner à ces ailes un aspect encore plus décoratif.

¹⁰ CL. A. PASINI, *Il tesoro di San Marco in Venezia*, Venise, 1885. Atlas, pl. 2, N. КОЗДАНОВ, *op. cit.*, p. 177 s., fig. 85; O. M. DAL-

TON, *Byzantine art and archaeology* Oxford, 1914, p. 500, 513, fig. 306, du même, *East christian art*, Oxford, 1925, p. 334.

La couleur est essentielle dans la technique de l'émail cloisonné. A ce point de vue les émailleurs byzantins avaient aussi acquis une science remarquable pour obtenir les couleurs les plus éclatantes et les nuances les plus fines. Les émaux qui decorent l'aiguière de Saint-Maurice sont d'un coloris



Aiguière de Saint-Maurice en Valais. (Plaque convexe en émail cloisonné.)

intense et d'une grande variété de tons, mais ils manquent parfois d'harmonie. Le fond, vert émeraude, est translucide et retient le reflet d'or de l'alvéole. On remarque plusieurs tons rouges (grenat, tirant sur le pourpre, rouge brique), des bleus de diverses nuances (lapis-lazuli, turquoise), le jaune et le blanc. Le vert émeraude et le bleu foncé, qui ont une importance toute spéciale sur les émaux ⁽¹⁾, sont les couleurs dominantes. La juxtaposition des tons est parfois

(1) Cf. M. ROSENTHAL, *Zellenschmelz*, Frankfurt, 1921, p. 64, J. SCHULZ, *Der byzantinische*

Zellenschmelz, Frankfurt, 1890, p. 33, 44.

d'un heureux effet. Ainsi, sur la plaque figurant les deux griffons, les deux rinceaux symétriques, placés sous les animaux, se terminent par une fleur dont les pétales sont de deux tons bleus différents, un point rouge indique le pistil, comme sur le reliquaire de Sainte-Croix à Poitiers. Les ornements floraux ressemblent du reste, à ceux qui apparaissent en foule dans les manuscrits byzantins. L'influence des procédés de l'émaillerie est très sensible dans les miniatures byzantines des ^{x^e-xiii^e} siècles où le peintre semble avoir voulu rivaliser avec l'émailleur⁽¹⁾. Cette similitude de manière dans les branches diverses de l'art est la marque d'un goût propre à une époque et d'une haute culture artistique. Les émaux de l'anguière de Saint Maurice, parfaitement intacts, ont des surfaces brillantes où se jouent des tons d'une transparence magnétique. La surface polie, éclairée par les reflets de l'or, brille comme une énorme pierre précieuse. Cette maîtrise et cette délicatesse dans l'exécution n'étaient possibles qu'à une époque où l'art, sorti de la période des tâtonnements, disposait d'une technique parfaite et d'une ornementation bien arrêtée. Les émaux du ^{xiii^e} siècle se distinguent encore par leur perfection technique, mais aussi par le défaut d'harmonie dans les tons⁽²⁾. Mais ces couleurs bariolées ne sont pas encore troubles ni déplaisantes; les tons ne sont ni crayeux, ni froids. Les défauts des émaux appartenant aux époques postérieures au ^{xiii^e} siècle, compositions barbares et de mauvais goût, émail tombant en poussière et se dissolvant en petits morceaux n'apparaissent pas encore sur l'anguière de l'abbaye d'Agaune.

†

Ce monument appartient à la catégorie d'œuvres essentiellement décoratifs. Le décor est formé d'éléments empruntés au règne animal, végétal et à la géométrie. Les quadrupèdes levés, dressés de chaque côté de l'arbre de vie (*Yggdrasil*), rappellent un motif familier aux décorateurs persans. Les griffons affrontés sont aussi un motif fréquent dans l'art de l'Orient asiatique. Ce décor, caractérisé par la symétrie et la stylisation extrême, a passé de là dans l'ornementation byzantine, où il a eu une longue fortune⁽³⁾. Les animaux heraldiques,

⁽¹⁾ Cf. J. ENCKES, *La miniature byzantine*, Paris, 1926, p. 41-46, 51.

⁽²⁾ N. KOSMINOV, *op. cit.*, p. 153 s., 250 s.

⁽³⁾ OTTO VON FALK, *Kupfer,ellenschnitz im orient und in Byzn.*, *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, 1909, p. 239.

fantastiques ou réels, sont figurés souvent sur les sculptures, les étoffes et les enluminures. L'origine byzantine est incontestable. Ces motifs ont été employés aussi par les enlumineurs. La maîtrise des Byzantins s'est affirmée aussi bien sur les émaux purement décoratifs que sur les nombreux émaux à sujets religieux. L'importance historique des premiers est égale à celle des seconds.

Plusieurs pièces de l'ancienne collection Zwénigerojskoi sont remarquables à ce point de vue. Ce sont des fragments de nimbe en email cloisonné sur or, où les couleurs diverses des ornements floraux se jouent sur la transparence du fond vert émeraude. Ici la perfection du dessin égale celle du coloris⁽¹⁾. Remarquables par leurs sujets et leur exécution parfaite sont aussi les médaillons fixés sur le cadre de la Pala d'oro à Saint-Marc de Venise. Deux griffons dressés sur leurs pattes de derrière gardent l'arbre de vie; le corps de ces animaux à tête d'aigle, aux ailes fines et recourbées, est orné, comme sur ceux de l'aiguière de Saint-Maurice, de motifs décoratifs très variés. Un autre médaillon présente également comme motif central un arbre sur les branches duquel sont posés des oiseaux; de chaque côté, autour d'un cercle, se dressent deux serpents symétriques⁽²⁾. On peut rapprocher de ces œuvres un bijou, en forme de médaillon, conservé au Musée du Louvre⁽³⁾. Les émaux sont ici endommagés, mais les fines cloisons dessinent un griffon, décoré d'ornements semblables à ceux des objets précédents. L'aiguière de Saint-Maurice n'est pas un monument isolé, elle fait partie d'une série d'émaux à sujet décoratifs et profanes, qui présentent un grand intérêt⁽⁴⁾.

(1) Musée du Louvre, Émaux n° 6 (don Morgan); cf. O. M. Dalton, *Byzantine enamels in Mr. Pierpont Morgan's Collection* (*The Burlington Magazine*, t. 24, 1912, p. 123); N. Kossakov, *op. cit.*, p. 302 s., pl. 48, 49, Cf. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2^e éd., p. 69; F. Bollé, *Die byzantinischen Zellschmelze*, Aix-la-Chapelle, 1896, p. 401 s.

(2) Cf. A. Panizi, *op. cit.*, p. 149; A. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, t. II, Milan, 1902, p. 642, fig. 479, 480; N. Kossakov, *op. cit.*, p. 121.

(3) Émaux n° 1 (Acq. 1864), cf. O. M. Dal-

ton, *East christian art*, Oxford, 1925, p. 341.

(4) Parmi ces émaux à sujets profanes, on cite encore un médaillon, fixé sur le cadre de la Pala d'oro à Saint-Marc de Venise. Il représente un cavalier tenant un fanon sur son bras; son cheval au galop est richement caparaçonné; son chien s'élance à la poursuite d'un lièvre. Ce cavalier chassant est un empereur byzantin, il est coiffé de la couronne constellée de gemmes, avec pendeloques retombant de chaque côté, sur les tempes; cf. A. Venturi, *op. cit.*, p. 652, fig. 478.



Ce vase est aussi remarquable par sa forme élégante. Son galbe ne rappelle pas celui des cruches en argent syriennes et sassanides dont le profil est alourdi par une panse large ou allongée ¹. La forme du disque se rencontre en Égypte sur les ampoules de saint Minas, mais ces petits objets en argile sont pourvus de deux anses et l'un col très court ². Nombreux et variés étaient les objets utilisés par les chrétiens d'Orient. Parmi les ustensiles liturgiques se trouvaient des calices (ποτήριον), des patènes (δισκος), des bassins et des aiguières (ἀγίασμα, ἁγίασμα, ἀγίασμα). Les derniers objets servaient au prêtre pour se laver les mains pendant les cérémonies liturgiques ³. Les aiguières servaient aussi à contenir l'eau dont il est fait usage dans le rituel ou l'eau chaude, qui était mêlée au vin avant la communion (συνάκρυν, ὑποπότισμα) ⁴. Mais les aiguières étaient aussi employées à des usages profanes. A la Cour de Constantinople on employait les vases merveilleux, qui servaient aussi à se laver les mains. Suivant la mode orientale, l'eau parfumée, contenue dans l'aiguière, était reçue dans un bassin (ἀγίασμα) ⁵. D'autres recipients, non moins riches, décoraient les tables des festins d'apparat.

(1) Cf. Ch. Diehl, *Un nouveau trésor d'argenterie syrienne* (Syria, t. VII, 1926, p. 107 s., pl. 28); M. CHABOUILLAT, *Catalogue général et raisonné des médailles et pierres gravées de la Bibliothèque nationale*, Paris, s. d., p. 467, n° 2880; CAMER et MARTIN, *Mélanges d'archéologie*, t. III, Paris, 1853, p. 134; I. K. SMIRNOV, *Argenterie orientale* (en russe), Pétersbourg, 1909, pl. 51, fig. 85 et passim; F. SARRIS, *Die Kunst des alten Persien*, Berlin, 1922, p. 51, pl. 136-138.

(2) Cf. J. STRECHOWSKI, *Koptische Kunst*, Wien, 1904, pl. 21; v. aussi, p. 330, fig. 309, le flacon en plomb ayant aussi la forme des ampoules de saint Minas. Les deux fioles du Musée chrétien du Vatican ont la forme d'un disque, pourvu d'un pied et d'un long col, mais sans anses, elles sont ornées sur les deux faces de portraits de saints; cf. BONALD et FLEURY, *La Messe*, t. IV, Paris, s. d., p. 174, pl. 332; C. M. KACZMANN, *Handbuch*

der christlichen Archäologie, Paderborn, 1903, p. 564, fig. 212.

(3) Cf. Th. PAGES, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, t. I, Leipzig, 1901, p. 99; Goss, *Euchologion sive rituale Graecorum*, Paris, 1647, p. 244, 245, 247; Du CANGE, *Glossarium mediae et infimae graecitatis*, s. v. — Sur la patène en argent trouvée à Rhin plusieurs vases liturgiques sont figurés sur la table d'autel. Devant l'autel, sur le sol, sont déposés un bassin pourvu d'un manche et une aiguière à large panse; cf. L. BAKUNIA, *Les trésors d'argenterie syrienne et l'école artistique d'Antioche* (Extr. de la Gazette des Beaux-Arts, 1920, pl. p. 4).

(4) Cf. PAGES, loc. cit.; Goss, op. cit., p. 124; Du CANGE, op. cit., s. v.; F. CARRON, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, s. v. Barettes, p. 1351, 1357.

(5) Cf. J. ENKESLOT, *Les arts somptuaires de Byzance*, Paris, 1923, p. 55-56.

Un flacon, figure sur une table de festin dans un manuscrit grec de la Bibliothèque nationale, présente beaucoup d'analogie avec l'aiguire de Saint-Maurice ¹. Ces deux objets se distinguent par la même sveltesse, la même élégance des anses à double entre et du long col pose sur un disque. Les objets en or étaient très nombreux dans les trésors du palais impérial de Constantinople, et l'empereur Constantin VII Porphyrogénète, en les énumérant au x^e siècle, a donné une idée du luxe dont des objets employés pour le service de table à la Cour, ou le mobilier était en harmonie avec la décoration des salles, ornées de tissus somptueux et de mosaïques à fond d'or. Objet de grand luxe, qui a pu figurer autrefois dans le cadre de cette demeure princière, la précieuse aiguire de Saint-Maurice, par suite de maladresses dans le dessin et du défaut d'harmonie dans les tons, doit être une œuvre du xii^e siècle, époque à laquelle les orfèvres byzantins possédaient encore la maîtrise dans cet art de l'orfèvrerie cloisonnée, qui a atteint, grâce à leur habileté, le plus haut degré de perfection.

JEAN EBERSOLT

¹ B. n. Gr. 135 fol. 18^v; cf. J. EBERSOLT, *La monnaie byzantine* Paris 1928, pl. 62-4.

LES CÉRAMIQUES MUSULMANES DE SESE AU MUSÉE DU LOUVRE

PAR

RAYMOND KOECHLIN

Depuis qu'a paru dans *Syria* l'article que j'écrivais au printemps de 1926 sur les céramiques de Samarra et celles de Suse¹, la Délégation scientifique en Perse a mis au jour de nouveaux documents d'art sassanide et musulman et les caisses qui les contenaient sont arrivées au Louvre. M. de Mecquenem, le chef de la mission, mit plusieurs mois à les classer à rassembler les fragments brisés, et, quand il eut fini son travail, l'intérêt de ces morceaux parut tel aux conservateurs du Musée qu'ils jugèrent nécessaire de leur donner une place bien en vue dans les collections. Jusqu'ici les pièces islamiques de Suse étaient restées mêlées avec les œuvres élamites et achéménides, et les produits des diverses campagnes de fouilles se trouvaient, en suite de l'inconfortable des locaux dispersés fort loin les uns des autres, la collection Dieulafoy à la Colonnade, la collection Morgan au Pavillon de la Tremoille, près des Tuileries, et les derniers arrivés dans la galerie de Delphes, au guichet Saint-Germain-l'Auxerrois. Grâce à une heureuse entente entre M. Thureau-Dangin, conservateur des Antiquités orientales, et M. Marquet de Vasselot, conservateur des Objets d'art du moyen âge, au département duquel ressortit l'art musulman, toute la céramique islamique de Suse fut extraite des ensembles où elle se perdait et réunie dans une même salle, avec quelques pièces sassanides placées auprès à titre de comparaison. On peut aujourd'hui la voir et l'étudier à l'aise dans le vestibule des galeries musulmanes, elle y voisine avec les fragments de Samarra déposés par le British Museum aucun meilleur emplacement n'aurait pu être souhaité pour elle.

À vrai dire il est permis cependant de craindre qu'elle ne souffre un peu du voisinage, dans une salle toute proche, des magnifiques faïences archaïques

¹ A propos de la Céramique de Samarra. *Syria*, 1926, p. 234.

de Syrie et de Rhages et des séries encore plus brillantes d'Asie Mineure naguère dites de Damas et de Rhodes. Les céramiques de Suse, en effet, nous sont parvenues en assez fâcheux état; presque aucune pièce n'est intacte; la plupart de celles qui ont gardé leur forme sont composées de fragments réunis avec peine et souvent complètes par de larges bandages de plâtre — encore sont-elles les privilégiées, car beaucoup ne subsistent qu'à l'état de débris ou difficilement la forme et le décor se reconnaissent. C'est que tout a été effacé sous les ruines des maisons et les couches de terre amoncelées ou brisée en tombant dans les puits ou les fouilleurs ont rencontré quelques-unes de leurs meilleures œuvres. Assurément les émaux subsistent et ils sont parfois de la plus rare qualité: les bleus de cobalt chantent sur le fond crèmeux, les jaunes et les verts jusqu'à se fondent en éclatantes harmonies, et le lustre apparaît: or, vert, brun ou rubis, le plus simple et sans doute et le plus varié dont l'éramique ait jamais été revêtue. Quel que soit pourtant l'art du chef des ateliers de restauration du Louvre, M. Boucher, a appliqué aux séries musulmanes les ingénieux traitements qui ont sauvé les admirables poteries protoélamites, la vitrine consacrée à ces morceaux garde un air d'austérité qui risque de séduire médiocrement le grand public: les amateurs de céramique eux-mêmes passeront peut-être vite devant les « leçons » aux réparations peu flatteuses. Les érudits toutefois, voire les curieux de plus en plus nombreux aujourd'hui de tout ce qui touche à l'antique Orient, s'y arrêteront avec intérêt: ils trouveront à cette collection un sérieux attrait, en ce qu'elle apporte de nouveaux matériaux à l'étude de quelques monuments remarquables d'une civilisation encore bien mal connue.

Les fouilles entreprises à Samarra par M. Sarre et ses collaborateurs présentent cet intérêt capital, nous l'avons noté dans notre précédent article que les objets qu'elles remettaient au jour se trouvaient à peu près exactement datés⁽¹⁾, la nouvelle capitale, fondée en 838 par le calife Montasim, fut abandonnée par ses successeurs en 882 et si la ville eut quelque temps à mourir il n'en faut pas moins logiquement donner au ix^e siècle ce qui y a été découvert. Ce point fixé, très heureusement rencontré, a permis de rectifier les datations naguère proposées pour la céramique primitive de l'Islam — et même

(1) *Die Ausgrabungen von Samarra*, t. II, F. Sarre, *Die Keramik*, Berlin, 1925, in-8°

pour certaines séries sassanides, par Pezard, qui avait été le premier à tenter de le fricher ce vaste champ et naturellement avait parfois erré¹, on ne saurait donc surfaire le service qu'a rendu à cet égard le livre où M. Sarre a publié ses fouilles. Celles de Suse ne pouvaient fournir de telles précisions, Suse, aux premiers siècles de l'ère chr., avait un passé plusieurs fois millénaire, le préhistorique, l'élamite, l'achéménide, le sassanide et le musulman s'y rencontrent, souvent confondus, mais le rapprochement des produits de tant de civilisations diverges qui se cachent derrière, paraîtra pas moins important. Nous n'avons point eu nous occuper des séries les plus anciennes, elles ont été étudiées par un maître², et une large place a été faite aux suivantes dans le *Catalogue des Antiquités de la Susiane* publié par Pezard et M. El. Pottier³, pour nous en tenir cependant aux périodes sassanide et musulmane, que souvent il est impossible de séparer, surtout le morceau que leur adosse avec ceux de Samarra oblige à donner au ix^e siècle ou au commencement du x^e, des types ont pu être groupés qui s'échelonnent du iiii^e siècle peut-être après notre ère jusqu'à vers le xiii^e, nous présentant un tableau relativement complet du développement de la céramique dans cette région où les arts de la terre avaient maintenu de si fortes traditions. Certes, des trous doivent être constatés; il faut bien avouer que les fouilles de Suse n'ont pas augmenté beaucoup notre connaissance de la poterie sassanide et qu'il ne s'y est rencontré des somptueux trésors d'argenterie contemporaine⁴ sans doute aussi du xi^e siècle ou viii^e, alors qu'à Rhages et dans la Perse du Nord fleurissaient les ateliers d'où sortaient les plus puissants ou les plus délicats chefs-d'œuvre, la récolte en Susiane semblera étrangement maigre; au contraire, la période de formation, les premiers siècles de l'Islam se présentent d'une extrême richesse et nulle part, en dehors de Samarra, elle ne saurait être plus utilement étudiée.

On a dit parfois, et il est vrai, que toute cette céramique n'était à Suse que d'importation et que l'ancienne capitale, trop profondément déchue aux premiers temps musulmans pour fabriquer elle-même, se bornait à recevoir les

¹ PEZARD, *La Céramique archaïque de l'Islam et ses origines*, Paris, 1930, in-4^e.

² Ed. POTTIER, *Étude historique et chronologique sur les vases peints de l'Acropole de Suse*, Mémoires de la Délégation scientifique

française en Perse, t. XIII, 1912.

(3) 2^e 64, 1920, in-8^e.

⁴ SAKSISSE, *Argenterie orientale peinte*, Saint-Petersbourg, 1909, in-fol.

produits des grands ateliers alors en activité. C'est la même opinion que les faits contredisent, à ce moment où on la présente ruinée, la ville d'étendue encore appréciable restait le centre d'importantes industries, de tissus de soie notamment, et, siège d'un évêché chrétien, elle gardait une vie intellectuelle dont témoignent de nombreux savants qui y étaient nés et y vivaient⁽¹⁾; aussi bien, M. de Merquenem y a découvert dans le sol des pernettes et des piliers servant à séparer les pièces dans le four, ce qui implique évidemment l'existence de céramistes, et des « rates de cuisson » se sont rencontrées, qu'on n'eut pas expédiées de loin à grands frais. Ce serait en l'ignorant cependant les conditions du commerce de la céramique en Orient que de ne pas admettre des importations; la poterie se transportait, comme toute autre marchandise, soit par pures, d'un bout de l'Asie à l'autre, et si Suse ne semble pas avoir reçu autant de porcelains de la Chine que Samarra², des fragments y ont été trouvés qui impliquent des relations avec la Perse du Nord et la Mésopotamie, voire avec les ateliers d'Afrasyab, près de Samarkand. Il faut prendre garde toutefois que la découverte de pièces d'un type étranger ne prouve pas toujours leur origine lointaine, tout comme leurs œuvres, les ouvriers eux-mêmes étaient transportés, et sûrement, quand Moutasim eut fondé Samarra, il y fit venir des potiers de Bagdad, sinon d'Égypte et de Perse qui y travaillèrent suivant leurs traditions. Suse n'avait pas de raison d'user de ce procédé. Elle ne dut pas manquer pourtant d'imiter ce qui se faisait dans les grands centres à la mode et c'est, croyons-nous, ce qui explique l'identité entre tant de pièces que la Délégation française en a rapportées et celles exhumées par M. Sarre à Samarra, la province s'est, comme toujours, inspirée de la nouvelle capitale. Au reste, celle-ci ne ne cherchant elle pas ses modèles ailleurs? Nous ne savons rien de la céramique de Bagdad, dont on a pu penser que ses ouvriers y travaillèrent, mais dès que les premiers fragments de Samarra apparurent dans les vitrines du Musée de Berlin leur ressemblance avec les produits de Rhagès frappa tout aussitôt et M. Ch. Vignier fut le premier à le pro-

⁽¹⁾ Cf. HARRISON-MYRSANO, *Dictionnaire de la Perse* (Paris 1861 n° 4) et SCHWARTZ, *Iran im Mittelalter nach den arabischen Geographen* (Leipzig, 1924 in 8°), ce *Susa* nous est très abondamment mis à notre disposition par M. Per-rand.

⁽²⁾ Voir le chapitre ix de SARRE, *Samarra*. M. G. Salles a étudié les influences chinoises sur la céramique de Suse dans une conférence du Musée Guimet (Gallavier 1928).

⁽³⁾ Cf. PÉZARD, *Céram. arch.*, ch. ix, p. 418 et pl. XC I-XCIX.

Chamer¹ pour lui, c'est à Rhages l'antique centre céramique de la Perse et qui demeure le plus riche, que Samarra s'inspire; les villes lointaines de Hophar ne en avaient fait autant², et sans doute Suse suivit-elle cet exemple. De là l'unité des maintenant exilée de toute cette céramique orientale, malgré l'importance inépuisable des apports locaux que les fouilles montrent mieux en lumière quand elles ont été étudiées scientifiquement et non plus, comme presque partout par les prospecteurs et indistincts. Ce point de vue a été contesté et M. Butler a tenté de le posséder Rhages le sa primauté au profit du Caucase³, nous n'avons garde de ne pas estimer sa valeur l'apport égyptien, celui de Rhages nous paraît l'emporter pourtant, et la suite de ce travail, nous l'espérons du moins, justifiera cette opinion.

Les poteries trouvées à Suse sont de types très différents — nous les avons réparties en diverses séries qui seront considérées les unes après les autres, celle qui convient d'examiner la première renferme les pièces non émaillées, parfois côtelées, mais le plus souvent lisses. L'un décor grave, estampé en creux ou en relief, ou forme d'appliqués (as de barbarie)⁴, leur usage et leurs formes sont variés à l'infini — et de même elles diffèrent extrêmement par la qualité du travail. On ne pouvait manquer de trouver parmi elles de ces grandes jattes ou, dans toutes les régions de l'Orient, l'eau est mise à rafraîchir par évaporation — les unes sont à large prise boudée, les autres à base effilée auxquelles un support est nécessaire pour les maintenir debout, et le décor de quelques unes ne manque pas d'élégance. Seulement ces pièces sont d'une étude fastidieuse et leur datation presque impossible à déterminer. Dénalafay en donnait plusieurs à l'époque parthe⁵, d'autres paraissent plutôt sassanides — et l'on en a trouvée de formes ou de décor analogues dans des centres exclusivement musulmans, à Samarra et à Damas⁶, on peut croire que le type s'est conservé et qu'elles s'étendent sur les longs siècles. Certaines cruches

¹ CHAMER, *Not. Excavations at Rhages*, *The Journal of Samarra Excavations*, juillet 1914, t. XXV, p. 212.

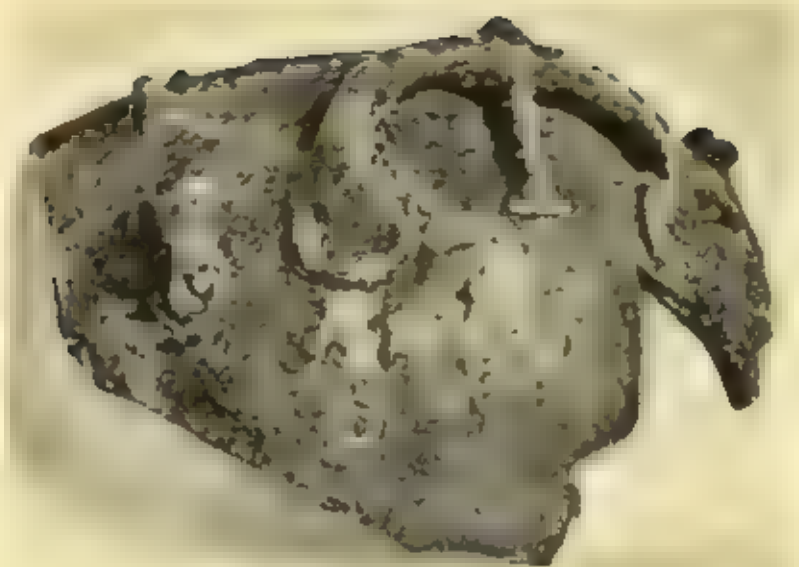
² CHAMER, *Revue d'Art oriental*, *Notes sur la Céramique persane*, *Revue des Arts antiques*, septembre 1925.

³ BUTLER, *Syria and Persia* (Londres, 1926) in.

Sur les pièces de ce type trouvées à Samarra, voir SARRA, *op. cit.* pp. 1 à 88 pl. I-IV.

⁴ DRELLAROV, *L'Acropole de Susa*, Paris, 1891, in-4°, t. II p. 426-431.

⁵ CONTENAU, *L'Institut français d'Archéologie et l'Art musulman de l'Iraq* (Syria 1921), t. V, pl. XLIX.



4



1



2

Céramiques Sassanides et Musulmanes de Suse
au Musée du Louvre.

au contraire, sont plus aisees à situer, les unes, en forme d'enchochés, assez classiques encore pour que le modèle n'en puisse guère être avancé plus loin que la fin de l'époque parthe ou le début des Sassanides, d'autres dont le galbe s'apparente trop à celui des aiguières sassanides pour qu'on ne les en doive pas croire contemporaines, d'autres enfin, des vases surtout, où l'on retrouve les formes qui ont fait fortune dans l'art musulman. Au reste, le plus souvent le décor plus que la forme donne leur caractère à ces pièces et, si l'on veut, à l'esprit l'incertitude des chronologies logiques uniquement fondées sur le style. Ce décor n'apporte pas non plus utilement son témoignage.

Les mœuvres sont le plus nombreux, méandres, torsades, batonnets, qui se répètent véritablement durant le millénaire que nous envisageons, mais souvent aussi l'art en est plus compliqué et notamment sur un petit vase à palmettes et lambrequins estampés en relief qu'a publié Pézard ⁽¹⁾ et qui semblera un exemplaire excellent du style des derniers temps sassanides — on en pourrait citer d'autres, plus ou moins caractéristiques. La faune apparaît moins souvent, et même la figure humaine est absente de la céramique de Suse : il n'y a pas d'ailleurs à le grandement regretter si l'on songe aux informes bonshommes appliqués à la barbotine sur certains vases de Samarra ⁽²⁾ — quant aux animaux, ils ne seraient guère représentés que par ce *fruse*, sur la paucité d'une jarre, de deux passants dans le style des frises de soie contemporaines — et par quelques autres types estampés en relief, simples débris malheureusement mais dont la stylisation ne dissimule pas le caractère assez tardif, si une curieuse coupe n'avait été trouvée récemment par M. de Mecquenot — on y voit graves des poissons et des crabes pris dans des filets (cf. pl. XVII). Le travail est médiocrement fin mais un esprit d'observation très aigu y apparaît et l'on voit vraiment les bêtes nager dans la nasse; c'est en quelque sorte la même acuité d'œil qu'aux dessins des ouvriers préhistoriques gravés dans les grottes. Il s'en faut toutefois que nous ayons ici affaire à des primitifs; un fragment de plat émaillé représente le même sujet —, puis, pour des raisons que

(1) *Ceram. arch.* pl. X, n° 2.

(2) SARRA, *ouvr. cité*, p. 17.

(3) PÉZARD, *ouvr. cité*, pl. X, n° 2. Comparer ces têtes aux les chameaux du *fruse* du Louvre au nom du caïd Negtekla († 961), M. de Mecquenot, *Musée du Louvre, l'Orient musulman*.

Tissus, etc., n° 131, pl. 39, et ERLANT, *Monuments et Mémoires* (fond. Piot), t. XXIV, 1920.

(4) PÉZARD, *ouvr. cité*, pl. CXL, n° 3, qui y a vu on ne sait comment un animal fantastique.

nous ignorons, devait être populaire alors¹ et il y est traité de façon analogue, or la technique en est inspirée de celle des Chinois de la dynastie des Tang (618 à 906), dont nous aurons maintes occasions de constater l'influence sur nos potiers, et nous nous trouvons ainsi ramenés aux premiers siècles de l'hégire. C'est la flore cependant qui les a le mieux inspirés. Nous n'en voulons pour preuve que deux petits objets : une coupe devenue presque célèbre depuis qu'il y a vingt ans M. Migeon l'eut publiée dans son *Manuel*² et un présentoir qui lui est de fort près apparente n° 2 pl. VIII, des pavots, des cepes de vigne, peut-être des branches de chêne y sont estampés en léger relief, du réalisme le plus délicat, et un peu dissymétriquement disposés, ce qui augmente l'agrément de la composition. On rencontre des décors pareils, de même irrégulièrement ordonnés, sur certains monuments de l'Asie antérieure, à Amman par exemple³, or, Amman serait du VIII^e siècle, et c'est le début de l'ère musulmane qu'accuse encore le type des caractères d'une inscription coufique d'ailleurs illisible qui court au bord de la coupe. La surprise a été grande chez plusieurs quand les fouilles de Samarra et de Rhagès ont remis au jour des céramiques admirables d'une date aussi reculée que le IX^e siècle, des pièces comme celles-ci les annoncent et préparent la voie aux progrès prochains. Volons aussi quelques vases à décor uniquement épigraphique : le caractère décoratif de l'écriture arabe est bien connu et nul n'ignore le parti qu'en ont tiré les ouvriers dans tout le monde musulman : nous ne retiendrons parmi les pièces de ce type non émaillées de Suse qu'un vase sur la panse duquel court un bandeau estampé : les caractères se détachent sur un fond de rinceaux, comme on les voit aux œuvres incrustées et aussi à une série de vases analogues trouvés à Rhagès que l'on date du début du X^e siècle⁴. Nous avons indiqué plus haut tout ce que Suse doit à Rhagès : voilà le premier

(1) Il se retrouve à une fresque de Samarra, il est vrai avec des variantes qui manquent ici. HERTZELD, *Malerien von Samarra*, Berlin, 1927, in-4°, pl. LIII.

(2) Migeon, *Manuel d'art musulman*, 1^{re} éd., 1907, fig. 336, p. 265, et 2^e éd., 1927, t. II, fig. 330, p. 181 ; PÉZARD, *ouvr. cité*, pl. LI, fig. 5 et 6 ; PÉZARD et PORTIER, *Catalogue des Antiquités de la Suse au Louvre*, 2^e éd., 1925, pl. XXIV. Mme Masson estime que les

branches représentées sont plutôt, outre la vigne, du grenadier, de l'amandier ou du citronnier, p. 236, note 2, du catalogue du Louvre.

(3) SARRE, *Nakam Ali. Jahrbuch der kgl. Preussischen Kunstsammlungen*, 1908 p. 69-71.

(4) Migeon, *Orient musulman, Céramique*, pl. 10. SARRE, *Keramik im Euphrat und Tigris Gebiet*, Berlin, 1921, in-4°, pl. IX, en a publié d'analogues découverts en Mésopotamie.

exemple que nous rencontrons de cette influence. Les autres viendront à propos des séries que nous allons voir, mais celui-ci est curieux, en ce sens qu'il nous montre les ouvrages de Rhages imités, sinon importés à Suse jusqu'aux derniers moments avant l'invasion mongole et les ruines qui s'ensuivirent.

Le procédé qui consistait à revêtir la terre d'une couverte avait été connu de bonne heure en Susiane et après les antiques carreaux élamites, les panneaux vermisses aux brillantes couleurs dits frises des Archers ou des Lions qui des murs du palais des Achéménides sont passés au Louvre témoignent de l'habileté de leurs émailleurs. Le secret ne semble pas s'être perdu, mais pendant longtemps les émaux monochromes ont été préférés. beaucoup de vaisselle de toutes sortes, écuelles, vases, cruches, réchauds, brûle-parfums, ont été rapportés de Suse — couverts tous d'un email bleu parfois très intense, toutefois, malgré les décors dont on les a ornés, méandres, chevrons ou dents de scie, gravés ou appliqués à la barbotine — malgré certaines recherches aussi dans les formes, il est difficile de ne y pas voir des objets d'usage populaire assez gros d'ordinaire, très éloignés en tout cas des magnifiques vaisselles d'argent faites pour la table des grands personnages et qui sont l'honneur de l'art sassanide. un seul vase bien inutile hélas ! pourrait rivaliser avec eux, c'est celui, de noble caractère, que Pézard a reproduit en couleurs¹ et où l'on voit l'arbre sacré, le *hom* dressé entre deux oiseaux. Il ne sert pourtant point à retenir l'attention, celle des grandes jarres, souvent émaillées à l'intérieur comme à l'extérieur, où l'on laissait l'huile ou le vin en réserve, de même que l'eau était mise dans les jarres poreuses pour s'évaporer. Le sol de Suse en a rendu un assez grand nombre, comme toujours à décor grise ou d'applications de barbotine, et l'on ne saurait nier que plusieurs n'aient grand air, les galbes en sont harmonieux et les anses, au nombre de deux, trois ou quatre, tantôt plates, tantôt corbées, s'attachent à la botte place. Aussi bien, un reste de tradition hellénistique se sent dans ces vases, ce sont des amphores ou des « pithoi » à peine transformés. Suse n'en a pas créé le modèle et il est remarquable même qu'on les puisse suivre sur la route, de l'Occident jusqu'en Perse. De ce type exactement, en effet, le Louvre en possède plusieurs qui proviennent

¹ On en a trouvé de même à Samarra
M. Barre les décrit, n° 90 à 114, pl. V et VI.

² Pézard, *op. cit.* pl. II III IV VI
³ Pézard, *op. cit.* pl. IX

de Rakka, aux confins de la Syrie *. M. Sarre en a rencontré partout dans les ruines des vieilles villes de l'Euphrate et du Tigre **, et de là sans doute ils sont venus à Suse. Ceux de Rakka sont datés généralement des premiers siècles de l'ère chrétienne et très vraisemblablement ils avaient déjà pénétré dans l'Iran du temps des Parthes. On peut croire que la fabrication s'en est continuée jusqu'à l'époque musulmane, mais est-il possible d'établir une chronologie de ces pièces ? Nous le croyons difficilement. Aux environs de l'Irak pendant des changements apparaissent parfois, ainsi nous publions un fragment de jarre où l'anse est flanquée de deux angles aux ailes employées appliquées à la barbotine, dont le grand style, encore tout sassanide, tranche sur l'habituelle médiocrité d'invention de ces potiers (n° 3, pl. VIII) et l'on remarquera surtout un « pillos », l'un des plus beaux qui aient été trouvés à Suse, où le décor de barbotine se complique étrangement (n° 1, pl. VIII). Sur la foi de marchands de Bagdad dont il les acquit, M. Sarre donne deux pièces analogues comme provenant de Samarra * et il les date donc du ix^e siècle, si son opinion doit être acceptée, il en faudrait conclure que le décor sassanide, qui semble si caractériser sur notre vase, s'est prolongé plusieurs siècles durant, ce qui n'est pas impossible, mais nous tendrions plus volontiers à donner à ces pièces la date qu'à notre sens leur décor indique et à les tenir pour de la période sassanide finissante. Cet exemple montre assez les difficultés de toute datation précise. Heureusement certains indices relativement exacts sont fournis de temps en temps par les caractères de quelques inscriptions, un bol que nous publions (n° 5, pl. XIV), à décor rayonnant de léger relief, en présente une que les meilleurs experts, MM. Marcus et Flury, donnent au x^e siècle, ce bol nous est donc un point de repère et il paraîtra d'autant plus intéressant que la date qu'on induit de l'inscription coïncide avec celle qui pourrait être tirée de son style. En effet, des morceaux analogues sont connus, dans les collections Mutiaux et Brangwyn notamment, qu'on attribue généralement au x^e siècle. Une telle constatation est pour renforcer les datations uniquement logiques dont nous déplorons l'incertitude, mais il nous faut ajouter aussi que plusieurs de ces bols seraient originaires de Rha-

* M. et Mme MASSOU. *La Céramique de Doura*. Extrait de GUMONT, *Fouilles de Doura-Europos*, Paris, 1926, in-4.

** SARRE. *Die Keramiken an Euphrat und Tigris* Gabiël, pl. I; pl. IV, n° 3, pl. V, n° 1.
(*) SARRE, *Samarra*, n° 110 et 111, pl. VI.



1



2

Ceramics from the Museum of Damascus
in the Museum of Damascus

ges¹ et ainsi c'est toujours vers Rhagès que nous nous trouvons ramenés dans nos comparaisons.

Les tons de la couleur que sont les Persans ne pouvaient s'en tenir à des céramiques sans email ou à email noir-brunne, comme on devait l'attendre. Le sol de Suse a rendu les poteries tout le doré est peint des tons les plus vifs, mais avant d'en aborder l'examen, il convient de noter quelques types qui se valent comme des essais. Ce sont eux aussi des morceaux non emailés. Toutefois, aux uns, un décor a été peint à même la terre cuite de rouge, noir, gris et noirs géométriques, et on rapprochera de ceux-là de très nombreux fragments de cruches portant sur toute leur surface des écritures qui constituent chose étrange, suivant la lecture de M. W. Marçais, comme la correspondance, en creuse de leurs propriétaires, aux notes, des inscriptions se distinguant assez purement décoratives ou parfois votives, mais tracées au moyen d'un email vitreux gris-bleu (n° 2 pl. XXV) de ce dernier type, Samarra et Suse seules ont fourni des exemples². Il est curieux que cette technique, peut-être venue de Byzance, reparaisse à Rhagès à la fin du x^e siècle, extrêmement perfectionnée d'ailleurs, puis qu'elle s'y produise des œuvres telles que la cruche à figures humaines du Musée municipal de La Haye³ et le fragment aux figures passants de la collection Eumorfopoulos. Quel que soit cependant l'intérêt de ces petites séries, il est peine de beaucoup pour la céramique persane sous couvert, non seulement elles aussi, comme les séries précédentes, posent de difficiles problèmes, mais surtout elles sont parmi les plus belles qui aient été trouvées à Suse.

Un des types qui se rencontrent le plus souvent est celui d'un émail blanc de cobalt sur fond blanc. Le fond a pris parfois, en suite du séjour dans la terre brûlée, un rouge et d'autrefois ne conserve aucune trace. La délicate harmonie subsiste et surtout le décor charmera par sa variété et la

¹ Les bols Brangwynn, exposés au Victoria and Albert Museum, sont inédits et nous en ignorons la provenance. Quant au bol Mutiaux, il a figuré en 1923 à l'Exposition d'Art oriental de Paris, sous le n° 81; c'est M. Viguière qui, au catalogue, donne la provenance de Rhagès et la date du x^e siècle. M. Henri Rivière, il est vrai, l'avait publié dans *La Céramique dans l'Art musulman*, pl. 17,

comme syro-égyptien et du xii^e siècle.

² Publ. par PÉREZ, *Céram. arch.*, pl. 4X, et par SAUZE, *Samarra*, n° 413 à 424, pl. VII et VIII.

³ GALLON, *Islanische Kunst*, n° 18, dans *Mededelingen van den dienst voor Kunst en de Gemeente S'Gravenhage*, avril 1924.

⁴ Cat. de l'Exposition musulmane de La Haye, 1927, n° 192.

largeur de son dessin. Tantôt il reste tout géométrique et ce sont, au fond de grands plats montés sur trois pieds ou de larges coupes, ces triangles entrelacés à qui l'on donne le nom de sreau de Salomon¹, tantôt de belles inscriptions calligraphiques traversent hardiment le plat ou, comme sur le bol que nous reproduisons (n° 1, pl. XXIV), en encadrent la panse, c'est encore une curieuse disposition de « virgules » sur le bord des coupes, parmi des rinceaux plus ou moins rudimentaires, mais aussi la flore apparaît et, à côté de fleurs stylisées l'on en voit qui sont vraiment peintes au naturel, tel l'admirable pavot que *Syria* a publié². Les décors divers s'accordent parfaitement avec les formes, d'une noble simplicité. Des fragments de cette sorte ont été trouvés à Samarra³, ce qui date notre sorte de la seconde moitié du ix^e siècle ou du début du x^e, si l'on tient compte du décalage nécessaire. Cependant Suse et Samarra n'ont pas et seules à fournir des morceaux de ce type, les fouilles faites à Rhages par M. Vignier en ont produit un grand nombre, repartis dans les collections privées et les musées d'Europe et d'Amérique⁴. Le « problème Rhages » se pose donc tout naturellement à leur propos et l'identité des pièces trouvées dans ces divers centres oblige à chercher comment elle s'explique. Or, pour nous, la fécondité du centre céramique qu'a été Rhages donne la réponse : à Suse plus ou moins de char, à Samarra presser le produit et sans tradition locale, Rhages a montré le chemin, non pas sans doute que tout ce qui a été exhumé de poterie en dehors d'elle en provienne, simplement exporté au loin par ses fabricants, mais ce sont eux qui fournirent les modèles⁵. Eux-mêmes au reste les avaient-ils inventés de toutes pièces? Non sans doute on ne saurait oublier que des morceaux de ce type nous sont parvenus de la Chine des Tang⁶, et nous ne tarlerons pas à voir quel compte il faut tenir des influences chinoises dans le développement de la céramique de l'Asie antérieure et de la Perse.

¹ PÉZARD, *Céram. arch.*, pl. CVIII n° 1.

² R. KOCHELIS, article *cit.*, 1926, pl. XLI, 2, et PÉZARD, *Céram. arch.*, pl. CVII.

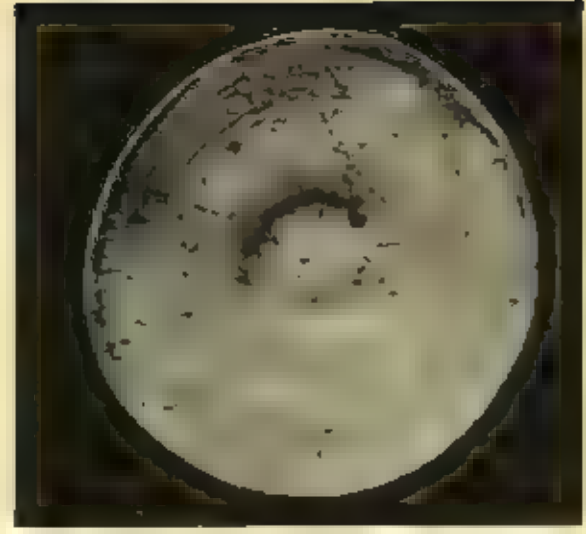
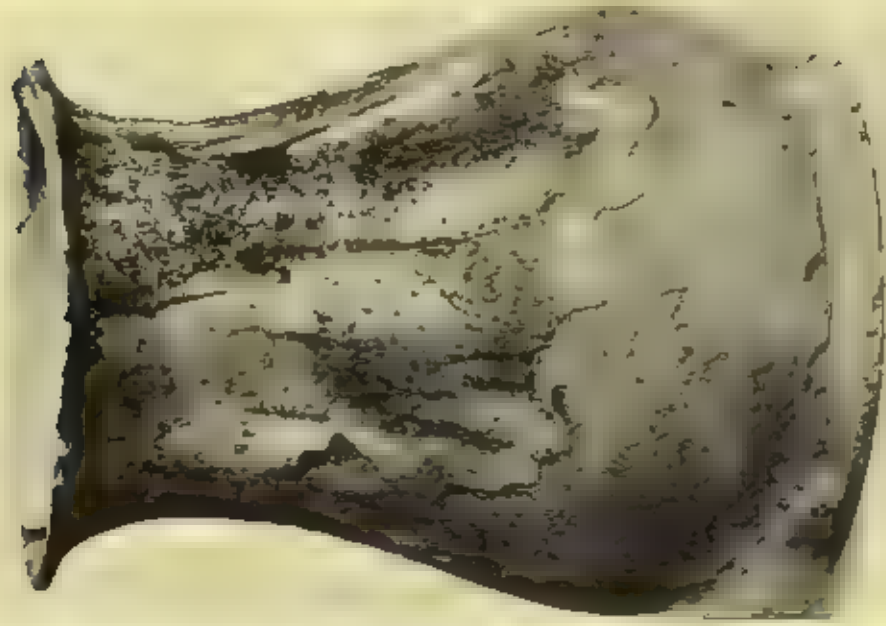
³ Voir SARRA, *Samarra*, n°s 163 à 196, pl. XVIII XX.

⁴ L'un d'eux publ. par H. RIVIERE, *La Céramique dans l'Art musulman*, p. 7, fig. 6.

⁵ Nous rappelons les articles où M. Vignier a le premier indiqué cette idée, *New Excava-*

tions at Rhagès. The so-called Samarra Palence. Burlington Magazine, juillet 1914, t. XXV, p. 212, et *L'Exposition d'Art oriental, Notes sur la céramique persane. Revue des Arts asiatiques*, sept. 1925, p. 41. Voir aussi notre article de *Syria*, 1926, p. 243.

⁶ SARRA, *Samarra*, fig. 104, p. 45, HOSSEN, *Cat. de la coll. Ekmorfopoulos*, t. 1, pl. 46, n° 334, etc..



LE PÈRE J.-A. JAUSSEN O. P.

*Professeur à l'Ecole Biblique
et Archéologique française, à Jérusalem*

COUTUMES PALESTINIENNES

I

NAPLOUSE

ET

SON DISTRICT

Un volume de 9 planches, 364 pp., in-8 jésus, 1927.

Prix 100 fr.

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VI^e)

1927

N. G. 5412 67 717

CONTENU :

INTRODUCTION — Description générale de Naplouse. — I. La population. — II. La maison. — III. La femme. La vie privée. 1. La situation morale à sa naissance. — 2. L'éducation des filles. — 3. Le mariage. a. Qualités de la jeune fille, b) Les fiançailles, c. Les cérémonies du mariage. — IV. La femme. La vie domestique et sociale. 1. La vie domestique. — 2. La fécondité. — 3. Les maladies. — 4. Les réjouissances. — V. La famille : 1. La constitution de la famille. — 2. Les généalogies. — 3. L'influence des grandes familles. — 4. La défense de la famille. le prix du sang. — VI. La religion : 1. Générations. — 2. Les mosquées. — 3. Les tombeaux des saints et wély. — 4. Les actes religieux. — 5. Le mauvais œil. — 6. Le mandai. — 7. Le cheikh 'Aly. — 8. Le cheikh Sa'ad ad-din. — 9. Les bénédictions et les malédictions. — 10. La religion chrétienne. — VII. Mentalité et traits de caractère. — VIII. Occupations. 1. Le travail. — 2. Le commerce. — 3. Le berger. — 4. L'alimentation. — 5. La somptuosité. — 6. L'épargne et la vie économique. — 7. Les carrières libérales. — 8. Les jeux et les distractions. — IX. La vie sociale : 1. L'impôt. — 2. Les droits du voisin. — X. La mort et le deuil. — TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES. — TABLE DES PLANCHES.

« L'enquête » dont le résultat paraît aujourd'hui, a été commencée pendant les vacances de l'année 1923. Elle forme le pendant de celle que l'auteur a menée chez les Nomades et publiée sous le titre de « Coutumes des Arabes au pays de Moab ».

Ne pouvant entreprendre un travail d'ensemble sur la Palestine aux contours si multiples et aux aspects si divers, l'auteur a restreint ici ses observations à la région et surtout à la ville de Naplouse ; territoire, en grande partie à l'abri des influences étrangères. Il se réserve de poursuivre ses investigations sur d'autres points de la Terre Sainte. Le présent livre constitue donc le premier volume d'une série à compléter ultérieurement.

La méthode, employée déjà dans les « Coutumes des Arabes », est reprise dans le travail actuel : étude objective des faits ; interrogations directes ; contrôle personnel, discussion avec l'indigène des assertions un peu extraordinaires en vue d'atteindre la vérité.

Le décor bleu de cobalt sur fond blanc semble avoir été à Suse en particulière faveur; la céramique peinte nous en montre cependant beaucoup d'autres qui coexistaient mais dont malheureusement peu de chose a survécu. Voici une coupelle au fond pittoresquement occupé par une grande fleur rouge à quatre pétales (n° 3, pl. XXIV); le travail est gros, mais l'intérêt en paraîtrait assez grand si, comme il nous semble, on y pouvait voir une imitation, si affaiblie soit-elle, des poteries de Zendjan ou de Hamadan¹. Suse ne nous en a révélé aucune autre et le fait est surprenant, si l'on songe à tout ce qu'elle doit à Khages, même dans ce court résumé, cette coupelle vaut donc d'être citée. Isolé aussi le vase que nous reproduisons (n° 2, pl. XXIII) à décors de palmiers², l'un des plus originaux qui aient été trouvés à Suse, et de même le fragment d'un grand bassin a été déjà à propos de la coupe non émaillée gravée de poissons pris dans un filet³; le même sujet y est peint, en brun poncille sur fond jaune, seulement on croit sentir ici quelque chose de chinois dans la technique, et la Chine apparaît plus sûrement encore à un bol, jaune également et à fleurettes fines, que de bons juges, tels M. Sarre, estiment avec nous importé de l'empire des Tang. Au reste, nous allons la retrouver dans un second groupe de céramiques peintes sous couverte, dans ces pièces jaspées jaune et vert, parfois ornées d'un dessin grave au trait, que les fouilles de Suse⁴, comme celles de Samarra⁵, nous ont rendues assez nombreuses et dont les prototypes chinois sont parfaitement connus.

Pour la série bleu de cobalt, nous pouvions supposer ces prototypes grâce à quelques rares morceaux venus de Chine dans les collections européennes, et, non seulement nous les connaissons dans les collections, celle de M. Eumorfopoulos⁶ et celle du Shosun de Nara ou sont réunis aujourd'hui encore

(¹) VIENNA, *L'Exposition d'art oriental. Notes sur la céramique persane. Les Arts asiatiques*, sept. 1923, p. 41 et suiv., et SARRE, *Keramische Neuerwerbungen der Islamischen Abteilung, dann Amtliche Berichte der Berliner Museen*, 1923, I, p. 5. V. aussi E. DIMARS, *Muhammedan Pottery in the Metropolitan Museum, Burlington Magazine*, t. XLIX, nov. 1926, p. 217 pl. II E.

(²) Un palmier assez analogue se voit à un tison du vi^e-vii^e siècle au Vatican, O. von FALKH,

Kunstgeschichte der Seidenweberei, Berlin 1913, fig. 90.

(³) PÉZARD, *Céram. arch.*, pl. CXI, n° 3.

(⁴) Cf. PÉZARD, *ouvr. cité*, pl. XXXI et XXXIII, et notre article de *Syria*, 1926, pl. XLIV.

(⁵) SARRE, *Samarra*, n° 227 à 254, pl. XXV-XXXIV.

(⁶) *Catalogue*, par HUBBARD, t. I, pl. 51 et 53. HUBBARD et HETTERINGTON, *The Art of the Chinese Potter from the Tang Dynasty to the end*

les brèves rassemblées au vii^e siècle par l'empereur japonais Shomon¹, mais ils se sont perdus, et par défaut, et M. Sarre en a publié plusieurs recueillis par lui à Samarra² — si Suse ne nous en montre pas, c'est sans doute que d'assez nombreux ouvrages, recherches par le calife et sa cour, ne convenaient pas à des provinciaux plus modestes. Ils se rattrapèrent d'ailleurs avec les imitations d'œuvres précieuses vasculaires et beaucoup ont été exhumées, par malheur, comme ils étaient presque toujours de très grands plats — elles ne nous sont guère parvenues qu'en fragments. Fragments très remarquables encore par la qualité de l'émail, moins raffinée sans doute que celui des originaux, toutefois d'un bel effet, et souvent aussi par le décor gravé sur le marbre, de grands médaillons s'enlevant sur un fond d'ombrières, renfermant tantôt des rinceaux, tantôt des fleurs stylisées, et surtout, chose rare à Suse, le heaume uséaux à la tige ornée d'une grande huppe³. Quelques monnaies aussi se sont retrouvées. L'une surtout remarquable en ce qu'il renfermait un petit trésor de monnaies (n^o 1, pl. XXIV); M. de Mecquenem les a soumises au spécialiste qui est l'archéologue de la Faye et celui-ci les a déterminées comme sassanides datant de 307 à 329 de l'ère grégorienne — c'est à dire sur la première moitié du v^e siècle, c'est à peu près la date qu'on aurait logiquement donnée au vase en se fondant sur son identité avec les fragments analogues de Samarra. Et maintenant la question des origines chinoises, se retrouve encore la question liturgique, une des meilleures pièces connues de ce type en vient en effet⁴, mais le problème est quelque peu compliqué cette fois par la présence de fragments analogues dans presque tous les champs de fouilles musulmanes — quantités en est tirées avec à Masyaf, grande ville des Sassanides du ix^e siècle, aujourd'hui en l'écart — le Samarra — on en a rapporté de Raqqa — et un morceau découvert à Hostat porte le même ornement huppe que les plats de Suse⁵ — il y a même plus — le sol de Constantinople en a rendu qui sont au Louvre grâce au don de

of the Ming, Londres, 1924, in-4°, pl. XV, etc.

¹ *Tōyō Gihō*, Tokyo, 1880, in-4°, t. V, pl. 255 à 257.

² *Opusc. cité*, n^{os} 218 à 224, et pl. XXVI à XXIX.

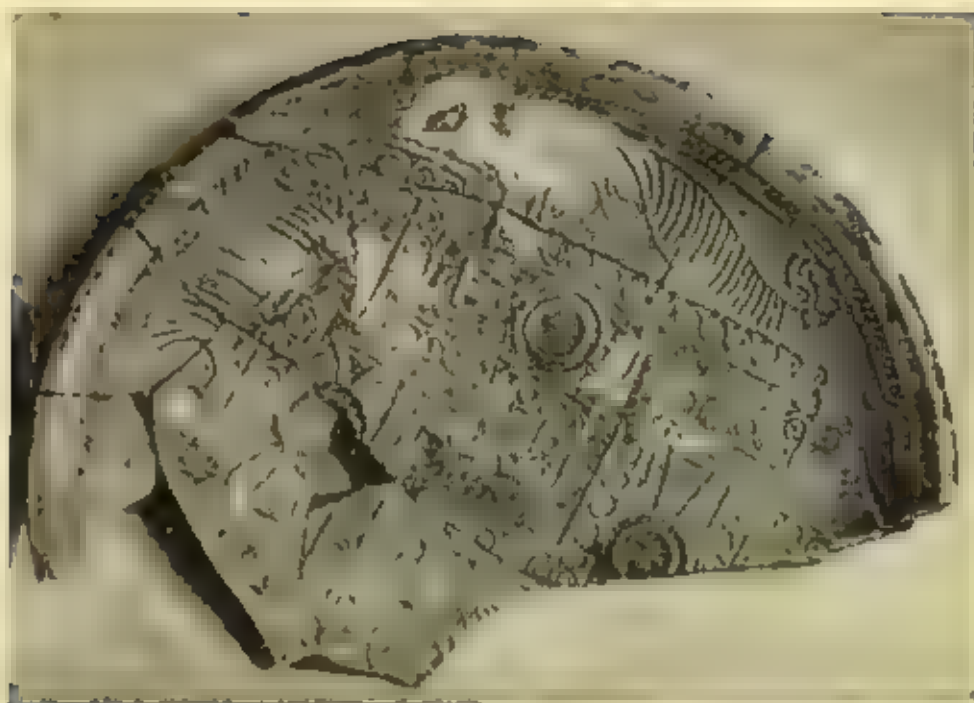
³ Un ornement huppe de ce type figure à une soie persane de Wolfenbüttel que M. von Falke date du ix^e-x^e siècle. O. von Falke, *Kunstgeschichtliche Zeitschrift*, Berlin,

1913, fig. 136.

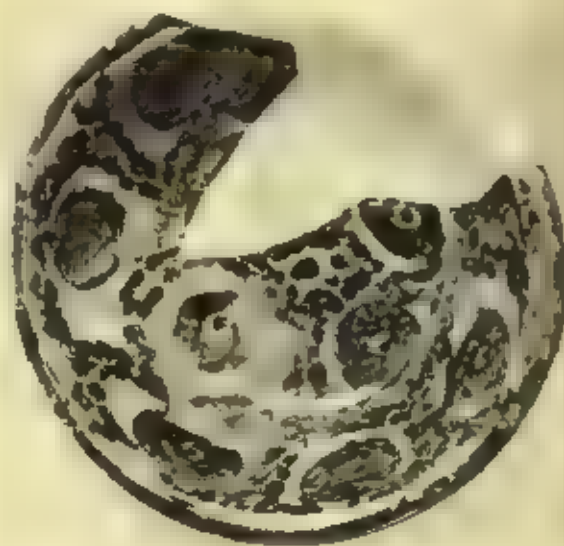
⁴ Publ. par Pâzany, *Ceram. arch.*, pl. XXXV, et R. Kozulitz, *Syria*, 1926, pl. XLVI.

⁵ Ils sont réunis dans une vitrine de la salle de Céramique orientale du Victoria and Albert Museum.

⁶ Au Victoria and Albert Museum, don Vernon Wethered, 1919.



1



2

Céramiques musulmanes de Suse au Musée du Louvre

M. Injoudjian¹. Est-ce Rhages qui avait fourni des modèles à tous ces ateliers ? Les emprunterent-ils directement aux ateliers rhodés ou elle-même s'était amplement servie ? Question encore insoluble à l'heure présente, mais qu'il était nécessaire de poser.

Et ces mêmes problèmes se retrouvent au groupe où nous en venons, celui des pièces vertes, jaunes ou légèrement lustrées d'or à décor en relief sous couverte plombée². Ce sont pour la plupart de menus objets, drageoirs, coupes circulaires à bords verticaux n° 1, pl. XXV, coupes incurvées à quatre pans lissés à anses voire une cuillère et une passoire dont nous ne savons pas d'analogues. aucune peinture ne les relève, mais les reliefs qui courent sous l'émail forment des décors très variés. Tantôt ils dessinent des figures géométriques, telles que losanges ou demi-cercles, tantôt apparaissent imbrications, rosettes, étoiles ou palmettes, et des rubans pointillés se recourbent en méandres compliqués, à moins qu'ils ne se cassent en manière de grecques ; et toujours le décor se compose harmonieusement, bien approprié aux formes qu'il revêt. Certains de ces petits morceaux sont parmi les plus élégants de la céramique suseenne. Mais que l'évidente unité du groupe dissimule de sources d'inspiration diverses ! Certains de ces formules décoratives sont traditionnelles en Orient, il en est que Pézard a reconnues (et après Strzygowski dans l'antique Assyrie, d'autres que lui montrait Mschatta³ et la palmette ou plutôt la demi-palmette telle que nous la voyons à certaines assiettes (n° 2, pl. XXV) était familière à l'art sassanide. On ne s'étonnera de la rencontre ni de figures géométriques élémentaires, ni de ces enroulements de lignes ou le génie de l'islam n'a jamais cessé de se plaire, cependant, si nous envisageons certains objets comme les tasses à imbrications, le souvenir ne nous reviendra-t-il pas aussitôt de ces petites coupes, également vertes ou jaunes et décorées en léger relief qui restent dans nos musées comme les plus délicats témoins de la céramique hellénistique dans l'Orient méditerranéen⁴. Et les coupes quadrilobes ornées au centre d'un

¹ A. Berlin anssl. Cf. SARRA, *Neuerwerbungen mittelalterlichen Byzantinischer Keramik, Antike Berichte der Berliner Museen* 1917, p. 167, et p. 178, fig. 33.

² Pour les pièces de Suse de ce type, cf. PÉZARD, *Céram. arch.*, pl. X n° 4, XI, et XII.

et pour celles de Samarra, SARRA, n° 123 à 144, pl. C et IX à XI.

³ *Céram. arch.*, p. 40.

⁴ A. ZANG, *Glasurte Tonggefässe, Antike Berichte der Berliner Museen*, t. XXV, n° 10, juillet 1914.

quatre feuilles compliquées¹ ne sont-elles pas proprement chinoises de décor et de forme? La collection Fumifopolas en renferme une toute semblable, il est vrai avec un Dragon² qui vient de Chine, et des fragments d'une autre ont été trouvés à Samarra, à côté de beaucoup de morceaux à décors exactement pareils aux nôtres que M. Sarre tient pour sûrement chinois³.

Il s'en faut d'ailleurs que cette jolie série soit un produit spécial à Suse et à Samarra. Rhages a fourni une excellente assiette de ce type⁴ et l'on en sait plusieurs fragments découverts en Égypte. Le professeur Butler a pris texte de ces derniers pour reconstituer la série entière pour les ateliers égyptiens⁵, mais nous ne voyons pas que ses arguments, auxquels nous reviendrons plus loin, notamment ceux qu'on pourrait de nouveau donner en faveur de l'attribution des modèles à Rhages — en tout cas l'inspiration chinoise de plusieurs de ces pièces demeure évidente. L'attribution serait même assez forte d'attribuer la plus grande partie du groupe à la Chine, tant il est difficile de distinguer les fragments chinois de Samarra de beaucoup de morceaux autochtones, pourtant des raisons absolues l'interdisent — non seulement des débris d'une assiette de Suse portent une magnifique inscription cunéiforme du plus beau style du V^e siècle, mais surtout beaucoup des pièces, vases et reliefs — non point les vases, il est vrai — sont revêtus d'un lustre d'or que la Chine n'a jamais connu. Il arrive que le séjour dans la terre humide ait effacé ce lustre, et c'est ce qui, à l'examen des premiers morceaux venus au Louvre, nous avait fait douter de son existence — mais l'arrivée de documents subséquents envoyés par M. de Mecquenem et l'étude de ceux du British Museum nous ont obligé à reconnaître notre erreur — un grand nombre de ces pièces sont lustrées, elles ne peuvent donc être chinoises, et le cas est trop rare pour qu'on ne le souligne pas. L'ouvrier musulman ajoutant à un modèle chinois et l'embellissant le lustre en effet donna à ces vaisselles un caractère remarquablement précieux

¹ Pézans, *Céram. arch.*, pl. XI n° 4.

² Cal. Hoonen, t. I, n° 393, pl. LIX, et Hoonen et Hertzshagen, *The Art of the Chinese Potter*, pl. XXXIII, n° 3.

³ Sarre, *Samarra*, n° 221, fig. 134, p. 61. et pl. XXIII, 10; voir aussi n° 223 à 226. fig. 134 et 135, et pl. XXIII, 1, 4, 7, 8, 10. Comparer les coupes blanches du Louvre à

décor de poissons publ. par M. Manqum et Vassilov, *Mélanges G. Schlumberger*, Paris, 1924, in-8°.

⁴ Elle appartient à M. Viglier.

⁵ Butler, *Islamic Pottery*, Londres, 1926, in-4°, p. 44-46; cf. sa pl. VIII B.

⁶ *Syria*, 1926, p. 237.

et il joue à merveille l'or que la religion aurait interdit de présenter sur la table des grands.

Une autre sorte de lustre s'est rencontrée pourtant, encore plus riche, et qui est devenu célèbre dès le jour où M. Sarre en découvrit à Samarra les premiers spécimens¹ : mais Samarra n'en avait naturellement pas le monopole, et Suse de même l'a pratiquée². Tandis que le lustre des pièces à reliefs semblait comme une légère poudre d'or dont la surface était semée, celui-ci fait profondément corps avec la pâte, et surtout une magnifique polychromie éclate, or, vert, brune, rubis : ces diverses teintes vinent ou se superposent en de somptueuses harmonies, les plus splendides sans doute dont céramique ne soit jamais parée (n° 3, pl. VVV). Assurément les formes de ces coupes — car ce sont des coupes surtout qui ont été trouvées à Suse — ne manquent pas d'élégance et le décor en est heureux : si aucune de nos pièces ne rivalise avec la « Coupe à l'Anglé » de Samarra³, on y voit des médaillons agréablement disposés parmi des guirlandes, des demi-palmettes qui s'éclairent comme le longs bouquets de feuillages de l'ombelle jusque vers le bord, des rinceaux variés se détachant sur des fonds presque toujours très couverts, voire des rameaux fleuris ou des branches de chêne au bout desquels pend un gland dessiné au naturel. Pourtant le décor, si ingénieux qu'il soit souvent, se distingue à peine et disparaît presque dans l'éclat de ce lustre extraordinairement sonore.

La soudaine rencontre d'un procédé d'une telle perfection n'a pas été sans surprendre, on se put donc en devoir de rechercher l'origine de cette technique et les opinions se donnerent libre cours. Pour M. Butler, qui entra en lice avec son grand volume *Islamic Pottery*, l'hésitation n'était pas permise, quelques coupes de ce type avaient été trouvées en Égypte⁴, c'était donc à l'antique céramique des Pharaons qu'elles se rattachaient : mais comme celles-ci n'avaient pas connu le lustre, il proclama que les Coptes l'avaient emprunté à

¹ SARRE, *Samarra*, n° 147 à 163, pl. AB à XVII.

² *Iranian Ceramics*, pl. CXXVIII à CXLIII, et R. KOCHLI, *Syria*, 1920, pl. XLII, n° 1, et pl. XLV, n° 2.

³ SARRE, *Samarra*, n° 156, pl. XIII.

⁴ Celle du Louvre, publ. MICHON, *Orient*

musulman, *caïre*, n° 33, pl. 10 et 11; voir aussi, *mon. élé*, pl. CXL, n° 2; une autre dans l'ancienne collection Fouquet, cat. de vente 1921, n° 308, pl. XV. Voir quelques fragments du musée du Caire dans *La Céramique Égyptienne de l'époque musulmane*, Bâle, 1922, pl. 1 et 4.

certaines traditions classiques et qu'évidemment des ouvriers du Caire en avaient apporté le secret à Samarra. La preuve de la pratique du lustre par les Coptes dans les temps voisins de l'Igire et antérieurement au ix^e siècle ne paraît pas avoir été faite par le savant professeur⁽¹⁾, et même ce qu'on sait de leur poterie au moment où ils auraient si glorieusement innové, est assez misérable² ; mais pour justifier sa théorie, il a d'autres arguments. L'historien Nassiri Khosrau, visitant l'Égypte au x^e siècle, relate³ qu'on fabriquait au Caire des faïences qu'à la description qu'il en donne on peut tenir pour couvertes d'un lustre polychrome. M. Butler y reconnaît aussi tout nos céramiques, et il conclut que si l'auteur les mentionne comme une spécialité du Caire, c'est qu'il n'en avait jamais vu ailleurs. Or, Nassiri Khosrau avait parcouru la Perse et la Mésopotamie. Comme on ne saurait douter, en suite des fouilles de Samarra, que des pièces de ce type y avaient existé jusque au ix^e siècle, la fabrication s'en était donc arrêtée, non de plus naturel, si elle n'était pas autochtone; des potiers égyptiens l'avaient introduite, puis, partis après le départ du calife, leurs traditions avaient disparu de l'Orient, tandis qu'elles se développaient au Caire dans toute leur splendeur. Un aussi bref résumé de la poterie égyptienne est assurément très incomplet, mais nous le croyons assez exact, nous est-il permis de dire sans plus que le plaidoyer ne nous a pas convaincu⁽⁴⁾ ?

À notre sens, Nassiri Khosrau, qui donne ses pièces lustrées du Caire comme diaphanes aussi, avait probablement en vue une imitation locale aujourd'hui disparue, de porcelaine de Chine, ce qui n'a rien de surprenant au

⁽¹⁾ Chap. vi, p. 39, et chap. xi, p. 149. Une des rares pièces coptes qu'il cite, celle du British Museum, n'est en réalité pas lustrée et à notre sens il en anticipe d'autres. Nous traiterons ce sujet en détail dans un travail présentement sous presse.

⁽²⁾ M. Wulff la déclare telle, *Altchristliche Bildwerke*, Berlin, 1909, p. 285. et d'ailleurs M. Borron lui-même, p. 16, va jusqu'à la traiter de *for the most part poor stuff*.

⁽³⁾ *Sefer Namah, Relation de voyage de Nassiri Khosrau*, trad. Scheler, Paris, 1881, p. 151.

⁽⁴⁾ Cet article était écrit quand a paru dans *Syria*, t. VIII, 1921, p. 264, un compte rendu du livre du professeur Butler par M. Flory. Nous sommes heureux que nos critiques et nos conclusions correspondent généralement à celles de l'éminent spécialiste de Bâle.

⁽⁵⁾ M. Butler n'admet pas cette interprétation du texte arabe; elle nous semble pourtant évidente. Pour rendre la sienne acceptable, il a dû ajouter à sa citation un mot, entre crochets il est vrai, comme si l'historien avait écrit : « On fabrique à Mier (au Caire) des faïences lustrées et (aussi) des

ix^e siècle, et son texte ne vise point notre série qui est parfaitement opaque : il n'y a donc pas à tenir compte ni de ce texte et de ce fait l'échafaudage tombe. Au reste, n'est-il pas imprudent d'affirmer qu'à partir du x^e siècle la technique du lustre ait été perdue dans l'Asie antérieure ? A Samarra, qui achevait de mourir, elle disparut naturellement avec le reste : mais, tout entier à sa démonstration passionnée de la primauté de l'Égypte, M. Butler néglige systématiquement la Perse et c'est à peine s'il fait à Rhages le salut de courtoisie oblige⁽¹⁾. Il s'en faut pourtant de tout que le lustre y ait été oublié après la ruine de Samarra : des pièces admirables dans nos musées prouvent exactement le contraire, telle la coupe du Louvre dite « à la chamelle »⁽²⁾ qu'on donne au x^e siècle, et bien d'autres qui rivalisent avec les plus belles du Caire, même avec le « vase aux poissons » de l'ancienne collection Fouquet⁽³⁾. Reconnaissons que Rhages, d'où étaient venues plusieurs coupes de notre type à lustre polychrome⁽⁴⁾, s'en est tenue plus tard au lustre d'or ; mais on a tout vu dans le texte de Nassiri Khosrau qu'il distinguait entre les diverses sortes de lustre ? Aussi bien, jusqu'à présent, c'est Rhages seule qui semble nous donner quelques indications sur les origines de la technique. Une série de pièces, en effet, y a été trouvée, que le dessin de grand style, mais très fruste, des figures et la qualité médiocre du lustre olivâtre obligent à tenir pour très archaïques. On a critiqué Pézard qui les croyait du viii^e siècle, mais peut-être n'était-il pas si éloigné de la vérité, et, en admettant qu'elles dussent être avancées de plusieurs décades, nous y verrions volontiers les plus anciennes céramiques lustrées de l'Islam. Que le progrès ait été singulièrement rapide de ces essais aux merveilleuses réussites du ix^e siècle, nous l'avouons, pourtant l'écart serait beaucoup plus sensible entre ces réussites et les pauvretés de la céramique copte, telle qu'à l'encontre du professeur Butler, M. Wulff et d'autres spécialistes la présentent, et c'est pourquoi nous nous rangerions plu-

talences diaphanes », tandis qu'il s'agit de pièces à la fois lustrées et diaphanes *Islamic Pottery*, p. 40.

(1) Chap. I.

(2) Publ. par M. MARQUET DE VASSIOT, *Beaux-Arts*, déc. 1924, n° 20, p. 312, et par M. BUTLER, pl. XLIII.

(3) Aujourd'hui dans la coll. Kékélian;

publ. RUSSE, *ouvr. cité*, pl. XXV. H. RIVERO, *La Céramique dans l'Art musulman*, pl. XXII. MIGNON, *Manuel*, 2^e éd., fig. 332, p. 184.

(4) PÉZARD, *ouvr. cité*, pl. CXL, n° 1; HAMADAN en a fourni aussi quelques-unes, *ibid.*, pl. CXXXVIII, n° 1, et CXXXIX.

(5) PÉZARD, *ouvr. cité*, pl. CXIV à CXXIV et MIGNON, *Manuel*, 2^e éd., fig. 321, p. 168.

tôt à la « thèse persane ». Comme on l'indiquait il y a quinze ans déjà ⁽¹⁾, c'est Rhagès qui rayonna sur Samarra et sur Suse — de même que les architectes et les sculpteurs de Perse et de Mésopotamie ne furent pas étrangers à la renaissance monumentale de l'Égypte sous Touloun et sous les Fatimides ⁽²⁾, les œuvres des ceramistes en avaient pris le chemin, et elles le continuèrent de là vers l'Occident de la Méditerranée, puisque leurs traces se sont rencontrées du ix^e sur le au x^e à la grande mosquée de Kairouan ⁽³⁾, à la kabba des Bent-Hammad en Algérie — et jusqu'au palais de Medinn Azzahra près Cordoue. Suse n'a été — comme Samarra — qu'un point d'arrêt dans ce magnifique développement, mais il vaut l'être fixe et les recherches de la Délégation scientifique l'ont heureusement permis.

Le travail qui nous a été demandé pour *Syrie* est fort incomplet — nous n'y avons pu tracer qu'un tableau d'ensemble de la ceramique musulmane de Suse et les discussions que son étude comporte ne sont qu'esquissées ici, celle notamment relative à la « thèse égyptienne » de professeur Butler. On trouvera, nous l'espérons, tous les développements nécessaires dans un *Catalogue* des pièces exposées au Louvre et maintenant sous presse et que le R. P. Scheil veut bien faire paraître dans les *Mémoires* de la Délégation.

RAYMOND KOECHER

⁽¹⁾ Article de M. VIGNON dans le *Burlington Magazine* de juillet 1914, t. XXV, p. 212, *New Excavations at Rhagès, The So-called Samarra Faience*.

⁽²⁾ MURON, *Manual of Art musulman*, 2^e éd., t. I, p. 231 et 248, et VIGNY, *Die Ornamente der Hakhm und Achar Moscheen*, Heidelberg, 1912, et *Un Monument des premiers siècles de l'hégire en Perse, La mosquée de Nayin dans Syria* 1921.

⁽³⁾ SALADIN, *Mosquée de Sidi Okba à Kairouan*, 1899, in-1^o, fig. 47, p. 97, et MURON, *Manual*, 2^e éd., t. II, p. 242, p. 171. M. Butler

s'est élevé vivement, p. 98, contre les assertions de Saladin, mais nous savons que M. G. Margali, qui prépare un travail sur les carreaux de la Mosquée de Kairouan, arrive, par d'autres voies, aux mêmes conclusions que Saladin.

⁽⁴⁾ Général DE BEULLE, *La kabba des Bent-Hammad*, Paris, 1900, in-8^o, et G. MARGALI, *Poteries et Faïences de la q'ala des Bent-Hammad*, Constantine, 1913, in-8^o.

⁽⁵⁾ VILLARQUE ILLIC, *Medina Azzahra, Madrid*, 1912, in-8^o, pl. XLIX et L, et fig. 84, et L'ASARD, *ouvr. cité*, pl. CXXV, n^o 3 et 4.

JÉRUSALEM MUSULMANE D'APRÈS MAX VAN BERCHEM

PAR

GASTON MIGEON

Quand, en 1892, Max Van Berchem proposa à l'Académie des inscriptions la publication d'un *Corpus* des inscriptions arabes, il ne se dissimulait pas la portée de son long effort. L'a poursuivi pendant près de trente ans, outrepassant la limite de ses forces qu'un labeur excessif avait depuis longtemps épuisées. En 1921, il succombait à sa tâche sans la parachever, après un séjour écourté au Caire, où il était venu préparer l'impression, à notre Institut français du Corpus des inscriptions arabes, de *Jerusalem - Syrie du Sud, Jérusalem Ville et Jerusalem Harim*, dont il avait heureusement lisse le manuscrit complet, et même le bon à tirer du 1^{er} fascicule. L'Institut n'avait plus qu'à désigner le savant le plus digne d'apporter ses soins pieux à l'achèvement de ce magnifique monument d'érudition par une révision attentive et une correction consciencieuse des épreuves, Gaston Wiet, professeur à l'Université de Lyon, s'est dévoué à cette tâche de gratitude envers un maître respecté et aimé, délaissant tous travaux personnels, de 1921 à 1925, date terminale de cette publication considérable (1).

Dans l'œuvre collective qu'avait dû devenir le *Corpus*, Max Van Berchem, après la mise au train des inscriptions de l'Égypte (tome XIX) s'étant réservé pour sa part la Palestine jusqu'à Damas (Jérusalem, Cisjordanie et Transjordanie) — c'est la première partie, Jérusalem, dont il avait fait les premiers relevés en 1888, repris méthodiquement en 1891 et 1893 — qui fut l'objet d'une dernière révision en 1914, pour aboutir à la présente publication. Un certain nombre d'inscriptions de Jérusalem avaient été déjà publiées : il dut les reviser sur place, de même que les médailles que Sauvage lui avait remises en 1894.

(1) Mémoires de la Mission archéologique française du Caire. Max van Berchem. *Mémoires pour un Corpus des inscriptions arabes*, 1^{re} partie, *Syrie du Sud, T. I, Jérusalem*

ville, 2 fascicules. T. II, *Jerusalem Harim*, 2 fascicules. T. III, 2 fascicules de 60 planches et Index. XLIII-XLV. Paris. 10 tomes. Gauthier et Rochard. 1927.

Le classement des monuments est fait dans l'ordre chronologique de leur fondation ou, si la date en est inconnue, de leur inscription la plus ancienne, et les inscriptions différentes à chaque monument également dans leur ordre chronologique.

Mais c'est dans le Commentaire que se révèlent les dons vraiment merveilleux de Van Berchem, non seulement en ce qui concerne la grammaire et la paléographie, mais pour tout ce qui se rapporte à l'histoire, à l'archéologie et à la topographie. Tout lui est prétexte à des aperçus saisissants sur les institutions et les mœurs : à chaque pas sont posés et résolus les problèmes relatifs au emploi des lettres antiques ou latines, à l'origine magique des inscriptions, et à sa survivance dans ces cabloges, ces allusions voilées ; il a aussi nettement marqué dans certaines de ces lettres bien mieux qu'un ordre de bâtir, la nécessité politique d'une prise de possession. Comme il le dit si bien : « L'épigraphie arabe toujours précise, et presque toujours concise, traduit le sens historique d'un peuple qui s'est astreint dès l'origine à marquer tous ses monuments, par un scrupule superstitieux, dont l'évolution des idées a fait presque un souci scientifique. »

Son erudition a puisé largement aux sources orientales, aux géographes et aux historiens anciens, chroniques, ouvrages encyclopédiques ou biographiques, relations descriptives de l'espace des « Fada il », guides aux lieux saints à l'usage des pèlerins musulmans, dont bien des manuscrits surtout relatifs au Haram lui avaient été exceptionnels. Il n'est prêtés par toutes les grandes bibliothèques publiques du monde. Mais son guide le plus sûr dans la Jérusalem arabe fut ce *Madjma al-din* (1494) qui a été abondamment traduit ou commenté, mais que Van Berchem a directement interrogé en son texte arabe (ms. Paris, 1067) qui passe pour avoir été copié sur celui de l'auteur. Cadi de la ville, liseur impeccable, ce dernier a lu ce livre et a lu ce livre dans lequel la liste des monuments, les traditions historiques ou religieuses qui y sont attachées, les souverains, fonctionnaires ou notables dont ils perpétuent la mémoire sont d'une exactitude que Van Berchem n'a presque jamais trouvée en défaut. Ont été consultés aussi les chroniqueurs latins jusqu'au xvi^e siècle, et tous les travaux scientifiques modernes, qui datent du jour où le Haram fut ouvert aux étrangers : Robinson, Bartlett, Williams, Schultz, Tobler, Sauley, Fergusson — et plus près de nous, ceux du marquis de Vogüé, de Wilson, de Clermont-Gan-

neau, des PP. Vincent et Abel, de Rochricht, de Gildemeister, de Le Strange, le Tempelplatz de Schick, le Felsenstein de R. Hartmann, et les publications du Palestine exploration Fund.

C'est une bonne occasion de revoir avec Van Berchem tant de monuments admirables, qui sont restés nombreux dans la ville sainte, que sa configuration presque unique au monde a protégée contre le vandalisme. Que de choses nous apprendrons avec lui ! Comme une inscription lue, un détail d'architecture relevé vont lui permettre de dégager le fait caractéristique qui animera le monument, marquera sa place dans un ensemble, le tirera de sa léthargie, en fera quelque chose de vivant et d'évocateur !

Si la place ne m'était pas ici mesurée j'aurais aimé à le suivre dans la visite de la ville (tome I^{re}, deux fascicules), et à étudier avec lui les miliaires, les épitaphes, les beaux monuments des Ayyoubides (couvent et madrasa de Saladin, 583-588 de l'hégire), son enceinte et cette citadelle dont la restauration par Souleiman I^{er} (938 de l'hégire) est mêlée à des faits historiques d'un si grand intérêt — et tous ces monuments des mamlouks Bahrides ou Circassiens d'Égypte, dans lesquels Qalawun, Baïbars, Barqûq, Qaytây interviennent constamment par leurs créations ou leurs restaurations.

Je me bornerai aux monuments qu'enferme le Haram, et à tout ce que Van Berchem a apporté de nouveau par ses lectures et ses commentaires pour rétablir avec précision leur histoire.

Al-haram al-sharif, « l'enceinte sacrée », comprend une vaste esplanade (sahn) à peu près rectangulaire, bordée au Nord et à l'Ouest par des portiques et constructions extérieures, au Sud et à l'Est par le mur l'enceinte de la ville. Sur cette esplanade et sur la terrasse plus haute, qui en occupe la partie centrale, s'élèvent un grand nombre d'édifices de tout âge, de tout genre. Le Haram peut ainsi être considéré comme une entité vivante, cité sainte, ou sanctuaire fermé à la lisière de la ville. Deux monuments principaux dominent le Haram de toute leur hauteur, le *Sakhra* et l'*Iqsa*, illuminant la ville de leur gloire symbolique, le premier étant hommage de l'Islam à la religion juive, le deuxième — mosquée élevée au berceau de Jésus. Quand on aborde l'Esplanade, un vertige vous saisit de tous les côtés à la fois, on ne

sait par quel monument commencer sa visite, tous vous attirent par une atmosphère mystérieuse et secrète. Écoutez Van Berchem : « Vous en face la Sakhra ou le rocher de Jacob sabrite sous le monument des Ommayyades et le Temple des Croisés, voici plus loin, l'Aqsa, ou la grande mosquée de Jérusalem ; succède peut-être à la basilique de Constantin. D'autre part, à gauche, à droite, devant, derrière, voient les coupôles des prophètes et des rois d'Israël ; voici la porte légendaire de l'arche de l'alliance ; voici la porte Dorée et le chant de triomphe du jour des Romains ; voici la porte par où l'Islam est entré à son tour, à la suite d'un Calife rampant à travers les ténèbres ; vous partoulez les traces de Saladin, puis les souvenirs des grands rois musulmans jusqu'à nos jours. Tous ces lieux saints, baignés dans la même lumière et confondus dans une légende universelle, sont dispersés au hasard des événements et des traditions. » (Voir pl. XXVI.)

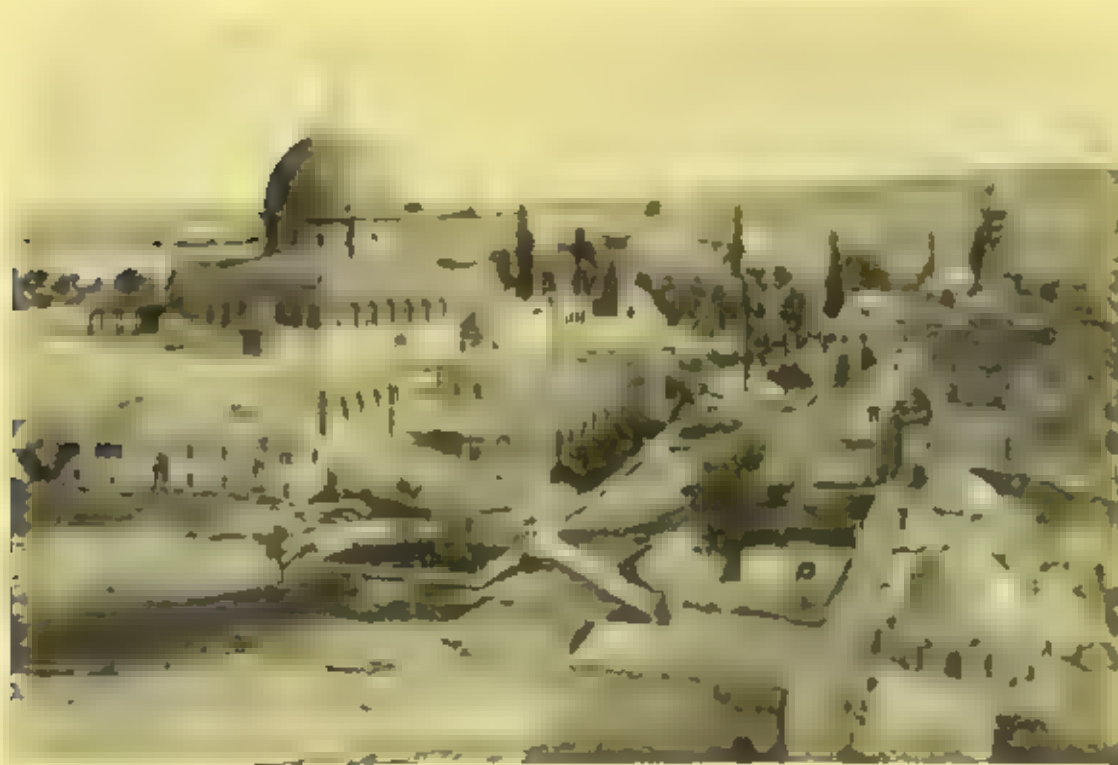
Allons tout droit à la Qubbat al-Sakhra (coupole du rocher), ce monument, de dimensions modérées, de lignes harmonieuses, se présente sous forme d'un octogone extérieur à quatre portes. L'entrée donne l'accès à un premier deambulatoire à huit piliers d'angle sur le rayon des angles extérieurs et inscrivait de l'un à l'autre huit arcatures de trois arcs brisés retombant sur des colonnes à chapiteaux antiques. Ce premier deambulatoire en borde un deuxième intérieur qui renferme un système circulaire central de quatre piliers portant un haut *imbon* à deux étages sur lequel repose une *coupo*le (pl. XXVII). L'octogone extérieur à ses gros murs recouverts de plaques de marbre et de mosaïques de faïence émaillée ; chacune des huit faces est percée de fenêtres à *estrans* de corbeaux. Les arcades et les tympanes des arcs de l'octogone intérieur sont couverts de mosaïques de la plus souveraine beauté (pl. XXVIII).

L'attribution erronée de la Sakhra au Calife Omar, l'un des quatre fondateurs de Mahomet, qui avait emporté la ville tyenne de Tyr, avait été repoussée au xvi^e siècle par un franciscain, Michel, custode de Terre Sainte. Jérôme Guineau l'avait récemment réfutée en rappelant qu'il existait encore au xvi^e siècle une inscription perdue depuis longtemps aux noms. L'opus du constructeur, le calife Ommayyade, Abd al-Malik, fils de Marwan, Van Berchem, en

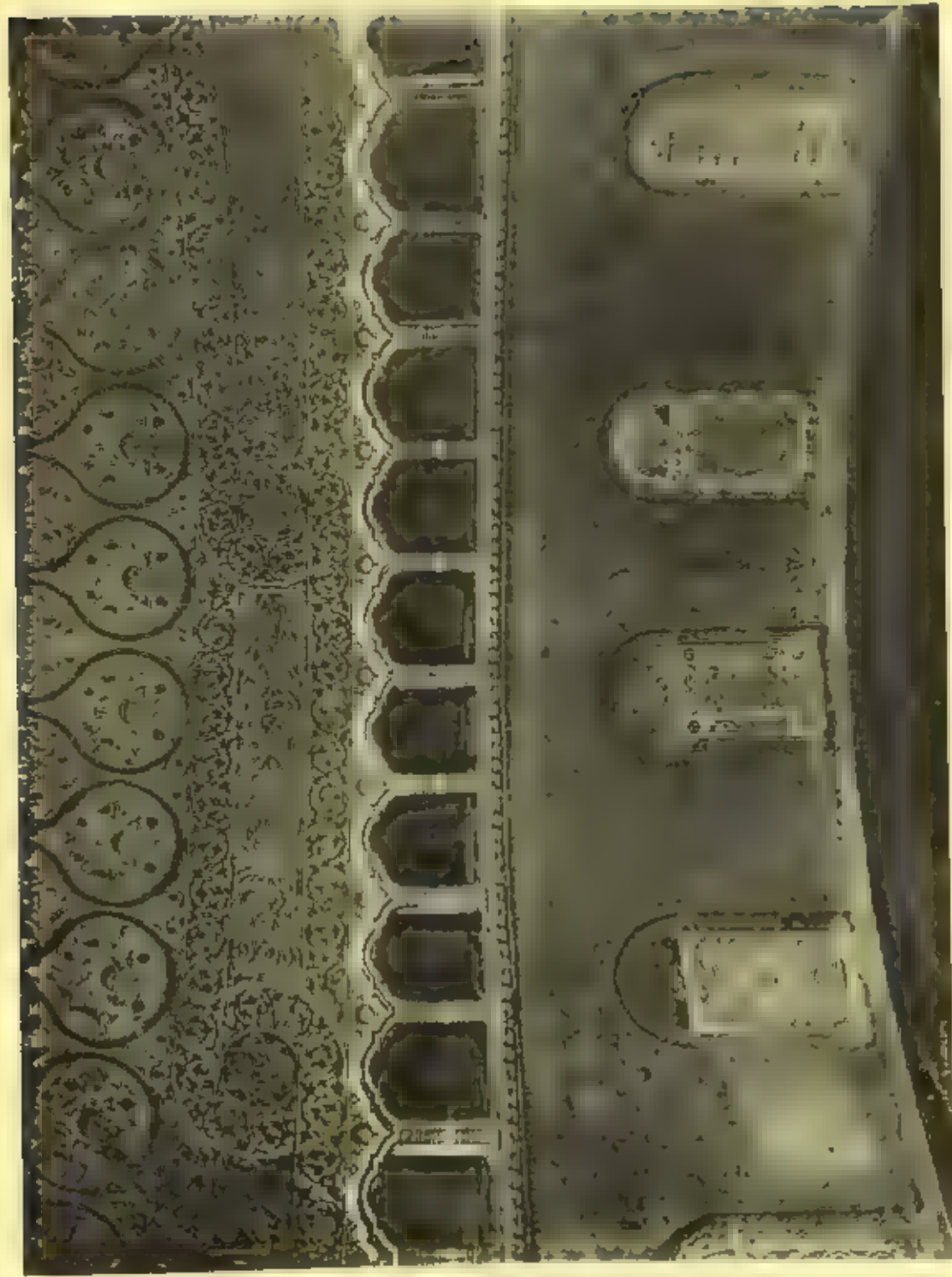
(*) Si Dieu éleve au Bazar une mosquée, en fut au sud de l'esplanade, auprès de la mosquée actuelle, l'Aqsa.



La Sakra et la solita



Le Haram, l'esplanade et la terrasse, vue prise de l'angle Nord-Ouest.



Tamieur et coupole de la Sakhmeh.

serrant la question de plus près, voit dans le texte relevé par Morone et la date de 691 ou à peu près, qui tient à ce que Morone, ne pouvant pénétrer dans la Sakhra, avait reçu la copie, non littérale et sans précision, d'un intermédiaire musulman — cicerone à pèlerins, qui avait dans sa poche un papier, document circulant pour les visiteurs de Terre-Sainte, qu'il dut communiquer aussi à un pèlerin allemand — Troilo, qui, à quelques années d'intervalle, ne fit que répéter la relation nouvellement parue de Morone — par conséquent sans valeur. Il faut donc en revenir au grand bandeau de mosaïque de l'oclogue intérieur ou dans une grande inscription contigue. Le calife abbasside Ma'mun a fait effacer le nom d'Abd al-Malik pour y substituer le sien — inscription relevée au *xix^e* siècle par tous les archéologues de Jérusalem, depuis Vogue et Clermont-Ganneau jusqu'à Sauvage, Van Berchem, aidé par les PP. Janssen et Savignac, dressé sur leur grande échelle extensive de 12 mètres, sous la lumière de sa lampe électrique, a pu relire intégralement la grande inscription qui vient se ressembler en ceci : « *ici cette coupole le serviteur d'Allah, Abdallah, l'imam al-Ma'mun — l'ami des croyants, en l'année 72 (691-692)* » — sont alors l'admirable commentaire de Van Berchem — il rappelle l'inscription de Damas, de quelques années postérieure⁽¹⁾, anéantie dans l'incendie de 1894, elle aussi en mosaïque, or sur fond bleu, comme à la Sakhra — quand le calife Wahid convertit en grande mosquée l'église Saint-Jean — « Notre maître est Allah — A ordonne de bâtir cette mosquée, et de détruire l'église — le serviteur d'Allah, Al-Wahid, le prince des croyants en l'an 87 (novembre 706) » — Il le dit expressément — ce qu'il a voulu faire, c'est remplacer une église par une mosquée, non pas en modifiant l'église, mais en faisant un monument nouveau. A la Sakhra on lit : « *ici cette coupole* » sans aucune allusion à un monument chrétien — justice est faite de l'hypothèse d'une église transformée, et du problème de ses origines protestantes. Et puis, ici le mot « *qubba* », coupole, qui ne s'applique plus à la demeure d'un défunt, désigne la *sanctuaire*, le *retiquaire* du Rocher, groupant les survivances musulmanes de la religion juive, destinée à concurrencer le pèlerinage de la Mecque, prestigieux sanctuaire d'une faction rivale des Ommayyades.

Ce qui est bien acquis, depuis Vogue, c'est l'attribution de la Sakhra au

(1) Maroni — Maronij, V, p. 322.

calife Abd al-Malik, le mutilateur qui a substitué le nom de Mamun à l'ancien titre « Abd Allah » qui s'appliquait aussi bien aux Abbassides qu'aux Omeyyades, quant à la date originale, 72, qu'il a voulu de détruire, le calife ne voyait aucun intérêt à la faire disparaître. À qui donc aurait-il donné le change sur l'origine du monument ? L'important était de supprimer le nom du représentant d'une dynastie rivale et détestée — de même fit-il à la grande mosquée de Damas). Son but était politique, c'est-à-dire une prise de possession avec ses avantages militaires et religieux, et le prestige religieux qui devait agir *matériellement et superstitieusement* sur l'esprit des foules. C'est ce qui a finalement établi Van Berchem.

Quant à savoir si nous retrouvons la Sakhra dans son état primitif, c'est ce qu'on a discuté longuement. Strzygowski dans *Amida*, et Hartmann dans *Felsendom*. Elle se présente aujourd'hui dans un état bien composé de réflexions, de restaurations successives : il semble bien décidément que la coupole est la primitive — seulement *restaurée*, d'après les inscriptions, après le tremblement de terre de 407 de l'hégire — quant à la décoration de mosaïques de l'intérieur, d'une si grande beauté et d'un si puissant intérêt, comme Vogüé il convient de la considérer fondamentalement comme originale (72-691) à part certaines restaurations (418-1027-1028), et Van Berchem en a fait une analyse pénétrante, avec comparaison des décorations similaires de l'Orient et de l'Occident (mosquée de Damas, et « Damas le mausolée de Barbars, les sépultures des saints Cosme et Damien, de sainte Constance, de la chapelle Saint Jean au Latran à Rome, du baptistère de Naples). Quant au caractère de ces mosquées où Vogüé avait vu non seulement des influences mais une main-d'œuvre byzantine, aujourd'hui que s'est bien élargi le problème — les origines de l'art arabe, il convient de ne pas négliger les origines hellénistiques d'Asie Mineure (vases d'au part le décor floral), mésopotamiennes (les pampres) et même sassanides (les paires d'ailes accolées, d'une décoration « lapissante » que pouvaient très bien pratiquer des ateliers antiques d'après des formules que de longues traditions leur avaient transmises.

Des textes affirment que des mosaïques décoraient aussi l'extérieur du monument¹, avec des architectes — maisons et palais — porches, jardins,

¹ Meqaddasi, p. 457; Yaqut, II, p. 393, IV, p. 597.



to Syria, Ras-el-Asad, the temple of the goddess

arabes, fleurs et fruits. C'est ce qui existait à la mosquée de Dams, et qu'on trouve encore à l'intérieur de la Sakhra, et plus tard, au mausolée de Barbars à Damas et ailleurs ne peut-on supposer que Barbars ait pu faire faire alors certaines restaurations à la Sakhra ? C'est ce que Fabri vit encore en 1483. Mais, dès 1660, les pèlerins signalent les revêtements de faïence émaillée qui décorent l'extérieur et furent exécutés vers 960 de l'hégire par Abdallah de Tabriz (Persan), sous Soulaïman I^{er}.

Il ne faut pas négliger non plus dans l'étude de ce monument extraordinaire les deux beaux panneaux de menuiserie, ajustés dans la maqsrâ ou grille en bois sculpté qui entoure le Rocher. Le travail fut exécuté au temps d'Al-Malik Aziz El-Thumanî, qui occupa Jérusalem de 1196 à 1199, par un menuisier et deux graveurs, dont l'inscription donne les noms. Ces deux panneaux sont de splendides produits de l'ébénisterie arabe du xii^e siècle.

Sur le côté Sud de l'esplanade s'élève la mosquée *At-Tajam al-Aqsa*. C'est une basilique dont la nef est flanquée de deux bas-cotes séparées d'elle par deux rangées de colonnes dont les beaux chapiteaux antiques reçoivent de grands arcs brisés; le transept est couvert d'une coupole double comme à la Sakhra. Autant cette dernière a garde un caractère frappant d'unité, autant l'Aqsa apparaît hybride, église transformée en mosquée, comme il est si fréquent en Syrie. Bien entendu, Van Berchem n'aborde pas la question de l'origine chrétienne de l'édifice dont l'épigraphie ne remonte pas plus haut que le vii^e siècle.

Il existait jadis, face au machab, une grande porte centrale placée de cuivre doré, que signale un géographe, Muqaddasi, vers 375 (985). Le pèlerin persan Nassiri Khosrau la vit encore en 1047. « Parmi ces portes, il en est une en cuivre et d'un si beau travail qu'on la dirait en or : elle est incrustée d'argent au feu. Le nom du calife Mamun y est gravé, et l'on dit que ce prince l'a fait envoyer de Bagdad. » Encore une substitution de Mamun. La question reste mystérieuse, la porte ayant disparu.

Quant à la coupole que signale Muqaddasi, un pèlerin, Harawi, qui visita l'Aqsa, en 369 (1173) (manuscrit Paris 557.5) y lut une longue inscription en mosaïque dorée, donnant le nom de l'imam al-Zahir, et la date de 426 (1035), qui n'était donc qu'une restauration, sans doute après le terrible séisme de 425. Van Berchem s'est donné un mal infini pour retrouver cette inscrip-

l'on, qui ne doit plus exister. Cette date est intéressante, car elle n'est postérieure que de huit années à celle qui marque la restauration des mosaïques au tambour de la Sakhra; elles devaient donc être analogues. Et la signature que lui Harawi « *fiçon d'Abd Allah, fils de Hasan, l'Égyptien, le peintre mosaïste* » ne l'est pas moins, car son nom n'est pas chrétien, mais musulman,

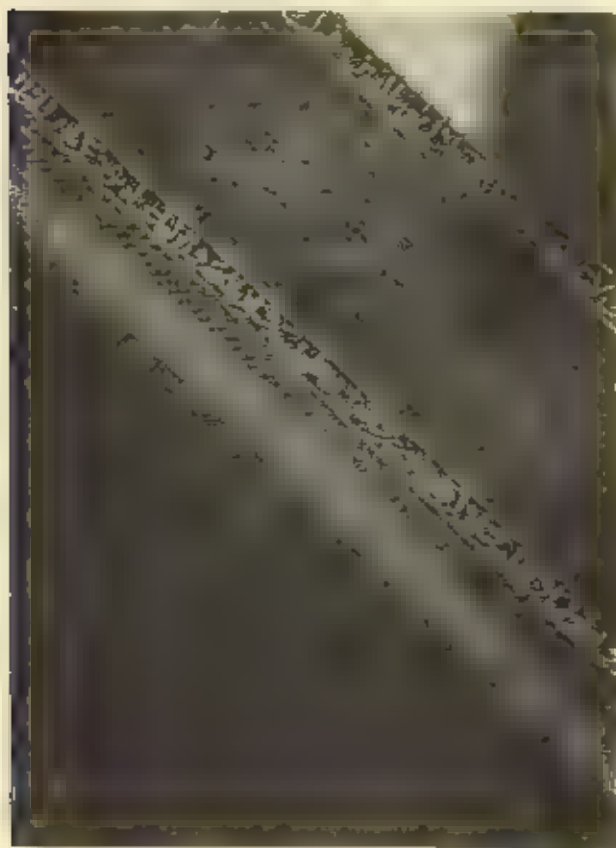


Fig. 1. — L'Aqsa, Leste.

et fils de musulman d'Égypte, peut-être du Caire, où les palais des Fâtimites avaient besoin à la même époque une main-d'œuvre artistique indigène de haute qualité. Un monument voisin, la basilique de Bethléem, pose d'ailleurs un problème tout semblable : les mosaïques de l'abside avec des noms et une date précise (1170) ont bien des rapports avec les mosaïques des tambours de la Sakhra et de l'Aqsa.

À droite du mirhab est encore un minbar (chaire), dont la charpente est couverte de panneaux d'entrelacs, soit ajourés, soit refouillis de rideaux d'un style admirable, rehaussés d'incrustation d'ivoire et de nacre. Des inscriptions sont taillées en plein bois sur des bandeaux qui encadrent ces panneaux, au nom d'al-Malik al-adil *Nur-ad-din* en l'an 661 (1168) avec les noms des quatre artisans, la plupart originaires d'Alep, d'où sont sortis quelques splendides travaux d'ébénisterie (mirhabs de la citadelle d'Alep et de la madrasa Halawiyya, et peut-être le minbar de la mosquée de Konya). Elle se rattache aux belles chaires fatimides que nous connaissons, et trouve son prolongement dans les beaux minbars des Mam-

lous — encore nombreux au Caire. Le chroniqueur contemporain, Abu Shama, en a heureusement raconté l'histoire. Saladin, voulant dans l'Aqsa une chaire magnifique, eut l'idée de réclamer à Alep celle que Nur-ad-din avait fait faire pour Jérusalem (en 564 de l'hégire avant que la ville ne fût prise en 583 — par le fameux ébéniste Al Akhterini. On peut la considérer comme un *ex-voto* pour obtenir d'Allah la prise de Jérusalem — rêve dont il était hanté — et qui ne fut réalisé que par Saladin.

L'Aqsa possède aussi un *mihrab* décoré, ainsi que ses alentours, de marbres et de mosaïques bien dignes d'intérêt, car une inscription en mosaïque de verre, placée au-dessus, rappelle la restauration que lui fit sultan Saladin après sa victoire en 583, et sur laquelle s'étend le chroniqueur Ibn al-Athir (Al. p. 365). En interprétant son texte, on peut présumer que ces travaux furent exécutés par une main d'œuvre locale tirant parti de matériaux que les Francs y avaient abandonnés.

Il faut suivre ensuite Van Berchem notant les restaurations successives du monument sous les sultans Babrites, circassiens ou ottomans, pour comprendre tout le profit que l'histoire peut tirer de la lecture des inscriptions interrogées avec tant de sagacité.

Ai-je réussi par ces quelques pages à donner quelque idée de ce magnifique monument d'épigraphie — couronnement d'une vie exclusivement et passionnément vouée à ces études ? Relever méthodiquement à travers le monde toutes les inscriptions arabes, les publier systématiquement avec commentaires explicatifs d'une large et pénétrante compréhension, ne serait-ce pas là une bien utile contribution à l'histoire des mœurs, des idées et de la civilisation musulmanes, « un commentaire vivant des institutions religieuses, sociales et politiques de l'Islam », et ensuite par un classement méthodique des monuments, ne serait-ce pas la base d'une archéologie arabe vraiment scientifique ? C'est ce qu'exposait déjà en 1892 Max Van Berchem dans une lettre magistrale à Barbier de Meynard dans le *Journal asiatique*. C'est ce qu'avec une admirable persévérance il s'est appliqué à réaliser.

GASTON MIEGON.

BIBLIOGRAPHIE

GEORGES CONTREAU. — *Les Antiquités orientales, Sumer, Babylonie, Elam* (Musée du Louvre). Un album 18 x 24 de 34 planches avec 23 pages de texte. Paris, Albert Morancé (sans date)

Le nouveau conservateur adjoint des Antiquités orientales au Musée du Louvre vient de donner, dans l'importante collection « Documents d'art », éditées par la maison d'éditions Albert Morancé, un album qui non seulement reproduit les pièces capitales d'art sumérien que possède le Louvre et qui sont bien connues, comme la stèle des Vautours, le vase d'argent d'Entéména, la stèle de victoire de Naram-Sin, des statues de Goudéa, le vase à libations de Goudéa, la précieuse statuette acéphale représentant Our-Nin-Girson, fils de Goudéa, la femme coiffée de l'écharpe en diorite verdâtre, nombre de têtes archaïques, le code d'Hammourabi, divers kaoudourrou mais encore nombre de pièces inédites, récemment entrées, comme la statuette archaïque en albâtre d'un dynaste sumérien, un fragment de vase archaïque figurant une scène de la vie agricole, un fragment d'une exécution très fine représentant deux personnages divins tenant un vase, une tête sumérienne de l'époque d'Agadé

L'art élamite est représenté par des

pièces caractéristiques groupées en quatorze planches. La comparaison avec les produits de l'art sumérien est fort instructive. Si les Élamites ont fait preuve d'une véritable originalité dans leur céramique d'une qualité inégale jusqu'ici, tout au moins à ses débuts, ils ne nous offrent, en plastique, qu'une assez faible imitation de l'art sumérien

L'heureux choix des monuments et l'excellence des reproductions, le commentaire précis qui les accompagne font de cet album un instrument de travail des plus agréables et des plus utiles.

R D

H. FRANKFORT. — *Studies in early pottery of the Near-East. — I. Mesopotamia, Syria and Egypt. — II. Asia, Europe and the Aegean, and their earliest interrelations*. Occasional Papers of the Royal Anthropological Institute, n° 6, 1924, et n° 8, 1927

L'auteur a étudié les nombreux documents publiés et exposés jusqu'ici, relatifs à la céramique primitive du proche Orient. La comparaison des techniques, des formes et ornements lui font noter des analogies dues les unes à des communautés d'origine des peuples, les autres à des relations historiques ou commerciales. La céramique comparée est

d'un précieux secours pour l'éthnographie et l'histoire des temps primitifs, depuis le néolithique jusqu'à l'expansion du bronze. La date des échantillons sera fixée par les fouilles scientifiques. Les sites à civilisations superposées donneront par leur stratigraphie, fondée généralement sur l'évolution de la céramique, le moyen de dater les sites plus restreints de la même région. Lorsque chaque région sera ainsi reconnue, l'historien pourra, sûr de ses bases, comparer les régions entre elles et déduire ses raisonnements sur le commerce, les migrations, avec une certitude quasi algébrique. L'atâche n'est pas actuellement aussi facile. Le docteur H. Frankfort en manifeste parfois de l'impatience; elle est pour stimuler les chercheurs actuels et futurs.

Nous résumerons cet important travail. Dans l'obligation d'être bref, nous suivrons de loin et seulement l'ordonnance du II^e fascicule. Le docteur Frankfort nous définit de façon intéressante sa terminologie sur la technique, la forme et le décor céramique. Dans la technique, il distingue le « slip » qui est un lavage de la poterie avec une eau plus ou moins argileuse, et l'« engobe » qui est une véritable application d'argile, faite souvent au pinceau. Il décrit la cuisson à basse et haute température; la pièce à cuire au milieu du combustible ou placée dans un moufle, l'atmosphère du four réductrice ou oxydante. Pour le décor, il parle du style géométrique, du style naturaliste, reproduction des formes naturelles, de la stylisation qui abstrait les caractéristiques du sujet, c'est l'art, de la convention qui peut en être la décadence.

L'époque néolithique, avant le métal,

lui paraît difficile à certifier pour un site à un seul niveau; rien ne ressemble en effet à une station néolithique comme un groupement pauvre. La période énéolithique est beaucoup plus nette et son étude plus féconde.

La poterie grecque néolithique comprend un décor rouge sur blanc; le décor asymétrique comprend souvent un damier de losanges; cette technique se retrouve en Thessalie.

La civilisation danubienne (Dalmatie, Bosnie, Hongrie, Moravie, Bohême) et celle des Terres Noires (Transylvanie, Bukovine, Galicie, Bessarabie, Ukraine jusqu'à Kiew, présentent toutes deux un outillage de métal analogue, des figurines et sur la poterie le décor spiralé, peut-être imité de la broderie. La poterie primitive des Terres Noires a des formes arrondies; on y trouve des gobelets avec ou sans anses, des supports de vases parfois accolés. Elle est cuite au four oxydant et souvent décorée; l'ornementation spirale est en S horizontale. L'auteur signale ici la trouvaille près de Kiew d'un vase analogue à la poterie archaïque chinoise; c'est probablement un objet importé; il ne faut pas tirer trop de conclusions d'un fait isolé. Dans le même esprit, nous remarquerons que les figurines de terre cuite de Konzylowce (Galicie) sont très analogues à celles de Suse II.

La poterie danubienne est carbonifère, souvent lustrée, incisée, parfois avec remplissage des traits après cuisson par de la chaux; parfois à peinture blanche appliquée après le feu sur les minces parois ne supportant pas l'incision (Sud danubien). La spirale est employée par groupes rythmés; on trouve aussi des vases noirs à côtes et à boutons. La tech-

nique danubienne s'est étendue vers le Nord, en Transylvanie, et vers le Sud, en Grèce (Drakhamni), en Macédoine, dans les îles de l'Égée et vers l'Italie. À Hissarlik, on trouve la poterie noire lustrée à incisions remplies de blanc; elle est commune en Mysie, dans le Pont et parvient à travers la Cappadoce jusqu'au flanc Nord du Taurus.

Il y a des analogies céramiques entre l'Anatolie et la région danubienne; du côté asiatique, les formes sont différentes; pots sans cols, larges et piriformes, petits bols à bords fins, à parois minces, assiettes à bords plats; les cruches globulaires à long col étroit, dont l'orifice obliquement coupé se développe en long bec. Ces formes manquent absolument en Europe; la technique est pourtant la même; le décor est très voisin, bien que la spirale ne se retrouve pas en Asie-Mineure.

En résumé, en Anatolie, sur le Danube et dans les Terres Noires on constate des développements indépendants à partir d'une base commune et l'autour serait tenté d'y reconnaître une migration de « l'homme alpin ».

Hissarlik I ne contient que la poterie carbonifère; le gisement de Yortan montre la transition de celle-ci à la poterie rouge, obtenue au feu oxydant. On n'a attribué à Hissarlik II que des poteries assez grossières; on pourrait expliquer cette stagnation céramique à l'usage généralisé de la vaisselle en métal; et pourtant le tour des potiers est connu à Hissarlik dans la seconde moitié de la période H 2. La poterie rouge est connue à Yortan et à Bos-Eyük; ce dernier site est contemporain de H 2. Il est donc certain que ce procédé était connu et em-

ployé à Hissarlik II, et sur le mode anatolien avec engobe rouge-vie, rouge-orangé, appliqué au pinceau. Cette technique est répandue dans la péninsule anatolienne; c'est celle du gisement de Boghaz Keui. C'est par Hissarlik II, qui à l'Égée moyen devient un grand emporium, que l'influence anatolienne passe vers le Danube. La destruction de Hissarlik II précède la venue de l'ambre; elle est postérieure à la VIII^e dynastie égyptienne, soit de 1900 avant J.-C.

Les Hittites sont anthropologiquement des Anatoliens-Arméniens. Leur type est connu à Assour vers 3000 avant J.-C., ils fondent un royaume fédéral dont Boghaz Keui - Chatti est la capitale. Leur poterie est tournée; elle comprend des vases peints, des vases rouges monochromes (perfectionnement de technique anatolienne); des vases à décor noir sur fond allant du rouge au brun; les formes: coupes petites et gracieuses, cruches à bec, parfois à trois anses, des gobelets à anse avec peinture monochrome sur engobe. Cette poterie parviendra à Chypre au début de la « First Late Cypriot period ». La poterie hittite a des rapports avec Anu III et Suse II.

Le décor hittite est rectiligne, ses autres éléments sont d'emprunt; les cercles concentriques sont syriens, la spirale vient de Macédoine à l'Égée moyen, apportée par les Phrygiens après la destruction d'Hissarlik II. La trichromie, les métopes des Hittites sont connues en Palestine, où elles sont apportées par les Hyksos qui, entre la XII^e et la XVIII^e dynastie, l'introduisent en Égypte. C'est à cette série qu'appartiennent les vases égyptiens avec décor rouge bordé de lignes noires, des cratères à représenta-

tions d'oiseaux qui rappellent Suse II.

Les relations entre Assour, Suse, l'Anatolie, la Palestine (où l'on trouve un bol avec croix rouge inscrite dans un cercle, figure anatolienne) paraissent induire une origine commune venant de la Syrie du Nord.

La poterie égyptienne prédynastique a des analogies africaines; on peut tout au plus entrevoir une influence asiatique dans la présence des vases multiples et thériomorphiques à la I^{re} dynastie.

En revanche, nous avons à constater des importations de poterie syrienne en Égypte: les tombes de la I^{re} dynastie à Abydos font connaître trois sortes de produits: poterie décorée au feu, ou lustrée et à enduit (slip) ou à peinture rouge sur engobe crème; les formes n'en sont pas anatoliennes et paraissent résulter d'un développement spécial à la Syrie et à la Palestine. Les jarres à anses flexuées, importées remplies d'huile vers 2500 avant Jésus-Christ, sont également syriennes.

La poterie primitive de Chypre serait, d'après le professeur Myres, une imitation en terre cuite des gourdes et vaisseaux de cuir. En tous cas, M. Gjerstad la trouve tout à fait analogue avec la poterie signalée par le professeur Ormerod en Phrygie et Pisidie; elle est remplacée à l'arrivée du cuivre par une poterie de formes très variées et souvent décorée. A la II^e période de l'énéolithique, elle est peinte sur enduit blanc avec un retour aux formes primitives; contre M. Gjerstad, le docteur Frankfort assure la parenté de cette série avec la céramique syro-palestinienne; une petite bouteille en poire avec deux oreilles percées sur l'épaule (amphoriscos) est fréquente

en Palestine vers la VIII^e dynastie. Il faut en conclure que la poterie peinte sans enduit de Chypre a rayonné d'abord sur le continent, et qu'un mouvement en sens inverse s'est produit au moment où les Hyksos descendaient vers l'Égypte; cette même poussée explique l'arrivée en Crète et en Égypte de la glyptique asiatique (cachets plats en forme d'animaux) et à Chypre, l'introduction d'une poterie polychrome à décor géométrique et représentations naturalistes; ces dernières sont en silhouettes ou à contours avec quadrillage intérieur. C'est la poterie anatolienne, elle subsistera un millier d'années en Palestine.

En Crète, le néolithique est de longue durée; la Crète orientale qui présente les meilleurs ports est mieux en relations avec l'Égée et témoigne d'une progression plus rapide. Alors que le centre de l'île en est toujours à la poterie décorée au feu, l'Est perfectionne cette technique jusqu'à l'« Urtiruss » qui aboutira au kamares. L'Urtiruss est une poterie tournée cuite à haute température et sur laquelle on applique un enduit brun noir. Le « Vassiliki » est un vase décoré en foncé sur clair, par taches sans régularité. Le décor fut d'abord incisé, puis à peinture blanche sur le fond mieux soigné. Les formes sont anatoliennes; la cruche à bec (Cappadoce), le vase à haut col avec couvercle en dôme (Yorian), des cuices à pied.

Les tombes de la côte Sud à disposition nettement africaine, mais encore à mobilier crétois, témoignent d'une arrivée égyptienne vers 3300 avant notre ère. Malgré cela, l'influence anatolienne prouvée dans l'architecture, l'iconographie, les rites, prévaut sur l'égyptienne dans

le premier niveau du Minoan ancien. Les Cyclades ont reçu de très bonne heure des populations d'origine variée. La poterie y est d'abord très grossière, avec des incisions souvent en « arête de harang », avec des formes européennes ; la spirale danubienne y apparaît ; l'influence asiatique se manifeste par les cruches à bec, des vases à ondant rouge, un décor rectiligne ; le métal apparaît de bonne heure ; les armes sont anatoliennes et chypriotes.

Dans une seconde période, il ne subsiste dans l'archipel que les centres les plus importants ; ils reçoivent plus d'apports étrangers, la céramique primitive progresse ; l'Urfrnis se développe ; on trouve les cruches à bec asiatiques, le développement du décor spiral.

Le commerce des Cyclades exporte l'« Urfrnis » sur le continent (Argos et Béotie) ; leurs statuettes de marbre au type kurdo-arménien arrivent en Grèce et sur la côte carienne ; les vases au décor incisé, l'ornement spiral sont transportés sur la côte Nord de la Crète. Après cette poussée brillante de développement et d'extension, les Cyclades perdent de leur importance (Égée moyen).

En Crète, Knossos prend la prépondérance sur l'est de l'île ; le commerce crétois se fait alors directement avec la Grèce. Celle-ci développe son agriculture, la nouvelle formule de sa ceramique est l'« Urfrnis » décoré ; la croix inscrite dans un cercle, la spirale plus ou moins modifiée sont à citer parmi les ornements. Phocis est le centre de la céramique grise minyenne, dérivée de la céramique noire lustrée danubienne. On l'obtient en cuisant à température assez haute, puis à feu éteint en atmosphère

réductrice ; il se forme une couche noire qui brûle superficiellement sur une arrivée d'air, sans s'oxyder. Les formes trahissent l'imitation du métal.

Il faut noter l'influence de la Thessalie sur l'Italie et la Sicile par le golfe de Corinthe ; la plaine de Corinthe présente des stations néolithiques ; les échantillons de poterie permettent de reconnaître les immigrants, de Tripolje (céramique trichrome), de la Grande Grèce (décor rouge sur blanc), du Danube (noir lustré) et des îles. À Leukas, on trouve des tombes cycladiques, de la céramique thessalienne, de la poterie incisée, « l'Urfrnis » et le décor trichrome. À Hari, on a la poterie trichrome et la poterie grecque. En Sicile, après un néolithique indigène, vient la 1^{re} période sicule localisée près des meilleurs ancrages, on trouve le cuivre égéen, une poterie sud danubienne et de Grèce centrale, la 2^e période sicule contient des produits mycéniens. À Malte, on retrouve le décor spiral.

Le docteur H. Frankfort a particulièrement étudié la céramique néolithique de Susse. La publication de M. E. Pottier (vol. XIII des Mémoires de la Mission de Perse) lui apportait des renseignements incomparables de précision. Le fait que la collection exceptionnelle du Musée du Louvre provient d'une nécropole, la fragilité du décor réalisé avec un fondant coloré, la répétition des motifs, la minceur et la porosité des parois, ont fait douter l'auteur que cette poterie fut réellement d'usage. Pour lui ce sont des substitutions dans les tombeaux à des vaisseaux de cuir d'emploi courant. Cette théorie rendait compte de l'apparition brusque de cette poterie à laquelle on ne trouvait ni antécédents ni

analogue; M. Pottier l'a combattue dans la *Revue archéologique*, 1926. On trouve à Suse des poteries non décorées, donc communes, aussi délicates, et le décor peint des vases de la série suivante disparaît au lavage à l'eau. Du reste, cette merveilleuse céramique n'est plus isolée; le docteur Frankfort nous signale un décor analogue à celui de Suse I, sur un vase tourné provenant du lac d'Ourmia (Perse du Nord-Ouest), sur des fragments de poterie provenant du Seistan (Perse de l'Est). Les potiers ou la poterie de l'Elam pourraient avoir voyagé jusque-là; la ville énochitique de Suse prouve des ateliers importants durant plusieurs générations; ses artisans ont pu essaimer; cependant l'absence d'éléments préparatoires à cette céramique est plutôt en faveur d'un autre point d'origine; il faudrait le chercher sur la route que suivait le cuivre pour arriver en Mésopotamie. D'autre part, deux fragments trouvés par le professeur Anderson à Sha Ching (Chine du Nord, sont décorés des suites d'oiseaux et de triangles de Suse I. La technique de cette poterie chinoise est tout autre. L'auteur se défend d'en tirer des conclusions.

A Tépé Mouqian, encore en Elam, on trouve une poterie peinte différente de technique et de formes de celle de Suse I, mais le décor est à peu près le même. C'est le style Suse I *bis* (E. Pottier, *ibid.*) qui est peu net encore à Suse même, mais se trouve aux environs (5 km.); il est connu à Bouchir sur la golfe Persique, et en Mésopotamie: à Al Ubeid, près d'Our, à Eridou. On le reconnaît parmi les fragments du Seistan; ceux-ci se relient du reste avec Anau I et Anau II du Turkestan. La poterie peinte de la vallée de Zohab, en Béloûchistan, s'y rattache encore.

Ajoutons ici personnellement que nous avons trouvé à Tébérân une céramique tournée analogue à Suse I, et une céramique à engobe rouge vin à jaune chamois, rappelant la technique chinoise, et dont les décors se relient à ceux de Suse I.

Après le stade I *bis* apparaît à Suse une poterie non peinte, signalée à Al Ubeid par M. Woolley et à laquelle succède une céramique comprenant des vases peints, d'abord monochromes, puis polychromes en fin de période (dynastie d'Agadé). C'est Suse II, au décor géométrique et naturaliste qui se relie par de nombreux détails à Suse I; voir M. E. Pottier, *ibid.*, contre les idées de l'auteur). Cette poterie a été retrouvée à Jamdet Nasr, près de Kish, par le professeur Langdon. Nous la signalons nous-même à Zohab (frontière de la Perse avec l'Iraq). Elle est connue à Assour où le professeur Andraea la dit présomptivement. Le docteur Frankfort lui trouve des analogies avec la poterie du Nord de la Syrie à engobe rouge. On l'y trouve dans des tombes où sont communes des perles plates losangées en aragonite. Elles portent un cordon autour des percées. Ce type est fréquent à Suse et nous en reproduisons un exemplaire (fig. 1).



Fig. 1

La poterie des fouilles récentes aux Indes (Mohenjodaro) a des formes voi-

sines des poteries sumériennes; la poterie peinte est très différente de celle de Suse I et moins ancienne; elle se rapproche de la série de Nal (Beloutchistan).

Bien que cela fût en dehors de son sujet, l'auteur ne manque pas de faire remarquer la grande importance du commerce du cuivre pour l'évolution de la poterie; la hache plate de Suse I se retrouve à Chypre, dans le Nord de l'Europe et en France, à Fontaine-le-Puits; les armes mésopotamiennes, anatoliennes, chypriotes, sont les mêmes; la métallurgie et la céramique, deux arts du feu, vont de pair; on a souvent réalisé en terre cuite des vases de métal.

Des hypothèses rapportées ou nouvelles rompent aussi la compacité de l'exposé; nous n'avons pu nous y arrêter. Nous félicitons le docteur H. Frankfort d'avoir réalisé cet intéressant examen comparatif de la céramique primitive orientale.

R. DE MECQUESEM.

HENRI GAUTHIER. — Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques, t. IV. Un vol. in-4° de 226 pages. Le Caire, Société royale de Géographie d'Égypte, 1927.

Avec ce volume les deux tiers de cet important ouvrage ont paru ⁽¹⁾. Nous n'avons que peu d'observations à présenter.

P. 2, *H-r-n-m* est, selon nous, à lire Horonaim (voir *Syria*, 1927, p. 258); il ne s'agit pas de la ville de ce nom en Moab, mais plutôt de Bet-Horon divisée en deux sites dont l'ensemble a pu aussi être dénommé Horonaim. — P. 149, la région *Khalton* fait songer à la région

montagneuse el-Kheit signalée par Aboul-féda à l'ouest d'Apamée ⁽²⁾. — P. 150 et 225, pour l'identification que nous avons proposée de *Kh-n-r-z* avec Khanašir, nous renvoyons à *Syria*, 1927, p. 257. — P. 152, on a renoncé depuis longtemps à confondre le Halboun biblique (près de Damas) avec Alep. — P. 158, l'identification de *Takhs* avec le Taḥash biblique (*Gen.* xiii, 24) est due à H. Winckler, *Mit. Vorderas. Gesellsch.*, 1898, p. 207. — P. 163, *Khashabou* est de localisation difficile. M. Gauthier écarte à juste titre le rapprochement avec Hesbon du pays de Moab. Clausen a proposé Haḥbeiya, au pied de l'Hermon. Nous avons songé à Khisfin ⁽³⁾. La finale *n* ne constitue pas un obstacle, car on dit Megiddo, mais aussi Megiddon (*Zacharias*, xii, 11).

Le volume se termine par d'importantes additions et corrections aux quatre tomes parus. M. Gauthier a notamment utilisé la publication des ostraca de Berlin XI^e dynastie par M. Sethe; sur ces localités nous renvoyons à notre étude parue dans *Syria*, 1927, p. 216. — P. 212 (ad t. I, p. 144), au lieu de *dkna* ne doit-on pas transcrire *dnka*, en réalité 'Anka, pour 'Akka (Acre)? Le *n* n'est ici qu'une manière de rendre la reduplication du *k*, comme c'est le cas aussi de 'ngroun, 'Aq-yacon, véritable vocalisation de 'Egroun. — La note p. 217-218 (ad t. II, p. 161), concernant les *fenkhon* signale les dernières publications sur ce sujet. Il se peut que les charpentiers du Liban aient été qualifiés de *fenkhon*, comme le propose M. Sethe; mais cette appellation leur est restée étrangère et on ne voit pas comment les Grecs

⁽¹⁾ Voir notre *Topogr. hist. de la Syrie nat. et medievale*, p. 152.

⁽²⁾ *Topogr. hist.*, p. 506.

⁽³⁾ Voir *Syria*, 1925, p. 373, et 1926, p. 371.

l'auraient adoptée. Il ne nous paraît pas douteux, d'autre part, que *phoinikes* est un mot grec et nous avons dit (Syria, 1927 p. 183-184) les raisons qu'il y avait à conserver l'explication traditionnelle de *phoinikè* par la « terre du palmier ».

R. D.

E. KÜHNEL. — *Islamische Stoffe aus ägyptischen Gräbern*. 1 vol. in 4°. 11 pages avec 10 planches en couleurs et 40 en phototypie. Berlin, E. Wasmuth, 1927.

Ce n'est que depuis le début de ce siècle qu'on a commencé à étudier sérieusement les tissus musulmans. Un classement même provisoire des tissus conservés dans les églises, les musées et les rares collections privées aurait été presque impossible. Il y a trente ans, les pièces datées étant alors très rares et la provenance incertaine.

Depuis lors une grande quantité de fragments de tissus, provenant surtout de l'Égypte, est entrée dans les collections européennes et américaines. Une des plus riches, le *Victoria and Albert Museum*, nous a révélé récemment, dans un excellent catalogue, un bon nombre de tissus égyptiens ⁽¹⁾.

Voici un ouvrage nouveau qui traite uniquement d'étoffes trouvées dans les tombes de l'Égypte. Le catalogue raisonné de E. Kühnel se fonde en premier lieu sur les matériaux conservés dans les musées de Berlin. C'est un modèle dans son genre.

Une introduction concise nous renseigne sur les endroits où les tissus ont été trouvés, sur le rôle de la Haute Égypte dans l'industrie textile, sur l'origine des

matières premières, sur les différentes sortes de vêtements et sur l'activité des ateliers publics et privés.

L'analyse technique, ornementale et épigraphique des produits textiles d'environ cinq siècles, est faite avec un soin remarquable. Pour la première fois, M. Kühnel a essayé de grouper chronologiquement les tissus de la grande époque fatimide.

Il va sans dire que ce groupement ne peut être que provisoire, mais il est certain qu'il facilitera considérablement tout travail analogue.

On saura gré à l'auteur des nombreux renvois aux matériaux de comparaison publiés dans les catalogues de Kendrick et d'Errera ⁽²⁾ ainsi qu'à ceux des collections européennes et américaines moins connues.

Les dix planches en couleurs méritent un éloge tout particulier. On en voit rarement d'aussi belles. Les tissus reproduits sur ces planches nous donnent une idée assez exacte non seulement du luxe et de l'éclat des vêtements musulmans, mais encore du goût exquis et sûr qui guide le choix des couleurs.

En somme, le savant auteur de ce catalogue a créé un instrument de travail indispensable à l'étude des textiles musulmans.

S. Fiquet

PÉRIODIQUES

GEORGES CONTENAU. — *Les tablettes de Kerkouk et les origines de la civilisation assyrienne*. Extr. de *Babyloniaca*, t. IX, fasc. 2-4. Paris, Geuthner, 1926.

A mesure que nos connaissances s'éten-

⁽¹⁾ E. F. KRZANICA, *Catalogue of Muhammadan textiles of the medieval period*, 1914.

⁽²⁾ J. ERRERA, *Collection d'anciennes étoffes égyptiennes*, Bruxelles, 1916.

dent, on s'aperçoit que les problèmes qui touchent aux anciennes civilisations se compliquent et, tout particulièrement, les questions d'origine semblent de plus en plus insolubles. L'origine des Sumériens comme celle des Sémites nous échappent entièrement. Pour anciens qu'ils soient, nos documents sont beaucoup trop récents. Le critérium le plus net est la langue ; mais il n'a le plus souvent qu'une valeur de civilisation, nullement de race. Comment expliquer autrement qu'on puisse (p. 11) nous présenter le peuple arménien — tard venu dans la région du point de vue linguistique — comme représentant le mieux le type hittite, le kurde, qu'on tient généralement pour un Indo-Européen, comme la survivance du type sumérien et le peuple juif comme le produit du croisement des Hébreux et des Hittites ?

Avant d'attaquer de si vastes problèmes, il faudrait fixer quelques règles préalables, par exemple celles-ci :

Une grande civilisation se mesure, avant tout, à l'extension de la langue ; les peuples en ont le sentiment très net quand ils luttent pour leur langue. La signification qu'a prise le terme « barbare » en partant d'un critérium linguistique répond à une notion juste.

La première étape à franchir pour une grande civilisation consiste à unifier la langue du peuple. Les Berbères, qui n'ont jamais pu y parvenir, ne se sont jamais dégagés des langes de la barbarie.

La seconde étape est marquée par la diffusion de la langue hors des limites du groupe unifié. Ce double résultat a été atteint par les Sumériens d'abord, par les Sémites à leur suite, plus tard par les Indo-Européens. Le groupe asiatique,

que des efforts très louables cherchent, depuis quelques années, à pousser au premier plan, a-t-il joué un tel rôle ? Il n'y paraît pas. Les Hittites se sont effondrés au moment où ils tentèrent la double opération. L'extrême diversité des langues, que les textes de Boghaz-Kéui ont révélée, est un trait de lumière qui n'a pas été suffisamment perçu. Elle atteste qu'au moment où ces populations portèrent leurs armes en Babylonie, elles étaient encore barbares. Bien douées intellectuellement, elles se sont rapidement parées des dépouilles babyloniennes et sont entrées dans l'orbite de la grande civilisation suméro-akkadienne. Leur éclat très réel a été passager.

M. Contenau dit très bien que la civilisation assyrienne est faite d'apports divers, mais pourquoi ne pas reconnaître, ce qui est l'évidence même, que ce sont avant tout des apports sumériens ? On complique et obscurcit le problème en liant le concept « race » à celui de « civilisation ». Aussi haut que nous remontrons en Assyrie, la langue est sémitique. D'après les considérations qui précèdent, la civilisation assyrienne est le type caractérisé d'une grande civilisation sémitique. La langue a été unifiée et a pris un caractère universel.

Le travail de M. Contenau, sa partie essentielle et fort utile, consiste dans l'étude des tablettes de Kerkouk, site à l'est du Tigre où les Américains mènent des fouilles régulières. Vers le milieu du deuxième millénaire cette région a pris un essor remarquable, mais peu original. Les recherches en cours nous apprendront si ce fut simplement le résultat d'un effort guerrier, comme tend à l'indiquer l'apparition en Syrie, vers cette

époque, de chefs aux noms milaniens ou apparentés aux noms de la région de Kerkouk. Si les fouilles nous révèlent, dans l'ancienne Kerkouk, un développement particulier de la civilisation, nous pourrions admettre que l'élément asiatique régional a contribué pour une large part au développement de la civilisation assyrienne.

H. D.

The British Museum Quarterly, vol. II, n° 2 Londres, Oxford University Press (Humphrey Milford), 1927.

Ce fascicule publie notamment des pièces importantes provenant des fouilles d'Our conduites par M. Woolley en 1920-27, qui sont exposées au British Museum et dont partie retournera au musée de Bagdad.

Signalons un poignard à lame d'or et poignée en lapis-lazuli avec fourreau décoré de Higrane, qu'on s'étonne de voir reporter à la première dynastie d'Our (fin du quatrième millénaire avant notre ère) tant le travail en paraît plus récent. Une herminette en or voisine sur la même planche XIX. Le petit nécessaire avec couteau-oreille, pointe en cure-dent, plates à épiler, le tout en or maintenu à un cercle d'or et un étui conique est encore plus surprenant à cette haute époque. Mais est-il de cette époque ? Un damier en coquille, lapis et nacre, rivalise en intérêt avec celui de Gnosse. On a découvert un sceau du type d'Haraппа

Pendjab), mais avec une inscription conoïforme. Enfin un très ancien char à deux roues curieusement agencées, tiré par deux lions (?), apparaît sur un fragment de stèle évidemment très ancienne

W. BAUMGARTNER. *Das Aramaeische im Buche Daniel*, dans *Zeitschrift für die alttestam. Wissenschaft und die Kunde des nachbibl. Judentums*, 1927, p. 81-133.

Le savant professeur de Marburg a repris les questions soulevées par la partie araméenne du livre de Daniel à la lumière des inscriptions araméennes dont le nombre et la variété permettent une comparaison étendue. Dans la Syrie du Nord les textes araméens de Zandjuri et de Zakir remontent au VIII^e siècle, ceux de Neirab au VII^e siècle. En Assyrie et Babylone les documents de tout ordre existent depuis le VII^e siècle jusqu'au II^e avant notre ère. À la liste donnée il faut ajouter le parchemin araméen de Doura-Europos. L'Arabie a fourni les textes de Teima du V^e siècle. Comme toujours l'apport de l'Égypte est considérable, descendant du V^e siècle jusqu'à l'époque ptolémaïque. Les textes d'Asie-Mineure vont du V^e au II^e siècle avant notre ère. La diffusion de l'araméen à l'époque perse a fait retrouver des inscriptions en cette langue depuis le Caucase jusqu'aux Indes (Taxila). L'araméen tardif est représenté par les textes nabatéens qui se prolongent assez tard avec les inscriptions sinaïtiques, et par les textes palmyréniens.

Quelles que soient les particularités locales, les inscriptions de la Syrie du Nord — auxquelles on peut rattacher les textes de Teima, — les papyrus d'Éléphantine, les inscriptions nabatéennes et les inscriptions palmyréniennes constituent quatre étapes dans l'évolution qui aboutira au judéo-araméen représenté par les targums d'Onkelos et de Jonathan.

D'une comparaison minutieuse, M. Baumgartner conclut que l'araméen

de Daniel n'est ni si tardif, ni si ancien que certains l'ont cru; il révèle une époque postérieure à la conquête d'Alexandre, mais antérieure au temps des Macchabées. La matière même de ces récits peut remonter à l'époque perse, mais la composition de notre texte n'est pas antérieure au III^e siècle avant notre ère. M. Baumgartner ne relève aucun indice qui permette de supposer que la partie araméenne de Daniel ait été élaborée dans l'est du domaine araméen.

R D

Maxim LAMMENS. — Les sanctuaires préislamites dans l'Arabie occidentale. *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, Beyrouth, t. XI, fasc. 2). Brock n° 8 de 137 pages. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1926.

Nous avons eu l'occasion, à plusieurs reprises, de signaler la profonde érudition du savant arabisant dont chaque étude est une mine de renseignements puisés aux sources. La question dont il nous entretient aujourd'hui est une des plus captivantes, une des plus importantes aussi pour comprendre la genèse de l'Islam. Il ne faut pas chercher dans le nouveau travail de l'auteur exégète un exposé systématique des sanctuaires préislamites et de leur culte, mais une discussion de certains termes de la langue religieuse et l'exposé de certaines difficultés rencontrées par le Prophète pour unifier le culte. C'est, avant tout, une étude très poussée du concept de *masjid*.

Comme le dit très justement le P. Lammens, nous ne sommes pas en présence d'un néologisme; la notion du *masjid* est antérieure à Mahomet. « La constatation à son importance et nous prions de

ne pas la perdre de vue. » La recommandation aurait dû inciter l'auteur à définir le *masjid* dans les cultes préislamiques, tout particulièrement dans le culte nabatéen. Il eût fallu examiner la valeur du *masgida* nabatéen ou pierre devant laquelle on se prosternait. Incidemment, on s'aperçoit que le P. Lammens tient le *masgida* nabatéen pour un bétyle (p. 15), ce qui n'est pas toujours exact. Les textes nabatéens citant le *masgida* sont parfois gravés sur des autels qui signalent le lieu de culte et font corps avec lui. Nous avons depuis longtemps proposé d'identifier le *masgida* avec le *proscynétérion* d'une inscription grecque du Djebel ed-Druz⁽¹⁾, ce que M. Lidbarski a accepté⁽²⁾.

Certainement, l'emploi du pluriel *masajid* signale que le nouveau culte monothéiste entend absorber tous les anciens lieux de culte et nous comprenons que le savant arabisant attribue tant d'importance à l'adoption de ce terme par l'Islam: « C'est tout un côté, déclare-t-il, p. 45, de l'évolution psychologique, du développement de la langue religieuse à étudier chez Mahomet. » Nous concevons comme il suit le passage du *mesgila*-stèle au *masjid*-mosquée: le prophète dut adopter le rite de prosternation, mais ayant écarté tout autel et toute stèle, ceux-ci furent remplacés par une direction, d'abord celle de Jérusalem, puis celle de la Mecque. L'objet disparu laissa son nom attaché au lieu de culte. Les cultes anciens se pratiquaient d'abord en plein air comme nous savons que c'est la tradition sémitique.

(¹) *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, p. 24.

(²) *Ephemeris*, II, p. 327.

L'explication que donne le P. Lammens embrasse que le passage du terrain non bâti à la mosquée construite, en perdant de vue la notion primitive du *masgida* : « Le concept primitif du masgid semble donc local, territorial. Il relève de la discipline topographique et non de l'art de bâtir. » C'est exact seulement au stade musulman et, de plus, la limite entre l'aire sacrée ou *haram* et l'extérieur profane ou *hîll* est marquée par un mur et non par des bornes.

R. D.

Revue des Études islamiques. — Année 1927, cahier 1. Publiée sous la direction de M. Louis Massignon. Paris : Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1927.

Le nom de M. Louis Massignon suffit à recommander cette nouvelle publication qu'entreprend M. Paul Geuthner. Elle comportera chaque année 4 cahiers d'environ chacun 150 pages format in-4°.

Les matières traitées sont rangées sous les rubriques : Abstracta islamica, Enquêtes, Mémoires et Chronique.

La première est une bibliographie avec recension brève et précise de 123 ouvrages. Les enquêtes portent sur le statut de la femme kabyle par M. Marcel Morand, sur l'Université d'El-Azhar par M. Achille Sékaly. M. Jean Deny donne les souvenirs du Gazi Mustafa Kemal Pacha. Enfin la chronique est constituée par une communication du regretté Delafosse : lettre du cheik sénégalais Moussa Kamara.

M. Louis Massignon vient de partir en mission en Syrie. C'est dire que la *Revue des Études islamiques* ne manquera pas

de nous faire connaître les enquêtes que le savant professeur au Collège de France compte y poursuivre.

MAURICE MERCIER. — *Chronique de l'Échelle de Syrie.* Extr. de la *Revue des questions coloniales et maritimes*.

On appelle ainsi le consulat d'Alep par une étrange extension du terme « échelle » qui, par définition, devrait être un port maritime. Le consulat d'Alep est le plus ancien en qui ait été créé puisqu'il remonte à 1535. M. Mercier réunit ici trois esquisses biographiques de consuls : Gédoya, qui fut envoyé à Alep en 1623 pour répondre aux plaintes que soulevait l'administration des Marseillais ; François Puquet, consul de France et de Hollande à Alep, puis évêque de Césarople et de Babylone ; enfin le chevalier d'Arvieux.

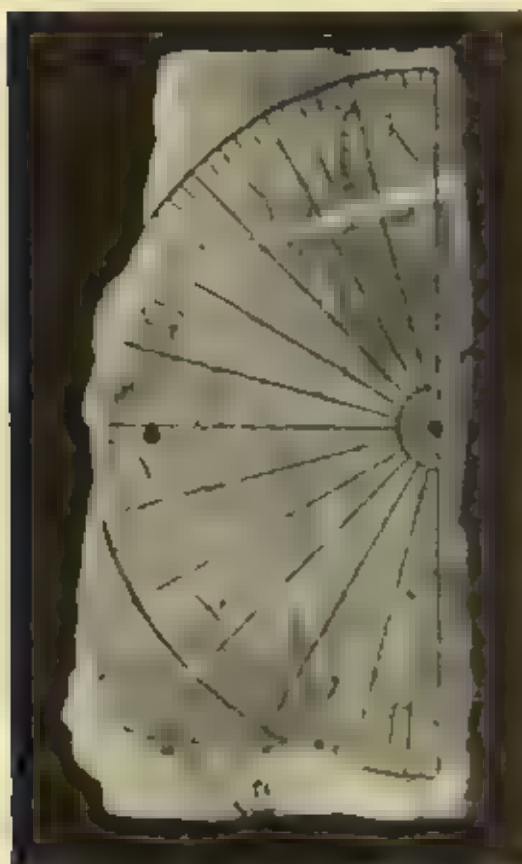
NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Les missions archéologiques de l'automne 1927 en Syrie. — En vue de certaines vérifications pour le *Recueil des inscriptions grecques et latines de Syrie* dont le premier fascicule est à l'impression, une mission épigraphique a été confiée au R. P. Mouterde en Haute Syrie. De nombreux textes ont été relevés, une vingtaine d'inscriptions nouvelles ont été copiées et le savant missionnaire a pu établir certaines identifications de localités.

M. Maurice Dunand a, de son côté, opéré dans le Djebel Druze, le Ledja et le Hauran. De nombreux textes nouveaux ont été relevés, et parmi les plus importants il faut signaler treize milliaires sur quatorze — jalonnant la route directe Mismiyé-Qanawat, traversant le Ledja, que

le R. P. Pondebard avait reconnue en avion.

Une seconde campagne a été entreprise à Neirab, près Alep, avec les RR. PP. Barrois et Abel qui bientôt rejoignent M. Parrot. M. Darrozes participait également à cette expédition qui



est fertile en découvertes de monuments. Toujours, semble-t-il, de la même époque.

Enfin, une mission a été constituée pour relever et sonder le Krak des Chevaliers à la limite méridionale du territoire des

Alaouites. M. Anus, architecte diplômé du Gouvernement, est parti le premier, puis M. Paul Deschamps, conservateur adjoint au Musée de sculpture comparée du Trocadéro. Enfin, sur place, le Service géographique de l'armée a délégué le capitaine Lamblin pour la partie topographique. Dès maintenant les relevés de l'ouvrage sont sensiblement modifiés et l'on annonce la découverte d'une grande salle de 120 mètres de long sur 10 de large.

Un gnomon syriaque. — M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités, a eu l'obligeance de nous envoyer la photographie, que nous reproduisons, d'un gnomon trouvé à Tell Bisé, au nord de Homs. Ce site, qui pourrait bien cacher l'antique Abzu (¹), mériterait d'être exploré régulièrement; les indigènes y font constamment des travaux.

La pierre plane que nous reproduisons offre un demi-cercle divisé en douze parties — les douze heures du jour — chacune d'elles étant subdivisée en cinq parties égales, ce qui donne à chacune de ces dernières divisions une valeur d'une ou de deux minutes. Les grandes divisions, disons les heures, sont notées d'abord par les dix premières lettres de l'alphabet syriaque, puis par les ligatures de la dixième avec la première et de la dixième avec la deuxième. D'après l'écriture la date probable de ce monument est le v^e siècle de notre ère.

R. D.

(¹ Voir *Syria*, 1925, p. 190)

Le Gérant : PAUL GEUTHNER

LA SIXIÈME CAMPAGNE DES FOUILLES DE BYBLOS

(MAI-JUILLET 1927.)

PAR

MAURICE DUNAND

(Second article.)

Commencées le 2 mai, les travaux de la sixième campagne des fouilles de Byblos ont été terminés le samedi 23 juillet. Le recrutement des ouvriers a été difficile en raison de la rareté de la main-d'œuvre. Au printemps, les indigènes sont occupés par les travaux agricoles. On les remplace habituellement par des réfugiés arméniens, qui fournissent des équipes d'un bon rendement et parfois se contentent d'un salaire moins élevé. Cette année, les Travaux publics de la République Libanaise ont poussé activement la construction d'une route qui doit relier Gibel à Qartaba et Aqra. On dispose pour cela d'un puissant budget qui permet de payer les ouvriers 12 à 16 francs par jour en moyenne. A ce taux ils affluent, d'autant plus que le travail dans la haute montagne est moins pénible que sur la côte. Nous avons dû nous mettre à ce tarif, et de ce fait nos équipes se sont trouvées moins fortes que l'an passé, car notre budget est resté approximativement le même. Les dépenses de la dernière campagne se sont élevées à 85.000 francs. Le Service des Antiquités nous en a alloué 60.000 sur les fonds du Liban et le reste a été supporté moitié par le Musée du Louvre, moitié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Comme les années précédentes, l'Etat-Major de l'Armée du Levant a été pour la Mission d'une bienveillance extrême. Un détachement de Tirailleurs Sénégalais a collaboré à nos travaux et assuré pendant toute l'année la garde du chantier; il fait aussi quelques arménagements dans les parties qui sont entièrement fouillées. L'Aviation a pris de nombreuses photographies aériennes du champ de fouilles et en a donné un plan photographique d'une grande expression; par le même procédé, elle nous a aussi fourni un plan d'ensem-

Les aréolaires de l'esplanade au sud-est des vestiges d'une époque plus basse sont frappantes. C'est l'abord d'un sanctuaire construit au sud au pour derrière les colosses et par conséquent à l'époque plus haute d'une époque plus récente que celle envisagée jusqu'ici. C'est surtout la colonnade corinthienne qui surmonte la nécropole. Elle est parallèle à la ligne des colosses, perpendiculaire par conséquent au côté Nord de l'esplanade, dans le cas où celle-ci serait de plan rectangulaire ou carré. Or, tous les doutes à cet égard sont levés par la découverte récente d'un linteau de porte trouvé au point d'intersection de ce côté — suppose-t-on — de l'axe de la colonnade (cf. *supra*, fig. 1, pl. I). Il est formé de trois blocs de granit taillés pour s'assembler parfaitement et formant un élément de 2 m. 50 de long. Remarquons que ces blocs présentent ensemble 16 canaux (figures de face, la tête sur la droite) disposés

L'emplacement de ce linteau unique est la place du 1^{er} port. Notre de l'esplanade, celle sur laquelle la colonnade construite à l'époque romaine prenait son appui. Cela correspond très exactement à l'axe du temple que l'on a tenté d'après la monnaie de Maerîn¹⁹. Et si, comme on l'a suggéré, l'autel royal dont l'existence est question dans l'inscription d'Yehavmilk doit être localisée entre le colosse debout et le plus grand des colosses assis²⁰, il est à penser que nous avons sous la pierre qui vient d'être repérée, celle dont le roi réserva le désque à la déesse et aux autres dieux reposant sans doute pas directement sur les pieds-droits par encadrement et de entre les trois blocs forment un rectangle parfait et que le linteau ne pouvait pas être soutenu par les latéraux à la façon d'un voussure. Ils devaient tous trois reposer sur un linteau monolithique prenant appui sur les pieds-droits. Selon l'ordonnance architecturale courante dans les temples égyptiens, et en l'occurrence dans les naos, cet élément est décoré du disque ailé flanqué d'uraeus. C'est donc notre droit de le restituer ici. Peut-être est-ce celui-là même qui fut réparé sous le règne de Yehavmilk.

Les deux bases de colonnes figurées par M. Martlet pendant sa deuxième campagne à Byblos²¹ ont l'un plus de toute marque et nous le place sur la ligne tel qu'on le peut envisager d'après la monnaie de Maerîn. Ce sont les bases de deux colonnes du péristyle, moitié orientale du côté Nord. L'une d'elles a

¹⁹ *Syria*, VIII, 1927, p. 113 sq.

²⁰ *C. R. Acad.*, 1933, p. 87.

²¹ *Ibid.*, p. 120.

apparaître et l'autre disparu. M. Montet qui les a vues toutes deux *in situ* a pu en mesurer l'entre-colonnement, qui était de 4 m. 00. Ce chiffre, multiplié par le nombre des entre-colonnements que présente la muraille et ajouté au diamètre des colonnes, nous donnerait 27 mètres pour la longueur des petites cotes et 32 m. 00 pour les grands, et cela sans tenir compte de la largeur du peristyle. Mais on sait combien sont parfois fantaisistes les figurations des monuments et avec quelle circonspection il faut utiliser les données architecturales de la muraille antique.

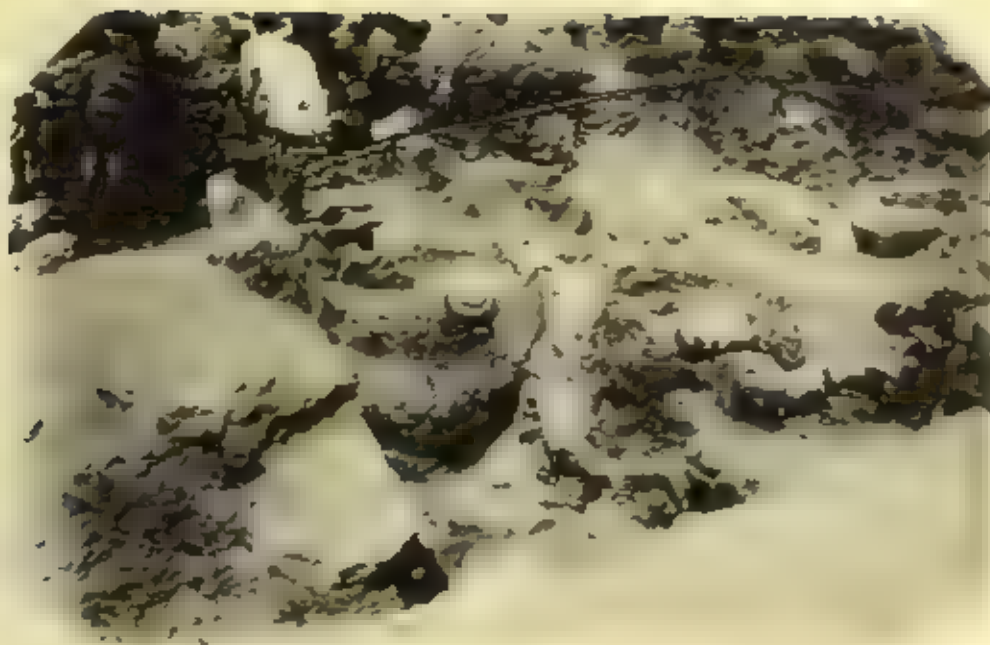
De l'économie intérieure du sanctuaire, plusieurs points ont été fixés par les travaux de cette année.

À 7 mètres en face du deuxième colosse assis on a rencontré un bassin de pierre circulaire (pl. XLIII, fig. 1). Il est monolithique et mesure 1 m. 70 de haut sur 1 m. 40 de diamètre. Ses lèvres dépassaient de 0,20 le niveau du dallage de l'esplanade. À l'extérieur, elles sont ornées de deux fausses anses en relief, diamétralement opposées et de forme semi-circulaire, la partie convexe tournée vers le bas. Son antiquité est indéniable, ainsi que son caractère rituel. Il est à comparer au fameux vase d'Amuthonte par sa forme et par ses fausses anses, sinon par sa capacité. Il me paraît être de la même époque. C'est sans doute le bassin qui contenait l'eau indispensable aux sacrifices. L'eau des fontaines caennaises n'aurait-elle rempli le rôle que jouait la Mer d'Azur dans le temple de Jérusalem.

L'autel devait se trouver dans le voisinage. C'est précisément devant les colosses que du temps de Bergmann de l'od. le la tradition localisant l'autel des Ammonites. C'est là aussi, à 2 m. 50 à l'Ouest de la vasque, que nous avons trouvé un petit obélisque à section quadrangulaire mesurant 1 m. 40 de hauteur (pl. XLIII, fig. 2). Sur une de ses faces, qui était tournée vers le Nord, est représentée la mort d'Adonis assailli par un ours et pleuré par Venus. Le dessin, tracé au trait d'une façon maladroite, est très fruste; le haut des personnages a été complètement raviné par l'usure de la pierre. Mais, d'après ce qu'il en reste, la scène est très comparable à celle du relief rupestre de El-Djehel, dans le Liban¹⁾, quoique de dimensions extrêmement plus réduites.

Quelques jours avant la clôture des travaux, nous avons dégagé, toujours

1) Cf. ROUAN, *Monum. de Phénicie*, p. 292 et pl. XXXVIII.



1. Bassin de pierre situé au-devant des colonnes



2. Obélisque avec représentation de la mort d'Adonis.

au niveau du dallage de l'esplanade, la partie supérieure d'un massif de maçonnerie quadrangulaire, mesurant 3 m. 60 de côté. Trois blocs de pierre seulement couvrent toute cette surface. Cet élément se trouve exactement dans l'axe de la colonnade, dans celui de la porte du côté Nord de l'esplanade, par conséquent. Celui du sanctuaire aux colosses passe à quelques mètres au Sud. Cet emplacement correspond assez bien à celui occupé par le betyle sur la monnaie de Macrin.

Derrière les colosses, nous avons enlevé les vestiges byzantins reconnus l'an passé et la fouille a été poussée en profondeur. Nous avons atteint les fondations de tous les murs du sanctuaire. On n'a recueilli dans tout ce gisement que quelques bronzes de l'époque romaine et une douzaine d'anses rhodiennes estampillées. Par contre, nous n'avons rencontré aucun document céramique qui pût être invoqué en faveur de la haute antiquité de cette partie du sanctuaire. La plus importante trouvaille faite au cours de ces travaux infirme au contraire les idées que l'on pourrait avoir en ce sens. C'est un important fragment d'un bas-relief qui était engagé dans les fondations du mur servant de limite vers le Sud aux trois salles alignées sur l'axe du sanctuaire. Sa hauteur, conservée intacte, est de 1 m. 70. Il est brisé à double et à gauche en sorte que sa largeur moyenne n'est que de 1 m. 70. À gauche, est figuré un personnage assis dont la tête a été emportée par la cassure de la pierre. Le bas du corps jusqu'à la ceinture est figuré de profil, la poitrine se présente de face. Le bras gauche est ramené sur la poitrine, la droite levée à la hauteur du menton fait le geste de la bénédiction. Au-dessus, deux colonnes d'hiéroglyphes en relief. La première se lit : *et adore Ra tous les jours le prince de Bydos* ; et souvent, malheureusement très mutilés, le nom du prince et celui de son père. Sur la deuxième colonne est le cartouche d'un pharaon dont le nom brisé en *hotep*. L'examen approfondi des caractères hiéroglyphiques de ce texte permettra sans doute de préciser s'il faut faire remonter ce monument aux Montou-hotep ou aux Sêlek-hotep du Moyen Empire ou aux Amen-hotep de la XVIII^e dynastie¹. Mais, de toute façon, dès maintenant on peut inférer de la présence de ce monument dans les fondations d'un tour du sanctuaire aux colosses que certaines parties de cet édifice sont postérieures au Moyen Empire.

¹ M. Montet est parvenu à restituer les deux noms mutilés et attribue cette stèle à la

XIV^e dynastie égyptienne par le prince de Bydos, *Revue de l'Égyptologie*, 1928.

Un peu plus au Nord, à quelques mètres du ponton M. Montet avait trouvé une statue assise qui a été qu'il lui a dit de se de Byblos nous avons rencontré une statue absolument semblable, mais plus mutilée. Comme sa congénère, elle servait de dalle dans une des maisons byzantines installées sur les débris du sanctuaire.

Toutes ces strates, jusqu'à celles d'Empire inclusivement, ont été extrêmement saccagées. Une couche de terre, épaisse par places de 1 mètre à peine, les séparait du sol actuel. Les indigènes n'ont pas manqué de tirer des matériaux de ce gisement ou ils trouvaient d'solides boutailles. Et lors de la construction d'un château des Croisés, il n'est pas de ceux que tout ce qui pouvait subsister du parvis du temple ait été mis en coupe réglée. Aujourd'hui, il ne reste que quelques pierres éparses, échappées par miracle à cette destruction.

Il est tentant de voir dans ces vestiges les restes d'un temple dont la monnaie de Mu'rin nous donne l'image. On avouera que ce qui subsiste s'accorde assez bien du plan suggéré par la monnaie. Cependant, trois lourdes objections que la fouille ferait peut-être faire au jour, pesent sur cette identité. Les colosses n'apparaissent pas sur la monnaie et, pour l'époque romaine, ils devaient être une particularité frappante dont on explique mal l'omission. La colonne le manque également, ce qui peut surprendre. Enfin, et surtout, des nombreuses colonnes qui formaient le péristyle, à part les deux bases signalées par M. Montet, il ne subsiste pas la moindre trace, le moindre échafaudage.

S'il n'y a pas identité entre le sanctuaire de l'Acropole de Byblos et celui que nous révèle la numismatique, il est peut-être à penser que celui-ci est la représentation d'un temple sis ailleurs, mais dont celui qui nous occupe, avec ses caractères essentiellement sumériens, serait le prototype.

Au-dessous du plan de l'esplanade, le terrain est très varié au point de vue

¹⁰ Heron localisait à Qasbiya, colline sise à 2 kilomètres du rivage, le temple des Adonies. Il n'en découvrit pas d'ailleurs le moindre vestige exhumé. *Herodotus de Phénicie*, p. 173 sq. Le P. Zaccaria avait songé de le chercher à Mâr-Ya qûb, petit terroir situé à 1.000 m. environ de l'ancien port de Byblos. On voyait là, jadis, de très nombreux fûts de colonnes et, en particulier, un fragment de l'arc qui, par

ses dimensions colossales, avait surpris son inventeur (cf. *Mémoires de la Faculté de Beyrouth*, I, p. 141-143). Ces localisations justifient, mieux que celle envisagée plus haut, la description que Strabon donne de la Byblos des Adonies (XVI, 2, 18). Celle-ci laisse, en effet, supposer que de son temps la ville, par conséquent le temple, s'élevait à quelque distance du rivage.

archéologique. Vers le Sud, il est stérile — c'est tout juste si quelques pans de mur, très inexpressifs, apparaissent ça et là sans révéler aucun ensemble. Vers le Nord, la fouille commencée l'an dernier a été agrandie et poussée en profondeur. On a dégagé entièrement les murs dont la crête nous était apparue à la fin de la campagne¹. Les différentes raisons qui donnaient à penser que c'étaient là les vestiges d'un sanctuaire de l'Ancien Empire égyptien ont été confirmées par les trouvailles récentes. Entre ces murs nous avons encore trouvé de nombreux débris des offrandes que les pharaons envoyaient à Byblos. Les documents recueillis dans ces strates sont tous de l'Ancien Empire. La partie supérieure du gisement est pour ainsi dire scellée par une couche de cendres épaisse par places de près de 60 cm. C'est le témoignage très explicite d'un gros incendie qui a devasté le sanctuaire. Le énorme épaisseur qu'elle atteint en certains endroits semble indiquer que le bras entrait pour une bonne part dans l'architecture de cet édifice. Les cendres forment une couche presque continue qui recouvre toute l'étendue sous laquelle, dans la région des temples, on recueille des documents de l'Ancien Empire. Voici, à titre d'exemple, dans l'ordre de leur trouvaille, les documents relevant de cette époque et qui proviennent de la tranchée du « gros mur » (pl. L, fig. 2). Je résume simplement les indications portées sur le journal de la fouille. À partir de la fin des strates grecques, il faut 12 levées de terre de 20 cm. chacune en moyenne, pour atteindre les couches de l'Ancien Empire.


13^e levée : Quelques tessons à décor peint.

14^e — — — — —

15^e — — — — —

16 — Les tessons à décor peint sont aléatoires, ils présentent des couleurs variées, noir, brun, jaune clair. Quelques tessons rouges lustrés. Cette poterie se retrouve dans toutes les couches sous-jacentes.

17^e — Pe d'outils en bronze, deux pots en terre cuite dont l'un paraît d'origine et une palette de pierre avec trou de suspension.

18 — Une tête de scarabée en terre cuite ornée de traits rouges, et des scarabées se raccordant d'un plat à offrandes portant , ainsi qu'un scarabée en malachite anépigraphie.

19^e — Un fragment de couvercle d'urne en terre cuite et un fragment au nom de Pépi II. Très peu de poterie, mais de nombreuses traces de cendres.

¹ Cf. Syria, VIII (1927), p. 99-109.

- 20* levée 1 a pied le meuble en corne, une pièce en bois très dur, élégamment tournée, une tête d'animal, peut-être au chat, en cornaline, et deux pieds d'animal en terre cuite, avec garrot très accentué. Les fragments d'albâtre abondent : les uns anépigraphes, d'autres avec inscriptions nous livrant les noms de Téli⁽¹⁾ et d'Ounas. Citons encore une lame à section quadrangulaire munie d'une soie et un plat de pierre. Le tout était dans un lit de cendres très compactes et présente des traces de calcination intense.
- 21* Une partie des objets recueillis dans la levée précédente doit être attribuée à celle-ci, car l'ouvrier qui trouve a tendance à piocher en profondeur. On recueille par ailleurs plusieurs fragments d'albâtre anépigraphes. La ceramique est encore rare. On est toujours en plein dans la cendre; plusieurs gros morceaux de bois, qui n'ont que charbonné, ont conservé quelques traces de leur aspect primitif.
- 22* Fragments d'albâtre anépigraphes et d'assez nombreux tessons à décor peigné.
- 23* Un magnifique tesson à décor peigné orné d'un ourf en relief, une petite cruche à fond plat et peu profonde, ce qui est surprenant à ce niveau, un vase à queue de galbe, mais à goulot circulaire; un joli vase, enfin, piriforme, revêtu d'un engobe blanchâtre. Dans ces trois exemplaires, l'anse prend naissance à l'épaule de la panse et s'attache au bord du col.
- 24* — Tesson avec frise estampillée représentant une scène de chasse ou de pocherie; une lamelle de métal repliée sur elle-même, figurant peut-être la ceinture d'Isis; une tête de taureau en terre cuite.
- 25* Deux aigilles de bronze à section quadrangulaire, un petit couteau, une belle hache votive en bronze avec trou de suspension, un petit coude en forme de calotte sphérique, comme d'un bouton de préhension; une tête de volatile, enfin, en terre cuite.
- 26* — Trois sous le bronze et deux minuscules calottes de même matière; une tête de bovidé et une jambe d'animal en terre cuite.
- 27* Une tête d'animal en terre cuite, une lame de poignard et un fragment de même nature avec emmanchement à triples rivets.
- 28* Quelques fragments d'albâtre et une hache votive en bronze avec trou de suspension.
- 29* Une tête d'animal avec décor en creux; un petit vase à panse piriforme avec engobe très fin et une lase minuscule, de forme tronconique, avec anse.
- 30* Hache en bronze avec trou de suspension; une tête de volatile et une tête de stamotte, toutes deux en terre cuite.
- 31* Stérile.
- 32* Deux fragments d'albâtre et quelques tessons attribués à ceux trouvés dans les levées précédentes. En certains points, le sol vierge apparaît.

(1) Qui apparaît à Byblos pour la première fois.

Trouvé dans les terres remaniées, mais appartenant indubitablement à ces couches profondes est le fragment d'albâtre portant le nom de Kha-shm-wj (fig. 1). Le pharaon est le seul connu jusqu'ici dont la bannière soit surmontée du faucon et du levrier. Comme tous les fragments d'albâtre trouvés dans la région des temples, ce tesson devait faire partie d'un objet, sans doute un vase, dédié à la Dame de Byblos. Des lors, il est à penser que le sanctuaire de la déesse aurait été déjà en activité dès la fin du quatrième millénaire.

La connexion des documents au nom de Pépi II avec le gisement de cendres et la présence un peu plus bas de fragments épigraphiques au nom de Téli et d'Ounas, montrent nettement qu'à la fin de



l'Ancien Empire le sanctuaire de Byblos a été la proie d'un incendie. Pépi II doit la serrer aujourd'hui comme, des Pharaons qui se sont mis en frais de vœux envers la Ba alai Gebal. Son nom est répété sur un grand nombre de tessons d'albâtre. La multiplicité des offrandes que cela représente s'explique par le fait que ce Pharaon, qui a régné 96 ans, a célébré plusieurs jubiles. C'est à la fin de son long règne que le temple, à la suite de circonstances que nous ignorons, a dû être détruit.

Si l'on compare l'histoire du temple de Byblos, telle que les fouilles nous l'ont révélé jusqu'ici, avec ce que nous voyons en Égypte à la même époque, on constate de frappantes coïncidences. Kha-shm-wj est le premier des grands pharaons, le premier également qui nous soit connu par ses expéditions à l'étranger; on a retrouvé son nom au Sinaï, on le relève dans le sanctuaire de la déesse de Byblos. Pendant la période calme qui traversa l'Égypte au cours des siècles qui suivirent, la paix semble avoir régné à Byblos et son sanctuaire s'enrichit des offrandes des Pharaons. Toutes les dynasties y sont représentées: on y relève les noms de Khéops, Mycérimis, Ounas, Sahour, Téli, Pépi I^{er} et Pépi II. À la V^e dynastie le culte de Ba est instauré dans la vallée du Nil, à la même époque un prince de Byblos se déclare « ami de Ra ». La fin du règne de Pépi II ouvre en Égypte une ère de trouble. La royauté est renversée, les

tenues sont pillées, les palais ruinés, les secrets des rois sont violés, des nomades s'élèvent partout, les routes ne sont plus sûres et on ne navigue plus vers Byblos. A cette révolution correspond, à Byblos, la destruction du temple de Baalad. Le chaos de débris qui apparaît dans les strates de la fin de l'Ancien Empire en est le témoignage évident.

A partir de cette époque, nous ne savons plus rien de Byblos jusqu'au début du deuxième millénaire. L'histoire de l'Égypte est elle-même fort confuse, les événements sont rares, se ressemblent, paissent les Pharaons de la XII^e dynastie qui l'ordre est établi, l'époque où l'on se repose. L'avènement des dynasties suivantes marque le début d'une nouvelle évolution, bien différente de celle de l'Ancien Empire, mais nous gratifie cependant plus tardivement. A cette prospérité correspond la Byblos rayonnante. La dynastie hiéramite, dont les fouilles ont révélé l'importance. Le temple de la déesse est reconstruit selon les exigences de ces conditions si multiples qui impliquent l'existence de nombreux temples. Une accessibilité au public l'entraîne, les portes sont réservées à l'entel. A ce temple nous voyons les Pharaons n'avaient plus les officiers. Les hypothèses royales nous ont montré que les relations avec l'Égypte sont toujours très cordiales, que les princes gubiles sont les vassaux des Pharaons. Néanmoins, ces vassaux portent le cartouche et cela, semble-t-il, est un pis aller dont les rois d'Égypte s'accommodent pour le mieux.

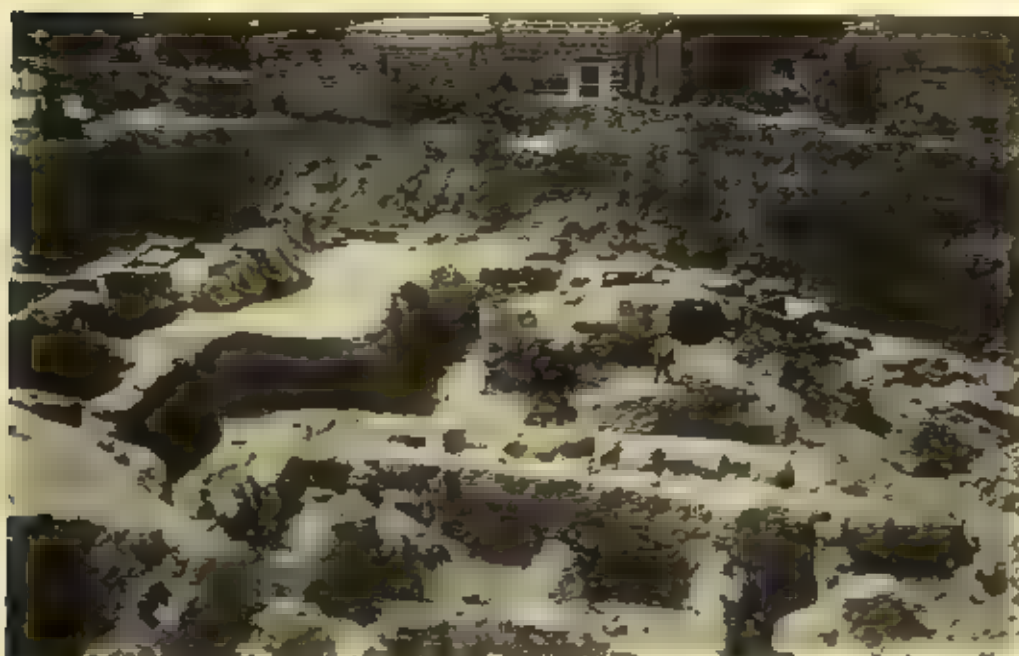
Ce temple restera en activité jusqu'à l'époque romaine. Les constructions ont dû être exécutées en plusieurs fois, l'édifice en comble, quand au plus primitif, il est difficile de dire jusqu'à quel point il a existé. De son histoire pendant le Nouvel Empire, les fouilles récentes ne nous ont encore rien appris, et à partir du V^e siècle, Byblos n'est plus dans l'orbite des évolutions de la vallée du Nil.

Deux documents importants sont encore à signaler parmi ceux recueillis dans les ruines du temple de l'Ancien Empire. C'est d'abord six fragments d'un plat à vilaines, en albatre, portant une épigraphe qui, par la forme de ses signes, se rattache à la fin du I^{er} millénaire. On y retrouve les mêmes syllabes et aussi les mêmes particularités épigraphiques que dans le texte des fameux papyrus de bois de Hazy-Ra.

Tout près d'un autre puits de débris des terres remuées, nous avons recueilli un magnifique cylindre en lapis-lazuli (pl. XLIX, fig. 1). Il me-



1. Cylindre archaïque. Byblos, 1927



2. Byblos. Vue générale de la fouille au devant des colosses :
le bassin de pierre et l'obélisque

Vient de paraître :

POUR
APPRENDRE L'ARABE

MANUEL DU DIALECTE VULGAIRE D'ÉGYPTE

GRAMMAIRE - VOCABULAIRE - DIALOGUES

PAR

GEORGES HUG

AGREGÉ DE L'UNIVERSITÉ

PROFESSEUR À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE CAIRE

ET

GILBERT HABACHI

PROFESSEUR D'ARABE ET D'EGYPTOLOGIE À LA

Cette notice de X et 140 pp. in-12 (1928)

20 fr.

PARIS - 1928
LIBRAIRIE ORIENTALISTE
PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, 13

R. C. Seine 67 717

POUR APPRENDRE L'ARABE

Le Livre que nous présentons au public a le mérite d'être *unique*, car il n'existe pas en librairie de manuel français du dialecte arabe d'Égypte, avec prononciation figurée.

En composant cet ouvrage les deux auteurs ont voulu rendre service aux Français ou aux étrangers de langue française établis en Égypte, ou qui viennent des y installer.

Les premiers savent les rudiments du langage familier. Beaucoup desirent se perfectionner dans ce savoir, parler plus correctement et devenir de meilleurs arabisants. C'est à eux d'abord que le livre s'adresse.

Les seconds ignorent tout de l'arabe d'Égypte. Le nouveau manuel est destiné à guider leurs premiers pas dans l'étude de cette langue, il leur permettra d'apprendre graduellement l'idiome quotidien parlé par le « petit peuple. »

Pour les touristes, enfin, l'ouvrage renferme des phrases élémentaires, qui les aideront « se faire comprendre dans les diverses perspectives de leur voyage, et « se tirer maintes fois d'embarras.

Il se compose de deux parties.

La première est un abrégé de la grammaire arabe vulgaire.

La seconde, plus développée, comprend du vocabulaire et des dialogues familiers. C'est l'endroit *vivant*, le plus *original* et le plus neuf de l'ouvrage. Rien de pareil n'existe encore. Rien de plus utile non plus. On en jugera par l'extrait suivant de la table des matières.

POUR APPRENDRE L'ARABE

Chapitre I — L'arrivée en Egypte Termes nautiques
Termes pour voyager Dialogues 1 L'arrivée à Alexandrie
2 A la douane 3 Pour transporter les bagages
4 A la gare En chemin de fer

Chapitre II — L'installation au Caire L'hôtel, la pension de famille La location, l'habitation Dialogue pour louer un appartement.

Chapitre III — La vie au Caire 1 *La vie privée* Vocabulaire Les vêtements Les étoffes La couture Le lever Le coucher, La toilette La nourriture La cuisine Le ménage Dialogues familiers - 1 A table 2 Pour engager un domestique 3 Ordres au domestique 4 Recommandations à la bonne 5 Reproches au domestique

2 *La rue les magasins* Vocabulaire La ville Les bâtiments publics, les édifices Les boutiques et les métiers. Dialogues 1 Pour demander son chemin 2 La voiture 3. En tramway 4 Pour écarter les solliciteurs et les mendiants 5 A la poste 6 Au restaurant 7 Chez les fournisseurs (le boucaer, l'épicier, le blanchisseur, le cordonnier, le tailleur).

3. *La vie en société. En visite* Pour s'annoncer Le salon Pour saluez et s'informer de la santé. Phrases utiles Formules arabes de politesse

Chapitre IV — Vocabulaire annexe 1. *L'homme* Phrases de la vie Parenté Corps humain Qualités et défauts de l'homme

2 *Les choses* Dimensions et formes Couleurs. Propriétés des choses.

3 *Le temps*, Divisions du temps La température, les changements de temps

4 *Termes agricoles.*

5 *L'école*

- A Apportez-nous du pain *hathna sh tash, echan*
 frais, car ce pain est rassis. *el 'ech la bayet*
 B Avez-vous bien mangé? *ent rakott kounis?*
 A Oui, l'écarter est veul- *awath, el okl muthaakh*
 loute. *ma mugh'at.*

2. Pour engager un domestique.

- B Quel âge as-tu? *'amrak kam? (andak lann*
sannah?)
 Quel est ton pays? *habul kh fin? (men auy*
balad?)
 Bon viens-tu? *gay men eyn?*
 De la Haute-Egypte? *men auy 'ihly? (men as*
sard?)
 De la Basse-Egypte? *men auy bahary?*
 De quelle province? *men auy moadiriyah?*
 As-tu les parents ie.? *ahlak kenu?*
 As-tu un permis? *andak rohsah?*
 As-tu déjà servi? *lek saba chaght? kant f n*
ablah?
 Depuis quand travailles-tu *men kam canah betechta*
 comme domestique? *qh d kh uddam?*
 Quels ont été les maîtres? *el kh waqat elly kant ando-*
ham esmahom é?
 As-tu des certificats? Montre- *'andak chahadat? u ta-*
 les moi. *komly*
 Connais-tu des personnes qui *teraf had yedm raak, wé*

sure 42 millimètres de haut et 20 de diamètre. On y voit représ. des anneaux enroulés autour d'une figure. Deux fois. Deux personnages à terre et l'un d'eux debout. L'un d'eux fait le geste de l'adoration. Les traits de l'autre, qui est en partie mutilé, ne sont pas discernables. Cette double représentation ne donne l'impression de ce style religieux mesopotamien que le culte s'adressait à des couples divins nés de et à une fille. Le lion et la lionne sont représentés sous des traits à peine spécifiques, mais leur dédoublement est rendu certain par les textes et par quelques bas-reliefs dans lesquels les sculpteurs se sont appliqués à faire ressortir leurs caractères particuliers. Le document a des répondants dans la glyptique des plus vieilles dynasties d'Égypte. On ne peut tabler sur un document d'une espèce aussi mobilière pour inférer que les relations de Byblos avec la vallée de l'Euphrate sont aussi anciennes que celles avec l'Égypte. Néanmoins, quelques présomptions en ce sens sont permises depuis que les relations des Gîlites avec les peuples du Caucase ont été rendues évidentes à la lumière des premières trouvailles de M. Montet.

Avant de clore cet exposé sommaire des résultats obtenus par les dernières fouilles sur l'emplacement des temples, je vais faire à l'attention d'une découverte à laquelle la suite des travaux d'ici sera peut-être amenée. À 0 m. 10 environ au-dessous de la base des ruines de l'Ancien Temple, qui en cet endroit forment un plateau noir, et posant presque sur le sol vierge, nous avons rencontré des bases de colonnes situées approximativement à la même hauteur. Deux sont entières en pierre et l'autre est sur un petit blocage de pierres. Leur forme est celle d'un tambour un peu élargi à l'extrémité légèrement concave. Elles ne paraissent en relation avec aucune des constructions sus-jacentes. On expliquait leur existence officielle en l'attribuant à ce site sorte de couloir où tous les voyageurs se réunissaient. Peut-être apparaitraient-elles à une élite antérieure, peut-être sont-elles les vestiges d'un sanctuaire archaïque plus ancien que l'installation cultuelle des Égyptiens. On explique un effet assez mal compris, ceux-ci, tout venus à Byblos, se souvenant de l'Égypte, les leur arriver en frus d'objets envers la Baalade. Leur position, la dresse est plus explicable s'ils ont trouvé là un culte en vogue, par conséquent une installation plus ou moins monumentale, mais dans le style du pays. Qui sont ces bases de colonnes? Ce sont-elles les premières vestiges de ce sanctuaire gîlité primordial?

LA FOUILLE DANS LA NÉCROPOLE

La tranchée commetace l'acclimier — entre la colonnade romaine et le château des Croisés — a été continuée. Elle forme maintenant une excavation large de 15 mètres en moyenne et longue au double, que nous appelons « la tranchée de la colonnade » (pl. L, fig. 1). Les terres accumulées en ce point forment une masse de 12 mètres d'épaisseur. Ce terrain a été bouleversé à deux reprises. Lors de la construction de la colonnade, les profondes fouilles y ont été faites. Les Croisés, à leur tour, exploiteront ce riche gisement de pierres à bâtir, mais ne fouillèrent pas profondément. Plus on s'éloigne de la colonnade vers l'est, moins le terrain se remanie. Et si les travaux d'été passent ont porté que sur des terrains entièrement bouleversés, nous avons atteint cette année une zone dans laquelle aucun remaniement n'apparaît au delà des strates de l'âge du fer. Nous avons recueilli là une série céramique très homogène, sans hiatus important, qui va de la fin du deuxième millénaire jusqu'au début du troisième. Le sol sous-jacent n'a pas encore été atteint. Sans doute les couches profondes qui restent à explorer nous donneront-elles une céramique plus archaïque encore, et les infractiosités recouvertes que les sondages effectués l'an dernier nous ont laissé entrevoir leur ont-elles quelques tombes de l'aurore des temps historiques.

Ainsi qu'on est peut juger par les résultats obtenus jusqu'ici, le polier grégeois est servi de très bonne heure du tout au de la cornette. On rencontre des tessons qui remontent au en place la fin de l'Ancien Empire et au début du Moyen, son usage est général. Il ne pouvait guère en être autrement puisque, à la fin du quatrième millénaire déjà, les relations de l'Égypte avec Byblos étaient intimes et constantes, et que dans la vallée du Nil les céramistes sont entrés dès l'Ancien Empire en possession de cet instrument.

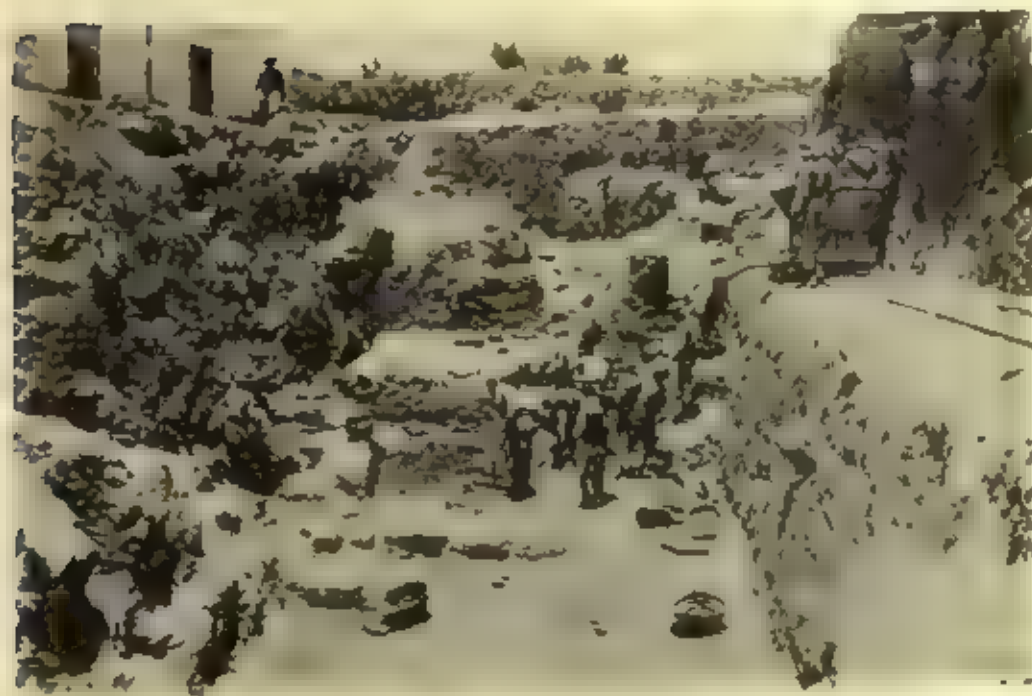
La poterie qui relève de l'Ancien Empire est très abondante et occupe une épaisseur de décimètres variant de 2 à 3 mètres. L'ornementation qui domine est le décor pectiné. Dans toutes ses diversités de technique. Les formes et les couleurs sont également très variées. Les grands récipients ont souvent leur col souligné par un col lon moulure. Le fard plat est une autre de leurs caracté-

(*) Cf. *Syria*, VIII (1927), p. 104-103.





1. Necropole de Byblos. La tranchée de la colonnade



2. Temple de Byblos. La tranchée du gros mur



Doblos Au premier plan vue générale de la tour et
de l'enceinte des A. 20 503

teristiques. Les petits vases ont habituellement le fond pointu, la panse de forme pirouette et sont lustrés avec un corps dur; les axes forment un demi-cercle et présentent une section circulaire. Les lissions rouges lustrés ou mats sont fréquents, mais n'apparaissent que dans les couches de la fin de l'Âncien Empire. Le décor peint est rare.

Le Moyen Empire occupe une grande variété de formes, qui pour un bon nombre dérivent de celles de l'âge précédent. Le décor peint est répandu à profusion. On rencontre en particulier des nalliers de tessons à engobe jaunâtre, rehaussée de traits ou lilles rouge vif. Les hypogées royaux découverts par M. Monte l'ont livré des pièces riches et abondantes, mais peu de poteries peintes. Aussi, sans être datées avec une précision rigoureuse, ces menues trouvailles de chaque jour sont elles précieuses pour combler cette lacune. Caractéristique curieuse de la poterie gubite à cet âge, est le gobelet avec pied en trompette renforcée par une arête simple ou double. Nous en avons recueilli quelques uns qui se joignent à celui déjà découvert dans un des tombeaux royaux¹.

Il faut descendre aux six et six siècles pour trouver des formes nouvelles ou modifier des types évolués que l'on puisse différencier nettement de ceux du Moyen Empire. Le décor peint est toujours fréquent, mais l'influence égyptienne est forte. L'influence égypienne que nous trouvons dans la Phénicie du Sud. Pour cette époque, il y a une différence énorme avec ce que nous voyons dans la céramique de Kafer Djemra, par exemple. Ceci peut s'expliquer du fait que Byblos était alors une ville de second ordre, traversant peut-être une période de troubles, ainsi qu'on l'a inféré du texte du sarcophage d'Amaru, et fut moins en mesure que les autres villes de la Phénicie de recevoir une influence artistique étrangère.

Tout près de l'extrémité Nord de la colonnade, nous avons rencontré un mur énorme mesurant près de 4 mètres d'épaisseur et orienté approximativement de l'Est à l'Ouest. Il est formé de deux parements de pierres sèches à faces assez bien juxtaposées entre lesquels on a entassé vaill. que vaill. des blocs de même calibre. Est-ce un muraille entourant laropole ou un blocage établi pour supporter une construction? S'il fallait prendre position, je

¹ Cf. Syria, III, 1922, pl. LXII, n. 1 et aussi *Revue biblique*, 1923, p. 509 et pl. VII 4.

choiserais la première hypothèse. Des raisons de ce choix on ne retiendra pour l'instant que l'identité de ce bâtiment avec le mur d'enceinte de l'acropole de Megiddo¹ et le fait que, de par son orientation et sa situation, la base de notre mur coïncide parfaitement avec le bord septentrional du plateau rocheux de l'acropole gébile.

Dohr Ghazir Liban le 25 septembre 1927

MARCEL DUNAND

¹ Cf. *Mit. d. deutsch. Pal.-Veres.*, 1905, p. 8, fig. 3.

FOUILLES DE L'ÉCOLE ARCHEOLOGIQUE FRANÇAISE DE JERUSALEM

EFFECTUÉES A NETAB DU 12 SEPTEMBRE AU 6 NOVEMBRE 1927

PAR

LES RR. PP. M. ABEL et A. BARROIS.

Les résultats obtenus par la première campagne archéologique à Netab, près Alep, tout en révélant des faits un complément d'informations, nous imposaient la marche à suivre pour une deuxième saison de fouilles (2).

On se souvient en effet que les travaux de 1926 avaient permis de reconnaître sur le sommet arrondi du tell l'existence d'un cimetière datant, selon toute vraisemblance, de la fin de l'empire achéménien et des premiers temps de l'époque perse. A un niveau inférieur des vestiges de constructions en briques étaient les seuls témoins d'une installation plus ancienne et d'âge indéterminé. Nous avions notamment relevé, en différents points de la base du tell, les traces d'une enceinte malheureusement en très mauvais état.

Avant de passer à l'exploration de la nécropole il convenait donc d'éclaircir ces vestiges afin de pouvoir dans la suite, établir sur la pente du tell les chaussées nécessaires à l'évacuation des déblais.

Quelques briques visibles au flanc de l'escarpe orientale avaient déjà attiré notre attention l'an dernier. Des sondages le long de cette escarpe nous ont persuadés que ces briques, appartenant éventuellement au parement inférieur du mur d'enceinte, sont tout ce qui reste d'une maçonnerie entièrement disparue (fig. 1, a). Au sud-est et au sud nous avons pu dégager quelques sections de murailles, réduites à un petit nombre d'assises et dont la mieux conservée repose sur un subsassement le moellons (fig. 1, b). Tous ces vestiges,

(2) Cf. Syria, 1927, p. 126-142 et 201-205.
Revue biblique, 1927, p. 257-265.

En 1927 la mission comprenait outre les RR. PP. Abel et Barrois, professeurs à l'École ar-

chéologique française de Jérusalem M. J. Barrois, délégué du service des Antiquités à Alep, et M. le pasteur A. Porret, arrivé de France le 5 octobre.

d'ailleurs sont dans un lamentable état de dégradation. Les amas de cendres qui les couvrent attestent d'un âge récent, d'une levée bien radicale, et l'incohérence de telles ruines dénie tout essai d'interprétation, voire tout relevé précis.¹ Dans un cratère bre les pratiqués à même la maçonnerie, ayant été déposés un vase de terre vide aux usages renfermant les restes calcinés d'un adolescent ou d'un adulte, le petit talle, parmi les cendres, de quel nous avons trouvé une paire d'anneaux de cheville en bronze et deux minuscules coquillages percés d'un trou. Le gâlage du vase, modelé au tour, le fond vide, l'attache des anses fortement coudées nous interdisent de le faire remonter au delà de l'époque perse (pl. LIV, b). L'hypothèse d'un sacrifice de fondation ne peut être envisagée, tant à raison de la date tardive qu'à raison de la position parti-clière de l'urne; le cas, en effet, est tout différent de celui rencontré il y a un an, ne serait-ce que par la pratique de la crémation, dont nous n'avons, au demeurant, rencontré aucun autre exemple certain. J'imaginerais à y voir une sépulture tardive et vide, au hasard d'un bien et aux dépens de l'ancienne enceinte, alors visible sous la terre amoncelée du tell. Aussi bien cette sépulture ne devait pas être la seule en cet endroit, si l'on en juge par le nombre considérable de débris de jarres-lorpuiles rencontrés aux environs; mais elle a eu la chance, grâce à sa protection de briques, de mieux résister à la pression, à l'humidité et aux autres agents destructeurs.

L'implantation de ces deux séries de ruines 2 et 3, à la base du tell en bordure du che-min de ronde actuel, fut supposée avec beaucoup de probabilité qu'elles appartenant à une enceinte primitive dont il est malheureusement impossible de retrouver d'autres éléments. La ville reconstruite par la muraille s'élevait sur une légère emmence dominant, surtout vers l'est et le sud, un vallonement assez prononcé.³ Elle devait d'ailleurs s'étendre bien au delà des

¹ Je demande qu'on veuille bien ne regarder la représentation de ces ruines sur le plan de la figure 1 que comme une atrophe belonna-tion. Dans la réalité, l'épaisseur des murailles échappe à tout contrôle. Les couches de niveau représentent la pente théorique du tell, abstraction faite des chaussées d'évacuation; elles recitent les courbes tracées l'an dernier d'une façon trop sommaire. D'ailleurs, les cotes de détail du nivellement avaient été

entées lées indépendamment de celles-ci, et ont été vérifiées à nouveau cette année.

² La courbe de niveau zéro est arbitraire. Elle a été filée à partir de l'angle des constructions modernes situées à l'angle sud-ouest du chantier, elle correspond d'ailleurs, en gros, à la base du tell. Toutefois, la pente continue de descendre insensiblement et le fond du vallonement, à 300 mètres de là, peut être inférieur de 2 à 3 mètres à ce niveau.

limites actuelles du tell, mange petit à petit par le développement du village moderne.

Parmi les rares vestiges de constructions rencontrés par nous à l'intérieur

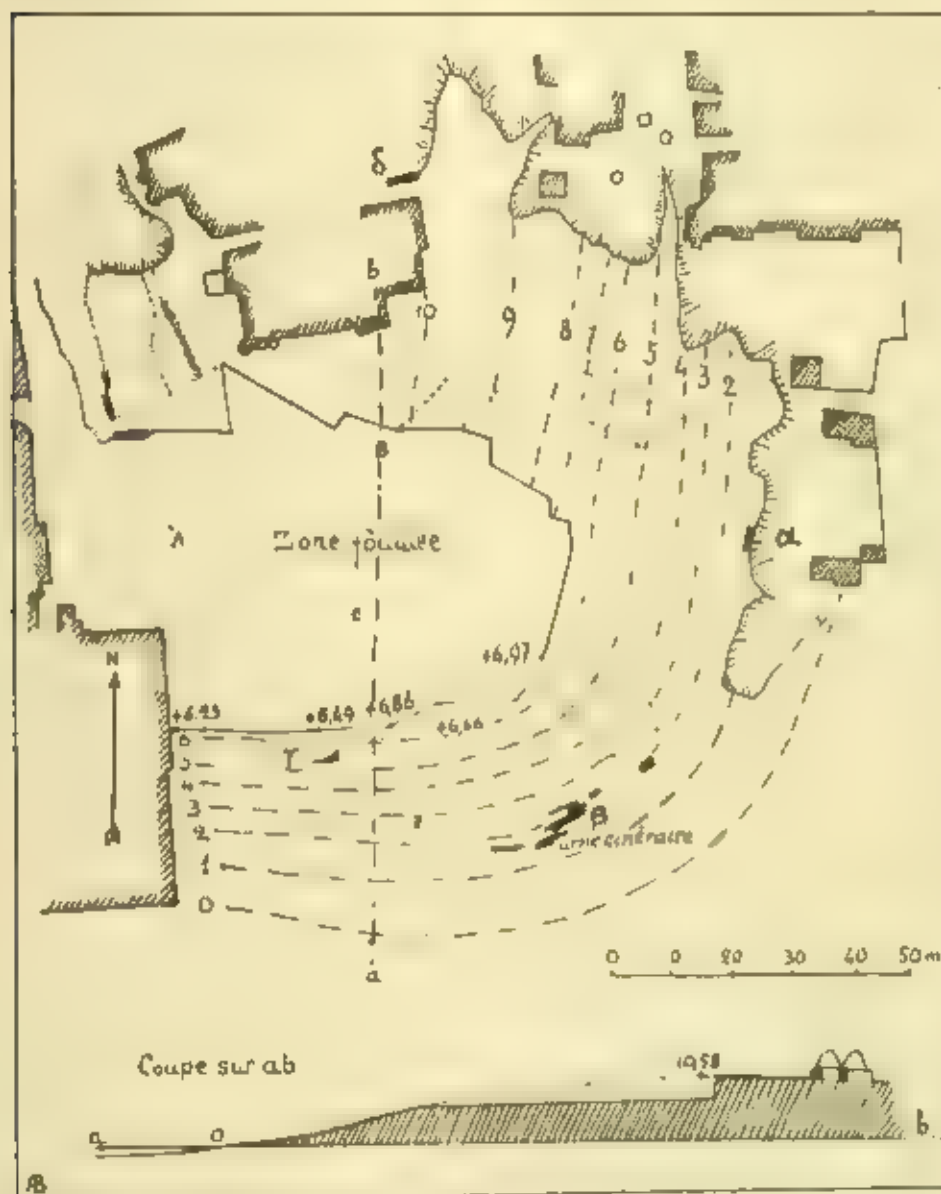


FIG. 1. — Plan général et coupe

de l'enceinte quelques uns semblent bien avoir fait partie de la première installation — mêmes briques oblongues d'argile rouge, agglomérées de particules

outreaires et d'où le poids assure à l'ensemble une cohésion si parfaite qu'il est très difficile de les disséquer : en ces que les joints demeurent parfaitement visibles, pour les sections plus importantes, même pour les l'assise de la muraille construite sur une fondation de pierres. À cette installation appartient tout ce qui concerne l'édifice : les murs des situés aux environs du grand sarcophage de basalte et de l'édifice en cours de la première campagne (tranchées A, S et ponts de L). La masse de ces édifices et leur facture plus soignée, la précaution prise par les constructeurs de s'assurer la base des murs par l'offrande d'un sacrifice de fondation (on inclinaient à voir dans ces ruines des vestiges d'un temple ou d'un palais). Il n'est d'ailleurs pas possible de se prononcer, car la destruction qui semble avoir été particulièrement violente en cette partie du tell, a en effet pu les avoir déformés et le bouleversement des strates a totalement défiguré les bâtiments (cette dernière réserve s'applique lorsqu'il s'agit des restes de constructions plus modestes qui occupent les pentes du tell). Tout ce qui en est resté est qu'ils sont vraisemblablement contemporains des murs d'enceinte. C'est ainsi qu'un sondage effectué sur la pente sud du tell n'a pu rencontrer entre 1 et 2 mètres de niveau un angle de mur de reduit à quelques mètres et de muraille comme le seul vestige d'un fortin ou d'un rempart (fig. 1, 2). Le paysage du sonnet (fig. 1, 3) est en effet composé de cratères, entre 6 m. et 10 mètres, les ruines de constructions maligres, mais en si petits et qu'elles se refusent à toute tentative de placement ; aussi n'ai-je fait qu'indiquer par des hachures sur le plan les zones où leur présence est plus particulièrement évidente (cf. pl. I-II). Un peu de mur encore visible au flanc du versant nord du tell, derrière les maisons modernes qui en occupent le sommet (fig. 1, 4), a un rayon approximatif de 6 à 7 mètres, semble composer de ces tours et s'agit d'un rempart de supposer que l'altitude de la colline primitive doit être quelque peu inférieure à l'altitude actuelle du tell, nous pourrions conclure de l'existence d'un rempart de pierres renforcées par un mur de 80 à 100 mètres d'un soubassement effectué en 1926 dans la tranchée F (cf. *Syria*, 1927, p. 135, fig. 1).

À ce premier état du tell s'ajoute une installation pratique manifestement aux dépens des constructions plus anciennes, et dont quelques éléments ayant attiré notre attention. Elle doit comprendre des bâtiments dont

INDEX DU PLAN

1. — Débris de jarres-torpillés sur une sépulture.
 2. — Sépulture.
 3. — Débris de jarres-torpillés sur une sépulture.
 4. — Jarre coquille.
 5. — Sépulture couverte de 7 jarres-torpillés alignées.
 6. — Vase de terre renfermant un corps d'enfant.
 7. — Sépulture (2 jarres abouchées).
 8. — Débris de jarres-torpillés sur une sépulture.
 9. — Jarre coquille.
 10. — Jarre coquille.
 11. — Sépulture.
 12. — Sépulture superposées.
 13. — Débris de grosse jarre.
 14. — Débris de jarres-torpillés.
 15. — Jarre coquille.
 16. — Jarres-torpillés superposés.
 17. — Débris de jarres-torpillés sur une sépulture.
 18. — Sépulture couverte de jarres-torpillés.
 19. — Sépulture couverte de 4 jarres-torpillés.
 20. — Foyer.
 21. — Foyer.
 22. — Jarre-torpillé à anses.
 23. — Croche à anses.
 24. — Sépulture.
 25. — Mortiers de pierre retournés l'un sur l'autre.
 26. — Jarre coquille.
 27. — Foyer.
 28. — Sépulture.
 29. — Débris de grande jarre.
 30. — Sépulture.
 31. — Sépulture.
 32. — Sépulture et jarre.
 33. — Sépulture.
 34. — Grand plat rond en terre cuite.
 35. — Jarre coquille.
 36. — Sépulture.
 37. — Foyer.
 38. — Sépulture et jarre.
 39. — Sépulture.
 40. — Sépulture couverte de 7 jarres-torpillés alignées.
 41. — Sépulture.
 42. — Sépulture.
 43. — Conduite d'eau en pierre.
 44. — Sépulture.
 45. — Jarre brisée.
 46. — Foyer.
 47. — Segment de canal en pierre.
 48. — Fragment de grosse jarre.
 49. — Grande jarre oblongue à une anse.
 50. — Sépulture.
 51. — Grosse jarre.
 52. — Fragment de sarcophage.
 53. — Sarcophage en calcaire blanc.
 54. — Sépulture et jarre dressée.
 55. — Grosse jarre couchée.
 56. — Jarre-torpillé.
 57. — Corps de jarre sur une dalle de terre.
 58. — Sépulture (jarres abouchées).
 59. — Sépulture.
 60. — Sépulture.
 61. — Jarre-torpillé.
 62. — Sépulture.
 63. — Sépulture.
 64. — Sépulture couverte de jarres-torpillés alignés.
 65. — Jarre coquille.
 66. — Base de mur.
 67. — Sépulture (jarres abouchées).
 68. — Sépulture.
 69. — Deux sépultures superposées et couvertes de jarres-torpillés.
 70. — Sépulture (jarres abouchées).
 71. — Sépulture.



subsistent des masses d'~~maçonnerie~~ ~~en~~ dalles de terre grise, très friables et peu cohérentes, rencontrées en 1926 dans la tranchée PH et le curieux système de puits ovales (puits 1, 2, 3, 4, 5 et 6) dont les bords sont ceux du puits 1 s'ouvrent à un niveau d'if rué. La découverte, en 1927, d'un fragment de canal analogue aux conduites d'eau des norias, vient compléter l'ensemble. Il se compose de 4 segments de calcure plate reposant sur un pilonnage d'argile, il est orienté nord-sud et sa longueur totale est de 2 m. 94 (pl. LII, n° 43, et pl. LIII a-b). Il est très possible qu'il ait été en rapport avec les puits — malheureusement, les anneaux de terre crassière nous font défaut — il n'a pas échappé à la destruction générale et un segment qui pouvait lui appartenir a été trouvé à plusieurs mètres de là (pl. LII, n° 47). Par sa situation à l'est du puits 1, un soulèvement de mur en grosses pierres — orienté à peu de chose près est-ouest, et dont les traces sont visibles — et au niveau d'environ 7 m. 20 sur une longueur de 3 m. 50 à 4 mètres peut avoir appartenu à cette installation (pl. LII, n° 46). On peut rattacher distinctement aux deux premiers états du tell une série de foyers circulaires d'un diamètre variant entre 0 m. 50 et 1 mètre, creusés à même la terre argileuse, et dont les parois ont été durcies par le feu (pl. LII, n° 20, 21, 27, 37 et 40).

À la suite d'une seconde destruction qui confond dans un même destin les ruines des deux agglomérations mentionnées, le tell après un abandon total ne paraît pas possible de fixer le *terminus a quo* — soit d'une métropole aux gous de la ville — époque néobabylonienne — la 22^e des stèles de Nimrod les tablettes, dont l'emplacement correspond très vraisemblablement à celui du village moderne, au nord et au nord-ouest de la colline. Nous avons en effet relevé aux alentours un grand nombre de ruines et les affouissements très nombreux du sous-sol enchevêtrés empêchent de supposer qu'elles aient pu disparaître sous les cultures. Aussi faut-il probablement renoncer à découvrir jamais la ville contemporaine de la nécropole enfouie sous l'agglomération moderne, mais plutôt totalement détruite par celle-ci.

Que la métropole soit postérieure à la première installation — cela est de toute évidence — les fossés creusés au hasard de l'enquête ont rencontré les massives murailles de briques crues et ont cherché de les franchir. Nous avons fait même constatation pour les ruines de la deuxième période qui ont également contribué au bouleversement des vestiges de la plus ancienne agglomération.

ration. Par là s'explique également la position anormale du gros sarcophage de basalte sur les vestiges mieux protégés rencontrés en 1926 dans les tranchées A et S: rien, en effet, n'indique qu'il ait été déplacé, et si vraiment il doit être mis en relation avec les stèles de Clermont-Tonnerre il y a lieu de le considérer comme contemporain à la fin de la nécropole.

Pour peu que l'on y prenne garde, l'antériorité de la deuxième installation par rapport à l'aménagement du tell en cimetière n'est pas moins évidente: cela résulte d'une simple confrontation des résultats des deux campagnes de fouilles. La tombe double découverte en 1926 (cf. *Syria*, 1927, p. 137, fig. 11) se trouve être dans le voisinage immédiat de l'issue du canal n. 43 et à peu près au même niveau. Elle aurait été infailliblement détruite si le canal n'eût déjà été abandonné lorsqu'on la creusa: or de toutes les sépultures découvertes lors de la première campagne, elle est sans contredit l'une des mieux préservées, avec son mobilier d'albâtre et de bijoux ligériens. Il suffit

là-dessus, de se reporter à la planche XXXIV de *Syria*, 1927, pour constater qu'il eût été d' facile de creuser et de maçonner le puits 2 sans endommager la tombe 1, située par ailleurs à plus d'un mètre au-dessus de l'orifice du puits et incontestablement plus récente. Quant au puits 1 dont la bouche s'ouvre à un niveau très supérieur, il a, de toute évidence, fait l'objet d'un remaniement: la cheminée qui le prolonge a été pratiquée en fonction de l'exhaussement du sol et probablement à l'époque néo-babylonienne. Mais tout de le remettre en service, cela même suppose que l'ensemble des puits et des constructions de cette partie du tell est antérieur au cimetière dont il nous faut parler.

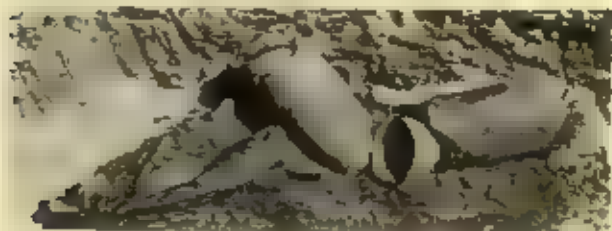
Néanmoins. Il semble que l'érosion, plus violente dans les parties inclinées du tell, ait fait à peu près totalement disparaître les tombes situées à proximité des pentes. Il n'en subsiste que quelques amas de tessons et d'ossements dont quelques-uns ont ramé jusqu'en bas. D'ailleurs, nous avons pu constater nettement que les sépultures sont d'autant mieux conservées qu'elles sont plus proches du plateau 1: soit qu'elles sont protégées par une plus grande épaisseur de terre. Nous étions parvenus au dernier à fixer le niveau inférieur de cette partie centrale de la nécropole aux environs de 7 mètres; quelques observations locales nous valent et à nous en tenir à cette donnée, le niveau supérieur est naturellement en fonction de la surface du tell à



a



b



b



c



d



e



f

L'époque où les tombes furent creusées. À quel point exceptions prises, nous n'en avons pas trouvé au-dessous de 9 mètres. Il n'est pas improbable que l'acropole s'étendit sur les pentes nord-ouest du telé jusqu'aux extrémités du grand sarcophage de basalte qui rien ne force à considérer comme isolé du reste du cimetière. L'absence de tombes en cette région peut très bien s'expliquer par le fait que les fouilles de ces zones qu'aboutirent, en 1897, la découverte des stèles. Toute cette partie semble d'ailleurs avoir été passablement bouleversée. Par ailleurs, l'usage de la terre crue de poterie n'avoir pas subi d'interruption, il n'y a donc pas eu de ligne distincte marquant de périodes et le niveau des sépultures importe assez peu.

Il n'en va pas de même pour l'orientation. Nous avions cru l'un dernier constater à cet égard un caractère homogène que nous tenons aujourd'hui pour accidentel. En effet, la plupart même de tombes exhumées cette année sont, sans exception, tournées vers l'est et l'orientation dépasse pas 20 degrés. Les cadavres sont pour la plupart couchés sur le coté gauche, face au sud, jambes et bras légèrement fléchis.

Les modes de sépulture sont les mêmes que ceux rencontrés précédemment. On se content le plus souvent d'une fosse creusée à l'aide de la terre. Certaines ont été profondément déformées des incursions en terre cuite, ce sont les mieux conservées. Les autres, creusées dans le sol meuble, se trouvent dans les débris qu'accumulent sur les murs et le chevalement l'effondrement, pour éviter une trop rapide désagréation des corps. On a souvent pris soin de les isoler des terres par une véritable maçonnerie de briques ou des bûches de poterie. Il ne paraît pas, toutefois, qu'on se soit préoccupé de rendre la terre légère sur un cadavre par une couverture appropriée. Au contraire. Le sarcophage de basalte, avec ses trous qui appellent les termites d'un couvercle est à ce point le vice, une exception. Les deux petits cercueils de bois que l'on trouve aux *metata*, l'un dans la tranchée et l'autre dans la partie ouest de l'acropole au cours de la dernière campagne, ne sont peut-être certainement mis en terre sans couvercle.

Aussi l'usage fréquent de couvrir la fosse d'un alignement de jarres que fût le terme propre, les guerats du nom de « jarres-torpillés » ou regard à leur forme, ne répondait certainement à l'intention de protéger le corps contre la pression de la glèbe. Il semble le plus en plus se continuer qu'elles aient

été destinées à contenir des réserves d'aliments pour le mort, ou tout au moins à symboliser de tels dépôts. De fait, des os d'oiseaux ont été trouvés dans les jarres de deux tombes (n° 18 et 64). Des jarres-torpillons isolées en contenaient

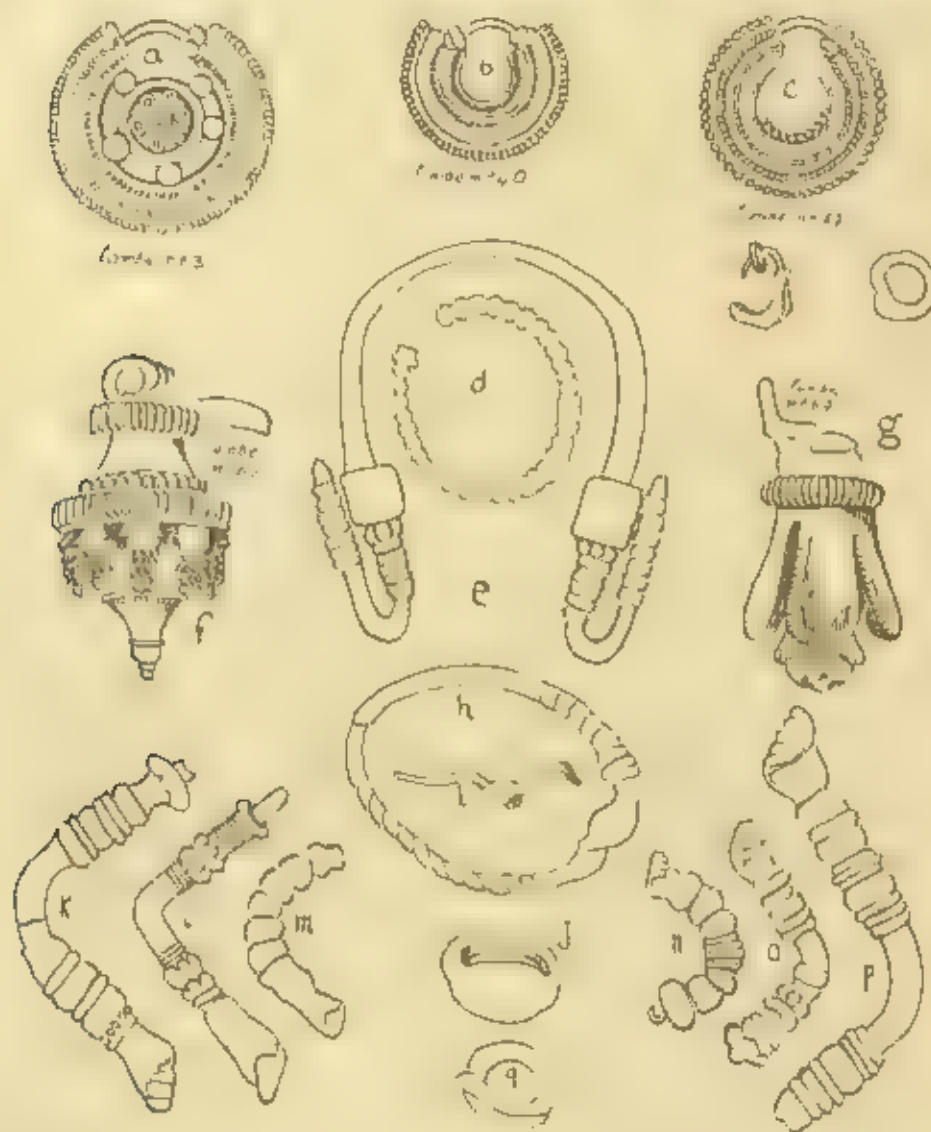


FIG. 2. — Bijoux.

aussi (n° 22) cette pentique d'ailleurs a été constatée à plusieurs reprises dans d'autres types de sépultures : c'est ainsi, par exemple, qu'un adulte déposé dans une simple fosse avait reçu l'offrande d'un pigeon dont tous

avons retrouvé le squelette entier d'un 40^e de mouton, trois os d'oiseaux, probablement aussi de pigeons, ont été extraits d'une jarre-torpille qui contenait les restes d'un enfant de 15 ans. Il est à voir, lors du choix des animaux sacrifiés, une indication religieuse de bon augure. On sait toute la bêtise, si l'on pense au rôle que joue la colombe dans le culte d'Ishtar, l'outrefois, les exemplaires malades et faibles sont trop peu nombreux pour servir de base à une induction concluante. Aussi, en les offrandes, l'oiseau n'est pas celui pas les siècles, mais ceux qui nous avons recueillis en plein cœur de la nécropole, mais sans relation apparente avec une sépulture. Un corps de jarre-torpille a sans surprise et bon ser une tige en bronze de 17 cm. de diamètre et épaisse de 6 centimètres. Le fond de la jarre-torpille est d'une épaisseur de 1/2 cm. et les restes d'un os d'une oblique finement usée et des ossements de bœuf.

Les jarres-torpilles qui recouvrent les sépultures sont de type uniforme; leur diamètre varie entre 21 et 23 centimètres, leur longueur entre 8 et 90 cm. et leur épaisseur entre 1 et 2 cm. Elles sont toutes en terre cuite. Les grossières sont le plus souvent mal cuites, certaines de ces jarres semblent même avoir été simplement séchées au soleil. *Sq. no. 1027* (fig. 130) (pl. III). Quelques-unes ont une forme plus ronde et sont plus fines et plus soignées, comme celles de la tombe 2 ou de la jarre-torpille no. 22 qui contenait les ossements d'oiseaux et une poussière très fine (pl. IV, c).

Un grand nombre de sépultures au sein des jarres-torpilles, celles surtout situées à la périphérie, ont été irrémédiablement sacragées. Elles comportent des mobiliers de composition très différente, dont l'énumération suit, sous les numéros du plan :

1. Débris de jarres-torpilles et de céramique variée; crâne d'adulte (pl. III, b).
 2. Débris de jarres-torpilles et de céramique; plat et marmites de terre, fusaioles en terre cuite, poinçon en os et débris de fer; ossements d'adultes.
 7. Tombe à jarres-torpilles complètement ruinée; quelques ossements.
 10. Tombe à jarres-torpilles; céramique vernissée; fusaioles de terre cuite.
 13. Tombe à jarres-torpilles complètement ruinée; ossements d'adulte.
- Parfois le corps a presque entièrement disparu et la tombe ne se trouve

pie par un amas pas en moins considérable de tessons de jarres-torpilles et par les débris de ses ossements humains. Telles sont les sépultures suivantes avec leurs caractéristiques :

N° 13. Débris de jarres-torpilles, pel-sinde avec des tessons provenant d'une grande jarre blanche. Une belle osse d'os, deux osselets fusaïdes de terre cuite en grand nombre ; débris de fer.

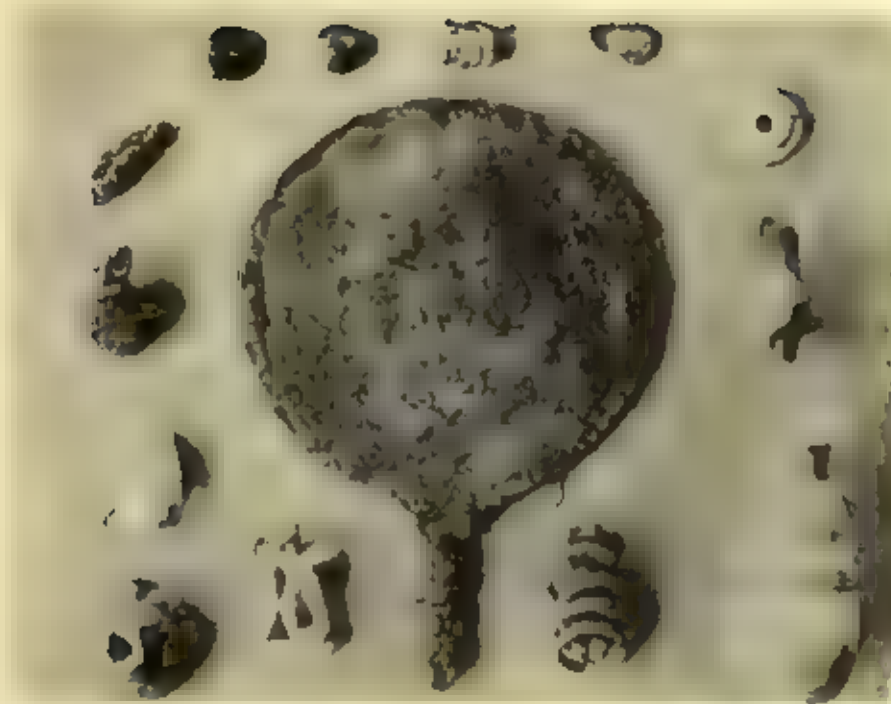
N° 17. Tessons de jarres-torpilles, débris et ramiques divers, fusaïdes de terre cuite.

N° 18. Jarres-torpilles situées sous un gros pithos en terre blanchâtre d'environ 30 centimètres de diamètre et rempli de terre. Une des jarres était pleine de terre fine mêlée avec les ossements d'oiseaux et de châtions, divers fragments de fibules en bronze et fusaïdes en terre cuite.

Enfin, quelques jarres-torpilles isolées ont été rencontrées sans qu'aucun indice ne permette d'affirmer si, ou non, elles recouvraient des tombes.

N° 19. Deux jarres superposées. — N° 64. Jarre-torpille couchée. — N° 66. Jarre-torpille couchée, pleine de terre fine et d'une pointe en os.

Heureusement quelques sépultures nous sont parvenues dans un état de suffisante conservation. L'une d'elles laissait voir quatre jarres alignées telle la che et orientées d'est en ouest (n° 19). La tombe n° 30 comportant un alignement de 7 jarres, le cadavre reposant dans une fosse faite dans les parois avaient été muronnées. Nous y avons trouvé des boucles d'oreilles en bronze, un fragment de bracelet en même métal et un pectoral d'oriches rond en argent filigrané d'un assez pauvre travail (pl. LIII, g, et fig. 2, h). Une autre tombe (n° 3) également couverte de 7 jarres, renfermant le corps d'une femme (pl. LIII, d). Le mobilier, assez abondant (pl. LV, a) comprenait un miroir de bronze massif, de 115 millimètres de diamètre, un petit balsamaire en albâtre finement tourné et des bibelets de style égyptien. Orneaux en pâte bleue (fig. 3, h), petit piedestal de même matière, l'assise minuscule sculptée dans l'os. Au droit de la morte étaient passés quatre anneaux, trois d'argent et un de bronze. De même, une petite boucle d'oreille, un lardon d'os, une boucle d'argent et deux perles, ont été trouvés parmi les ossements. La tombe contenait, en outre, une amulette conique en pierre dure, une tête de flèche en bronze, et une figurine en terre cuite d'un pastille représentant un buste d'homme. La sépulture n° 64 était couverte de huit jarres en deux lits superposés (6 + 2). Enfin, deux



a. Tombe 4



b. Tombe 28

tombees de type analogue se superposaient a un intervalle de 0 m. 60, vers le sommet du tell n° 68, c'est le seul exemple, dans toute la necropole, de tombes pratiquées l'une sur l'autre. Le cadavre depose dans la tombe inferieure etait pare de boucles d'oreilles en bronze et en argent, d'un anneau de fer, d'un anneau d'argent et d'un collier de grains d'ambre ou de cornaline de



FIG. 3. Amulettes.

perles de verre de formes diverses, de minuscules scarabées et de poudres de cristal (fig. 3, f).

Si les jarres-toepilles sont avant tout destinées a contenir la nourriture du mort, il faudra, semble-t-il, interpreter dans un sens analogue l'usage frequent de deposer dans la tombe des pieces de ceramique isolees, c'est le cas pour les sépultures suivantes :

N° 30. Jarre couchée et orientée longueur approximative, 0 m. 77 plus grand diamètre, 0 m. 30.

N° 31. Terre peinte, dressée sur une sépulture d'aubépine, pendentif grossier en verre.

Parfois, ce sont des vases de plus faible dimension :

N° 1 bis. Canche ventrée, à une anse, fond rond, terre blanchâtre. Hauteur : 27 centimètres (pl. LIV, f).

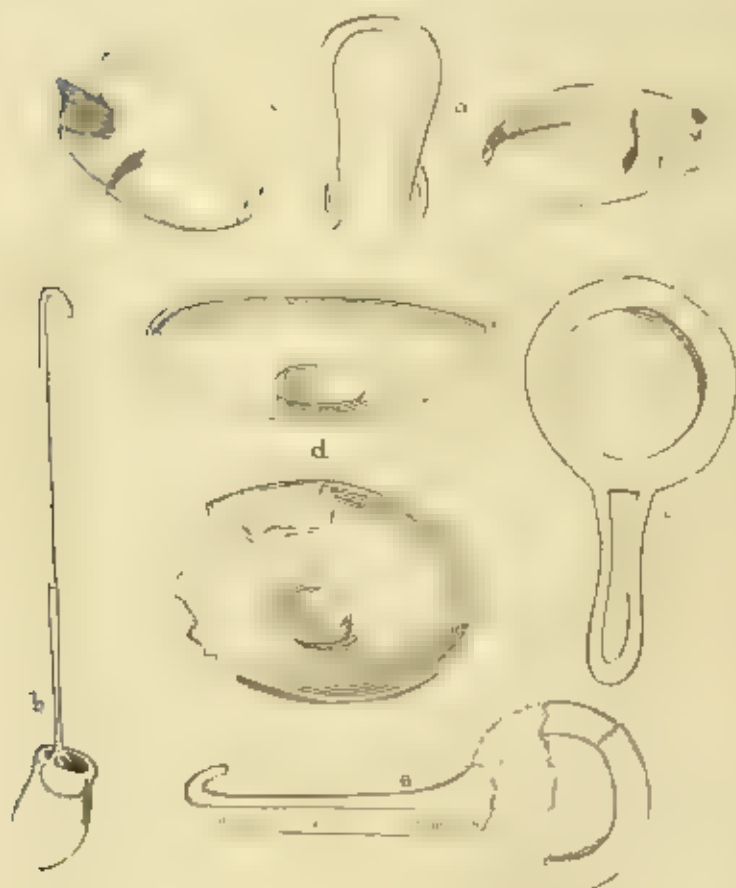
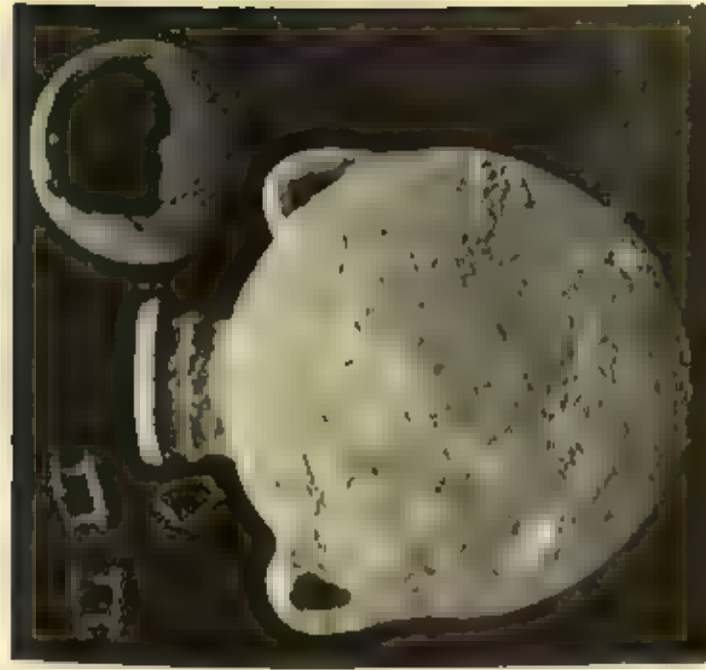


FIG. 4. — Mobilier de la tombe n° 32.

N° 32. Amphorette à fond pointu : hauteur : 37 cm. 6 (pl. LIV, f). Celle-ci faisait partie d'un abondant mobilier funéraire où dominaient les ustensiles et les parures de bronze (fig. 4) ; plat à rebord d'environ 18 cm. 5 de diamètre, d ; miroir de bronze à bord en relief et à poignée de même métal, e ; petit vase ovale (*cyathos*) muni d'une longue tige à crochet et servant à puiser les liquides, b ; vase ovoïde

auquel devait se raccorder une anse en fer à cheval, a, cubin, espèce de « poêle » de bronze pourvu d'un manche droit se terminant par un crochet, c.

Les dépôts de vases peuvent n'avoir eu souvent qu'une valeur symbolique comme les deux amasculs crochets à anse, bâtons de 13 centimètres, trouvés dans la tombe. Un adulte y en avait pare d'un calice de verre bleu d'une annette corrique de pierre et les deux bagues de bronze dont l'une a l'inside, n° 36 pl. LV d. Une croûte semblable avait été déposée dans la sepul-



b

d

from the Neirab 1928

ture d'une femme ornée de boucles d'oreilles de bronze n° 39. Il faut donc les regarder comme de simples pièces de mobilier, tel encore le bol de terre cuite à fond plat du n° 41, cet objet étant aussi impropre que possible à assurer la conservation des offrandes destinées au mort (fig. 5, b).

L'intention symbolique apparaît certainement au n° 25 : mortier circulaire en basalte renversé sur un mortier de calcaire blanc (pl. LIII, e) en relation certaine avec la tombe n° 24 qui contenait le corps d'un enfant de 12 à 13 ans, parée d'une paire de bracelets en bronze, de petites boucles d'oreilles du même métal et d'un collier dont nous avons retrouvé quelques grains de cornaline, ainsi que des perles de verroterie, de teinte orange, ou à décor bleu ocellé. Cela fait penser, en dépit des différences d'âge, aux offrandes de Gézer qui comportaient une lampe placée entre deux bols de terre cuite renversés l'un sur l'autre.

La présence de jarres ou de pièces de céramique en relation avec les tombes n'est d'ailleurs pas universelle : bon nombre de cadavres ont été déposés à même la fosse et simplement recouverts de terre. Les sépultures ne sont d'ailleurs pas forcément les plus pauvres : certaines, quelques-unes d'entre elles ne se distinguent par rien n° 62, 63, 71 : d'autres ne comportent que quelques misérables débris d'ustensiles ou de bijoux.

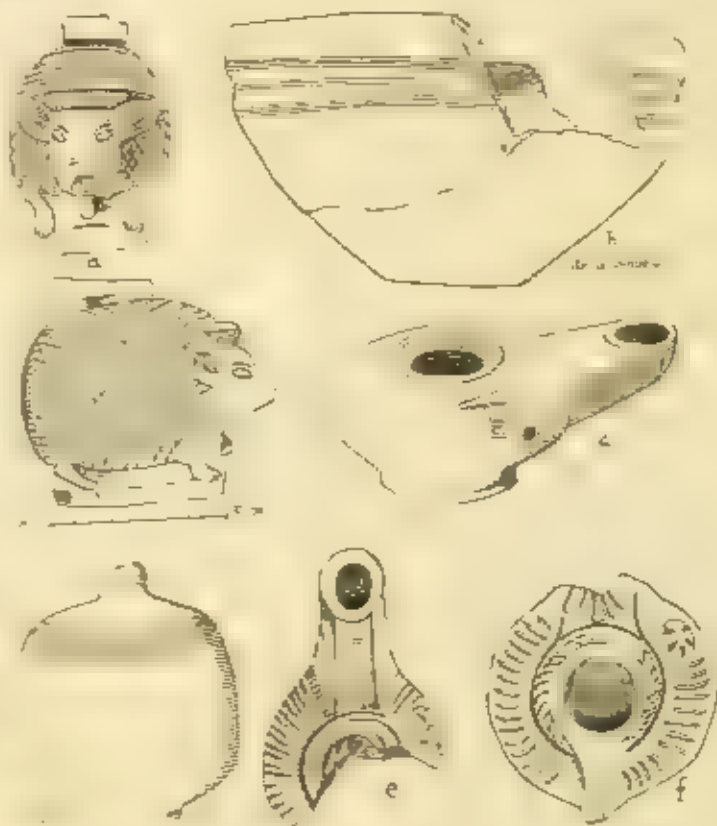


FIG. 5. — Menus poterie.

N° 41. Sépulture d'adulte; anneau de bronze

N° 42. Sépulture de femme; boucles d'oreilles en argent et corps de fibule ronde en bronze.

N° 50. Poinçon en os et fragments de figurine représentant un cheval.

N° 61. Sépulture d'adulte; fibule entière peu ornée.

Certunes tombes se distinguent par un mobilier mieux conserve ou intéressant à divers titres :

N° 31. Sépulture d'adulte, plat de bronze à *anaba*, d'un diamètre de

15 centimètres, anneau et aiguille de bronze.

N° 67 *bis*. Sépulture d'adulte; petit plat de bronze.

N° 10. Sépulture d'adulte. La fosse était entourée d'un fort blocage de pierre. Les ossements d'un pigeon offert au mort y ont été retrouvés. Le cadavre, couché sur le côté gauche, avait été paré de minuscules boucles d'oreilles en argent et en bronze, et d'un volumineux collier : perles d'ambre ou de cornaline, verroterie où dominant les tons turquoise ou outremer; quel-

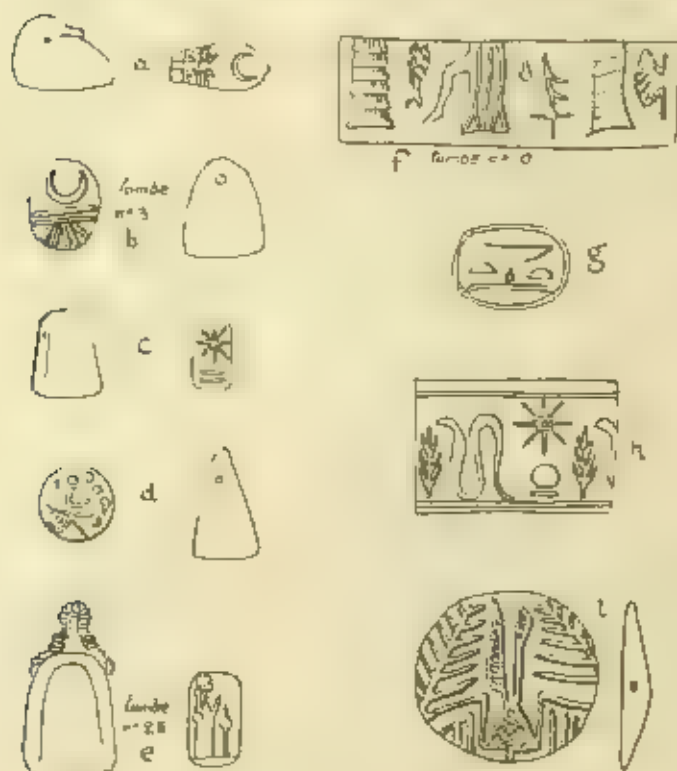


Fig. 6. - Intailles et cachets.

ques grains sont ornés d'un décor chime (bleu et blanc, lustre et blanc) ou ocellé outremer sur fond turquoise, blanc piqueté de bleu sur fond brun, jaune piqueté de vert sur fond brun. Le pendentif du collier était formé par la moitié d'un petit cylindre-cachet qui devait représenter une scène de présentation (fig. 6 f). On y voit de gauche à droite la partie inférieure d'un personnage à la d., *kannakes*, un poisson, un personnage passant vers la gauche et

dont la jambe se dégage d'une robe à plis longitudinaux, un ornement végétal difficile à déterminer, un deuxième personnage passant à gauche et vêtu du *kamikes* et un animal dressé, pattes flexées (*cercopitheque* ?).

N° 59. Sépulture de femme. Pendant d'oreille conul en argent filigrané, et boucles d'oreilles de bronze dont l'une est ornée d'une petite perle (fig. 2, c).

N° 60. Sépulture de femme. Assez nombreux bijoux : grosse bague d'argent à chaton, perles de verroterie, coiffe de fer et monture de roffret en bronze. Il y a lieu surtout de remarquer deux paires de boucles d'oreilles en argent, dont l'une représente une fleur renversée et dont l'autre s'orne de petites grappes. Le décor est formé de petites boules soudées et de filigrane (fig. 2, f et g). Il n'est pas sans intérêt de les comparer à tel bijou d'or de Kish, qui présente ce même motif de corolle renversée, type courant dans l'art syncrétiste de cette période néo-babylonienne⁽¹⁾.

N° 28. Cette sépulture mérite une mention toute spéciale : la défunte avait été pourvue d'un attirail complet de parure et de toilette (pl. LV, h). Elle portait au cou un collier auquel appartenait un pendentif en verre et une intaille conique en calcédoine laiteuse, ayant encore gardé sa monture de bronze (fig. 6, e). Le champ gravé représente un prêtre babylonien en adoration devant l'emblème de Marduk. Le sujet est traité avec la schématisation particulière à cette époque ; telle qu'elle se présente, cette intaille est l'exacte réplique d'une série de pièces similaires qui figurent dans les collections du Louvre⁽²⁾. Une petite figurine en pâte bleue, représentant une tête de Bès grimaçant (fig. 3, f), était sans doute destinée à être cousue sur un vêtement : on voit à l'envers les trous qui permettaient d'y passer les fils. Une paire d'anneaux creux en argent, munis de fermoirs d'environ 4 à 5 centimètres de diamètre, étaient ornés de petites boules d'argent également creuses, soudées et rattachées au corps du bijou par une torsade en fil d'argent. Quelques menues boucles d'oreilles encore adhérentes aux os du crâne et une fibule de bronze, complétaient la parure. On avait également pourvu à la toilette de la morte : un étui à kohl, formé de deux tubes de bronze autrefois soudés l'un à l'autre, et munis de bouchons en bois à goupille, monture et chatonnette de métal, avait été placé sur sa poitrine. C'est l'équivalent exact

(1) LAMMUN, *Excavations at Kish*, pl. XXV.

(2) Cf. DELAPORTE, *Catalogue des cylindres*

orientaux du Musée du Louvre. I. *Fouilles et Missions*, pl. LIV ; voir surtout le n° 18.

des verres doubles si fréquentes dans les nécropoles syriennes. Un autre tube de bronze, de diamètre plus faible, avait pu servir à quelque usage analogue. Un balonnet de pierre noire, au grain fin et dur, brisant à l'une de ses extrémités, ne peut avoir été qu'un polissoir. Une palette en os et un spatule de bronze, à laquelle était probablement adaptée une longue tige d'os, servait à la préparation des fards. Enfin deux amulettes coniques en pierre dure et quelques aiguilles de bronze complétaient l'attirail.

Outre ces types de sépultures, nous avons trouvé, au cours de cette campagne, un sarcophage n° 33 identique à celui découvert l'année précédente dans la tranchée F — C. C'est une cuve en calcaire blanc, arrondie à la plus étroite de ses extrémités (pl. LIV b). Elle mesure 1 m. 18 de longueur et 0 m. 46 — 0 m. 52 de largeur. Sa profondeur moyenne est de 0 m. 50. Elle est renforcée d'un bandeau en saillie qui servait peut-être à la manutention du sarcophage, et s'interrompt vers le milieu. Une des parois avait été défectueuse et nos investigations pour retrouver le morceau manquant ont été vaines; le sarcophage n'ayant manifestement pas été violé, il faut normalement conclure à un remploi. On avait d'ailleurs pris la précaution, lors de l'incinération, d'oblurer la brèche par une grande pierre plate. Aucune trace de couvercle: il semble que le cadavre ait dû être recouvert immédiatement par la terre, sans intermédiaire funéraire sorte. On a déjà pu noter, en l'absence, par exemple, l'importance accordée par les Syriotes à l'incinération, prise au sens le plus littéral du mot. Par ailleurs, cette forme de sarcophages hauts et courts, ou le mort se trouve replié, est chose commune dans les usages orientaux; c'est notamment la forme de nombreux sarcophages des nécropoles de Kish¹⁰. La tête du cadavre reposait à l'extrémité arrondie, tournée vers l'est. Le corps, couché sur le côté gauche avant, les jambes plées et fortement comprimées dans la longueur du sarcophage, et les genoux étaient ramenés à hauteur du menton. C'était l'unique la seule position possible, vu l'exiguïté de la cuve. Le mobilier se composait d'une grande gourde en terre blanche, plate et même de deux anses, dont le goudol était couvert d'un loif de bronze d'un très beau galbe malheureusement déformé par la pression de la terre (pl. LIV c, et LIV a). En vidant la gourde, remplie d'une fine poussière qui avait filtré par le trou du

¹⁰ Cf. *Syria*, 1927, p. 135.

¹¹ Cf. LAMMUN, *Recherches archéologiques*, pl. XXXI.

Ici nous avons trouvé une espèce de fond de boîte ronde en bronze et son couvercle, très abîmés par l'oxydation. La boîte était placée dans l'espace vide debout sur les pieds du mort. Parmi les ossements qui semblent ceux d'un homme adulte, nous avons recueilli un bouton d'os percé d'un trou et un grand anneau de bronze très déformé. Il se peut qu'un coffret de bois eût été également déposé avec le cadavre, comme l'indiquent les objets de bronze qui pourraient avoir servi à quelque garniture, et dont l'un porte nettement l'empreinte de fibres ligériennes. Quelques jours après cette découverte, il paraissaient, à petite distance, les débris informes d'un sarcophage de même type (n° 52).

Nous avons remarqué, au cours de cette dernière campagne, quatre exemples bien attestés d'un usage funéraire qui nous avait totalement échappé l'année précédente : des corps enterrés sous les dards des jarres blanches formant cercueil. Un hasard malencontreux ne nous a pas permis d'enregistrer photographiquement ce nouveau type sépulcral, et on devra se contenter de simples croquis.

La tombe n° 6 contenait le corps d'un homme de petite taille couché sur le dos. La jarre de l'est, où reposaient la tête et la poitrine du mort, était faite d'une pâte blanche très grossière. Elle se terminait par un fond massif et était renforcée vers le milieu par

un bandeau en fort relief décoré de deux rangées de cavités circulaires. Celle de l'ouest, en terre rouge et tout unie, était percée sur tout le pourtour de ces trous que les céramistes anglais ont appelés *hole mouth*. La longueur de l'ensemble peut être évaluée à environ 2 m. 25 à répartir à peu près également pour chacune des deux jarres qui sont sensiblement de même diamètre (environ 0 m. 65 à la pause) (fig. 7, a).

La tombe n° 38 présentait la même disposition. La fermeture avait, cette

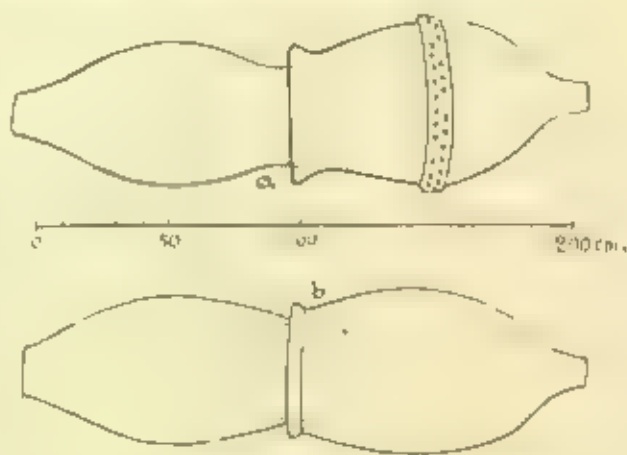


FIG. 7. — a, tombe n° 6 — b, tombe n° 38

fus, etc renforcée hermétique par l'insertion entre les deux jarres extrêmes, d'un manchon de terre cuite encastrée vraisemblablement au corps d'une jarre d'un diamètre un peu moindre, et qui servait de joint (fig. 7, b). Une bague de bronze et une perle ont été trouvées sur le corps, aux pieds duquel quelques ossements d'animaux attestaient qu'une offrande avait été faite.

La tombe n° 67 était également formée de deux jarres nues, elle renfermait le squelette d'une grande femme parée de boucles d'oreilles en argent. Un petit pot à deux anses, symbolisant peut-être quelque offrande, avait été déposé en dehors de la sépulture tout contre le fond de la jarre où reposait la tête de la morte (pl. LIV, c).

Signalons pour mémoire la sépulture n° 70 de type analogue mais en si mauvais état qu'il est malaisé d'en donner une reconstitution certaine.

A raison de ses dimensions nécessairement limitées la jarre-cercueil simple ne se prêtait qu'à la sépulture des enfants ou des adolescents de petite taille. Les formes varient peu — on emploie le plus souvent la jarre ordinaire, à fond massif, percée ou non de banderoles de renforcement. Le corps semble y avoir été introduit la tête la première, et il repose dans la position adoptée pour les adultes. Exceptionnellement l'un de ces petits cadavres avait été soumis à une violente compression, pour le faire entrer dans une sorte de marmitte ronde en terre n° 3 et le corps d'un enfant de six à sept ans était étroitement gainé dans une longue jarre pointue plus longue que les jarres-torpillées ordinaires (n° 20). La tombe n° 45 contenait les restes d'un tout petit enfant, probablement un nouveau-né enseveli dans une jarre oblongue à fond arrondi, d'environ 10 centimètres de diamètre. La jarre funéraire n° 46 renfermant les ossements d'un jeune enfant parait un collier de verreterie dont nous avons retrouvé quelques perles et de quelques bijoux de bronze rendus méconnaissables par l'oxydation. Un peson de terre cuite encore fixé aux restes d'un fuseau d'os avait été déposé dans la sépulture. La jarre mal cuite et très épaisse présentait un fond aplati (pl. LIII, f). Deux autres sépultures d'enfants, n° 8 et 9 ont été rencontrées dans le voisinage immédiat de la tombe n° 10. Les jarres ont été, comme cette tombe elle-même, protégées par un fort blocage de pierres et les trois sépultures semblent, de ce chef, former un seul tout. La jarre n° 9, contigue à la tombe d'adulte faite d'une terre rouge bien homogène, renfermait un corps d'enfant et avait été remplie d'une argile

compacte; il est impossible de supposer que cette argile ait filtré par les cassures de la jarre et je pense que nous sommes, une fois de plus, en face d'un cas non douteux d'*imbibation*, au sens très strict. L'autre enfant reposait dans un pithos mal curé dont la terre rouge au dedans était restée blanche et friable à l'extérieur (n° 8). Quelques fragments de poterie à décor peint et des débris de fer ont été recueillis dans ces deux sépultures.

La pithos de fortes dimensions (0 m. 97 de long, environ 0 m. 69 de diamètre maximum — pl. LIV, 6) aux parois renforcées de deux bandeaux en saillie et terminée par un fond cylindrique massif de 14 cm. 5 de diamètre renfermait le corps d'un enfant de 10 à 12 ans (fig. 3, c) est la plus grande jarre-cercueil rencontrée jusqu'ici. Nous avons recueilli parmi les ossements une amulette conique en pierre verte et deux pendants, l'oreille ronds en argent filigrané. L'un travail soigné et en bon état de conservation (pl. LVI, 7, fig. 2, a) ainsi que les éléments d'un collier : nombre ses petites perles de verre et de blanches ou bleues, et une rotelle en calcedoine linteuse dont le champ représente, sur deux lignes de terre, une étoile à 8 branches et le croissant de la lune (fig. 5, b), thème courant dans la glyptique de l'époque et dont nous retrouverons plus loin d'autres exemples. Je n'ai pu identifier une plaque rectangulaire de bronze, trouvée dans la même tombe — et par trop altérée.

La pithos tout un peu (n° 14), d'un galbe beaucoup moins pur et d'ailleurs en très mauvais état, contenait les ossements d'un enfant de moins de 10 ans. Pour le garantir et le protéger dans sa vie d'outre-tombe on avait pris soin de le munir d'un œil prophylactique en faïence émaillée, découpé comme à l'emporte-pièce (fig. 3, e). C'est, on le sait, un thème courant; j'ai d'ailleurs trouvé ici même un autre exemplaire de ce « belot » (fig. 3, a), si répandu en Égypte et même en Mésopotamie⁽¹⁾. Pour divertir le mort, un jeu d'osselets avait été placé dans la sépulture : le cadavre avait été paré de deux paires d'anneaux d'argent et d'une amulette conique en pierre verte. Un couteau de fer et des aiguilles de bronze complétaient l'attirail.

L'ensevelissement des enfants dans des jarres est ici la pratique courante. Seules font exception la tombe n° 38, aménagée selon le type des sépultures d'adultes et couverte d'une jarre-toraille, et la curieuse tombe n° 11, dont

(1) Cf. Catalogue général du Musée du Caire. Bijoux et orfèvrerie, IV^e fascicule, pl. XCVI, —

KOLBEKOV, Die Tempel von Babylon und Borsippa, p. 47, fig. 60.

nous avons déjà parlé et on trouve corps d'enfants ayant été enterres sur le cadavre d'un adulte. L'état de ces diverses tombes relativement nombreuses indique clairement que l'on apportait autant de soin à la sépulture des enfants qu'à celle des adultes. Par ailleurs, si l'on s'efforce visiblement de perpétuer autour du cadavre la réelle ou le symbol de de ce qui lui fut familier durant sa vie et lui assurera une semblable existence dans l'au-delà, il ne paraît pas que l'on ait pris la moindre précaution pour la conservation des corps.

A. BARRONIS.

(*A suivre.*)

MAGARATARICHA

PAR

LE CAPITAINE PIQUET-PÉLORCE et LE R. P. R. MOUTEROT, S. J.

A la page 204 de sa *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, M. R. Dussaud relève sur une épigraphie syrienne de Concordia, en Haute Italie, le toponyme *Magarataricha* . . . Le nom de lieu Magarataricha est des plus intéressants. Il se compose de deux termes, dont le premier représente Ma arrat, variable si l'on veut au nord d'Apamée, tandis que le second corres-



Fig. 1. — Riha et Magarataricha

pond au nom de Riha, une des principales villes de cette contrée. L'identification de Magarataricha avec Riha est vraisemblable, ou encore avec Rouweha — diminutif de Riha — qui représente un beau champ de ruines chrétiennes à l'est de Bara. Dans l'un ou l'autre cas, on peut songer à retrouver cette loca-

* C. I. L. V, 8732 A. Σαράτα, καὶ ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ Σαράτα, Μαγαρατάρικα. Μὲτ' αὐτοῦ καὶ οὐκ ἐστὶν ἄλλος ἄνθρωπος (ἐπὶ ἐπιγραφῇ κατασκευασμένη).
 22000 (Riha) ἐπιγραφὴ κατασκευασμένη.

site dans la Megara que Strabon mentionne aux alentours d'Apamee¹⁾, si ce n'est pas simplement Ma'arrat en No'man.

En note²⁾ M. Dussaud rappelle l'identification, proposée par M. Hartmann, le Magaradaria avec *Maghara* [sic] à environ 9½ kilomètres au Sud de Riha³⁾, « ce qui est également possible. Mais le site est trop insignifiant pour répondre en même temps à la Megara de Strabon ».

La mission épigraphique confiée à l'un de nous durant l'été de 1927 fut l'occasion d'une visite sommaire à cette Maghara du Djabal Zawiyé. Le rôle des signataires de cette note y fut divers : c'est au capitaine Piquet-Pellorce qu'appartient l'écrit du site et les levés de plans ; au P. Monterde les photographies et les détails d'érudition. Le capitaine Baude, officier du service des renseignements à Lattaquié avait bien voulu nous accompagner à ces grottes : c'est le sens du mot Maghara — capables, disaient les gens du pays, de receler mille hommes avec leurs chevaux.



La nouvelle route carrossable d'Idlib à Lattaquié longe, à 1 ou 2 kilomètres de distance, à partir de Riha, le rebord septentrional du petit massif montagneux connu sous les noms de Djabal Zawiyé ou de Djabal Riha. Au bas d'un mouvement de terrain qui marque les maisons blanches de Quroam et Djazir⁴⁾, la route laisse sur la gauche une vaste citerne qui abreuve tous les environs durant l'été. Près de la citerne s'amorce une piste, qui pique vers le Sud-Ouest, à travers des chaumes de blé parsemés de beaux noyers; après vingt minutes environ, l'auto s'arrête au pied du village de Marayân⁵⁾, dont la petite mosquée blanche domine, tel un les flûtes du Ghab et de l'Oronte, ainsi que le rempart de la montagne Maounta. Une source pérenne fait la richesse du pays. On y remarque, — parmi de vieux antiques — seul un linteau, large

¹⁾ Strabon. XVI, 2, 10.

²⁾ P., 205 n. 3.

³⁾ *Zeitschr. d. deutschen Palästina-Forsch.*, XXII, 1899, p. 145.

⁴⁾ Cette localité doit être identifiée avec le *ῥωγῆμα ῥωγῶν* de l'*Apamea-Topographie* (H. B. VI, 34 = *Migne, P. G.*, LXVII, 1396) et l'*Ur-*

magyanti de l'*Itinerarium Antonini*, l'arabe *Ḥyūz* (traduit exactement *ḥayyūn*, fouréon, « poire » (de breufs). Il est fait état de ces rapprochements dans un rapport précédemment adressé à l'Académie des inscriptions.

⁵⁾ Orthographié *Mariyā*, sur la carte de *Syria-Princeton*, II B, face à la page 105.

dans un couloir obscur de la maison du cheikh, porte une inscription qui mériterait d'être relevée.

De Marayan à Maghara on compte à peine une demi-heure de cheval. Le sentier remonte une vallée haute, orientée d'abord Sud-Est-Nord-Ouest, plantée de jardins dont la fertilité est due à un cours d'eau souterrain exploité par des norias. Cette vallée est suivie par un bon chemin muletier, qui vient de Ramé (orthographe Raam) — village campé sur le talus Nord-Est du Djabal Zawtvé, à environ 3 km. Nord-Nord-Est de Marayan — et qui, par Maghara, rejoint El-Bara, à 14 km. plus au Sud ¹.



Fig. 2 — tdlbb. Plaine de la Fontaine.

Sur ce chemin, à 3 km. au Sud-Est de Marayan, le village actuel de Maghara apparaît à main droite, construit sur le versant Sud de la vallée, à une cinquantaine de mètres au-dessus du thalweg. Au même point, la vallée change de direction et s'incurve franchement vers le Sud. Des ruines nombreuses sont disséminées le long du chemin et sur les versants avoisinants. Les hauteurs Nord, plus élevées et plus abruptes, qui commandaient, militairement parlant, ce point de passage, étaient sans doute occupées par une tour ou un ouvrage important (ruines nombreuses).

¹ Cette piste est portée sur une carte anglaise du XVIII^e siècle, décrite par M. Dussaud, *Topographie*, p. viii, n. 1, et qui serait identique au routier de Alex. Drummond, *Travels*

through different Cities of Germany and several parts of Asia, Londres, 1754, p. 403 (E. HORNEMANN, *Oriental. Literaturzeit.* 1928, col. 28).

Entre la tour et le point 4 du croquis topographique, une esplanade dans le rocher, due à des travaux de carrière, portait un édifice chrétien, dont il subsiste quelques débris ornementaux. En contre-bas des murs de soutènement, dont l'un borde le chemin, contiennent deux fragments architecturaux. Sur le premier, qui fut partie d'un grand linteau¹, on lit en assez bonnes lettres (iv^e-v^e siècles) :

. ΙΝΕΥΛΑΒΒΟΛΥΜΠΙΟΥ

Le second fragment, de forme moins délicate², porte douze lettres un peu plus espacées :

Ο Δ Ε Υ Τ Ο Υ Κ Α Ι Θ Ε

Il faut peut-être unir les deux textes et lire :

ΙΝ *ἐν* αὐτῇ [ἐκτάτῳ] Ὀλυμπίῳ [ἐπε]δουτοῦ καὶ Θε[οῦ]

À 300 m. à vol d'oiseau de cette ancienne carrière, en remontant vers le Sud-Est, on atteint le groupe de grottes qui a vraisemblablement donné son nom à la localité (fig. 3, n° 1, pl. LVII 1, 2, 3). Selon H. C. Butler, qui le visita dans un meilleur état de conservation, il y a 27 ans — on y accédait par une large rampe d'escaliers — qui débouchait devant une façade, flanquée de deux retraits et formée de piliers en saillie³ supportant une architrave, le tout taillé dans le roc. Cette façade est aujourd'hui effondue sous les débris. Le vestibule dans lequel on pénètre, large de 3 m. et vu du bord à l'Ouest de piliers en saillie, etait, à l'Est, séparé par deux colonnes largement espacées d'une salle de 10 m² haute de 4 m. Nous croyons reconnaître dans cette description la salle septentrionale, qui figure à gauche de notre plan (fig. 4). Des colonnes il ne reste que deux chapiteaux doriques, encore pendus au plafond de pierre (pl. LVII 1). Ce plafond à caissons est formé de poutres de pierre qui se coupent à angle droit, les plus larges sont peintes en ocre jaune, les bandes étroites et transversales en rouge et bleu-vert. Sur les murs

¹ Largeur, 0 m. 87, hauteur, 0 m. 49. Hauteur des lettres, 0 m. 06. Copie d'origine de E. Littmann, *American Arch. Exped. to Syria*, Part III, n° 276, p. 230.

² Largeur, 1 m. 05, hauteur, 0 m. 41. Hau-

teur des lettres, 0 m. 05.

³ *American Arch. Exped. to Syria*, Part II, p. 82-83, cf. 158-159.

⁴ Butler en compte dix, notre plan au nombre moindre.



1 Grande grotte à caissons de pierre
Deux chapiteaux suspendus au plafond



2 Salle méridionale du même groupe



3 Groupe des deux grandes grottes
Vestibule bordé de piliers



4 Grotte ouvrant sur un vestibule
D'un côté 4 colonnes à chapiteaux ioniques

Sud-pl. LVII, 1 et Nord, deux petites stèles, de faible relief, furent réservées; l'une d'elles est creusée en niche.

Au milieu de la paroi Sud de la salle septentrionale s'ouvre un large et haut couloir en élucane, qui attend au Sud une grotte plus sommairement travail-



Fig. 5. — Croquis topographique.

lée, mesurant 10 m. de côté. La planche LVII, 2 donne une vue de l'angle Nord-Ouest de cette salle nordionale et de l'entrée d'un vestibule bordé de piliers en saillie qui court le long de la salle à l'Ouest. Une vue de ce couloir est reproduite à la planche LVII, 3; on y compte six ou sept piliers jusqu'à un étranglement qui permettrait de faire rapidement le passage¹ sur les retraits entre les piliers.

¹ Les parois du couloir étaient peintes; on distinguait encore une frise de chevrons, en noir couvrant au-dessus des piliers.

n'apparaissent point en noir, comme il serait naturel pendant l'éclairage artificiel de la grotte, c'est qu'ils sont percés de soupiraux par lesquels s'infiltre le jour. Il est probable que cet aménagement, destiné à donner la lumière sans laisser entrer la pluie, est ancien. Pareil dispositif s'ajusterait mal à une destination funéraire, mais H. G. Butler a noté, avant nous, l'absence de tout reste de sarcophage ou de tout sépulchre; il est probable que nous rencontrons ici non un groupe de tombes, mais une vaste habitation souterraine.

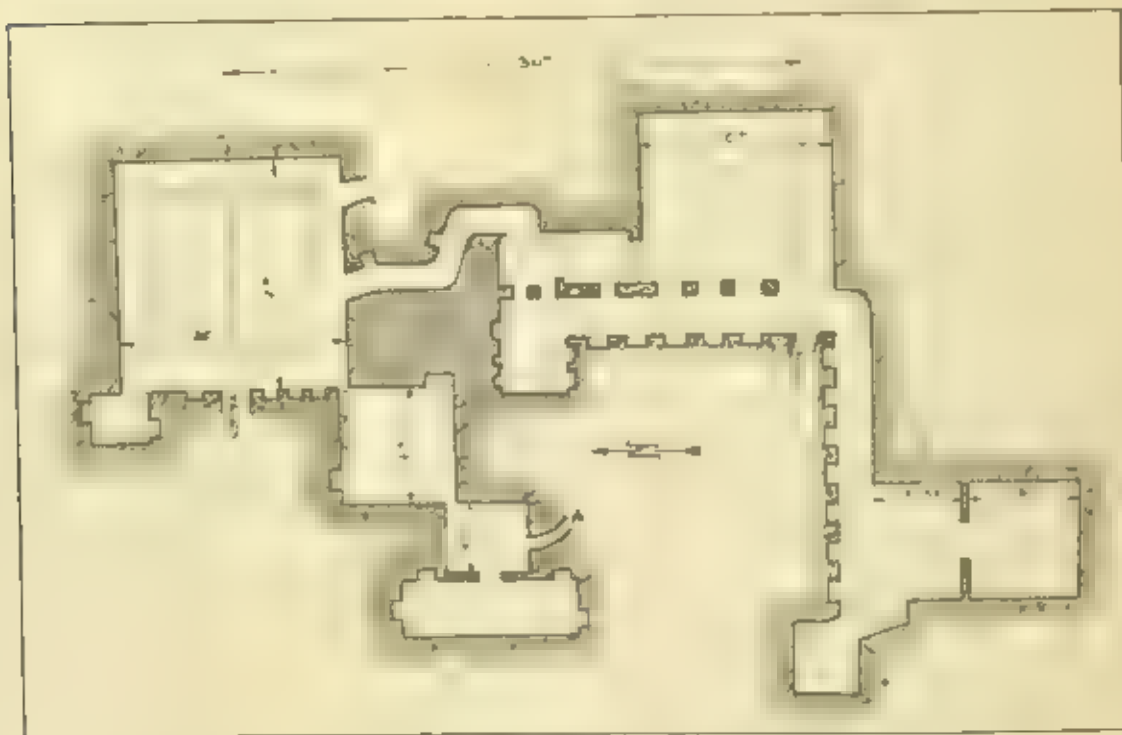


Fig. 4. — Groupe des grandes salles laissées dans le roc.

Cette demeure n'était point dépourvue d'eau. En effet, par l'angle Sud-Ouest de la salle septentrionale, on atteint une salle carrée de 6 m. de côté, où un puits à olives a été installé; puis une chambrette irrégulière sur la paroi meridionale de laquelle se creuse un couloir étroit et bas; ce boyau courbe aboutit, au point marqué A sur notre plan (fig. 4), à un puits de 2 m. de profondeur; la se trouve une nappe d'eau dans une grotte naturelle, et l'on distingue un couloir nouveau, également en contre-bas, auquel les recherches attribuent 7 km. de longueur. Ici s'arrêta, faute de temps et de lumière, l'exploration du speos.

En quittant les grottes et en remontant à une centaine de mètres à l'Est, nous atteignons la tombe indiquée par le n° 2 sur le croquis topographique (fig. 3) : on en trouvera le plan à la figure 5 et une vue intérieure à la planche LVII, 4.

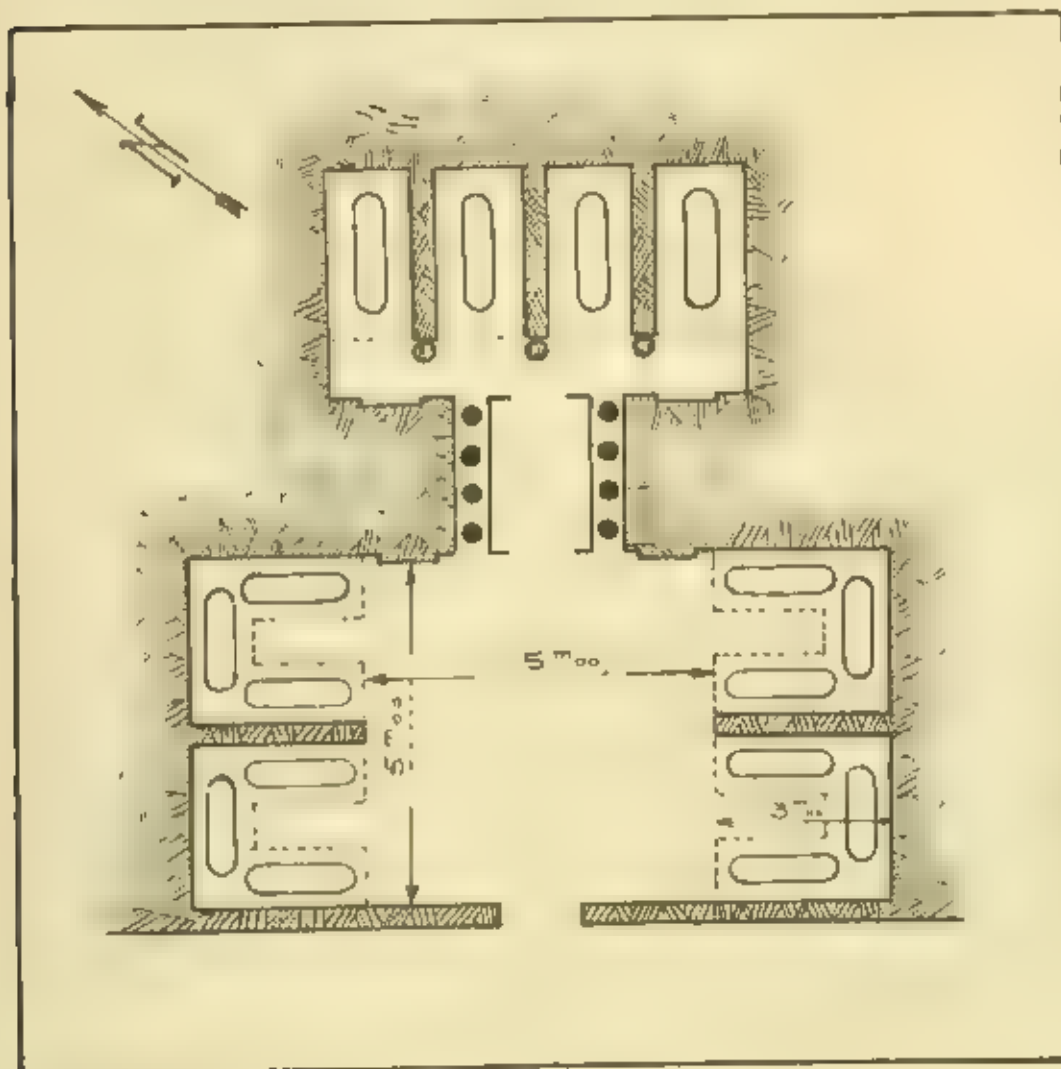


Fig. 5. — Tombe à deux caveaux unis par un couloir.

Une entrée étroite donne accès à une chambre carrée de 5 m. de côté, sur laquelle s'ouvrent, symétriquement, deux caveaux funéraires à droite et deux à gauche; chaque caveau contient trois fous disposés en fer à cheval. En face de l'entrée, deux stèles légèrement pyramidales et terminées par un fronton à

angle très ouvert, orné d'acrotères¹ encadrent une porte rectangulaire au cadre également pyramidal. Par elle on pénètre dans un vestibule entre deux rangs de quatre colonnes cannelées surmontées de chapiteaux ioniques dont les volutes ornent trois ovales²; ces colonnes reposent sur des banquettes laules de 1 m. 10 vagues dans la pierre. Une banquette horizontale courant au sommet de la paroi complète la décoration. La chambre perpendiculaire qui fait suite contient quatre auges séparées par trois murs de roc en avant desquels une colonne fait saillie. Le plafond de la salle d'entrée et celui du vestibule ont une forme comme au premier groupe déjà étudié, les caissons du style classique.

Une autre tombe, marquée par le n. 1 sur le croquis topographique (fig. 3), se trouve à 90 m. vers l'Ouest, en contre bas. La façade est construite en avant d'un avant-trièdre simple taillé dans le roc. H. C. Butler a relevé en détail ce beau monument³ dont nous représentons simplement la façade (pl. LVIII). Les ruines contiennent encore une autre façade en arc en ogive, que nous n'avons pas étudiée.



Les époques auxquelles remontent ces monuments sont diverses. La tombe au centre d'enceinte (pl. LVIII) est du vi^e siècle de notre ère⁴. Celle au vestibule flanquée de colonnes ioniques (pl. LVII, 1) est plus ancienne; les colonnes cannelées, les chapiteaux, les stèles entourant l'entrée rappellent l'art hellénistique; de même les plafonds à caissons. La grande salle septentrionale étudiée en premier lieu offre des stèles et un plafond du même temps, sinon antérieurs. Rangeant ces chambres souterraines parmi les monuments de transition entre le style des temples païens du Syrie et celui des églises Butler les tient pour « the most interesting of the classic ruins in the Djebel Rihja⁵ ».

¹ Sur la description de ces acrotères, cf. l'inscription.

² Ce détail apparaît sur la photographie de *American Arch. Exped. to Syria, Part II*, p. 83. Mais la description y est inexacte, quand elle place entre ces colonnes ioniques cinq auges funéraires, il y a confusion avec

la chambre funéraire adjacente où trois colonnes (dont une visible, pl. LVII, 2) séparent quatre tombes.

³ *American Arch. Exped. to Syria, Part II*, p. 152-159, 2 figures.

⁴ *Syria*, I, I.

⁵ *Op. loc.* p. 82.



MAGHARA
Tombe du V^e siècle ap. J. C

Aucune difficulté des noms a supposé que la localité était importante dès l'âge des Séleucides et a vu reconnaître la *Μεγίστη* dont l'usurpateur Tryphon (142-139 av. J.-C.) avait fait une base d'opérations.¹⁾ Au v^e siècle de notre ère, la prospérité du lieu est assurée par une inscription et par une tombe remarquable.²⁾ C'est à cette époque le *ἑπτάκιον* de *Λακάρια*³⁾ qui nomme la *Μεγίστη* *Μαγιστάρια*. Ce toponyme, enfin, répond à une appellation de ligette *Magharat Raha*, qui est tout à fait dans le genre sémitique — rien de plus fréquent que ces déterminations et ailleurs fluctatives et incertaines — par un nom de région ou de ville, des toponymes « paternes » *ἡ δὲ Μαῦρα*, etc. En somme l'identification de la *Megara* de Strabon et de *Magarataricha* avec l'actuelle *Magharat* du Djabal Zawiyé a permis toutes les vraisemblances. L'évolution analogique a dû transformer peu à peu tant d'autres toponymes des troglodytes syriens⁴⁾.

G^{re} PIGET-PELASSON, R. MONTAUDO S. J.

¹⁾ Strabon, XVI, 2, 30.

²⁾ Cf. JALABERT et R. MONTAUDO, *Dictionnaire de géographie et d'histoire de la Syrie byzantine et grecque chrétienne*, col. 645.

³⁾ Voir *Mélanges de la Faculté orientale* VII, 1914-1921, p. 391, n. 5. — Comparer, au Djabal Zawiyé, Keir el-hara el el-Keir, qui désignent la même localité.

⁴⁾ Le P. Rouzeau nous fait remarquer que le toponyme *Ma'arra* n'a probablement pas le sens de « grotte » et ne dérive pas d'une racine araméenne de cette signification, le redoublement de l'r serait inexplicable. On ne saurait donc conclure du nombre des localités nommées *Ma'arra* à la fréquence des habitations souterraines en Syrie. Mais celle-ci est attestée par les textes et l'archéologie. Il existe encore des troglodytes, assure-t-on, dans la haute vallée de l'Oronte, non loin de Mar Maroun. Foa Schumacher en a rencontré plusieurs groupes dans le 'Adjloun (C. STREUMER, *Le Liban*, pl. 20 B et 21, 24 A, 24 et 25). Il est vraisemblable qu'ils habitent encore les grottes de Haïma.

MISSION ARCHEOLOGIQUE EN HAUTE DJEZIREH

AUTOMNE 1927)

PAR

LE R. P. A. POIDEFARD, S. J.

Arrivés d'août 1927, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et le Haut-Commissariat ont chargé l'une nouvelle expédition de recherches en Haute Djézireh, dans la région du Khabour et du Djazoulygh (cf. pl. I-IV).

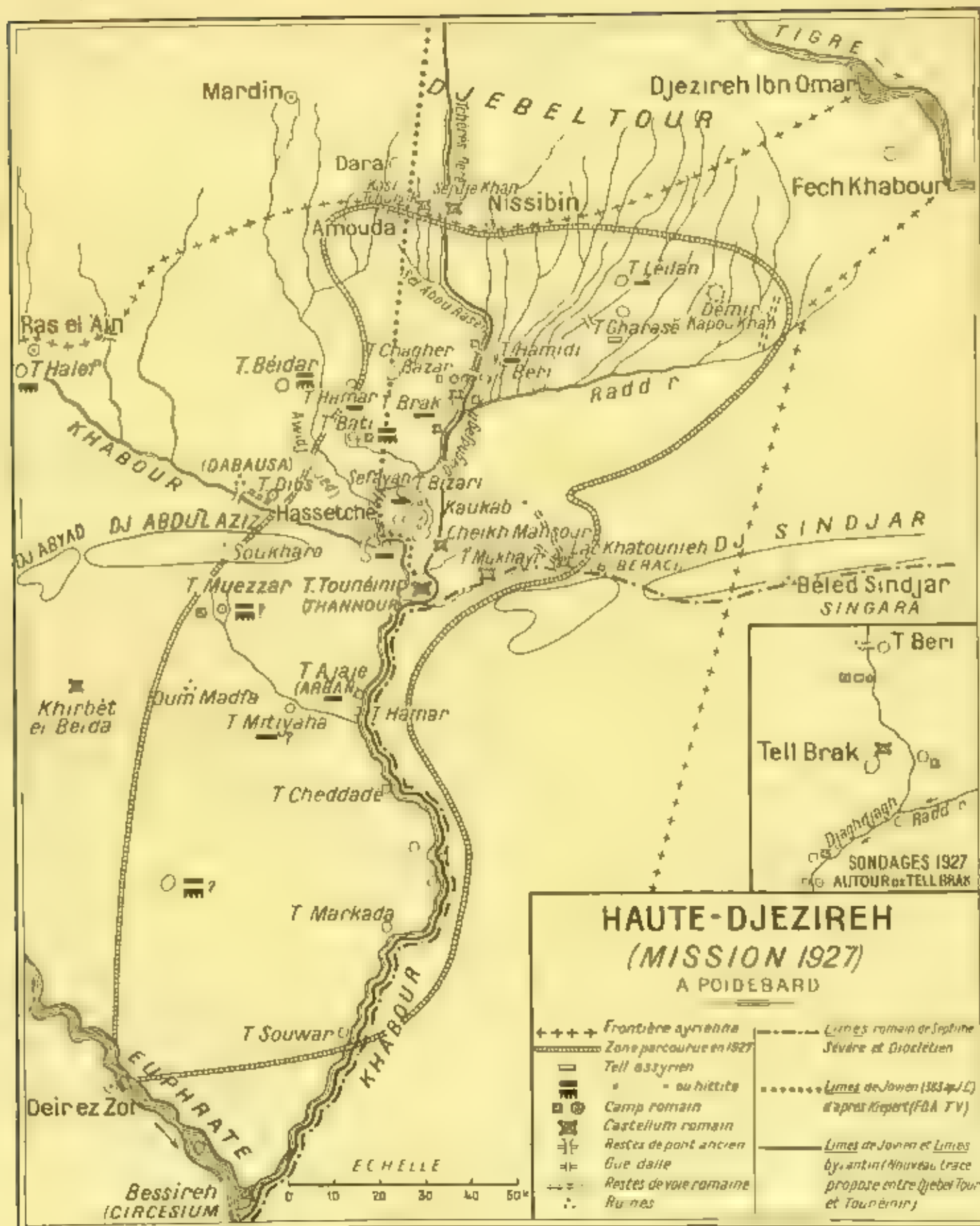
Les points à chercher en territoire syrien, étaient le trace du *limes* romain le 363, entre Dara et Lamezan, et les itinéraires le routes antiques entre le Sindjar et le Djebel Tour. Parti de Beyrouth le 2 octobre, je suis resté le 21 novembre.

Le général Gervais, commandant supérieur des troupes du Levant, avait bien voulu, sur la demande du Haut-Commissaire M. Pons, fournir toutes facilités nécessaires pour la composition d'une équipe mixte de travailleurs et pour les déplacements de reconnaissance. Je dois citer l'aide précieuse fournie par la Compagnie du 6^e bataillon du Levant (capitaine Gros) et par le groupe d'aviation de Hérak-Zor, au cours de ses vols de service entre Hérak, Hasselhe, Nisibin et Dour-Kipes (commandant Huby (1926, 1927) et capitaine Pilault (1927)). Les officiers du Service des renseignements et les pilotes ont facilité mes recherches par leur longue connaissance de l'est de Haute Djézireh. Le R. P. Montherde me a prêté la collection de certains documents d'époque romaine et a établi la lecture du *palimpseste* retrouvé à Amouda.

Voici le résumé des résultats obtenus.

I. — L'IMPÉRIE ROMAINE.

Le trace du *limes* de 363 — qui après la cession de Nisibis aux Perses par Jovien, remplaça définitivement le *limes* de Septime Sévère et de Dioclétien passant à Singara — a pu être vérifié entre le Djebel Tour et le coude



du khalour, point où il reprenait l'ancienne frontière, le cours du fleuve, jusqu'à Circesiam sur l'Euphrate.

Les deux points extrêmes à vérifier étaient *Phonour* (Tounefar) au sud de Hissetlar sur la rive gauche du khalour, poste byzantin, déjà signalé dans la *Vitula Populorum*, où Justinien avait fait construire une citadelle et une tour de guet dominant toute la plaine, et, à l'est de Dara, le *deport de la frontière le long* que Procope signale à 28 stades environ de cette place forte⁽¹⁾.

L'identification de Serdjé Khan avec le poste frontière a pu être étudiée avec précision : ce castellum est situé sur la rive perse du Tcheressi Deré, en avant des autres castellums avancés de Dara, zone de protection dont les premières fortifications sont effondrées à la distance de Dara indiquée par Procope. Il présente les ruines de deux tours d'angle octogonales et un appareil semblable à ceux des autres postes frontalières, par exemple Kasi Tchuruk visité en 1926 à l'est de Amidé, que nous savons restaurées par Justinien.

Pour Tounefar, l'identification avec l'ancêtre de la *Vitula* déjà proposée par Clapot et par Herzfeld⁽²⁾ est confirmée par la forme supérieure du tell indiquant nettement une tour de guet dominant toute la région, par des restes de pont sur le khalour et, plus encore peut-être, par l'étude stratégique du terrain environnant dans cette chaîne reculée de la frontière romaine.

Entre Serdjé Khan et Phonour, il s'agissait de retrouver les traces du *limes* romain-byzantin. Le tracé généralement admis⁽³⁾ est une ligne droite prolongeant celle du Nymphios et suivant, en direction N-S, la route Amidé-Haseke adoptée par Dussaud⁽⁴⁾. Cette route est conservée dans la piste actuelle Amidé-Sefvan jalonnée de tells. Surveillée et parcourue fréquemment en 1926 et 1927, cette piste me semblait peut-être un trace de *limes* : elle traverse directement la steppe perpendiculairement aux canals affluents du Djaghdjagh et ne suit nullement une ligne géographique. Les tells que la jalonnent indiquent d'anciennes localités agricoles et, sauf le tell Chager Bazar, ils ne paraissent pas avoir été des postes fortifiés. Nous étions incités à reporter le *limes* plus à l'est, au cours du Djaghdjagh, l'ancien Mygdonius, seule ligne naturelle pouvant servir de frontière. À partir de Serdjé Khan, il

(1) Cf. Gnaeus, *Frontière de l'Euphrate*, p. 314.

(2) *Arch. Reue*, I, p. 194.

(3) Cf. carte H. Kiepert, *F. O. A.*, tab. V, édit. R. Kiepert, 1909.

(4) *Topographie historique*, p. 493.

aurait suivi le Tchéressi Deré puis le Sed Abou Hasen et, par ce détour au sud-ouest de Nissabî, rejoint le Djaghdjagh au nord de Tell Hamdi (cf. pl. LX, 2).

Le sondage, soigneusement préparé par des observations aériennes, m'a fait découvrir, au pied même du Tel Brak, sur la rive droite du Djaghdjagh, les assises d'un castellum entièrement enfoui sous une plate-forme de terre.

Malgré l'absence d'inscriptions — due à la destruction systématique opérée, semble-t-il, à l'époque arabe, nous nous trouvons devant un poste fortifié à l'époque des reconstructions de Dara et d'Antioche. Forme pentagonale des tours d'angle, forme ronde des tours latérales et surtout technique des matériaux et de leur ajustage dans les murailles et dans les tours, revealedent l'œuvre d'un ingénieur militaire romano-byzantin, toute différente de celle des ingénieurs séleucides, étudiée par Cumont, dans le bastion pentagonal de Doura Europos¹, et de celle des ingénieurs romains du temps de Trajan et de Dioclétien (cf. pl. LXL, 1, 2, 3, 4).

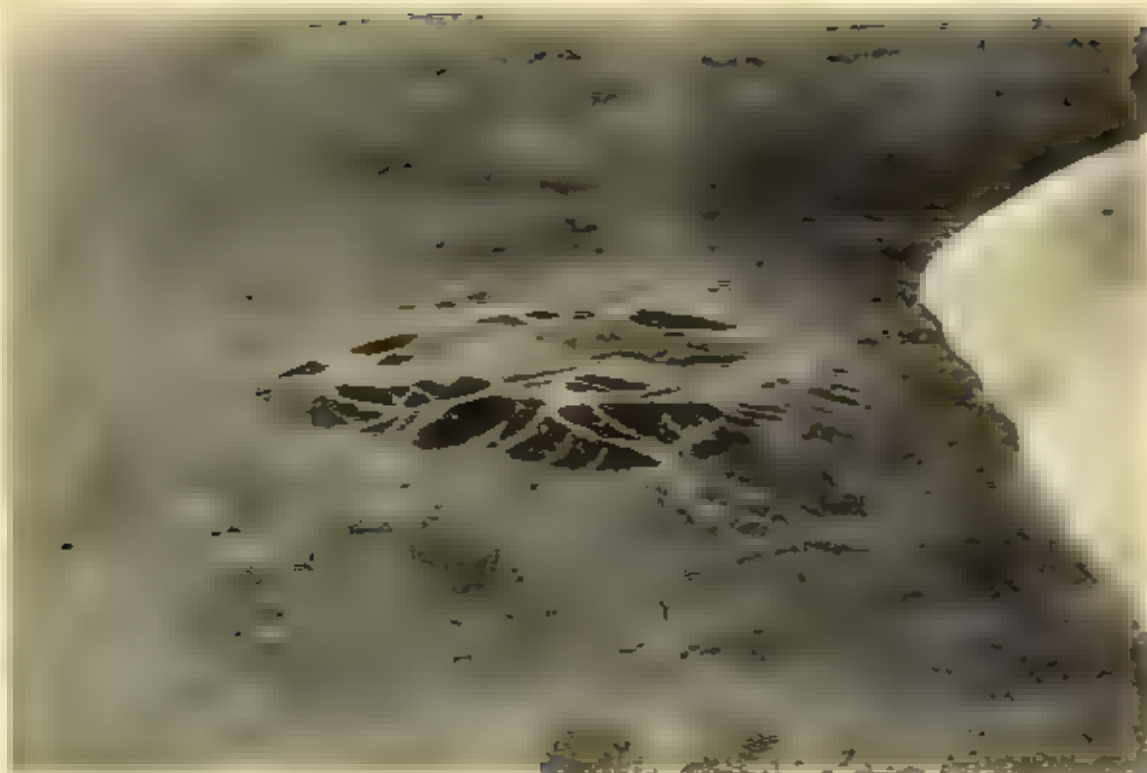
Ne disposant que de 14 travailleurs et d'un temps limité, j'ai pu cependant, en une semaine de sondage, ouvrir quatre tranchées qui nous ont donné les points importants de la muraille du castellum — tour pentagonale de l'angle S-E., départs de la muraille à l'angle S-E., emplacement de la porte S., reste de la tour pentagonale et des murailles de l'angle S-O. — une tour latérale et une section importante de la muraille O. Le rasement du castellum ayant été fait jusqu'aux premières assises, il a été possible, avec des tranchées de 1 m. 80 de profondeur, d'étudier la construction jusqu'au robuste pavage de bauge qui en formait les fondations. Il serait intéressant de pouvoir, dans une nouvelle campagne, dégager l'ensemble du castellum qui, par la forme pentagonale de ses tours d'angle, est un exemple de retour aux principes de fortifications hellénistiques au commencement de la période byzantine en Syrie. Déjà dans sa description des tours d'Antioche et de Salita, Rey insiste sur l'intérêt de ce plan abandonné par les ingénieurs romains et repris par les byzantins².

¹ Syria, V, p. 38 et pl. XII.

² *Architecture militaire des Croisés en Syrie*, p. 81, 184, 186.

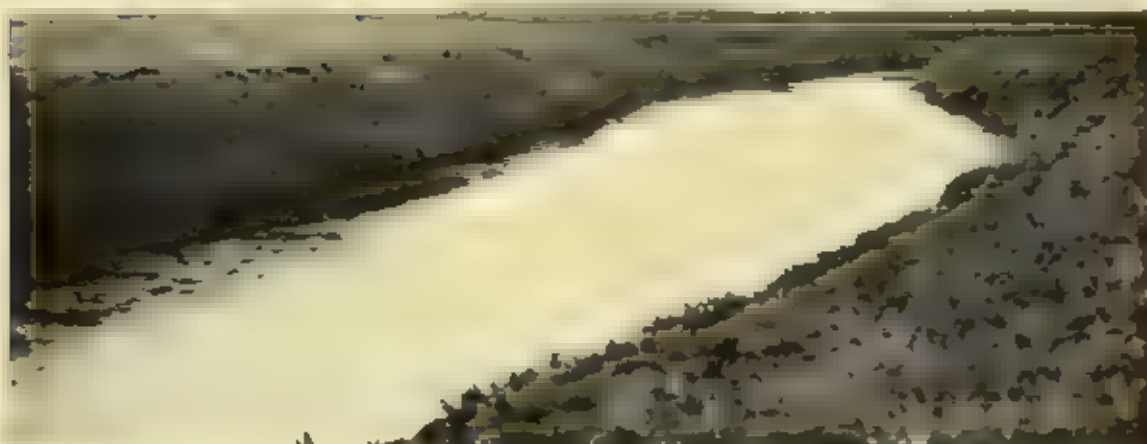
Au cours d'une étude des fortifications

byzantines d'Antioche (avril 1928), j'ai pu vérifier avec l'aide du capitaine Renaud le plan de la grosse tour qui commande la porte S. (voir fig. 5). Cet ouvrage, solidement ac-

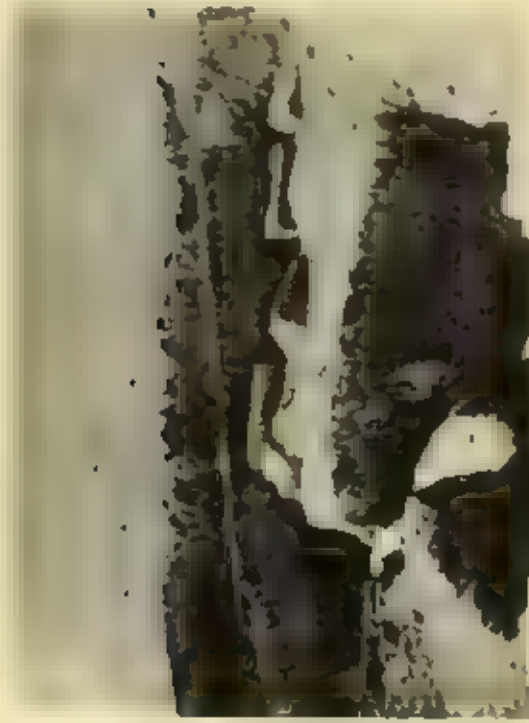


Pl. du Cem. Rusy 1937

1. Tell Brak, Vue aérienne prise du l'est, à 900 m. d'altitude.



2. Tell Brak et la frontière romano-byzantine.
Au premier plan, le cours du Diaghdiagh



1. Ancres de la tour pentagonale de l'angle S. E.



2. Tour pentagonale de l'angle S. E.



3. Tour latérale et muraille du côté ouest.



4. Tour latérale et muraille du côté ouest.

Entre Sefayan et Tounmour, le *limes* dont, semble-t-il, être reporté au delà du Djagh-Jagh sur la piste à l'ouest Sefayan-Gaekli-Mansour-Tounmour englobant le massif volcanique du Kokab, l'insigne territoire romain. L'étude du terrain porte à admettre ce tracé pour d'autres raisons stratégiques. Le poste frontière de Serdja Khan étant sur la rive perse, aussi que celui de Thanaour, nous avons la preuve que le principe des têtes de pont ou des enclaves romaines en territoire perse était admis. Il est difficile de supposer dès lors que le poste de Gaekli-Mansour, dont les fortifications et la situation sont dirigées vers l'est, et l'observatoire rebelle de la Kokab n'ont été abandonnés par Jovien aux Perses, le coule du Khirboar, point délicat de *limes* aurait été bien mal défendu.

Autour du Tell Brak, place forte importante commandant la croisée des routes Mardes-Babrac-Singara-Libberne-Nisibis. L'ensemble des fortifications du *limes* n'a pu être retrouvé grâce aux repérages aériens amorcés en 1921, 1926, et achevés en 1927, il n'a été possible de relever les camps fortifiés formant les *abalouks* de la place, les bastions de *mont* dans la steppe et les arrières.

a. Aux alentours mêmes du Tell, sur la ligne du Djagh-Jagh, 4 camps fortifiés, outre le castellum déjà signalé, ont été retrouvés et trois ont été sondés rapidement. La possibilité de signalisation optique entre ces différents camps, les autres postes du *limes* et les places importantes Mardes-Nisibis, Singara et Libberne, a pu être constatée.

b. Les bastions avancés sur la rive gauche de la rivière et le camp servant de tête de pont ont été déterminés par repérage aérien, car ils étaient impossibles de relever. Un séclage optique fut établi de pont-camp fortifié tout en retranchements de terre, qui a donné à l'emplacement du *prætorium* nettement indiqué par la disposition régulière des *strætæ* et des voies intérieures, des briques marquées du même signe que celles du castellum de la rive droite (cf. pl. LXII, 1).

c. Le temps n'a pas permis de commencer des sondages sur le Tell Brak

roché aux pentes abruptes de la montagne par une arête rocheuse qui l'entoure entièrement, n'est pas pentagonale comme l'allure de Key mais hexagonale. Par ailleurs l'absence des archaïques byzantins à la forme pentagonale, signalée par Key, est confirmée par une

intéressante étude de M. François Anouk architecte, publiée dans la Mission Deschamps du Irak des Unesco en 1928. À la muraille oxyantique ou chalcédonienne la Salyon ou retrouve également une série de redans pentagonaux.

lui-même. Le préfixe est abondant de silex et l'industrie des terres a seule-
ment l'alignement de la place forte assyrienne et byzantine avait été construite
sur une large emprise de la steppe, constituant la base du tell actuel et
occupée à l'époque médiévale par une population d'agriculteurs et de chas-
seurs. Tell Brak présente, comme forme générale du tell supérieur, élevée
sur un plateau vaste et régulier qui domine toute la plaine de Sindjar et le
bassin entier du Djaghdjagh (cf. pl. LX, 1-2). Du sommet de l'observatoire,
la ligne de la rivière garnie de nombreux bolls sur les deux rives entre Sefayan
et Nissibis donne l'impression celle d'une frontière soigneusement fortifiée, plutôt
que d'une simple ligne de communication romaine. Les fortifications autour de
Tell Brak sont celles d'une place de finche contre un ennemi venant de l'est.
Des sondages, guidés par les photographies aériennes obtenues, donneraient
très vraisemblablement de sérieux résultats. La l'importance de la forteresse
de Tell Brak révélée par l'abondance de céramique assyrienne et romaine
recueillie en 1927⁽¹⁾.

d) En arrière du *lignes communs* du *Djaghdjagh* et du *Khabor*, deux
camps romains de seconde ligne ont été retrouvés dans la steppe par observa-
tion aérienne et sommairement et d'après la terre : l'un à Tell Bati, au nord de
Hasselche, près de l'ancien route Mari-s-Sefayan, l'autre à Tell Mazzar
Tell Mithyala de la carte Kiepert (1911) à 25 kilomètres N.-N.-E. de Omm
Madfa (cf. pl. LXII, 2).

Tell Mazzar défendait l'entrée de la passe de Sarkhara, le point du Djebel
Abd el Aziz, franchissant la route allant de Dabusa sur le Khabor vers
Omm Madfa et Raqqa⁽²⁾.

En arrière de la ligne du *Djaghdjagh* et du *Khabor*, les camps de Tell
Bati et de Tell Mazzar renforcent, par la défense des points qu'ils com-
mandent, deux points de capture et d'observation possible du *lignes*.

Au cours d'une reconnaissance à terre, il n'a été possible de confirmer la

(1) L'attribution de certains sites de Haute
Djézireh à la période assyrienne ou hellénis-
tique mise au cours de cette étude a été établie par
M. Douand par la documentation céramique qu'il
a recueillie au cours de notre mission de 1927.

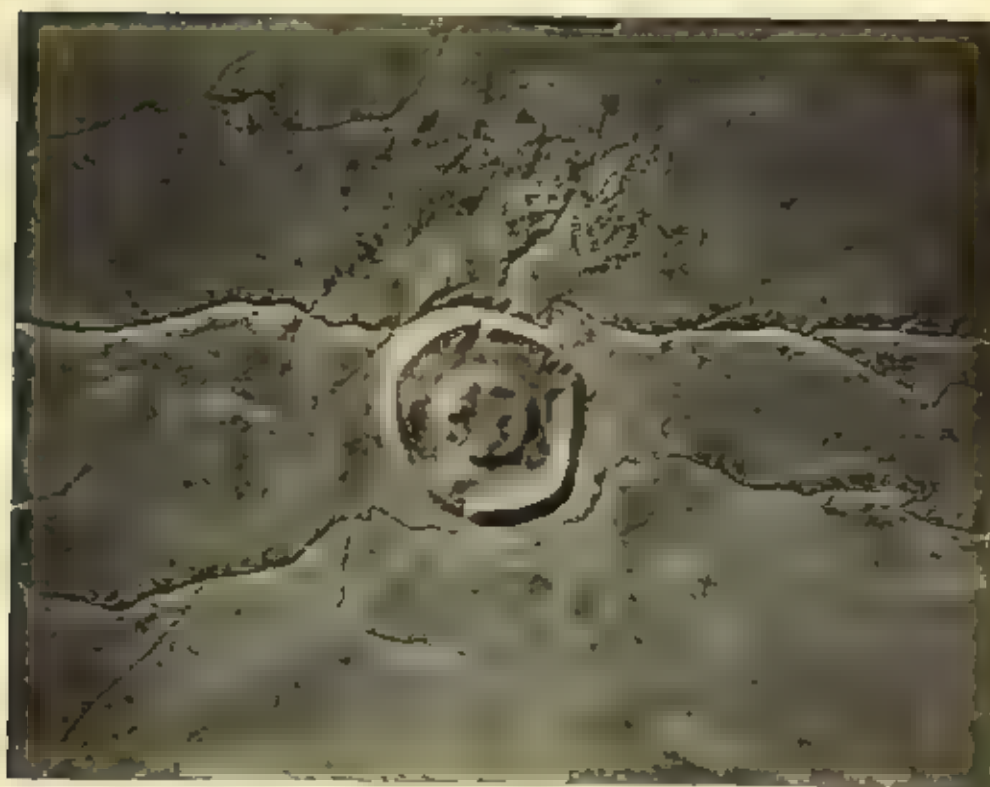
(2) Le passage du Khabor est nettement
marqué en face des ruines de Dabusa (tell

Omm Gargan, à l'est de tell Dibbi) par un
trou de chaussée ancienne, parée de blocs
polygonaux. La chaussée se dirige vers l'em-
placement du pont révélé, de chaque côté de
la rivière, par des talus réguliers et de même
niveau. Le pont, qui n'a laissé aucune trace,
devait être construit en bois.



Ph. Cap. Favreux, prise de 2.508.

1. Tell Brak, sondage d'octobre, 1927.
Camp romain sur la rive droite du Diaghdiagh.



Ph. Cap. Favreux, prise de 2.000.

2. Tell Muezzar sur l'oued Mitryshu

correction de la carte d'état-major allemand rectifiant la confusion faite par Kiepert entre Tell Muezzar et Tell Mit-yah et le restituer le vrai tracé de l'oued Mit-yah qui, de Tell Muezzar, au pied de la passe de Sakbara, passe à Tell Mit-yah et se jette dans le khabour quelques kilomètres au sud de Tell 'Arban).

II — ROUTES ANCIENNES

1° La découverte des camps romains de Tell Batr et de Tell Muezzar a permis de continuer le jalonnement d'une *route fortifiée, lignes romain de seconde ligne*, traversant en diagonale N.-E. à S.-O. la région comprise entre le Tigre et l'Elphrate, de Djézireh ibn Omar-Bez de Sapha vers Raqqa-Nuophorunn-talmeum, et passant par Tell Brak. Cette étude avait été amorcée en 1921 et 1926, dans l'observation des alignements de tells en Haute Djézireh.

2° Elle nous a amené surtout à constater, par le voisinage immédiat, en ces points, de tells fortifiés, d'origine bien plus ancienne, que ce *lignes romain de seconde ligne* ne faisait que se superposer à une bande allongée de postes assyriens ou hittites préexistants. Au cours d'un vol direct Tell Brak-Deir ez Zor par le Djebel 'Ad el 'Aziz et Ommi Madfa j'ai pu relever et faire photographier *trois tells d'origine bien antérieure à l'époque romaine* : Tell Batr, au nord de Hassetché ; au sud du Djebel 'Abd el 'Aziz, Tell Muezzar et un tell à nom inconnu situé 150 kilomètres au nord de Deir ez Zor (cf. pl. LXII, 2; pl. LXIII, 1). Dans la reconnaissance à terre, j'ai pu, partant d'Arban, visiter en plus de Tell Muezzar, Tell Mit-yah dont une vue aérienne a été prise (cf. pl. LXIII, 2).

Les quatre tells sont tous à forme circulaire ou allongée composés de deux étages, ou plates-formes superposées, dont les talus réguliers et segmentés portent des restes de murailles en énormes blocs de basalte irrégulièrement taillés et non cimentés. Le premier aspect porte à admettre que nous nous trouvons devant des postes fortifiés remontant au moins au premier millénaire ⁽¹⁾.

3° Au N.-E. de Tell Gharasè et non loin de la route Nissibin-Mossoul, les repérages aériens du commandant Hud y pour l'établissement de la carte ont

⁽¹⁾ Certains se rapprochent de Tell Beidar (N. de Hassetché), qui serait d'origine assy-

rienne ou peut-être hittite, d'après M. Du rand.

relevé d'une ~~enceinte~~ *enceinte* concentrique dans la steppe, et non encore signalées. L'une de petite dimension dans le Koudjok Dagh, près du Tigre, l'autre beaucoup plus importante située au versant d'un tell portant les ruines de ville ancienne. Celle-ci en suite circulaire parfaitement régulière mesure 400 mètres de diamètre et est murée, tous les 70 mètres d'une tour carrée. La forme carrée des tours distingue nettement cette enceinte de celle du camp circulaire de Hiraqlah près de Raqqa que Sarré et Herzfeld attribuent à Hironoul Rachid⁶. Une reconnaissance à terre pourrait seule indiquer s'il faut lui donner une origine plus ancienne, assyrienne ou hittite.

4. *Routes antiques allant de Arban vers est*. Tell Mitvaha et Tell Muazzar jalonnent une route montant de Arban, le long le Foud Mitvaha, et se dirigeant vers le Djebel Abyad et Tell Halef.

Tell Mitvaha jalonne également une route venant de Arban et se dirigeant par Oumm Maifa vers Harran.

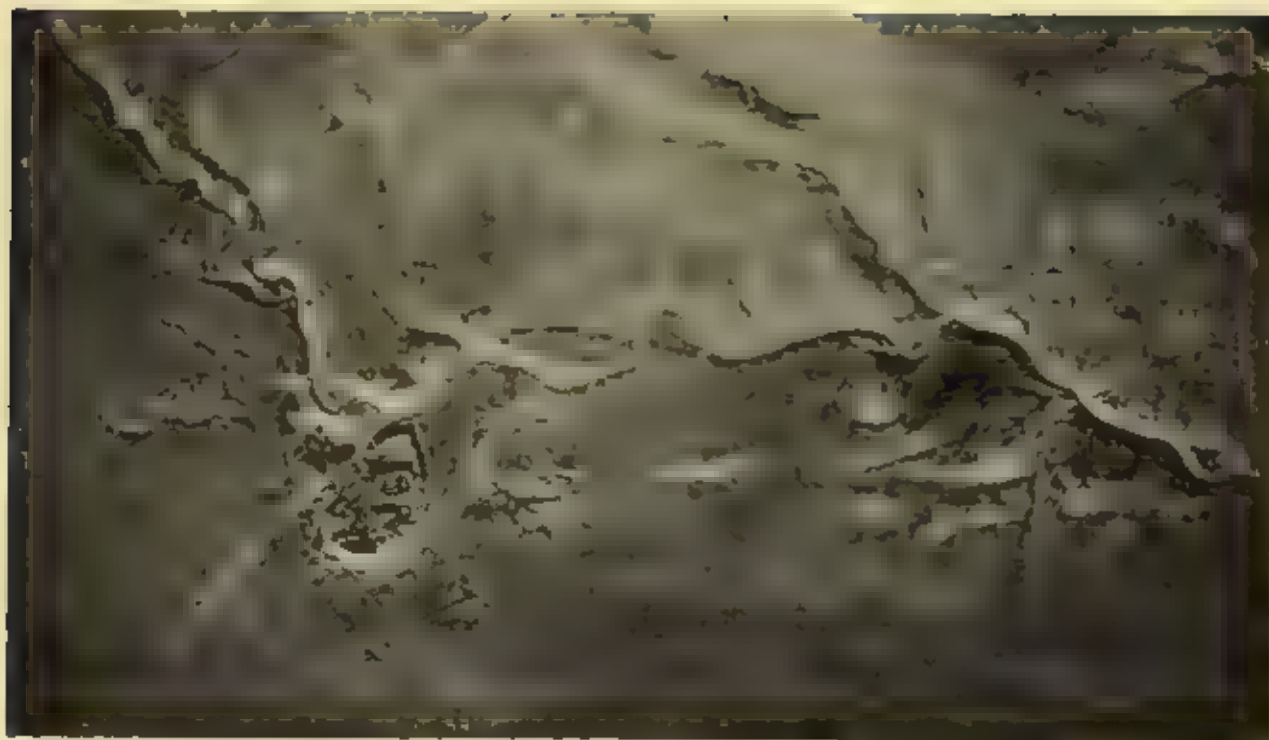
5. Dans le nord par suite du cours de reconnaissances à terre facilitées par l'usage des postes habituels à Dair Kapon (Joultou) la route romaine qui reliant *Suqura* et *Bezabde* par la plaine de Sindjar, voie unissant le hameau de Septime Sever et Diodetien passant à Sagara avec la route centrale d'avance vers le Tigre Baass-Nisles-Bezabde. Pres de Dair Kapon la route romaine a été suivie et étudiée sur 600 mètres. Aucune inscription n'a pu être relevée car les dimensions et le mode d'établissement de la chaussée ne peuvent guère laisser de doute sur son origine romaine. Des dessins primitifs représentant les scènes de chasse ont été retrouvés sur des blocs de basalte voisins de l'ouvrage, sujets et style de l'œuvre par comparaison rappelant les dessins du Saka et leur technique.

6. Une *bonne médaille* provenant de Anadira a été retrouvée. La légende du P. Moakade affirmant l'authenticité et la date de 216 ou 217 lors des expéditions de cet empereur en Haute-Mésopotamie et en Médie. Acquisition en a été faite pour le Musée d'Alep⁷.

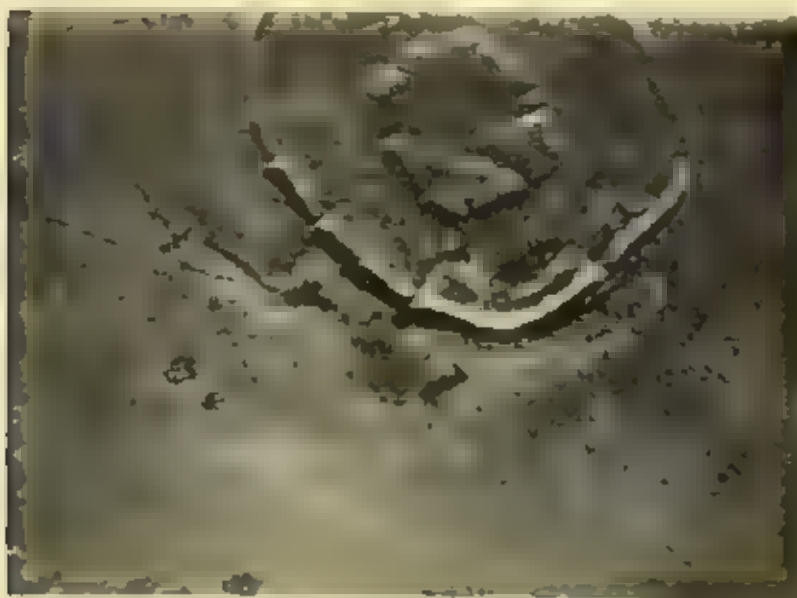
7. Sur l'itinéraire de la route romaine entre *Nisibin* et *Hirarch du Tamar*, une étude documentaire ayant été demandée au printemps 1927. La consultation des documentations support des et la matière des savants archéol-

⁶ Arch. Roue, 1, p. 161.

⁷ Cf. Syria, 1928, 2, p. 410.



1. Tell Mitiyah, sur l'oued Mitiyah, à l'ouest d'Arban.



2. Tell à 30 km. Nord de Deir ez-Zor, dans le steppe

Figues ou cartographies allemands et surtout l'ouvrage routier existant sur ce point l'itinéraire de *Viasis Sarbanis Sarbanis Ad Tigrim* de la Table de Peutinger, devait être interprété comme s'identifiant avec la route nord Nissibin-Djezirah ibn Omar, la localité actuelle de Serwan — marquée par les ruines d'un castellum romain et des traces de route ancienne, étant Sisaurana de Procope et Sarbanis de Peutinger⁽¹⁾.

Au cours de ma reconnaissance d'automne 1927, des confirmations en attendant de témoignages certains non indigènes, m'ont été apportées, constatant, entre Nissibin et Djezirah ibn Omar, les restes de la chaussée romaine en plusieurs points de la route nord serrant les pentes du Djebel Tour — fragments de voie romaine de 6 mètres de large retrouvée par encroûts avec son dallage et ses bordures, traces de passage dans le rocher des filasses, ponts, etc.

La décision de la commission internationale désignée par la Société des Nations pour trancher sur le terrain ce point d'archéologie, important pour la délimitation de la frontière turco-syrienne, constate officiellement le passage de la voie romaine le long des pentes de Djebel Tour. Elle ne fait ainsi que reconnaître avoir retrouvé sur le terrain l'ancienne route Nissibin-Djezirah ibn Omar, appelée de tout temps « Darb el Antik » par les Bedouins de la région, et « Rue romaine » — « ro de romani » par les tribus kurdes, que les vieux muletiers de Haute Djezirah considéraient comme avoir été la seule route ancienne des caravanes entre ces deux villes.

Au cours de ce rapide exposé des reconnaissances de 1927, je n'ai pu relever les traces de villes anciennes repérées dans la steppe. Le val Hassakeh-Demir Kapou traverse toute une région que l'on remarque avoir été jadis occupée. Toute la rive gauche du Raad est parsemée de traces de localités anciennes, visiblement agricoles — qui formaient la bande éloignée de Ninive et de Mossoul.

La sécurité parfaite qui règne dans toute la Haute Djezirah m'a en conséquence permis de continuer le relevé archéologique, utile pour retrouver certaines étapes de la Table de Peutinger.

Bejrout, février 1928.

R. P. A. POJENARD.

⁽¹⁾ Carte Kiepert, *F. O. A.*, V, p. 6.

DEUX SANCTUAIRES CHITES D'ALEP

PAR

J. SAUVAGET

Situés à environ 1 km. 500 au sud-ouest d'Alep, et à 300 m. l'un de l'autre, sur la pente des collines que longe la route d'Ansari, deux monuments, le Machhad al-Husayn et le Machhad ad-Dikka, présentent entre eux de grandes analogies, non seulement par leur emplacement, mais aussi par leur destination : presque tous deux commémorent le souvenir de descendants de Mahomet, et enfin par leur construction. C'est pourquoi il a paru bon de les réunir dans une même étude. Bien que le Machhad al-Husayn ait été fondé postérieurement au Machhad al-Dikka (aujourd'hui Chaykh Muhassin) il sera étudié tout d'abord, en raison de sa plus grande importance archéologique.

I. — Le Machhad al-Husayn.

Les textes épigraphiques qu'il renferme⁽¹⁾ sont, pour l'histoire du monument, d'un intérêt beaucoup plus restreint que ceux du Machhad ad-Dikka, mais la notice que lui consacre Ibn Chilma — d'après Ibn Chaddâd, supplée heureusement aux indications qu'ils pourraient fournir. On peut résumer ainsi les données de l'histoire :

1. Construction du Machhad et de son *darwan* (date 579-1184) selon une inscription — par le cheykh Ibrahim le Chaddâd, avec l'aide de contributions volontaires des habitants d'Alep.

⁽¹⁾ Les inscriptions du Machhad al-Husayn n'ont pas été représentées ici, en considération de la publication prochaine du *Répertoire des inscriptions de l'empire ottoman* de MM. Diezack et Wiedemann, sous le patronage de l'Institut des études orientales de l'université de Berlin. Voir aussi les inscriptions de la *Uppenheim*, n° 38, et le *Kilâb Yahr*

al-Duhab fi târîkh Halab, du cheykh Kamîz al-Dîwânî, en cours de publication, t. II, p. 240 sq.

⁽²⁾ Voir aussi *Uppenheim* p. 87 sq. L'écriture fait tout d'abord penser 596-1202, en raison de la grande ressemblance dans les inscriptions, des mots *ah'la* et *hâ'la*.

2° Reconstruction de la porte par le *emir* Saïy ad-Dîn Târuq al-Bahî, déjà connu par sa refecton du portail de *Umayyih Muḥassin*. Ibn Chubna donne, pour ce travail, la date 1185-1189, qui aurait également été celle de l'achèvement de l'édifice; l'inscription du portail donne 592-1195.

3° À l'avènement d'al-Malik al-Azî, le *cadî* Bahâ ad-Dîn Ibn al-Khachchab lui demanda l'autorisation de fonder contre le Machhad un enclos (*ḥaram*), contenant des chambres pour ceux qui voulaient s'y livrer à la vie dévote. L'invasion mongole (658-1260) arrêta les travaux.

4° Après la reprise de la ville, restaurations de Baybars, qui ne durent guère porter que sur les objets mobiliers, pillés par les Mongols.

Ibn Chubna ne donne pas le motif de la construction du Machhad: le *cheyk* Kiyâl ⁽¹⁾ prolonge la tradition suivante: « YANNAH — *Abu Taww* raconte dans son *Histoire* qu'un berger nommé — *Abu Ali* — qui habitait dans la rue des Maghrébins, allait quotidiennement faire paître son troupeau. Il advint qu'un jour il s'endormit, après la prière de midi, à l'endroit où a été construit ce Machhad, et il lui sembla voir en songe un homme sorti jusqu'à mi-corps d'une crevasse de la montagne qui longe ce lieu, allonger sa main vers la vallée et se saisir d'une chèvre. « Monseigneur, s'écria le berger, pourquoi prends-tu cette chèvre, puisqu'elle ne t'appartient pas? » — « Dis aux gens de creuser à cette place », répondit l'homme, et il lança la chèvre à l'endroit qu'il voulait désigner, à la grâce du coltre. Le berger, qui vit les pattes de l'animal s'enfoncer en terre. Quand il les eut retirées, l'eau se mit à couler de cet endroit. Rentré à Alep, il se tint à la porte meridionale de la grande Mosquée, racontant ce qu'il avait vu. Quelques Alepins vinrent là où la source était apparue. Le sultan et la sultane s'y rendirent, et une telle curiosité que les pascas ne pouvaient l'empêcher, car il y avait là, entre autres, une mine de cuivre. On fonda donc ce machhad. » — Si amusant que soit ce récit, on n'en voit pas le rapport avec al-Husayn, dont le nom n'est même pas prononcé. Faut-il y voir une légende créée postérieurement à l'édification du monument? Il est possible, en effet, que la fondation du Machhad el-Dikka, en 351-962, ait amené une cristallisation, autour du mythe Jawshan, de souvenirs qui devaient être particulièrement chers dans une ville aussi pénétrée de sympathies chiites que l'était Alep aux premiers

(1) *Nahr ad-Dahab*, t. II, p. 280.



PLAN OF THE HALL

L'ensemble forme une masse imposante de 80 mètres de long sur 30 mètres de large, mais la majeure partie en est occupée par le *haram* signalé par M. Chahina, accolé après coup à l'édifice principal du Machlûh — les murs ceints, sans moyeu, de 1 m, 2 — ont leurs assises correspondant à celles du monum. et proprement dit, mais les deux macomeres n'ont pas en liaison, et l'enclos présente un grand nombre de blocs de tuf le centre est de grossier au pic, tandis que les bords sont dressés au ciseau — et sur le pic cette tulle décorative — a la vérité presque inexistante à Alep avant la basse époque mamelouke — est assez caractéristique des monuments de cette école d'El Hegire. Sur la face orientale de l'enclos, cinq groupes de fenêtres jumelées représentent sans doute les chambres d'ont la construction, projetée par le cadî Ibn al-Khalichab, fut arrêtée par l'invasion mongole. L'entrée principale, une baie en arc large assez négligée, est sur la face Nord — elle est flanquée d'une petite pièce et de l'escalier des terrasses, sur la face Sud — une petite porte rectangulaire. Le *haram* est doté de 2 mihrabs — l'un, sur le parement extérieur du mur Nord, est une simple niche sans décor — l'autre, sur le mur Sud, à l'intérieur de l'enclos, est le type analogue — mais ses lits sont ornés d'un chanfrein triangulaire.

Le plan du Machlûh (pl. LXIV) proprement dit, en lui-même assez simple n'est pas sans analogie avec celui de Machlûh al-Dikka. Le *sahn* A est le centre autour duquel sont repartis les différents éléments de l'édifice — à l'Ouest, l'iwan B, aujourd'hui détruit, d'impact de deux salles II et II' — à l'Est, le portail C, également détruit, entre les deux parcs D-D' et E — au Sud, la salle de prières F; au Nord, le portique G. Au Nord de cet ensemble, deux salles à coupole I et J, les latrines K, et la citerne K'.

Du portail, littéralement pulvérisé par l'explosion, il ne reste qu'un amas de blocs épars dont l'examen permet de juger la caractéristique de cette œuvre. Il est pour ainsi dire impossible — dans l'état actuel — de se rendre au compte exact de la disposition des alvéoles qui formaient — les seuls points sur lesquels aucun doute ne peut subsister — la présence d'une demi-coupole à calade au sommet de la voûte d'arcs jumelés et au-dessus du portail du Cheykh Muhiassir, et l'emplacement de groupes d'arcs de trois alvéoles et du *zôl* — bouton de la figure 1 — pour le passage de carré au polygone. Les alvéoles de la rangée inférieure — reconnaissables à leurs grandes dimensions — largeur, 0 m, 60 — hauteur,

0 m 75), surmontaient directement la frise (fig. 2)¹ sculptée dans leur assise même, portant des pampres stylisés auxquels se superpose un feston d'allure purement géométrique. La disposition ne marque pas de grâce; les tiges



Fig. 1. — Détail de la frise en pierre montrant les triangles du p. 101.

grêles s'enroulent avec aisance; les grappes, posées avec une symétrie rigoureuse, équilibrent harmonieusement leurs masses, et le ruban perlé, développé en courbes amples, se ramasse en figures bien rythmées. Cette frise présente un intérêt tout particulier, car la façon dont est traitée la vigne qui en forme le thème décoratif l'apparente étroitement à toute une série d'œuvres syro-musulmanes portant des pampres et des grappes de raisin. Il faut également rapporter à ce portail une autre frise où des lampes se détachent en bas-relief (fig. 3)

dans les cordons d'une manière au touré bizarre qu'on comparera avec intérêt à certaines œuvres mésopotamiennes, notamment aux décorations pendantes qui ornent les latéraux de *Ayn ad Din* et de *Mar Aloumouch* à Mossoul². Ces lampes, l'autre 0 m 14, du type ordinaire des lampes de mosquées,



Fig. 2. — Frise du portail (pierre)

à panne sphérique sont munies d'un pied et d'un goulot tronconiques et suspendues par une chaîne très stylisée. De toute évidence, il faut les rattacher

¹ On la retrouvera reproduite dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (art. Arabesque, p. 337 sq., et pl. I, n° 12), mais le dessin dressé par Herzfeld ne concorde pas complètement avec celui qui est publie ici.

² Bloch et Herzfeld, *Euphrat und Tigris*,

Gebirge, t. II, fig. 262 et 281 et t. III, pl. VIII. Ces deux monuments sont de l'époque du *Sultan al-Dauli* (le même ouvrage, t. II, p. 287 n. 1, signale la frise de lampes du *Machhad* d'Alep).

non aux lampes qui ornent les mihrabs, d'après *Coran*, XIV, 15, mais au *qandil* que la piete musulmane allume encore aujourd'hui au-dessus des tombeaux venetes, et qui se trouvait logiquement à sa place à l'entrée d'un Maclbad, assimilable dans une certaine mesure à un mausolée.

La cour centrale, à peu près carrée, est aujourd'hui envahie par les décombres. Quant à l'iwân, auquel on accédait par plusieurs marches alternativement noires et blanches, il ne reste que des débris de sa décoration, en particulier, un des curieux chapiteaux en marbre blanc (fig. 4) qui recevaient



Fig. 3. — Vase de lampes du portail

la retombée de son arc de tête. Les deux pièces entre lesquelles s'ouvrait le portail ont, à peu près complètement disparu ; la salle E, couverte par une coupole sur pignons, comportait un mihrab simple niché au centre, au



Fig. 4. — Chapiteau en pierre de la salle E.

juxtaposés, et former autour de la pièce un tambour continu de petites niches séparées par des colonnettes massives, à section polygonale, ordonnance qui dérive assurément des traditions mesopotamiennes — par contre,

l'entrelacs floral qui couvre les chapiteaux rudimentaires appartient bien à l'art syrien des VI^e et VII^e siècles de l'Hégire. — La pièce B', à demi écroulée, est intéressante par sa voûte d'arêtes, en belle pierre d'appareil, dont la retombée sur la maçonnerie des murs forme un léger encorbellement au profil arrondi, particularité qui se retrouve à la Madrasa Chadhlakhiyya.

La salle de prières G était couverte par trois coupoles reposant sur les murs

Nord et Sud et sur deux d'axe transversaux, alors que les deux coupôles latérales sont d'un type particulière et simple : passage au cercle par des glacis. Celle qui est située devant le mihrâb est plus soignée, selon une formule fréquente dans l'architecture : les alvéoles décorent la zone de transition entre le carré de base et le cercle. La disposition (fig. 5) en est assez caractéristique : de l'angle du mur s'élève un glacis triangulaire, chargé de deux alvéoles, qui donne un plan octogonal, au-dessus duquel des petites niches déterminent par leurs sommets un polygone à 24 côtés d'où l'on passe directement au cercle. Une coupole identique s'élève au-dessus du mihrâb du Ma'dhal

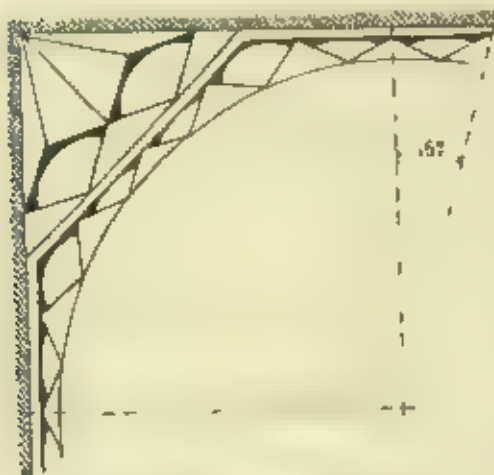


Fig. 5. — Coupole de Ma'dhal.

ad-Dikka. Ce mode de rachat du carré mérite qu'on s'y arrête, car il constitue la formule-type caractéristique des monuments de la Syrie Nord depuis l'époque ayyoubide. A Damas, en effet, la solution adoptée est la coupole sur tambour supérieur à 16 côtés et tambour inférieur octogonal, avec passage au polygone au moyen de niches d'angles ; coupole et tambours sont toujours en brique. Au contraire, les coupôles élevées en Syrie Nord sont établies sur des « glacis » triangulaires, brisés suivant la diagonale du carré

à carré¹ de façon à déterminer un *dahcapan*, d'où l'on passe au cercle soit directement, soit au moyen d'un second polygone, souvent réduit à une assise, ou même à de petits prismes qui s'insèrent dans les angles du polygone intérieur². Autre différence avec la formule damasquine : la zone de rachat du carré est toujours en pierre, souvent même aussi la coupole. Les coupôles sur stalactites mises à part, ce type apparaît comme la règle dans les monuments d'Alep : la niche d'angle n'est utilisée qu'aux siècles Chaykh Muḥassin

¹ L'insertion d'alvéoles sur la surface du glacis provoque la variante observée au Ma'dhal : des glacis aux brises, déterminant un octogone.

² On comparera ce dispositif avec celui de Kalybe d'Oman et-Zeylân 282, p. 1. Voir fig.

Syrie centrale, t. I, p. 41, et pl. VI.

³ Au moins devant le mihrâb, c'est le cas du Ma'dhal : les blocs se portent sur plusieurs faces des points de repère pour la mise en place.

et Marblind Husayn (salle II). A Damas, au contraire, les deux ou trois édifices ayyoubides où le glacis est employé se trouvent également différer, par d'autres particularités, des autres monuments Tunus-pans. L'origine de ces glacis ne paraît pas douteuse : ils ont déjà été employés par les Byzantins.

« Avec le déclin de la période byzantine, écrit Chouy¹, les lits des pendentifs jusqu'à la penultime degré ont ces surfaces planes et horizontales. A ce moment, le pendentif

n'est plus qu'un enroulement, un massif et surplomb faisant corps avec le mur : la voûte proprement dite prend désormais son origine à la naissance de la calotte et une frise sépare d'ordinaire les deux parties de l'œuvre, que leur structure rend distinctes. » A quelle date placer l'adoption de ce procédé par les architectes alépins ?

Le manque de documents antérieurs à l'époque ayyoubide rend la question difficile à résoudre, mais il a dû être employé assez tôt, puisqu'il s'en trouve au ^{vi} siècle de l'Hégire, sa forme définitive, à laquelle l'usage l'a perpétuée jusqu'à nos jours.

Le mahrâb est d'un effet véritablement monumental : la niche, elle-même très simple, est large de 1 m. 40 et haute de 3 m. 00 (voir fig. 6). Son arc de fût, à peine baïse, retombe sur 2 colonnes en marbre gris, sans astragale. La base, s'il en existe une, est cachée par les escaliers. Les chapiteaux, taillés dans le même marbre que les colonnes, sont clairement d'inspiration antique,



FIG. 6. — Le mahrâb

¹ *Monv.*, *Art de bâtir chez les Byzantins*, p. 95.

et la schématisation de l'acanthé corinthienne dont ils offrent un exemple est loin d'être inconnue de l'antiquité. L'exécution musulmane s'y trahit cependant par l'adjonction, entre les feuilles de la rangée supérieure, de 2 fleurons caractéristiques, ainsi que par la présence sur le tailloir d'un lisseau côtelé. Quant au vaste décor géométrique (3 m. 20 x 2 m. 15) qui encadre sa niche, sa sobriété est bien caractéristique des conceptions architecturales de la Syrie à l'époque des Croisades. Deux rubans s'enchevêtrent en formant des figures rigoureusement symétriques par rapport à l'axe vertical : l'un, chargé d'une



Fig. 6. — Cadre de l'inscription du mihrab.
Fleurons caractéristiques.

légère moulure, forme un entrelacs complètement fermé, dans les boucles duquel vient se tresser le second ruban, entièrement lisse, dont les extrémités libres, en biseau festonné, pendent au-dessous de la combinaison. On reconnaît immédiatement la parenté de ce décor avec la marqueterie de marbre qui orne le fameux mihrab du Firdôs (v. 630-1233) ; toutefois, au Mschhad, la polychromie est absente et l'entrelacs est tout entier taillé avant la pose dans le même calcaire que les murs du monument. Le mihrab est surmonté de la signature des constructeurs sculptée dans un cadre élégant (fig. 6) dont la forme, à coup sûr insolite, n'est qu'une dérivation logique du médaillon circulaire habituel : des fleurons en-

gagés se retrouvent à la bordure des entrelacs peints de la Farrukchâhiya de Damas (170-1183) mais les palmettes axiales, bien que simple développement du fleuron trilobe (fig. 7) offrent une physionomie entièrement à part et leur silhouette demeure isolée dans le répertoire ornemental de la Syrie ayyoubide.

La disposition du portique rappelle celle de la salle de prières — comme elle, il ouvre sur la cour par 3 arcs brisés bandés entre de massifs piliers rectangulaires ⁽¹⁾ qui reçoivent également la retombée des doubleaux soutenant les

⁽¹⁾ La majorité de ces piliers comporte des assises de deux hauteurs différentes alter-

3 coupoles en brique, le carré est racheté par des glacis. À chaque extrémité du portique, une demi-travée est voûtée en arc de cintre, de profil à esbrisé. Le type de voûtes semble appartenir plus spécialement à la Syrie du Nord : à Damas, on ne le rencontre, à ma connaissance, qu'à la madrasa Sahibiya (1228-1230) et au Maristan Qaymari (636-650, 1238-1242), tandis qu'à Alep il couvre de nombreux portails (Zahrava, Janu al-Makamat, Janu al-Hayyat, etc.) et même des iwans (Chahdhakhiya, Firdôs).

La partie la mieux conservée du Ma'bad est celle qui se trouve au Nord de l'ensemble entourant le *ghut* (I, J, K, K').

Les deux salles I et J, couvertes chacune par une coupole, et communiquant entre elles par une large baie, dont l'arc contribue à supporter les voûtes, et ne forment en réalité qu'une seule *qibla*, où avait lieu la réception des grands personnages lors du 'Id al-Fitr ⁽¹⁾ à défaut d'une tradition parfaitement admissible, puisque la destruction du monument ne remonte qu'à quelques années, de nombreux indices permettent de refuser à ce local l'une des destinations cultuelles. La présence de nombreuses niches dans les murs de la salle I, l'existence, en J, de latrines et du petit cabinet J, et même, dans une certaine mesure, le plan lui-même, qui ne correspond à aucun des organes vitaux d'un monument religieux. La coupole de la salle I présente un curieux compromis entre le type de la coupole sur niches d'angles et le type sur glacis. La première méthode, dont on a noté plus haut l'extrême rareté dans les monuments de la Syrie Nord, est employée ici d'une façon originale : les niches offrent, en effet, l'aspect insolite d'une demi-coupole sur colonnettes d'angles ; à ma connaissance, cette disposition ne se rencontre dans aucun autre édifice syro-musulman, en dehors des mirabs. Le fait est d'autant plus intéressant que ces colonnettes, avec leurs chapiteaux corinthiens schématisés, d'un caractère identique à ceux de l'époque chrétienne, et leurs bases fortement moulurées accusent une silhouette bien antique. Il ne peut cependant être question de reemplacer les colonnettes sont engagées dans les retours d'angle des pilastres, et l'arc à peine brisé ne peut être qu'une œuvre musulmane. D'autre part, on

nant avec régularité, soit à partir du sol 0 m. 48, 0 m. 49, 0 m. 34, 0 m. 47, 0 m. 35, 0 m. 48, 0 m. 34, 0 m. 47.

(1) Sans doute faut-il voir dans ce type de

vaulte le *qibla qibla tahat al-qibla* d'Ibn Chabban, op. cit. p. 12 et p. 13.

Le jour de 'Aïd al-Fitr, la cérémonie avait lieu dans la salle de prières.

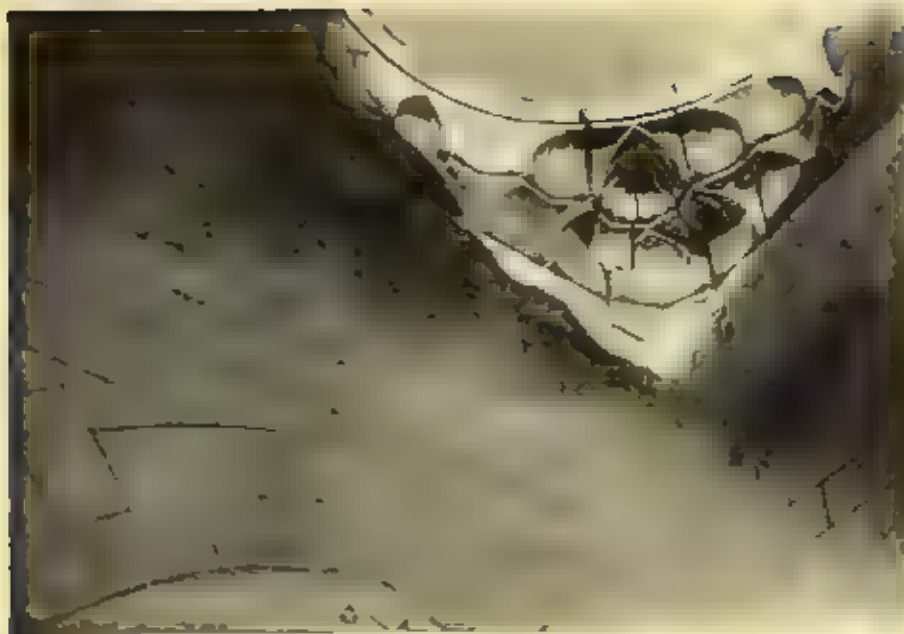
remarquera dans ces niches des assises ¹ de hauteur différente (0 m. 30 et 0 m. 47) alternant avec régularité, semblable appareillage se retrouve dans d'autres parties du Machhad — portique 6 (voir plus haut), salle J (0 m. 49, 0 m. 35, 0 m. 50, 0 m. 36, etc.) et mur d'enceinte (0 m. 49, 0 m. 35, 0 m. 48, 0 m. 34, etc.). La partie sphérique de la niche est ornée de 5 rayons en relief, tandis que les défoncements peu profonds occupant le milieu de chaque paroi sont creusés de 17 cancelures — peut-être faut-il rapprocher cette ornementation des coupas antiques. Au-dessus de cette zone de plan orthogonal, l'emploi de glacis — offrant ici des plans légèrement incurvés qui les rapprochent du pendentif — prenant naissance entre les niches détermine un polygone à 16 côtés d'où l'on passe aisément au cercle par l'intermédiaire d'une corniche moulurée. La coupole, en grandes briques plates (0 m. 44 x 0 m. 20 x 0 m. 0,45) repose sur une assise de pierre profilée vers l'extérieur de façon à ménager, en l'absence d'un tambour apparent, une transition entre la terrasse horizontale et la sphère de la coupole. La différence entre la longueur et la largeur de la salle est rachetée par deux grandes niches dont la voûte en arc brisé contribue à répartir le poids de la maçonnerie supérieure ².

Cette coupole est assurément digne d'intérêt quant à sa disposition, mais sa valeur artistique est beaucoup diminuée par la lourdeur de proportions des niches. L'ensemble en a garde un aspect compassé et gauche qui trahit l'inaccoutumance des constructeurs. En J au contraire, ils emploient une formule purement musulmane — la coupole sur stalactites — qui leur permet de donner leur mesure — aussi cette salle, que son rôle de *qâ'a* predisposait à être bâtie avec un soin particulier, est-elle la plus belle de tout le Machhad. Ses dimensions sont cependant modestes — la coupole n'a que 0 m. 20 de diamètre, mais sa hauteur — la base en est à 12 m. du sol — et la grace des alvéoles sur lesquels elle repose contribuent à donner à cette salle un caractère monumental, que souligne d'autre part le parti adopté pour les parois inférieures. Le carré central, couvert par la coupole, offre — en effet, sur chacun de ses côtés

¹ Les têtes portent un chanfrein rectangulaire.

² On notera que les claveaux de ces arcs, soigneusement extradosés, sont alternativement

appareillés et maichithes. Cette particularité demeure caractéristique des constructions ayyoubides d'Alep.



1 Coupole de la salle J



2. Le Mihrab

un défoncement voûté¹ qui agrandit la superficie de la pièce en donnant au plan la forme d'une croix dont la branche Ouest est ouverte sur la salle I, semblable disposition se retrouve assez fréquemment dans les monuments ayyoubides postérieurs. Le carré central est toujours couvert par une coupole et les niches peuvent s'agrandir jusqu'aux dimensions d'un iwân ; on a généralement alors deux iwâns se faisant face suivant un des axes. Le parti adopté pour le mur Sud est à rebours : la niche axiale, flanquée de deux portes rectangulaires² surmontées chacune d'une petite baie brisée, mais offre, en effet, un bel exemple d'une disposition particulièrement chère aux architectes syriens des vi^e et vii^e siècles de l'égire. La coupole, en grandes briques plates, est établie sur deux rangées de stalactites qui dessinent des trompes (pl. LXX, 1) : les niches de la rangée supérieure, toutes égales entre elles, déterminent par leurs sommets un polygone à 24 côtés. La rangée inférieure comprend les trompes et des alvéoles de remplissage, occupant l'espace demeuré libre entre la paroi et le cercle, tangent aux murs, sur lequel est établie la rangée supérieure³. La beauté de ces stalactites réside dans la clarté de l'épure et la simplicité de leurs lignes : c'est le grand mérite des constructeurs syriens des vi^e et vii^e siècles de l'égire d'avoir su se garder de la confusion et des détails inutiles auxquels vont se comparer les architectes à partir du viii^e et surtout du ix^e siècle.

Les latrines K, auxquelles est adjointe une citerne K' qui forme avec elles un ensemble comparable aux salles I et J, occupent l'angle Nord-Est; leur disposition dans l'économie générale du monument est parfaitement rationnelle et conforme à leur rôle d'annexe. Leur porte particulière, ouvrant sur l'enclos, les situe en définitive en dehors du sanctuaire, avec lequel elles sont sans communication directe. La salle, rectangulaire (4 m. 40 x 8 m. 60), abrite 6 logettes dont les portes sont percées dans un mur couronné de merlons fes-

¹ Le défoncement Nord est souligné par une petite salle voûtée, sans autre ouverture qu'une lucarne, ménagée au-dessus de lui dans l'épaisseur de la maçonnerie.

² La porte Ouest, conduisant au *qahz*, est une des entrées primitives de la salle. La porte Est donne accès, par un long couloir coudé, voûté en berceau, à des latrines cou-

vertes par une petite coupole.

³ Les alvéoles sont appareillées, alors que généralement chaque niche est taillée dans un seul et même bloc : le fait semble subordonné simplement aux moyens de levage utilisés : la hauteur de la coupole (12 m.) est une explication suffisante pour le cas présent.

onnés; le sol est pavé d'un dallage noir et rose très simple. Le mode de couverture de la salle est particulièrement curieux : il consiste en une voûte d'arêtes en beth pierre d'appareil qui s'interrompt à son sommet pour laisser la place à un puits vertical carré qui traverse, jusqu'à la terrasse, la maçonnerie de la voûte. 4 petits glacis et 2 corniches transforment alors l'ouverture en un regard circulaire d'un 0 m. 82 qui pouvait être couvert d'une coupole comme aux latrines de la salle J ou bien, avec plus de vraisemblance,

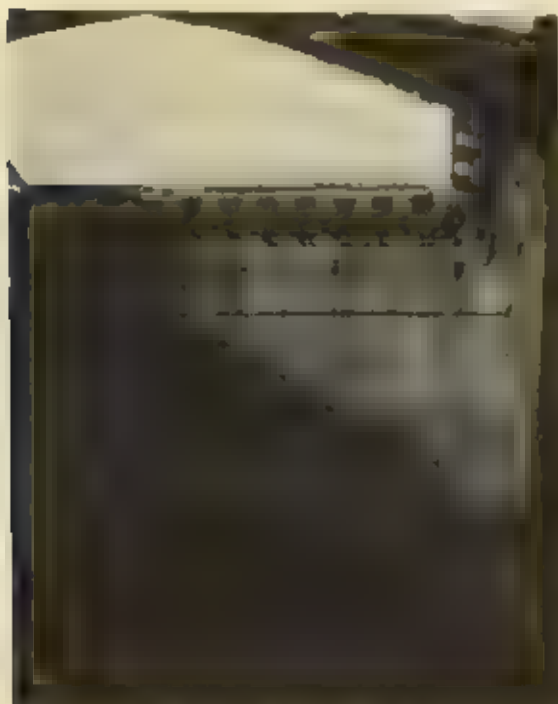


Fig. 8. — Salle K.

demeurer à ciel ouvert. Une voûte, identique quant à son principe, couvre les latrines de Chaykh Muhasin : ce dispositif, parfaitement logique, permet d'assurer au local une ventilation énergique qui n'aurait pu être obtenue au moyen des ouvertures normales.

La salle K' communique avec les latrines par un grand arc brisé large de 4 mètres; elle abrite une citerne de grandes dimensions⁽¹⁾, à l'orifice de laquelle on accède par un escalier. Sur le sol, un dallage dessine une grecque noire, sur un fond de pierre rose, décor bien antique, mais bien moins curieux sous ce

rapport que la couverture de la salle, basée sur le même principe que celle des latrines : une belle voûte d'arêtes en pierre qui laisse à ciel ouvert, au centre de la salle, un carré de 2 m. 90 de côté, dont la tranche est ornée d'une corniche à modillons (fig. 8). L'effet est vraiment étranger à l'art musulman, et l'on songerait plutôt au *comptuonum* de l'atrium antique. Était-ce bien là le rôle de cette ouverture? Elle peut, avec infiniment plus de vraisemblance,

⁽¹⁾ Dimensions de la partie du réservoir visible au-dessous du sol : largeur, 2 m. 15; lon-

gueur, 2 m. 78; hauteur, 1 m. 80. La profondeur serait de 12 mètres.

avoir été conçue pour contraindre l'évaporation des larmes. Ce type de voûte est rare — en dehors des deux exemplaires du Maqam al-Risayn, il ne se rencontre qu'à Machhad ad-Dikka et — Douzis, à l'Adhiya et à la Citadelle — soit à fois seulement pour tous les monuments syriens — peut en être donné d'étudier. On verra plus loin comment on pourrait expliquer cette rareté.

J. SAPPAGET,

(A suivre.)

LES TAPIS A DRAGONS ET LEUR ORIGINE ARMÉNIENNE

1

PAR

ARMÉNAG SAKISIAN

Des tapis, décorés d'animaux et de fleurs d'une stylisation extrême, qui laisse seulement deviner l'origine animale ou florale des motifs, ont été classés, comme arméniens, pour la première fois par M. F.-R. Martin, en 1908⁽¹⁾ (fig. 1 et 2).

Ces animaux, empruntés en partie à la faune fabuleuse chinoise, comme le dragon, sont disposés symétriquement. Si cette décoration est pour une part d'origine celte, sa présentation est purement orientale. L'art chinois étant essentiellement asymétrique et naturaliste, comme élément végétal, c'est le motif appelé improprement palmite et qui n'est que le lotus chinois stylisé⁽²⁾, qui tient sous une forme très conventionnelle la plus grande place. Mais il ne s'agit pas d'un emprunt direct, cette fleur ayant subi une complète transformation.

Ce classement a été adopté, et déjà à l'Exposition d'art musulman de Munich de 1910, figuraient neuf tapis arméniens⁽³⁾, du type caractéristique défini plus haut, qualifiés, comme tels par le professeur F. Sarre.

Dans une notice parue dans *Revue des Études arméniennes* 1 (1920), je citais des sources arabes établissant l'antiquité de la fabrication des tapis en Arménie, et indiquais comme provenant d'une mosquée d'Erzeroum, des tapis de ce type exposés au musée de l'Eykaf de Stamboul, faits de nature à confirmer une origine arménienne, admettant d'ailleurs d'une façon générale

⁽¹⁾ *A History of Oriental Carpets before 1800*, Vienne, 1908, p. 40-42.

⁽²⁾ Les enluminures turcs de Constantinople qui emploient ce motif tel qu'il figure sur les vignettes et les pages décoratives persanes, lui conservent le nom de *Khatayî*, de Cathay, Chine du Nord. Voir ARMÉNAG SAKISIAN, *La*

Reliure turque du XV^e ou XVI^e siècle, dans *Revue de l'Art* septembre 1927, p. 270, fig. 4.

⁽³⁾ *Ausstellung von Meisterwerken Mohammedanischer Kunst*, München, 1910, p. 26-28.

⁽⁴⁾ A. S., *Les tapis arméniens*, dans *Revue des Études arméniennes*, I, 2, p. 121-127.

C'est dernièrement seulement que j'ai eu connaissance d'un article intitulé *The Myth of the Armenian Dragon Carpets*, par M. A. Upham Pope¹.

L'auteur de cette publication qui se propose un examen systématique et critique de la question, a dû être pleinement satisfait par la force de ses arguments pour avoir choisi ce titre. Néanmoins ses appréciations, loin de me convaincre, m'ont confirmé dans ma première manière de voir, aussi je desirais, à mon tour, procéder à une révision des considérations dont il appuie sa thèse.

Le caractère essentiel et indiscutable de ces tapis est l'archaïsme². Des divergences de vue peuvent porter sur la date des spécimens qui nous sont parvenus — xiii^e siècle d'après F.-H. Martin, xv^e-xvii^e siècle suivant F. Sarre — mais non sur le type, qui reproduit certainement un des modèles les plus anciens qui nous soient connus.

Ces tapis ont donc dû être tissés dans une région où cette industrie était reprise à une époque très reculée, dont ils perpétuent le type, phénomène particulièrement persistant et fréquent dans cette branche des arts orientaux. On est d'accord pour exclure, comme pays d'origine de cette série, la Perse et l'Asie Mineure. Or il existe, concernant l'Arménie, des témoignages concordants dans le sens d'une fabrication très ancienne.

L'historien arabe Ibn Khaldoun note pour le viii^e siècle (années 458-470 de l'ère, 775-786 de l'ère chrétienne) en tête des redevances acquittées en nature par l'Arménie vis-à-vis des Califes de Bagdad, les tapis³. Ce fait implique, que déjà à cette époque, cette fabrication était répandue dans le pays et que c'était en quelque sorte une industrie nationale.

C'est tout au moins la conclusion naturelle qui s'impose à tout esprit non prévenu, mais elle est délibérément écartée par M. Upham Pope. Les Arméniens, dit-il, pouvaient se procurer des tapis en grand nombre chez les tribus

(1) *Jahrbuch der wissenschaftlichen Kunst*, II, 1925. Le hasard a voulu que j'aie moi-même fait paraître dans le même volume une étude sur la miniature persane à l'époque mongole; mais, n'ayant pas eu la publication complète entre les mains, j'avais ignoré l'article sur les tapis arméniens.

(2) W. Bang, *Anciens Tapis d'Orient*, traduc-

tion Girouard. Paris, p. 74, fig. 74 et 75. — G. Magon, *Manuel d'art musulman*, 1907, p. 429-430, fig. 357. F. Sarre parle de ces tapis comme d'exemplaires « considérés comme les plus anciens ». *Vieux Tapis d'Orient*, Leipzig, 1908.

(3) *Encyclopédie de l'Islam*, 1913, au mot *Arménie*, par M. Strack.

nomades avec lesquelles ils étaient en contact et dont ils *taxaient* probablement *quelques uns* en retour le *précieux* de *patrimoine* et de *trésor*. Cette théorie « les fautes de toutes pièces, est étayée par cette considération spécieuse que, vers la fin du xiv^e siècle, un prince de Karaman aurait offert au sultan Mourad I^{er}, dix-huit tapis tissés par les nomades turcomans Yuruks. Comment ce fait (à le supposer établi) d'un *présent* occasionnel de tapis nomades de la part d'un prince de Konia au Sultan de Brousse, peut-il prouver que le *tribut* en tapis acquitté annuellement par l'Arménie aux Califes de Bagdad, six siècles plus tôt, se composait également de tapis procurés par des nomades? On ne voit ni ne pas qu'elles pouvaient être au *xv^e siècle*. Trois siècles avant l'invasion des Turcomans seldjouks, les *tribus* qui *étaient* l'ennemi des Arméniens en tapis⁽¹⁾.

Même à une époque où les Turcomans collaboraient avec les Arméniens, ce sont ces derniers qui fournissaient les Seldjouks en tapis. En effet, suivant le très précieux témoignage de Marco Polo voyageant à la fin du xiv^e siècle, les Arméniens et les Grecs⁽²⁾ fabriquaient en Turcomanie « les plus fins tapis et les plus beaux du monde » sans parler des « tapis de soie de diverses couleurs moult beaux et moult riches », tandis que les Turcomans, « simple gent », vivaient d'ébivage sur le plateau anatolien.

Mais les précieux tapis yuruks offerts au sultan de Brousse sont le fruit d'une hypothèse gratuite, car la lettre du prince de Karaman, datée de 1377, ne parle que de *tapis arméniens*. Quant à *Karaman* — l'un des royaumes d'Asie

⁽¹⁾ Pour un « examen » systématique de la question, le critique new-yorkais n'aurait dû se procurer mon article de la revue hebdomadaire *Gutchany*, de New-York, numéros des 13 et 20 mars 1920, dont il consacrait l'existence *Verum Park*, op. cit., p. 148, note 9, au lieu de se contenter d'une indication verbale de son contenu, à la fois inexacte et erronée. Cet article reproduisant en arménien ma notice de la *Revue des études arméniennes*, de Paris.

⁽²⁾ Une objection plus sérieuse serait que les Arabes entendaient l'Arménie dans un sens large, en l'étendant à la Georgie, à l'Albanie et à la région montagneuse du Caucase jus-

qu'au col de Derbend. Mais je n'ai pu relever

à la différence de l'Arménie, comme on le verra plus bas — aucune indication concernant la fabrication de tapis à Tiflis ou à Derbend.

⁽³⁾ Une partie des Grecs de Lycaonie (Karaman, est d'origine arménienne. Grecs de religion, ils le sont aussi devenus au point de vue national. On appelle encore aujourd'hui Hay-Horom, c'est-à-dire Arméniens-Grecs, ceux d'entre eux qui conservent des traditions arméniennes comme la langue, ou l'usage de faire la prière en arménien.

M. Ephraïm Pape n'aurait pu s'en convaincre si, au lieu de se contenter d'une référence de

Mineure qui se partageaient au xiv^e siècle, les possessions des Seljouks, les princes de Karaman étaient les successeurs directs des sultans d'Ikonium, dans le « capital » même, Konia. Comme je viens de le rappeler, vers la fin du xiii^e siècle, c'étaient les Arméniens et les Grecs qui tissaient les tapis de Turcomanie. Il n'y a pas de doute qu'à peine un siècle plus tard (1377), cet état de choses devait subsister pour les tapis de Karaman, c'est-à-dire d'une partie du même territoire de Turcomanie, comprenant sa métropole Konia. Entre temps le nom seul du pays, et portant l'appellation d'origine de ces tapis, avait changé. Leur excellence, vantée par Marco Polo, explique le choix qui en avait été fait.

Il tombe sous le sens que si les productions nomades yuruks peuvent être dénommées « de Karaman », la réciproque n'est pas vraie, à moins d'une spécification qui, dans l'espèce, fait défaut. Le semblant d'argument qu'on veut tirer des tapis nomades yuruks s'écroule donc par la base.

Non seulement ce fut que les Arméniens au xiii^e siècle excellaient dans la fabrication des tapis à Konia, Sivas et Césarée (Sivas fait partie de l'Arménie Mineure)⁽¹⁾ — ne porte pas M. Ephraïm Pope à admettre qu'ils devaient tisser eux-mêmes dans la Grande Arménie les tapis de leur tribut en nature aux Califes de Bagdad — mais il voit dans le silence du voyageur vénitien qui ne parle « propos de la Grande Arménie que de la production à Erzinjan des « meilleurs tapis du monde », l'évidence que Marco Polo n'avait pas trouvé que les tapis fussent tissés en Arménie. Sa conclusion est que Marco Polo, au lieu d'appuyer la théorie arménienne, la réfute.

Les arguments *à contrario* sont les plus faibles et les plus mauvais de tous, et si ce raisonnement était appliqué à la Perse on devrait en déduire qu'à la fin du xiii^e siècle les Persans ignoraient la technique des tapis, à la différence des Arméniens et des Grecs de Turcomanie. En effet, quoiqu'Marco Polo ait traité vingt fois plus longuement de la Perse que de l'Arménie, il ne fait pas une seule fois allusion à une production de tapis⁽²⁾.

seconde main, il n'était reporté au texte même de la note 85, p. 102, de J. Karaknayan, *Die Persische Vorderasiatischen Sammlungen Leipzig 1881*.

⁽¹⁾ L'Arménie Mineure ne doit pas être confondue avec le royaume arménien de Cilicie

ou l' Petite-Arménie.

⁽²⁾ Étoffe de laine.

⁽³⁾ Nassir-i Khesrev (milieu du xi^e siècle) rapporte que la ville de Toun (au sud du Khorassan) contenait quatre cents ateliers pour le tissage des tapis. *Sefer Nameh, Relation des*

Mais à l'encontre de ces deductions aboutissant à l'affirmation qu'aucune espèce de tapis n'était tissée en Arménie, le géographe arabe Yakout, qui écrit dans le premier quart du xiv^e siècle (c. 1229), nous apporte un témoignage catégorique. Après avoir décrit la position géographique et la dépendance administrative de la ville de Van, il indique qu'on y fabrique de grands tapis⁽¹⁾.

La capitale de l'Arménie musulmane sous les Arabes, Dvin en arménien et Dabul en arabe, située au sud d'Erivan, était aussi célèbre, ainsi que la région environnante, par les beaux tapis qu'elle fabriquait; ses tapis rouge *kermès* étaient particulièrement renommés⁽²⁾.

Il y a mieux : Yakout, au mot Qalqala (Erzeroum) rapporte un passage d'un auteur plus ancien, Abou Avn, lequel, après avoir dit qu'on y fabrique de grands tapis, ajoute qu'on les appelle *qali*, par abréviation du nom de cette ville.

Donc, non seulement des tapis étaient fabriqués dans plusieurs villes d'Arménie à une époque dont aucune production ne nous est parvenue, mais le mot persan, qui dans tout l'Orient musulman y compris les Indes, sert à désigner les tapis velus⁽³⁾, est, suivant les sources arabes, emprunté au nom d'une métropole arménienne, productrice de tapis⁽⁴⁾.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de relever que d'après le voyageur turc

Voyages de Nasir-i Khoressan, traduit par Ch. Schefer. Paris, 1884, p. 259. C'est le mot *silo* que Schefer rend par « tapis ». D'après le Dictionnaire ottoman d'Ahmed Vélîk Pacha, Constantinople, 1293 de l'hégire, le *silo* est une variété de *kilim* à long poil. Les voyages de Nasir-i-Khoressan se placent entre les années 1046 et 1053 et non 1035 et 1042, comme l'indique Schefer, par suite d'une erreur de conversion des dates musulmanes.

(1) *Moqam-el-Bektan*, au mot Van. Bahrak par Mirzadeh, Dictionnaire géographique de la Perse, traduit et boussiné simplement par « tapis ». 1

(2) Notamment Ibn Hauqal, le géographe du x^e siècle. *The Oriental Geography of Ibn Hauqal*, traduit par Sir William Ouseley, London, 1800, p. 160-161.

(3) Ce nom représente une déformation arabe de l'arménien *Qarli Kaghak*.

(4) *Qali* conserve en persan le sens de tapis de prix ou de beau tapis, qui doit se rattacher à sa technique. F. Janssen, *A Dictionary Persian, Arabic and English*, 1852, et A. Wollaston, *English Persian Dictionary*, 1889.

(5) On place, en général, par simple hypothèse d'ailleurs, l'invention des tapis àmonds en Perse. L'étymologie d'Abou Avn, qui fait dériver *qali*, tapis velu s'opposant à *kilim*, du nom arménien de la ville d'Erzeroum, ne constitue-t-elle point une indication positive en faveur de l'Arménie? Je ferai observer qu'il n'existe pas de mot turc pour « tapis ». C'est le mot persan *qali*, communément prononcé *khalî* en Turquie, qui est usité pour « tapis velu ».



Tapis arménien du 17^e siècle, signé kouhar et date
de 1691, 1700. Reproduction de l'original au Musée.

Evliâ Tchélébi, de la première moitié du xvi^e siècle, des petits tapis velus d'Erzeroum, nommés *chirek* et *nurek*, étaient « célèbres par le monde »⁽¹⁾. Ces dénominations particulières impliquent qu'une production importante et des spécialités s'y maintiennent.

Enfin M. Streck, parlant des industries dans lesquelles l'Arménie se distinguait le plus au Moyen Âge, écrit : Les tapis arméniens furent longtemps réputés alors sur le marché pour la meilleure fabrication⁽²⁾.

Les Arméniens sont restés en Turquie les tisseurs les plus habiles de tapis⁽³⁾ et une grande part d'hérédité entre certainement dans leurs aptitudes.

Si nous passons à un ordre de preuves plus directes, il existe au moins un tapis, remontant à la fin du xvi^e siècle, du type que nous avons défini et dont l'inscription établit de façon certaine son origine. Elle porte en arménien : « Mon kouhar⁽⁴⁾, pecheresse, car mon ame est faible, ai ouvré avec de mes propres mains. Que celui qui lira cette inscription dise une fois éleison, Année 1149 » Cette date de l'ère arménienne correspond à 1699-1700, de Jésus-Christ. Le tapis, qui a figuré au Victoria and Albert Museum, ne comporte pas d'élément décoratif animal (pl. LXVI).

(1) *Livre des Voyages* d'Evliâ Tchélébi (en turc), Constantinople, vol. II, p. 243. D'après la traduction anglaise de Hammer, en dehors de la forteresse d'Erzeroum, dans les faubourgs de l'Est et du Nord, habitaient plus de 30.000 Rayas (sujets chrétiens et, dans l'espèce, arméniens). Les Arméniens y avaient treize églises. EVLIA FERID NARRATIVES OF TRAVELS IN EUROPE, ASIA AND AFRICA, London, 1834-1850, vol. II, p. 113.

(2) *Encyclopédie de l'Islam*, au mot *Arménie*. M. Streck renvoie en particulier à H. Thopétschian pour le commerce et l'industrie du moyen âge arménien.

(3) Je citerai deux exemples à l'appui. Ce sont des maîtres tisseurs arméniens de Siyas qui ont été appelés, lorsqu'en dernier siècle les Sultans ont voulu fonder une manufacture de tapis à Héraké, sur le golfe d'Amidi. De même, dans le premier quart de ce siècle, ce

sont des Arméniens qui produisaient à Banderma ces imitations de vieux Ghénides qui faisaient l'admiration des connaisseurs.

(4) Nom de femme signifiant « gemme ».

(5) Grâce à une belle photographie exécutée par le Victoria and Albert Museum d'après ce tapis, et sur laquelle l'inscription, très nette, ne mesure pas moins de 18 centimètres, je constate que le troisième caractère de la date doit correspondre à la lettre ayant pour valeur numérique 40, ce qui donne 1149 de l'ère arménienne, soit l'année de Jésus-Christ commençant le 28 septembre 1699. M. Norayr de Byzance avait déchiffré 1129 (1679-80), probablement d'après une reproduction trop réduite ou insuffisamment nette. Voir pour la concordance des années arméniennes, E. Du-LAVAYEN, *Chronologie arménienne technique et historique*. Paris, 1859, tableau A.

A lui seul il n'établit certainement pas que ce *type* soit également arménien, mais rapproché d'autres indications, il constitue une forte présomption.

M. Upham Pope dénie cependant toute signification à l'œuvre de Kouhar. A cet effet, il s'appuie : 1° sur une théorie qu'il esquisse de l'ouvrier arménien, opposé à l'ouvrier de souche turque; 2° sur deux tapis dont l'un est à inscription musulmane et l'autre pseudo-arménienne.

Voyons d'abord la théorie. Les ouvriers chrétiens — arméniens ou grecs — au service de la classe dominante musulmane, exécutaient les ordres de cette dernière, suivant son goût. Plus spécialement les Arméniens, artisans habiles, adaptables et intelligents, dispersés dans tout le Proche Orient, exerçaient les métiers des lieux où ils se trouvaient, suivant les techniques et les deserts établis. Ceci est vrai, ajoute-t-on, de nos jours à Tebriz, Césarée et Constantinople, comme c'était vrai à Kouma au temps de Marco Polo.⁽¹⁾ Quant aux musulmans de souche turque, appartenant à une « race qui n'a pas fait des travaux divers pour une grande variété de maîtres », ils travaillaient pour eux-mêmes et tissaient leurs propres tapis.

La deduction de ce parallèle est que lorsqu'un tapis porte une inscription arménienne, on ne peut en inférer que peu ou rien, tandis que s'il est à inscription musulmane, il constitue une indication documentaire.⁽²⁾

En premier lieu pour ce qui est de Marco Polo et de la production des tapis en Turcomanie, le témoignage de l'illustre voyageur me semble travesti. Il dit en effet, expressément, que les Arméniens et les Grecs *fabriquent les plus fins tapis et les plus beaux du monde* et exclut la population de souche turque, les Turcomans, du moment que ces derniers vivaient en « marchandise et d'ars », comme les premiers, mais d'élevage⁽³⁾. Ce sont donc les Arméniens et les Grecs qui représentent la technique locale des tapis comme des « draps de soie » à l'époque de Marco Polo, à l'encontre de la théorie rapportée plus haut.

Le style arménien s'est même souvent imposé sous la domination musulmane. Dans l'Arménie proprement dite à Akhlal, aux bords du lac de Van, s'élèvent dans un style arménien, non équivoque, des mausolées musulmans du xiii^e siècle⁽⁴⁾ qui sont très probablement l'œuvre d'architectes arméniens.

(1) Upham Pope, *op. cit.*, p. 149 et 150.

(2) *Ibid.*, p. 150.

(3) *Le Livre de Marco Polo*, édition Panthier,

1, p. 35-37.

(4) LIXON, *Armenia, Travels and Studies*, 1901, vol II, fig. 181 et 182.

Cette influence arménienne que l'on constate sur les mozaïques musulmanes des XII^e et XIII^e siècles dans le Grand-Arménie, comme dans l'Arménie



Fig. 2. — Premier type de tapis arménien à l'usage musulman. Tapis Maré (XII^e siècle). D'après Sarre — section II et III et Meyer de Wenzinger.

Mineure à l'ouest de l'Euphrate (notamment à Diyarlik et Sivas...), et jusqu'à Konia, est un fait constant⁽¹⁾. A telle enseigne que les apports arméniens for-

(1) *Corpus Inscriptionum Arabieum*, 3^e partie, *Asia Mineura*, par MAX VAN ERCKMANN et SYDIA — IX.

HALIL BOKRA, 1^{er} fascicule, Sivas et Diyarlik.

(2) C'est par erreur qu'on a cru reconnaître

industrie. Evlia Tchelchi, le voyageur turc du XVIII^e siècle, cite — en effet — parmi les quartiers de Koutahia, celui des *niçrémants* (c'est-à-dire des chrétiens) *faïenciers*, et il dit d'autre part que la ville comptait trois églises et trois quartiers arméniens, ainsi que deux églises et trois quartiers grecs ⁽¹⁾.

L'art de la reliure — qui débute à Constantinople, dans la seconde moitié du XV^e siècle, par des emprunts à la reliure persane, se fixe au début du XVI^e siècle, d'après le type contemporain persan, et se conserve — mais avec une quasi-totale stabilité — jusqu'au milieu du XVIII^e siècle ⁽²⁾. Si, à partir de cette époque, on s'inspire des styles français du XVIII^e siècle, interprétés et adaptés, cette révolution qui se manifeste dans l'architecture, comme dans les arts de corolles, est réalisée principalement par les architectes et dessinateurs arméniens ⁽³⁾.

L'orfèvrerie de Constantinople ⁽⁴⁾, presque un monopole des Arméniens, ne compte, à côté de quelques maîtres grecs, aucun ouvrier musulman. La corporation des orfèvres de Van, lesquels avaient la réputation des ouvrages qu'elle était exclusivement arménienne ⁽⁵⁾. Au XVIII^e et au XIX^e siècle les orfèvres de Constantinople ont créé une famille d'objets charmants dans le nouveau style. Donc, ici aussi, et de nos jours, ce sont les Arméniens et un petit nombre de Grecs qui représentent l'industrie et la technique locales.

La conclusion s'impose que l'art n'est pas synonyme d'originalité et arménien d'imitation; aussi le moins qu'on puisse dire — c'est que, *a priori*, une inscription arménienne a une portée égale à celle d'une inscription masculine — je ne dis pas turque, car celle dont il s'agit ici est en arabe.

(1) *Livre des Voyages*, t. IX (inédit), fol. 5 et 7.

(2) Lorsque récemment les Anglais ont voulu faire revivre à Jérusalem, pour les réparations de la Mosquée d'Omar, les tours des potiers du moyen âge, c'est à des faïenciers arméniens de Koutahia qu'ils ont dû faire appel, et ils ont ainsi réussi à établir à nouveau des ateliers céramiques qui s'appliquent à reproduire des faïences pouvant rivaliser avec les anciennes.

A. J. Butler, qui rappelle ces faits, ajoute qu'il est porté à croire que plus l'histoire de la poterie turque sera étudiée, plus grand apparaîtra le rôle que les Arméniens y ont joué.

Islamic Pottery, Londres, 1929, p. 170-171.

(3) Voir ARMÉNAC-SAKIAN, *La Reliure turque du XV^e au XIX^e siècle*, dans *Revue de l'Art*, mai, septembre-octobre et décembre 1937.

(4) Voir ARMÉNAC-SAKIAN, *L'Orfèvrerie arménienne à influence occidentale de Constantinople aux XVIII^e et XIX^e siècles*, dans la *Renaissance de l'Art français*, mars 1924.

(5) *Id.*, *ibid.*

(6) Un grand nombre de ces orfèvres se sont fixés depuis la guerre à Tebriz. C'est à un de leurs ateliers qu'a été confiée par les autorités militaires de la province d'Azerbeïdjan, l'exécution du présent destiné au nouveau shah Riza.

À ce propos, trouvons au tapis de la collection Hewitt Meyers de Washington qui fournirait un premier argument nouveau à M. Upham Pope. Son inscription arabe, déchiffrée *partiellement* par le professeur W. Popper, porte un nom, Hussein Beg, et une date de l'hégire correspondant à l'année chrétienne 1689.



Fig. 1. Tapis de la collection Hewitt Meyers de Washington. (D'après la photo de M. Upham Pope.)

Si tel est le tapis, lequel on connaît un type plus ancien, dont on n'a pas su conserver le pur type.

Tel est le tapis qui, dans l'opinion que je conteste, *réduisant à néant* l'importance de celui de Kouhar.

Le classique *améti*, forit, n'apparaît pas ; mais, admettons que Hussein Beg soit le tisseur, quoique le titre de beg, porté par un ouvrier, paraisse plutôt insolite, surtout au XVIII^e siècle. Or, ce tapis n'est pas pur de style — à côté de dragons et de lotus stylisés dans des losanges — autant de caractéristiques des tapis arméniens — on voit, sur la reproduction partielle qui en est donnée¹ des volutes complètement étrangères à cette série et qu'on ne retrouve ni dans les anciens spécimens, ni dans les pièces postérieures, lorsque les dragons et autres animaux de grande stylisation sont éliminés. Ce caractère inusité peut s'expliquer que par une copie faite en dehors des traditions de ce type. D'ailleurs, ce tapis est contemporain, à une dizaine d'années près, de celui de Kouhar, lequel est parfaitement harmonieux, mais *sans dragons*, ce qui

¹ Upham Pope, *op. cit.*, Illus. 2.

La signification du tapis de Kouhar serait, en outre, diminuée par un tapis très similaire du Kaiser Friedrich Museum, portant des caractères indéchiffrables qui on suppose représenter la copie maladroite d'une inscription arménienne, par un tisseur non arménien (fig. 3).

Je ne connais ce tapis que par des photographies de détails à inscription, qui m'avaient été autrefois communiquées par M. F. Sarre. Mais, en admettant l'hypothèse émise à son sujet, il m'est impossible de saisir le raisonnement.

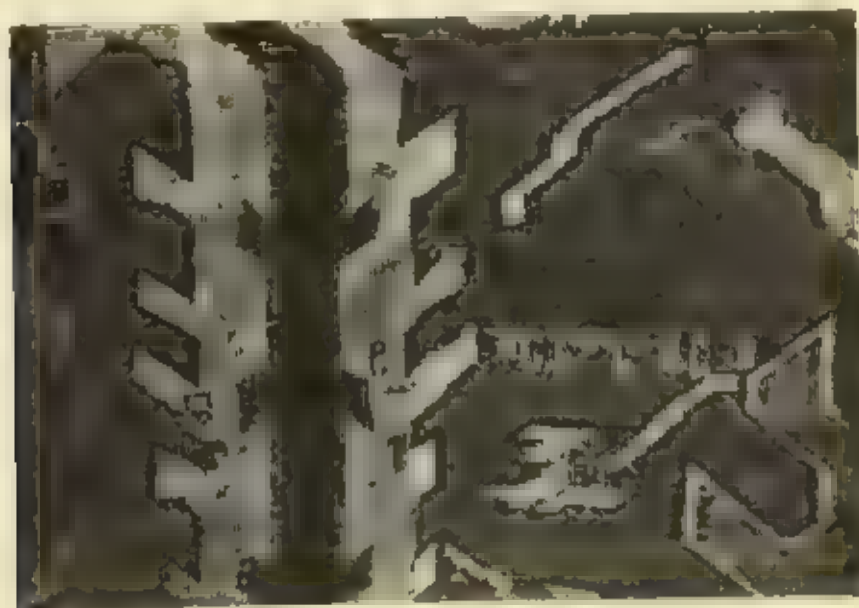


Fig. 2. — Détail d'un tapis du type 1600-1700, à inscriptions pseudo-arméniennes. Kaiser Friedrich Museum de Berlin.

On nous dit que ce tapis copie un original à inscription arménienne. Or, c'est l'original qui copie et non la copie. Cela ferait un tapis de ce type de plus, d'origine arménienne certaine, ce qui ne peut que renforcer, et non diminuer, la signification du tapis de Kouhar.

Un second argument nouveau est celui d'une tradition ayant persisté au Caucase jusqu'à ces derniers temps. Les tapis à dragons auraient été tissés par une petite tribu de souche turque, venue au Caucase au xiii^e siècle, en contournant l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne. Elle avait devant la pression de l'émirhan et apportait avec elle des motifs chinois qui avaient été introduits antérieurement en Asie Centrale par les Mongols. Cette tradition a

été recueillie au Caucase par un marchand new-yorkais de tapis, il y a vingt-cinq ans.

On ne pourra pas soupçonner tout d'abord de la trouver très élaborée. M. Ephram Pope la qualifie avec beaucoup de complaisance de très précise, *very definite*.

Tamerlan appartient à la seconde moitié du xiv^e siècle, des tribus turques ne pouvaient donc pas s'élever et se presser au xiii^e. D'autre part, on voit mal dans une tradition populaire des *mouches chinoises* et leur introduction en Asie Centrale par les Mongols. Le marchand new-yorkais devait être plus ou moins froissé d'histoire de l'art et, au cours d'un quart de siècle, il a dû consciemment déformer ce qu'il a vu et ce qu'il a pu lire véritablement. Mais l'objection la plus grave, c'est qu'aucune tradition ne peut confondre par types et dragons les tapis arméniens. Les tapis ne sont ni dragons, ni pour les historiens ou des critiques d'art, pour le peuple, le tapis à dragons est celui au motif duquel s'étale le monstre fabuleux d'un dessin rou-convexe, comme sur le petit tapis du Kunstgewerbe-Museum de Berlin¹. Cette tradition dans la mesure où elle existe, n'a donc rien à voir avec les tapis qui nous occupent.

Je relèverai, en passant, que les Turcs n'ont pas de mot pour désigner le dragon et que c'est le vocable persan *akhar* qu'ils empruntent. Par contre *arshab*, dragon, tient une grande place dans la langue arménienne². Il est associé en principe à la mer et a aussi le sens de tempête et de cyclone³, ce qui semble trahir un emprunt direct à la Chine.

On sait qu'un rouge spécial, obtenu d'un insecte vivant sur le chêne et qui servait à teindre les laines et les soies, était particulier à l'Arménie. On l'appelle en arménien *ortan*, ou *ortan qarni*⁴. C'est le bre rouge de vermillon que *hermes animal* traduit exactement. Arda-had (Artaxata), située à quelques kilomètres de Babil, était si célèbre par ses teintureries, qu'Al-Biruni l'appelle « la ville de la couleur rouge »⁵. M. F. R. Martin a pensé que la couleur

⁽¹⁾ Martin, *op. cit.*, fig. 270. Krummich et Tattersall, *op. cit.*, fig. 37 A.

⁽²⁾ Le petit dictionnaire de 1865 des Mkhitaristes de Venise donne vingt et un mots, pour la plupart des adjectifs, formés avec *arshab*.

⁽³⁾ *Ibid.*

⁽⁴⁾ Dictionnaire arménien (Halgazian) des Mkhitaristes de Venise, 1836.

⁽⁵⁾ Kanyat-ul-Sinua, *Encyclopédie de l'Islam*, p. 432, d'après Toledschian. Al-Baladhori est du x^e siècle, mais Yaqout au commen-

violette des tapis arméniens, qui se rencontre très rarement en Perse, était du rouge violet qui avait pâli. Il est difficile de l'admettre si on tient compte de



Fig. 4. — Très bon type de tapis arméniens, à la ville d'Ani, d'après Marton.

ce fait que *hermes*, dont « cramoisi » derive, est un rouge écarlate, et non pourpre, pour compenser du violet. Ce rouge est d'ailleurs parfaitement

ment du XIX^e siècle, approuvé par les experts de cette ville.

En le peignant, Tertre ou avec l'appel je visitais en 1920, à Stamboul, les tapis arméniens

et M. de L. me faisait remarquer que la disposition prismatique des couleurs était aussi caractéristique à prouver que le violet n'était pas du rouge qui aurait pâli.

conservé sur un grand nombre de tapis arméniens. Dans le groupe le plus ancien, auquel appartient l'amarab « père de la collection Lamour », passée dans celle de M. Hewitt Meyers de Washington, la plupart des tapis ont un fond rouge-rose éclatant, ainsi que le constate M. Ephraïm Pope.¹

Pour ce qui est du violet qui reste caractéristique de ces tapis, le critique doit le retrouver non en Arménie mais dans une autre région, le Caucase. Des notions géographiques quelque peu confuses, au sujet de l'Arménie, font que ses arguments se retournent plutôt contre sa thèse.

En effet le Transcaucasie qu'on appelle aussi communément Caucase, est formé au sud par une partie de l'Arménie, même, la république soviétique Arménienne fait partie du Caucase. Aussi non seulement la région où sont produits les tapis dits kazak, est comprise par une partie dans la République Arménienne, mais deux des principaux centres de production sur quatre, Karakulles et Dilidj, où les Arméniens manufacturent les mêmes tapis, sont sur territoire arménien⁽²⁾.

Le Karakul est un autre exemple de ces confusions. Non seulement c'est le « lion arménien » d'une population arménienne, mais les derniers vestiges de l'autorité s'arménienne se sont conservés dans cette province grâce à son organisation féodale, jusqu'à l'établissement définitif de l'autorité russe vers 1827. Elle formait cinq seigneuries dont les *chahs* arméniens reconnaissaient le suzeraineté du Khan persan de Chouba. Ayant été rattaché, quoique *en forme* politiquement dans la République d'Azerbaïdjan, elle jouit d'une administration autonome et sa population est arménienne dans la proportion de 80 p. 100. Sa production est donc, dans l'ensemble, arménienne.

Or M. Ephraïm Pope constate, en premier lieu, que le violet est très commun, « particulièrement dans les tapis Kazak ». Plus loin que cette conhar

⁽¹⁾ Voir la reproduction en couleurs dans MARTIN, *op. cit.*, pl. XXVIII.

⁽²⁾ Voir plus haut, p. 256, note 2, pour les couleurs des tapis arméniens contemporains, sur lesquels le rouge se maintient.

⁽³⁾ Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour constater que cette région est actuellement partagée entre l'Arménie et la Géorgie. Je tiens de M. Marc Vannier, expert en tapis, qui a voyagé au Caucase, les indications rela-

tives aux centres de production des tapis kazak, les deux autres centres sur territoire géorgien, étant Tach et Borkhalou.

⁽⁴⁾ LITAU, *op. cit.*, I, p. 434.

⁽⁵⁾ HARRI, *les Cinq Melikats. 1600-1827*, 3^e éd., Vienne, 1906 (en arménien).

⁽⁶⁾ *Galeknag*, revue hebdomadaire arménienne de New-York, numéro du 10 décembre 1927.

paraît très souvent dans les tapis du district de Karabagh. Il faut également observer qu'il y a une nuance de vert émeraude, profond et clair, dans les meilleures pièces anciennes, qui a son pendant exact dans quelques anciens tapis kazak et qu'on trouverait difficilement dans ce ton précis, ailleurs en Orient ⁽¹⁾.

C'est là une contribution inattendue de sa part à la théorie arménienne. Des traditions de palette se sont donc conservées en Arménie chez les tisseurs de tapis arméniens ou non.

Sous la plume de cet auteur, le Caucase et l'Arménie ne s'opposant pas nécessairement, comme on vient de le voir, je me dispenserai de discuter quelques arguments secondaires tels que ceux relatifs aux communications plus ou moins faciles de l'Arménie avec l'Occident ou le Caucase. J'en arrive ainsi à la question de la provenance de ces tapis.

M. F.-R. Martin dit avoir réussi à établir qu'ils proviennent tous des districts les plus inaccessibles de l'Arménie ou ils se trouvaient dans des *monastères* et des églises, ou chez d'anciennes familles.

Son contradicteur concède que — sans aucun doute — des tapis à dragons ont été trouvés dans des églises ⁽²⁾ et les familles arméniennes et il en donne — en éliminant les mosquées qui gênent son argumentation — l'explication suivante : à raison des matériaux plutôt ordinaires de ces tapis et de leur tissage grossier, ils atteindraient très rarement 100 nœuds par pouce ; ils auraient été, au temps de leur production, les meilleur marché parmi les grands tapis, considération qui ne pouvait être ignorée par les Arméniens de l'époque.

Il est permis de douter d'abord de ce prétendu bon marché. M. Ephraïm Pape dit lui-même d'un de ces tapis à dragons qu'il réunit à un haut degré tous les éléments qui confèrent la grandeur à ce type, et qu'on trouverait difficilement sur n'importe quel produit textile connu, cette austérité, cet effet saisissant, cette couleur à la fois vigoureuse et harmonisée et ces puissantes silhouettes ⁽³⁾. Comment les contemporains des artisans qui créent ces tapis

⁽¹⁾ *Levant-Pix*, op. cit. p. 150 et 157.

⁽²⁾ D'après Hendrick et Tattersall. L'origine du tapis kourar et l'incertitude qu'il a soulevée à la fin du xix^e siècle, sont les suivants : pris par les Turcs dans une église arménienne, il a été transporté à travers la province de Ba-

tonne à la mer Noire, d'où il a gagné Londres.

⁽³⁾ *ibid.*, p. 16.

⁽⁴⁾ *Catalogue of a 1200 Year Old Carpet Collection incorporated in The Art Institute of Chicago* (1926), n. 20, pièce par Altman et Co.

auraient-ils si peu pensé ces qual'ités — surtout qu'aux bonnes époques les Orientaux ont possédé un goût très vif et très sûr des telles choses ? En outre, la conception que le critique se fait de la situation économique et du caractère des Arméniens est radicalement fautive. Ceux qui connaissent l'Orient savent que, malgré des conditions sociales et politiques défavorables, grâce à leurs qualités de travail et d'intelligence, les Arméniens ont su acquiescer des situations de fortune enviables — et que le goût du luxe a toujours été répandu chez eux.

Je ne citerai qu'un seul témoignage à l'appui de ce que j'avance. Tavernier, visitant en 1655 l'église patriarcale d'Échmiadzin, écrit : « Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de richesses dans des églises chrétiennes qui sont sous la domination des Mahométans » et, spécifiant des brocarts d'or de Venise et de riches tapis, il ajoute qu'il y a « regardé lui dans cette église l'aussi riches ornements qu'en aucune église de la Chrétienté »⁽¹⁾.

Ainsi ce fait qu'une partie de ces tapis provient d'églises ou de familles arméniennes — et de mosquées d'Arménie, ne peut pas s'expliquer par leur prétendu bon marché et conserve toute sa portée.

Mon expérience au Musée de l'Evkaf de Stamboul a été de nature à me convaincre pleinement de l'origine arménienne de ces tapis. La Commission plus tard (cons. d'art. Musées) de l'auteur de ces lignes a fait partie de 1912 à 1918 — ne s'est adressée pour obtenir les tapis anciens des fondations pieuses musulmanes qu'à deux centres arméniens — Erzeroum et Van. Sur les quelques tapis que renfermait le ballet Erzeroum — deux étaient du type arménien et l'un de ceux rapportés, en outre, sur son état, par deux croix, prouve évidemment de fabrication chrétienne et, dans l'espace, arménienne⁽²⁾. Ces grands tapis, qui provenaient de la mosquée Tchahrik Djami — sont exposés au Musée.⁽³⁾

Le Musée a été moins heureux avec Van. Deux ballots, qui avaient été expédiés pendant la guerre, se sont égarés en route et ne sont jamais parvenus à destination. On avait heureusement adressé à Constantinople les photogra-

⁽¹⁾ *Les six Voyages de M. J.-B. Tavernier*. Paris, MDCCXIII. t. I, p. 42 et 43.

M. F. Sarre m'écrit d'ailleurs en mars 1928 : « Je sais que ces tapis sont italiens par les chrétiens, parce que j'en connais plusieurs avec des croix, à Berlin et ailleurs ; et les chré-

tiens dans ces régions doivent être des Arméniens. »

⁽²⁾ Salle dite classique, n^{os} 58 et 59. C'est le premier qui est arménien. Le second est un tapis floral très stylisé et à échelle énorme.

plus de ces tapis et j'ai été frappé de voir qu'un grand nombre d'entre eux étaient du type arménien⁽¹⁾.

J'estime que ces faits, qui corroborent l'une manière authentique les résultats de l'enquête de M. F. R. Martin, sont décisifs.

Enfin l'existence d'une production contemporaine, qui se rattache de façon certaine aux anciens tapis arméniens, permet une contre-épreuve de ma conclusion.

Au type le plus ancien, à dragons stylisés (fig. 1 et 2), a succédé celui de Kouhar du xviii^e siècle (pl. LXVI), lequel rejette toute décoration animale. Il existe un troisième type, dérivé de ce dernier et dont M. Martin a reproduit un spécimen en couleurs⁽²⁾, qu'il attribue à la fin du xviii^e siècle (fig. 4).

Des tapis contemporains constituent, sans aucun doute possible, le prolongement de la classe précédente.

M^{rs} Kendrick et Tattersall illustrent cette dernière série par deux pièces qu'ils rattachent, très judicieusement, aux tapis arméniens⁽³⁾. Le schéma de la première est le même que celui du tapis précité du xviii^e siècle, tandis que la seconde présente une variante, en ce sens que le motif central, plus développé, se répète sur toute la longueur.

Ces deux tapis, aboutissement de l'évolution des tapis arméniens et qui représentent leur dernière production, devraient donc se rattacher à l'Arménie.

(1) Je suis sous l'impression que les tapis de Van étaient de dimensions plus réduites que ceux d'Erzeroum.



Fig. 5. — Dernier type connu de l'arménien. Miskin, vers date d. 1890. Appartient à M. G. Jurey.

(2) MARTIN, *op. cit.*, pl. 29.

(3) KENDRICK et TATTERSALL, *op. cit.*, pl. 132A et 134, et p. 33.

Effectivement, MM Kendrick et Tattersall les classent comme *kazak*, c'est-à-dire «une région dont une bonne moitié, avec deux de ses principaux centres de production», fait partie de la République Arménienne et où les Arméniens s'attachent encore au usage de ces tapis. J'ai eu même l'occasion d'en acquiescer, à fond rouge et à décor dominant blanc et bleu, signé en arménien Mikael et daté 11830 (fig. 3). La ressemblance de ses deux médaillons avec celui du tapis de Kourar (pl. LXVI) est frappante, ainsi que celle d'espèces de palmiers rectilignes, horisontales, le crochets, avec un motif analogue qui apparaît sur le détail (fig. 4) d'un tapis du Kaiser Friedrich Museum.

C'est dans le même dénoyaulement même, tel qu'il existe aujourd'hui et sur ses frontières intérieures — et non au nord de la chaîne du Caucase — que se conserve dans sa couleur caractéristique l'ancien beau rouge¹ qui perpétue le souvenir du *kermedj dourad*, la tradition ultime des tapis arméniens.

Si M. Ephraïm Pope procède par affirmations, en ignorant des faits historiques et géographiques et en s'appuyant sur des interprétations systématiquement tendancieuses, son article n'en constitue pas moins une contribution intéressante à l'étude des tapis arméniens, par l'analyse qu'il en donne, et en particulier par l'examen minutieux des couleurs et de la technique de cette production.

Je le remercie, en terminant, pour l'occasion qu'il m'a procurée de revenir sur le sujet.

ARMÉNAG SAKISIAN.

¹ Voir plus haut, p. 252 et 253.

² Kendrick et Tattersall disent que les peuples combattus des tapis sont le rouge, le bleu et le blanc. Parlant des tapis de Karabagh (voir p. 252 et 253), ils font également

observer que leur coloris est caractérisé par le pourpre vif et le bleu clair, qui le composent presque toujours (op. cit. p. 166 et 170).

BIBLIOGRAPHIE

JACQUES DE MORGAN. — *La Préhistoire orientale*. Tome III : *L'Asie Antérieure*. Un vol. de vi et 458 pages avec 3 planches en couleurs. Paris, Paul Geuthner, 1927.

Avec ce tome III s'achève, par les soins de M. Louis Germain, le magistral exposé où Jacques de Morgan a donné la synthèse de son œuvre archéologique. Ce volume est peut-être le plus intéressant des trois; il s'appuie sur une connaissance personnelle du pays et des champs de fouille. On regrettera naturellement que l'auteur n'ait pu apporter lui-même les compléments qu'auraient nécessités les fouilles qui se poursuivent en Syrie depuis 1920. La trouvaille par M. Montet, dans une jarre de l'Ancien Empire, de pièces de bronze, que le regretté H. Hubert a reconnues provenir de l'Arménie russe, remet en question toute la chronologie des tombes de cette région. Il aurait aussi corrigé (p. 166) ce qu'il dit du plomb et de l'argent dont l'usage est bien antérieur à l'âge du fer.

Mais ce sont là des vétilles, l'ouvrage vaut par l'ensemble et la documentation pratique qu'il contient. Les « conclusions générales » sont intéressantes pour fixer la doctrine à laquelle le célèbre explorateur avait abouti. En des matières encore

aussi obscures que celles qui touchent aux plus anciennes civilisations humaines, à la mentalité des Magdaléniens, à l'origine asiatique de la civilisation égyptienne, à l'origine des langues et des races⁽¹⁾, il faut surtout, comme il le reconnaît lui-même dans une sage conclusion (p. 397), attendre « des recherches dans les pays nouvellement ouverts à la science, la solution de cette multitude de problèmes que pose l'histoire des premières civilisations ».

Si l'on veut un exemple qui montre le danger de trop simplifier des questions complexes et d'éclaircir trop crûment leur obscurité, qu'on lise (p. 399) cette conclusion quelque peu surprenante et certainement fautive : « C'est vraisemblablement dans la poterie peinte syrienne de la seconde époque qu'il convient de chercher les origines, non seulement de la céramique peinte syrienne et palestinienne, mais aussi celles des cultures (sic) égéenne, mycénienne, hellénique, italique et ibérique. » Les belles planches

(1) De Morgan croit encore aux négritoïdes d'Asie que la fertile imagination de Dieulafoy a créés de toutes pièces. Il place (p. 399) le « chanaanéen » parmi les langues asiatiques avec le minoen, le sumérien et jusqu'aux idiomes caucasiens modernes. Une nouvelle confusion des langues !

qui accompagnent l'ouvrage montrent au lecteur qu'autant la céramique de Suse I est d'un art raffiné, d'une forme élégante et d'une matière rare, autant Suse II est d'une industrie indigente.

R. D.

ARTHUR EVANS. — *The Palace of Minos at Knossos* Tome II. Deux vol. in-8° de xxii-xiv et 844 pages. Londres, Macmillan, 1928.

Le célèbre archéologue achève avec ces deux volumes la description des recherches patientes qu'il a conduites si brillamment, depuis 1900, dans le palais de Gnosse. Ce n'est point là cependant une simple monographie, mais un exposé d'ensemble de la civilisation minoenne que l'auteur a écrit avec l'esprit le plus pénétrant et le plus indépendant l'expérience de toute une vie singulièrement active. Aussi, pour avoir suivi ce remarquable effort depuis plus de vingt ans, il nous sera permis d'apporter notre hommage à la merveilleuse perspicacité du savant fouilleur qui lui a permis, dès le premier jour, de juger exactement les résultats si nouveaux de ses recherches et d'assurer, en collaboration avec M. Mackenzie, une chronologie relative si victorieusement établie, dans l'ensemble, aux critiques émises de divers côtés. Les fouilles italiennes de Phaestos, puis les fouilles françaises de Mallia, qui mériteraient d'être mieux connues, ont apporté de précieuses confirmations. Ces dernières répondront à certaines critiques de Fimmen, accueillies par MM. Glotz et Ed. Meyer, touchant la chronologie.

Notre visite à Gnosse en 1906 et au musée de Candie nous avait convaincu du bon classement des découvertes mi-

noennes, mais non des dates absolues admises alors par M. Evans. La continuité de cette civilisation et son homogénéité obligeaient à concentrer le développement de l'art minoen en un nombre relativement limité de siècles. C'est donc sur la base de la chronologie égyptienne courte que nous avons fondé notre exposé dès la première édition des *Civilisations préhelléniques* (1910) — ce qui nous valut un article sévère de M. Maspero. Depuis, sir Arthur Evans, échappant aux suggestions de M. Flinders Petrie et des égyptologues de l'ancienne école, a également adopté la chronologie courte.

Du premier coup, sir Arthur Evans reconnut que l'Égypte avait déterminé l'essor de la civilisation minoenne. Là aussi il nous a paru qu'on devait le suivre, quelle que fût la part à réserver plus tard à l'influence asiatique. Les découvertes subséquentes, notamment celle d'une grande voie pavée, qui mettait directement le palais de Gnosse en relation avec un port important au sud de l'île, à Komo (près Phaestos), ont multiplié les vérifications.

Les fouilles autour de la pyramide de Samsart II à Bahari (Fayoum) ont amené la découverte de tessons appartenant au Minoen moyen II, qui indiquent la présence de Crétois parmi les ouvriers embauchés pour construire cette pyramide. Ainsi est attestée non seulement l'intimité des relations entre l'Égypte et la Crète, mais encore le synchronisme établi par sir Arthur Evans entre le Minoen moyen II et la XII^e dynastie égyptienne. Il n'est pas surprenant que les Crétois établis en Égypte aient fabriqué de la même céramique polychrome avec de la terre égyptienne. Quelques frag-

ments « helladiques » au décor linéaire noir et rouge sur fond chamais, provenant d'Argolide, étaient mêlés aux tessons minoens. À Harageh, autre installation en rapport également avec la pyramide de Senusert II (1906-1888), un dépôt a fourni de la céramique minoenne polychrome. La plupart des fragments minoens de Harageh et de Kahun proviennent de Gnosse, quelques-uns ont plutôt des affinités avec Pharaos.

Une fouille récente, en dégagant l'angle sud-est du palais de Gnosse, a précisément amené la découverte de beaux vases polychromes du Minoen moyen II tout à fait semblables aux tessons d'Égypte contemporains de Senusert II et permis à l'heureux explorateur d'expliquer que cette partie du palais avait été détruite par un tremblement de terre vers la fin du Minoen moyen III. Il faut donc éviter, comme on le fait souvent, d'interpréter toute destruction des palais comme le résultat d'une invasion étrangère.

D'époque plus récente est une tombe (II, p. 497) découverte à Sappara et appartenant à l'époque de Thoutmes III. Elle a fourni de la céramique crétoise du Minoen récent I associée à un pot d'albâtre des débuts de la XVIII^e dynastie et à des vases syriens, notamment un balbal.

À partir de la construction des palais de Gnosse, si l'influence égyptienne reste toujours sensible, elle n'est plus seule à se manifester; des indices nombreux révèlent alors les apports de l'Orient asiatique.

Sir Arthur Evans attribue une origine orientale aux représentations féminines se pressant les seins et aux rhytons en forme de taureau qui remonteraient

jusqu'à l'art sumérien. Les témoins les plus anciens d'objets proprement orientaux, découverts en Crète, sont deux cylindres de la I^{re} dynastie babylonienne. L'usage même de tablettes en argile comme matériel d'écriture, usage qui remonte en Crète au Minoen moyen I (2200-2000) s'accorde assez bien avec la découverte de cylindres babyloniens pour qu'on l'impute aussi à une influence orientale.

Moins clairs, parce que trop partiels, sont les rapprochements proposés entre certains dispositifs architecturaux des palais crétois et un élément de portique de Zendjirli, de beaucoup plus basse époque.

On trouvera enregistrés ici les rapprochements, que M. Pottier a établis, d'un décor (angulaire et bal) au décor minoen découvert dans la tombe royale I de Byblos (p. 655 et 825). Le problème que posent les tombes égyptiennes montrant des vases minoens entre les mains de Syriens est expliqué par sir Arthur Evans en supposant que le commerce de Cilicie, de Chypre et des ports syriens avec les branches du Nil était, à cette époque, aux mains des Crétois. Est-ce une explication suffisante?

La seconde partie du tome II, qui vient de paraître, est consacrée aux maisons de la ville et reproduit les étonnantes fresques découvertes par sir Arthur Evans. On y voit nombre de pièces inédites restaurées avec goût et d'une singulière originalité.

Le riche matériel qui est ainsi mis à la disposition des travailleurs est présenté avec une maîtrise incomparable; il est accessible même au grand public, tant cet exposé clair et vivant s'écarte du froid catalogue.

H. D.

A. GÖTZE. — *Madduwattai (Hethitische Texte in Umschrift, mit Uebersetzung und Erläuterungen, hrsg. von F. Sommer, Hft. III = Mitteilungen der Vorderasiatisch-Aegyptischen Gesellschaft, in-8°, IV, 180 pp., VI planches, 1927, 1), Leipzig, Hinrichs, 1928.*

M. Götzke a le grand mérite de nous présenter, dans l'étude que nous signalons, le premier texte relatif au problème des relations gréco-hittites (v. *Syria*, IX, 1928, p. 134). C'est le fameux acte d'accusation contre Madduwattai, roi du pays Zippadā, vassal rebelle du monarque hittite Arnuwandas IV (avant 1200 av. J.-C.). On nous y décrit d'une façon pénétrante toutes les intrigues de ce dynaste, son action néfaste contre l'empire hittite et ses relations avec Atkuršāšinaš, roi du pays d'Ahhiya.

L'opinion de M. Götzke sur toutes les questions historiques que soulève ce texte, est diamétralement opposée aux conjectures faites par M. Forrer dans sa communication préliminaire (*Orientalistische Literatur Zeitung*, XXVII, 1924, col. 113 ss. Voir à présent son article *Ahhiyavā* dans *Reallexikon der Assyriologie*). Le pays d'Ahhiyā ne serait pas, d'après M. Götzke (p. 34, identique au pays d'Ahhiyā, et il rejette également le rapprochement de ce dernier nom avec le grec "Aya/Fā. Remarquons tout d'abord qu'Ahhiya n'est qu'une forme contractée d'Ahhiyā (cf. la contraction de Muvattalliš en Mūttalliš). Ahhiyā serait située au nord-ouest de l'Asie Mineure (M. Götzke nous promet d'exposer cette thèse dans une étude géographique qu'il prépare), mais là il place aussi Ahhiyāyā (*Das Hethiter-Reich*, 1928, p. 35

= *Der Alte Orient*, 27, 2). Il est difficile d'admettre que deux pays différents, situés dans la même région, peuvent avoir des noms presque identiques et c'est, osons le dire, une autre confirmation de l'équation proposée autrefois par M. Forrer.

On sait que M. Götzke est arrivé à se former des opinions tout à fait nouvelles sur la géographie de l'empire hittite dont on attend la démonstration. M. Forrer, non plus, n'a pas justifié sa localisation d'Ahhiyā en Pamphylie. La localisation proposée par M. Götzke impressionne d'autant plus que les textes hittites du XIV^e siècle av. J.-C. mentionnent « les rois de Larbaš (= Lesbos) et d'Ahhiyā ». Il pourrait, par conséquent, être question d'un état embrassant cette île et une partie de la côte avoisinante. M. Götzke refuse de considérer Ahhiyā comme une dépendance du puissant royaume mycénien et tient cette contrée pour un état exclusivement asiatique. La guerre d'Atkuršāšinaš (un nom d'apparence plutôt asiatique) contre Madduwattai est purement continentale et ses cent vaisseaux (fausse lecture du texte mutilé dans ce passage) dont parle M. Forrer, ne sont en réalité que cent chars de guerre.

Tels sont les arguments de M. Götzke visant à affirmer le manque de tout lien entre le pays asiatique Ahhiyā et son *hinterland* grec présumé d'outre-mer, et à conclure à l'impossibilité de l'équation Ahhiyā = "Aya/Fā. Rappelons cependant qu'elle a été proposée par lui-même en 1924 (*Kleinasiens zur Hethiterzeit*, p. 26) et que M. Bilabel y est également parvenu indépendamment de M. Forrer (*Geschichte Vorderasiens und Aegyptens*, 1, 1927, p. 237).

Il reste peu d'espoir que les textes de Boghaz-Kœuf dont on dispose actuellement, apportent un jour de nouvelles contributions qui pourraient amener une solution définitive ou une précision quelconque du problème. Pour y parvenir il faut passer du stade des controverses philologiques à celui des explorations archéologiques. Elles seules peuvent nous fournir des matériaux nouveaux et c'est au sud-ouest de l'Asie Mineure qu'il faut tenter d'éclaircir l'enigma gréco-littite. Peut-être que les recherches aux environs du Sipyle, visités dernièrement par M. Hartmann (*Im neuen Anatolien*, 1928, p. 138 s.) pourraient nous procurer des résultats importants. Là fut le berceau des Tantalides de la tradition grecque, et la présence de la statue de la prétendue « Niohé », accompagnée d'hieroglyphes « littites », nous atteste l'existence de liens, inconnus encore, de cette contrée avec l'intérieur de la péninsule.

STEFAN PRZEWORSKI

C. J. LAMM. — *Das Glas von Samarra*. I. *Viele farbigrubungen von Samarra*, in-4°, 130 pages, XII planches hors-texte et 76 figures. Berlin, Dietrich Reimer, 1928.

M. Sarre, qui dirige la publication des fouilles de Samarra, a confié à un jeune spécialiste suédois, M. C. J. Lamm, l'étude de très nombreux fragments de verrerie trouvés par la mission allemande sur l'emplacement de l'éphémère capitale des califes. Une telle étude était délicate, car la verrerie des premiers siècles de l'Islam est encore mal connue ; elle n'a fait l'objet que de peu de travaux, la grande histoire de Schumacher ayant passé rapidement sur la période des ori-

gines. Aussi l'auteur a-t-il rendu un réel service en dressant un catalogue raisonné des morceaux découverts et en publiant les principaux types : grâce à lui, nous savons ce qu'était la verrerie mésopotamienne au IX^e siècle, puisque Samarra, fondée en 838, fut abandonnée en 883, et c'est là un point de repère capital pour les recherches futures.

M. Lamm a suivi dans la composition de son livre le même plan que MM. Sarre et Hirsfeld pour les volumes précédents. Après une introduction où il examine l'ensemble du sujet, insistant surtout sur les formes, il passe aux diverses techniques du décor et à chacune d'elles un chapitre est consacré, composé d'une notice plus ou moins détaillée et d'un catalogue. C'est ainsi qu'il décrit les verres non colorés et non décorés, les verres colorés sans décor, les verres à décor estampé, décorés à la meule ou gravés à la main, les verres peints, ceux dont le décor est pris dans la masse, ceux qui ont servi de décor mural, soit en manière de mosaïque, soit mélangés à de la pierre, les verres à vitre enfin, et chaque série est examinée, au point de vue tant technique qu'artistique, avec un soin qui ne saurait être trop loué. Les remarques souvent très fines et ingénieuses de l'auteur mettent autant que possible ordre et lumière où il n'y avait avant lui que confusion et obscurité.

Malgré ce minutieux travail, il reste une information qui s'étend à tous les livres et à la plupart des collections, celles de Paris surtout, si importantes pour M. Lamm en raison des objets de Susse déposés au Louvre qui ne peuvent être séparés des trouvailles de Samarra, que de questions pourtant sans réponse ! Il

semble certain que la verrerie islamique derive de la verrerie antique et n'est avec raison que l'autour insiste sur la période de transition où les styles ne se différencient pas tout à fait ; mais plus tard, au ix^e siècle qui l'occupe surtout, l'auteur hésite souvent sur l'origine des types et des techniques. Plusieurs ne peuvent être cherchées en dehors de la Mésopotamie, pourtant la Syrie et l'Égypte ont dû, à l'ouvroir, en transmettre beaucoup, et il n'est la similitude entre tant de pièces trouvées à Fossat et celles de Samarra, seulement distingue-t-on sûrement ce qui est égyptien ou syrien de l'autrichien, et comment s'opérerait la transmission, par importation, par imitations locales ou par transport d'ouvriers égyptiens dans l'Irak ? C'est ce qu'il ne peut dire, et si sa thèse apparaît autrement bien fondée que celle, assez analogue, du professeur Butler qui, on le sait, veut faire sortir d'Égypte le meilleur de la verrerie antique de Perso et de l'Irak, de constantes incertitudes l'entravent, et l'on se le dit sans cesse, au cours du livre, aux mêmes points d'interrogation.

Comme M. Laroche le reconnaît, des fouilles patientes dans les principaux centres de l'Asie antérieure seront nécessaires pour élucider la mystère de la verrerie primitive de l'Islam, mais si jamais on y parvient, son travail aura non seulement servi de modèle, il serait à désirer qu'on en entreprit un pareil pour Susse dont les matériaux sont à pied d'œuvre au Louvre : nous serons heureux, quand il se fera, d'y rencontrer la même conscience et le même esprit critique dont témoigne l'étude sur les verres de Samarra.

HARMONIE KROCHEN

HERMANN PRUEFER. — Die geographischen Verhältnisse Syriens und Palästina nach Wilhelm von Tyrus, Geschichte der Kreuzzüge (Das Land der Bibel, IV, 5-6 et V, 1). Deux brochures in-8° de 83 et 11 pages, Leipzig, Hinrichs, 1927.

L'auteur s'est proposé d'extraire de l'*Histoire* de Guillaume de Tyr les renseignements géographiques qui y sont contenus et de les grouper suivant les divisions naturelles des pays. On y a joint les renseignements fournis sur l'état physique des régions envisagées, sur les plantes, les animaux et les habitants.

On ne trouvera rien ici de bien nouveau ; quelques identifications auraient pu être ajoutées comme celle de Monathra (p. 30), non avec Monathra, mais avec Monathra ; Amegara (p. 32) avec 'Ala Dhar ; Messara (p. 42-43) avec Mesghara sur la route de Sidon à la Béqa' par Djezzin ; Cohagar (p. 53) avec Ghadjar, Nansou (p. 53) est probablement le bouge cile ailleurs sous le nom de Nesim, l'un et l'autre sont de mauvaises graphies de Hamsie, l'actuel Hama (Syrie), Clément-Garnier en a été quelque peu mortifié de lire à propos de *Mons Hauri* : « noch nicht lokalisiert », alors que ce fut une de ses premières et plus brillantes identifications (*).

Toutefois, il sera curieux de d'avoir sous la main cet aperçu des connaissances géographiques d'un des meilleurs auteurs francs du temps des croisades. Il amènera à constater combien peu ouverte était la curiosité d'esprit du « chroniqueur » de Tyr.

R. D.

(*) Voir notre *Topogr. histor.*, p. 21-25.

(*) Voir *Syria*, IV (1923), p. 143.

Der 'Adschlün nach den Aufzeichnungen,
von D. G. SCHUMACHER, beschreiben von
D. CARL STEUERNAGEL. Lief. 6. Vol.
in-8° de 213 pages. Leipzig. Hinrichs.
1927.

Cette copieuse livraison renferme la préface de M. Steuernagel, la table de l'ouvrage et l'index géographique de la région nord de la Transjordanie.

Les noms de lieux sont accompagnés de leur traduction lorsque Schumacher l'a lui-même indiquée. Un astérisque placé devant un vocable indique qu'il revient dans le nom d'autres localités. Pour faciliter les recherches il a été dressé encore une liste alphabétique des mots arabes qui entrent dans la composition des toponymes.

Il faut féliciter M. Steuernagel du soin et du dévouement qu'il a apportés pour donner à l'œuvre de Schumacher toute sa valeur.

R. D.

PERIODIQUES

M. FRANKFORT — Sumerians, Semites and the Origin of Copperworking
dans *The Antiquaries Journal*, avril 1928,
p. 217-233.

Étude importante qui complète les recherches précédentes de M. Frankfort sur la céramique, et modifie quelques-unes de ses conclusions antérieures. La culture représentée par le style I de Suse, qui est à proprement parler la culture des hauts plateaux de Perse, semble, par des stations comme Tépé-Kharrneh et Tépé-Moussian, gagner, en s'étendant en route, toute la Mésopotamie où nous trouvons une céramique apparentée, à Tell Zidan, sur le Balikh inférieur, à

Assur, à Samarra, aux environs de Kish, à Ur, à Ubad, Abu-Sharein et Bender-Bouchar. En Perse même, cette céramique est représentée à Rhagès; on la retrouve au nord, à Urmia et Mohammodabad; dans le sud, au Beloutchistan.

Le second style de Suse comprend deux sortes de productions, une céramique polychrome abondamment représentée à Tépé-Moussian et Tépé-Ah-Abad, à Jemdet-Nasr près Kish et à Assur; une céramique monochrome à Jemdet-Nasr, à Suse et dans le nord-ouest de la Perse (Nihawand, par exemple). Si la poterie monochrome semble bien caractéristique, elle aussi, de la civilisation des hauts plateaux, celle qui est polychrome paraît plutôt appartenir à la plaine; elle porte une date approximative du fait qu'à Jemdet-Nasr elle apparaît avec des tablettes cunéiformes plus anciennes que la première dynastie d'Ur ou que les tablettes de Fara. Au cours des âges une poterie analogue se présente en Palestine (milieu du 3^e millénaire — Henati), à Chypre, en Egypte, en Cappadoce, au temps des Hyksos; elle ne provient pas alors de Mésopotamie où elle a passé de mode avant 3000; M. Frankfort propose de voir son point d'origine dans la Syrie du Nord (justement, on trouve de la poterie polychrome à Sakje-Guzzi et Karkémish). La poterie polychrome, en Mésopotamie, dépasse l'époque de la plus ancienne culture sumérienne, tandis qu'il est difficile de décider si la culture des hauts-plateaux se retrouve dans celle de Sumer. Malgré la coupe (d'ailleurs inégale, selon les divers sondages effectués), entre Suse I et Suse II, les persistances de la culture de Suse I ailleurs qu'à Suse, ne nous permettent pas de décider si la

culture des Sumériens est indépendante de celle des hauts plateaux (des vases monochromes proviennent de Jemdet-Nasr). La rareté de la poterie polychrome dans le sud de la Mésopotamie, sa présence en Syrie du Nord et l'attribution faite précédemment de la poterie polychrome à ce pays comme lieu d'origine, conduisent M. Frankfort à y voir une production de l'élément sémitique, prépondérant en Syrie du Nord. M. Frankfort fait remarquer que son apparition en Palestine, en Égypte, est liée aux périodes où le sémitisme y prévalait. La poterie polychrome devrait donc être associée au remplacement du cachet plat par le cylindre ainsi que l'a proposé l'auteur de ce compte rendu), comme une marque de sémitisation.

Par contre, on attribuerait aux Sumériens la poterie inspirée de Suse I; mais, par extension, il faudrait, si cette hypothèse se vérifiait, faire des Sumériens les inventeurs de l'industrie métallurgique et les auteurs de la perfection prodigieuse à laquelle ils l'ont portée. Il est, en effet, à noter que le travail du cuivre ne prend de l'importance en Égypte qu'après les premiers contacts avec les Asiatiques, contacts postérieurs à Suse I. Même constatation pour l'Europe; le centre de dispersion de nombreuses formes communes à l'Asie et à l'Europe paraît être le Caucase. Notons, en passant, l'importance de l'article de Hubert paru ici même (*), pour la démonstration de ce que les Cibles durent au Caucase à haute époque. Mais certaines formes d'épingles à tête

spatulée, communes aux deux régions, se retrouvent en Sumer (fouilles d'Ur et Tell Lihad), dès la fin du IV^e millénaire avant notre ère; les diadèmes en feuilles d'or repoussé et gravé rappellent ceux du début de l'âge du métal à Mochlos en Crète, et à Amorgos; on a retrouvé aussi ce type unique à Mankop. On pourrait donc considérer cette ancienne culture des hauts plateaux à laquelle participe Sumer comme s'étendant jusqu'au sud du Caucase et de la Caspienne. Telles sont les idées principales de l'étude de M. Frankfort et les hypothèses ingénieuses qu'il nous propose: une culture des hauts plateaux représentée à l'origine par Suse I et dont la descendance atteint Sumer; une culture de la plaine, originaire de la Haute-Syrie qui atteint Sumer et la Perse (Suse II).

La pensée de l'auteur est ici beaucoup plus nuancée que dans ses ouvrages précédents, et on ne peut que le louer d'avoir abandonné l'idée d'un hiatus absolu entre la civilisation représentée par Suse I et celles qui l'ont suivie. Nous devons attendre des fouilles ultérieures, comme M. Frankfort le demande lui-même, pour savoir s'il faut adopter l'idée d'une ceramique polychrome émanant de la Haute-Syrie et vraiment liée à l'expansion sémitique; la théorie est, en tous cas, séduisante. Mais je crois qu'elle ne peut s'appliquer aux vases théromorphes, comme l'indique M. Frankfort, p. 228, ce qu'il avait déjà fait dans ses ouvrages précédents. La multiplicité des vases de ce genre trouvés à Suse, leur liaison avec de nombreux cachets de forme animale, tandis que les mêmes spécimens sont assez clairsemés en Syrie, me font supposer que la marche de cette production

(* HENRI HUBERT, *De quelques objets de bronze trouvés à Dyblus, dans Syria*, VI (1925), p. 16-20.

est d'est en ouest. Je ne crois pas non plus que la théorie d'Ed. Meyer (p. 228), sur l'habitus sémitique des anciens dieux sumériens puisse être adoptée. Les plus anciens Sumériens portaient déjà le kaunkès et nous avons certaines de leurs effigies les représentant cheveux ou la tête rase, imberbes ou au contraire portant la longue barbe en collier qui est celle des dieux ; il s'agit simplement du souvenir d'une mode disparue, non d'un criterium de race. D'ailleurs, le si curieux monument trouvé à Ur cette année, et qui figurait à la dernière exposition du British Museum sous le nom d' « étendard » nous montre côte à côte des Sumériens la tête rase et des Sumériens à cheveux dressés en désordre ; la « base circulaire » du Louvre, des Sumériens à tête rase et des Sumériens à chevelure tombant sur les épaules. Usages rituels, façon de différencier les castes ? Je ne sais ; en tout cas, modes coexistantes, semble-t-il. Ces quelques remarques sont de minime importance et ne sauraient diminuer le grand intérêt qui s'attache au mémoire de M. Frankfort.

G. GONZALEZ.

G. CONTENAU. — Supplément aux Éléments de bibliographie hittite. In-8° de 78 pages. Extr. de *Babyloniaca*, X, fasc. 1-3. Paris, P. Gauthier, 1927.

Le nombre des publications concernant les Hittites s'est, en quelques années, à tel point accru que M. Conténau a été fort heureusement inspiré en donnant un supplément à ses *Éléments de bibliographie hittite*, parus en 1923. Ce supplément tire son importance des textes de Boghaz-keui dont la publication apporte aux études orientales une contribution d'une

valeur inestimable. Une première rubrique donne la liste des *Keilschrifttexte aus Boghazkeui* (KBo) et celle des *Keilschriftensurkunden aus Boghazkeui* (KUB). Dans un second paragraphe, sont bloqués les transcriptions, traductions et commentaires avec le détail des pièces imprimées et la référence aux KBo et KUB. Même, à la page 17, M. Conténau donne la chronologie proposée par M. E. Forrer en 1922. Suit, à leur place chronologique, la liste très complète des différentes publications ayant trait aux Hittites. Inutile d'ajouter qu'il faut remercier M. Conténau de cette publication conçue d'une façon très pratique.

R. D.

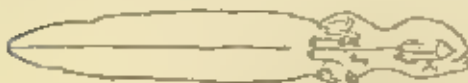
P. GOTTSCHE. — Le dieu-épée de Isili-Kala et le culte de l'épée dans l'antiquité, dans *Revue archéologique*, t. XXXI (1928), p. 107-135, 24 figures.

M. Couissin donne dans son intéressante étude une explication nouvelle du grand relief de Isili-Kala (CHASTAN, *Mission en Cappadoce*, 1898, p. 24, fig. 17 ; CHASTAN, *Land of the Hittites*, 1910, pl. 70) qui me paraît très heureuse.

Cependant M. Couissin constate (p. 116) que « le groupe des lions affrontés qui constitue, à Isili-Kala, la fusée de poignée, est un motif bien connu, dont l'origine paraît égéenne ou orientale. A la vérité, je ne saurais citer aucuns arme dont la poignée soit ainsi constituée mais, comme on l'a déjà signalé, c'est le même motif, sous une forme presque identique ».

Je rappellerai ici le poignard en cuivre de Tellah, de l'époque de Goudéa (CH. SANZEC et L. HEUZKY, *Découvertes en Chaldée*, pl. 6 ter, n° 2), dont la poignée

est justement formée par deux lions accroupis et affrontés. La ressemblance entre cette arme et la représentation du relief hittite me paraît, sous beaucoup de rapports, frappante.



Il est intéressant de retrouver le prototype de l'épée de Isail-Kala en Mésopotamie à une époque aussi reculée, car cela prouve que des armes à poignées semblables furent fabriquées de bonne heure en Asie Antérieure et répandues, sans doute, également en Cappadoce. Le modèle fourni pour le relief hittite devait être, par conséquent, une œuvre locale, sinon une importation mésopotamienne, mais, en aucun cas, un objet d'origine caucasienne.

STEFAN PÄZEWORSKI

CARLO ALBIZZATI. *Sardus Pater*, ext. de *Historia*, juillet-sept. 1927, Milan.

Cette excellente monographie met au point une question fort controversée. M. Albizzati, professeur à l'Université de Cagliari, définit tout d'abord le type du dieu d'après la monnaie du propréteur Atilius Balbus, frappée en Sardaigne l'an 59 avant notre ère⁽¹⁾ : coiffure en forme de couronne de plumes telle qu'elle est fréquente sur les divinités puniques.

(1) Sur cette monnaie qui témoigne des conditions assez particulières de la domination romaine en Sardaigne jusqu'à l'empire, voir *Due questioni di numismatica sardo-romana* (ext. des *Annali della Facoltà di Lettere della R. Università di Cagliari*), publié par CARLO ALBIZZATI, *Studi d'Archæologia romana*, Bologna, 1928.

D'autre part, ce n'est pas une lance qui tient le dieu, mais un sceptre. Le terme de *pater* n'est pas à prendre dans un autre sens que celui de *seigneur*, *ba'al*. Dès lors la filiation qui le rattache à Melqart, comme la localisation de son sanctuaire dans la région de Tharros, particulièrement dominée par la civilisation punique, prennent une signification fort claire. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de ce résultat.

H. D.

VALENTIN MÜLLER. — *Zwei syrische Bildnisse römischer Zeit* (Winckelmannsprogramm 86), 33 pp. in-4°, 2 pl. Berlin. De Gruyter, 1927.

C'est la première fois, pensons-nous, que la Syrie obtient les honneurs d'un *Winckelmannsprogramm* depuis les jours lointains où cette série de monographies a été commencée. M. V. Müller étudie en détail dans ce mémoire deux portraits d'époque romaine : le premier, d'un type syrien nettement marqué, a été acquis à Bab. Il représente un prince diadémé, qui n'a pu être identifié. Je ne sais s'il ne faut pas y reconnaître Alexandra Sévère. L'autre marbre, un beau buste du II^e ou III^e siècle trouvé à Membidj, représente une femme âgée, où M. von Oppenheim a voulu voir Julia Maesa, mais, semble-t-il, à tort. M. Müller ne s'est pas borné à analyser avec pénétration ces deux œuvres, il a cherché à leur assigner une place dans l'évolution du portrait en Orient et a montré les influences mésopotamiennes et iraniennes qui interviennent pour modifier en Syrie la tradition gréco-romaine. Son étude n'a pas pour seul mérite de nous faire apprécier deux morceaux de

sculpture intéressants, il a une valeur plus générale pour la connaissance de l'art syrien et de ses rapports avec Rome.

F. G.

THÉODORE REINACH. — *Inscriptions de Touba*. *Ext. de Revue des Etudes juives*, 1^{re} janvier 1928.

Le savant épigraphiste reprend une inscription funéraire juive et un texte funéraire grec de basse époque concernant également un juif, du point de vue de la chronologie. Il y eut là, à Qasr el-Touba, au sud de la mer Morte, une colonie juive.

Le premier texte, 1^{er} Marhesvan l'an 364 après la destruction du Temple, est exactement du 12 octobre 432 M. Th. Reinach discute la correspondance qui est donnée avec l'année initiale d'une *she-mitha* ou période sabbatique.

Le texte grec, épitaphe de Ainos, fils de Ioudens, serait à dater non de l'ère de Bostra, mais de l'ère de la destruction du Temple, soit 354 ou 352 ap. J.-C., au lieu de 389 ou 390. L'argument de M. Th. Reinach est qu'après 435 de l'ère de Bostra, le calendrier julien remplace le macédonien. Avec la première date qui correspond à 245, 246 ou 247 de l'ère de Bostra, on s'explique que, dans ce bourg perdu, le changement de calendrier ait subi quelque retard.

MAX FREIHERR VON OPPENHEIM. — *Der Djerid und das Djerid-Spiel* (ext. d'*Islamica*, II, fasc. 4, en l'honneur de A. Fischer, Leipzig, Asia Major, 1927).

L'heureux explorateur de Tell Hulaïf, dans la Haute Mésopotamie, étudie l'arme de jet qu'est le *dférid*, généralement con-

servée en trois exemplaires dans un même fourreau, et le jeu qui en perpétue l'usage. Bien que le nom soit arabe, le baron von Oppenheim pense que le jeu est d'origine turque, probablement importé dans l'Asie antérieure par Djendjiz Khan († 1227 ap. J.-C.).

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Une inscription phénicienne découverte à Qur en Chaldée. M. L. Woolley a publié dans *The Antiq. Journal*, 1927, pl. XLIX, 4, une inscription phénicienne, gravée sur une balle d'ivoire, 11 cm. X 5, qui a fait l'objet d'une étude de R. P. Eric Burrows (*Journal of the royal Asiatic Soc.*, 1927, p. 791) et que le R. P. R. Saviguac a reprise à son tour (*Rev. Bibl.*, 1928, p. 257).

L'objet ayant été découvert par M. Woolley sous le pavement du temple *E-nun-mah* datant de Nabuchodonosor, le savant explorateur l'attribuait à une date plus ancienne et le P. Burrows suggère qu'il fit partie du butin rapporté de Sidon par Asarhaddon après le pillage de la ville (676).

Au point de vue paléographique cette date serait acceptable, car le nouveau texte se place entre la dédicace au Ba'al Lebanon (viii^e siècle av. J.-C.) trouvée à Chypre (*CIS*, I, 5) et les textes d'Ipsamboul (v^e-iv^e siècles av. J.-C.). Si le *tan* et le *shin* ont encore les formes de la dédicace au Ba'al Lebanon, le *datet*, le *yod*, le *samek* et le *phé* sont déjà ceux des plus anciens textes d'Ipsamboul. Le *mem* est intermédiaire. Le *hé*, le *het* et le *qof* manquent au nouveau texte. La comparaison du *tet* est impossible à établir, car cette lettre manque à Ipsamboul. Le

Cachet du roi hittite Shuppiluliuma — M. E. Weidner a relevé dans une collection particulière et publiée (*Archiv für Orientforschung*, 1927, p. 133) une bulle en terre cuite qui porte une inscription bilingue — cunéiforme et hiéroglyphes hittites — au nom de Shuppiluliuma (1380-1340 av. J.-G.), le grand roi hittite. Sous un édicule figurent trois hiéroglyphes hittites dont malheureusement deux sont assez indistincts. L'importance de cette bulle est d'attester de nouveau que les hiéroglyphes hittites étaient déjà en usage au ^{xiv}^e siècle avant notre ère.

Marins et soldats en Orient. — Un document latin fort intéressant pour l'histoire de l'armée d'Orient vient d'être publié dans un nouveau fascicule des *Papiri greci e Latini* de Florence⁽¹⁾ : c'est une pétition adressée par des vétérans au gouverneur de Judée et duée de Casarée de Palestine, le 22 janvier 130. Ces vétérans, originaires d'Alexandrie, avaient été « plus de vingt ans » sous les drapeaux et après avoir servi dans la flotte de Misène avaient été incorporés dans la Légion X *Fretensis*. Ils demandent au légat d'attester qu'ils ont été libérés du service, non comme marins, mais comme légionnaires. On sait que les équipages de la flotte étaient les moins considérés de toutes les catégories de militaires. Les éditeurs de ce papyrus supposent que ces *claustrarii* avaient été appelés à renforcer la X^e légion lors de la grande révolte des Juifs sous Hadrien en 132. Cette curieuse pétition pourra être utilement rapprochée des

épitaphes de marins découvertes par MM. Perdrizet et Seyrig à Séleucie de Pierie.

F. A. G.

A propos de la céramique musulmane de Suse. — La campagne de fouilles menée à Suse par M. de Mecquenem durant l'hiver 1927-1928 a mis au jour un nombre considérable de céramiques de l'époque musulmane. La plupart, à vrai dire, répètent, ou à peu près, les types précédemment exhumés et que nous avons énumérés cette année même dans *Syria* (1928, p. 40) et au t. XIX des *Mémoires de la Mission archéologique en Perse* ; quelques fragments pourtant présentent des modèles nouveaux, l'un d'eux notamment bien foncé à décor lustré d'or qui, s'il faut l'attribuer au ^{xv}^e siècle ou au début du ^x^e comme presque tous les autres, serait l'ancêtre des morceaux analogues, mais assez postérieurs, exhumés à Rhagès et surtout des magnifiques pièces, albâtres et coupes, que profusent en abondance au ^{xiv}^e siècle le Syrie et l'Égypte. Toutefois l'intérêt principal des nouveaux fragments que nous avons pu examiner dans les réserves du Louvre consiste en ce que l'un d'eux est évidemment chinois.

Alors qu'à Samarra M. Sarre avait rencontré de nombreux morceaux de céramique chinoise des Tang (618-906), nous n'en avions découvert qu'un parmi les fragments de Suse, une petite coupe jaune à décor de fleurettes brunes, *Mém. Mission arch. en Perse*, t. XIX, n° 105, pl. XIII ; le fait semblait explicable et l'on pouvait considérer que l'achat de marchandises aussi précieuses que ces lointaines porcelaines, aisé aux califes et aux grands de la cour de Samarra, était inter-

(1) *Publicationi della Società Italiana per lo studio dei papiri. Papiri greci e latini*, t. IX fasc. 1, Florence, Libreria Raffaelli, 1928.

dit aux habitants d'une modeste bourgade comme la Suse d' alors ; or là aussi la céramique chinoise a dû arriver, et peut-être en grande quantité : quand nous avons eu reconnu l'origine chinoise d'un débris de porcelaine éclatonnée grise, M. de Moequaem a bien voulu nous aviser qu'il en avait laissé beaucoup d'autres pareils dans les caisses de lessons demeurées sur place. Nous espérons revenir sur ce point quand ces fragments viendront au Louvre, mais sans doute était-il bon de le signaler dès maintenant. Et peut-être nous permettra-t-on d'ajouter que cette expansion de la céramique lang a atteint des régions où jusqu'ici on ne l'avait pas soupçonnée ; visitant l'an passé le musée d'Alger, M. G. Sallès, conservateur adjoint au Louvre, y en a reconnu des débris parmi les morceaux provenant de la Kalaa des Bent Hammao recueillis par le général de Beylié et installés par M. G. Margais. Il serait à souhaiter que ces fragments fussent étudiés avec soin.

Notons enfin une erreur que nous avons répétée dans nos divers articles. Les dates données pour les monnaies d'or trouvées à Suse dans le pot maubré vert et jaune (*Ibid.*, n° 112, pl. XV) étaient fausses ; M. le colonel Allotte de La Fuye les a étudiées récemment dans la *Revue d'Assyriologie* (t. XXIV, p. 139) et il a reconnu qu'elles s'échelonnaient entre les années 367 et 399 de l'hégire, soit entre la fin du x^e siècle et le début du xi^e. Cette rectification a son importance.

En raison de l'identité des types rencontrés à Suse et de ceux de Samarra, ces derniers datant sûrement du ix^e siècle (entre 838 et 883, dates de la fondation et de l'abandon de la ville), nous avions

donné nos fragments de Suse comme du ix^e siècle aussi, admettant, puisque nous croyions de la première moitié du x^e siècle les monnaies recueillies avec eux, que la fabrication avait pu s'en continuer jusqu'à cette époque. Il faudrait croire aujourd'hui qu'elle s'est prolongée beaucoup, jusqu'au commencement du xi^e siècle ; une date aussi avancée ne serait pas pour trop surprendre, si l'on songe à la lenteur des transformations de métier en Orient et à la naturelle persistance des modes dans le centre d'art sans doute peu inventif qu'était devenu Suse. Reconnaissons d'ailleurs que le pot qui contenait nos monnaies semble d'un travail médiocrement caractéristique et qu'il peut fort bien être une pièce tardive, à moins qu'on ne doive estimer simplement que ces monnaies avaient été déposées dans un récipient déjà vieux. Quoi qu'il en soit, la rectification de leur date ne aurait, à notre avis, entraîner ni « décalage » de toute celle de la céramique musulmane de Suse, trop semblable vraiment à celle de Samarra, comme nous l'avons montré, pour n'en être pas à peu près contemporaine.

RAYMOND K. E. HILL

L'Islamisme et la vie urbaine. — M. William Margais a communiqué à l'Académie des Inscriptions (*Comptes rendus*, 1928, p. 86) une étude pénétrante où il explique comment les guerriers musulmans, composés surtout de nomades d'Arabie, s'appliquent, à peine sortis de leur péninsule, à vivre en citadins.

Ce paradoxe est l'aboutissement de trois tendances : 1^{re} un certain nombre de bédouins arabes aspiraient à se sédentariser ; 2^e ce sont les sédentaires de

l'Arabie qui ont organisé la vie des premiers Musulmans dans les pays conquis. 3^e pour réaliser intégralement son idéal social et religieux, l'Islam ne peut se passer de la vie urbaine : en somme, les villes sont nécessaires à l'Islam pour remplir les obligations de la loi; aussi n-t-il marqué de la mesure et de l'antipathie à l'urbanisme.

La chaire en marbre d'Antioche à San Pietro di Castello de Venise. — On peut voir à Venise, dans l'église de San Pietro di Castello, un grand siège de marbre, de forme essentiellement occidentale, devant lequel, depuis très longtemps, les visiteurs s'arrêtent avec surprise. C'est une grande chaire, à siège plein, dont le haut dossier très décoré se dresse entre deux montants carrés surmontés de boules, et très peu débordants en forme de bras à la partie inférieure sur le siège. Ce dossier est en forme « d'arc en fer à cheval » portant des étoiles et des pétales sur un fond de rinceaux qui se développent plus librement en un tableau rectangulaire dans le bas du dossier. Une large bordure d'inscriptions arabes à formules latines court latéralement.

E. Rey n'avait pas ignoré ce monument, et écrivait : « On montre à Venise un trône en marbre blanc, couvert d'inscriptions couliques, qu'a décrit Gérard Tyahsen. La tradition prétend que dans la seconde moitié du xii^e siècle, il fut apporté d'Antioche, où il servait de trône patriarchal dans la cathédrale de Saint-Pierre » (E. Rey, *Colon franq. de Syrie*, p. 329, fig. 62).

Par déduction, le transfert de ce siège à Venise ne devrait-il pas être attribué à Opizo Fieschi, dernier patriarche latin

d'Antioche, qui, blessé de l'influence prise sur les Antiochiens par le patriarche du rite grec, avait quitté Antioche vers 1203, pour rentrer en Occident, où il conserva son titre, sous lequel il parut en 1274 au Concile de Lyon. Un vicaire l'avait remplacé à Antioche, peut-être un Barthélémy qui devint plus tard évêque de Tortose. Quand les armées musulmanes entrèrent à Antioche le 18 mai 1268, la tutelle du vicariat était en l'hoten : les seldjoukides le tuèrent.

On peut supposer que Opizo Fieschi, en quittant Antioche, rapporta avec lui à Venise ce trône des patriarches. Il serait intéressant qu'un archiviste vénitien fit à cet égard des recherches dans les archives de San Pietro di Castello.

Ce monument, dont parlent aussi Lancelotti et Karabacek, a été connu de Mohant de Fleury (*la Messe*, II, p. 152), qui dit que c'est une stèle musulmane analogue à celle qu'a reproduite Niebuhr, *Désert arabe*, I, et nous aurions là un élément de raptus, ce qui n'est pas admissible.

Max van Berchem, qui l'avait relevé dans un de ces carrels précieux qui contiennent un si riche fonds de documents musulmans à la bibliothèque du Musée de Genève, y voit un coufique très orné, d'écriture assez bizarre, qu'il ne juge pas d'une haute antiquité.

Nous avons jugé nécessaire d'appeler l'attention sur un des monuments musulmans de la Syrie, qui, comme la vasque de Hamath au Victoria-Albert Museum de Londres (v. *Syria*, II, pl. II), sont passées en Occident de façon définitive⁴.

LESLIE A. MURRAY

⁴ On trouvera la reproduction de ce monument dans le prochain fascicule.

NOTES D'ARCHEOLOGIE SYRIENNE ET HITTITE

PAR

STEFAN PRZEWOŃSKI

I

LES FIGURINES ASSISES ET LE CHAB DIVIN

Dans son étude traitant des représentations du personnage assis dans l'art grec et oriental ancien, M. Molau¹ a consacré également quelques lignes à l'analyse des monuments hittites appartenant à ce groupe. Il s'est limité, cependant, à la sculpture monumentale, sans étendre ses recherches aux arts mineurs, notamment à la glyptique et à la plastique en bronze. Celle-ci, en particulier, nous offre une série fort intéressante de figurines de style hitite et syrien, dont voici le catalogue :

A. Fouilles :

- 1^o Beïsaï. VIAGEST, *Revue biblique*, XXXVIII, 1928, 128, fig. 3 (couverte d'une feuille d'or).
- 2^o Mischifé. H. 8,8 cm. (E. De Messey ou Blisson, *Syria*, VIII, 1927, 204, pl. LXXIX, 2 et pl. LXXX, 5).
- 3^o Boghaz-kouï. H. 18 cm. POUSTAIN, *Boghazkoi*, 1912, 2. Berlin, VA. 5257 ; WUNDER, *Hethitische Kunst*, 1921, pl. I, Gl. LACHN, *Reallexikon der Vorgeschichte*, VII, 1926, 175, et *Orientalische Literatur-Zeitung*, XXX, 1927, 117.

B. Provenance inconnue :

- 4^o Louvre, AO. 2049. H. 22,2 cm. (couverte d'une feuille d'or).
- 5^o Berlin, VA. 3899. H. 12 cm. ED. MEYER, *Reich und Kultur der Chetiter*, I, 1911, pl. XI, 1.
- 6^o Berlin, VA. 3840. H. 18 cm. ED. MEYER, *Reich und Kultur der Chetiter*, 1911, pl. XI, 3.

¹ *Mitteilungen des Deutschen Instituts* XLII, 1916 (1927), p. 146 et suiv.

² La moitié de ces statuettes ne compte pas celle des lenons.

7^e Louvre, AO 2055, H. 12,9 cm., pl. LXVII, 1.

8^e Louvre, H. 18,2 cm. Louvre, AO 2012 ROZEVALLE *Mélanges de la Fouille orientale*, VII, 1914-1921, 132 et pl. V, 1/2 ; DUBAUD, *Syria*, VII, 1920, pl. LXX.

9^e Louvre, AO 195, H. 19,7 cm. DUBAUD, *Syria*, VII, 1920, 341, fig. 2.

10^e Louvre, AO 277, H. 13,5 cm. ; pl. LXVII, 2.

11^e Louvre, AO 151, H. 11,5 cm. FRIESE *Collection Hoffmann*, 1888, 92 s., N. 37. LAMBERT *Colonisation phénicienne*, 1926, fig. 69, et *Manuel d'archéologie orientale*, I, 1927, fig. 129.

12^e Paris, Bibliothèque, No 187, H. 17,5 cm. DE RIDDER *Coll. de l'Acq. III. Bronzes*, 1905, 118, pl. LXVII, 3.

Le représentant du personnage assis est par conséquent fanalier : la nimbologie est symétrique et l'attitude qu'il nous offre plus d'exemples que la sculpture monumentale car tommé vers de la même époque². Par suite il est difficile d'établir les points de contact entre ces deux groupes de monuments surtout parce que les figures en bronze à l'inverse de celles en pierre³, ne possèdent pas, par les statuettes, une valeur indépendante mais constituent toujours un élément d'insuccès en composition plus ou moins.

Pour la plaque 11^e on se présente comme une plaque courbée de laquelle se lèvent parallèles les bras et les jambes, et les plus ou moins soigneusement par l'artiste de sorte que les figures offrent un profil tout à fait spectaculaire (pl. LXVII, 1). Elles se trouvent aujourd'hui séparées du bar siège auquel elles furent autrefois attachées à l'aide d'un tenon *ad hoc* destiné à pénétrer dans une cavité pratiquée dans le métal correspondant. Un autre tenon par lequel la statuette était fixée à la base sur laquelle était placée le siège se trouve en dessous de quels il y a cependant quelques exceptions à ce principe général c'est ainsi que la statuette 11^e tout à fait dépourvue de tenons

¹ Les statuettes représentent des mammifères assis forment un groupe à part.

1^{er} Joueur de lyre. H. 4,5 cm. GLEMMONT-GARNIER, *Archives des Missions*, 3^e sér., t. XI, 1884, pl. III, F ; PRADIER-CAMPREDON, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, III, 1885, fig. 274.

2^e Joueur de double flûte. H. 3 cm. A. DE RIDDER, *Collection de l'Acq. III. Bronzes*, 1905, p. 138, n° 211.

3^e Joueur de flûte. H. 6,7 cm. Louvre, MVB.

308

(2) Nous ne connaissons que deux statuettes de Karkemish : l'une publiée par WOOLLEY, *Karkemish*, II, 1921, pl. XXV et l'autre inédite, aujourd'hui au Musée d'Adana.

(3) Les statuettes assises de Mishtifé : DE MESSIAS DU BASSON, *Syria*, VIII, 1927, p. 22, fig. 3, pl. LXXX, 2, et p. 204, pl. LXXX, 1 et LXXX, 1, s'en rapprochent par leurs petites dimensions.

Vient de paraître :

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

ÉTUDES CRÉTOISES

publiées sous la direction de Charles PICARD et Pierre ROUSSEL

TOME I^{er}

FOUILLES EXÉCUTÉES A MALLIA

SOUS LA DIRECTION DE M. CHARLES PICARD,
DIRECTEUR HONORAIRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE
D'ATHÈNES, ET DE M. P. ROUSSEL, DIRECTEUR
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES, AVEC
LA COLLABORATION DE MM. J. HAZZIDAKIS,
L. RENAUDIN, J. CHARBONNEAUX, F. CHAPOUTHIER

PREMIER RAPPORT (1922-1924)

PAR

Fernand CHAPOUTHIER et Jean CHARBONNEAUX

Un volume de 36 planches dont une en couleurs. 19 figures. 63 pages.
gr. in-4 (28/22,5), 1928. 100 fr.



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, 13 (VI^e)

R. C. Seine 87 717

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

Avant-Propos — Histoire de la Fouille — Description du Palais —
Entrée du Palais — Quartier I — Quartier II — Quartier III — Quartier IV — Quartier V —
Quartier VI — Quartier VII — Accès à l'étage — Cour centrale et portique —
Magasins de l'aile est — Concubions — 1. Economie générale. — 2. Essai
de chronologie — Addendum. — Appendice : Mobilier du Palais par Jean
Charbonneaux I. Céramique — II. Figurines de terre cuite — III. Objets
de pierre. — Table.

Ce volume inaugure une série d'« Etudes Crétoises » que se propose de publier
l'Ecole Française d'Athènes et dans laquelle paraîtront prochainement les « *Archives
du palais Mallia* », « *Tylissos* », un second « *Rapport sur les fouilles exécutées au
palais de Mallia* ».

Dans ce premier « Rapport » on trouvera une description détaillée du secteur
Nord-Ouest du palais de Mallia déblayé de 1922 à 1924 et, en appendice, une étude
du mobilier qui y a été découvert. Ce qui fait l'intérêt exceptionnel de cette publi-
cation, c'est que les bâtiments du palais de Mallia datent, dans leur ensemble, du
début du Minoen Moyen (environ 2000 av. J.-C.) c'est-à-dire qu'ils sont antérieurs à
peu près 1000 ans aux palais de Knossos et de Phaestos, dans leur dernier état — le seul
qui soit bien connu. — De plus le palais de Mallia, ayant été très peu remanié et d'ailleurs
incendié et abandonné à la fin du Minoen moyen vers 1600 av. J.-C., son plan
présente une logique et une netteté inconnues jusqu'à présent dans les grandes
constructions de la Crète minoenne : il s'en dégage de précieux enseignements pour
tout ce qui concerne l'organisation intérieure d'un palais crétois : répartition des appa-
tements, disposition de la lumière, accès aux étages, emplacement des lieux de culte,
etc.) Le mobilier n'est pas moins intéressant : séries céramiques nettement caracté-
risées et d'autres objets de pierre ou de bronze de type entièrement nouveau — en
particulier un trésor d'armes d'apparat : hachette de schiste à protome de panthère,
épée à pommeau de cristal — la plus ancienne épée préhellénique.

Ce « Rapport » sera suivi de plusieurs autres qui succéderont à l'exploration
méthodique des ruines de Mallia.



C. Arch. v. s. 170, Paris.

1. Louvre, AO. 2555.



C1. Almar.

2. Louvre, AO. 2770.



C1. Prov. 187.

3. Paris, coll. de Clercq, N° 187.

est percée en bas, à la hauteur des genoux, d'un trou par lequel passait le clou l'attachant au siège. Par contre, le personnage assis (8) forme une pièce d'ensemble avec la chaise dont les pieds postérieurs, aussi bien que les deux tenons adhérent aux semelles, devaient pénétrer dans la base.

On constate, par conséquent, dans toutes ces représentations un même schéma constructif, ce qui prouve que la composition a l'origine appartenait à toutes ces figures (c'est tout au moins la norme). Le dernier exemple (8) nous montre de la manière la plus évidente que cette forme d'attache n'était pas l'idée du personnage représenté sur le siège, mais qu'elle était restée avant encore montée sur un objet constituant l'autre partie de l'ensemble.

La représentation du personnage assis n'est pas d'origine orientale (la métalloplastie mésopotamienne). Une figure d'ivoire de Suse (Lamy¹⁰) présente un personnage assis en silhouette dans les robes. L'assise n'en est que les essieux. On percevait l'ouvrière par le dessous la borne, voire le montant le paraspot n'était pas destiné au passage des roues, mais à l'encadrement des poignées d'appui¹¹.

Cette explication ne semble justifiée par ce que le personnage assis l'inséparablement serre ses mains contre le pontonnage, se clôturant en conducteur, il devait avoir les mains tendues en avant¹². Son geste n'est que plutôt qu'il représente une divinité, de même que les figures syro-mésopotamiennes qui se désignent, pour la plupart¹³, par le geste de commandement. Nous le retrouvons à la fois chez quelques idoles de l'antiquité et dans la sculpture néo-assyrienne de la Syrie¹⁴ à cette époque.

Par analogie avec le monument sus-cité, il est vraisemblable que toutes ces

¹⁰ PÉZARD-PERRIER, *Antiquités de la Suse*, 1920¹, n° 243; LAMY, *Les Nœuds*, la Force motrice animale à travers les âges, 1924, pl. IV. Elle serait, selon M. Lamy, de l'époque kasite. Les reliefs assyriens figurant la char divine nous donnent la preuve que cette conception fut de bonne époque assyrienne à l'art mésopotamien. Voir THOMAS-DAROT, *Revue d'Assyriologie*, XXIV, 1927, p. 203 s.

¹¹ HUBERT, *Origines orientales de l'Art*, 1915, p. 384. Cf. le char analogue de terre cuite PÉZARD-PERRIER, *Antiquités de la Su-*

zanne, 1928¹, n° 343.

¹² Cf. *infra* p. 317.

¹³ Comme des exceptions citons les figures 1, 2, 3, 5.

¹⁴ Berlin, VA 2033, r. V. Met. ex. Der Polier, 1915, pl. II; Louvre, AO, 2709.

¹⁵ Oum el-Sherkin (Constantinople, n° 7786); LUBANSKI, *Ephemeris sur assyrienne Epigraphie*, III, 1900, p. 167, fig. 7; UGARIT, *Heftelikon der Vorgeschichte*, VII, 1926, pl. GLXVI a, Karkemish; WOLFF, *Carthage*, II, 1934, pl. A XVII c.

statuettes représentaient des divinités montées dans un char, dont elles ont été séparées par suite d'un accident quelconque. Mais il existe un petit char à quatre roues de travail syrien (Louvre, AO. 2773, fig. 1) ⁽¹⁾ qui servait autrefois, probablement, comme véhicule à une divinité et était tiré par des traits attachés au timon ⁽²⁾. Un autre charot en métal, également à quatre roues, de travail assyrien, est pourvu à l'arrière et à l'avant des poignées destinées à le tirer dans l'un ou l'autre sens ⁽³⁾.

Il est vrai que dans ces deux chars le siège est absent et que les statuettes que nous avons signalées, à l'exception de (8), présument l'existence du siège



Fig. 1. — Louvre, AO. 2773 (D'après Heuzey, *Origines Orient.*, de l'Art, p. 381.)

dans le charot syrien. Il est vrai qu'on n'aperçoit pas dans le chariot syrien les mortaises destinées à recevoir les tenons de la statuette divine. Celle-ci devait être, du reste, de dimensions assez réduites à en juger d'après celles du véhicule. Nous n'avons donc pas de figurine qui pourrait exactement correspondre au seul chariot syrien que nous connaissons. Mais en tout cas, les trois chars, que nous venons de citer, nous permettent d'expliquer d'une manière satisfaisante la fonction des statuettes assises hittites et syriennes.

⁽¹⁾ Heuzey, *Origines orientales de l'Art*, 1915, p. 381, fig. 4.

Celui-ci n'est pas un petit charot syrien, mais un exemple des chariots en terre cuite de la Russie méridionale datant d'une

époque beaucoup plus basse. V. Stron, *Recueil de Mémoires archéologiques offerts au Comte A. A. Bobrinski*, 1911, p. 262 n., fig. 34 (en russe).

⁽²⁾ Seuxie, *Recueil de travaux*, XXXVII, 1915, p. 179 s.

Employés comme objets des cérémonies du culte pendant les processions, les chars pouvaient également recevoir les images de divinités debout. Un char syrien nous en fournit un exemple ¹ : le roi conducteur est embrassé par le dieu, tous deux traités dans un style égyptisant. Un petit bronze syrien (Louvre, AO 4183, h. 8,1 cm) représente par son attitude caractéristique du corps penché en arrière, des jambes légèrement courbées et des mains tendues en avant, le cocher retenant les rênes. Le long tenon, qui se détache de son fondement, l'attachant autrefois à l'arrière du véhicule qu'il dirigeait.

Nous trouvons parmi les idoles assises deux types différents, un masculin et un féminin. Il est pourtant difficile de dire quelles divinités étaient représentées par ces figurines et si le char était associé à une divinité déterminée. Je ne pense pas d'ailleurs que les chars hittites puissent symboliser la course de l'astre, malgré que certains monuments de Syrie d'une époque plus basse semblent figurer le char solaire ² et que l'art préhistorique nous en donne divers exemples ³.

STEFAN POZKOWSKI (Varsovie).

¹ A. DE RIDDER, *Collection de Clérog*, III, Bronzes 1905, p. 434 s. et 209 pl. XXXI, 2.

² DESSAU, *Notes de mythologie syrienne*, 1903, p. 51 et Quant à la mythologie en Syria.

MINNIE, v. JUNKMAN, *Handbuch der altorientalischen Geistesgeschichte*, I, 1911, p. 250 et.

³ CHANTRE, *Recherches anthropologiques sur l'homme*, II, 1896, I, 2, 168-175.

LES HYKSOS SONT-ILS LES INVENTEURS DE L'ALPHABET ?

PAR

CHARLES F. JEAN

Notre alphabet nous est venu des Phéniciens par l'intermédiaire des Grecs et des Romains. Ce fut chez les Sémites cananéens que l'alphabet phénicien fut le plus répandu au cours des siècles antérieurs au Christianisme. Il était très achevé, peut-on dire, lorsqu'Israël commença à s'installer au pays de Canaan. Le document de l'inscription d'Abraham à Byblos le prouve nettement. Mais il y a une relation évidente entre les alphabets phénicien, grec et semi-araméen : quelle est leur source commune ? Quel est le peuple qui a donné naissance au premier alphabet ? Récemment¹, on a formulé l'hypothèse que ce furent les Hyksos : c'est-à-pour le dire —

I

La carte géographique sur laquelle nous voyons évoluer les populations « cananéennes » et les centres principaux où se rencontrèrent les indigènes babyloniens, égyptiens, hittites, égéens — c'est aussi le pays où, pour la première fois, nous découvrons l'alphabet phénicien. Les scribes² de ces contrées ne pouvaient ignorer l'écriture babylonienne : si nombreuses sont les

¹ So besteht eine starke historische Wahrscheinlichkeit dafür, dass diese « Hyksos » die Schöpfer des phönizischen Alphabets gewesen sind.

Wer denkt hierbei nicht an den Israeliten, der auch ihrer Stammes Sage vor ihrer Einwanderung in Palästina, die man jetzt in das 14-13 Jahrhundert v. Chr. setzt, in Ägypten, im Lande Gosen am Ostrande des Nildeltas, gewohnt haben sollen ? KURT SETHE, *Ursprung des Alphabets; Die neuentdeckte Sinaitische Schrift*, Berlin, 1926, p. 127, 138. Dans cette nouvelle impression

de deux études publiées en 1916-117, l'auteur ne fait aucune allusion à la découverte faite à Byblos en 1923, par M. P. MONTEY, de l'inscription d'Abraham.

Continu, dans ses *Äthiopische Inschriften* (cf. *infra*) à en trouver, sur ces inscriptions, le nom de Mûsen et celui de la princesse qui le sauva des eaux du Nil.

² Dans ce premier paragraphe, nous suivrons, pour les faits principaux et quelquefois pour les détails, l'exposé de M. SETHE.







tablettes cunéiformes reçues, dès le x^v^e siècle avant J.-C., par les roitelets ou les « gouverneurs » de Canaan ou expédiées par eux ! On a même tiré de ce fait des conséquences exagérées : parce que l'on a trouvé, à Ta'annak et à Lakis, des lettres cunéiformes dont le texte est écrit en « glases cunéiformes » en écriture *cunéiforme*, on a voulu conclure que, antérieurement à l'apparition de l'alphabet phénicien, les Cananéens reçoivent leur propre langue en caractères

Parce que, dès les temps les plus anciens, on rencontre sur tout le littoral méditerranéen une soixantaine de signes linéaires qui sont des marques de potiers, de tailleurs de pierre, etc., on ⁽¹⁾ a émis l'hypothèse que ce furent ces marques qui donnerent naissance à l'alphabet : chacun aurait choisi, parmi ces signes, ceux qui lui convenaient.

Éventuellement, les serbes syro-cananiens eût pu ⁽²⁾ connaître aussi les écritures hittite et égéenne ⁽³⁾.

Enfin, on a soutenu ⁽⁴⁾ que l'alphabet phénicien serait l'aboutissant du système d'écriture égyptien.

En fait, cet alphabet ne dérive :

1^o Ni du *cunéiforme*, car tant qu'on n'a rien pas trouvé quelque *forte cunéiforme* écrit avec les signes cunéiformes, on pourra à linfecter comme possible, pu à côté de la graphie babylonienne qui servit pour les relations « internationales », il en existait une autre pour la langue du pays. — De plus, dans l'écriture babylonienne, les signes *consonantiques* expriment toujours une voyelle en même temps que la consonne : *ba, ab, qd, qd, du*, etc. — En outre, le babylonien a des signes spéciaux pour chacune des voyelles *a, e, i, u* : , , ,  et aussi , , tandis que l'alphabet phénicien n'a pas de signes pour les voyelles ;

2^o Ni du *chypriote*. — D'autre part, toutes les inscriptions chypriotes sont posté-

(1) PHILIPPE PERROT, par exemple, cité par SEYDOK, p. 111-112.

(2) Ils ont pu connaître l'écriture égéenne par les relations commerciales ou autres qui existèrent de bonne heure entre Canaan et les îles. Rappelons que les Philistins n'étaient pas encore en « Palestine » et que, par conséquent, ce ne furent pas eux qui révélèrent l'écriture dont il s'agit.

(3) Au milieu du xix^e siècle, on avait soutenu cette opinion. Exposé dans H. DUBOIS, *Les Civilisations préhelléniques*, 2^e éd. (1914), p. 121 suiv.

(4) Exposé dans H. DUBOIS, *loc. cit.*, p. 433, voir aussi G. LANTIER, *la Civilisation phénicienne*, 31.

(5) E. SEYDOK, *Urspr.*, p. 98.

rieures de plusieurs siècles aux inscriptions phéniciennes⁽¹⁾ et puis, l'écriture chypriote est syllabique, si bien que lorsqu'ils eurent à transcrire des consonnes grecques non suivies de voyelles, les scribes de Chypre furent embarrassés : ils écrivirent, par exemple, *pe-to-li-ne* pour rendre le grec *πτολιζ*. Enfin, l'écriture chypriote ne fait pas de distinction entre *k*, *g*, *h* ni entre *d*, *t*, *th*, etc., alors que ces différences sont si fréquentes et si marquées en semitique. Ajoutons que le simple fait des ressemblances extérieures de quelques signes ne permet pas de conclure à la dépendance quand la valeur est différente.⁽²⁾ Ainsi :

𐤑	ressemble à	𐤒	mais le 1	en phénicien, = <i>h</i>	le 2, en chypriote =		
𐤑	—	𐤒	—	(Mésa), = <i>q</i> ;	—	—	= <i>ya</i> ;
𐤓	—	𐤔	—		= <i>z</i> ;	—	= <i>ur</i> ;
𐤕	—	𐤖	—	(Ašîram), = <i>s</i> ;	—	—	= <i>pa</i> ;
𐤗, en phénicien,		𐤘, en safâ		𐤙 en grec oriental		𐤚 en grec occidental	<i>ka</i>

1. Quant aux prétendus signes « pré-alphabétiques » et « pré-hieroglyphiques » « proto-égyptiens » ils sont ou bien des formes cursives d'hieroglyphes égyptiens connus ou bien de simples marques — croix, ronds, triangles — analogues à celles dont nous nous servons encore aujourd'hui, et qui n'ont rien de commun avec l'écriture.

Certains savants contemporains⁽³⁾ estiment que les progrès de l'égyptologie les autorisent à reprendre la thèse de l'origine égyptienne de l'alphabet et à la fonder sur des arguments nouveaux et beaucoup plus rigoureux que ceux d'autrefois.

(1) *Loc. cit.*, p. 408.

(2) A plus forte raison quand la valeur n'est pas connue; et cette simple remarque peut dispenser d'étudier la possibilité d'une dépendance par rapport au hittite et au crétois. M. GIROU, *la Civilisation égéenne*, p. 421 admet que l'alphabet phénicien dépend en partie de l'écriture crétoise.

(3) SÉTAN, *loc. cit.*, *Excursus*, 9, p. 147-148.

(4) En particulier, M. ALAN GARDINER, *The Egyptian Origin of the Semitic Alphabet*, dans *The Journal of Egyptian Archaeology*, III, 1916, p. 1-17; SÉTAN, *loc. cit.*; F. BOUTIN, in K. LAMM and HON. P. BLAU, *The Sardinian Inscriptions* (*The Harvard Theological Review*, XXI (1926), tirage à part, p. 1-67), etc.




THÈSE DE L'ORIGINE ÉGYPTIENNE ⁽¹⁾.


Quelques considérations importantes sur l'évolution de l'écriture égyptienne sont nécessaires pour faire saisir la valeur des arguments invoqués.

Antérieurement à l'invention de l'alphabet phénicien, il y avait dans le vocabulaire égyptien un certain nombre de mots de ceaux mono-consonantiques dont les signes, pris suite de leur valeur phonétique, étaient en fait alphabétiques.






La graphie égyptienne des plus anciennes inscriptions connues remontant à 3 300 environ avant J.-C., suppose une longue évolution antérieure. Dès la 1^{re} dynastie est attestée la cursive que l'on est convenu d'appeler *hiéroglyphique*.






1^o Tout le monde sait que « l'écriture » égyptienne fut d'abord pictographique ou ideographique, c'est-à-dire que pour exprimer un être ou une action on traçait l'image qui représentait cet être ou l'action faite par lui. Par exemple :

 *lot* et *cent* ;  *homme* et *être assis* ;  *la voie entée* = *voile* et *vent*.

Quand la représentation concrète était impossible, on la figurait symboliquement : on traçait l'image du soleil  pour signifier *jour*.

2^o Les signes mots pouvaient être précédés de signes phonétiques. Ainsi

 *a* *n* *b* *être pur, purifier*, s'écrivait aussi, à l'époque des Pyramides   = *w* *a* *b* ;  *a* *b* expriment, une à une, les consonnes du mot .

3^o Élément important, et plus récent, le déterminatif ou signe marquant la catégorie à laquelle appartient le concept exprimé. Ainsi  *manger* est le déterminatif employé pour toutes les actions faites par la bouche. Primitivement, le déterminatif avait pour but de distinguer les synonymes. Par exemple, le son *ar*  signifie *hirondelle* et *grand*, le déterminatif  évite la confusion   *grand*.

4^o Comme en sémitique, le sens des racines est attaché aux consonnes


⁽¹⁾ C'est la thèse de M. SÉNAR que nous reproduisons ici.

⁽²⁾ Vase d'où coule de l'eau

⁽³⁾ Homme per ar, la main à la bouche



⁽⁴⁾ Homme tenant une coupe d'honneur

seules, il est possible que la communauté de son de certains mots soit aussi liée aux consonnes, qui sont invariables alors que les voyelles changent.

La plupart des *triconsonantiques* égyptiennes étant primitivement *triconsonantiques*, l'expression phonétique de leurs signes mots fut d'abord un signe à trois consonnes, ainsi, le *sextet*  = *hpr* fut employé pour exprimer le verbe *dire* *hpr* dans toutes ses formes et ses dérives, quelles qu'en fussent les variations voyelliques. Mais, à l'époque où, pour la première fois elle s'écrit, la langue égyptienne est à un stade évolué, qui lui fait de mots ou l'en fait réduire leur constitution consonantique par ex. \rightarrow d primitivement *god*, puis *ad*.

Certains sons sont déjà entièrement usés ou bien ne retiennent plus la consonne à cause de l'expression voyellique qu'ils avaient reçue.

Dès les plus hautes époques on rencontre aussi des mots *bi-consonantiques*⁽¹⁾ dont l'origine n'est pas encore bien expliquée et dont la forme antérieure triconsonantique n'est pas toujours facile à démontrer. En certains mots, on reconnaît pourtant cette forme, par ex. : \rightarrow *hh* = *dent* = *dh* = *g* = *en*.

5^e Le signe qui fut fait à des bi-consonantiques montre leur importance. Ces signes furent employés non pas seulement comme les triconsonantiques pour exprimer des racines entières, la constitution consonantique semblable, par exemple l'hiéroglyphe  pour signifier *grand* = *mr*, mais aussi pour des parties de mots, ainsi pour *ma* = *partir* *djmr* on a employé les deux signes \rightarrow et \rightarrow et *ma* . A cause de cette application des bi-consonantiques qui tient le milieu entre les *mono-consonantiques* et les *tri-consonantiques*, on a appelé les premiers *supra-syllabiques* bien que le mot ne soit pas exact, puisqu'il indique seulement la succession de ses deux consonnes dans le mot triconsonantique où il est employé, quelle que soit sa voyelle. Ainsi l'échiquier \rightarrow *mn* est employé pour écrire *Ménfr* = Memphis, *Mn* = le dieu ithyphallique, *mn* = demeurer.

6^e Aussi anciens que les triconsonantiques et les bi-consonantiques sont les *mono-consonantiques*, mais ce ne fut que beaucoup plus tard, et quand cela parut nécessaire, que quelques uns leur en firent capot pour exprimer les voyelles.

(1) Cf. SARRA, *ib. Z.* 1, 1 (1913), p. 91 et GARDINER, *ib. JEA*, II (1913), p. 68.

(2) SARRA, *op. cit.*, p. 139.

(3) On pourrait aussi les appeler *bi-littères*.

Aucun de ces deux termes, d'ailleurs, n'est rigoureusement exact. Voir, sur ce point, GARDINER, *Egyptian Grammar* = *JEA*, 1915, p. 67 n. 4.

Comment les Égyptiens sont-ils arrivés¹ à ces signes *triphthotiques* d'une si grande importance ? L'étude de textes pouvant remonter jusqu'au 3^e millénaire avant J.-C. permet aujourd'hui de constater que les signes de sons simples sont parvenus à leur valeur phonétique de la même manière que les signes *bi-* et *tri-consonnantiques*. Exemples :

Les signes ont des pour-sens *ros* et *cor* (2^e 3^e 4^e 5^e 6^e 7^e 8^e 9^e 10^e 11^e 12^e 13^e 14^e 15^e 16^e 17^e 18^e 19^e 20^e 21^e 22^e 23^e 24^e 25^e 26^e 27^e 28^e 29^e 30^e 31^e 32^e 33^e 34^e 35^e 36^e 37^e 38^e 39^e 40^e 41^e 42^e 43^e 44^e 45^e 46^e 47^e 48^e 49^e 50^e 51^e 52^e 53^e 54^e 55^e 56^e 57^e 58^e 59^e 60^e 61^e 62^e 63^e 64^e 65^e 66^e 67^e 68^e 69^e 70^e 71^e 72^e 73^e 74^e 75^e 76^e 77^e 78^e 79^e 80^e 81^e 82^e 83^e 84^e 85^e 86^e 87^e 88^e 89^e 90^e 91^e 92^e 93^e 94^e 95^e 96^e 97^e 98^e 99^e 100^e 101^e 102^e 103^e 104^e 105^e 106^e 107^e 108^e 109^e 110^e 111^e 112^e 113^e 114^e 115^e 116^e 117^e 118^e 119^e 120^e 121^e 122^e 123^e 124^e 125^e 126^e 127^e 128^e 129^e 130^e 131^e 132^e 133^e 134^e 135^e 136^e 137^e 138^e 139^e 140^e 141^e 142^e 143^e 144^e 145^e 146^e 147^e 148^e 149^e 150^e 151^e 152^e 153^e 154^e 155^e 156^e 157^e 158^e 159^e 160^e 161^e 162^e 163^e 164^e 165^e 166^e 167^e 168^e 169^e 170^e 171^e 172^e 173^e 174^e 175^e 176^e 177^e 178^e 179^e 180^e 181^e 182^e 183^e 184^e 185^e 186^e 187^e 188^e 189^e 190^e 191^e 192^e 193^e 194^e 195^e 196^e 197^e 198^e 199^e 200^e 201^e 202^e 203^e 204^e 205^e 206^e 207^e 208^e 209^e 210^e 211^e 212^e 213^e 214^e 215^e 216^e 217^e 218^e 219^e 220^e 221^e 222^e 223^e 224^e 225^e 226^e 227^e 228^e 229^e 230^e 231^e 232^e 233^e 234^e 235^e 236^e 237^e 238^e 239^e 240^e 241^e 242^e 243^e 244^e 245^e 246^e 247^e 248^e 249^e 250^e 251^e 252^e 253^e 254^e 255^e 256^e 257^e 258^e 259^e 260^e 261^e 262^e 263^e 264^e 265^e 266^e 267^e 268^e 269^e 270^e 271^e 272^e 273^e 274^e 275^e 276^e 277^e 278^e 279^e 280^e 281^e 282^e 283^e 284^e 285^e 286^e 287^e 288^e 289^e 290^e 291^e 292^e 293^e 294^e 295^e 296^e 297^e 298^e 299^e 300^e 301^e 302^e 303^e 304^e 305^e 306^e 307^e 308^e 309^e 310^e 311^e 312^e 313^e 314^e 315^e 316^e 317^e 318^e 319^e 320^e 321^e 322^e 323^e 324^e 325^e 326^e 327^e 328^e 329^e 330^e 331^e 332^e 333^e 334^e 335^e 336^e 337^e 338^e 339^e 340^e 341^e 342^e 343^e 344^e 345^e 346^e 347^e 348^e 349^e 350^e 351^e 352^e 353^e 354^e 355^e 356^e 357^e 358^e 359^e 360^e 361^e 362^e 363^e 364^e 365^e 366^e 367^e 368^e 369^e 370^e 371^e 372^e 373^e 374^e 375^e 376^e 377^e 378^e 379^e 380^e 381^e 382^e 383^e 384^e 385^e 386^e 387^e 388^e 389^e 390^e 391^e 392^e 393^e 394^e 395^e 396^e 397^e 398^e 399^e 400^e 401^e 402^e 403^e 404^e 405^e 406^e 407^e 408^e 409^e 410^e 411^e 412^e 413^e 414^e 415^e 416^e 417^e 418^e 419^e 420^e 421^e 422^e 423^e 424^e 425^e 426^e 427^e 428^e 429^e 430^e 431^e 432^e 433^e 434^e 435^e 436^e 437^e 438^e 439^e 440^e 441^e 442^e 443^e 444^e 445^e 446^e 447^e 448^e 449^e 450^e 451^e 452^e 453^e 454^e 455^e 456^e 457^e 458^e 459^e 460^e 461^e 462^e 463^e 464^e 465^e 466^e 467^e 468^e 469^e 470^e 471^e 472^e 473^e 474^e 475^e 476^e 477^e 478^e 479^e 480^e 481^e 482^e 483^e 484^e 485^e 486^e 487^e 488^e 489^e 490^e 491^e 492^e 493^e 494^e 495^e 496^e 497^e 498^e 499^e 500^e 501^e 502^e 503^e 504^e 505^e 506^e 507^e 508^e 509^e 510^e 511^e 512^e 513^e 514^e 515^e 516^e 517^e 518^e 519^e 520^e 521^e 522^e 523^e 524^e 525^e 526^e 527^e 528^e 529^e 530^e 531^e 532^e 533^e 534^e 535^e 536^e 537^e 538^e 539^e 540^e 541^e 542^e 543^e 544^e 545^e 546^e 547^e 548^e 549^e 550^e 551^e 552^e 553^e 554^e 555^e 556^e 557^e 558^e 559^e 560^e 561^e 562^e 563^e 564^e 565^e 566^e 567^e 568^e 569^e 570^e 571^e 572^e 573^e 574^e 575^e 576^e 577^e 578^e 579^e 580^e 581^e 582^e 583^e 584^e 585^e 586^e 587^e 588^e 589^e 590^e 591^e 592^e 593^e 594^e 595^e 596^e 597^e 598^e 599^e 600^e 601^e 602^e 603^e 604^e 605^e 606^e 607^e 608^e 609^e 610^e 611^e 612^e 613^e 614^e 615^e 616^e 617^e 618^e 619^e 620^e 621^e 622^e 623^e 624^e 625^e 626^e 627^e 628^e 629^e 630^e 631^e 632^e 633^e 634^e 635^e 636^e 637^e 638^e 639^e 640^e 641^e 642^e 643^e 644^e 645^e 646^e 647^e 648^e 649^e 650^e 651^e 652^e 653^e 654^e 655^e 656^e 657^e 658^e 659^e 660^e 661^e 662^e 663^e 664^e 665^e 666^e 667^e 668^e 669^e 670^e 671^e 672^e 673^e 674^e 675^e 676^e 677^e 678^e 679^e 680^e 681^e 682^e 683^e 684^e 685^e 686^e 687^e 688^e 689^e 690^e 691^e 692^e 693^e 694^e 695^e 696^e 697^e 698^e 699^e 700^e 701^e 702^e 703^e 704^e 705^e 706^e 707^e 708^e 709^e 710^e 711^e 712^e 713^e 714^e 715^e 716^e 717^e 718^e 719^e 720^e 721^e 722^e 723^e 724^e 725^e 726^e 727^e 728^e 729^e 730^e 731^e 732^e 733^e 734^e 735^e 736^e 737^e 738^e 739^e 740^e 741^e 742^e 743^e 744^e 745^e 746^e 747^e 748^e 749^e 750^e 751^e 752^e 753^e 754^e 755^e 756^e 757^e 758^e 759^e 760^e 761^e 762^e 763^e 764^e 765^e 766^e 767^e 768^e 769^e 770^e 771^e 772^e 773^e 774^e 775^e 776^e 777^e 778^e 779^e 780^e 781^e 782^e 783^e 784^e 785^e 786^e 787^e 788^e 789^e 790^e 791^e 792^e 793^e 794^e 795^e 796^e 797^e 798^e 799^e 800^e 801^e 802^e 803^e 804^e 805^e 806^e 807^e 808^e 809^e 810^e 811^e 812^e 813^e 814^e 815^e 816^e 817^e 818^e 819^e 820^e 821^e 822^e 823^e 824^e 825^e 826^e 827^e 828^e 829^e 830^e 831^e 832^e 833^e 834^e 835^e 836^e 837^e 838^e 839^e 840^e 841^e 842^e 843^e 844^e 845^e 846^e 847^e 848^e 849^e 850^e 851^e 852^e 853^e 854^e 855^e 856^e 857^e 858^e 859^e 860^e 861^e 862^e 863^e 864^e 865^e 866^e 867^e 868^e 869^e 870^e 871^e 872^e 873^e 874^e 875^e 876^e 877^e 878^e 879^e 880^e 881^e 882^e 883^e 884^e 885^e 886^e 887^e 888^e 889^e 890^e 891^e 892^e 893^e 894^e 895^e 896^e 897^e 898^e 899^e 900^e 901^e 902^e 903^e 904^e 905^e 906^e 907^e 908^e 909^e 910^e 911^e 912^e 913^e 914^e 915^e 916^e 917^e 918^e 919^e 920^e 921^e 922^e 923^e 924^e 925^e 926^e 927^e 928^e 929^e 930^e 931^e 932^e 933^e 934^e 935^e 936^e 937^e 938^e 939^e 940^e 941^e 942^e 943^e 944^e 945^e 946^e 947^e 948^e 949^e 950^e 951^e 952^e 953^e 954^e 955^e 956^e 957^e 958^e 959^e 960^e 961^e 962^e 963^e 964^e 965^e 966^e 967^e 968^e 969^e 970^e 971^e 972^e 973^e 974^e 975^e 976^e 977^e 978^e 979^e 980^e 981^e 982^e 983^e 984^e 985^e 986^e 987^e 988^e 989^e 990^e 991^e 992^e 993^e 994^e 995^e 996^e 997^e 998^e 999^e 1000^e 1001^e 1002^e 1003^e 1004^e 1005^e 1006^e 1007^e 1008^e 1009^e 1010^e 1011^e 1012^e 1013^e 1014^e 1015^e 1016^e 1017^e 1018^e 1019^e 1020^e 1021^e 1022^e 1023^e 1024^e 1025^e 1026^e 1027^e 1028^e 1029^e 1030^e 1031^e 1032^e 1033^e 1034^e 1035^e 1036^e 1037^e 1038^e 1039^e 1040^e 1041^e 1042^e 1043^e 1044^e 1045^e 1046^e 1047^e 1048^e 1049^e 1050^e 1051^e 1052^e 1053^e 1054^e 1055^e 1056^e 1057^e 1058^e 1059^e 1060^e 1061^e 1062^e 1063^e 1064^e 1065^e 1066^e 1067^e 1068^e 1069^e 1070^e 1071^e 1072^e 1073^e 1074^e 1075^e 1076^e 1077^e 1078^e 1079^e 1080^e 1081^e 1082^e 1083^e 1084^e 1085^e 1086^e 1087^e 1088^e 1089^e 1090^e 1091^e 1092^e 1093^e 1094^e 1095^e 1096^e 1097^e 1098^e 1099^e 1100^e 1101^e 1102^e 1103^e 1104^e 1105^e 1106^e 1107^e 1108^e 1109^e 1110^e 1111^e 1112^e 1113^e 1114^e 1115^e 1116^e 1117^e 1118^e 1119^e 1120^e 1121^e 1122^e 1123^e 1124^e 1125^e 1126^e 1127^e 1128^e 1129^e 1130^e 1131^e 1132^e 1133^e 1134^e 1135^e 1136^e 1137^e 1138^e 1139^e 1140^e 1141^e 1142^e 1143^e 1144^e 1145^e 1146^e 1147^e 1148^e 1149^e 1150^e 1151^e 1152^e 1153^e 1154^e 1155^e 1156^e 1157^e 1158^e 1159^e 1160^e 1161^e 1162^e 1163^e 1164^e 1165^e 1166^e 1167^e 1168^e 1169^e 1170^e 1171^e 1172^e 1173^e 1174^e 1175^e 1176^e 1177^e 1178^e 1179^e 1180^e 1181^e 1182^e 1183^e 1184^e 1185^e 1186^e 1187^e 1188^e 1189^e 1190^e 1191^e 1192^e 1193^e 1194^e 1195^e 1196^e 1197^e 1198^e 1199^e 1200^e 1201^e 1202

est naturel, vu la manière dont se sont formés les signes consonantiques, en phénicien, l'absence de voyelles est un défaut hérité.



2° Les deux écritures vont de droite à gauche ⁽⁶⁾.

3° Dès les temps préhistoriques les plus anciens, les Égyptiens écrivaient sur du papyrus — et aussi sur du cuir, des lessons — avec une « plume » en roseau et le feutre noir ou rouge. Les Phéniciens emploieront le même matériel que le service de leur alphabet repanda partout ⁽⁷⁾.

4° Le rapport des caractères égyptiens avec les objets qu'ils représentaient est tel ⁽⁸⁾ dans la plupart des cas, que quiconque ignorant l'origine de l'alphabet égyptien pourrait croire qu'il repose sur le principe de l'acrophonie.

En Égypte, ces quatre caractères sont organiques, c'est-à-dire qu'ils sont le résultat de la *formation naturelle* des signes primitifs de l'écriture — chez les Phéniciens, au contraire, ils apparaissent brusquement et sans cause, ils sont *artificiels*.

Il y a entre les deux alphabets des différences qu'il importe aussi de relever.

1° La *valeur phonétique* des lettres. Par exemple, la *bouche*  a la valeur B chez les Égyptiens, et, chez les Phéniciens, P : la *main*  D chez les Égyptiens ; chez les Phéniciens, T ⁽⁹⁾.







⁽⁶⁾ C'est, d'après le mot de Scharoun, cité par Scharoun, p. 131, *ein Herdent der ihm nach an hufte*.










⁽⁷⁾ En Égypte, tel était bien l'usage pour la cursive courante (hiératique et démotique) et même, à l'origine, pour les hiéroglyphes. Sur les monuments, pour des motifs décoratifs sans doute, on ne procéda pas toujours ainsi.

⁽⁸⁾ Il faut bien remarquer que le *cyperus papyrus* est une plante spécifiquement égyptienne. Byblos ne fut que le centre auquel les Grecs allaient s'approvisionner et qui, plus tard, forma le mot *βίβλος* qui primitivement signifiait simplement *papier à écrire*.

⁽⁹⁾ En général, le signe est celui de la consonne par laquelle commencent le nom de l'objet représenté par ce signe.

⁽¹⁰⁾ Scharoun ajoute deux autres différences p. 131 : 1° La *direction des signes*. En l'hébreu, les signes qui représentaient des êtres vivants

ou quelqu'une de leurs parties paraissent tournés vers la gauche et, par conséquent, regarder la fin de la ligne, puisque on écrit de droite à gauche. Ainsi : *reš* : tête , *pé* : bouche . *7* (Scharoun cite aussi *cap* : main, — mais, au III^e siècle (Ahiram), on dérivait  : *aleph* : tête de bœuf  ou  ; *gimel* : tête de chameau .

2° La *manière de représenter les signes*. La manière phénicienne ne ressemble pas du tout à l'égyptienne. Les Égyptiens dessinaient les maxes vues de face ; ainsi, la bouche , la main  ; les Phéniciens de profil : *pé* : bouche . *7* : tête : main . — Mais les Égyptiens représentaient aussi de profil : *reš* , *aleph* , et les Phéniciens de face : *ayn*  : et main  *cap*  (Ahiram).

Paru récemment :

JACQUES DE MORGAN

LA
PRÉHISTOIRE ORIENTALE

OUVRAGE POSTHUME

PUBLIÉ

PAR LOUIS GERMAIN

3 volumes grand m-8, 1925-1927. Prix 300 fr.

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VI^e)

1928

D. L., Série 67 717

voisines du Nil. Ces « points d'attache » ne sont autres que des témoignages du passage des pré-pharaons dans ces régions lors de leur marche vers la vallée du Nil. Et c'est bien cet état essentiel pour les Pharaons de conserver ces bastions avancés de la frontière d'Asie, la seule dangereuse pour leurs États.

Les choses se sont passées tout autrement en Afrique. Algérie et Tunisie, véritables districts de civilisation, ici il n'y a pas de hiatus entre le Paléolithique et le Néolithique et des industries spéciales de la pierre éolée ont pris place après la phase paléolithique, jouant le rôle de l'Aurignacien ou du Solutrénien et du Magdalénien de l'Europe. C'est la culture du Capsien, établissant la transition entre l'Achéuléen-Moustérien et le Néolithique.

Le troisième et dernier volume de *La Préhistoire Orientale* est réservé à l'Asie Antérieure et se termine par un long chapitre où sont exposées les conclusions générales de l'ouvrage.

La colonisation de l'Elam et de la Chaldée est due, comme nous l'avons vu, à des peuples asiatiques venus des districts de survivance du nord de l'Asie Antérieure. Ils s'installèrent, après les désastres fluviaux, sur les terres nouvellement asséchées prodigieusement fertiles aux gras pâturages, prairies d'irrépressibles ressources en gibiers et en poissons. Ces présomptueux étaient divisés en tribus qui, peu à peu, devinrent de mauvaises cités, le régime des palais s'éleva plus tard et quod. longtemps après des Semites venus du Sud les Akkadiens, envahirent la Chaldée, imposèrent leur domination, le régime féodal prit naissance. La venue des Semites marque le terme de la vie possible des Sumériens, les envahisseurs, autres d'instincts belliqueux et dominateurs ne rencontrant d'ailleurs que bien peu de résistance. En Elam, la civilisation se fit de la même manière, mais sans invasion semite qui s'élève sur les collines basses d'argile et de galets qui bordent le lit de la Kerké et dans les lieux environnants. Ces gens faisaient usage d'instruments de pierre, mais ils connaissaient le cuivre, ils filaient et tissaient le lin avec une grande habileté, ils étaient agriculteurs et habiles potiers. Cette poterie correspond à la première période céramique susiane, caractérisée par son aspect très primitif. Les vases sont en matière très poreuse, se ramènent à trois types : la coupe ou bol, le gobelet et le petit cratère de forme plus ou moins conique. Ils ne portent jamais de décoration et ils sont dépourvus d'anses. Ils sont ornés de peintures lisses extrêmement stylisées se ressemblant des ornements géométriques et, plus rarement, les Végétaux des Animaux et même des Hommes. Dans les catalogues archéologiques de Susa on trouve un peu au-dessus de ces poteries, une seconde céramique qui diffère profondément de la première, et bien qu'on l'attribue d'abord à une autre civilisation, cependant les faits et les observations montrent que cette seconde période céramique est une continuation directe de la première. La forme des vases est assez différente, la décoration picturale beaucoup moins soignée, retour vers le naturalisme et les animaux représentés ne sont plus les mêmes. Cette céramique susienne bien que primitive, offre au moins une certaine expérience et d'habileté, elle est donc l'œuvre d'une civilisation originale. Très archaïque et antérieure aux plus anciennes céramiques égyptiennes. Il faut se voir le produit d'un foyer très ancien d'où seraient partis les principes qui, plus tard, à la suite de nombreux avatars ont donné naissance à la céramique méditerranéenne.

L'importante question de l'origine des métaux, cuivre et fer, occupe la plus grande partie de ce troisième volume. Il paraît avoir existé que deux foyers de la découverte du cuivre. L'un en Amérique et l'autre dans le Vieux Monde. Pour l'Ancien Continent, l'idée d'une origine extrême orientale, l'Inde Malaise du cuivre doit être abandonnée. Il en est de même de la thèse qui place la découverte du métal en Europe, soit au voisinage des districts métallifères de la Bretagne insulaire, soit en Espagne, soit encore en Hongrie pays

de l'industrie du cuivre pur a été prolongée fort longtemps. On ne saurait non plus placer la découverte dans le Sinaï où les mines sont très pauvres. Or les Asiatiques qui, venus du nord de l'Asie Antérieure — et alors sans aucune relation possible avec les peuples de la Sibérie — ont repeuplé l'Elam, la Chaldée, la vallée du Nil, connaissaient le cuivre et même le fer, mais n'employaient ce dernier métal que pour la confection d'objets précieux. Il est donc naturel de considérer le nord de l'Asie Antérieure — Arménie russe, Lazie ou, Aratid — comme le centre où naquit la métallurgie. Il y existe de riches mines de cuivre exploitées dès la plus haute antiquité et les fouilles dans les nécropoles de l'Arménie russe et du nord de la Perse ont révélé l'existence de peuples faussaires de dolmens connaissant d'abord le cuivre, puis le bronze. A une époque plus tardive, se montrèrent les septuorues de l'âge du fer où il est facile de distinguer deux civilisations successives : celle des Asiatiques autochtones et celle, plus récente, des Hallstadiens envahisseurs.

Au moment où se fondaient les grandes civilisations de l'Asie Antérieure et de l'Égypte, des phénomènes considérables se passaient dans les pays septentrionaux. Avec la disparition des grands glaciers Scandinaves et l'assèchement du lac Aralo-Caspien, les portes s'ouvraient entre l'Europe et l'Asie septentrionale jusqu'alors complètement isolées. L'Homme, cependant, existait en Sibérie alors que cette vaste région, sans communications avec les autres contrées habitées, jouissait d'un climat relativement doux. Cependant la disparition des champs de neige de l'Europe entraîne de profondes modifications dans le climat européen qui devint extrêmement froid. Les habitants, fuyant des pannes desormais glacées s'ébranlèrent à la recherche de contrées plus clémentes et, par vagues successives, envahirent l'Europe, l'Inde, l'Iran, et cela dès l'époque où fleurissait dans l'occident européen, la culture magdalénienne.

Il est à peu près démontré que parmi ces peuples très anciens sortis de la Sibérie, paraissent des Hommes de langue aryenne que l'on peut « sans trop grande risques d'erreur confondre pour une bonne part avec le type brachycéphale, jusqu'alors inconnu en Occident ». Parmi eux les Ligures auraient apporté jusqu'aux plages de l'Atlantique l'usage de la pierre polie et celui du métal, cuivre et bronze. Les Celtes auxquels avec juste raison on attribue la civilisation dite de Hallstatt, ont introduit l'usage du fer.

Cependant ni les uns ni les autres, ne sont les inventeurs réels de la métallurgie, qu'il faut attribuer aux Asiatiques autochtones du nord de l'Asie Antérieure. Ces pays étaient alors le foyer métallurgique fournissant tout le Vieux Monde. En passant au nord du Caucase, dans l'immense plaine steppique du sud de la Russie, les peuples émigrés de la Sibérie entrèrent en relation avec les Asiatiques, en reçurent l'usage du métal et l'apportèrent dans nos pays.

C'est par un processus analogue que se produisit, beaucoup plus tard, l'introduction du fer. Les Hallstadiens apprirent la sidérurgie au contact des Asiatiques et se firent devenus des métallurgistes habiles quand vers le deuxième millénaire avant notre ère, ils ont atteint le bas Danube. Là, ils se sont divisés en deux rameaux : les uns, les Hallstadiens proprement dits ont poursuivi leur route vers l'occident, les autres, parmi lesquels se trouvaient les Doriens se dirigeant vers le sud, ont gagné les Balkans, puis la Grèce. Mais, si ces peuples n'ont pas inventé le fer, ils ont propagé activement son emploi industriel et c'est, au point de vue de la civilisation, le fait réel le plus important.

C'est encore aux Asiatiques du nord de l'Asie Antérieure qu'il faut attribuer l'invention de l'écriture. La figuration pictographique primitive de la pensée n'a pas été apportée en Asie Antérieure par les peuples nordiques car elle est antérieure de plusieurs millénaires à leur venue. Elle n'est pas non plus d'origine semitique puisqu'on la rencontre dans l'Elam primitif, chez les Hittites, en Crète, pays qui n'ont jamais été semitisés. Elle est donc d'origine asiatique comme la métallurgie.

Ainsi le proche Orient se présente comme un pays privilégié où les peuples ont rencontré les plus grandes facilités en vue de leur évolution. Ce sont les peuples de l'Asie

Nubie et de l'Égypte qui ont fait les premiers et les plus grands efforts pour sortir de ces steppes glaciales du Nord des races plus aptes, plus combattives qui ont vite rompu leurs chaînes. Et ce sont ces nobles sauvages, plus caressés de la Sibirie par le froid, qui aujourd'hui dominent le Monde.

..

Telles sont ces grandes lignes de ce livre-magistra. On peut dire qu'il résume toutes les recherches, tous les travaux auxquels J. de Morgan a consacré une vie si exceptionnellement active, si remplie de découvertes importantes et de premier ordre. Si l'analyse précédente permet de juger de l'importance et de l'importance des sujets traités, elle ne donne qu'une faible idée de la documentation en se trouvant réunie. Les tables des trois volumes, reproduites en entier, elle même feront saisir aux lecteurs l'extraordinaire richesse des questions envisagées par l'auteur. Mais nous saurons l'importance des développements sur les phénomènes géométriques, géométriques et géométriques quaternaires dans le tome I, on l'a vu aussi avec le plus d'intérêt les chapitres X De l'usage des instruments de pierre et des vestiges préhistoriques, les pages d'égyp. et XI De l'unité des conceptions innées. Je signalerai également dans le tome II le chapitre des chapitres fondus aux consacrés à la préhistoire égyptienne, à l'antiquité royale de Nubie et à la préhistoire de l'Algérie. L'auteur nous fait aussi connaître les populations préhistoriques de l'Assyrie, du Soudan et de l'Afrique centrale. De même dans le troisième volume d'intéressants chapitres présentent ce que nous savons aujourd'hui, de l'industrie de la pierre en Syrie, dans l'Arménie et la Cilicie, dans les contrées de l'Extrême-Orient, Indes, Assam, Birmanie, presqu'île de Malacca, Cambodge, Japon, Sibirie et de l'Océanie et aussi dans les des et les pays continentaux de l'Himalaïa. Un chapitre entier X pp 340-365 est consacré à la question encore si controversée, des origines de l'écriture dans le proche Orient. Enfin, l'ouvrage a été doté d'un copieux Index embrassant les trois volumes.

L'éditeur ne recule devant aucun sacrifice pour présenter dignement cette œuvre monumentale. L'impression est excellente et l'illustration a été particulièrement soignée. Les trois volumes ne renferment pas moins de 3 000 figures gravées en 891 clichés dont la plupart reproduisent les délicates dessins originaux de J. de Morgan. Enfin, 8 magnifiques planches colorées donnent un aperçu des plus belles céramiques égyptiennes et assyriennes.

J. de Morgan travailla vingt ans à l'élaboration de ce livre. Si l'auteur et regrette sans doute pas de la joie de le voir imprimé, on peut penser que la publication de cette œuvre capitale fait le plus grand honneur à la science française.

LOUIS GERMAIN.




2^e Les *signes nouveaux* ⁽¹⁾. À chaque consonne qu'il crut devoir représenter par un signe nouveau, le Phénicien donna l'image de l'*objet à exprimer* dont le nom commençait par le son voulu ⁽²⁾. Il en emprunta les images au cercle d'idées qui le touchaient de plus près : *corps de l'homme* (yeux, bouche, tête, nuque, dents, main), *sa son* (vaissants de porte, crochets, maison), *bétail*, *cheval*, *chameau*, *aiguillon à laufs* *sa nature* (eau, poisson) Or, dans la représentation de ces signes, il suit son goût ou ses habitudes propres, et non le style de ses maîtres égyptiens.

Où et quand naquit l'alphabet phénicien ?

D'après SETHE, il fut créé au Sinai par des « Hyksos ».

Les Hyksos s'emparèrent de la Basse-Egypte, l'occupèrent plus d'un siècle et, de là, dominèrent plus ou moins, même sur la Haute-Egypte, jusqu'au jour où ils furent repoussés vers Canaan par Amosis. Les envahisseurs avaient accepté en partie la civilisation égyptienne et fait graver sur leurs monuments des inscriptions en langue et écriture égyptiennes. Il serait difficile de nier qu'ils aient emporté l'art d'écrire. Or, ces Hyksos étaient les Semites de langue apparemment cananéenne. L'*Épître* de Manthon, dans l'*African* et dans Eusebe, les appelle *Pharaïns* *φαραῖναι* *Pharai*, *Pha*. MEYER ⁽³⁾ n'accorde aucune valeur historique à cette tradition mais SETHE fait remarquer qu'elle dérive de sources égyptiennes contemporaines, où se trouve le mot écrit *Fahu* ⁽⁴⁾.

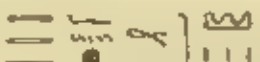
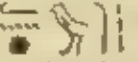
Ce seraient les Hyksos, *Pharaïns* qui, vers le VIII^e siècle, auraient élaboré la manière complexe ⁽⁵⁾ du système d'écriture égyptien, inventé de nouveaux

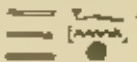
(1) D'après S., la raison qui décida les Phéniciens à préférer, dans certains cas, des signes nouveaux à ceux qu'avaient adoptés les Égyptiens pour rendre tel ou telle lettre de l'alphabet, fut que le nom du signe hiéroglyphique ex.  pour *bouche*  ou sa forme cursive  (lucrat que ne di-mient rien à un esprit néophyte, p. 134-135).

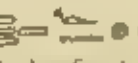
⁽²⁾ C'est le principe d'acrophonie.

(3) *Chronologie égyptienne* (trad. A. MONET, p. 416).

(4) Dans les inscriptions d'Amosis — le pharaon qui chassa les Hyksos — le pays de ces étrangers est appelé *terre ou pays des Fahu*

 (SETHE, *Urkunden*, IV, 10 = Inscrip. de Karnak), *terre ou pays des*  (SETHE, *Urkunden*, IV, 25 3-5 — Inscrip. de Médinet Naout).

Or sous la XIII^e dynastie dans une inscription de Thoutmès II, par exemple, ce mot *Fahu* désigne les gens du pays de Canaan (Par ex. SETHE, *Urk* IV, 138, 5 ).

Cf., sous Thoutmès III,  Dans SETHE, loc. cit., IV, 114, 3) *Can-t* J).

⁽⁵⁾ Dès 3300, au moins se trouvent, dans

signes, bref « cace » l'alphabet qu'ils auraient emporté, au VII^e siècle, au Canaan. L'on il se serait repa... la ensuite... pour à peu... comme « écriture spéciale pour les langues *partes* dans le pays... tant les que *pour les relations administratives* surtout extérieures, on employait la langue et l'écriture babyloniennes.

SEMP est une qu... les découvertes. La Sinaï permettent d'éclaircir les bases de cette argumentation et de formuler les conclusions plus précises.

Dans la presqu'île sinaïtique, à Serabit el Khadim, au Wadi Maghara, FRANKS PERAIN¹ découvrit, en 1905, les ruines d'un temple de la déesse Hathor « d'une de la malachite » et de petits monuments de style *egyptien*, mais de travail manifestement non égyptien. Onze de ces monuments portaient des inscriptions² dont les sept cinquante « autres » étaient les uns hiéroglyphiques et les autres de facture étrange³. Le temple aurait été fondé vers la fin de la XII^e dynastie, donc, vers le fin dix^e siècle avant J.-C., et terminé sous la XVIII^e, donc, au VI^e siècle avant J.-C. Or, c'est entre ces deux dates que tombe l'invasion des Hyksos. La sphinx — représentation traditionnelle des rois d'Égypte — porte des inscriptions hiéroglyphiques et semitiques. Comme rien n'autorise à supposer que celle-ci date existait déjà quand les textes y furent gravés, il faudrait admettre que le sphinx représentait, non pas un roi de la XII^e dynastie, puisqu'ils sont tous bien connus, mais un des pharaons obscurs des XIII^e ou XIV^e dynasties, ou, mieux encore, un roi hyksos, car on ne connaît pas pour peu un pharaon *egyptien* aurait senti le besoin de traduire

l'écriture complexe mi-idéographique, mi-phonétique des Égyptiens, des signes consonantiques. Surtout ainsi que les 24 consonnes y trouvaient. *Die Aegyptier erfanden vor 3000, das Konsonantenalphabet von 24 Buchstaben* (Freiburg, p. 130).

(1) Voir dans ses *Recherches in Sinai* (id 8°, London, 1906), p. 72-85, la relation détaillée avec illustrations.

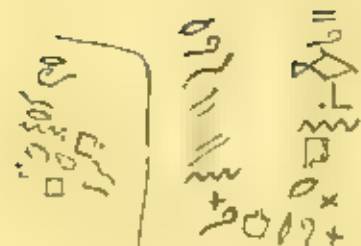
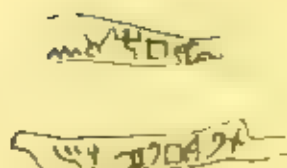
(2) Elles ont été publiées par ALAN G. GARFINKEL et T. ERIC PEAY, *The Inscriptions of Sinai* (in-fol., London, 1917), n° 343-353 pl. LXXII-LXXXIII. Les n° 345-347 sont du temple d'Hathor. Le n° 346 (statuette avec inscription) est au Musée du Caire, 347 (autre statuette) est au Musée du Cinquantenaire, à

Bruxelles.

(3) Ils se réduisent à 32 types, peut-être à 22. SERRAO, *Journ. asiat.*, XVII (1921), p. 135.

(4) Trois autres textes, 356-358, ont été découverts en 1927 par la « mission » K. LAM, ROSE, P. BLANK et Rev. A. W. JOHNSON et transportés par leurs soins au Musée du Caire ainsi que tous les fragments-PERAIN, sauf 343-347, qui étaient déjà dans les Musées. Les n° 149, 350-353 et 355 sont des stèles, probablement commémoratives. La « mission » estime qu'il y a d'autres inscriptions à découvrir et se propose de retourner à Serabit en 1930, avec GARFINKEL et l'abbé BURKE, professeur à l'Université catholique de Washington.

(5) BURKE, *Neuentdeckung. Sinaiisch.*, p. 468.



345

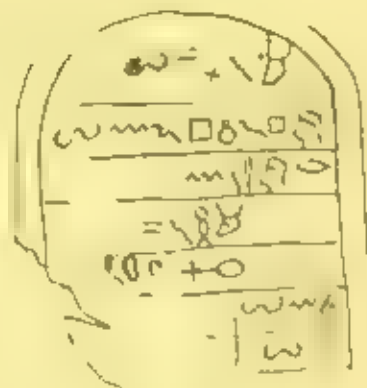
346



347



348



349



350



351



352

mot à mot en semitique une desherbe égyptienne. Le sphinx doit donc dater de la période hyksos et, par suite, toutes les inscriptions aussi, puisqu'elles sont manifestement contemporaines.

Quoi qu'il en soit, on est ne que les nomade des sinaitiques et la nouvelle écriture doivent être attribués à des Sémites venant d'Égypte — les inscriptions bibliques du sphinx et la represse d'aton du dœa Ptah sur l'estèle 3 et en seruant le témoignage — Or, ce fut sous la XVI^e dynastie que la vallée du Nil subit une pénétration de plus en plus considérable de Sémites — cherchant du travail ou du service aux armées et qui firent les précurseurs des Hyksos, et, à partir de la XVIII^e dynastie, que l'Égypte fut de nouveau maîtresse au Sinaï. Ce serait donc entre 1780 et 1580 que des hommes non égyptiens, Sémites venant d'Égypte, purent explorer les mines de la péninsule et y graver les inscriptions sinaitiques ⁽²⁾.

II

Des faits qui précèdent on peut dégager les conclusions suivantes :

1^o L'alphabet « phénicien » est établi vers le Phénicie au xiv^e siècle avant notre ère ⁽³⁾ ;

2^o Il paraît impliquer, dans sa constitution, certaines influences égyptiennes qu'il y aura lieu de serrer de plus près ;

3^o Il serait difficile d'admettre qu'il soit né en Canaan au cours des xv^e - xiv^e siècles — les lettres d'El-Amarna de Tell-El-Amarna de Lakis prouvent qu'à cette époque les scribes du pays écrivaient les textes officiels en langue et en

⁽²⁾ GARDINER, p. 13.

⁽³⁾ Voir BERTH, *loc. cit.*, p. 20-23. D'après BERTH, p. 461, les monuments et l'écriture ne peuvent guère être attribués aux hétéoites du Sinaï, autrement on les trouverait en plus grand nombre dans le pays. Telle est aussi l'opinion de GARDINER, p. 14.

⁽⁴⁾ Pour BERTH (*loc. cit.*, p. 38), les Sémites du Sinaï (qui n'avaient pas habité nécessairement l'Égypte) empruntèrent aux Égyptiens l'idée de l'alphabet, le principe de l'acrophonie et les quatre cinquièmes des signes à

chaque desquels ils donnaient une valeur phonétique et un nom sémitique. Mais, aux yeux du même auteur, les inscriptions sinaitiques actuellement connues ne doivent pas être regardées comme le commencement de l'alphabet sémitique : d'autres inscriptions pourraient révéler d'autres formes.

⁽⁵⁾ Voir R. DODD, *les Inscriptions phéniciennes du tombeau d'Ahtum, Syria*, V (1924), p. 135-157. BERTH, ne tenant pas compte des inscriptions de Byblos, dit : x^e-ix^e siècles (*Urup*, p. 135).

caractères cunéiformes. Loinement expliquer que notre alphabet n'ait pas les voyelles, s'il est de la même époque, puisque les sons *a*, *e*, *i*, *u*, étaient isolés et que les scribes de Phénicie les employaient, non seulement pour les mots « cunéiformes », mais aussi pour les gloses cananéennes. Voici quelques faits :

<i>a</i>	<i>a-ia-r</i> ⁽¹⁾ (Byblos), <i>a-di</i> ⁽²⁾ — <i>a-ihh-mi</i> ⁽³⁾ — <i>a-la-ham</i> ⁽⁴⁾ — <i>a-ra</i> ⁽⁵⁾ (Ta'annak) <i>a-mur</i> ⁽⁶⁾ —	<i>gloses cananéennes</i> : <i>a-pa-ru</i> ⁽¹²⁾ (Byblos) <i>a-ku-li</i> ⁽¹³⁾ (Tyr) <i>a-ra-a</i> ⁽¹⁴⁾ — <i>a-na vi</i> ⁽¹⁵⁾ Megiddo <i>h-ta-a-la</i> ⁽¹⁶⁾ (Ta'annak)
<i>e</i>	<i>e-au-ma</i> (Tyr ⁽⁷⁾ et Jérusalem ⁽⁸⁾) <i>e-bi-iš</i> (Bezyonh) ⁽⁹⁾ <i>šin-e-ze-e</i> (Ta'annak) ⁽¹⁰⁾	<i>e-te-pa-au-mi</i> (Qatna) ⁽¹⁷⁾ <i>i-lu-ra-i-ba</i> (Ta'annak) ⁽¹⁸⁾
<i>i</i>	<i>i-bi-ši</i> (Byblos) ⁽¹¹⁾ <i>i-pu-ur</i> (Tyr) ⁽¹⁹⁾ <i>i-bi-mi-am</i> (Ta'annak) <i>i-ba-mi</i> ⁽²⁰⁾ —	<i>i-ra-ti</i> (Tadmor) <i>ba-ti-i-hi</i> (Tyr) ⁽²¹⁾ <i>mi-ia</i> ⁽²²⁾ (Ta'annak)
<i>u</i>	<i>u-si-ri-ba-ur</i> (Byblos) ⁽²³⁾ <i>u-ba-an</i> (Ta'annak) ⁽²⁴⁾	<i>i-ba-ur</i> (Tyr) ⁽²⁵⁾ <i>u-ku-a-ru</i> (Jérusalem) ⁽²⁶⁾

Le *signe* suivant ⁽²⁷⁾ sur lequel les sons *a* et *i* sont également détachés, a été trouvé dans les couches les plus profondes de Ta'annak :

⁽¹⁾ KNUDSEN, *Die el-Amarna Tafeln*, 84, 15

⁽²⁾ *Ibid.*, 85, 52

⁽³⁾ *Ibid.*, 102, 15

⁽⁴⁾ *Ibid.*, 102, 26

⁽⁵⁾ SKILLON, *Tell-Ta'annak*, n° 1, 4.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, 2, 12

⁽⁷⁾ KNUDSEN, 142, 20

⁽⁸⁾ *Ibid.*, 246, 47

⁽⁹⁾ *Ibid.*, 142, 10

⁽¹⁰⁾ SKILLON, n° 3, 1

⁽¹¹⁾ KNUDSEN, 80, 43

⁽¹²⁾ *Ibid.*, 124, 12

⁽¹³⁾ SKILLON, n° 2, 1

⁽¹⁴⁾ *Ibid.*, 4, 20

⁽¹⁵⁾ KNUDSEN, 1, 33

⁽¹⁶⁾ SKILLON, n° 1, 20

⁽¹⁷⁾ KNUDSEN, 141, 4.

⁽¹⁸⁾ *Ibid.*, 142, 12

⁽¹⁹⁾ *Ibid.*, 147, 28

⁽²⁰⁾ *Ibid.*, 245, 28

⁽²¹⁾ SKILLON, 1, 5.

⁽²²⁾ KNUDSEN, 85, 24

⁽²³⁾ SKILLON, 4, 9.

⁽²⁴⁾ *Ibid.*, n° 1 (sur le côté).

⁽²⁵⁾ KNUDSEN, 147, 26

⁽²⁶⁾ « Mon yeux ». La glose (*hi-na-ia*) marque la forte aspiration cananéenne : *Id.*, 164, 47

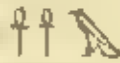
⁽²⁷⁾ KNUDSEN, 151, 36

⁽²⁸⁾ *Ibid.*, 256, 6.

⁽²⁹⁾ Dessin d'après SKILLON, *loc. cit.*, p. 28



A-ta-na-ah-i-ih A
[du]mu *Ha-ab-ši-im* fils de H.
arad *Ne-unu-gal* serviteur de Nargal

D'après H. ZIMMER⁽¹⁾, ce cylindre remonte au temps de Hammurapi, par conséquent vers 2.000 avant J.-C. La présence des signes égyptiens  ne permet pas d'admettre qu'il ait été posé par un Babylonnien : T. A. B. ne

1^o La forme des signes de Byblos, au x^e siècle, n'est pas « rigide » : elle marque une étape de l'évolution de l'alphabet phénicien. Et si cet alphabet est né en « Canaan », il faut que ce soit en un temps où le pays ne subissait pas encore l'influence « babylonienne » : donc, certainement au x^e siècle, peut-être 9^e. Mais, dans ce cas, il est impossible d'expliquer les influences égyptiennes. Cette difficulté n'existe plus si l'on admet que l'alphabet *naquit* entre le x^e et le xii^e siècles⁽²⁾, dans une région située en dehors des influences babyloniennes d'où il aurait passé en Canaan⁽³⁾.

2^o Il n'est pas prouvé que cet alphabet ait été inventé par des « Hyksos », au Sinaï, car aucun témoignage ne permet d'affirmer que les Hyksos aient exploité les mines de la péninsule⁽⁴⁾.

3^o Bien attribuer notre cécilure à des Semites qui travaillaient au Sinaï et qui avaient sous les yeux les inscriptions égyptiennes de Maghara et de Serabit. Mais ces mineurs sémites, en ces lieux et à cette époque, savaient-ils seulement « lire » ? Est-il vraisemblable qu'ils eussent assez d'esprit d'analyse pour faire une telle « invention » ?

M. BÉGIN a prévu l'objection et répondu d'avance que l'« invention » serait plus surprenante de la part des « lettrés », parce que l'alphabet est une simpli-

⁽¹⁾ *Id.*, *Ibid.*

⁽²⁾ SERAFIN (13), dit vers 2500, mais rien ne prouve que les scribes « cananéens » aient pu pratiquement connaître les *signes* assez bien la graphie cunéiforme pour songer à simplifier les voyelles. Or le fait qu'ils ne les ont pas simplifiées a une grande importance dans l'argumentation de M. BÉGIN.

SINAI. — IX.

⁽³⁾ BÉGIN dit le x^e siècle, parce qu'il ne tient pas compte de la découverte de M. MOSE.

⁽⁴⁾ C'est l'hypothèse de M. SERAFIN, et c'est nous son exposé ou qu'il ajoute les mines que nous avons à tes au commencement du présent travail, note 1.

⁽⁵⁾ L'explication ne fut reprise que sous la XVIII^e dynastie.

TABLEAU DES ALPHABETS PHÉNICIENS¹

T A I *	BYZANTIN		Mou des 842	NECHY		SOUTHERN		SYRIAC
	ΑΒΓΔΕΖΗΘΙΚΛΜΝΞΟΠΡ	ΑΒΓΔΕΖΗΘΙΚΛΜΝΞΟΠΡ		ΑΒΓΔΕΖΗΘΙΚΛΜΝΞΟΠΡ	ΑΒΓΔΕΖΗΘΙΚΛΜΝΞΟΠΡ	ΑΒΓΔΕΖΗΘΙΚΛΜΝΞΟΠΡ	ΑΒΓΔΕΖΗΘΙΚΛΜΝΞΟΠΡ	
Α	Κ	Κ	Κ	Κ	Κ	Κ	Κ	Κ
Β	Ϟ	Ϟ	Ϟ	Ϟ	Ϟ	Ϟ	Ϟ	Ϟ
Γ	Ι	Ι	Ι	Ι	Ι	Ι	Ι	Δ
Δ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	
Ε	Ϣ	Ϣ	Ϣ	Ϣ	Ϣ	Ϣ	Ϣ	
Ζ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ	
Η	Ι	Ι	Ι	Ι	Ι	Ι	Ι	ⲁ
Θ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ⲃ
ΙΚ	⊕	⊕	⊕	⊕	⊕	⊕	⊕	ⲃ
Κ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ⲅ
Λ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	ⲅ
Μ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ⲇ
Ν	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	ⲇ
Ξ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ⲉ
Ο	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	ⲉ
Π	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ⲋ
Ρ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	ⲋ
Σ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ⲍ
Τ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	ⲍ
Υ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ⲏ
Φ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	ⲏ
Χ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ⲑ

⁽¹⁾ Cliché R. Dussaud, Syria, V 1924, p. 449.

tification qui met la lecture et l'écriture à la portée de tous. Or la routine ou l'esprit de corps porta l'Égypte à celle laquelle a maintenant sa suprématie en conservant la graphie plus compliquée à laquelle elle était habituée.⁽¹⁾

Ces remarques sont intéressantes, mais il nous semble que la difficulté demeure : les chefs d'équipe de ces gens-là eux-mêmes devaient être par trop incultes pour faire une telle découverte.

7° Mais, en fait, les signes « alphabétiques » du Sinaï représentent-ils une étape intermédiaire entre la graphie égyptienne et les caractères alphabétiques phéniciens archaïques ? Nous ne le croyons pas.

À première vue, on pourrait s'arrêter à six des caractères du *Hadi-Maghara* ce même groupe et à six signes 𐀀 + 𐀁 pour désigner l'adjectif lire 𐀀𐀁𐀀𐀁 𐀀𐀁𐀀𐀁 qui doit signifier « Hathor » à laquelle est consacré le temple de Serabit el-Khadem.

Or 𐀀 et 𐀁 ou $\text{𐀀} + \text{𐀁}$ paraissent bien correspondre à y et r phéniciens archaïques, 𐀀 représentant l'*hataf*, comme on le voit phénicien au VIII^e siècle. 𐀁 est l'un des *lamed* ou l'adjectif « denté » à la forme archaïque du 𐀁 phénicien, dans l'inscription d'Athar, VII^e siècle. Le premier est la reproduction exacte de l'héroglyphe de l'aul, ou égyptien, mais avec la valeur grec *mu* (2). La 𐀁 ne peut être comparée qu'à l'héroglyphe 𐀁 ou 𐀁 qui ont la valeur grec *mu* (3).

On peut se demander pourquoi un Semite venant d'Égypte — suivant l'hypothèse — n'aurait pas choisi, pour le son y , plutôt 𐀀 (le bras) qui, écrit 𐀀 ou le bras ou le trait vertical, avait la valeur y , ou bien 𐀀 (colonne) qui, écrit ainsi ou bien 𐀀 ou 𐀀 , se prononçait y (4) et pour le son T l'un des T égyptiens 𐀀 ou 𐀀 .

(1) Il nous dit que les « lettres » phéniciennes familières avec les écritures compliquées des Babyloniens et des Égyptiens ne songèrent pas à les simplifier, et il rappelle que les « lettres » chinois d'aujourd'hui sont animés du même esprit à l'égard de leur écriture nationale. *Ibid.* cit., p. 30.

(2) Ce « mot » est gravé sur l'épaule du sphinx (n° 343). Si la lecture est exacte, c'est à Hathor que le sphinx était dédié. Le mot est précédé de 𐀀 (n° 345 et 346) = à la 𐀀𐀁𐀀𐀁 . D'après Stron, au moins 3 fois n° 348, 353.

(3) Ici, nous aurions, à la manière égyptienne, le double mot *ad-der* 𐀀𐀁 𐀀𐀁 pour lequel correspondre au T sad-sémitique qui est 𐤏 , c'est-à-dire l'article que les Hébreux emploieront toujours pour désigner la déesse 𐤏𐤁𐤏𐤏 et qui serait correctement omis quand le mot est précédé du 𐤏 : $\text{𐤏𐤁𐤏𐤏} = \text{𐤏𐤁𐤏𐤏}$.

(4) En transcription hébraïque 𐤏𐤁 .

(5) Justification dans ENMAN-GUNAW, *Wörterbuch*, t. 1, p. 156, 161, 163.

(6) En transcription hébraïque 𐤏𐤁 .

Dans le même groupe Σ Γ , \square ou ω " ressemblent peu au \mathcal{S} phénicien ar ha pa. Ils peuvent faire songer à l'égyptien 𓂏 et 𓂐 qui se prononcent l'un *het* et l'autre *pa* et représentent les fondations d'une maison, mais ils n'ont jamais la valeur de B ni celle de P. L'égyptien P est écrit 𓂑 . Des Hyksos s'étant l'Égypte n'auraient ils pas rendu τ par 𓂑 *jande*, qui, présentement, avait la valeur B? Tous ces mots *bras* ou *donne*, *jambe*, *demi-cercle* des grœnt les objets aussi usuels : *maison*, *ail*, *marque*.

Quant au γ les Égyptiens le rendaient par 𓂒 . La forme adoptée au Surin s'il s'agit de L est comme γ et \mathcal{L} et peut, à la rigueur, par cette dernière forme être rapproché de L phénicienne.

En somme la lecture 𓂒 peut être bonne pour probale elle ne s'impose pas absolument.

On n'a pu relever au Surin, aucun autre *groupement* de signes constituant un mot dont l'évidence s'impose ⁽⁴⁾.

Si l'on se tient compte que de la forme extérieure, on peut faire d'autres rapprochements mais il est bien entendu que la seule ressemblance des formes n'autorise pas, par elle-même, à conclure à l'identité des signes. Du fait que l'on peut rapprocher des consonnes phéniciennes archaïques il ne résulte pas que les Semites du Surin eussent trouvé un commencement d'alphabet.

⁽⁴⁾ Correspondant au Σ d'après GARDNER, *loc. cit.*, p. 14, COWLEY, *The origin of semitic alphabet* (in JEA, III (1916) p. 19; SUTCLIFF, *Veneti*, p. 440. Il faut ajouter cette autre forme 𓂑 dans laquelle Burin voit aussi un B (loc. cit., pl. 1).

⁽⁵⁾ Burin le lit tantôt B (n° 336, 337, 338), tantôt P, n° 333. Le signe lu P est plus petit que celui qui est lu B. mais aux n° 340 et 338, l'un des deux signes correspondants est aussi petit que l'autre, et pourtant tous les deux sont lus B. Pour justifier les variantes d'un même signe, Burin fait cette remarque qu'à cette étape de l'alphabet, les signes n'étaient pas encore rigoureusement conventionnalisés, ni les détails rigoureusement déterminés, il suffisait que le signe permit d'identifier l'objet (dans le cas présent, une maison), et parfois, il faut aussi tenir compte de la condition maté-

rielle de la pierre sur laquelle les signes sont gravés (p. 12). Mais, même sous la benédiction des justes observations, l'accord n'est pas toujours facile sur l'identification de certains signes. Citons, à titre d'exemple, le n° 33 de Burin qui serait un *bet* d'après ULLMAN, *The Origin*, p. 44

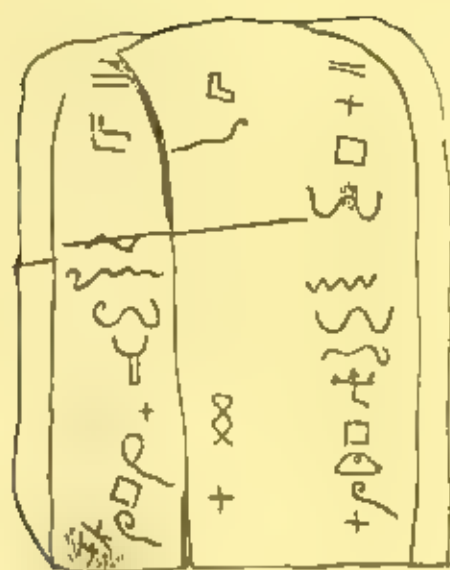
⁽⁶⁾ Par exemple 𓂒 était écrit 𓂒 𓂒

Thulcud III, *Urkund.*, IV, 700, l. 7; etc.);

Lilys 𓂒 𓂒 (XIX^e dynastie.

cf. EHRHARDT, *Wörterbuch*, II, 411), Alep : Hy-r-bw Hy-r-b, Hy-r-by (dans Ramestall, etc.

⁽⁷⁾ Signalons cependant, dans la lecture Burin, 𓂒 pour 𓂒 , n° 331, 332, 30, n° 334, 333; 𓂒 (nom propre), n° 340, 334, 352, 353, 333, n° 350, 351; 𓂒 n° 346, 349; mais ces lectures ne s'imposent pas



353



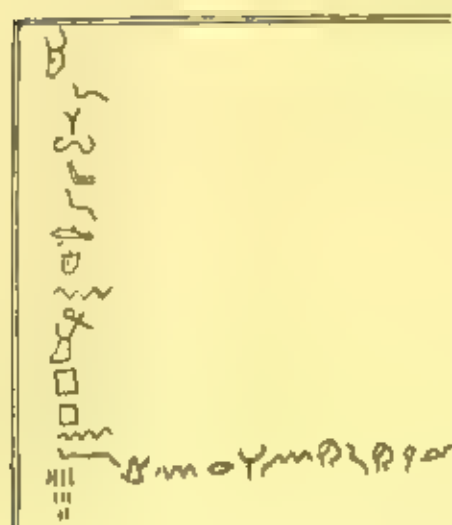
354



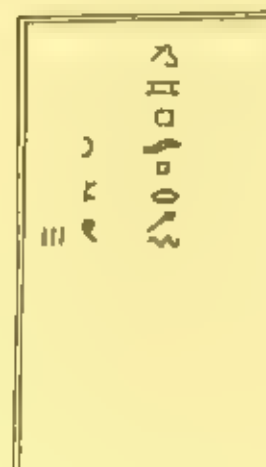
355









356








357



358

Le *Š* du Sinaï pourrait être considéré, théoriquement, comme une forme de transition * entre le *Š* égyptien et l'*aleph* de Byblos, sans doute ce dernier ne représente plus que les cornes de bœuf, à moins qu'on ne préfère admettre que la tête est *curieusement* réduite au trait vertical — mais cette *réduction* et cette *position* peu naturelle ne constituent pas une objection contre la dérivation de la tête de bœuf. Au pays de Canaan, à l'époque dont nous nous occupons, le signe cunéiforme  ne ressemble pas à un volatile, et pourtant il derive sûrement de l'archaïque  ou  de même le signe  ne ressemble guère à un vase sur son support, il derive pourtant de  (6) et  (7).

Le (8) peut bien être une *main* * et correspondre à l'hiéroglyphe égyptien de la main  redressé. Le fait que le signe d'une écriture est *debout* — *conché* — en sens dessus-dessous par rapport au signe correspondant dans une autre écriture ne constitue pas une objection. Rappelons, par exemple, au Sinaï, pour le *π* = *γ* = *λ*,  pour le *π* = *λ*,  et  pour le *λ* = *γ* = *λ* et *λ* en « Phœnicien », pour *π* + *Aluram*), *λ* = *Mess* et *Nora* = *λ* (en *hîrî*). Mais faut-il donner à (8) la valeur *D* comme au  égyptien ? L'ARABE *SERUE*, BENIS lui attribuent la valeur *qad* ; LILLYMAN * la valeur *caph* — *paume de la main* †.

On peut hésiter à considérer le *λ* de *Aluram* comme non un avec l'attache cursive du poignet.

Les signes *γ*, *γ*, *γ*, peuvent se rattacher à *λ* ou *λ* dans *Aluram* bien que la haste de ces derniers soit nettement inclinée vers la gauche. En égyptien, on ne peut guère songer qu'au *γ* comme correspondant, mais ce signe a une tout autre valeur : *šnt* = *appui*, *phier*.

(6) SOTTAS, loc. cit., compare le signe à l'*aleph* mobile (l'inscription d'*Aluram* ne devait être découverte par M. MONTET que deux ans plus tard, quand SOTTAS écrivait son article, et il admet que le premier soit de trait d'union).

(7) WINCKLER et ABEL, *Thonias El Amarna*, 90, 10.

(8) BLAU, *Monum. A., Obo.*, 1, 2.


(9) *Découvertes en Chaldée*, pl. 1 bis, n° 1, Rev. IV, 1.

(10) WINCKLER et ABEL, loc. cit., n° 36, col.


11, 20, etc.


(11) Tablette 27 de Pennsylvanie, reproduite dans BARTON, *Babyl. Writing*, p. VIII.












(12) *Délégation en Perse*, II, p. 120, l. 2.












(13) Manière assez naturelle de la figurer. Voir, par exemple, à Elâ sur une tablette archaïque  LANGEON, *RIE*, I, I, pl. XXXI, n° 1.




(14) Loc. cit., p. 347.








(15) Pour LILLYMAN, loc. cit., c'est le  qui correspond au *γ* et (*main poignet*, GASTON, *LXIV*, 22, bras, JÉRÉMIE, XXVIII, 12).





— ressend le assez au *lagon* d'Ahiram, mais ne paraît devoir se rattacher ni pour la forme ni pour la valeur au « triangle » hiéroglyphique égyptien  — *lm*.






,  du Sinait rappellent l'hiéroglyphique égyptien  = *nm*. On peut les rapprocher aussi du *nm* phénicien car, si nous avons, aux VII^e et VI^e siècles, à Byblos  (Ahiham),  (Ahiham et Ahiatal); à la fin du IX^e siècle, à Naqat  (Zephthi),  (kalam), nous trouvons entre deux vers 842 avec Mesa  dont la forme, moins éloignée de celle du Sinait ne paraît pas être primitive. Mais l'hiéroglyphique égyptien  N^o 414 le signe est triple , il se prononce *nmn* — ce qui pour peu qu'il serve maintenant il pas songer aussi naturellement à  qui est l'M égyptien⁽¹⁾.



 l'Égyptien  = *nm* compt.     *hmt* — *hmt*, l'œil ren-
ren.    *hbt* : compter, hébreu :  ; mais on ignore la valeur du signe
sémitique. En égyptien le *nm*  se voit aussi pour rendre le *nm* aussi :




    *Hatti*; hébreu , le pays des Hittites.




















Semblable rappelle  de *Mesa* en égyptien, c'est *h* qui correspondait à *h*, sous le Nouvel Empire, de ce presque *h* *h* que nous parlons, ainsi    *hdm* : escalier, hébreu    *hdm*, le héra⁽²⁾.

Pourtant elle équivaudrait si pas absurde car on a, dès l'Ancien Empire, par exemple, le verbe *carer* écrit en égyptien avec ce même signe et le déterminatif « acérésique »  *ahp* = d'herminette, et, en hébreu    *ahp*.

   La ressemblance avec l'égyptien  est frappante — mais quelle est la valeur sémitique ? On aurait pu prendre tout aussi bien .

 peut faire penser au  d'Ahiham.

 , rappelant l'égyptien  (le serpent allongé) qui se transcrit *h*, *d* ou *dy*⁽³⁾, nous paraît différent du *nm* de Byblos.

  peut rappeler l'hiéroglyphique  *lht-qm* *ml-dm* = *qm*, ou mieux peut être, l'*lht-qm*                

LES HÉBREUX SONT-ILS LES INVENTEURS DE L'ALPHABET ? 29

TABIEAU COMPARATIF

Phénicien	Assyrien	Égyptien	Chaldéen	Sémitique	Hebreu	Grec	Latine
א	ככ	כ	א	ה	א	α	Α
ב	גג	ג	ב	ב	ב	β	Β
ג	דד	ד	ג	ג	ג	γ	Γ
ד	הה	ה	ד	ד	ד	δ	Δ
ה	ווו	ו	ה	ה	ה	ε	Ε
ו	זז	ז	ו	ו	ו	ζ	Ζ
ז	חח	ח	ז	ז	ז	η	Η
ח	טט	ט	ח	ח	ח	θ	Θ
ט	י	י	ט	ט	ט	ι	Ι
י	כ	כ	י	י	י	κ	Κ
כ	לל	ל	כ	כ	כ	λ	Λ
ל	ממ	מ	ל	ל	ל	μ	Μ
מ	ננ	נ	מ	מ	מ	ν	Ν
נ	סס	ס	נ	נ	נ	ξ	Ξ
ס	עע	ע	ס	ס	ס	ο	Ο
ע	פפ	פ	ע	ע	ע	π	Π
פ	צצ	צ	פ	פ	פ	ρ	Ρ
צ	קק	ק	צ	צ	צ	σ	Σ
ק	רר	ר	ק	ק	ק	τ	Τ
ר	שש	ש	ר	ר	ר	υ	Υ
ש	תת	ת	ש	ש	ש	φ	Φ
ת			ת	ת	ת	χ	Χ

ne s'impose ni avec le *daleth* ¹⁰, ni avec le *samek* ¹¹, ni avec le *nun* ¹².

○ et o peuvent-ils être rapprochés de \Leftarrow et \int *bouche*, en égyptien (Muran \int), \int Mesa \int ? Cela nous paraît douteux. Mais on songera, naturellement, au sabéen \int , o.

\int " \int u'h "

L'étude de l'écriture sud-sémitique n'apportera-t-elle pas au problème qui nous occupe des éléments de solution ¹³ ?

On a fait remarquer depuis longtemps ¹⁴ — et cela demeure vrai même après les découvertes de Byblos — que si la graphie sud-sémitique ressemble à la phénicienne pour α , β , γ , δ , ϵ , et peut-être ζ , η , elle s'en écarte beaucoup pour θ , ι , κ , λ , μ , ν , ξ , \omicron , elle paraît, au contraire, se rapprocher de l'égyptienne et de la syriaque pour les consonnes suivantes :

I. le *sabéen* \int ressemble plus à l'égyptien \int qu'au phénicien Δ , Δ

II. en *sabéen*, on a trois signes de formes assez semblables

$$\begin{array}{lcl} \Upsilon \text{ ou } \Upsilon & = & \pi \\ \Psi \text{ ou } \Psi & = & \eta \\ \Psi \text{ ou } \Psi & = & \zeta \end{array}$$

C'est du Ψ ou Ψ , naturellement, que l'on pourrait rapprocher \int ou \int . Vous sommes bien loin du \int ou \int phéniciens d'Muran.

En Égypte \int = *haut et jeter*. Dans le premier cas, η se prononce η et, en toutes lettres, s'écrit Δ \int \int ; dans le second, ζ η ou \int \rightarrow \int . On peut donc songer, *théoriquement*, à la valeur π pour le signe sinaitique Ψ .

B. le *sabéen* \int ressemble plus au sinaitique \int ou à l'égyptien \int qu'au phénicien Δ , Δ , etc.

C. le *sabéen* \int ressemble plus au sinaitique \int \int qu'au phénicien \int , etc.

P. le *sabéen* \int o ressemble plus au sinaitique \int , \int ou à l'égyptien \Leftarrow , \int

¹⁰ Cowley, loc. cit.

¹¹ Suter, *Neuchâtel*, 446.

¹² Gardiner, loc. cit., p. 14.

¹³ N°353.

¹⁴ M. Suter l'a pensé, loc. cit., *Die neun*, par. 10.

¹⁵ Par exemple, J. HALÉVY dans ses *Études sabéennes*, parues au *Journal Asiatique*, 1873, 1875.

¹⁶ En lettres bédouïques : π .

¹⁷ En lettres hébraïques : π .

qu'au *phénicien* \aleph , \beth , etc. — nous rappelons qu'en égyptien le \equiv sert aussi pour L.

Cela fait cinq signes, en admettant pour chacun d'eux la ressemblance suggérée ¹⁴.

D'autre part, la forme de neuf ou dix consonnes paraît ne pouvoir se rattacher directement à aucune des graphies égyptienne, sinaïtique ou phénicienne ; ce sont \aleph , \beth , γ , δ , ζ , peut-être η ; et pourtant, suivant l'hypothèse sinaïtique, il y aurait au Sinaï un \aleph , un \beth , un γ , un δ ; le sud-sinaïtique aurait donc pu les imiter. Il convient d'ajouter que la graphie sud-sinaïtique n'a pas suivi la phénicienne dans la manière si simple de distinguer le \aleph du \beth en entourant le premier, ou \aleph , l'un cercle \circ dans le \oplus — ce qui fut réalisé à Byblos au ^{xiii}^e siècle, avec Ahiram.

\aleph , \beth , γ , δ , peut-être aussi η et ζ , paraissent dériver de l'alphabet phénicien archaïque.

En résumé :

1° Nous avons plus de signes sinaïtiques ¹⁵ qu'il n'y a de lettres dans l'alphabet sinaïtique ;

2° Quelques signes seulement ressemblent aux lettres de l'alphabet phénicien archaïque ;

3° Un seul groupement de signes sinaïtiques est reproduit plusieurs fois avec quelques variantes insignifiantes ;

4° En lisant ce groupement de signes d'aspect hiéroglyphique d'après la valeur des signes *phéniciens* archaïques qui leur ressemblent ou dont les *noms* traditionnels signifient l'objet figuré — on peut obtenir $\aleph\beta\gamma\delta\zeta$ — ce qui conviendrait bien à la dame $\aleph\beta\gamma\delta$ ou déesse Hathor ;

5° Parmi les autres signes, il en est qui ressemblent à des hiéroglyphes égyptiens, mais on ne peut dire avec certitude quelle est leur valeur ;

6° Il semble que ces signes dérivent des hiéroglyphes consonantiques qui se trouvaient en fait dans le système complexe de l'écriture égyptienne.

¹⁴ Voir notre tableau.

¹⁵ Même en admettant les diverses causes de simples variantes énumérées par L. H. G. (p. 323, n° 5).

¹⁶ Sans oublier qu'on ne peut exiger une ressemblance absolue, soit parce que l'alphabet

phénicien archaïque témoigne déjà d'une évolution, soit parce que ceux qui auraient introduit l'alphabet (?) sinaïtique ou Phénicie ne l'auraient pas copié directement sur les monuments de la péninsule. La remarque de Ullmann à ce sujet nous paraît inutile (p. 324).

7° Mais en admettant les valeurs plus communément admises, on aboutit à des lectures pour le moins douteuses⁽⁴⁾.

8° Les traductions de textes, toujours contestables, sont parfois particulièrement divergentes suivant les auteurs.

Citons le n° 349

Trad. BERTH :

« M-Š, head of the stone-setters, has erected this libation (vase)-altar (?), arise, now, »
« Do arise... the brother of the prince (of thy devotee). » M-Š... -Š »

ou bien :

« I, T-Z, have appointed M-Š as head of the stone-setters, arise now, etc »

Trad. GARDNER

« Ich bin Hššpšwthnqšm. Oberster der Steinarbeiter (vom Sinai ?) Hauptmann des Tempels der Mo'no(h) [und] des Jahu [vom] Si[n]ai. (Du), Me[oh] [u]b-Be[']a[']let Hšš (?)pšw(?)hš(?)mjm. Du warst freundlich, hast mich gezogen (gegriffen) aus dem Aile »

Und [du hast mich gesetzt über] den Aussempel d[er] M

Welcher auf Sinai [ist]

Par conséquent on ne peut dire autre chose sinon que le système d'écriture égyptienne a inspiré, peut-être, quelquefois, l'écriture sinaïtique.

Platonius écrivait en 1900⁽⁵⁾, puis il fallut envisager la possibilité que l'alphabet sud-sémitique descendit, non pas d' l'alphabet de Mesa ou d'une écriture différente et peu datée, mais plutôt d'une écriture beaucoup plus ancienne, écriture de caractère alphabétique à ramons pour l'essentiel. Il ne nous paraît pas que l'on puisse encore préciser davantage⁽⁶⁾.

⁽⁴⁾ Signalons, par exemple, dans la lecture BERTH, au n° 345 : le bath écrit de deux manières différentes, et de trois manières, au n° 353 ; n° 351, col. II : le rē, n° 351, col. I : le nun, n° 350, col. I : le šin, la 1^{re} et la dernière nun, col. II : le lamed, n° 351 : le 1^{er} et le 2^e lamed, ligne horizontale : 𐤀𐤁𐤁𐤁 ; n° 358, la 1^{re} mem, le lamed de 𐤀𐤁𐤁𐤁.

⁽⁵⁾ Z. D. M. G., t. LXIII, p. 191, cité par GARDNER, *loc. cit.*, p. 4.

⁽⁶⁾ BERTH admet que l'écriture sud-sémitique s'est séparée de l'écriture cananéenne archaïque dont l'écriture sinaïtique représente une ancienne, sinon la plus ancienne phase évolutive (*Ide. neuant.*, p. 101), et ce la séparation se serait produite, non pas au pays « égyptien », mais en Canaan (*loc. cit.*, p. 404). C'est là que se serait définitivement constituée l'alphabet phénicien, dans les temps antérieurs à la pénétration Israélite ; peut-être la ville de Dabir, dans la tribu de Juda, aurait-elle joué un rôle dans cette œuvre, d'où son nom antique de « ville de l'écriture » 𐤁𐤁𐤁𐤁 𐤁𐤁𐤁𐤁 (LXX : 𐤁𐤁𐤁𐤁 𐤁𐤁𐤁𐤁 𐤁𐤁𐤁𐤁𐤁𐤁, *ibid.*, t. V, 4). Le BERTH rappelle qu'au 3^e siècle avant J.-C., sous Hamaš II, le Papyrus Ananias (II, 22, 5) mentionne, parmi les villes palestiniennes, une Bt-šr « maison de l'écriture » (*loc. cit.*, p. 405) ; mais d'après lui, l'alphabet phénicien, découvert ou inventé en Égypte par un rameau sémitique habitant ce pays, aurait été apporté en Palestine au commencement du 4^e siècle.

Quant à l'alphabet phénicien l'hypothèse — par le fait de l'iver de l'écriture égyptienne par l'intermédiaire d'un alphabet sinaitique ne nous paraît pas suffisamment établie. Dans l'alphabet en question, quelques signes ressemblent à des hiéroglyphes égyptiens et quelques-uns à des caractères de l'alphabet phénicien — pour obtenir la lecture *יְהוָה* la seule qui puisse impressionner, il faut donner à chacun de ces signes la valeur phonétique de certains alphabets dont le nom traditionnel signifie l'objet *yod, yod, he, sepe sinaitique*, mais rien ne prouve qu'il s'agisse d'une règle générale. Les résultats auxquels son application a abouti sont si discordants. D'autant plus qu'on n'a pas démontré que tels ou tels signes ne sont pas des ideogrammes ou signifiants ou même des déterminatifs¹. C'est pourquoi, à notre sens, on peut douter encore de l'existence d'un alphabet au Sinaï. Toutefois, si les ressemblances constatées ne sont pas toutes fortuites, on pourrait admettre une tentative de simplification suggérée par la valeur alphabétique de certains hiéroglyphes égyptiens.

CHARLES-F. JEAN

⁽¹⁾ Usselman rejette catégoriquement les uns et les autres (*The Origin*, p. 321); Kauter admet trois fois le déterminatif pour *יְהוָה* aux n° 348, 353, 354. On trouvera, dans H. GUTMANN, *Alt-hebräische Inschriften von Sinai* (In-4°, Hannover, 1923), d'excellentes photographies des monuments — 41 planches sur 23. On pourra constater combien il est difficile, parfois, de savoir si les traits sont des signes ou des « défauts » de la pierre. L'auteur (p. 63-72) croit avoir trouvé non seule-

ment le nom de Jahwe (*Jahu* et celui du Sinaï, dans le passage que nous avons cité, mais aussi un autre nom propre qu'il a rapproché de celui du Législateur des Hébreux (p. 32-36). Quant aux identifications de signes, elles ne s'imposent pas; voir, par ex., *lamed* dont la graphie ouest sinaitique est si constante, *yod, nun, samakh, pade*. GUTMANN ne se réfère pas aux inscriptions de Byblos: ni l'alphabet d'Abydos, ni celui d'Abila ni ne figurent dans son tableau.

L'autre particularité est de présenter au public la technique du trou rond qui mène jusqu'au sanctuaire la seule Église de ce genre le pape M. Morel pour y insérer ne sait-on pas ? — comme des exemplaires en terre cuite — en Mosquée — la cavité servant elle simplement pour y déposer des offrandes ?

dont les déclarations sont dignes d'une entière confiance, je suis à même non seulement de confirmer cette origine, mais encore de la préciser. Le sphinx provient de Beyroth même. Il a été déposé au cours des travaux de fouillations d'un immeuble miné, pal situé tout près le *Robinson*, parle dont on voyait



F. 4. 1

encore les vestiges d'un vieux ansépone. Nous donnâmes également fig. 1, un croquis où, encadré d'un double trait noir, se voit l'emplacement exact de la trouvaille et de l'édifice aujourd'hui relevé par obélisque pour longtemps le champ de fouille que l'on aurait pu y ouvrir. Ces fondations furent creusées de la fin juillet à la fin septembre 1926. C'est lors à cette date que remonte cette découverte. Le sphinx fut acquis pour une faible somme par un marchand d'antiquités qui le garda dans sa collection jusqu'au moment où il eut l'occasion de s'en débarrasser pour un bon prix (100 livres st.) de la gâchette.

ici, tout comme à Byblos. Le schéma du système que l'on peut inférer de

la trouvaille de ce sphinx, était campée sur un tronc, au sud d'un havre qui, comme aujourd'hui, devait servir de port. Pour les marines anciennes, la condition essentielle d'un port est un bassin abrité des vents du large. Sur la côte syrienne, la navigation à voile est commandée par le vent d'ouest. La nécessité de fermer le bassin au couchant a déterminé l'emplacement de ses ports qui, tous, tant anciens que modernes, à l'exception d'Alexandrette que la profondeur de sa baie met un peu à l'abri des vagues, ont une entrée face au nord. Pour ceux du littoral palestinien, on se reportera à l'excellent article de Père Abel¹. Ceux de la côte syrienne n'ont pas encore été décrits, mais les cartes marines donnent le plan des ports modernes qui, dans presque tous les cas, sont approximativement les mêmes que ceux des anciens ports.

Il n'est pas de mieux que des fouilles sur une large échelle feraient apparaître à Beyrouth d'autres documents originaux de la vallée du Nil, voire même toute une installation bâtie au sein de la ville par les trahipants égyptiens. Peut-être la curiosité de quelque fouilleur lui fera-t-elle explorer un jour ce coin de terre. Les précisions que nous apportons ici sur le lieu de la trouvaille d'un important document d'époque XVIII^e dynastie n'ont d'autre but que de fixer un jalou en vue de cette exploration éventuelle plus ou moins lointaine de l'ancienne Béryte.

Quant à la feuille d'or au nom d'Aménemhat IV, elle aurait été trouvée à Gehel. On dit qu'elle a été volée lors des derniers travaux à Beyrouth, et ailleurs aussi, un peu nombreux les bijoux anciens qu'offrent les antiquaires sont donnés comme provenant de Byblos. Cette origine est la garantie d'authenticité que fournissent les marchands d'antiquités et beaucoup de touristes s'y laissent prendre, quelques uns volontiers. Il me paraît surprenant que ce pectoral provienne du tombeau d'Achmout exploré par M. Montet, car celui-ci s'est entouré de précautions telles que les fuites étaient matériellement impossibles. D'autre part, il serait étrange qu'un objet d'une espèce aussi nombreuse et d'écoulement si facile, trouvé en 1924, n'ait été mis sur le marché qu'à la fin de 1927. Le document aurait été aussi bien en situation en tout autre point de la fouille. Il peut provenir de Beyrouth, la découverte du sphinx le prouve, ou de tout autre site.

MAURICE DUNAND.

¹ *Le littoral palestinien et ses ports*, in *Revue biblique*, 1914, p. 355-360.

FOUILLES DE L'ECOLE ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE DE JERUSALEM

EFFECTUÉES A NEIRAB DU 12 SEPTEMBRE AU 6 NOVEMBRE 1927

PAR

LES RR. PP. ABEL et A. BARROIS

(Second article)

Après le coup d'œil jete précédemment sur la nécropole de Neirab, il reste à dresser l'inventaire des objets épars dans le sol du cimetière, et plus ou moins en relation avec les sépultures. Il n'est pas toujours facile, en effet, de rattacher tel ou tel objet au mobilier d'une tombe déterminée : cela n'est guère possible que lorsque il s'agit de bijoux placés sur le cadavre lui-même. Les mêmes pièces de mobilier peuvent se trouver à une distance plus éloignée du corps, elles ont pu être déplacées à la suite de bouleversements quelconques, creusement de nouvelles tombes dans le voisinage, mouvements de terrain, infiltrations, etc. — enfin, dans la fouille elle-même, ce sont ces objets que l'on découvre d'abord, pêle-mêle, et lorsque l'on atteint la sépulture elle-même, quelles que soient les précautions prises, il est souvent difficile de leur attribuer une certaine.

Nous ne pouvons songer à établir ici un catalogue complet vu le grand nombre de pièces trouvées. Cela nous entraînerait d'ailleurs à de fastidieuses redites. Nous examinerons donc les types principaux, sans nous interdire, éventuellement, un retour sur les objets déjà décrits avec le mobilier des tombes.

GÉNÉRIQUE

Nous ne reviendrons pas ici sur les pièces déjà étudiées, et dont les principaux types ont été groupés dans les planches LIV et LVX. Ce sont les produits d'un art indigène — syncrétiste ou si — découlent de fortes influences mésopota-

menues et dans lequel se développent de plus en plus les formes et les procédés de l'art occidental.

On peut répartir les potes en 4 groupes :

1^{er} Pithoi unis ou à bandeaux, tels que ceux qui figurent dans les tombes n^{os} 6, 25, 67, 70 et n^o 111 (ce vase d'égout a le goût de la série) : un énorme pithos à large ouverture et à petit fond cylindrique, avec à son premier tiers d'un bourrelet de corde et quatre cordes digitales montant au collet (n^o 111, il mesure pas moins de 1 m. 41 de haut, et son grand diamètre est de 0 m. 63) (pl. LIV, a et pl. LIII, c). Il est dressé sur pleine terre et rien n'indique qu'il ait été en relation avec une sépulture. Il faut en dire autant des n^{os} 12, 29, 41, 48 et 51.

2^e Potes à deux anses, tels que l'urne cinéraire trouvée dans les débris du rempart et le vase à offrande en relation avec la sépulture n^o 67.

3^e Jarres-torpillés et leurs variantes : nous en avons déjà longuement parlé ;

4^e Cruches à une seule anse, de dimensions très variables : à base circulaire (n^{os} 36 et 39) ou à fond arrondi (n^o 1 bis et n^o 23) ; cette dernière n'est en relation avec aucune tombe (pl. LIV, k).

Au lieu poterie locale et contemporaine de la nécropole viennent s'ajouter des potes importées et importées, telles que la gourde trouvée dans le sarcophage n^o 11, laquelle est certainement chypriote. Mentionnons un grand plat de terre, à bec versant, d'une terre bien homogène et remarquablement lisse qui figure au plan sous le n^o 34 (pl. LIV, l et pl. LXX, c) : est un bon spécimen des premiers temps de l'époque hellénistique, ainsi probablement qu'une sorte de cruche à fond arrondi, à une anse renforcée à sa partie supérieure (n^o 39) (pl. LIV, d et pl. LXX, e) qu'un minuscule petit flacon décore d'un bandeau peint (fig. 5, d).

Parmi les rares potes de menuue céramique qui nous soient parvenues attachés citons un ovale figurant un herisson, recouvert d'un émail au jour d'un très riche et fines, un oigae représentant de la faune loterie égyptienne à cette époque (fig. 5, a). Le thème en est classique : ce vase a ses pareils dans plusieurs collections (cf. *Capitulum Antiquum Paq. Bas.*, II k, pl. 1, n^o 2 voir l'énumération faite par M. Maximova, *Les vases plastiques*, dans *l'Index analytique*, p. 213). Nous rencontrerons d'ailleurs à plusieurs reprises des échantillons de la petite industrie égyptienne.



Céramique de Netrah

Décor en relief. — Les observations qui suivent portent sur des tessons appartenant à de la même vaisselle; les pièces importées sont assez nombreuses. Une série de fragments en terre blanchâtre, assez poreuse, à décor géométrique grossier allant du noir au bistre, relevant peut-être d'une industrie locale contemporaine ou du peu antérieure à la nécropole et vraisemblablement dominée par des influences occidentales (fig. 8, a, b, c, d, e).

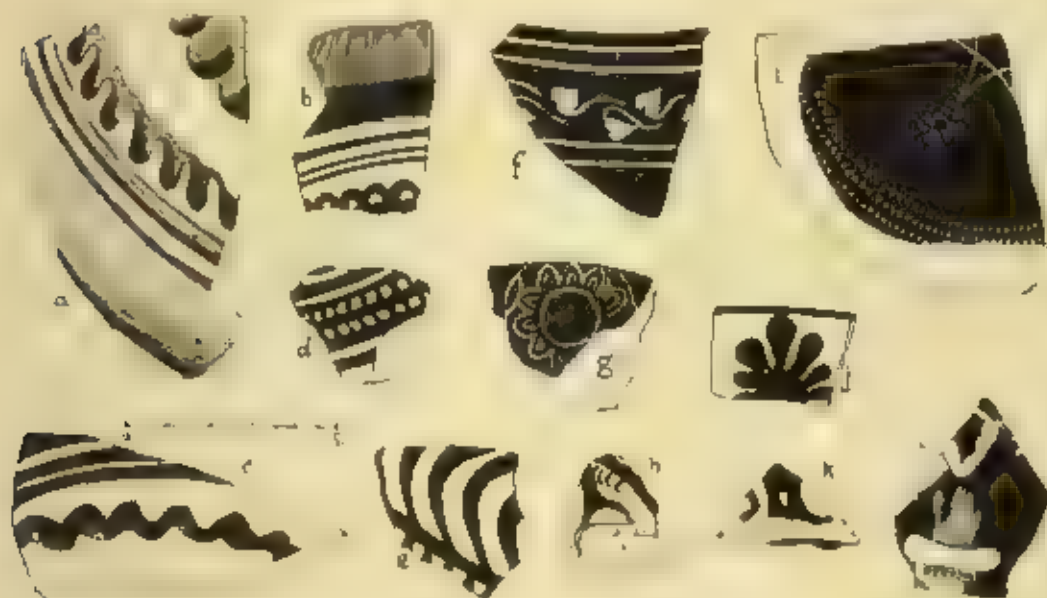


FIG. 8. — Poterie à décor peint et à décor imprimé.

Un rebord de vase en fine terre brune lissée, ornée de rinceaux et de feuilles de terre blanches en creux, est un élégant spécimen de l'art syncrétiste de la période hellénistique (fig. 8, f).

La poterie grecque des *v*^e au *ii*^e siècles est représentée par de la vaisselle vernissée noire (amphorique) à palmettes imprimées (fig. 8, g, o), et par quelques fragments de fabrication attique; décor noir sur fond rouge (fig. 8, g, h, j, k), ou inversement (fig. 8, l). Bien que mutilé, ce dernier fragment (attique du *v*^e siècle) laisse deviner une scène de sacrifice: un joueur de flûte se tient en face d'un autel d'où s'élèvent des flammes en relief rouge.

Enfin un certain nombre de tessons provenant de vases d'assez grande dimension, d'une pâte blanche très poreuse, sont ornés de décors géomé-

lriques en creux (fig. 9, b, d et e). Ils s'apparentent évidemment, par leur matière et leur cuisson, au grand pithos blanc de la tombe n° 6. Je rangerai également dans ce groupe un fragment portant un nom grave en caractères araméens contemporains de ceux qui figurent sur la tranche des tablettes trouvées il y a un an et qui ne peut se lire que *gaw-joran* (fig. 9, c). Cette céramique,

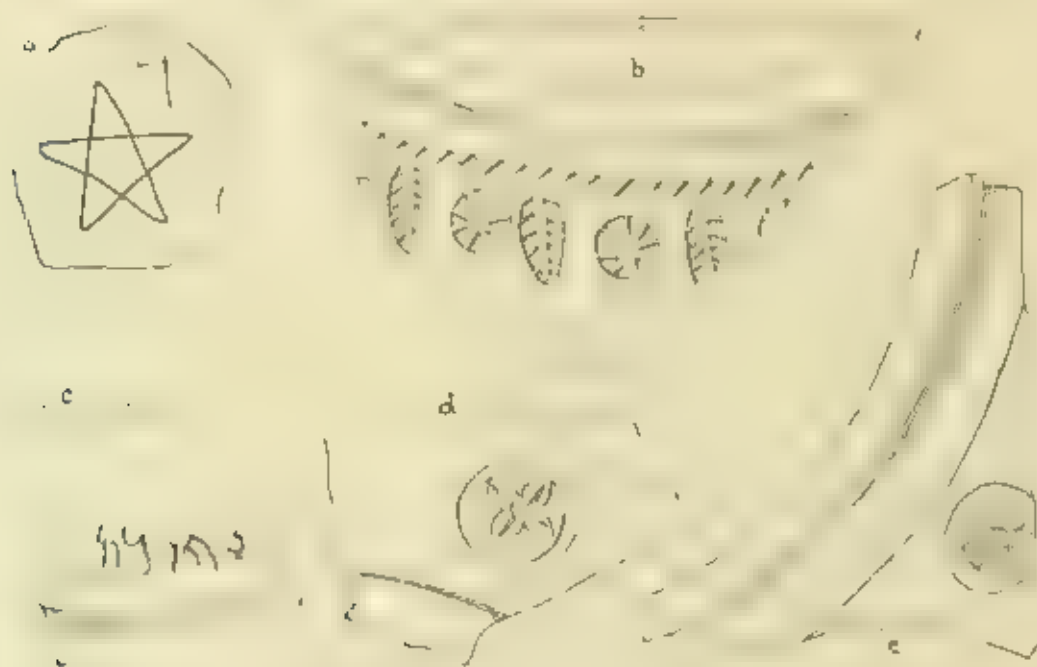


Fig. 5. — Pithos à décor imprimé.

qui prépare la poterie séleucide, pourrait dater de l'époque perse¹.

Un tesson de poterie grossière, estampillé d'un pentagramme et d'un sigle conventionnel, a dû être dans la suite taillé pour servir d'amulette (fig. 5, a).

Lampes. — Un certain nombre de lampes hautes de forme, en terre lisse et vernie et au bec allongé, appartiennent sans conteste aux séries céramiques grecques (fig. 5, c). Les autres, au décor assez barbare, sauf un fragment un peu plus fin dont le bec s'orne d'une amphore en relief, peuvent être attribuées aux temps hellénistiques (fig. 5, e, f).

¹ Je la rapprocherais plutôt de la céramique trouvée à Thour-Europos sur l'Euphrate, des

pois parthe et romaine (F. Lumont, *Fouilles de Thour*, p. 40; F. Masson, pl. 124; F. P.

Figurines de terre cuite. — Comme l'an dernier, le nombre très considérable des figurines de terre cuite se réduit à quelques types principaux, dont il est d'ailleurs assez malaisé de fixer l'évolution. Je ne serais plus aussi affirmatif pour rattacher l'art ancien telles pièces décorées d'un pastillage d'argile : si quelques unes sont, sans contredit, archaïques ou archaïsantes, le procédé s'est maintenu, au moins partiellement, dans la technique postérieure.

Parmi les plus anciennes représentations humaines, il faut mentionner une petite idole en terre grise, haute de 46 millimètres : seuls deux rudiments de jambes se détachent du tronc, les bras ne sont pas indiqués, la tête est formée par un simple pincement; ce magot informe est d'ailleurs seul de son espèce (fig. 10, *a*).

Il y a lieu de grouper un lot de statuettes d'hommes caractéristiques de l'art syrien archaïque (fig. 10). La figure est obtenue par pincement (*b*), et le plus souvent illuminée de deux yeux ronds appliqués (*e*, *f*). Le nez est fortement proéminent; la tête est souvent couverte d'un bonnet pointu, qui parfois retombe en flamme sur

le c. t. e. Une fois même le personnage est coiffé d'une sorte de casque conique à oreilles (*g*). Le cou et le torse s'ornent fréquemment de colliers ou de baudriers appliqués selon un procédé uniforme (*c*) et qui retrouvera son emploi lorsqu'il s'agira de figurer le harnais d'un animal.

En effet, un certain nombre de figurines d'animaux doivent être contemporaines de ces statuettes; elles découlent, en tout cas, une technique analogue (fig. 11). L'animal le plus souvent représenté est le cheval; on le reconnaît d'ailleurs surtout à son harnais caractéristique : frontal orné de boutons, bride croisée sur le chanfrein, pompons et houppettes entourant le poitrail (*a*, *b*, *c*, *d*). Le tr. a. est obtenu par simple application de bouillottes et de pastilles de glaise.

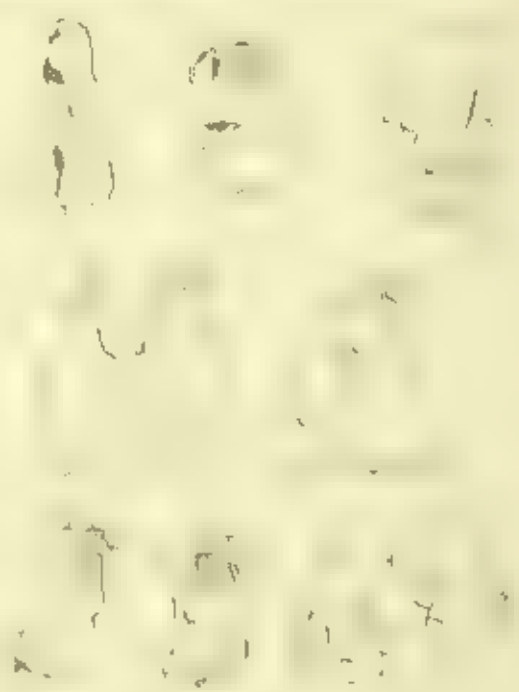


FIG. 10. — Figurines de terre cuite.

Pour le reste, on s'est contenté de recorder *varle* que vaille cette bête à quatre menottes infirmes, et voilà l'animal sur pieds. Le chameau est traité de la même façon : le cou est plus long et plus courbe et le mouton est reconnaissable à sa grosse queue lourde de graisse (j) et j'ai pensé voir un chien dans une de ces figures rudimentaires (k) ; je signalerai enfin une tête

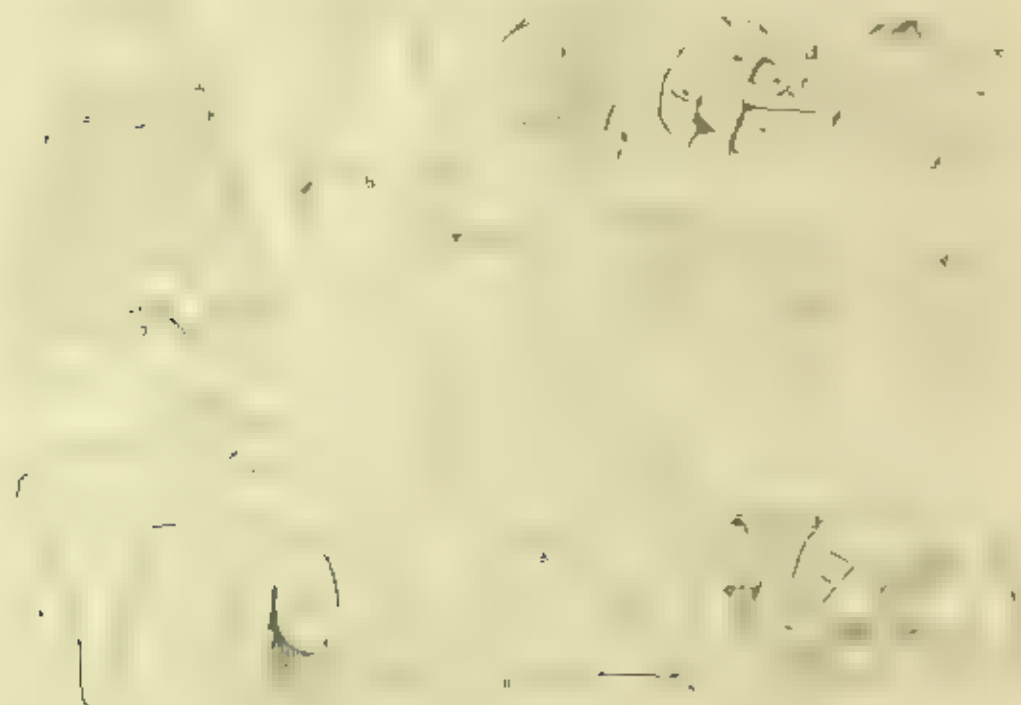


FIG. 11. — Figurines de terre cuite.

l'âne ou de mulet barrachée comme le sont ces animaux lorsqu'on les emploie à tourner les norias (f).

Le cheval est demeure l'animal de prédilection des Syriens. Nous en trouvons des représentations vraisemblablement plus jeunes où l'artiste s'est appliqué à rendre la courbe de l'encolure, les oreilles et le toupet de la croupe. L'œil est pour la plupart du temps rendu par le procédé du pastillage (e, g, h).

J'ai signalé l'absence de ces analoges ou ces figurines avec celles de Karu Sayuk. Cf.

CHATELAIN, *Mission en Cappadoce*, p. XVII et XIX.

Je mentionnerai ici, pour n'y pas revenir, une statuelle représentant un lion couché, sculptée dans une pierre lila-bleue très tendre. L'attitude générale est saisie en quelques traits d'une heureuse simplicité. Malheureusement la pièce est très mutilée (fig. 11, b).

Pour ce qui est des très nombreuses figurines représentant des cavaliers



FIG. 12. — Figurines de terre cuite.

(fig. 12), les plus réalistes semblent être les plus anciennes. On s'est appliqué à en rien omettre : la monture est d'abord pourvue de tous ses membres, le cavalier également, ses jambes s'appliquent sur les antérieurs du cheval, ses bras et ses mains le chaque côté de l'encolure et sa tête à l'œil rond est coiffée du classique hornet pointu. L'ensemble — qui rappelle les produits archaïques égyptiens et chypriotes — est touché de scrupule et de gaucherie (1).

Les cavaliers de l'époque perse, dont — dit en passant — nous n'avons trouvé cette année aucun exemplaire en bon état, procèdent d'une tout autre formule. Enver et monture sont outrageusement schématisés. Par contre,

(1) On se reportera pour la Syrie, 1927, pl. LII, n° 43 et 44.

L'artiste a donné tous ses soins au modelage de la tête, avec sa barbe en collier et son bonnet à flammes tombante. Il faut en rapprocher les terres cuites de Phénicie et de Chypre que Henzey a classées dans le style pseudo-assyrien (*Catalogue figurines Louvre*, 2^e edit., 1923, p. 11 et suiv.). A la même époque se rapporte toute une série de statuettes d'hommes barbus, coiffés du même bonnet (fig. 12, f) au corps, réduit à un tronc très court. Le personnage repose non



FIG. 12. — Figurines de terre cuite.

pas sur des jambes, mais sur une base semi-circulaire qui lui donne un aspect des plus maltenlus (ib. c). Trois statuettes sont particulièrement intéressantes, elles représentent un musicien qui tient de la main gauche un instrument rectangulaire aux coins arrondis, sur lequel il semble frapper de la main droite (d). Signalons enfin un personnage barbu coiffé du calathos (pl. LXXI, d), et le buste d'un homme dont la barbe carrée paraît empruntée à des modèles assyriens (fig. 12, e).

Très nombreuses sont les représentations de la déesse nue (fig. 13). L'une d'elles, dont il ne reste plus que le tronc, présente un cachet archaïque incontestable : les bras sont à l'état de moignons perpendiculaires à l'axe du corps. Un volumineux collier entoure le cou. Deux bretelles se croisent sur la poi-



Figurines de Nub

trine, immédiatement au-dessous du nombril, le sexe est ridiculement exagéré. Cette figurine est d'ailleurs unique (fig. 13, *a*, et pl. LXXI, 7).

Le thème classique de la femme nue ne présente que des variantes sans importance. La chevelure est habituellement disposée en rond et retenue par un bandeau plus ou moins orné, d'où s'échappent deux tresses qui encadrent le visage et tombent sur la poitrine ; on sait que cette coiffure est caractéristique de l'iconographie orientale et plus spécialement mésopotamienne. La déesse est le plus souvent parée de colliers, de bracelets ou d'anneaux de chevilles. Le nombril est indiqué fréquemment, ainsi que le mont de Vénus et les genoux. Quant au geste il varie peu : c'est celui d'une femme qui se soutient ou se presse les seins (*b, c, d, g*). Deux fois seulement les bras sont simplement croisés et dégagent la poitrine (*e, f*).

Il y a une assez grande variété dans les statuettes femmes vêtues (fig. 14). Sans doute l'ordonnance générale du costume reste à peu près la même : une sorte de chale ample enveloppe les épaules et le buste ; une tunique retenue par une ceinture est agrémentée d'un ornement qui tombe verticalement à la façon d'un *palayum* romain.



FIG. 14. — Figurines de terre cuite.

Le chape est orné d'un diadème ou de rayures agrémentées de broderies *a-f*. La garniture de la tunique varie beaucoup, elle se réduit souvent à quelques plis verticaux. Le type elle-même peut être plissé et s'orne soit d'une cordelière soit d'une bande verticale brodée, parallèle ou chevronnée de diverses manières *f, i, c, g, o*. L'une des figures *b* — une des rares qui ne portent pas de coiffures — nous offre en effet l'habitude *b* de coiffure composée sur lequel nous aurons à revenir.

Quelques variantes doivent être signalées d'avis l'altitude. Le plus souvent la main gauche tient une sorte de fleur de lotus entre les seins qui font saillir sous les broderies linéaires et les brins brodés se pendant *c, i, b, d*. De deux statuettes de type analogue et portant la coiffe orientale, l'une porte d'un petit tabouret *e*, tandis que l'autre tient sur sa poitrine un disque rond *e, c, f, pl. I, XXI, c, e*, motif usité à Chypre et en Palestine. Deux autres figures, semblent être vêtues qui à partir de la ceinture. La première pose les bras collés au corps *k* — la deuxième soulève ses seins nus dans un geste qui rappelle celui des plaques d'Astarté (*l*).

Un grand nombre de statuettes à coiffe simple ou nulle, en quelque manière, à tel point qu'il paraît difficile de considérer toutes ces modifications comme accidentelles. Ces figures de terre cuite sont en effet relativement solides. Elles le sont plus en tout cas que des bijoux ou des babioles de verre, terre qui nous sont parvenus parvenus intacts, en dépit de leur oxydation, aussi minimes je le pense, et elles ont été brisées intentionnellement de façon à signifier, sans équivoque possible, qu'elles faisaient désormais partie de la société des morts et de leur personnel.

Quoi qu'il en soit de cette pratique, un nombre assez considérable de têtes a été retrouvé. Les unes portent la coiffure ronde, à l'oriental, décrite plus haut (fig. 13 *k, l*). C'est la coiffe habituelle de l'édessite antique — elle convient aussi aux figures vêtues — mais non exclusivement — en outre tant d'autres que celles des statuettes ou nous l'avons rencontrée appartenant plutôt à des types dérivés. La coiffure ronde de ces statuettes porteuses de lotus serait plutôt le calathos asiatique importé en Syrie par l'intermédiaire de l'art chypriote (fig. 13 *m*) et que les artistes locaux ne levaraient pas tarder à charger d'autres symboles. C'est ainsi qu'il se combine avec les torsades de cheveux à l'orientale *c, n* — se laisse se rendre en courtoisie *h* — il se confond à peu près avec la

lière babylonienne et s'orne de dentelles qui marquent le stade intermédiaire entre le diadème à plumes et la couronne laurelée (fig. 11, *a, b*).

Il nous reste à parler des représentations féminines à cheval. Deux fragments ligeraient une femme portant deux enfants (fig. 12, *c, d*), probablement de pièces semblables à celles qui ont été publiées l'an dernier⁽¹⁾. Elles sont incontestablement contemporaines des cavaliers perses étudiés plus haut. De même une figurine de femme, coiffée à l'orientale, parée de colliers et tenant une colombe sur sa poitrine — elle devait être assise de côté sur le cheval dont la tête et les pieds de devant ont été brisés (fig. 12, *e*, et pl. LXXI, *b*) ; l'ensemble est schématisé à la façon des statuettes de l'époque perse et la déesse semble surgir du tronc même de la monture. Une dernière pièce nous invite à nous reporter aux processions divines de Babylone : une femme nue, qui joue du tambourin, la tête couverte d'un voile, est assise dans une sorte de baldaquin suspendu au flanc d'un animal dont il ne reste que la queue et une patte d'arrière (pl. LXXI, *a*, et fig. 12, *f*), réplique plus complète d'une pièce analogue trouvée dans le temple de Ninib⁽²⁾.

Sigifions encore pour mémoire un certain nombre de figures creuses, certainement importées et qui rappellent les terres cuites grecques de Myrina (fig. 13, *a, b, c*). Un autre fragment porte gravé en pleine pâte le nom de **ΔΙΟΓΕΝΗΣ** (*d*).

SCÉAUX ET OBJETS DE PARCHE

Plus peut-être que dans les autres fouilles — les influences étrangères se partagent la glyptique, avec une prépondérance marquée de l'art mésopotamien.

(1) Cf. *Syria*, 1917, pl. LII, 45.

and *Borussia*, p. 33, fig. 51.

(2) Cf. KOLDORF, *Die Tempel von Babylon*.

Nous avons eu déjà l'occasion de mentionner deux intailles en calcédoine lacteuse, trouvées dans les sépultures n° 3 et 26.

Il faut y ajouter :

1° Une intaille en calcédoine lacteuse (fig. n° 60), ayant la forme habituelle des pouds-courts. Elle est gravée en disque avec ~~surmonte~~ le croissant et reposant sur une base triangulaire qui figure fréquemment à l'époque néo-babylonienne dans la gravure en pierres fines⁽¹⁾ ;

2° Une intaille conique en calcédoine lacteuse (fig. n° 61) trouvée dans la tombe n° 3, dont on a été rapproché. Elle représente le croissant au-dessus d'une schématisation excessive du disque solaire en réalité le disque lui-même a disparu. Il ne reste que deux rayons horizontaux et la gerbe des rayons divergents. Cette simplification est d'ailleurs très fréquente⁽²⁾.

3° Intaille en verre. Le champ rectangulaire est orné d'une étoile à huit branches qui plane au-dessus de deux lignes horizontales (c).

4° Intaille conique en pierre dure. Il est inutile de voir ce qu'elle représente, car la gravure est assez grossière. On distingue nettement le croissant et trois globes au-dessus d'un entrelacs que j'avais pris tout d'abord pour une simplification du disque solaire mais je ne pense pas que cette manière de voir soit satisfaisante. Peut-être nous nous place-t-elle une représentation du cosmos, avec la lune et les planètes (d).

Outre ces intailles, nous avons trouvée cette zonee ou cachet rond (fig. 62) en pierre verte à décor végétal géométrique, faite dans la manière des sceaux découverts lors de la précédente campagne⁽³⁾.

Le fragment de cylindre l'émit plus haut et provient de la tombe n° 10 est en son genre le seul représentant de l'art mésopotamien (fig. 63, f). Cet autre petit cylindre en pierre grise assez poreuse est à coup sûr, égyptisant (fig. 63, h). Son développement présente successivement un arbre en quenouille, un uræus passant à gauche et sur une ligne de terre, le disque solaire surmonté d'une étoile à huit branches.

Avec ce cylindre et avec un scarabée de pâte bleue nous sommes ramenes

⁽¹⁾ Cf. DE VRIES, *Neue Funde aus der Zeit der Seleukiden in Mesopotamien* (L. II, pl. XC) n° 8, où le croissant est porté directement sur un emblème triangulaire. Voir aussi DELAUNAY, *Catal. des cyl. Bibl. Nat.* n° 559.

⁽²⁾ Cf. DELAUNAY, *Revue des études égyptiennes et assyriennes* (L. I, pl. LIV, n° 56 et 57, L. II, pl. XCI, n° 14).

⁽³⁾ Cf. Syria, 1927, p. 311, fig. 17. Voir surtout le n° 1.

à la même lambeleterie égyptienne. Ce dernier est grave au nom de *Neb-Ist-Hotep* (fig. 6, *g*)⁽¹⁾.

Cette amulette est, faite d'une pierre dure d'un brun rougeâtre, ne dépasserait assurément pas la collection des oses de Beth el Bahari⁽²⁾ (fig. 3, *r*).

Voici enfin un chat de bronze, mais l'anneau se, usés sur son derrière et qui n'a rien à envier à ses collègues de faïence d'Aydes (fig. 3, *p*).

Signalons encore une petite amulette de pâte bleue représentant un cygne (fig. 3, *k*).

Si nous sortons de la zone à bric-à-brac égyptien ou égyptisant, nous retrouvons en très grand nombre les perles de cornaline, et d'ambre, les penditifs de serpentine ou de pierre noire et les rasoirs multicolores ou blancs cependant les bleus et les verts. Les amulettes babyloniennes ne kish ont fourni une grande abondance de perles sarréniques⁽³⁾. Il serait absurde de croire qu'on ne les trouve que là, mais il est intéressant, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, de constater la similitude qui existe entre les mobiliers contemporains des deux nécropoles.

A ce point de vue j'avais des l'an dernier attiré l'attention sur les ressemblances entre les fibules de bronze trouvées à Neirab et des objets similaires provenant de Babylone⁽⁴⁾. Un grand nombre de fibules semblables ont été trouvées cette année, qui se rattachent à deux types principaux : le type rond (fig. 2, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*) qui est le plus fréquent, et le type arrondi (*a*, *g*).

Je ne reviendrai pas sur ces bractées d'oreilles, qui ont été pour la plupart trouvées parmi les ossements humains, ni sur les bagues de toute matière, fer, bronze, argent, qui se présentent sous deux formes : anneau fermé à chaton (fig. 2, *r*) ou à ansa basse (*q*). En fait de bijoux d'or, nous n'avons trouvé qu'un minuscule anneau à chaton proéminent : les *tambour* de Neirab ne brillaient pas par la magnificence.

(1) D'après une communication très obligeante de M. Montet, un des sarréniques trouvés à Neirab lors de la première campagne et publié dans *Syria*, 1927, p. 138, fig. 6, c, doit se lire : *Moul-Men-Hu*, qui représente le prénom très correct de Sétihor, la rectification a paru, durant l'impression du présent article, dans *Syria*, 1928, p. 172.

(2) Cf. REINER, *Catalogue général du Musée du Caire, Amulettes*, pl. IX et X.

(3) Cf. REINER, *Catalogue général du Musée du Caire, Amulettes*, pl. XXII, n° 12191.

(4) LACROIX, *Excavations at Kish*, I, pl. XXIV.

Syria, 1927, p. 282 et 292 ss.

Les bracelets et les anneaux de cuivre sont peut-être plus intéressants. En voici un qui est fait de boudes de bronze soudées (fig. 2 d). Tel autre consiste en une torsade de fils de bronze autour d'une anne de même métal. Certains représentent des serpents enlacés (h), et il faut en rapprocher une petite amulette de bronze figurant un de ces animaux (n).

Il semble qu'il faille interpréter également comme amulettes ou objets de piété la quantité considérable de boutons coniques en pierre dure amoncelés aujourd'hui par la fouille de la nécropole — en tout cas c'est sous le titre d'amulettes que j'y les ai désignés jusqu'ici. Ils doivent être certainement distingués des pesos de tissage ou de fers de terre cuite — ils sont généralement en nacre, parfois en serpentine ou en albâtre et assez souvent décorés de motifs géométriques ; un tel luxe ne convient guère aux outils d'un artisan ; il est d'ailleurs peu de tombes qui ne contiennent un ou plusieurs de ces objets (fig. 3, b, c, d).

USTENSILES ET ARMES

Je ne dirai rien de ses innombrables mortiers de trusalle, pierres de moulins, pilons, qui encombreont tous les champs de fouilles de Haute Syrie. Il y a lieu de signaler simplement que deux petits plats circulaires en basalte, ainsi qu'un plat ou rectangulaire en calcaire et de conservation et semblables à ceux d'épaves l'année précédente, ont été trouvés en divers points de la nécropole.

Un fragment de vase en pierre verte (fig. 4, g), muni d'une anse et décoré d'imbrications est malheureusement trop mutilé pour être interprété avec certitude. Tel fragment de Kish n'est pas sensiblement en meilleur état.

Je n'ai pas davantage ce qui représente les anneaux des pochettes à un bout, arrondies à l'autre, trouvées, comme l'un d'elles, en abondance dans les tombes et auxquelles s'ajoutent deux pointes en os à section circulaire. Langdon, qui en a trouvé un assez grand nombre dans la nécropole de Kish, ne s'est pas compromis en les appelant simplement *Bone objects of Erection at Kish*, I, pl. XXIX, 1).

L'industrie du métal est toujours abondamment représentée (fig. 10). Les

* Cf. *Syria*, 1927, pl. LV, nos 117 à 119.

† Cf. Langdon, *Excavations at Kish*, I, pl. XXXII, n° 4.

pièces les plus remarquables de la série du bronze sont deux poids canards anépigraphes pesant respectivement 83 grammes et 27 gr. 50 (d). Le deuxième est donc approximativement le tiers du premier. Si l'on part de la mine de 105 grammes adoptée comme moyenne par M. F. Thureau-Dangin⁽¹⁾, on leur attribuera avec beaucoup de vraisemblance les valeurs de 10 sicles = 1.800 grains = 1 6/6 de mine et de 10 3/4 de sicle = 600 grains = 1 1/8 de mine⁽²⁾.

Outre les instruments de métal, plats, miroirs, lames ou aiguilles de bronze découvertes dans les tombes, il faut mentionner une anse en fer à cheval dont le travail rappelle celui des fibules (fig. 2) et un lot considérable d'armes : le bronze, plus malléable, semble avoir été réservé à la confection des têtes de flèches triangulaires à douille. La flèche plate est au contraire l'exception dans la série du bronze (fig. 10, a, b, c). Le fer a servi à forger des têtes de javelines à la vé-

rite assez frustes (e), nous n'avons pu en voir un seul exemple de fer triangulaire encore n'est-il pas à proprement dit à douille, il s'emmanchait probablement, comme les autres armes de fer, par le moyen d'une ligature. On constatera une fois de plus la similitude qui existe entre ces armes et celles trouvées dans les sépultures contemporaines de la nécropole de Kish⁽³⁾.

Ces similitudes suffisent à démontrer la part énorme d'influences mésopo-



FIG. 4. Armement à pointe.

(1) Cf. *Revue d'Assyriologie*, XVIII, p. 123.

(2) Cf. *Revue d'Assyriologie*, XXV, p. 114.

(3) Les mon. *Excavations at Kish*, I, pl. XVII, 3 et 4.

toimennes dans la civilisation de la Syrie du Nord à cette époque neo-babylonienne. Nous nous sommes attaché, au cours de cet article, à les mettre en relief. Clermont-Ganneau en déchiffrant les stèles, nous avait indiqué la voie. Au surplus la publication dans la *Revue d'Assyriologie* des tablettes de Neirab déchiffrées par le P. Dhorme montre d'une façon indiscutable comment ce pays d'Arân, rattaché si étroitement par ses origines à la civilisation d'au delà du fleuve fut, à l'époque où nous l'étudions, sous la mouvance directe des monarques de Babylone¹. Deux fragments de contrats qui figurent au début de cette année ne sont pas moins précieux à ce titre. L'un d'eux porte la date du règne de Darius et l'autre, très malade, authentique la découverte par la triple répétition du nom ancien de Neirab *Ni ri ba*. Le nom de Sin, le Dieu Lune qui se lit après la cassure de la tallette, est également suggestif, qu'il s'agisse de la divinité elle-même, ou d'un nom théophore dont Sin formerait le second élément. Les deux fragments sont écrits en petits caractères neo-babyloniens très serrés et souvent confus. Il est à déplorer qu'un petit fragment de vase brisé de très ancienne date et en état gravée une inscription en beaux grands caractères assyriens, ne contienne plus que quelques syllabes sans intérêt.

Aussi bien ces influences mesopotamiennes si profondes soient-elles, ne doivent pas nous abuser sur la véritable identité des gens de Neirab aux environs du VII^e siècle : ce sont des araméens. À la preuve de cette identité, toujours d'une manière éclatante par les stèles, viennent s'ajouter les épigraphes araméennes inscrites sur la tranche des tablettes et contemporaines de leur rédaction.

Ces araméens devaient être en relations commerciales suivies avec les négociants de Mésopotamie. L'existence d'un système pondéral commun, qui paraît de plus en plus probable, suffirait à le prouver. N'oublions pas d'ailleurs que Neirab est sur la voie directe qui, partant d'Alep, longe le pied du Djebel Hass, passe au nord du Djebbul Gacul et va rejoindre l'Euphrate. Cette voie est jalonnée de tels, comme le très important Tell Hariri qui paraît contemporain de Neirab et dresse sa masse importante sur la piste du Djebbul. Neirab est, par ailleurs, à proximité immédiate de la route de Meskene et cette situa-

¹ Cf. *Revue d'Assyriologie*, XXV, p. 53.

tion géographique n'a pas été sans influer sur les destinées d'une ville qui, pour n'être que d'une importance secondaire, joua un certain rôle religieux, ainsi que semblent en témoigner les styles. Malheureusement le sanctuaire de Sahar en Neirab semble à tout jamais éteint et il faut renouer à l'espoir de connaître le secret. Une cité qui ne doit qu'à ses morts de n'être pas tout à fait disparue de la mémoire des vivants.

A. BARROIS.

DEUX SANCTUAIRES CHITES D ALEP

PAR

J. SAUVAGET

(Second article.)

II. — Le Machhad ad-Dikka.

Le machhad ad-Dikka a subi depuis sa fondation de multiples remaniements ¹ : aujourd'hui, plus rien ne subsiste de la construction de Sayf ad-Dawla et si l'on néglige les refortifications modernes (parement extérieur du mur d'enceinte et ses contreforts) face ouest du *sahn* qui n'ont pas altéré l'aspect général de l'ensemble, on peut considérer l'édifice comme datant, dans son état actuel, des vi^e et vii^e s. H. (xii^e-xiii^e).

Le plan (fig. 9) est simple : une cour centrale B sur sa face nord, un portique C sur sa face sud, la salle de prière G en E, les latrines en F, une salle voûtée en H, la salle funéraire. La face ouest ne semble pas avoir possédé d'*iwân* ².

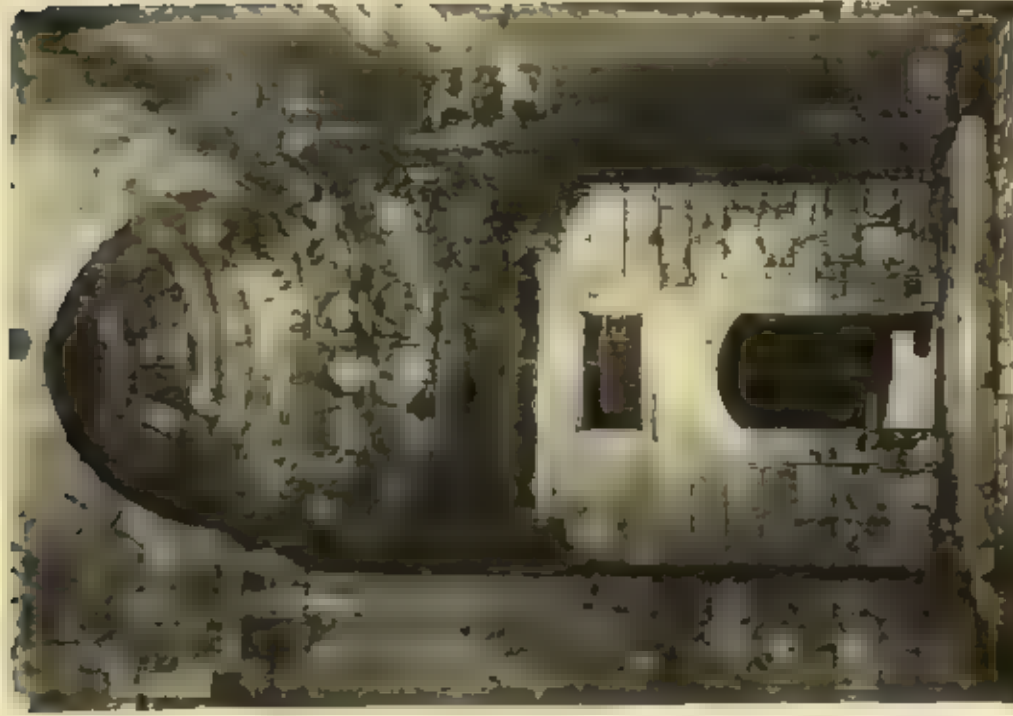
Le portail A (pl. LXXII, 1) précède d'un dallage original en basalte et calcure, à ses lits ornés d'un châfren triangulaire jusqu'à la naissance de la voûte sur stalactites (fig. 10). Dans chaque angle, un glacis triangulaire chargé de stalactoles : on passe ensuite de l'octogone ainsi obtenu au polygone à 16 côtes au moyen d'une rangée d'alvéoles simples au-dessus de petites niches accolées deux à deux semblent n'avoir d'autre but que de reporter plus haut la naissance de la voûte proprement dite qui offre l'aspect d'une mortie de coupole à 16 pans, prolongée par un berceau brisé.

Le portique nord (6,32 x 2,33 m), dont le sol est surélevé, ouvre sur le *sahn*

¹ On en trouve la liste dans le *Ma'asir al-Hukm* de H. Derenbourg, ap. *Mémoires H. Derenbourg*, p. 379 à 390.

² Les contreforts du mur d'enceinte devaient,

en effet, neutraliser la poussée des deux baies à double voûte ~~restant~~ ^{restant} 3 travées couvertes sans doute par 3 coupoles.

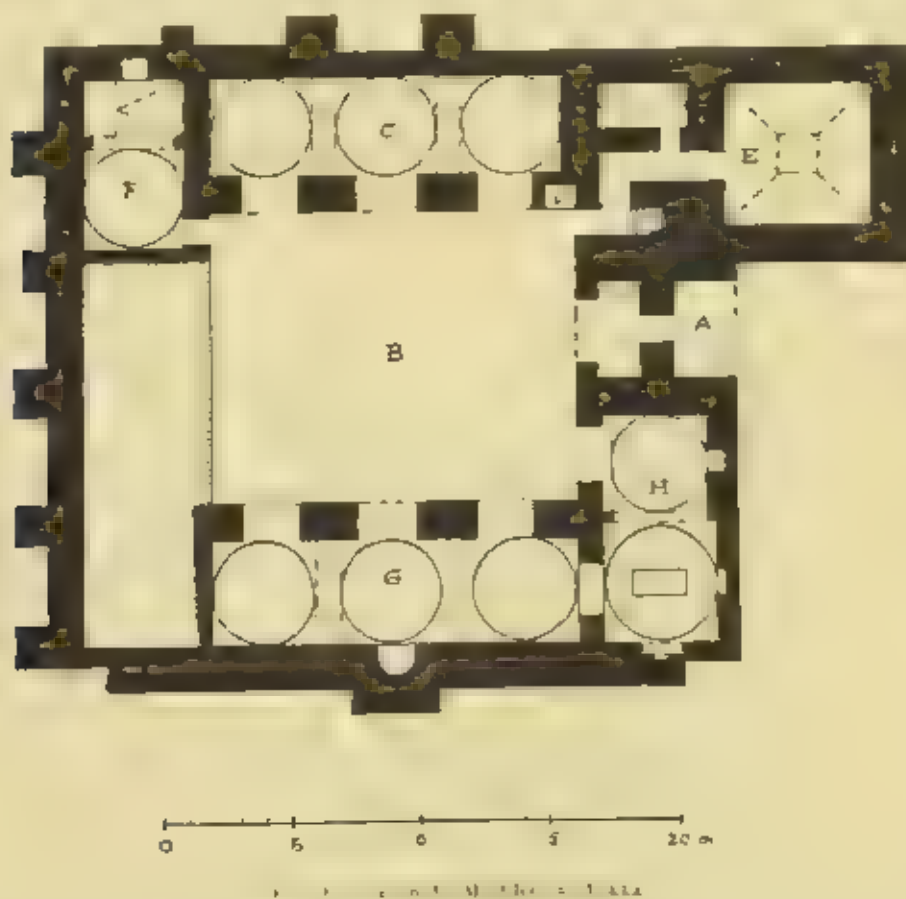


Le portail du Mausolée de Mehmed II



Le Cenotaphe

par 3 arcs brisés, extradossés, retombant sur de massifs piliers rectangulaires ⁽¹⁾, dont la maçonnerie est liée par des bougrines de bois à la hauteur des sommiers. Deux d'entre eux épais divisent le portique en 3 travées couvertes chacune par une coupole sur trompes pour éviter le passage brusque de l'oclo-



gone au cercle, de petits pilastres, placés aux angles supérieurs du tambour ⁽²⁾ déterminant un plan à 16 côtes.

Dans l'angle nord-est de la cour, une petite porte donne accès aux terrasses et aux *saïmes* ⁽³⁾. Dans lesquelles il faut sans doute voir la *maqâd* élevée au temps de Nûr ad-Dîn ⁽⁴⁾. A défaut des nombreuses « lozettes », aujourd'hui

⁽¹⁾ L'un d'eux (en D), contient l'orifice de la citerne, ménagée sous le dallage de la cour.

⁽²⁾ Vld. plus haut.

⁽³⁾ Vld. p. 12.

⁽⁴⁾ Ibn Chaldûn, A lûq, op. Soukhanî, I, c., p. 383. — Ibn Chaldûn, Durr, p. 86.

des paires de voûtes qui l'usent à ciel ouvert le centre de la pièce — permet de les identifier aisément. Chaque mur est percé d'une fenêtre haute ¹⁰ offrant de l'intérieur l'aspect d'un oculobe (fig. 11) — la forme analogue se retrouve à la Adiliya et à la porte nord de la citadelle, à Damas ; cependant, à ces deux autres monuments, les regards des chérifs ne portent pas au chœur.

Sur la face ouest du *gahn*, la pièce P seule a conservé sa disposition primitive. Elle est délimitée par deux colonnes engagées à chapiteaux corinthiens portant une voûte en cul-de-four. La voûte est elle-même couverte d'une par une coupole sur piliers simples. L'autre par cette voûte en cul-de-four de forme très simple.

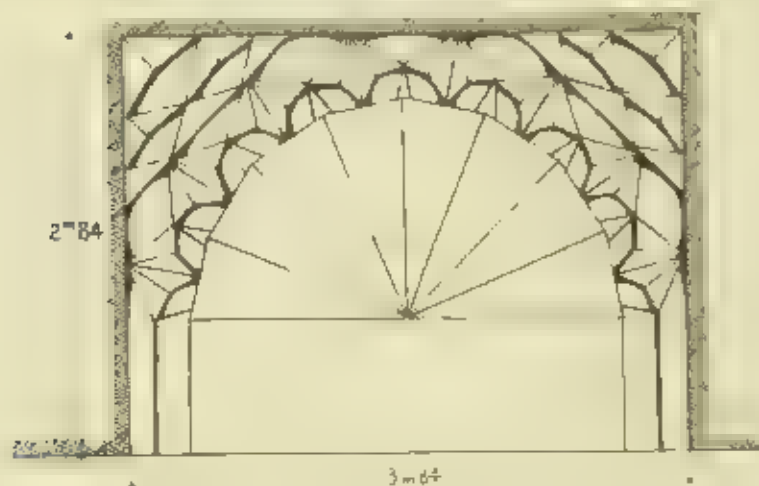


FIG. 10. — Voûte du portail.

placée au *mihrâb* et les murs sont enduits de chaux, et la baie qui la fait communiquer avec la salle du tombeau n'est qu'une voûte de pierre de maçonnerie. La coupole centrale (fig. 12), qui surmonte le *mihrâb*, ne diffère de la coupole centrale de la salle de prière au Machhad Husayn que par le nombre des arceoles. Le principe est le même. Les 2 coupes des arceoles sont établies sur piliers simples, avec de petits prismes.

Le mur et ces deux salles de prière ont 20 m. 10 de haut, dont le plan se termine par un dôme attribué sans doute à des refections. Deux colonnes accolées au mur reçoivent la toiture d'un arc qui coupe la salle trans-

portique nord du Machhad Husayn, qui laisse à ciel ouvert une partie de la salle ; on ne s'en explique pas bien la raison.

La salle de prière offre la même disposition que le portique nord dans son état actuel, elle est de la plus grande simp-

¹⁰ 4 p. 1/2 de haut.

Les murs nord et ouest ne comportent que 2 niches aveugles.

versalement et sur lequel repose en partie le poids des 2 coupoles. Les chapiteaux de ces colonnes sont en forme de vase, type rare dans les monuments syriens, mais qui paraît plus commun en Mesopotamie ¹¹ : un exemple analogue à ceux du Machhad ad-Dikka se rencontre à la Grande-Mosquée de Kairouan ¹². Un arc ménagé dans le mur sud et reposant sur 2 colonnes (chapiteaux à canthéopaneuse), surmonte le mîhrâb moderne et donne de tout intérêt. Les deux coupoles sont établies sur des niches en quart de sphère : de gros boutons ronds dissimulent l'angle en saillie sur le nu du mur. La partie supérieure du faîte aboutit présente les mêmes prismes que les coupoles du portique nord et du *ausallâ*.

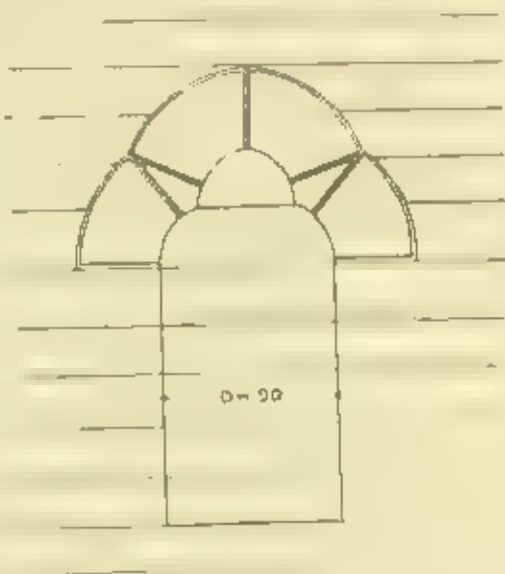


Fig. 11. — Façades latérales.

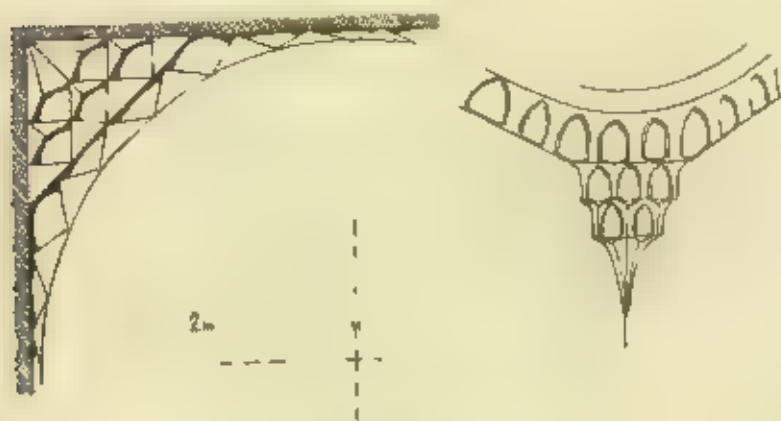


Fig. 12. — Coupe transversale de la salle de prière.
1/20 = 1 m.

La mosaïque en bois sculpté, placée sous la coupole meridionale, est suffisamment bien conservée pour que l'étude en soit possible ; cependant son caractère mathématique, ainsi que les petites faces et le drap qui le recouvre ne permet pas de la voir en entier ; d'autre part, elle remonte à une date récente de notre bar-

bouillage multicolore qui nuit à l'effet des sculptures. Il affecte la forme

¹¹ Sauer et Herzog, *Euphrat und Tigris*, II, p. 224 et planches.

¹² G. Meyer, *Moschee von Kairouan*, I, fig. 81.

d'une cuisse à parois rectangulaires, longue de 2 m. 10, large de 0 m. 89 et haute de 0 m. 89 sans tenir compte des pieds très courts qui la supportent. La décoration est répartie suivant un plan d'assez simple : sur au fond d'entre les flancs se détachent en haut un double bandeau épigraphique et, de bas, des ornements au milieu des grands côtés.

Les inscriptions ne sont guère relevées : à raison de l'altitude des frises latérales, le texte corréen est corréen. Le bandeau supérieur est en corréen orient-midi, d'une variété qui semble assez tardive. Les quelques lettres corréennes et grecques sont usuelles pour donner une lecture sûre.²

Le décor d'arches grecs (pl. LXIII, 1) bien qu'en apparence interrompu, doit être considéré comme l'un des éléments de la combinaison et d'éléments, relevant du même style, mais distincts, qui ont leur trace et assemblés arbitrairement sans aucun plan. Le sculpteur a simplement juxtaposé quelques motifs en les ajustant tant bien qu'il lui, sans autre souci que d'obtenir le maximum de surface décorée. On y distingue :

1° Le bandeau horizontal qui court en bas du cénéphe (fig. 11, a) est formé : 1° de palmiers asymétriques dessinant une bande et dont les prolongements viennent se joindre suivant les axes secondaires, pour former un fleuron qui se prolonge dans le décor des bandes verticales, 2° de palmiers occupant les axes principaux dont la fig. 11, b, part pour dessiner un décor vertical. 3° Le 2° feston sous caractère local qui s'élève et se rassemble suivant les axes, leur présence est particulièrement typique. Dans toute cette composition, on remarquera l'absence de la spirale si fréquente dans les arts typiques syriens et la prédominance de l'élément asymétrique : palmiers et feuilles sur les fleurons symétriques. Ces derniers se présentent d'ailleurs sous une forme aberrante, ne rappelant des sculptures de l'école égyptienne.

2° Le bandeau inférieur (fig. 11, b) comprend un rectangle et 2 festons ou tules purement géométriques. L'élément floral se trouve réduit à sa plus simple expression.

² *Yusubbiha kama fih bi-š-šahmawī wa*
1961, p. 1.

³ Après l., Mahassin étant considéré comme descendant du Prophète, on pourrait songer au verset inconnu *yuridu Attili ā-yudhdu 'an-*

kama r-rījan... qui figure sur le tombeau de Šukayna, à Damas, voir de LANGE et WIEG, *Cénotaphes de deux dames musulmanes dans Syria*, II, p. 321.



? Détail du Cénotaphe



1. Cénotaphe du Machhad ed-Dikhn

4° Le décor vertical des angles (fig. 14, c) a un tracé beaucoup plus classique : 1° deux rinceaux distribués symétriquement par rapport à un axe vertical; 2° un feston géométrique forme le segments d'arcs à contre-courbure; 3° une ligne ondulée. En outre, on notera la présence exclusive de palmiers asymétriques.

4° Les bandes verticales séparées les d'une meris (fig. 18, d) se rattache très étroitement à l'ornement géométrique : ce sont, en effet, autant de fragments d'une nappe de décor composée de 34 gis ondulées, dont les points de rapprochement et d'éloignement sont déterminés par un réseau de carrés.

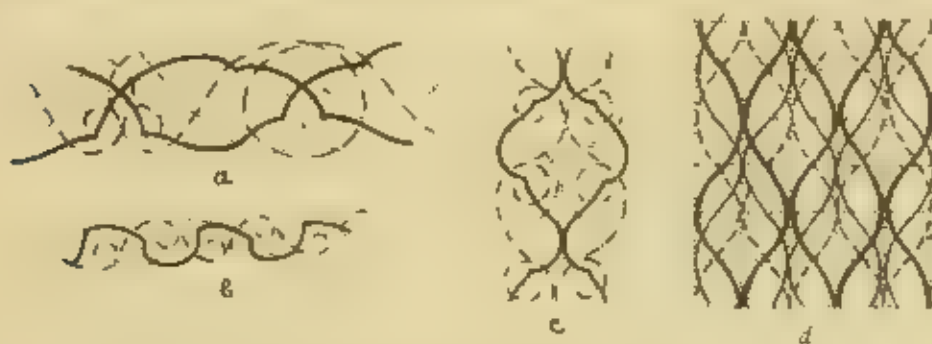


FIG. 14. — Schémas des combinaisons ornementales du cénolaphe.

Les caractères de ces sculptures, si loquaces plus haut, permettent de les rapprocher notamment du mihrab de la Hallawiya (644-1245) et des bas-reliefs du Firdôs (milieu du vi^e-xiii^e s.), on se retrouve en effet cette même repugnance pour le fleuron symétrique et cette même persistance de feston géométrique mêlé à l'entrelacs floral, méconnu à Damas. Il ne s'agit pas qu'on puisse attribuer au cénolaphe du Ma'aliyah el-Dikka une date plus haute : la mollesse, le farniente, le manque de composition, l'exécution négligée et gauche trahissent, par rapport aux œuvres vigoureuses de Nur al-Din et de ses premiers successeurs, une profonde dégenérescence. Cette opinion se trouve confirmée par les inscriptions — et ce décor des deforcements, chandeliers et lampes qu'on ne voit guère figurer sur les tombeaux qu'à partir du vi^e siècle. Leur multiplication apparaît cependant comme un fait exceptionnel — explicable par la qualité particulièrement sainte du motif — qui ne se retrouve qu'au cénolaphe de Khalid b. al-Walid à Homs, exécuté sur l'ordre de Baybars.²

⁽¹⁾ *Sûrat al-ikhlâq al-qadûga Allâhu l-'azîm.*

⁽²⁾ En 604-1263, si j'ai bonne mémoire.

Ce rapprochement est d'autant plus intéressant que le sultan a précisément et fait réparer les dommages causés au Machhad ad-Dikka par le pillage des Mongols — il peut, à l'occasion, permettre d'attribuer ce tombeau à la restauration effectuée à cette occasion.

Les petits côtes du cénotaphe (pl. LXXII, 2) ont perdu leur décor, à l'exception des bandes à croix aux angles, identiques à ceux des grandes faces, et l'une « large bordure ». L'une confusion est admettant qu'on montre un stade de décomposition encore plus avancé que le décor étudié plus haut. Les deux fragments de planches sculptées qu'on remarque au-dessus, ne semblent pas avoir appartenu au tombeau primitif. Ils sont intéressants en tant qu'ils caractérisent un peu puéril de leur décoration, par la survivance bien nette du « décor à la force tenant l'incrustation » présentée par les encadrements. Ils sont remplissés de petits polygones.

Ce cénotaphe n'a toutefois qu'une valeur épisodique : le véritable intérêt du Machhad ad-Dikka est dans sa parenté avec le Machhad al-Husayn. Comparés aux autres monuments d'Alep, et même de Damas, ils témoignent l'un et l'autre d'une recherche de l'originalité qui se traduit spécialement par la variété des voûtes : voûtes d'arêtes torçantes et torçantes, voûtes sautoirées, berceau, voûte par encoibellements successifs, coupole sur glacis sur voûtes sautoirées et stalactites, sur trompes sur niches et glacis, sur trompes d'arêtes. Une telle multiplicité de types n'est mise en œuvre nulle part ailleurs et elle donne à ces deux monuments une physionomie à part. Cette ressemblance paraît bien ne pas être fortuite, car ces deux monuments possèdent en commun des particularités typiques (voûte des latrines et coupole sur niches) dont on a rarement plus fait le caractère parfaitement insolite. Conclure que le même architecte a travaillé aux deux édifices ne semblera pas trop aventureux si l'on note que des travaux — en l'espèce la refectio des portails — ont été exécutés dans l'un et dans l'autre, sur l'ordre du même personnage, Salih ad-Din Faruk al-Barsani¹² qui a fort bien pu confier ces deux entreprises au même technicien.

¹² Ibn Chakrak, op. Sobernheim, l. c., p. 383, et Ibn Chakrak, Durr, p. 87.

¹³ Par suite d'une erreur, ce passage a été ajouté en tête en bas.

¹⁴ Pour le Machhad Husayn, Durr, p. 89. — Pour le Machhad ad-Dikka, Ibn Chakrak, l. c., p. 383, et le texte même devrait mentionner de la porte (n° 4), p. 88.

La personnalité de celui-ci n'apparaît pas nettement. La signature qui surmonte le mihrab du Ma'bad al-Husayn (et qui doit sans doute être comprise dans un sens très large et s'appliquer à tout le monument) donne bien les noms de deux frères, Abu 'Abd-Allah et Abū r-Rajā, fils de Yahyā, mais la lecture de la *niṣba*, qui serait le document le plus précieux, n'est pas assurée ⁴⁰. L'existence de deux architectes au lieu d'un seul vient encore renforcer l'hypothèse. On n'osera plus haut on essaiera d'établir prochainement que leur activité ne s'est pas bornée à la construction des deux ma'badas d'Alep, et qu'on doit sans doute leur attribuer également certains monuments de Damas.

J. SAVAGET.

La description si enigmatique des deux sanctuaires, si peu connue, et si peu connue, qu'on ne peut être sûr de la lecture des mots précités. On ne semble pouvoir se lire *الكهاني* ou *الكهاني* et Yāqūt ne donne pas le nom. L'architecte puisse se superposer à cette graphie. On peut songer à Kaḥāniya, près de Samarkand ou à Kāchān. Peut-être Kaḥāni, de Kayān, près de Samarkand ? Cette version s'accorde

avec les deux autres, certains de leurs arches, quelques-unes de leurs portes, à l'exception pour Kayān, un *niṣba* analogue à certains de leurs écrivains (Jābirānī, de Jābir ; Dārānī, de Dārān) d'après Salāḥ al-Dīn, Salāḥ al-Dīn, qui sont peut-être une violation à la langue. En tous cas, ce problème vaut la peine d'être lu en raison de l'importance des deux ma'badas.

LES ETAPES D'UNE CAMPAGNE DANS LES DEHA IRAK D'APRES UN MANUSCRIT TURC DU XVI^e SIECLE

PAR

ALBERT GABRIEL.

La bibliothèque de l'Université de Strasbourg s'est enrichie, en 1924, des ouvrages qui composent la bibliothèque du pacha de Yildiz. Parmi les nombreux manuscrits qui figurent dans ces recueils, figure une chronique signée d'un El-Haïsî, le de mandataires arabiques qui donne le récit de la campagne de Suleiman en Perse. En attendant l'achèvement du catalogue des cours d'orientalisme, ce manuscrit est désigné provisoirement sous la cote Yildiz, *Histoire*, 350.

Le volume mesure 20 x 31 centim. et compte 109 feuillets d'un papier particulièrement de provenance occidentale (*fresh paper*). Le reliure, en maroquin rouge orné de filets d'or, est d'un travail récent, assez grossier. Les feuillets du manuscrit ont été légèrement élargis et on observe, en effet, des collages et des raccords maladroits.

En général, chaque page de texte contient 27 lignes comprises dans un cadre rectangulaire de 14 x 22 cm. et les marginales occupent six pages entières, sans autres marges. En point de vue, elles se complètent sur une autre page avec le texte, c'est le cas notamment du folio 12 v. qui représente notre planche IXXIV et qui nous offre un spécimen de la cursive employée dans le manuscrit.

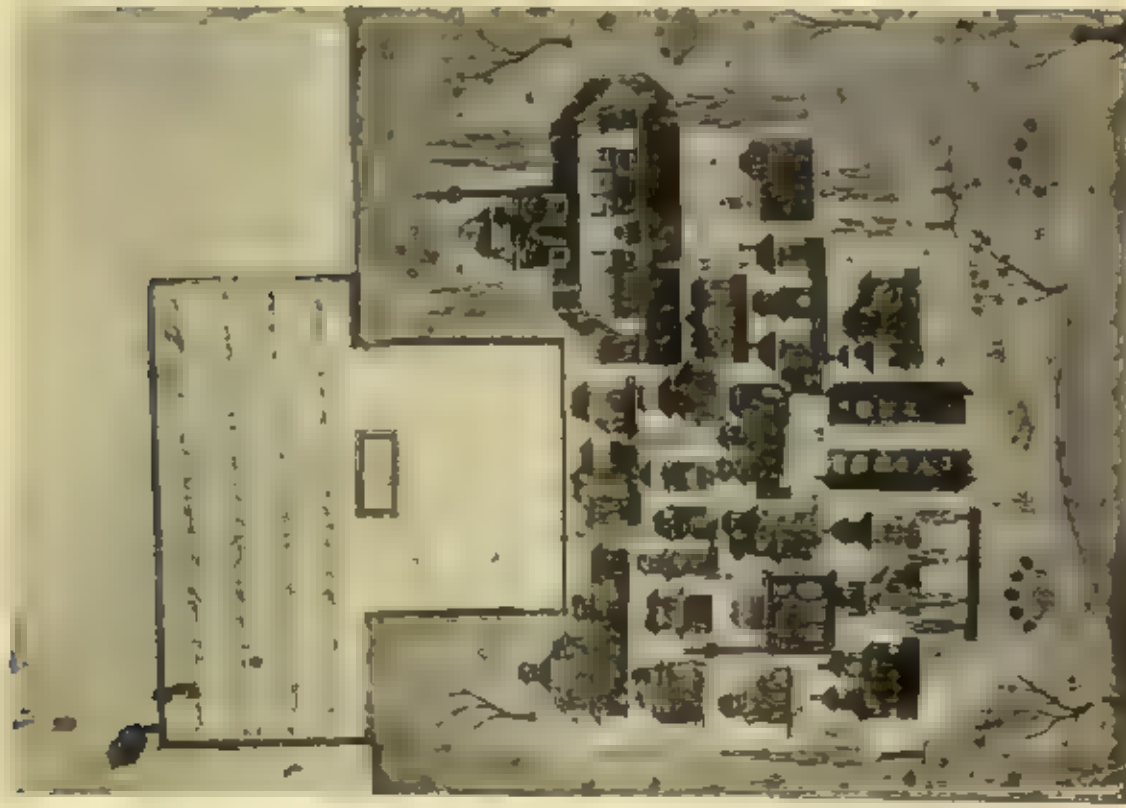
Au folio 1, recto, on lit le titre suivant :

من مذكر سفر عربى سلطان سليم

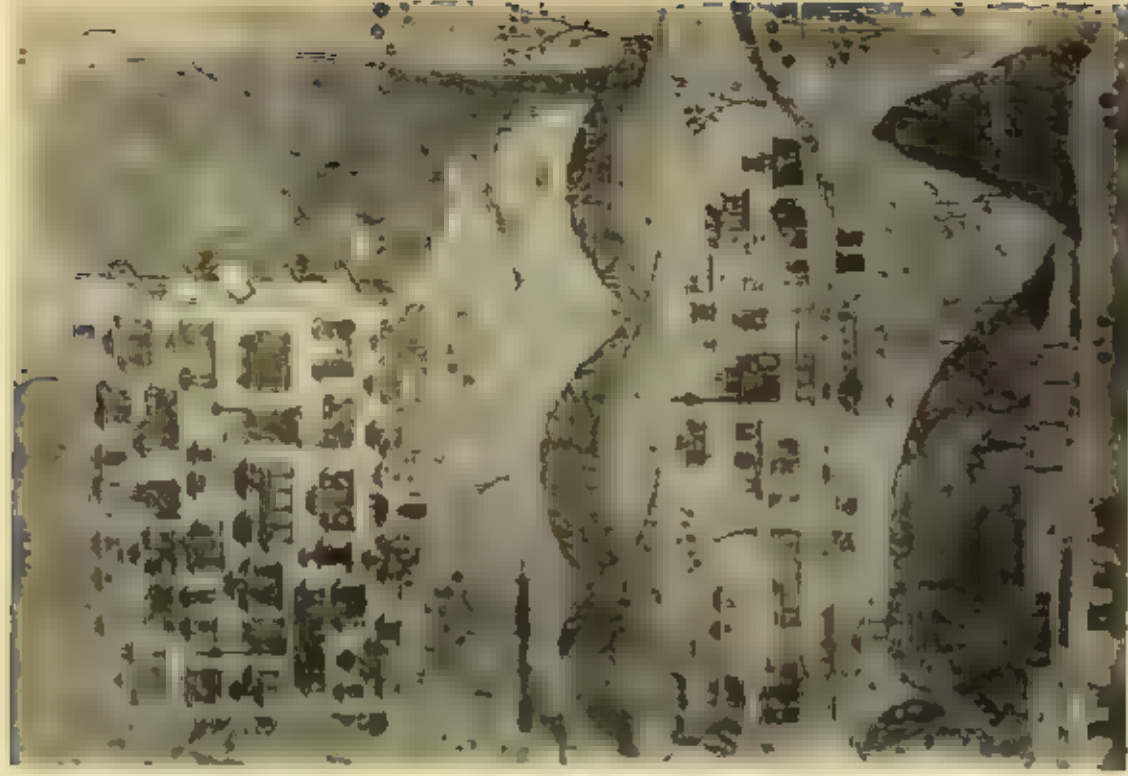
Récit des étapes de l'expédition du sultan Suleiman dans les deha Irak

J'ai eu recours à ce savant et courageux élève de l'Université de Strasbourg pour l'étude de ce manuscrit. Mon collègue, M. H. B., directeur de la Bibliothèque. Sans son aide, la lecture de certains

textes turcs et arabiques du manuscrit m'eût été fort pénible. Je suis heureux de lui exprimer à ce propos toute ma gratitude.



a. GUÉBZE 10 12 verso



b. ISNIK YENI SHEHIR, AKB. 1K 10 14 verso

Au folio 199 recto figurent la date 943 = 1537-1538 et le nom de l'auteur Nasuh b. Salih al-Matrahi.

نص - نسو قنوی مکمل صوح صلاحی عند قی ٩٤٣

I — L'AUTEUR, LE TEXTE, LES MINIATURES

On ne possède que de très vagues indications sur la vie de l'auteur et on ignore le détail de sa naissance. Celle de sa mort est plus abondée avec certitude. Halîk Khalfa en fixerait à 150 R. = 1537-1538, comme il s'agit de tout un peu d'erreur pour la catastrophe. Tous les deux irak renoués à 150 R. 1.

Selon Tahîr Bey Bursali, Salih al-Matrahi aurait écrit une histoire de S. A. man, le journal arabe qui relate les événements du régime jusqu'à l'année 943¹. On en pourrait conclure qu'il mourut à cette date. Quant au surnom d'El-Matrahi, ce serait celui que portait l'un des secrétaires du bureau du diwan auquel appartenait notre historien.

On attendait évidemment à Nasuh Salih la version la plus récente de la chronique de *Tahîr*, dont le manuscrit est perdue mais dont il existe plusieurs éditions. La bibliothèque archaïque de ce texte a conduit certains orientalistes à supposer qu'il devait être antérieur au XVI^e siècle. Or le style du notre manuscrit est bien une dialecte arabe moderne et parfois même l'arabe turc fort usé au XVI^e siècle. On n'a pas à se fier à la fin d'un et l'autre cas, on en est sûr de la persistance de la tradition. On ne s'enrichit de la continuation de Halîk Khalfa rapporte que Nasuh Salih avait composé un livre intitulé *Unsh al-hassab* (la *Table des mathématiques*). Selon Tahîr Bey, il serait l'auteur de deux autres ouvrages perdus comme il précède *Kitâb al-hisâb*.

¹ Halîk Khalfa, *id.*, Flügel, I, IV, p. 22.

² Tahîr Bey Bursali, *Osmanlı muhaffir* I, III, p. 150 Stamboul, 1333-1342.

³ « The archaic style of the translation points to an earlier period. » (Ch. Rieu, *Catalogue of the Turkish Manuscripts in the British Museum*, 1888, p. 22). — Cf. Petersen, *Götha Catalogue*, p. 117. — Usûl dans *Journal asiatique*, IV, 1 re série, VII, p. 258.

⁴ Halîk Khalfa, *op. cit. loc. cit.*

⁵ Tahîr Bey Bursali, *op. cit.*, I, III, p. 151. Tahîr Bey paraît avoir confondu Nasuh Salih avec Nasuh bin Karagöz ben Abûlîlah, nommé aussi Takwîmî (calculateur de calendriers), à la fois astronome, médecin et poète (Tahîr Bey, *op. cit.*, III, 345). Cf. Halîk Khalfa, *op. cit.*, II, p. 607-608.

kaṭaṣṣuḥ ne la trace de la conquête de la Mésopotamie et l'indique *al-ṭharāt* (le chemin aux caravanes) — ce terme contenait les minuscules — Les indications si on les peut et vérifie, seraient à retenir. Elles attesteraient le rôle de Nasuh Salih comme chroniqueur des campagnes de Sulṭān et montreraient que certains de ses manuscrits étaient illustres.

Comme le titre l'indique, le texte de notre manuscrit se réfère au genre qui énumère les étapes successives de l'armée impériale à travers l'Asie Mineure, la Perse et la Mésopotamie, pendant l'expédition de 940-941 Hg. contre la Perse. Elle est unique et peut-être la seule que nous connaissons de la campagne de Sulṭān. L'essentiel en avait été consigné dans le *Journal* qui figurait dans le recueil de Feriḥn. Les *Muṣṣaḥāt al-Salṭān* Sulṭān compilent la relation de Nasuh Salih. Le texte correspond à une des éditions de Feriḥn¹. On conclut que les indications topographiques sont standardes et que les étapes se succèdent d'un bout et d'autre dans le même ordre et sans de rares exceptions, à la même date.

Nasuh Salih ne donne aucun renseignement précis sur les villes traversées. Il se contente de donner quelques détails pittoresques comme la description de la tente du sultan, dans un style empli de nombreux adjectifs. Cependant, il est probable que le chroniqueur prit part à la campagne et qu'il nota, jour pour jour, les diverses étapes de l'armée. L'étude des miniatures paraît justifier cette hypothèse.

Les miniatures représentent les villes traversées par l'armée impériale sous les ailes du sultan dressant son pavillon. Les vues de quelques villes importantes occupent des pages entières — parfois même des pages doubles, c'est-à-dire un verso et le recto du folio suivant. Une même page peut d'ailleurs réunir plusieurs représentations se rapportant à des étapes successives — on compte une miniature insérée dans le texte.

Sauf trois exceptions², chacune des compositions est accompagnée d'une

¹ Les *Muṣṣaḥāt al-Salṭān* furent présentées par l'auteur à Morad III en 1375. Il existe deux éditions de cet ouvrage aujourd'hui perdu. L'une de 1844, l'autre de 1874 (cf. *Encyclopédie de l'Islam*, p. 400, a, γ, 1^{re} col.). Voir dans l'édition de 1874 le *Journal de la campagne de Perse*, t. 1, p. 584-598 et la tra-

duction dans Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. V, p. vi et suiv.

² La f° 8, verso, consacré à Samsoun (voir *infra*); la f° 101, r., que je n'ai pas réussi à identifier; enfin les f° 104 v et 105 r. où sans aucun doute est représentée la ville d'Alep.



STAMBOUL (p. 8 verso).



GALATA (p. p. recto).

inser plan qui permet d'identifier les sites ou la ville représentés. Je donnerai plus loin la liste complète de ces illustrations, mais j'examinerai tout d'abord les folios 8, v. et 9, r. qui se rapportent à Stamboul et à Galata et qui ne paraissent mériter une attention spéciale.

II — STAMBOUL et GALATA

Le folio 8, verso, qui ne porte pas d'inscription, représente Stamboul (pl. LXXV). Au folio 9, recto, sont figures Galata et la campagne environnante, la Corne d'Or et Évanb, les eaux douces, l'embouchure du Bosphore et de la côte d'Asie avec Skutari (pl. LXXVI). Au milieu du canal dans un carroucel, on lit :

جانب غلطة - côté de Galata.

On observe que cet ensemble offre un aspect tout différent de celui des gravures antérieures ou contemporaines relatives au même objet.

Nous en possédons plusieurs. Le *Liber Insularum* réalise une perspective de Constantinople⁽¹⁾ et la *Chronique de Schedel* contient deux vues partielles de la ville⁽²⁾, datant de la fin du xv^e siècle. À la première moitié du xvi^e siècle remontent diverses gravures représentant Stamboul. Certaines d'entre elles ne sont d'ailleurs que des répliques du plan dit de Vavassore publié à Venise en 1540⁽³⁾.

⁽¹⁾ Ce dessin a été fréquemment reproduit. On le trouve dans MONTMAYST, *Esquisse topographique de Constantinople*, p. 44 (d'après le manuscrit du Vatican) et p. 73 (d'après le manuscrit de Venise).

⁽²⁾ H. SPENCK, *Weltchronik*, Nürnberg, 1493, f. CCLVII. — Cf. von LOBE, *Die Städteansichten im Hartman Schedels Weltchronik (Jahrb. d. k. k. preuss. Kunstaussstellungen, t. IX, 1888, p. 194)*; Ta. KOTSCHE, dans *Rev. Études grecques*, t. IX, 1896, p. 102.

⁽³⁾ Sur les divers plans de Constantinople voir OSEROWSKY, *Konstantinopel unter Suleiman dem Grossen*, Munich, 1902, p. 48; GÖR-

LITT, *Zur Topographie Konstantinopels im XVI Jahrhundert* dans *Orientalisches Archiv*, II, 1 et suiv.; EBERSOLT, *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, Paris, 1910, pl. XLII.

Guritt (op. cit., p. 4), a le plan de Calidias (sic) appelé ailleurs, p. 54, *Calidias* (vers 1570) : il s'agit en réalité d'un plan publié par Montmayst et qui se perçoit transparent de Calidias et qui n'est qu'une réplique du plan de Vavassore.

Aux plans et vues déjà cités on peut ajouter une vue de Constantinople assigné par les Turcs dans le manuscrit français de la

Notre miniaturiste, qui sans doute ignorait les œuvres de ses devanciers, cherchait à peindre comme il le sentait que le premier plan du dessin n'était pas le paysage de la Mer de Marmara mais le mur du fort retranché. Il adapta le schéma de composition à l'élément original qu'on connaît mieux que plus tard, dans le plan de Bilch.¹

On sait que les représentations de villes datent du moyen âge et de la Renaissance, à une époque où elles ne sont pas entièrement fantaisistes, tout au moins la conception et de mandant et étendant que les. Il n'est pas point, en effet, des dessins traces sur le tracé d'un levé géométrique servant à une époque où l'on s'est exercé à l'usage de perspectives cylindriques. Au sens moderne, nous l'entendons à partir de là. Cependant, certains de ces images exécutées de manière réaliste, d'après des relevés pris sur place se rapprochent plus ou moins d'une figure géométrique. À l'usage de la connaissance de règles mathématiques, le sens de la réalité visuelle et le désir de la transcription ont guidé l'artiste.

Il ne s'agit pas de la même façon notre manuscrit. Le processus d'adaptation des images et des caractéristiques est nettement conventionnel. La base de la composition est le tracé d'un plan sur lequel le dessinateur a fixé complétement et approximatif des différents éléments et les a représentés, dans la plupart des cas, *tabellus sur le plan horizontal*.

Dans la vue de Stamboul, il a figuré les rivages de la Corne d'Or et de la Mer de Marmara et a limité son dessin à la ligne des murailles terrestres, qui sont le bord inférieur de la page, au folio 9, r.; Galata occupe une surface

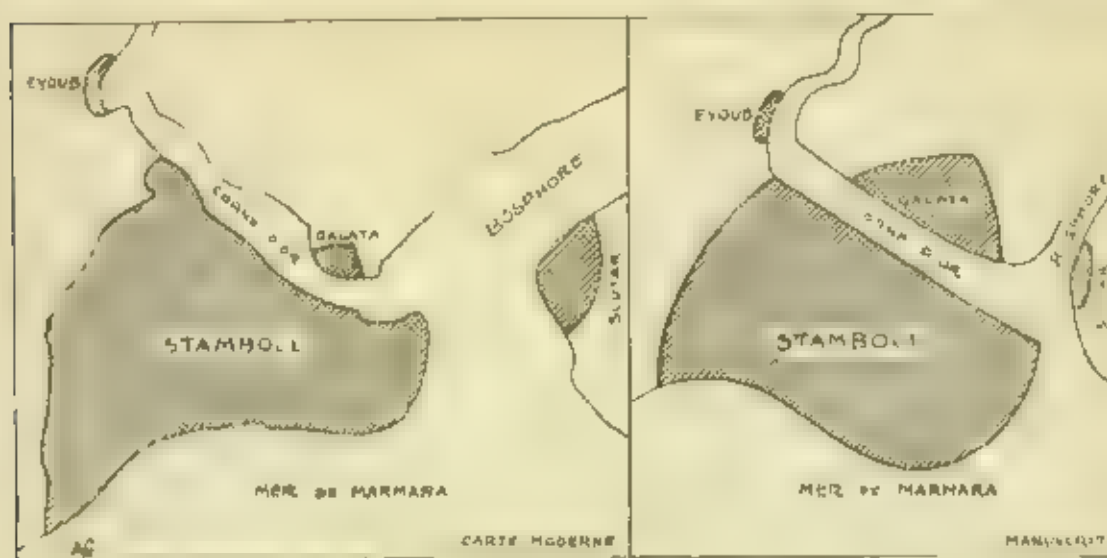
Bibliothèque Nationale, n° 2087, f° 267, v. Elle a été reproduite dans le *Manuscrit de l'histoire de Bertrand de la Broquerie*, éd. Schuster, p. 149. — Le manuscrit de la Bibliothèque Universitaire de Stamboul provenant de Yildiz (n° 2654 inv. gen., Histoire, n° 260) contient une vue d'ensemble de Stamboul et Galata mesurant 19 cm. x 20 cm. Titre de l'ouvrage : *Shehval Vameh-i Sultan Murad* (Livre des caractères du sultan Murad III). Auteur : Alaceddin Mansur de Shiraz. Date : 989 Hg. 1581. — En 1920, on a publié à Constantinople une réimpression du plan de Vaynsore sous le titre *Minatouli Constantinopoli*. La date indiquée 1205 M. X.,

est évidemment erronée. Il s'agit de Constantinople à la fin du xvi^e siècle ; la solution est évidente.

⁽¹⁾ L'œuvre, *Zur Topographie Konstantinopels*, p. 6, fig. 1. — Koerte (Constantinople by air, p. 113) note, sans en fournir les preuves, que Bilch utilise des plans anciens pour exécuter sa vue à vol d'oiseau. Il fait remarquer avec raison l'inexactitude évidente de certains dessins. Il n'en demeure pas moins que la vue d'ensemble de Bilch est une source précieuse de renseignements : elle prend une valeur nouvelle là où elle s'accorde avec notre plan.

LES ÉTAPES D'UNE CAMPAGNE DANS LES DEUX BRAS DE
 l'isthme d'Icône, entre le Bosphore et les eaux douces d'Europe, à la base d'une
 colline dont le profil est indiqué en rabattement.

Ces deux planches, réduites à leurs éléments topographiques essentiels,
 fournissent le plan d'ensemble reproduit dans cette figure 1. b La figure 1. a
 donne, à la même échelle, une carte de la même région et les mêmes éléments



1

d'après des levés récents. En comparant ces deux schémas on saisira de suite
 dans quelles limites la miniature s'écarte de la réalité. On constatera notam-
 ment que le trajet de la muraille terrestre, de Yedi-kule à Vivan-Serin a été
 refait à l'extrême sans doute pour les raisons de mise en page. Proportion-
 nellement au développement des rivages de la Marmara et de la Corne d'Or
 il devrait avoir une longueur double de celle qui lui fut attribuée. Une telle
 erreur retentit nécessairement sur la distribution générale des édifices et
 rend parfois difficile la lecture du dessin et l'identification des monuments
 représentés.

Cependant, quelles que soient les imperfections du tracé, l'ensemble,
 ne se limitant pas de Stamboul à Trébizinde, offre une grande valeur documentaire.
 Le dessinateur ayant sous les yeux la ville dont il voulait fixer l'image put
 observer et saisir ses monuments et les reproduire avec fidélité. Le défaut
 même du procédé de représentation, qui substitue fréquemment le géométral à

en perspective et le son d'ailleurs apporte à certains détails permettant de rectifier des indications utiles pour la topographie et l'étude des monuments. Je ne me permets pas de signaler ici celles qui ne paraissent les plus intéressantes.

2. SYRIENNE

Byzance n'a fait point l'objet d'un plan systématique et seul le *M. de la Vieillesse* et quelques autres principes s'en possèdent que les rues irrégulières et mal entretenues¹. Le plan ne changea pas grand chose à ce caractère de l'édifice et de quelques surprises conduisant des terrasses vagues. *Et est ceste cyte*, disait Bertrand de la Brocquière (c. 1433), *cy faite par vilaines et y a beaucoup plus de vuyde que de plain*². Au milieu du xiv^e siècle, Jean Cheseneau, dans le *Voyage de M. de Tripoli*, consignait une remarque semblable.

Les données sur lesquelles on cherche à se fonder sur notre plan ne me donnent qu'une approximation des rues. Le plan ne peut en y reconnaître le *Thron Iota* et son prolongement par conséquent à peu près l'emplacement de la *Musee*. Pour le reste, le dessin cursif est borné à l'exécution des principaux monuments, sans chercher à les réunir par des arêtes. On reconnaît sans peine le sanctuaire de l'Apokope, Sainte Sophie, l'Hippodrome et les trois maisons impériales déjà construites et l'édifice de l'abbaye de Bayend et le Séminaire. Notons en passant que la table du manuscrit se trouve confirmée par le fait que l'édifice de Saint Zede élevée en 1418 se figure pas sur le plan.

Quant à l'enceinte du fort, sa représentation est des plus sommaires et n'a fourni aucun détail intéressant. On y entre cependant par quatre portes au sujet desquelles nous possédons d'ailleurs des documents beaucoup plus explicites.

Dans le schéma ci-près (fig. 2) je n'ai indiqué, en suivant le tracé de la muraille, que les édifices principaux. Les numéros et les lettres qui les désignent sont répétés, entre crochets, au cours de cette étude.

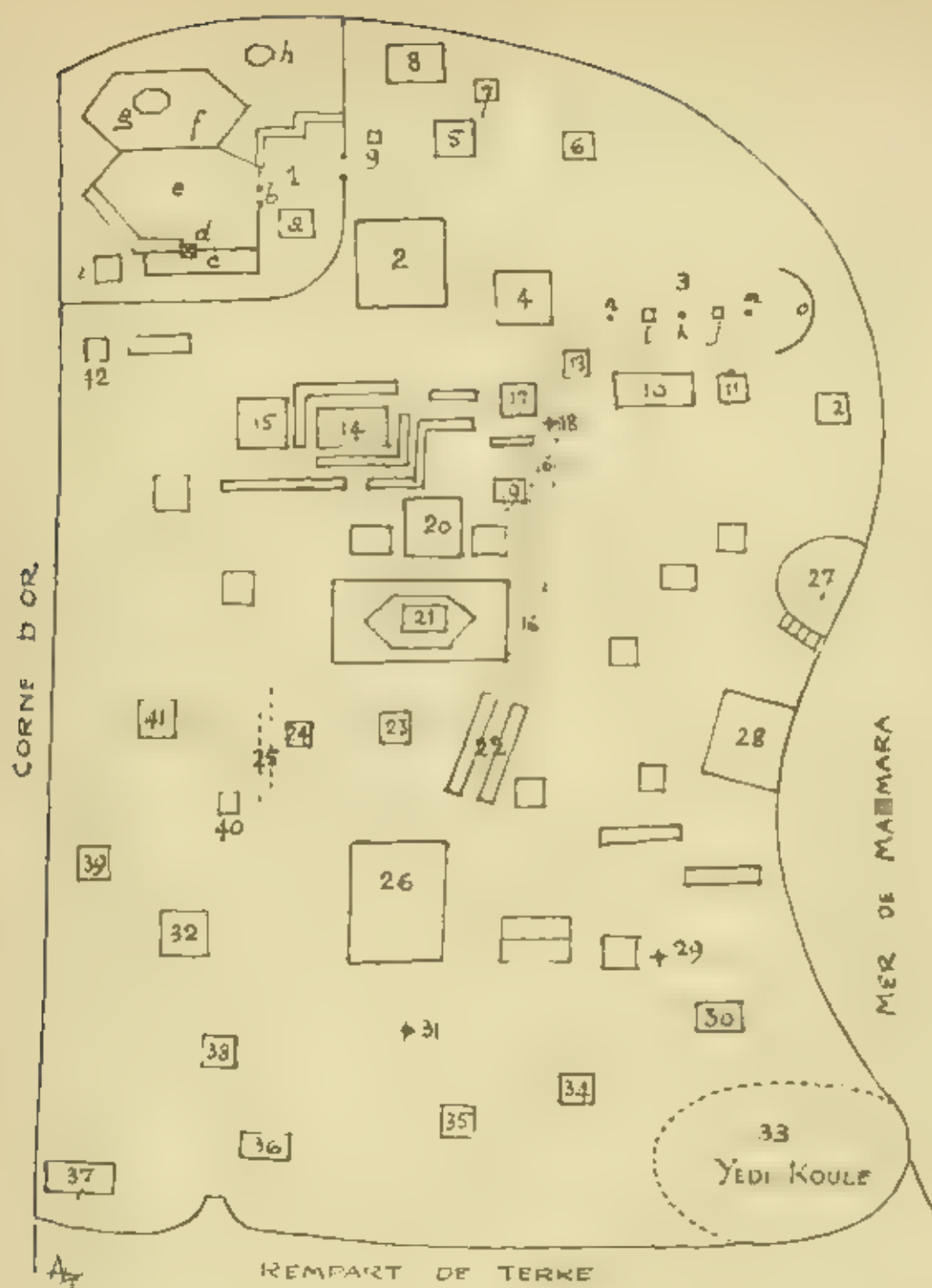
¹ Cf. *Le Voyage d'Outremer*, II, 476-477.

² *Le Voyage d'Outremer*, éd. Schefar, p. 433.

³ « Les maisons sont fort sales et fort sales, et d'un cost y a plusieurs lieux vagues et inhabitez où croissent oyseaux et

autres bestes ». *Le Voyage de M. de la Vieillesse*, éd. Schefar, p. 25).

⁴ Cf. MONTMANN, *Esquisse topographique*, passim; GÜNTERT, *Zur Topographie Konstantinopels*, p. 6 et suiv.



PALAIS DE TOK-KAPU [1]. — L'enceinte du palais et les trois cours sont figurées ainsi que les diverses portes. Dans la première cour, Sainte-Irene [a] est fort malheureusement représentée, alors qu'à la porte voisine [b] Orla Kapu ou des-Imzad nettement les deux tours de flancquement et leurs balustrades courbes¹. Le bâtiment bas [c] en bordure de la seconde cour correspond au hareem et la tour voisine [d] à Kubé allé².

La seconde cour [e], entourée de portiques et plantée d'arbres, offrait au xvi^e siècle, un aspect comparable à son aspect actuel : il a été fidèlement transcrit. La troisième cour du palais (f) qui devrait se trouver placée, suivant le croquis, au que les deux portes a été rejetée vers le rivage de la Méditerranée, soit par suite d'une erreur d'orientation sur le terrain, soit plutôt à cause du manque d'espace sur le dessin. Au centre de cette troisième cour, se dresse un édifice polygonal [g] qui n'a pas sans doute la disposition primitive du *hava alisi*. Au près de cette construction sont figurés une fontaine et un bassin.

À côté de la troisième cour se trouvent les jardins de la Poudre d'Orsani. Les erreurs de tracé rendent toute identification malaise. Cependant le *koshk* polygonal [h] qui se dresse dans ces jardins doit correspondre au *Horkas Sherif koshk*. La construction à deux étages figurée dans l'angle de l'enceinte [i] ne peut être que *Tekmish koshk*.

SAINT-SOROK [2]. — D'après la répartition des deux coupols par rapport à la coupole centrale et la position de l'abside, c'est la façade méridionale qui est représentée. On sait qu'en 1417, deux minarets avaient été édifiés : l'un, au sud-est par Etili l'autre au nord-est par Bayezid II. Deux minarets sont figurés sur le dessin, mais leur implantation est erronée : de quelque manière qu'on interprète l'image, l'un est situé à l'ouest et l'autre à l'est³.

L'HIPPODROME DE SES-ABOUES. — La miniature confirme ce que nous savons de l'état de l'hippodrome au milieu du xvi^e siècle⁴. On y retrouve le *Callosa* [1]

¹ La porte et les deux tours ont bien été construites suivant cette disposition.

² La tour actuelle est moderne, mais comme l'ancienne, couverte d'une toiture en pavillon.

³ Un clocher, élevé par les Croisés, subsistait jusqu'à la fin du xvi^e siècle. Il fut dessiné par Orlet (cf. ESENOUR, *Sainte-Sophie de Constantinople*, p. 6, n. 3, et *Con-*

stantinople byzantine, p. 154. Ce clocher n'est allé sur la face ouest n'apparaît pas dans notre dessin : c'était d'ailleurs une construction peu élevée.

⁴ Cf. Th. WIEGAND, *Der Hippodrom von Konstantinopel zur Zeit Suleimans des Grossen*, dans *Jahrb. d. k. d. arch. Inst.*, t. XXII, 1909, p. 1 et suiv.

la Colonne serpentine [4] — avec l'incrustation des trois têtes de serpents — l'obélisque de Théodose [5] et deux autres colonnes votives [6, 7] situées dans l'alignement des monuments précédents. On y voit également le portique [8] demi-circulaire qui limitait l'hippodrome au sud.

Entre l'hippodrome et Sainte-Sophie se levait une construction importante [4] qui si l'on accepte la restitution de Morlmann, semblerait occuper l'emplacement de l'église Saint-Étienne.

L'identification proposée par Th. Wiegand — d'après le dessin de Pieter Koek van Aalst⁽¹⁾ — semble donc confirmée. À ne considérer que ce monument, on notera que notre miniature et la gravure hollandaise présentent des concordances singulières : d'un côté et l'autre on a voulu représenter une église dont la coupole centrale est épaulée de deux coupoles sur ses quatre faces.

Entre Sainte-Sophie et le rivage de la Marmara s'étend un quartier où l'on relève l'indication d'une église [9] à coupole centrale et demi-coupoles qui semble être entourée d'un jardin planté d'arbres et flancée de constructions plus basses. L'ensemble paraît représenter « un monastère byzantin » ne serait-ce point le Couvent de Saint-Jean Apôtre & Johnnes (c) selon Gerlach, auraient hérité les *Blachernæ* et que les Turcs ayant transformé en mosquée⁽²⁾ Dans le voisinage, deux mosquées⁽³⁾ 6, 7, marquent sans doute l'emplacement de deux églises byzantines — j'en aurais à les signaler sans pouvoir

(1) On ne saurait dire « suivant l'axe de la spina » puisque les récentes *landes anglaises* (1927) ont établi que l'hippodrome ne possédait pas de spina. Cf. *Preliminary Report upon the Excavations carried out in the hippodrome of Constantinople in 1927* (Londres, 1928). — On remarquera que sur notre miniature les deux colonnes votives sont situées l'une à droite du Colosse, l'autre à gauche de l'obélisque de Théodose, alors que dans la gravure de P. Koek van Aalst, dont il est question plus loin, ces deux colonnes sont figurées entre le colosse et l'obélisque.

(2) Th. Wiegand, *Der Hippodrom in Konstantinopel*, op. et loc. cit.

(3) Cf. le *Voyage de M. d'Armon*, éd. Schofer, où cette gravure est reproduite p. 28.

(4) Stephan Gerlach *den ocelleren Tugobach* (édité à Francfort-a.-M. en 1674 par son petit-fils Samuel), p. 79. — Gerlach commet certainement une erreur op. cit., p. 39) en identifiant le couvent cité par Gerlach à l'église Saint-Jean « della Piedra » mentionnée par Clavijo. Celle-ci correspond à l'église et au couvent « *Sanctus Johannes de Petra* » qui se trouvait à l'autre extrémité de la ville, vers les *Blachernæ*. Cf. Monceaux, *Esquisse archéologique*, p. 15). Dans le plan de Buonellinotti (*ibid.*, p. 13, n° 35), cette église est indiquée sous le nom de *Sanctus Johannes de Petra*. — Gerlach (op. et loc. cit.) affirme sans preuves que la mosquée du sultan Ahmed marque l'emplacement du couvent de Saint-Jean de Gerlach.

proposer d'identification satisfaisante. — Il n'est pas douteux, par contre, que les bâtiments entourant une cour rectangulaire 8₂ à l'angle des murs de la Marmara et de l'enceinte du sérail ne correspondent aux œuvres impériales⁽¹⁾. La tour voisine [9] auprès de la porte d'entrée du sérail est celle que signale Gerlach vers 1575⁽²⁾.

Derrière l'hippodrome à l'ouest un ensemble de constructions [10] comprenant divers *kashks* dans une enceinte rectangulaire peut être identifié au palais Ibrahim Pacha⁽³⁾. Au sud de ce palais est figure un petit enclos, avec un minaret c'est [11]. C'est le *mauzgah* ماذگاه fondé par Iraki Zade Hasan Efendi en 922. — Les fouilles du British Museum, en 1927, ont dégagé l'emplacement de la mosquée à minaret [12], située à l'est, vers la mer, regard à *Kitchik İsa Soka* *Saint Serge et Barchus* — celle qui se voit [13], sur le *Duran Yolu*, l'auléar de l'hippodrome, est la *Mosquée de Firuz Agha* bâtie en 1491⁽⁴⁾.

Le Bazar [14] — reconstruit sur la signature ses dispositions d'ensemble : au centre, un vaste espace entièrement couvert, le *Hedesten* autour duquel se développent des rues bordées de boutiques. — La mosquée voisine, à gauche [15], est la *Mosquée de Mahmud Pasha* qui date de 1464.

⁽¹⁾ Peut-être pourrait-on y voir l'église *Saint-Lazare* et l'église *Saint-Michel* du plan de Buondelmonte.

⁽²⁾ Là où le plan de Buondelmonte indique *curia divi Petri et imperialis, seu Constantinianae* Monnerass, *op. cit.*, p. 14; Hartman Schedel, *Weltchronik*, 1484 : *mauzgah ou mazgah ou maugah et stabula equeorum*. Cf. le passage suivant de J. Carasso : « Une partie des dépendances de cet édifice — Sainte-Sophie — le Grand Seigneur s'est établies pour ses esclaves pour ce qu'il est fort volé et près de son sérail... » (*Voyage de M. d'Armenah*, éd. Selys, p. 27).

⁽³⁾ Gerlach, *op. cit.* — Cette tour ne pouvait être un minaret comme le dit Gerlach (*op. cit.*), mais plutôt un *mauzgah* ou une ancienne tour de guet élevée vers le sommet de la première colline.

⁽⁴⁾ « D'un côté de l'hippodrome se trouve le

palais d'Ibrahim Pacha, le singulier favori du grand seigneur qui, à la fin, le fit tuer pendant son sommeil sur la demande de la grande sultane Roxolane » (*Itinéraire de Jérôme Moncreod d'Antibes à Constantinople*, éd. Porée, p. 135). Ce palais paraît correspondre à l'emplacement des dépôts militaires qui « tiennent aujourd'hui sur le côté ouest de l'At-Medhan et dont les constructions sont byzantines ».

Hadikat el Djemami, t. I, p. 34. Le minaret portait une inscription métrique avec le chronogramme. En 939, le fondateur fit construire une mosquée pour l'hiver.

⁽⁵⁾ Le monument est fort grossièrement représenté, il est vrai, et devrait être placé entre le portique de l'hippodrome et la mer. Cependant toute autre identification paraît impossible.

⁽⁶⁾ *Hadikat el Djemami*, t. I, p. 135.

⁽⁷⁾ Cf. entre autres les descriptions du bazar

DIWAN YOLU [16] et ses annexes. — On distingue la direction générale du *Diwan Yolu* [16] au long de cette rue, de l'hippodrome à la mosquée de Bayezid, on rencontre successivement la mosquée de Firuz Agha [13, déjà nommée], puis la *Mosquée d'Atik Ab Pasha* [17], la *Colonne de Constantin* [18¹], enfin un bain à deux coupoles [19]. Comme aujourd'hui, les couloirs du bazar s'étendaient jusqu'à la rue.

MOSQUÉE DE SULTAN BAYÉZID [20]. — Elle est représentée dans ses moindres détails avec beaucoup d'exactitude. C'est un véritable géométral où l'on retrouve les proportions de la construction centrale et de ses annexes, et l'écartement d'exceptionnel de ses minarets. La mosquée se compose de deux nefs symétriques par rapport à l'édifice central. Ce dernier subsiste seul aujourd'hui.

ISKI SERAI [21]. — On sait que Mohammet II avait bâti son palais au centre de Stamboul, sur le *Bezan Fano*, la colline élevée actuellement l'Université (ancien *Seraskierlik*). Après la construction du palais de Topkapu (celui du xv^e siècle fut désigné sous le nom d'*Eski Serai* et servit de logement aux femmes des sultans et de leurs enfants²). Notre miniature indique que les bâtiments d'habitation sont compris dans une enceinte polygonale située elle-même au milieu d'un vaste jardin rectangulaire, planté d'arbres et entouré d'un mur continu. La construction de la mosquée de Bayezid avait déjà empiété sur le jardin. La surface en fut le au cap plus réduite encore lorsqu'on bâtit la Sélimiye et ses annexes [22].

Les deux bâtiments parallèles [22] entre le vieux serail et l'édifice [20]

dans le *Voyage de M. d'Armen*, *op. cit.*, p. 84 et suiv.

¹ Nous qu'il s'agit d'un bâtiment placé avant la mosquée.

² Voir dans GÜNGÖR, *op. cit.*, la description de Dillich (p. 82, fig. 1) et le texte correspondant (p. 83). — On en trouve également une description dans ANKARA VON HANTZ : « Chaque femme y avait une chambre et sous-ventes et just au milieu l'ancien palais. Il y avait un jardin entouré des fruits et des arbres étrangers, car elles peuvent se recueillir toutes. Et toutes leurs fenêtres et portes s'ouvrent sur ce jardin. Ce point n'a qu'une porte

par laquelle elles doivent passer toutes, tellement on les tient abâtardies. » A. VON HANTZ aux les *« Les Palais des Femmes des Sultans d'or »*, a gras et obèses comme des tonneaux de cidre » (ANKARA VON HANTZ, *Pilgerfahrt*, éd. von Grotte, p. 207).

³ Le bâtiment que Jean Chevreau indique en passant sous le nom de *Serail des femmes* (le *Seraskierlik*) dans le *Voyage de M. d'Armen* (p. 84) paraît correspondre à l'*Eski Serai* comme le dit SCHÜLLER (p. 26, n. 2). Mais il est exact de voir que Mohammet II fit bâtir son palais sur l'emplacement du Sénat, au forum de Constantin.

paraissent correspondre à ce rare *Hakkâr arsa*. Des deux mosquées [23 et 24], l'une [23] est sans doute *Kabirî Dîvânî* « Église de la Vierge Diacônissa »¹, l'autre [24], plus proche de l'*Epîrôdion t. Labon* [21], correspondrait à l'emplacement de *Kidât Dîvânî* (27).

Mosquée de Fatih [20]. — Comme la mosquée de Bayezid, elle est représentée en géométral. Les deux dessins témoignent des mêmes qualités d'exactitude d'autant plus précieuses lorsqu'il s'agit de Fatih Dj., que la mosquée actuelle a été entièrement reconstruite au xviii^e siècle. D'après notre miniature on voit que l'édifice du xv^e siècle, de même que Bayezid Dj., était précédé d'une cour carrée, mais que la salle de prière y était conçue suivant un tout autre dispositif. Pour l'instant le tambour de la coupole centrale reposait sur un soubassement de plan carré et s'accusant, suivant les quatre faces, les formerets de la coupole. Deux nefs latérales plus basses étaient couvertes de coupôles dont le tambour — à cause de la représentation géométrale — ne peut être fixé, mais dont la disposition devait correspondre — au moins dans l'ensemble, au plan de restitution proposé par Mohammed Bey Asbu-Oglu². Ce que notre miniature établit sans conteste, c'est que le plan de la mosquée du xv^e siècle était tout à fait différent du plan de l'édifice moderne ; toutefois, la mosquée primitive, comme celle du xviii^e siècle, se levait au milieu d'une vaste esplanade, le double de constructions diverses, maisons, remparts, etc.

Les ports de la Marmara. — Byzance possédait quatre ports s'échelonnant le long du rivage de la Marmara : c'étaient, de l'est à l'ouest, le port de Boucoleon, le port Sophien, le port de Contuscléon, enfin le port d'Euthère et de Théodose (33). Deux d'entre eux sont représentés sur notre miniature. Le premier [27] ne paraît correspondre au *Port Sophien* (*Kadırga Limanı*). Le bassin communique avec la mer par une large arcade percée dans la courtine ; Antoine de Nangorac signale en ce lieu un dispositif analogue (34). Le second

¹ M. RUTMANN, *Exposée topographique*, p. 61 et suite ; ENKINSON et YERGEN, *Les Eglises de Constantinople*, p. 111.

² On ne peut émettre que des hypothèses. Le dessin ne donne aucune indication relative à l'axe de la Mosquée par rapport à la mer, qui passait devant l'église de la Vierge Diacônissa et aboutissait au *Phânâdolphion*, où elle se ven-

drait (voir Shah Zadeh Djami'î).

M. RUTMANN, *Exposée topographique*, p. 61 et suite ; ENKINSON et YERGEN, *Les Eglises de Constantinople*, p. 111.

³ M. RUTMANN, *Exposée topographique*, p. 111.

⁴ *Itinéraires russes en Orient* (trad. B. de

port [28] est évidemment le *Port d'Éclaire* *Yataga Bostana*. D'après divers témoignages, il était entouré d'un mur continu flanqué de deux tours. Notre miniature reproduit ces détails. Elle indique également que le port était complètement ensablé et transformé en un jardin planté d'arbres¹⁴. Des deux autres ports byzantins (*Bou-dean* et *Contoscalion*) le dessin ne porte pas trace.

Je juge inutile de pousser plus loin ces identifications de détail. Les quartiers qu'il resterait à parcourir, ceux qui s'étendent le long de la Marmara, de la Muraille terrestre et de la Corne d'Or, ont été, par suite de l'erreur initiale du dessin, considérablement réduits, soit en longueur, soit en largeur. De là, des confusions et des méprises malices parmi lesquelles il est fort malaisé, sinon impossible, de dégager des notions exactes. Cependant, on peut encore reconnaître sans peine la *Colonne d'Arcadius* [29] sur laquelle est tracé un décor en helice. *Saint-Jean de Stoudion* [30] avec ses deux pignons et sa toiture à deux poutres. *La Colonne de Marcara* [31] qui devrait d'ailleurs être placée au sud-est de Fâtih Dj. et non à l'ouest¹⁵. *La Mosquée de Sultan Selim* [32] très exactement représentée sous sa forme actuelle. Le *Château de Fethi Kutz* [33] a été l'objet d'un dessin assez soigné d'ou, malgré le mauvais état de la miniature en cet endroit, on peut tirer quelques indications. Pour tout le reste, on ne saurait proposer que des identifications douteuses : je me borne à en énumérer quelques unes sans dissimuler leur caractère hypothétique.

[34] *Hacı Mustafa Pasha Dyma* (= Église Saint-André au Crux) ; [35] *Monastère Dyma* (=) ; [36] *Église Saint-Georges*, [37] *Panais des Blachernes*, [38] *Katholique Dyma* (=) ; [39] *Grat Dyma* (= Église Sainte-Théodora), [40] *Église Imaret Dyma* (= Pantocrator), [41] *Zarek Dyma* (= Pantocrator), [42] *Église Saint-Antoine*

Kathrow, t. I, p. 120. Le *Crux* semble en core pratiqué aux heures tardives et est semblable à ce même port de Kacerg-Lemna que l'auteur appelle « une » ou « étang » où les femmes viennent laver leur linge » (*De Topographia constantinopoli*, p. 82, 89).

(14) *Ueber die Geschichte der byzantinischen Kunstgeschichte*, 265-266. VAN MULLIN, *Byzantine Constantinople*, p. 270. MORITZMANN, *op. cit.*, § 103 et 107.

(15) Le *Lycus* n'est pas indiqué. — GUYOTTE

op. cit., p. 6, dedans de l'examen du plan de Dilel que Vanus avait encore utilisé au xvi^e siècle. Or le port était comblé dès le temps de Lucius II. MORITZMANN, *op. cit.*, § 103.

(16) Peut-être a-t-on voulu figurer cette colonne sarmentée. L'on chapiteau corinthien qui se trouvait sur la 5^e colonne et qui fut remplacée dans la construction de la Suleimanie. (17) *Ueber die Topographia constantinopoli*, p. 86, 183.

b) GALATA.

Dans cette planche, la ville est divisée en trois secteurs par quatre pans de murailles partant de la tour de Galata et aboutissant à la muraille maritime. Le dessin, comparable à ceux de Buondelmonte, fournit des indications analogues quant à la répartition des parties et à l'emplacement des églises ¹, mais donne des détails supplémentaires sur les environs immédiats de la ville. Tout d'abord, à l'ouest, l'*Armenial* aligne ses hangars régulièrement disposés ², puis, l'*Khatchane* ou l'*Église-Flamée d'Europe* est figurée avec les *Koshk* répartis dans la prairie. Une grande mosquée à deux minarets, encadrée de cyprès, s'élève à mi-chemin entre les Eux-Noirs et la ville : il n'en reste pas vestige aujourd'hui. Le palais romain d'aujourd'hui indique au nord-est le *pont à la chaîne* *Zindaply kapt* qui a donné son nom au *Koshk* voisin et à la contrée environnante : celle désignée est restée en usage jusqu'à nos jours. À l'est, vers le Bosphore, différentes constructions isolées, dont l'une paraît être un monastère ³, puis, touchant aux murailles de Galata, les importantes installations de la *Fonderie de canon* ⁴. On distingue l'atelier principal, vaste hangar au toit à double pente, ventilé par trois lanternes, le palais voisin avec son balconier, enfin les canons alignés sur le sol.

Aucun pont ne relie les deux rives du la Corne-d'Or ⁵, mais un embarcadere se trouve au pied de la muraille de la ville. La *tour de L'autre* est dessinée

¹ Sur la topographie de Galata, cf. l'étude de J. H. ERWALD, *die Stadtansichten von Galata*. In *Topograph. Museum d. Reichs-Anstalt für Kunst- u. d. Alterth.*, Constantinople, 1897.

² Il comprendait, d'après J. CRESSERON, une partie de six cents grands et six cent cinquante galères — hostes et autres vaisseaux — couverts sur le bord de la mer, lequel fit appeler ces navires *gallier* de M. d'Armenod, Scheler, p. 38). — Pn. DU FASANI-CANAVE signale « deux cents voûtes séparées, sous lesquelles les galles se peut faire un grand voyage » (Le monumentaire par M. H. LAISSE, p. 411).

³ Jérôme Mourand énumère quelques pièces de gros calibre que les Allemands s'ap-

proont de fabriquer dans cette fonderie (*Mémoires de Jérôme Mourand d'Antibes à Constantinople* — I. Paris, p. 203 et suiv.). Le voyageur signale « devant cette fonderie, un côté fait à l'usage d'un très grand magasin monant sur les goélettes pour aller à Constantinople » (le même est indiqué dans la miniature).

⁴ Le pont bâti par Josue en 1530 (*op. cit.*, p. 254; VAN MILLIGEN, *op. cit.*, p. 174-175) avait été coupé par les Turcs au xvi^e siècle et soigneusement réparé par les Croisés. On en voyait encore les piles au temps de Gyll (*De Topographia Constantinopolitana*, p. 205).

sommairement ¹⁾ Skutari possède un embarecad, un lazaret mais aucune mosquée n'est figurée parmi les maisons ²⁾. Sur la rive méridionale de la Corne-d'Or, au pied de la muraille maritime de Stamboul, s'élèvent des groupes de constructions. À l'estuaire des Eaux-Douces d'Europe — et bien que le dessin soit presque entièrement effacé en cet endroit — et reconstruit l'Évroul, on se dresse deux mosquées. L'opus important est celle que l'émir Mohammed II et qui fut entièrement reconstruite au xviii^e siècle. On voit que l'édifice primitif possédait deux minarets ³⁾.

c) Dessin et Enluminure

Le dessin a été exécuté à l'encre noire à l'aide d'une plume fine. On a indiqué non seulement la masse et les éléments essentiels des édifices, mais encore les portes, les fenêtres et jusqu'aux moindres détails comme les tuiles sur les toits et les feuilles de plomb sur les coupoles.

Pour l'enluminure, on a employé une couleur épaisse et opaque. La mer était primitivement d'un bleu clair qui avec le temps est devenu foncé et même noirâtre. La valeur initiale s'est conservée en quelques endroits. Pour le reste, deux tons donnent : un vert acide pour le fond, le gablet et le décomposé par places, et un rouge vermillon vif pour les toits le tout. La coloration des murs varie du brun jaunâtre au blanc d'argent en passant par les teintes intermédiaires. Le blanc qu'on observe dans le haut de la page, sur les édifices et sur le mur d'enceinte, correspond sans doute à la couleur primitive qui s'est décolorée et a disparu par ailleurs ⁴⁾. Les taches très blanches suivant lesquelles se détachent les boutiques de certains bazars ont été obtenues en *révérant* le fond du papier.

¹⁾ La représentation est évidemment médiocre et peu conforme à la réalité. « En avant de Chalcedoine, dans la mer, à une portée d'arquebuse il y a une de ces îles de circuit où est un très beau jardin tout entouré de murs et au milieu un grand palais en forme de tour » (*Itinér. de Jérôme Haerend*, p. 125-127). Il n'y a ni jardin ni tour ni coupole (Gözlert, *op. cit.*, p. 2, fig. 1). La représentation de Schweigert est tout à fait fantaisiste (*ibid.*, p. 3, fig. 2).

²⁾ Des mosquées actuelles de Scutari la plus ancienne, Iskolé Djami'i, mesure 951 Hg.

Un autre monument de Scutari attribué également de six minarets (Gözlert, *op. cit.*, p. 6, fig. 3).

³⁾ Il semble qu'avant d'appliquer une couche de couleur bleu foncé on a couvert le papier d'une teinte bruniâtre. Mais il se pourrait également que ce brun soit le résultat de l'oxydation de la gouache.

Inclinaient ou remarquaient l'emploi d'un ocre jaune assez brillant — première couleur du sérail, allers de ya lin de Mağar — qui désigne, semblerait-il, des parties sabbées. Le bleu turquoise n'est utilisé dans les portes et dans la troisième cour du sérail me paraît d'ence de toute signification¹. Des rebords de dorure sont appliqués sur les monuments de l'Hippodrome — sur certaines parties des mosquées, sur les toitures des minarets et au sommet des toits de Yedi Kule.

III. — LES ÉTAPES DU VOYAGE.

Je donne ci-après la liste des miniatures contenues dans le manuscrit en suivant l'ordre actuel des folios qui ne correspond pas toujours à l'ordre de marche de l'armée. Cette confusion dans le classement des pages paraît due au relieur moderne qui a placé arbitrairement les folios sans texte portant des miniatures au recto et au verso².

F° 9, verso : Mal Tepé — F° 10, recto : Kysa colona kopraslı. — F° 12, v. : Gushzé³. — F° 13, r. : a) Kal'at-i Heraké ; b) Tchinariy. — F° 13, v. : a) Su omid ; b) Tcharlatan. — F° 14, r. : a) Dik'at-kizskiy, b) Dikylyash. — F° 14, v. : a) K'at'achak, b) Yon shet'a. — F° 15, r. : a) Ak huk. — F° 15, v. : a) Zimjelykysı, b) Derbe ol'no. — F° 16, r. : a) In on. — F° 16, v. : K'at'ak'at'ine. — F° 16, r. : Guermtshuk. — F° 16, v. : K'at'ak'at'ine. — F° 17, r. : a) Devet kara hisar ; b) İstijé kara su köprüsü ; c) K'at'ak'at'ine. — F° 18, r. : Fordjany gnoischub kal'at-i Khuban ; b) Mama khatun ; c) illahı. — F° 18, v. : a) Ydyke. — F° 18, v. : b) Ez nas ad'isub beghe. — F° 19, r. : a) Pasya crıst. — F° 19, v. : a) İbrahim köprüsü. — F° 19, v. : b) Derbe lala goz. — F° 19, v. : c) Kyzıl kidesi. — F° 20, v. : a) İlyas-sulu. — F° 20, v. : b) İlyas-sulu. — F° 20, v. : c) Serat-gu. — F° 20, v. : d) Akat'ak'at'ine. — F° 20, v. : e) Khatun tohatri, autrement dit Zunku gualir.

F° 21, r. : a) Barishma tohatri sur le Sacsakly sonyou ; b) Tchinbugh avı, c) Koshla shuhar. — F° 21, v. : a) Poshküllü ; b) Latif gölü ; c) Dattashmoudly. — F° 22, r. : İzzet.

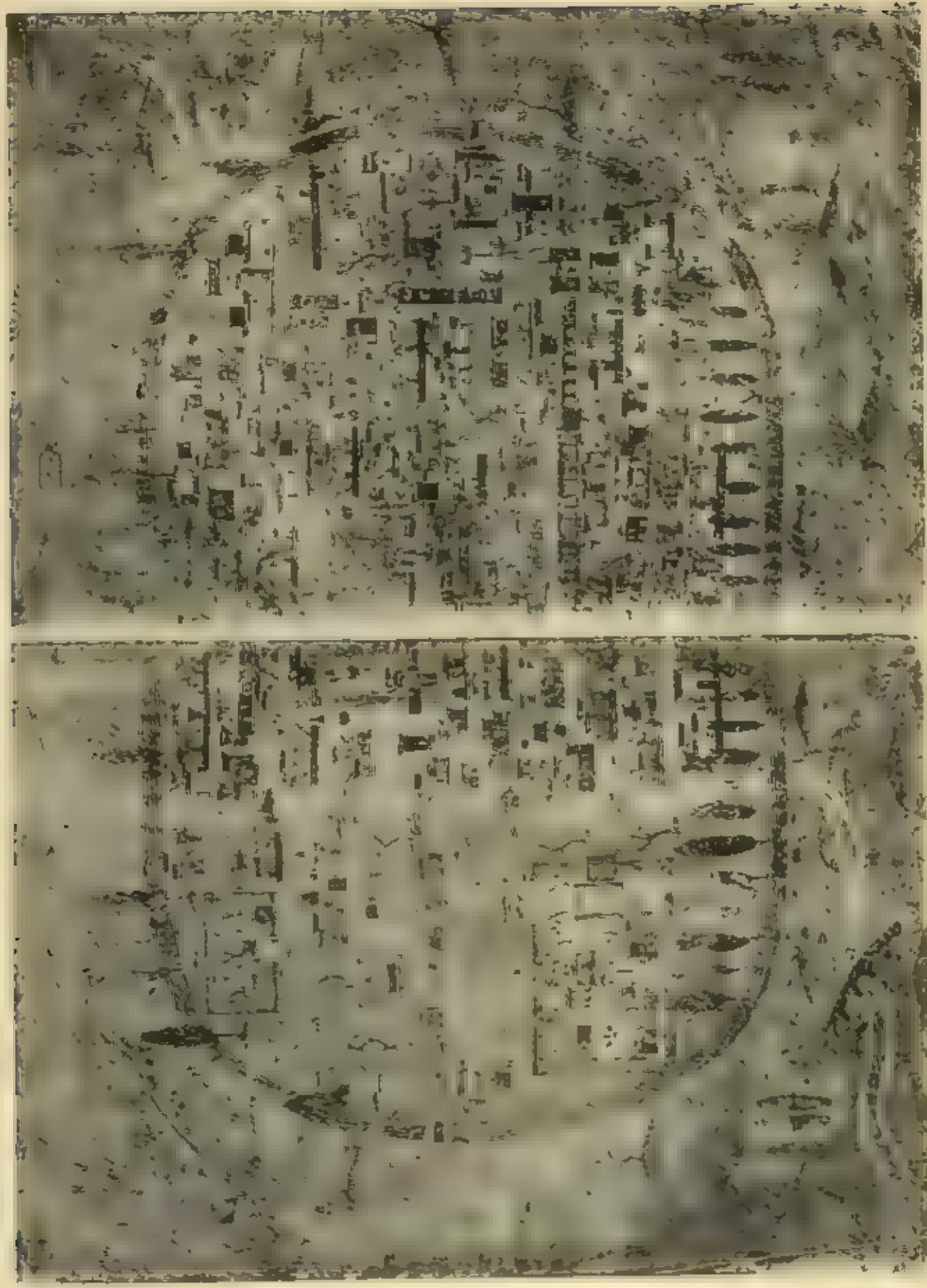
¹ Des trois cours du sérail, la première est colorée en jaune, la seconde en vert, la troisième en bleu. Le jaune répond au sable et le vert à une pelouse. On peut se demander si le bleu ne désignant pas un bassin ou un revêtement de carreaux de faïence.

² En utilisant le *Journal d'après Fawwaz* et Hamman (op. cit.), on peut restituer

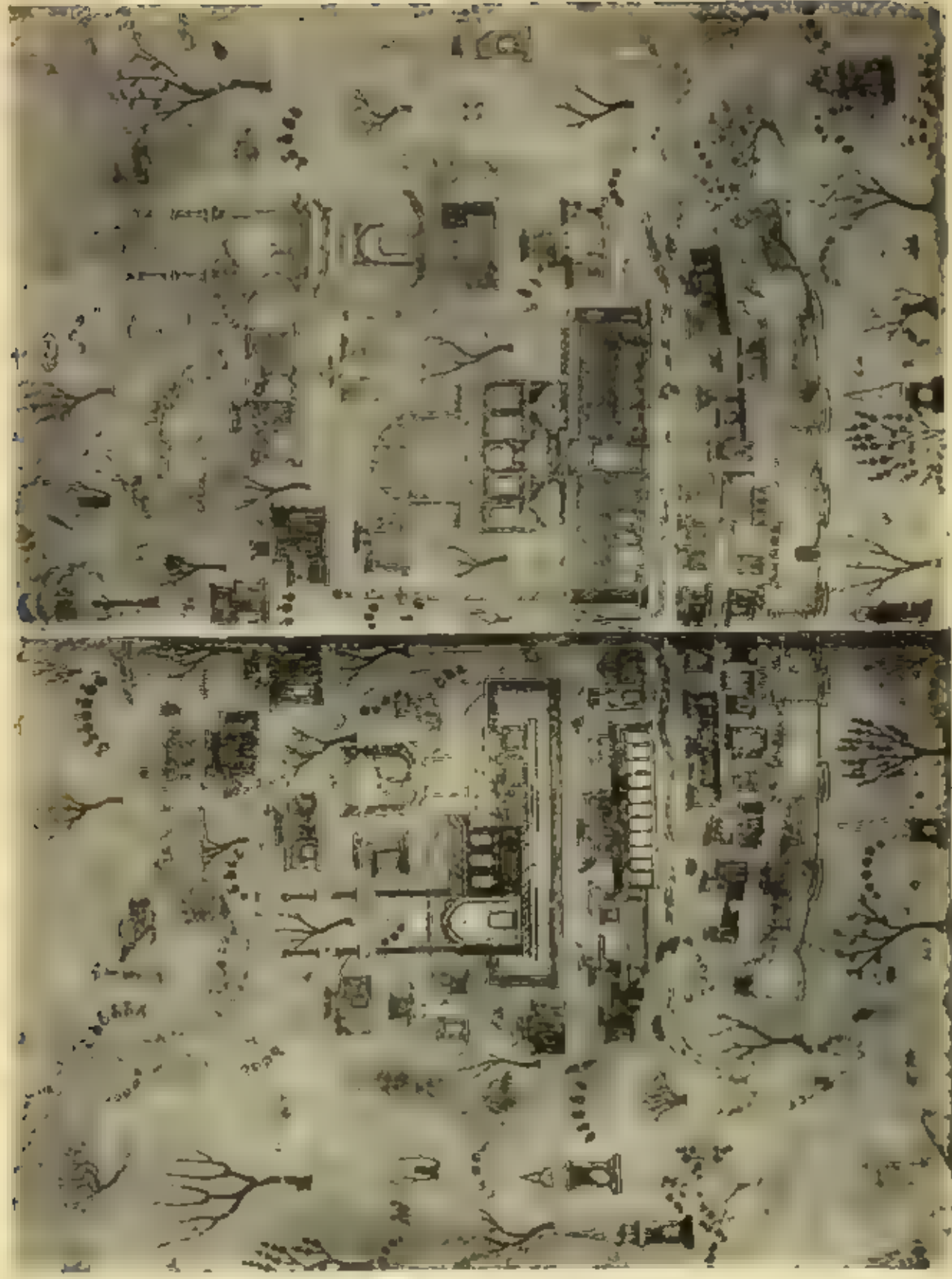
même l'ordre des étapes, de Stamboul à Bagdad à travers l'Asotolie et la Perse, puis de Bagdad à Alep.

³ Voir pl. LXXIV, n. Le titre bien lisible dans le cadre rectangulaire, au milieu du texte est orthographié, كلیزة = Gushzé.

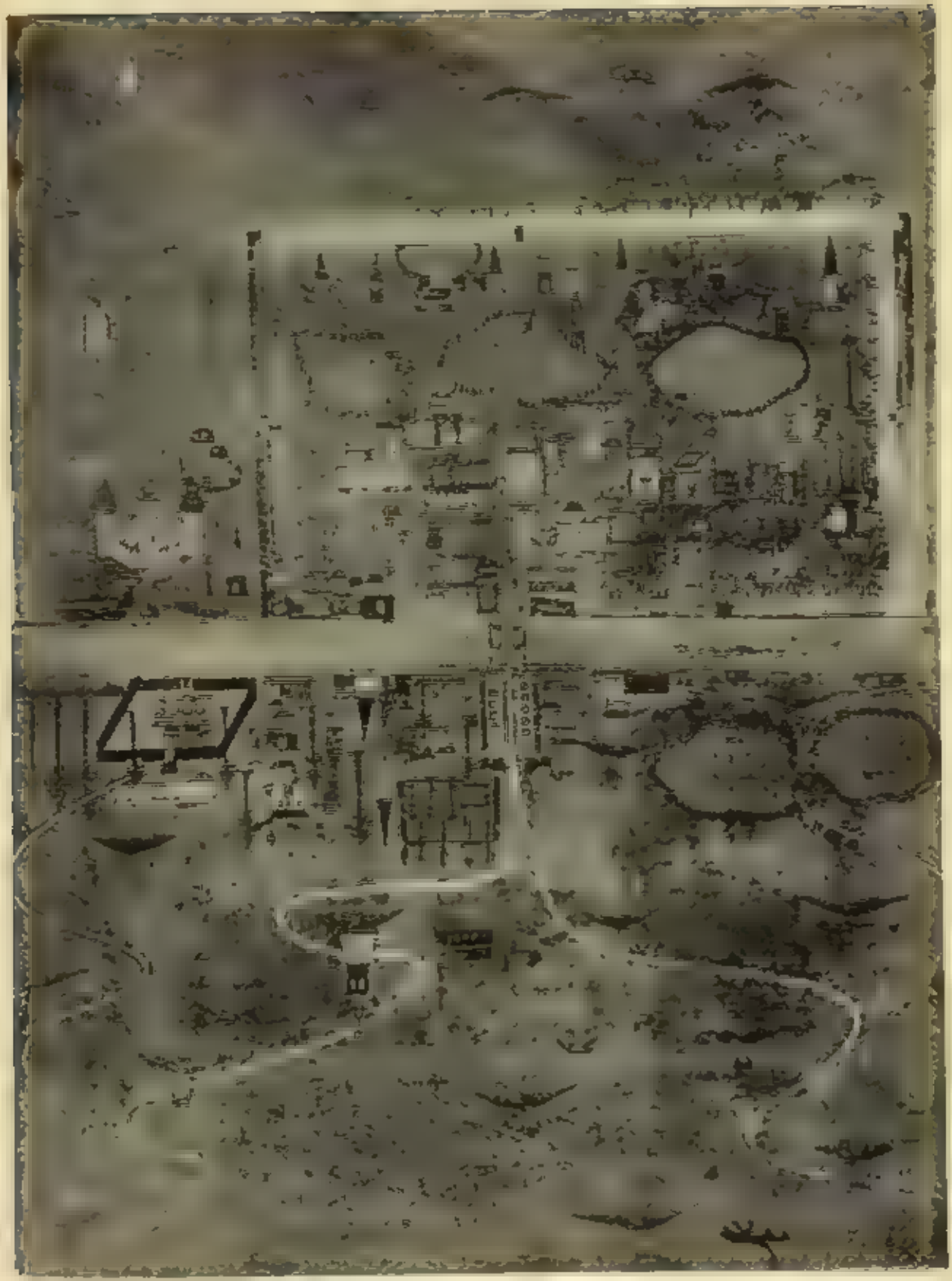
⁴ Voir pl. LXXIV, b.



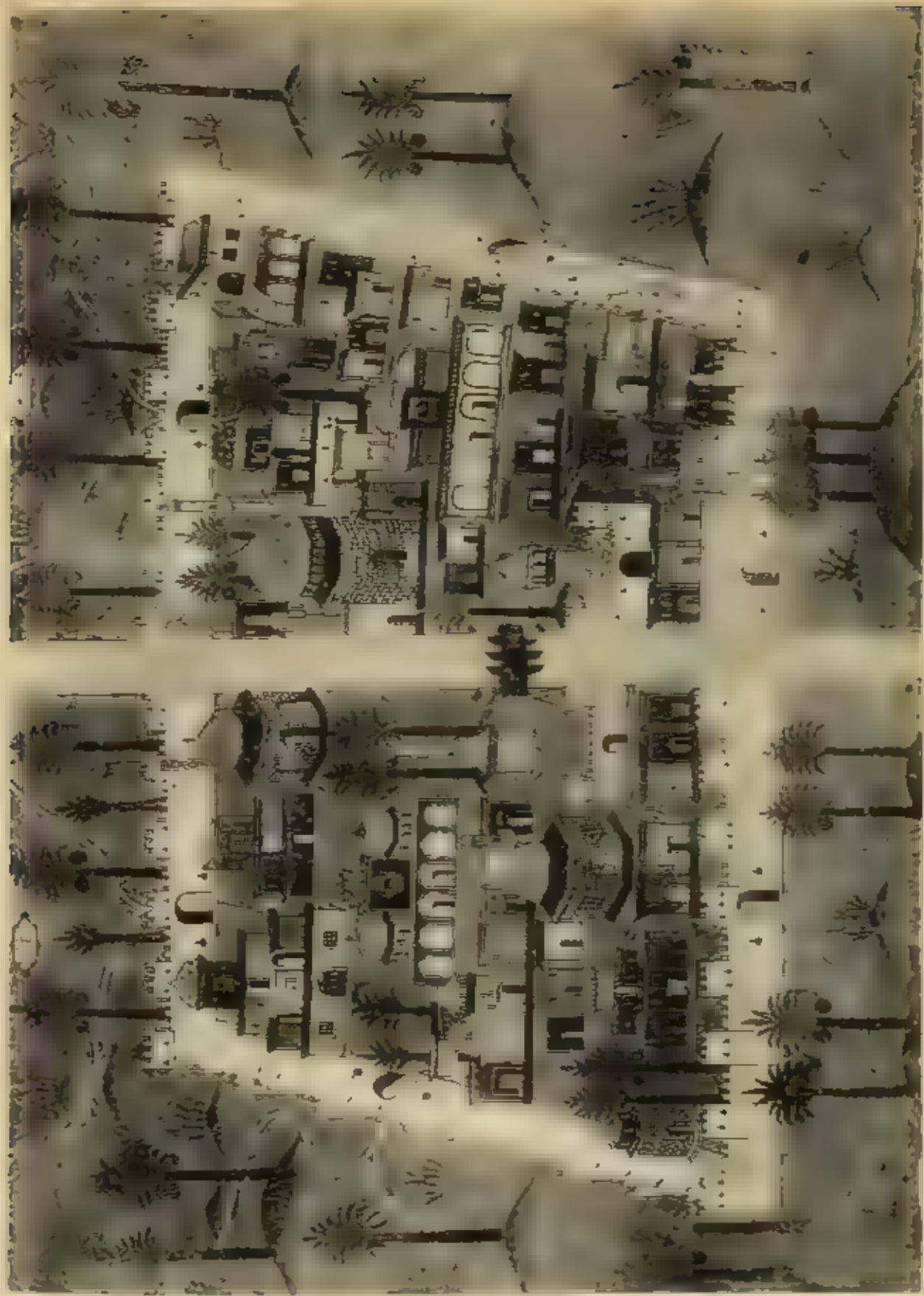
TEBR17 (f 87 verso et f 88 recto)



SULTANIEH (f. 34 verso et f. 32 verso)



BAGDAD (1^{re} 46 vers^o et 1^{re} 47 recto).



HILLI EH (viewed at P. 67 recto.)

F° 100, r. a) D₁ sr t Nesra²; b) D₂ ear- Dukl m³; c) Vcs et-kar m⁴. — F° 101, v. a) Aba Esrin; b) Aba Beshiri; c) Salama tchalci *en face de* Tehöl tépé.

F° 101, v. sous inscription a) — F° 101, v. Fakr Sachir. — F° 102, r. a) Kassaba Bergha⁵; b) Karra i Saia; c) Lal n ichem⁶. — F° 102, v. Shahr i Hatmad m⁷; — F° 103, r. Karak⁸ v k p shub ark ov. — F° 103, v. Adana. — F° 103, r. a) Ktici i Tehl; c) Mardjehack. — Tombes de David. — F° 104, v. et 105, r. Alep sous inscription a) — F° 106, v. a) Galsu vart; b) Asy suyu koproš. — F° 107, r. Kar i Vind. — F° 107, r. kazl ep⁹ *en face de* Karad a d g. — 109, v. a) Karadje dagh aschab ak lunar; b) Akiche gür tépé¹⁰; c) Djallab.

Toutes ces miniatures sont loin de présenter le même intérêt et la même valeur. Les villes d'Antioche, notamment la citadelle, ne nous offrent qu'à des représentations conventionnelles ¹¹. Je reproduis, dans les planches ci-jointes, les miniatures relatives à quelques grandes villes de Perse, de Mésopotamie et de Syrie. C'est que nous savons de Bagdad, de Sultanie et d'Alep, par exemple, montre que les images relatives à ces villes ne sont point entièrement fantaisistes. Celle qui donne le plan d'Antioche manque pas de détails exacts ¹². Et tant donner la rareté de tels documents, ils m'ont semblé dignes d'être publiés. Peut-être pourront-ils être commentés utilement dans l'avenir.

LE CARACTÈRE DES MINIATURES

Paron les planches du manuscrit, on constate parfois d'un tableau à l'autre, de telles différences qu'on serait tenté d'attribuer chacune à plusieurs artistes. Cependant ces variations paraissent résulter de la hâte avec laquelle certaines miniatures furent exécutées, alors que d'autres eurent l'objet d'un soin particulier. Un examen attentif montre que les dessins les plus poussés comme les

¹¹ Voir pl. LXXXIII.

¹² Voir pl. LXXXII.

¹³ Voir pl. LXXXIV.

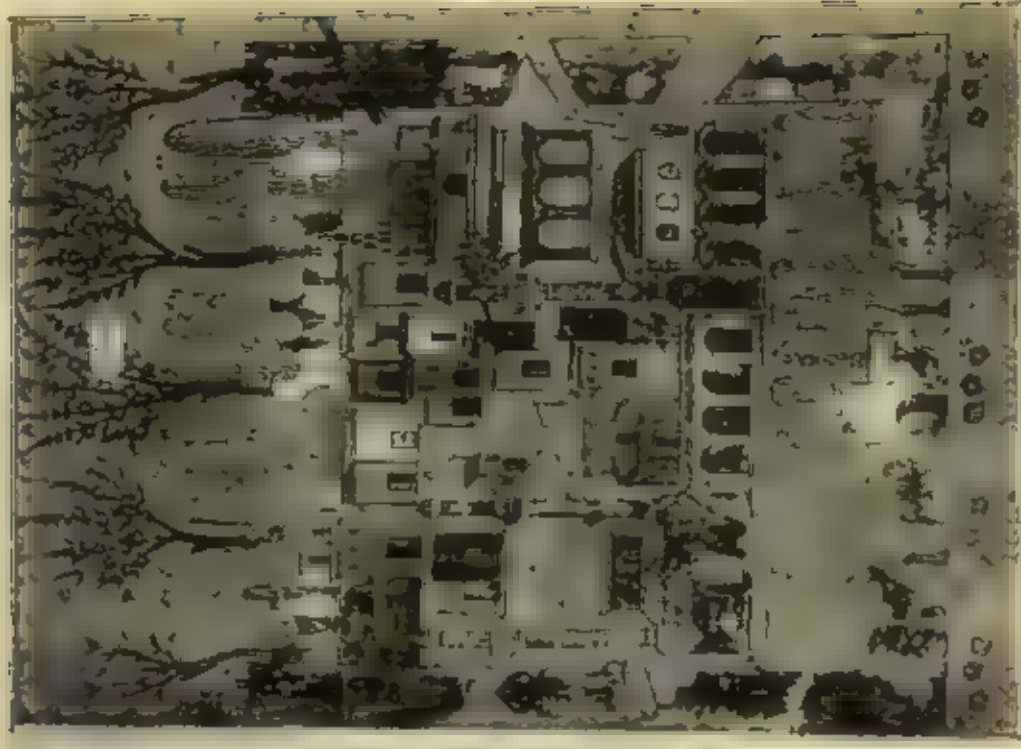
¹⁴ Je compte publier prochainement quelques-unes d'entre elles dans des études qui paraîtront prochainement sous le nom d'Annales d'Antioche.

¹⁵ Pour Bagdad et Samarra, Heuzenroth de *Reise nach Persien und Turan*, vol. I, p. 143. — Pour Samarra, voir les nombreux dessins et photographies dans les ouvrages

de Benard de Samarra et de Dieckhoff. — La disposition singulière du château d'Alep est aussi fidèlement traduite pour que la miniature, bien qu'un peu grasse, soit identifiée de suite.

¹⁶ On remarquera notamment l'indication de la grande mosquée à droite de la citadelle qui appartient à l'enceinte du château, en bas et à gauche sur le dessin. — Voir pl. LXXXIV.

¹⁷ V. Benard et J. Strzalewski, *Antioche*



DERGUZIN (n° 66 verso et p° 67 recto)



ALEP (M 104 verso et f 105 recto)

esquisses les plus sommaires participent des mêmes conventions. Il est donc fort probable que toutes ces compositions sont de la même main.

Dans chacune d'elles, le dessin, tracé à l'encre, figure non seulement les grandes masses mais les menus détails ; sur ce dessin préliminaire la couleur a été appliquée par tentes plates, en tons soutenus. La technique dont j'ai analysé les éléments en étudiant les vues de Stamboul¹ se retrouve identique dans la plupart des planches qui présentent le même aspect brillant. Dans quelques autres, le coloris est mat ; parfois, il a gardé toute sa fraîcheur, alors qu'ailleurs il est grisâtre et terne, par suite de la décomposition de certaines couleurs.

La représentation des villes, si patiente et si minutieuse qu'elle soit, ne nous renseigne qu'imparfaitement sur les concepts artistiques. La miniature, j'ai noté toutefois, à propos des vues de Stamboul, l'opposition des couleurs par tons francs et puissants, la prévalence d'une sorte de bichromie caractéristique de l'art turc, particulièrement dans les tapis. On peut faire, tout au long du volume, des constatations analogues.

Oblissant aux règles de l'orthodoxie sunnite, le dessinateur a proscrit rigoureusement toute figure humaine. Dans les campements du sultan, là où se dresse le pavillon impérial aux riches tentures, nulle troupe de cavaliers ou de soldats comme il est de règle en pareil cas dans les miniatures persanes : les objets seuls sont représentés, la scène est vide. Parfois, cependant, un animal est tracé, se détachant à peine, en ton sur ton, sur le fond du paysage : albanais, de lions, de cerfs, de gazelles, de faucons, aux attitudes naturelles et libres. Mais ces dessins sont trop rares et trop menus pour qu'on y puisse saisir les affirmations d'une vision particulière.

Ce sont les paysages qui fournissent matière aux constatations les plus instructives. Plus encore que dans les miniatures persanes s'y marque cette tendance à la stylisation qu'on observe chez tous les peuples de l'Orient, chez les Byzantins comme chez les brodeuses turques de l'Anatolie, tendance dont on ne doit chercher la cause ni dans l'affaiblissement des qualités techniques ni dans les lois restrictives de l'Islam, mais qui paraît plutôt une conséquence d'un goût généralisé pour l'abstraction. Dans nos miniatures, la prairie émaillée

¹ Cf. *sup.*, p. 343-344.

de fleurs est traitée comme un *vous* de toiles régulièrement disposées sur un fond monochrome. Les fleurs elles-mêmes se répètent en dessins géométriques. Adieu, les cypres et les arbres fruitiers forment des frises décoratives où les feuillages et les fleurs se détachent en masses symétriquement balancées. Tout cela est volontairement plat, sans modèle, immobile et sans vie et l'on y pourrait voir autant d'exemples significatifs de cette *dégradation de la métaphore*.

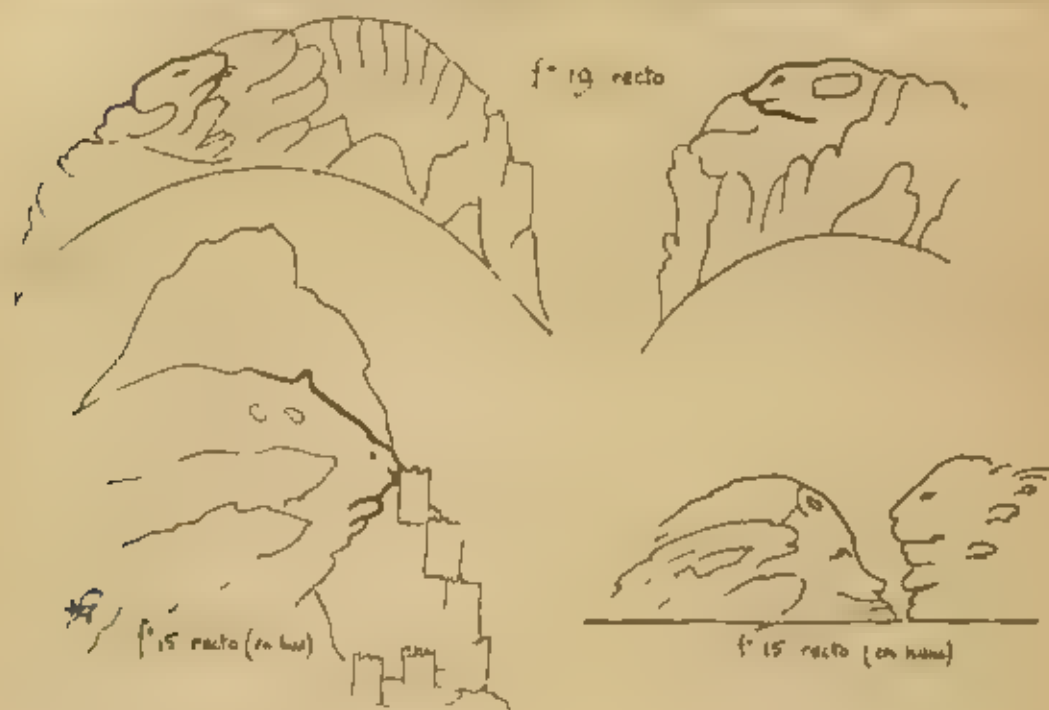


Fig. II.

qui veut que l'animal prenne l'aspect d'une fleur, la fleur, l'aspect d'une pierre. » Mais ce qui apparaît surtout, c'est une conception particulière de l'effet décoratif, obtenu par une répétition de motifs aux lignes simples et par une opposition de tons frustes, effet qui gagne en force ce qu'il perd en nuances et qui, s'il est parfois un peu outre, n'est jamais banal ni vulgaire. N'y a-t-il point dans nos miniatures comme un reflet de ces qualités qu'avaient gardées jusqu'à nos jours les tapis du Turkestan et de l'Anatolie dont l'effet décoratif est si puissant en sa hardie simplicité ?

¹ Voir à ce sujet le fascicule de L. Mes-
sidor, *Les Méthodes de réalisation artistique*

des peuples de l'Asie, dans Syria, 1921, p. 4
et suiv. et p. 149 et suiv.



HAMADAN (f. 102 verso)



AMIDA (P 107 recto).

Au reste, malgré certains procédés de convention, malgré la gaucherie et la lourdeur du dessin, le miniaturiste en arrive à rendre le caractère du paysage. Dans la campagne qui environne Galata, on retrouve quelque chose de cet aspect à la fois paisible et monotone des rives du Bosphore¹. Hamadan, entre ses rochers arides et sa plume plaine d'arènes — Haleb, au milieu de sa palmeraie — Derghuzin avec ses innombrables cyprès et ses arbres en fleurs², sont autant d'évocations expressives, le sites divers dont l'artiste sait transposer, non sans bonheur, le caractère typique.

La et là, des indications étranges. L'œil, en suivant les contours des collines et les escarpements des rochers découvre soudain que ces lignes composent des silhouettes de lions d'ours, de sangliers (fig. 3). Ces dessins fantaisistes s'apparentent, il est vrai, à certaines images qu'on retrouve en Perse, dans l'Inde ou en Chine³, mais il me semble qu'on y peut voir une manifestation de l'humour des Turcs et de leur goût pour la caricature. La roue d'In-ôu qui sous la plume malicieuse du dessinateur est devenu un ours, c'est pour le lecteur un élément de gaieté inattendu au long de ces pages arides, de ce détail de villes lointaines. Et l'auteur lui-même s'était repaî sans doute du pouvoir tracer, sans enfreindre la défense sumite, une caricature d'animal.

Il serait déplacé, à propos de ces modestes images, de parler d'un type spécial — encore convient-il de marquer que si l'influence de la Perse y est nettement perceptible, leur caractère décoratif, leur *style* rappellent plutôt les anciennes productions de la Mésopotamie et du Turkestan et même certains fragments mongols. Et lorsque le miniaturiste s'efforce à traduire, sous des formes à la fois naïves et abstraites, des aspects variés de la nature, il témoigne des tendances de cet « expressionnisme » turc dont le XVI^e siècle nous a laissé d'autres exemples⁴.

A. GARNIER.

⁽¹⁾ Voir pl. LXXVI.

⁽²⁾ Voir pl. LXXXIII.

⁽³⁾ Voir pl. LXXX.

⁽⁴⁾ Voir pl. LXXXI. — On remarquera que Derghuzin est représenté une seconde fois dans le manuscrit, f° 104, r. Cette seconde image,

bien que de dimensions très réduites, offre le même caractère que la première.

¹ Cf. E. KERNEL, *la Miniature en Orient*, pl. 60-106.

⁽²⁾ *Ibid.*, pl. 93, 94 et 96 et text. p. 34.

BIBLIOGRAPHIE

EDWARD MEYER. — *Geschichte des Altertums*. II. Band. Erste Abteilung : *Die Zeit der Aegyptischen Grossmacht*. Un vol. in-8° de xiii et 620 pages avec 8 planches. Stuttgart et Berlin, Cotta, 1928.

Le savant historien a procédé à un remaniement complet du tome II de son *Histoire de l'Antiquité*. La première partie, qui vient de paraître, embrasse la période qui commence avec le xvi^e siècle et se termine vers le milieu du xii^e : les découvertes de Crète et celles de Boghaz-Köi ont largement renouvelé nos connaissances sur cette époque ; c'est dire l'intérêt de cette nouvelle édition.

Dans le premier chapitre, l'auteur revient très utilement sur des questions traitées dans le tome I et qu'il était nécessaire de mettre au point. On y trouvera au classement des langues et des peuples d'Asie Mineure, une définition des Hittites comme Indo-Européens, un aperçu de l'histoire hittite pendant la première partie du deuxième millénaire, une mise en valeur du rôle de Mitanni dont l'empire se serait étendu des bords du Tigre jusqu'au Delta (Hyksos) et en Crète.

Les chapitres suivants exposent avec une grande maîtrise le brillant dévelop-

pement de la puissance égyptienne qui, sous la xviii^e dynastie, domine la Palestine et la Syrie, reçoit l'hommage des rois de Babylone, d'Assyrie, du Mitanni, du « grand pays hittite » et de Chypre. Des chapitres sont consacrés à la civilisation égéenne, à celle de la Grèce continentale pendant l'âge du bronze, d'autres retraçant l'histoire récemment résolue de l'empire hittite. Le volume se termine par les Ramessides et les grands mouvements de peuples avec lesquels Merneptah et Ramsès III furent aux prises.

On ne peut demander à une telle œuvre d'enregistrer les documents à peine sortis de terre ; c'est pourquoi M. Ed. Meyer mentionne si rapidement les résultats des fouilles poursuivies en Syrie depuis 1920. Ainsi, il n'est pas fait état de la stèle de Sôti I^{er} découverte par Pôzard sur le site fameux de Qadosh. Byblos est signalé que d'après le résumé déjà ancien du regretté Gressmann, paru dans un périodique. Au dernier moment, on signale en note (p. 355) l'identification de Qatna avec Mishrifé, mais en plaçant cette dernière localité à l'ouest de Hama, au lieu du nord-est.

Une erreur plus grave est à relever dans la note 2 de la page 453. Il est dit que le sarcophage d'Achram, découvert par M. P. Montet à Byblos, est tout au

plus d'un siècle ou deux antérieur à la stèle de Mésa. M. Spiegelberg a, le premier, cru devoir remarquer (*Orientalistische Lat.-Zeitung*, 1926, 733) que la présence de vases au nom de Ramsès II dans la tombe d'Ahiram ne suffisait pas à la dater. Cette remarque a entraîné quelques doutes chez M. Lidzbarski (*ibid.*, 1927, 453), qui ont pris sous la plume de M. Ed. Meyer la forme d'une certitude.

L'argument de M. Spiegelberg n'a pas grand poids, car les découvreurs de cadavres ont coutume d'abandonner des pièces d'une date postérieure, et non antérieure, aux tombes violées. Mais si M. Ed. Meyer veut bien se reporter à la démonstration qui a été donnée (au même ⁽¹⁾) de la date d'Alaca, il verra que celle-ci a été établie d'après la céramique mycénienne d'un beau lustre et d'après l'ivoire mycénien trouvés par M. Montet dans cette tombe royale. On n'eût pas trouvé de vases au nom de Ramsès II que tout archéologue eût attribué la tombe à une date antérieure à 1200 avant notre ère. Les deux vases au nom de Ramsès II ont simplement apporté une confirmation très nette.

On connaît, d'ailleurs, maintenant trois inscriptions phéniciennes qui sont d'un siècle ou deux antérieures à la stèle de Mésa : il suffit de les comparer au texte d'Ahiram pour se convaincre que ce dernier est encore plus ancien. On voit donc que si un monument est daté on toute sécurité par les témoins archéologiques et épigraphiques, c'est le sarcophage d'Ahiram. Evidemment, cela gêne quelque peu les savants qui pensent trouver

dans les textes du Sinaï l'origine de l'écriture phénicienne, mais cela ne nous gêne pas, car nous estimons qu'il n'existe aucun rapport entre ces deux épigraphies. Un de nos collaborateurs expose d'ailleurs cette question dans ce même fascicule.

Ce sont là des détails sur lesquels nous nous excusons d'insister plus qu'il ne convient. L'œuvre de M. Ed. Meyer, longuement mûrie, parfaitement équilibrée et d'où la rhétorique est bannie pour laisser au document sa valeur propre, condense les recherches de toute une vie, pose les problèmes en pleine clarté et formule les solutions les plus judicieuses.

R. D.

VICTOR BÉZARD. — *Ithaque et la Grèce des Achéens. Les Navigations d'Ulysse*, tome I. Un vol. in-8° de 463 pages avec 19 cartes hors texte. Paris, Armand Colin, 1927.

Le savant directeur d'études à l'École des Hautes Études poursuit, avec une belle régularité, ses publications odysséennes qui soulèvent tant de problèmes et embrassent tout le monde méditerranéen. « Rétablir et démontrer la parenté historique, nous confie-t-il entre les idées, les arts, les littératures des vieilles civilisations levantines et les conceptions ou les œuvres de la Grèce pélasgique et achéenne, a été la pensée constante qui, depuis quarante ans bientôt a dirigé mes études sur l'antiquité. »

Après les deux volumes intitulés *les Phéniciens et l'Odyssée* (nouvelle édition) dont nous avons rendu compte ⁽¹⁾, vient

(¹) *Syria*, V (1924), p. 141-143.

(¹) *Syria*, VIII (1927) p. 354.

de paraître le premier d'une trilogie ayant pour titre *les Navigations d'Ulysse* — comme le sous-titre, devenu titre, l'indique — il s'agit tout particulièrement d'Ithaque et de sa localisation contestée par M. Doerpfeld. Mais M. Victor Berard ne manque jamais de relever ce qui peut marquer l'influence des Phéniciens ou Grèce aux temps pélasgiques et achéens. Le premier chapitre est même un exposé d'ensemble de la question : Achéens et phéniciens.

Une grande difficulté qu'offre encore l'étude de ces légendes disparates pour édifier sur elles la protohistoire, consiste dans l'indétermination des vocables. Peut-on tenir pour hittite le « phrygien Pélopie » et sa venue en Grèce peut-elle marquer « l'influence des Hittites en terres égéennes » ? M. Victor Berard, qui critique, parfois très justement, les conceptions des archéologues, paraît ici leur emboliser trop facilement le pas, car nous connaissons suffisamment — depuis peu, il est vrai — l'histoire des Hittites pour savoir qu'il ne s'est rien produit de pareil.

L'auteur montre l'imprécision où nous sommes en ce qui concerne les Shardanes et il reste sceptique sur l'identification qui a été proposée de l'Akhawa des textes hittites de Boghaz-Kœui avec les Achéens. Les publications toutes récentes l'obligent à prendre parti sur cette question qui est d'une importance capitale.

Le mouvement des peuples de la mer aux *xiv^e-xiii^e siècles* avant notre ère, n'a pas seulement laissé sa trace dans les textes hittites et les textes égyptiens, mais aussi sur le terrain. Cette vague se ferle pendant un siècle ou deux d'ouest en est, puis du nord au sud. Elle s'est déversée

sur Chypre : il n'est pas douteux que Salamis de Chypre fut fondée bien avant la guerre de Troie, car l'art mycénien y règne sans conteste dès le *xv^e siècle* avant notre ère. Cela autorise-t-il à considérer comme des interpolations tous les passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* qui font mention de Chypre et de ses rois (p. 194) ? C'est aux hellénistes à en décider.

On voit à quel point cette *Étude* : *les Navigations d'Ulysse* est d'actualité : elle touche aux problèmes les plus discutés qui, il faut le reconnaître, se compliquent à mesure que les fouilles lèvent un coin du voile. Très informé, M. Victor Berard résume les questions avec clarté. Il sait aussi alléger ces dissertations austères par de vivantes notes de voyage ou le piquants rapprochements historiques. Ainsi la descente des Albanois illustre celle des Achéens et la concentration de la flotte de Juan d'Autriche à Messine, avant la bataille de Lépante, sert de parallèle à la concentration de la flotte d'Agamemnon à Aulis. L'auteur met tout son talent au service de sa science.

R. D.

Hass Hovast. — *Die Waffen der Völker des alten Orients*. Un vol. in-8° de iv et 225 pag., 5 os. — 167 fig. Leipzig, Hinrichs, 1920.

L'auteur s'est attaché à décrire le progrès de l'armement dans le proche Orient, sujet difficile par suite des lacunes de notre documentation, et souvent aussi par la publication insuffisante des monuments. Grâce à l'abondance des trouvailles et de la documentation graphique, l'Égypte est le principal objet de cette étude qui, toutefois, embrasse aussi la Palestine,

la Syrie et la Mésopotamie, avec des aperçus sur les Hittites et le monde égéen. L'ouvrage est consciencieusement établi et rendra des services. Les figures sont nombreuses et cependant leur nombre eût été utilement accru pour étayer la discussion.

Successivement sont passés en revue la masse d'arme, la hache de combat, le piquard, l'épée, la hachette (*Krummschwert*), la lance, le bouclier en bois ou de jais (*Waffholz*), la fronde, l'arc et la flèche, le carquois, le bouclier, le casque et la cuirasse. Quelques mots sur l'équipement de guerre n'auraient pas été la peine.

La hache à douille est décrite par l'auteur de la masse d'arme et elle occupe une vogue particulière en Mésopotamie. En Égypte, on use à peu près exclusivement de la hache plate. Pour la hache symétrique à deux évidements symétriques et à douille, M. Houtet suggère que la douille est un emprunt à la Mésopotamie et la forme, plus ou moins caractéristique de l'arme, un emprunt à l'Égypte. Il manque une indication concernant la hache à douille, sans évidement, de forme mince et allongée.

La distinction entre épée et piquard est parfois assez arbitraire. L'auteur adopte comme épées les lances qui ont, au moins, dans les 40 centimètres de long. Les premières épées de bronze sont originaires de Chypre avec, comme particularité, une soie cylindrique. Le bel âge de l'épée de bronze est précisément celui de la maîtrise des peuples; cela serait à approuver si on avait insisté sur l'épée mycénienne et sa pénétration en Orient.

M. Houtet estime que l'arc qu'on voit entre les mains des Accadiens atteste déjà une longue existence et que son rôle est

voici de nos documents en prive les guerriers de l'époque préhistorique. Cependant les renseignements d'Égypte et de la Mésopotamie sur les points de fabrication, de forme et d'usage de l'arc sont si nombreux.

II. 13

J. H. P. — *Zur Geologie der Kishon-Ebene*, mit 2 geologischen und 4 Abbildungen nach pholog. Aufnahmen. Un fasc. in-8° de 72 pages, Leipzig, Hinrichs, 1928.

Cette étude fondée sur une attentive inspection du terrain nous renseigne en ce que l'étude géologique est prolongée par des renseignements sur les installations préhistoriques dans la vallée du Kishon. La Chabbiën et le Munsterien sont représentés, tandis que le Solutrénien fait défaut et que le Magdalénien reste douteux. Le néolithique est bien représenté, ce qui montre, une fois de plus, que les conclusions de J. de Morgan à ce sujet ne sont pas fondées.

ALON M. — *The Middle Euphrates A topographical Itinerary* (Amer. Geogr. Society, *Orient. Explor. and Studies*, 3). Un vol. in-8° avec carte de 12 et 426 p., New-York, 1927.

Deux expéditions, l'une en 1912 en compagnie du prince Sixte de Bourbon de Parme que on lit les frais, l'autre en 1915, ont permis au professeur M. de l'Université Charles de Prague de découvrir et de relever la Basse Mésopotamie. Une carte au 1 : 1.000.000, très soigneusement établie, accompagne l'ouvrage que nous

DEUXIÈME

L'historien de l'antiquité trouvera une matière particulièrement riche dans les

appendices qui forment la moitié du volume. En voici le détail avec quelques observations rapides.

I. Le moyen Euphrate à l'époque assyrienne. Discussion des itinéraires du Tukulti Enrta (jadis Tukulti Nim) Il publie par le P. Scheil, et d'Assurnasirpal.

On y trouvera des suggestions intéressantes. Toutefois, en ce qui concerne l'itinéraire de Tukulti Enrta II, il eût été utile d'en poursuivre l'identification jusqu'au bout pour se rendre compte si le système adopté permet la localisation des Magarsî à Tell Gharase qui nous paraît obligée (*). Nous ne pouvons admettre l'identification (p. 339) de as-Siker, au sud de Fedrin, avec Soukeir el- Abbas qui doit certainement être plus haut dans la vallée du Khabour (**).

Par contre, M. Mari n'a pas paru avoir raison de préférer l'opinion de Delitzsch, plaçant Rosappa à Hesifa (Sergiopolis), à celle d'Émil Forster qui exile ce site dans le Sindjar. Rosappa a été la résidence d'un gouverneur assyrien et on croit que l'Ancien Testament mentionne cette place importante, sous le nom de Reseph, précédemment à l'époque assyrienne.

II IV. Le royaume d'Assyrie à l'époque de Charax et de l'empereur Julien. Le problème de Thapsaque devait intéresser le savant topographe. Il nous propose de distinguer le Thapsaque de Xénophon de celui de Ptolémée, plaçant le premier près de Hatis et le second à Meyadin, ce qui ne nous paraît pas possible.

Bien que les commentateurs ne soient pas avisés, il est certain qu'à partir

de l'embranchement du Khabour, l'itinéraire des *Mansiones Parthicae* traverse l'Assyrie pour gagner la rive droite de ce fleuve. Le texte le dit en propres termes: *exiit de assyria ad riparam de sinistram ad dexteram ripam*, c'est-à-dire la rive droite (*).

V. Grandes routes arabes. L'auteur en fournit la liste complète avec le commentaire approprié. À propos de Rahbat Malik ibn Tanq, il nous paraît (p. 253) bien indulgent pour Idreït.

VI. Les canaux de la Basse Mésopotamie sont l'objet d'une étude attentive que terminent un nouvel essai pour déterminer les quatre fleuves du paradis terrestre.

VII. Campagnes de Khalid ibn al-Walid et discussion des diverses traditions. Enfin les appendices VIII-XXI regroupent les renseignements relevés par l'auteur sur divers sites (**).

II D

Max Lohr — *Das Raucheropfer im Alten Testament*. Eine archäologische Untersuchung. *Schriften der Königsberger Gelehrten Ges., Geisteswiss. Klasse*, 4. Jahr, Heft, 3) Berch. in-8° de 37 pages et 4 planches. Halle, Max Niemeyer, 1927.

Dans ses beaux travaux sur l'Ancien Testament, Wellhausen fut amené à conclure que l'autel des parfums n'avait été installé dans le temple de Jérusalem qu'au retour de l'exil sous l'influence d'une coutume générale.

Nous avons eu déjà l'occasion de réfuter cette opinion, car on ne voit pas pourquoi,

(*) *Topographie hist.*, p. 457.

(**) Nous rendrons compte de ces fascicules du volume qui concerne la Palmyrène et qui constitue le tome IV.

(*) Voir notre *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, p. 390 et 49.

(**) *Topographie hist.*, p. 467.

étant donné notamment les nombreuses découvertes d'autels à encens sur les divers sites palestiniens, cette coutume si généralement répandue n'aurait pénétré en Israël qu'après l'exil la critique textuelle, dans ce cas particulier, a certainement fait fausse route.¹

M. Lohr reprend la discussion des textes et conclut que, si l'on ne peut faire la preuve directe qu'un autel aux parfums ait existé dans l'ancien temple — puisque les textes qui le mentionnent sont contestés — du moins n'y a-t-il aucune raison d'en douter.

La description de l'*Holk*, VI et VII, est généralement suspectée sans motif sérieux. Tout au plus pourrait-on penser qu'au lieu de Salomon, ce fut un de ses successeurs qui introduisit à Jérusalem l'usage de l'autel aux parfums. Comme on le constate en Égypte — et M. Lohr aurait pu ajouter comme l'usage s'en est perpétué longtemps en Phénicie ainsi qu'on la voit sur les stèles d'Oum el-'Awamid — l'offrande d'encens dut se faire à haute époque au moyen d'un brûle-parfum en forme de cassulette à manche. On peut le déduire de *Levitique*, x et de *Nombres*, xvii, sans cependant aller jusqu'à considérer avec l'auteur (p. 33) que ces récits ont une valeur historique. L'installation d'un autel aux parfums dans le temple salomonien était peut-être une innovation.

Le sacrifice d'encens avait une valeur particulière et exerçait une action puissante sur la divinité en même temps qu'il possédait une vertu purificatrice très efficace. Dans ces conditions, la prière qui

l'accompagnait (voir *Psaumes* CXL, 2) était plus favorablement accueillie.

R. D.

GROENES CORNELIJ. — *L'Art de l'Asie occidentale ancienne* (Bibliothèque d'histoire de l'Art. Un vol. in-8° de 411 pages et 65 planches. Paris, Van Oest, 1928).

En larges traits, sont passés en revue les arts d'Elam, de Sumér, de Babylone et d'Assyrie, puis les arts hittites, perses, de la Phénicie, de Chypre et de Palmyre. La maîtrise de l'auteur se joint dans ces mondes divers qui se sont pénétrés les uns sous.

Les planches fort réussies donnent des exemples typiques d'une activité artistique remarquablement variée, et puis les statuettes enongées de l'époque sumérienne jusqu'à l'étonnante fresque de Doura-Europos montrant le prêtre occupé aux apprêts du sacrifice.

HARMOND KROCHKA. — *Les Céramiques musulmanes de Suse au Musée du Louvre* (*Mémoires de la Mission archéologique de Persse*, tome MX), petit in-folio de 116 pages et 23 pl. en photogravure. Paris, Leroux, 1928.

M. H. Krochka a pris soin déjà de résumer pour les lecteurs de *Syria* (1928, 1) les résultats de l'importante étude qu'il a consacré aux céramiques musulmanes de Suse, que le Musée du Louvre avait recueillies depuis quarante ans, grâce aux missions successives de MM. Dornbaf, de Morgan et de Mecquignon, et que, par une entente logique, le département des Antiquités orientales a bien voulu remettre récemment au département des objets d'art du moyen âge, où ces

(1) R. Dussaud, *les Origines assyriennes du sacrifice larval* (1921), p. 73 et suiv.

syriens se trouvent rarement présentées dans le *Vierteljahrsschrift* qui préside les salles de l'Orient musulman.

Pour en dresser le catalogue, et en faire l'examen et la discussion critiques, les directeurs des *Mémoires de la Mission archéologique de Perse* ne pouvaient mieux s'adresser qu'à M. Raymond Kœchlin, qu'une longue pratique des arts de l'Islam y avait préparé comme voyageur et amateur collectionneur; l'archéologue avait donné des gages de son bon critique et de sa rigoureuse méthode dans le bel album qu'il venait de consacrer aux collections de céramique musulmane du Musée des Arts décoratifs.

Devant la multiplicité des types de céramiques que Susa lui a fournis, et avant d'en faire le tri et de les classer par espèces, il a tenu très loyalement à reconnaître les services qu'ont pu rendre M. Péroz avec sa *Céramique archaïque de l'Islam*, et Fr. Sarre avec son volume sur la *Céramique de Samarra*, où les familles allemandes ont révélé tant de pièces qui ont avec celles de Susa une stricte analogie, et c'est à les confronter que M. Kœchlin s'emploiera constamment. Il a reconnu d'ailleurs les mêmes analogies dans les céramiques persanes trouvées dans le sol de Rhagès, et qu'avait déjà notées M. Ch. Vignier; il n'a pas été les rencontrer aussi dans celles pouvaient fournir les fouilles égyptiennes de Foustât.

Dans le chapitre magistral consacré à la céramique *lustrée*, M. Kœchlin a serré de plus près encore les questions de l'origine technique, qui a donné lieu à de vives discussions, et sans suivre M. Butler, qui dans *Islamic pottery* n'a pas toujours appuyé son opinion de l'origine

égyptienne sur des arguments incontestables, il semble bien accepter la thèse de l'origine asiatique. Mais par des raisons qui ne nous paraissent pas convaincantes, il semble pas que Samarra, pas plus que Susa ou Foustât, n'a eu de puissance créatrice expansive. Tant que nous ne saurons rien de Bagdad où aucune fouille méthodique n'a pu encore être pratiquée, qui nous laisse dans l'ignorance de la céramique des Abbassides en leur grande capitale, il semble bien à M. Kœchlin que M. Vignier avait eu juste en considérant Rhagès comme premier foyer de puissance. Il faut lire toute cette remarquable discussion pour s'enrichir de sa clarté d'exposition, une logique pressante, et cette courtoise sérénité qui est une des plus belles qualités scientifiques.

Sa profonde connaissance de la céramique de la Chine a permis à M. Kœchlin de noter la très nette influence qu'elle a exercée sur toute cette céramique irakienne et mésopotamienne; il vient de reprendre d'une façon plus complète encore cette question dans une excellente étude parue dans la nouvelle revue américaine de Philadelphie, *Eastern Art*, I, 1928¹.

GASTON MIGNON

MISS LORCHNER (M.). — *Victoria and Albert Museum Catalogue of carvings in ivory. Part I, up to the 13th Century*. Petit in-4°, 102 p., 76 pl. photol. London, Board of education, 1927.

FERRAS-DUJ (Joan). — *Marfiles españolas*. Ed. Labor, in-8°, 270 p., 88 pl. photol. Barcelone, Buenos-Ayres, 1928.

Ces deux ouvrages importants sur les

(¹) Voir encore ci-dessus, p. 369

Ivoires nous intéressent dans la proportion qui est accordée dans chacun d'eux aux ivoires d'art musulman.

Miss Longhurst, en cataloguant la collection vraiment magnifique du Victoria and Albert Museum, a consacré les planches XXVI à XL aux ivoires musulmans de son musée. Chacun d'eux est accompagné, comme nous avions eu soin de le faire dans les deux albums des Collections musulmanes du Louvre (Morancé éd.), d'un commentaire plus ou moins étendu donnant les descriptions, les origines, la datation et la critique, avec renvois bibliographiques. C'est, nous le pensons, la meilleure méthode. Miss Longhurst y a apporté une précision, une netteté et une érudition tout à fait parfaites.

L'ouvrage de M. Ferrandis, publié avec un très grand soin, d'excellents moyens techniques de reproduction, a un développement plus étendu et aussi plus restreint, puisqu'il a réuni tous les ivoires espagnols dispersés dans toutes les collections publiques et privées du monde. Peut-être pourrait-on discuter l'attribution à l'Espagne de certains ivoires romans ou gothiques. — Mais en ce qui concerne la partie musulmane le choix en a été fait d'une façon très complète, puisque des 88 planches, plus de 30 leur sont consacrées (V-XXXVII). Dans les travaux d'ivoire de l'Islam, l'Espagne tient, en effet, une place considérable, cet art ayant été en très grand honneur à la Cour des khalifes omeyyades de Cordoue aux 8^e et 9^e siècles. En dehors de tous ceux si abondants dans les grands musées, comme le Louvre, le British Museum et le Victoria and Albert Museum, ceux du Musée archéologique de Madrid sont d'une

grande importance, et aussi ceux moins connus du monastère de Fitero, de la cathédrale de Zamora et de la Seo de Braga. M. Ferrandis a apporté dans le texte tout ce que l'érudition la plus rigoureuse peut connaître de cet art.

Gaston MUGRON.

PHILIP K. HITT. — *As-Suyuti's who's who in the fifteenth century. Nazm al-Iyda fi A'yda-il-A'yda*. Un vol. de texte in-8° de 225 pages. New-York, Syrian-American Press, 1927.

Il s'agit d'un dictionnaire biographique de deux cents notices sur les hommes et femmes les plus distingués du monde musulman qui ont vécu au 15^e siècle de notre ère. Cette œuvre du savant historien et traditionaliste égyptien Djâlâl ed-Dîn as-Suyûtî (1445-1505 de notre ère) n'a été connue d'aucun des savants européens qui ont traité de la littérature arabe. M. Hitt a établi son texte d'après un manuscrit du Caire et un autre de Leyde.

Une particularité de cette édition est d'avoir été entièrement composée à la linotype et il faut reconnaître que le résultat obtenu est excellent. Il pouvait sembler que la complication de l'écriture arabe ne permettait pas d'appliquer le procédé moderne de composition. L'imprimerie syro-américaine de New-York a résolu le problème.

WILLIAM Y. BELL. — *The Mutawakkilî of As-Suyûtî. A Translation of the Arabic Text with Introduction, Notes and Indices*. Dissertation présentée à la Yale University. Broch. in-8° de 71 pages. Le Caire, Nile Mission Press, 1924.

L'opuscule de As-Suyûtî fut composé en l'honneur du khalîf al-Mutawakkil (11

mort en 1536. Il traite des mots étrangers, c'est-à-dire d'origine éthiopienne, persane, grecque, indienne, syriaque, hébraïque, araméenne, copte, turque et même berbère. L'auteur de la traduction, qui est un élève du professeur Torrey, a parfaitement rempli sa tâche. Cependant, nous eussions aimé qu'il essayât de nous expliquer pourquoi, par exemple, tel mot comme *byā'*, 'église', est dit venir du persan, tandis que *firdaus*, qui est vraiment persan, est considéré comme arabe. — Il est vrai que M. Heller a écrit à Fraenkel, mais celui-ci n'a pas traité le problème de ce point de vue.

R. B.

The British Museum Quarterly, Vol. III, n° 1. Un fasc. in-4° de 32 pages. Londres, juin 1928.

Relevons dans ce fascicule une courte notice de M. R. Campbell Thompson sur les fouilles qu'il a conduites à Kouyoundjik. En 1903-1905, en collaboration avec M. L. W. King, il avait découvert une nouvelle construction de Sennacherib et l'emplacement du temple de Nebo, près l'angle sud du palais d'Assurbanipal. En 1927-1928, avec M. R. W. Hutchinson, il a complètement dégagé le temple. Ce travail a fouiné un prisme hexagonal relatant des constructions d'Assurbanipal et ses guerres en Élam. Un autre palais a été reconnu et, dans une construction de Sennacherib, de nombreux fragments d'inscriptions ont été relevés. Au-dessous de ce niveau deux tombes superposées, d'apparence sumérienne, ont été explorées.

La planche III, a reproduit la partie supérieure d'une statuette égyptienne en albâtre, récemment acquise par le British

Museum, provenant de Syrie ou de Palestine. Il faut y voir la représentation d'un pharaon de la XVIII^e ou de la XX^e dynastie.

SÉBASTIEN ROZENVALLÉ. — L'alphabet du sarcophage d'Ahiram, dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. VII, fasc. 1. In-8° de 40 pages. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1927.

Tout d'abord le savant orientaliste précise sa position dans la question de l'origine de l'alphabet phénicien. Il voudrait bien croire que les observations présentées dans *Syria* ne prétendaient nullement diminuer le mérite de ses travaux et encore moins le talent de « dilettante ».

La présente étude est le résultat d'un examen prolongé du texte d'Ahiram, poursuivi notamment sur le négatif d'un moulage en plâtre dont il est donné des reproductions. Voici les principales conclusions de cet important mémoire.

P. 15. Bien que tous les *aleph* d'Ahiram soient à branches transversales courbes, le P. R. suppose « une forme rectiligne initiale ». — P. 16. L'incision de l'extrémité inférieure du bar ne serait pas une caractéristique de la lettre. — P. 17. On tend à démontrer que la forme angulaire du *yod* peut être la primitive, d'où l'on conclut que « l'objection tirée de cette lettre contre la haute antiquité du texte de la *Stèle* (de Roussé; cf. *Syria*, 1927, p. 188), n'a pas de portée, pas plus que celle de la forme de l'*aleph* ». — P. 19. On propose pour la forme la plus ancienne du *phé*, non la forme d'Ahiram, mais une forme bien postérieure. — P. 21-22. Après vérification sur l'estampage que j'ai entre les mains et que je dois à M. Montet, je crois

que le P. Ronzevalle a raison de lire 𐤁𐤓𐤕 l'avant-dernier mot de la première ligne; ce qui, d'ailleurs, ne modifie pas le sens. Mais il ne me paraît pas exact de lire 𐤁𐤓𐤕 au lieu de 𐤁𐤓𐤕 à la fin de la ligne 3. Les *bet* sont caractérisés par un retour très accentué de la haste sous la lettre, et ce n'est pas le cas ici. Il faudrait admettre une erreur du lapicidé, ce que seul un sens lumineux pourrait imposer. Le P. Ronzevalle propose de comprendre : « Que soit effacé son nom, qu'on le voile, qu'on le souille ! »

Comme toute ce minutieux examen du texte d'Ahiram n'a d'autre objet que de démontrer la haute antiquité de la flèche de Roussé, car on voit le 𐤁𐤓𐤕 (p. 25-2) « On n'hésitera pas à écarter comme non avenues les objections que M. Dussaud tirait des formes du *yoth*, du *beth* et de l'*aleph* pour en rabaisser la date jusqu'au x^{e} siècle ».

Le lecteur, qui admettra toutes les remarques du P. Ronzevalle, dont nous avons résumé les principales, devra logiquement conclure que la flèche de Roussé est antérieure à l'inscription du sarcophage d'Ahiram et, dans ces conditions, il ne pourra manquer de s'étonner que le savant épigraphiste qui, dans sa première note, proposait le xiii^{e} siècle avant J.-C. pour ladite flèche, descende aujourd'hui vers la fin du xiii^{e} siècle. Du moins, l'excellent épigraphiste, qui connaît bien les circonstances de la découverte du sarcophage d'Ahiram, est-il absolument convaincu que ce dernier date du xiii^{e} siècle avant notre ère, ce qui appuie les conclusions que nous avons développées plus haut à propos de l'*Histoire de l'antiquité* de M. Ed. Meyer.

R. D.

SÉBASTIEN RONZEVALLÉ. — *Notes et Études d'archéologie orientale*, V, dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, XII, 3. In-8° de 90 pages, Beyrouth, Impr. catholique, 1927.

Le savant archéologue fait connaître ou reprend nombre de documents nouveaux qu'il commente avec sa maîtrise habituelle.

XXXIV. *Dresses syriennes* : 1. Trois Astartés syriennes. — 2. Dresses-mura de Beyrouth. Fragment de la déesse à l'enfant. — 3. Astarté Palestinienne provenant de Basma avec observations sur les miroirs de basse époque. — 4. Astartés de Neirab (près Alep). Vise les types publiés dans *Syria*, 1927, pl. LI. On y joint deux terres cuites du type A, de M. Pila, figures de dressés qui seraient des poupées. — 5. Astarté de Karak North, sur feuille d'or estampée.

XXXV. *Le Cylindre Tyackisuneez*. Étude détaillée de cette pierre-lépreuse, accompagnée de nombreuses et très utiles reproductions photographiques. Nous aurons l'occasion de reprendre la question dans une étude d'ensemble, et de dire à ce sujet combien la perspicacité du P. Ronzevalle éclaire ce monument — quoique nous ne puissions admettre son interprétation.

XXXVI. Comptes rendus détaillés de Louis Spuler, *les Arts de l'Asie antérieure ancienne* (voir *Syria*, 1927, p. 254) et de G. Götterman, *Manual d'archéologie orientale*, tome I.

R. D.

L. LEBRAUN. — *Tombs sculptures from Palmyra*, dans *The Museum Journal* (Philadelphie), décembre 1927, p. 325.

Le Dr. John P. Peters a rapporté, en

(1800), de Palmyre au musée de Philadelphie, une cinquantaine de bustes et reliefs palmyréniens. Ils sont publiés par M. Lagrain qui donne aussi quelques bonnes reproductions, en les accompagnant d'utiles indications sur l'activité commerciale et politique de la grande métropole du désert.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Missions de l'automne 1928 en Syrie. — Après les nouvelles recherches entreprises cet été par le P. Pouchard en Haute Djézire et la mission archéologique du P. Monteudo dans la région de Hama, l'automne a vu le retour de M. Thureau-Dangin sur le site d'Arslan-Tash. Cette fois le savant et infatigable assyriologue était accompagné de M. Maurice Danand, M. Barron, qui a participé à la campagne du printemps, prêts encore à y concourir à l'expédition.

M. Maurice Pillel, accompagné notamment par M. Hopkins, a regagné Douro-Europos où il compte fouiller tout l'hiver.

Enfin, M. Mayence, professeur à l'Université de Louvain, s'est rendu à Qal'at el-Moudiq pour prospecter le site d'Apamée et se rendre compte si des fouilles y seraient fructueuses.

L'époque de la céramique du tombeau I de Misrifé-Qaïna. — L'article que M. R. Dussaud vient de consacrer, en partie à Misrifé-Qaïna (1) me suggère quelques observations de nature à compléter cette étude.

P. 116. M. Dussaud reconnaît qu'une telle nouvelle a succédé à celle détruite

(1) *Syria*, 1928, p. 131-150 et plus spécialement p. 132-133.

par Subululiuma. Les vestiges de la Porte du Sud et de la Colline centrale appartiennent au second établissement. La partie orientale et méridionale de la butte de l'église a aussi fourni dans les couches superficielles, des vestiges d'édifices postérieurs au temple et au palais détruits par l'incendie.

Qu'ils soient postérieurs, cela ressort de la position même des ruines et des objets qui s'y rattachent. Ils appartiennent à un étage supérieur et sont placés au-dessus des cendres.

Deux faits nous font penser cependant que la butte n'a pas dû être très considérable : 1° dans ces constructions, on a conservé à très peu de chose près l'orientation générale des grands édifices de l'époque antérieure ; 2° les constructions nouvelles, tout en remplissant en quelques points au Sud et au Sud-Ouest sur l'emplacement du palais et du temple, ne se sont pas développées sur la summit de la butte ; c'est que, sans doute, les ruines des édifices incendiés avec leurs énormes murailles de briques se dressaient encore à cet emplacement.

Il est donc probable que la ville a repris quelque vie dès avant la fin du bronze. La céramique que nous trouvons à ce niveau, généralement épaisse et lourde, nous paraît s'étager sur une longue période descendant jusqu'à une époque assez basse (1). Les pièces sont

(1) Rapprochement entre les jarres J 21 et J 22 de Netreb (Gassak et Bazarra, *Syria*, 1927, p. 139, fig. 1 et p. 140, fig. 2) et la fond de jarre 95 S. G. de Qaïna. S. G. indique ici la série générale de la céramique dans nos inventaires, t. I, la liste des vases du tombeau I (basile de la butte de l'Eglise) *Syria*, 1927, p. 29 ou les Ruines d'el Misrifé, première campagne, p. 11.

caractérisées par les fonds en cafoile peints, les pièces moyennes, les culots peints, les renforts sur des fonds peints pour les grandes pièces ; à la même époque appartiennent des coupes à pied ornées. Cette céramique est tout à fait différente de celle du tombeau I de la butte de l'Église.

P. 135 à 138, M. Dussaud institue une comparaison entre les cruches mycéniennes de ce tombeau, et la céramique mycénienne, et il aboutit à cette conclusion, que le mobilier du tombeau I est antérieur à 1375 avant notre ère (p. 138) et plus précisément, date du xv^e siècle (p. 136 et 138).

L'examen d'ensemble de la céramique de Qajna peut aider à parvenir à la solution du problème en permettant d'établir d'abord que la céramique du tombeau I est d'une époque relativement voisine de la destruction de la ville, peut-être d'un siècle ou deux antérieure. Les fragments de petits vases portant les n^{os} 57 et 58 S. G. (*Syria*, 1927, p. 290) offrent une analogie frappante avec les n^{os} 9, 47, 61 ou 86 du tombeau (*Ibid.*, p. 31-32) ; le n^o 58 S. G. est à rapprocher du n^o 83, t. I. (*Ibid.*). Or, les n^{os} 57, 58, 59, S. G. ont été trouvés précisément dans la zone des ossements du grand ouvrage de l'ouest de la Coupole de Luth, strate que nous avons reconnue, correspond à la destruction violente de Qajna (*Ibid.*, p. 292). Il se peut toutefois que des fragments de vases un peu antérieurs aient été jetés à ce moment dans cette sorte de fosse commune. Le fragment du brûle-parfum n^o 52, t. I, quoiqu'il ait une facture plus soignée, est le même objet que le n^o 118 S. G. (*Ibid.* et *Syria*, 1918, p. 21). Cette dernière pièce a été trouvée dans le palais

incendié, plus exactement dans l'angle nord-ouest de la salle du Grand-Vase, dans le voisinage du sol priou.

Cependant, l'identité entre l'ensemble des vases sûrement contemporains du désastre et le lot funéraire n'existe pas. Il n'y a donc pas non plus identité d'époque. Les écuelles communes du tombeau I sont remplacées dans les couches du palais, par un type qui se rapproche du plus commun des n^{os} 11, 24, 32, etc., t. I. et 114, 115, S. G. Les deux cruches 114 et 117 S. G. qui portaient la trace non douteuse de l'incendie et qui proviennent de la couche calcaire du palais sont d'un gâble différent des cruches du tombeau I. L'artisan contemporain de l'incendie a pu avoir plus habile à imiter les gâbles mycéniens (rapprocher les figures 10, p. 21, et 7 p. 138, dans *Syria*, 1928).

Le rapprochement que fait M. Dussaud entre la céramique mycénienne et celle du tombeau I est certainement des plus fondés. Sans parler de la « coupe à champagne », n^o 88, t. I, d'un type si intimement lié au bassin oriental de la Méditerranée à cette époque, il nous paraît que le prototype apotropaïque « spécifique » n^o 81, t. I. est encore plus visible que le dit M. Dussaud (p. 138). C'est apparu plusieurs fois, et même avec un souvenir non douteux n^o 81, t. I, fig. 1. Le décor de l'anse du n^o 81 nous paraît indiquer une natte de cheveux pendant derrière la tête ; l'artisan a même pris soin de prolonger, par une mèche non tressée, figurée par quelques traits. Nous attribuons le même sens à la ligne prolongeant l'anse du n^o 84, t. I. ; peut-être est-ce le nœud arrêtant la natte qui est figurée à l'extrémité, dans les cruches S.

et 84, t. I (fig. 1 et Syria, 1927, p. 18, fig. 47). La large bande qui règne autour des goulots prend ainsi l'allure d'un collier à un ou plusieurs rangs comme l'Égypte, par exemple, en a fourni tant de magnifiques exemplaires (cf. en particulier, Syria, 1928, p. 16-17 §, le sphinx de Qaïna). Les disques ici figurés sont des ornements un catœchon plutôt que des

deux plein et le fond est plus saillant qu'il ne semble, et le vase rhodien 109 S. G., des environs de 1400 avant notre ère, provenant des coudres de la salle de la Pierre noire, offre précisément cet aspect.

La comparaison des formes avec les types de Palestine n'avaient pas, du reste, donné un résultat contredisant la solution

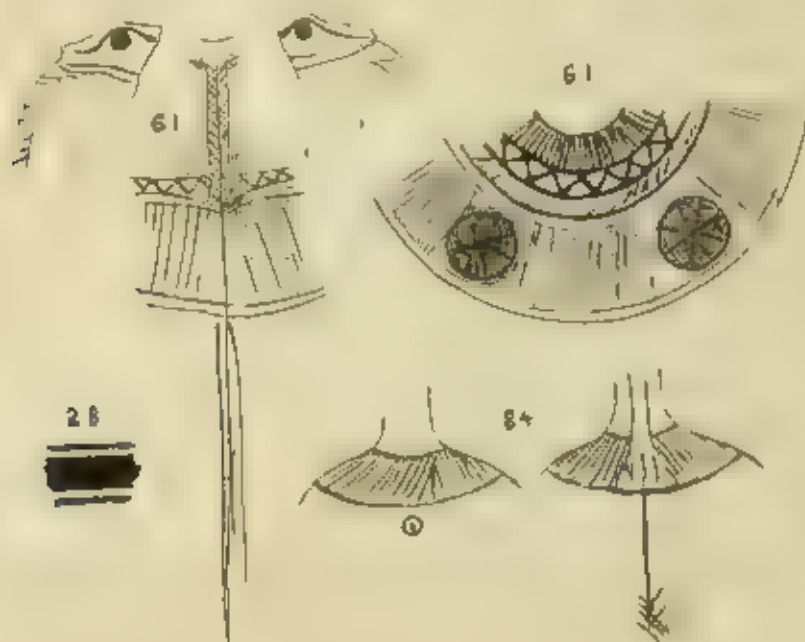


FIG. 1. — Dessins au plâtre des cruches 28, 61 et 84 du tombeau I.

flûtes. Le n° 61 m'entraîne bien, en tout cas, qu'on ne saurait y voir des sons, car il y en a trois de figurés. Le petit cercle à point central peint juste sur le devant de la panse, dans le n° 84, t. I, nous paraît avec certitude figurer un nombril (cf. fig. 1).

Enfin, le décor du n° 28, t. I, formé d'une simple bande noire accompagnée de deux lignes moins larges, ne nous paraît pas à dédaigner. Cette disposition nous fait songer à ce qu'est le col d'un

proposée par M. Duzaud, puisque le R. P. Vincent considérait les vases du tombeau I, comme « de bonnes dérivations de vases familiers dans la céramique syro-palestiniennne du bronze II (2000-1500 a., ces vases datant « eux-mêmes, d'après lui, de la phase suivante, bronze III (1600-1200), c'est-à-dire de la XVIII^e ou de la XIX^e dynastie » (Syria, 1927, p. 18). Pour nous, nous serions prêt, cependant, de faire remonter les pièces les plus anciennes jusqu'au milieu

du xvi^e siècle (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1928, p. 224).

À côté de l'influence égéenne dans le décor des cruches, il faut tenir compte des parentés de forme plus lointaines, mais non moins évidentes, avec la céramique cappadoceenne. Le gros col balobé, quoiqu'effacé, est reconnaissable dans les n^{os} 5, 61, 82 et 84, t. I. Si l'on compare ces vases (*Syria*, 1927, pl. VIII et XIII, 1, avec les types cappadoceens des environs de 2100 avant notre ère, publiés par M. F. Hrozy (*Ibid.*, pl. IV, 2), on voit que l'auss de même forme est fixée de même. Le galbe de la panse, anguleux vers la milieu, a laissé quelque trace (*Ibid.*, pl. XIII, 1), et le fond paraît aussi semblable. Ce point de contact a déjà été aperçu par un critique allemand (*Zeitschrift für Alttestament. Wissenschaft*, 1927, p. 225). La céramique cappadoceenne a connu aussi les bandes radiales (H. H. Glasson et al., *La Céramique cappadoceenne*, I, pl. 8); les lignes de losanges quadrillés (n^o 1, t. I, 1) y sont extrêmement fréquentes (*Ibid.*, p. 7, 10 et 37, fig. 14, 30 et 72). Il est vrai que ce motif existe en Palestine identique. MALALISTRA, *The excavation of Gezer*, I, p. 289, fig. 158).

Enfin, nous aurons à établir quelques points de contact plus lointains entre certaines cruches du tombeau I et du tombeau IV; ce dernier nouvellement découvert paraît remonter à la fin du III^e millénaire.

Comte du Mesnil de Beissac.

L'Exposition d'art oriental de Damas. — M. Sauvaget, pensionnaire de l'Institut français d'Archéologie et d'Art musulmans à Damas, nous envoie les renseignements qui suivent.

Cette exposition a été organisée par un Comité présidé par M. Karîm, ministre de l'Instruction publique de l'État de Damas, sous le haut patronage de M. Ponsot, Haut-Commissaire de France et la présidence d'honneur du cheikh Tadj ed-din, Chef de l'État de Syrie. Le secrétaire général du Comité a été l'émir Dja'far 'Abd el-Kader, conservateur du Musée de Damas, ancien élève de l'École du Louvre.

Inaugurée par M. le Haut-Commissaire le 8 juin 1928, l'exposition a duré jusqu'au 15 juin. Elle était installée dans la madrasa 'Adiliya, dans les locaux occupés par l'Académie arabe et par le Musée syrien.

Les objets exposés consistaient, d'une part, en objets de fabrication moderne, prêtés par des industriels et des commerçants de Damas; ce furent presque uniquement des aneries; d'autre part, en antiquités provenant de diverses collections publiques (musées, Bibliothèque nationale) et de collections privées (M. de Laveley, directeur de l'Institut français; M. Pouches, conseiller des municipalités, etc.).

Toutes les branches des arts industriels se trouvaient représentées, mais les séries les plus belles étaient les collections de tapis, de manuscrits enluminés, d'armes arabiques, de encre et de broderies.

Cette manifestation a eu un vif succès et on doit en féliciter particulièrement l'émir Dja'far. Une exposition semblable sera organisée l'an prochain, probablement dans le khan As'ad Pacha, où il est question de transporter le Musée syrien qui se trouve trop à l'étroit dans les locaux de la madrasa 'Adiliya, qui serait alors entièrement affectée à l'Académie arabe de Damas.

Theodore Reinach. — Le savant helléniste, mort le 28 octobre 1928, âgé de 64 ans, laisse d'importants travaux concernant la Palestine et le Phénicie. D'abord un petit traité sur *les Monnaies juives* (1887; nouvelle édition, sous le titre *Jewish Coins*, Londres, 1903), et le très utile recueil : *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme* (1897), à quoi a suivi d'une entreprise plus vaste, partagée entre plusieurs collaborateurs : la traduction des textes de Flavius Josèphe. On lui doit aussi une excellente *Histoire des Israélites* depuis la ruine de leur indépendance nationale jusqu'à nos jours (1^{re} éd., 1884, 5^e éd., 1914) (1).

En collaboration avec Hamdy bey, il a publié l'admirable collection des sarcophages de Saïd, actuellement au Musée de Strasbourg. Ces sarcophages

Alexandre et les Ptoémées, etc. Theodore Reinach avait réservé la discussion fort délicate de l'attribution et la date de ces monuments. Plusieurs, combattues, ses conclusions ont été maintenues. Elles ne demandent à être rectifiées que sur un point unique, et il n'est plus guère douteux que le sarcophage dit d'Alexandre et les thecas associées ont été établis et sculptés à Saïd même.

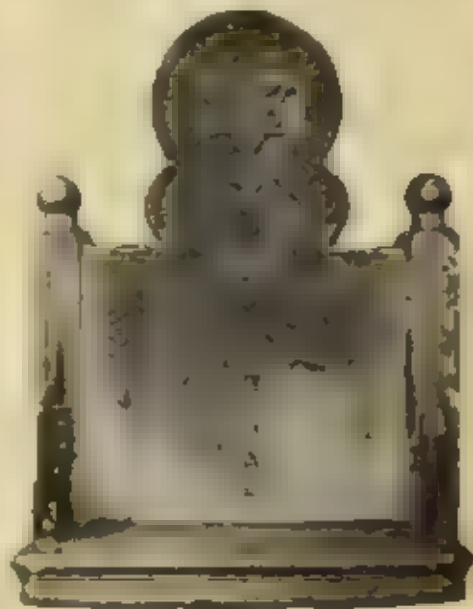
Citons encore : Un passage incompris de Josephus ou la vie chère à Tyr au temps de Sennachérib (cf. *Syria*, 1925, p. 482 ; l'Empereur Claude et les Juifs d'après un nouveau document, dans *Revue des Ét. juives*, 1924, p. 113 ; le Cimetière juif de Montmartre d'après un texte récent, *ibid.*, 1920, p. 115 ; la captivité de Theotimos, *ibid.*, 1920, p. 46 et *Syria*, 1920, p. 190, et 1924, p. 389 ; *Inscriptions de Tadmor* (cf. *Syria*, 1928, p. 267

Vous ne pouvez insister tel que sur un côté de la remarquable activité de Theodore Reinach et il en sait quelle s'est étendue en des genres très divers, des études scientifiques, généralement épigraphiques, à des types ou fondes sur des sources, sont d'une haute tenue et d'une grande valeur.

Il était entré à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1906, en remplacement de Hamy, et avait été nommé professeur de numismatique au Collège de France comme successeur d'Ernest Babely.

R. D.

La chaire de marbre d'Antioche que M. Gaston Migeon a décrite *Syria*, 1928,



p. 271) et dont le cliché n'avait pu être établi à temps est reproduite ci-contre.

TABLE DES MATIERES DU TOME NEUVIEME

I. — ARTICLES

	Pages
Abel (le R. P.), voir Barrons.	
A. BARRONS (le R. P.), Fouilles de l'École archéologique française de Jérusalem, effectuées à Veirab du 12 septembre au 6 novembre 1927, par les RR. PP. Abel et A. Barrons.	487, 303
René GAGNAT, Nouveau diplôme militaire relatif à l'armée de Syrie	2
Franz CUMONT, L'autel palmyrénien du Musée du Capitole	101
Maurice DIEZARD, La sixième campagne des fouilles de Ryhlos (mai-juillet 1927).	1, 171
— Les Égyptiens à Beyrouth.	300
René DIEZARD, Observations sur la céramique du II ^e millénaire avant notre ère.	141
Jean EMERHOLT, L'Aguibère de Saint-Maurice-en-Valais.	8
Albert GABRIEL, Les étapes d'une impregnation dans les brèches de plâtre d'un manuscrit turc de XVIII ^e siècle.	328
Charles-F. JEAN, Les Hyksos sont-ils les inventeurs de l'alphabet?	248
Raymond KORTUM, Les Céramiques musulmanes de Suse au musée du Louvre.	4
Alexis MALLON (le R. P.), Une nouvelle stèle égyptienne de Bessan (Scythopolis).	121
Miriam de BRISSON (Comte de), L'ancienne Qatna ou les ruines d'El-Mishrifé au N-E de Homs (Emèse). Deuxième campagne de fouilles (1927) (suite).	681
Gaston MUGRON, Jérusalem musulmane d'après Max van Berchem.	39
R. MOUTRARD (le R. P.), voir Piquet-Pellorce.	
Armand PARROT, Fouilles de Baalbek (23 mai-6 juillet 1927).	87
Piquet-Pellorce (Capitaine) et le R. P. MOUTRARD, Magaratricha.	207
Poussard (le R. P.), Miliaire provenant de l'Amouda.	110
— Reconnaissance aérienne au Ledja et au Sufa (mai 1927).	114
— Mission archéologique en Haute Djézirah (automne 1927).	216
STEFAN PRZEWORSKI (Varsovie), Notes d'archéologie syrienne et hittite. I. Les figurines assises et le char divin.	299
ARMÉNAC SAKISIAN, Les tapis à dragons et leur origine arménienne.	248
J. SAGVAGET, Deux sautoirites chutes d'Alep.	224, 120
CHARLES VIOLLEURD, Les tablettes cunéiformes de Mishrifé-Katna.	4

TABLE DES MATIÈRES

367

L. LECLERCQ, Tomb sculptures from Palmyra	160
MAX LOHRN, Das Handeropfer im Alten Testament (<i>R. D.</i>)	161
M. LUCHINSKY, Catalogue of carvings in ivory, I (<i>Gaston Vageant</i>).	162
B. A. S. MACALISTER et J. GARROW DRAGAN, Excavations on the Hill of Ophel, Jerusalem 1923-1925 (<i>R. D.</i>)	161
M. I. MAXIMOVA, Les vases plastiques dans l'Antiquité (<i>R. D.</i>)	154
MAGNIEZ MANGIN, Chronique de l'Echelle de Syrie. — I	79
FRED VAN MEER, <i>Historical Atlas of the Middle East</i> , par F. G. COHEN (<i>Geographical</i>)	111
— Geschichte des Altertums, II, I (<i>R. D.</i>)	370
JACQUES DE MORGAN, La Préhistoire orientale, III (<i>R. D.</i>)	287
VALENTIN PFELKE, Zwei syrische Bildnisse römischer Kaiser (<i>Fr. Cumont</i>)	261
ALEX MURRI, The Middle Euphrates (<i>R. D.</i>)	355
I. MYLIDENAKIS, La Domination arabe en Arménie (<i>R. D.</i>)	158
MAX FRANKKAMP VON OPPENHEIM, Der Hyrd und das Hyrd-Spiel	287
LEO PICARD, Zur Geologie der Kishou-Ebene	355
SERGEI PRIZHIVORSKI, Griech. et Hittites (<i>R. D.</i>)	154
HERMANN PREMER, Die geographischen Verhältnisse Syriens im 1. Jhd. v. Chr. (<i>R. D.</i>)	262
LEO ROBERT BERNARD, Les fouilles de Tell	267
Revue des Etudes orientales	71
SABASTIAN ROMANOVSKY (Le R. P.), L'alphabet du sarcophage d'Achorah (<i>R. D.</i>)	358
— Notes et Etudes d'archéologie orientale, V (<i>R. D.</i>)	159
GUSTAVE SCHUMMEIER, Byzance et les Croisades	159
G. SCHUMACHER et CARL STELLINGSMA, Der "Adsehlun", 4 (<i>R. D.</i>)	211
— NIKOLAI SCHUMACHEV, voir SCHUMACHER	
J. TOUTAIN, L'économie antique (<i>R. D.</i>)	139

III. ~~NUMBERS~~ ~~AND~~ ~~THE~~ ~~JOINTS~~

Les inscriptions archaïques de l'Asie Mineure. — 1927. — Sur Milet. — Dardanel. — Abol-Bacous. — Paros. — Darius. — Paul Deshayes. — *Ann. et. Orient.*, p. 79. — Un nouveau sigillographe. — Lepper. — *ibid.* P. — Mervand. — L'Arsakide. — Les inscriptions susseuses. — Leproste. — *ibid.* — Hacc-Sargis. — *ibid.* — Les Chalcéens. — Sur. — *ibid.* p. 128. — By. — Les Mesopotamiens. — Arsan. — *ibid.* — Dard. — *ibid.* — Séleucie du Piérie. — Kerk des Chevaliers. — *ibid.* p. 167. — Les monuments de l'Asie en Anatolie. — *ibid.* p. 169. — Torse de statuette de Sefiré (fig.). — *ibid.* — Vestiges du 1^{er} siècle à Beyrouth. — *ibid.* p. 171. — Le terme *Abnne* dans l'inscription grecque d'Osorkon I^{er} (P. Moser). — *ibid.* p. 172. — A propos d'un sigillographe. — Vach. — *ibid.* p. 172. — Autel d'el-Helalian (Fa. Comor). — *ibid.* p. 172. — Une inscription persane découverte à Our en Chaldée. — *ibid.* p. 267. — Cachet du roi hittite Shuppiluliuma. — *ibid.* p. 269. — Murs et soldats en Orient. — Fa. Comor. — *ibid.* p. 269. — A propos de

la céramique musulmane de Suse (RAYMOND KOCHELY), p. 269. — L'Islamisme et la vie urbaine, p. 270. — La chaire en marbre d'Antioche à San Pietro di Castello de Venise (GASTON MIGUET), p. 271 et 364. — Inscription de Bohémoud VI, p. 272. — Feuille (carte) de Ziblé, p. 272. — Missions de l'automne 1928 en Syrie (Poi-dubard; Mouterde; Thureau-Dangin, Dunand et Darroux; Pillet et Hopkins; Mayence), p. 360. — L'époque de la céramique du tombeau I de Mishrifé-Qatna (Comte de MEXIL DE BEISSON), p. 360. — L'exposition d'art oriental de Damas, p. 363.

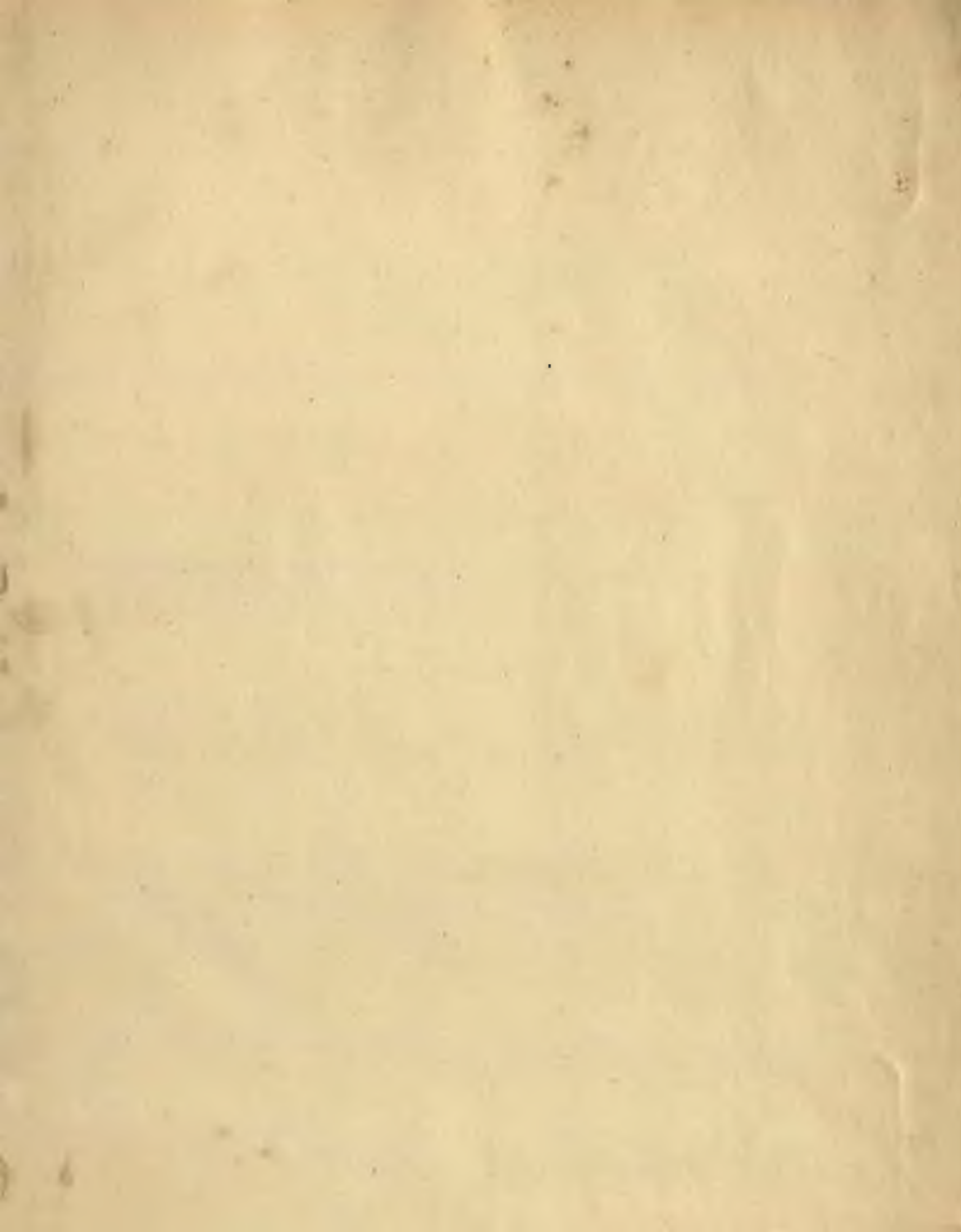
	Pages
Nécrologie : EMILE SENART	272
D. G. HOGARTH	272
GEORGES FORD	272
THÉODORE REINACH	364
TABLE DES MATIÈRES	365



(386) Jan

7

Le Gérant : PAUL GEUTHNER.



Central Archaeological Library,

NEW DELHI.

34198

Call No. 705/Syr

Author—

Title— Syria

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

8-8-149, N, DELHI.